

HANS HABE

**S'IL
EN
TOMBE
MILLE**

Adaptation française 2012
Par André Blitte.
Révision 2014.

Livres de Hans Habe

- *Drei über die Grenze* (1936). *Three over the Frontier* (1939). *Trois sur la frontière* (1939).
- *Eine Zeit bricht zusammen* (1938). *A World Crumbles* (1938). *Un monde décomposé. Un effondrement du temps* (1938).
- *Tödlicher Friede* (1939). *Paix mortelle*.
- *Zu spät ?* (1939). *Sixteen Days* (1939). *Trop tard ?* (1939).
- *A Thousand Shall Fall*, 1941. *Ob tausend fallen*, 1943. *Révision allemande en 1961. S'il en tombe mille...*
- *Kathrin oder der verlorene Frühling* (1943). *Kathrine, édition anglaise* (1943). *Catherine ou le printemps perdu*.
- *Aftermath* (1947) *Wohin wir gehören* (1948). *Là d'où nous venons.* (1958) fr.
- *Weg ins Dunkel* (1948). *Walk in Darkness* (1948). *Marche dans les ténèbres* (1950) *Promenade dans le noir* (1977).
- *Schwarze Erde* (1953). *The Black Earth* (1952). *La Terre noire* (1954).
- *Unsere Liebes affäre mit Deutschland* (1952). *Our Love Affair with Germany* (1953) (*Non-fiction*). *Notre histoire d'amour avec l'Allemagne*.
- *Ich stelle mich, autobiography* (1954). *All my sins* (1957). *Mes jeunes années...*
- *Off limits* (1955, 1956, 1957). *Zone interdite* (1956). *Au-delà des frontières*.
- *Geliebte Corinna* (1956). *Corinna alias Darling. É-U.*
- *Im Namen des Teufels* (1956). *The Devil's Agent* (1958). *Au nom du diable.* (1959). *The Teufel Agent* (1962). *Agent of the Devil* (1958).
- *Anders als du und ich* (1957). *Bewildered Jeunesse, É-U. The Third Sex.* 1957. *Anders als du und ich. Le troisième sexe*.
- *Die Rote Sichel* (1959). *Le croissant rouge*.
- *Ilona* (1960). *Ilona* (1961) ang et fr.
- *Die Botschafterin* 1962
- *Die Tarnowska* (1962). *Countess Tarnowska* (1963). *La Comtesse Tarnowska* (1963).
- *Tod in Texas* (1964). *The Wounded Land Journey*, (1964). *L'Amérique en péril* (1964). *Mort au Texas*.
- *Die Mission*, 1965. *The Mission*, 1966.
- *Christoph und sein Vater*, 1966. *Christophe et son Père*, 1967. *Christopher and His Father* (1967).
- *Im Jahre Null* (1966). *En l'An Zéro*.
- *Der Kongress sich amüsiert*, 1966. *Lovers and Kings. Le Congrès s'amuse*,

France. *Le livre de chair* 1969

— *Meine Herren Geschworenen* 1964 *Gentlemen of The Jury* : translated From *The German* by Frances Hogarth-Gaute (1967).

— *Die Primadona* (1967).

— *Das Netz*. 1969. *The Poisoned Stream*, 1969. *Le Réseau*.

— *Les dents agacées* (1969).

— *Wien, so wie es war* (1969). *Vienne comme elle était*.

— *Wie einst David*, (1971). *Proud Zion* (1973). *Fier de Sion*, 1973. In *King David's footsteps : decision in Israel – a personal account* (1973). *Comme autrefois David*.

— *Erfahrungen*, 1973. *Expériences*.

— *Staub in September* (1976) — *Dust in September*. (1976

— *Palazzo* 1975. *Palazzo* (1975) fr. *Palazzo* (1977) ang.

— *Leben für den Journalismus*, (1976). *Vivre pour le Journalisme*.

— *Mord an der Gesellschaft der Gesellschaft Selbstmord ?* (1976)

— *Mein Leben als Journalist*, (1976). 4 volumes.

— *Weg ins Dunkel*, 1977. *Marche dans les ténèbres* (1950). *Walk in darkness* (2005).

— *Ungarischer Tanz*, 1977. *Danse hongroise*.

— *Der Maler und sein Modell* (1977).

— *Die Frau in Staatsanwalt* (1981).

— *Wenn die anderen gehen nach Hause* (1982).

— *Frau Irene Besser* (1982)

— *Weinachtgeschichten* (1984).

Filmographie

1-*The Cross of Lorraine*, 1943.

2-*Corinna Darling* (1956). *Geliebte Corinna* (Robert Pilchowski)

3-*Bewildered Youth* (1957). *Anders als du und ich*. *The Third sex*. *Le troisième sexe* (Robert Pilchowski)

4-*Geständnis einer Sechzehnjährigen* (1961) (Robert Pilchowski)

5-*The Devil's Agent* (1962). *Au nom de Satan*. *In name des Teufels*

6-*Congress of Love* (1966). *Der Kongress amüsiert sich*. *Lovers and Kings*. *Le Congrès s'amuse*.

7-*Die Mission* (1967). *The Mission*.

8-*Alibis* (1970). fr

8-*Das Netz*. *The Net* (1975).

9-*Kuldetes Evianba* (1988)

Télévision

Die Mission Lovers of Kings (1966). Le Congtès s'amuse ang. fr.

Titres originaux de livres biographiques

Ich stelle mich : Meine Lebensgeschichtez (1954) All my sins (1957)

A Thousand Shall Fall (1941) Ob tausend fallen (1943 et 1946)

Mein Leben als Journalist, (1976). 4 volumes

Dédicace :

Ce livre comme tous les autres est dédié à ma fille

MARINA ELISABETH HABE

Décorations de Hans Habe

1942 Médaille de Jérusalem

1945 Croix de Guerre du Luxembourg

1972 Prix Theodor-Herzl

1976 Grosses Bundesverdienstkreuz

1977 Prix Konrad Adenauer

Pseudonymes :

Hans Habe, pseudonyme pour János Békessy, adopté 1930, légalisé 1955

Antonio Corte, Frank Richard, Frederick Gert, John Richler, Hans Wolfgang, Robert Pilchowski.



Hans Habe:

En couverture de A Thousand Shall Fall :

Hans Habe, l'un des plus admirés et des plus controversés auteurs de notre temps, a combattu brillamment dans la Deuxième Guerre mondiale au service de la France et de l'Amérique. Son récit biographique « S'il en tombe mille » est

l'un des plus importants livres publiés sur les années de guerre durant la terreur nazie. Écrit comme un roman d'aventures dramatique et captivant, le livre d'Habe est une contribution importante à l'histoire militaire et politique de notre temps. Son livre restera...

Thomas Mann

Le premier livre sur cette guerre qui me semble vraiment capital et si merveilleusement écrit que l'on ne peut s'interrompre de le lire.

Ernest Hemingway

Aucun écrivain n'a encore décrit l'horreur de la guerre avec une plus grande force...

Lion Feuchtwanger

Ce livre a sa place dans l'étagère réservée aux meilleurs livres.

New York Times

« Ce n'était qu'un prélude : là où l'on brûle les livres, on finit par brûler les hommes. » (« Das war ein Vorspiel nur, dort wo man Bücher verbrennt, verbrennt man auch am Ende Menschen. »)

Extraite de la pièce *Almansor* (1820), Henri Heine.

Aux États-Unis

Ce livre (*A Thousand Shall Fall* : Harcourt. Brace and Company 1941. *Ob tausend fallen* : 1943 (édition révisée 1961)) a été vendu à 5 millions d'exemplaires.

En Allemagne

Ob tausend fallen : Wegweiser-Verl., 1947. (Édition révisée 1961)...

NOTA BENE : Nous avons ajouté remarques et compléments au texte de Hans Habe. Même à son état pur, ce livre, publié en de multiples langues, n'a pas trouvé d'éditeurs français ; et pour cause : nos commentaires ne devraient qu'aggraver cette situation. Pourtant, Hans Habe s'est bien défini comme « conservateur du centre », c'est-à-dire ennemi du fascisme, qu'il fut communiste ou nazi. Comme Marc Bloch dans *l'étrange défaite*, Habe « accrédite l'idée que l'échec de l'armée française face aux troupes d'Hitler est imputable aux plus hauts niveaux de commandements, autant à l'égard de la préparation qu'à celui des combats. Il ouvre ainsi la question de savoir dans quelle mesure les élites ont préféré une victoire du nazisme en France et en

Europe face aux montées du communisme. » Les détails intimes ne manquent pas dans le livre de Hans Habe, on croirait lire du Michel Strogoff. Seulement ce n'est pas un roman, mais la réalité qu'Habe dépeint crûment en homme de troupe, journaliste et écrivain, comme Bloch l'a décrite sobrement en officier d'état-major et homme de science. Allez comprendre... André BLITTE

*S'il en tombe mille à ton côté
Et dix mille à ta droite,
Toi, tu ne seras pas atteint.
Ouvre seulement les yeux
Et tu verras comment sont payés les infidèles.*

Psaume 91 : 5-7

PREMIÈRE PARTIE
BATAILLE ET
RETRAITE

1) La montée au front

Le régiment était stationné en Alsace avec son état-major à Mommenheim, mais cinq d'entre nous dont moi-même avaient été sélectionnés pour suivre des cours à Pfaffenhoffen et devenir observateurs d'infanterie.

J'avais complété la première partie du cours sur l'observation donné par le capitaine Mirambeau aux observateurs de tous les régiments appartenant au douzième Corps d'armée, dont le mien, le « vingt et unième régiment de marche de volontaires étrangers », régiment formé au début de la guerre et attendant près de Mommenheim de passer à l'action. Un beau matin de mai 1940, le capitaine Mirambeau m'envoya en mission de reconnaissance tout près des lignes ennemies. Je quittai donc Pfaffenhoffen afin d'inspecter les postes d'observation français et d'analyser certaines erreurs survenues dans le relais de l'information.

Le général Henri Dentz commandait alors le douzième Corps (SF Mulhouse, SF Colmar, 54^e DI, 104^e DIF, 105^e DIF) depuis le 15 novembre. Remplacé le 5 juin par le général Champon, il reçut le 2 juin l'ordre de rejoindre Paris. Gouverneur militaire de Paris, il eut la mission de remettre la capitale à l'ennemi le 14 juin 1940. Nommé par le régime de Vichy haut-commissaire en Syrie en décembre 1940, sur ordre de l'amiral François Darlan, 1881-1942, il fit passer en Irak deux trains d'armes françaises destinées aux partisans de Rachid Ali (1892-1955), alors premier ministre irakien du mars 1940 au 31 janvier 1941 et alors révolté contre les Britanniques. En outre, quelque 70 avions militaires allemands dont certains arboraient la cocarde tricolore furent autorisés à transiter par la Syrie et le Liban. En juin-juillet 1941, lors de la Campagne de Syrie, il s'opposa par la force aux Alliés, commandés par le général Wilson (dont les Français libres commandés par Legentilhomme). Au terme des combats, les pertes s'élevaient à 1 066 tués et 5 400 blessés du côté des forces françaises de Vichy. Les Alliés, quant à eux, perdirent en tués ou blessés, 1 600 Australiens, 1 900 Britanniques ou Indiens et 650 FFL. 2 600 Européens, 1 100 Nord-Africains et 1 800 Coloniaux rejoignirent les Français libres. Les fonctionnaires et militaires français refusant le ralliement furent rapatriés en France. Fin août 1941, 37 563 Français quittaient le Levant pour retourner en France (dont le général Dentz). Atteint par la limite d'âge, Dentz cessa ses fonctions le 14 juin 1943. Au cours de l'épuration, il fut inculpé le 4 avril 1945 d'intelligence avec l'ennemi et condamné à mort par la Haute Cour de justice le 20 avril 1945. Le général de Gaulle (1890-1970) le gracia et sa peine se trouva commuée en détention à vie. Son état de santé s'étant rapidement détérioré, il mourut à la prison de Fresnes le 13 décembre 1945. Le 21^e R.M.V.E. appartenait

à la 35^e Division d'infanterie commandée par le général Pierre Decharme (1881-1955) avec commandant l'Infanterie divisionnaire le général François Delaissey (1881-1955), commandant l'Artillerie divisionnaire le colonel Girard de Langlade, commandant le Génie le lieutenant-colonel Hulin.

Je ne fus pas surpris de ce que je constatai dans les postes d'observation placés sur la ligne de front. Le capitaine Mirambeau que j'admirais pleinement nous avait préparés au pire. Cet homme sortait de l'ordinaire et je me souviendrai toujours de lui, car ni avant ni après je n'ai rencontré un officier de cette valeur. Durant tout le temps que nous passâmes en Alsace, nous ne découvrîmes jamais son secret, car aucun d'entre nous ne savait qui il était en réalité.

Il ne portait aucune décoration, bien qu'on sût qu'il était un héros de la Grande Guerre ; une simple tête d'Indien, emblème du Deuxième Bureau, le service de renseignement français, remplaçait sur sa poche droite les rubans de couleur. Ses connaissances militaires donnaient à penser que le métier militaire était bien sa profession, mais un jeune artilleur prétendant venir de la même ville que le capitaine Mirambeau soutint que dans la vie civile il était professeur de mathématiques à la Sorbonne. Cela paraissait possible vu sa virtuosité étonnante en géométrie et en mathématiques avancées. Certains des élèves du professeur allaient jusqu'à prétendre que son vrai nom n'était pas Mirambeau. Il l'avait selon eux adopté pour cacher sa véritable identité, car il avait œuvré dans le Service de renseignement français de telle manière que les Allemands avaient mis sa tête à prix.

Avant mon départ, il m'avait dit, la voix pleine d'amertume :

— Ne vous surprenez de rien, sergent. Vous êtes sur le point de découvrir des choses étranges. Vous allez découvrir des postes d'observation bien chauffés, mais dépourvus de points de vue sur l'ennemi. Et vous y trouverez partout du champagne.

Il se leva et se rapprocha de moi. Je remarquai que sa posture était raide, ses lèvres pâles et que sa tête était en lame de couteau, étroite et allongée comme celle de Savonarole.

— Si vous voyez des caisses de champagne, tirez dedans. Sous mes ordres, je veux des observateurs et pas des ivrognes.

Il marcha en allers et retours dans la salle de cinéma vide appelée le *cinéma de l'Agneau* qui nous servait de salle de classe.

— Si la guerre finit aujourd'hui ou demain... ? *finit-il par nous dire avec un geste d'avertissement ou de résignation.*

Nous étions en guerre depuis neuf mois, mais la réelle guerre dont le capitaine

Mirambeau connaissait la nature, celle que nous pouvions seulement imaginer, n'avait pas encore démarré. Elle se tenait tapie dans la forêt des Ardennes, dans les champs des Ardennes, dans les petites maisons du Luxembourg. En ce matin-là où je passais à travers champs pour me rendre à Pfaffenhoffen, à *cing F* comme disait Mirambeau, en cette belle journée ensoleillée de printemps, le communiqué officiel proclamait encore son *Rien à signaler*. Et alors, la guerre se matérialisa soudain le 10 mai 1940. Je devais rencontrer les évaluateurs appartenant à d'autres régiments et qui inspectaient d'autres secteurs du front que le mien. Avant de retourner à nos bases, nous voulions confronter nos constatations. Nous avions rendez-vous à onze heures du matin le 11 mai 1940 au carrefour de Pfaffenhoffen. J'arrivai le dernier. Avant même que j'ouvre la bouche, les deux autres me bombardèrent de nouvelles.

— Les Allemands ont pénétré en Hollande et Belgique. Notre cours est interrompu. Nous devons regagner nos régiments demain matin.

Une heure plus tard, les premiers bombardiers allemands survolaient la Ville paisible des 5 F. Les choses sérieuses commençaient. Durant la *drôle de guerre*, les mois d'attente avaient épuisé nos nerfs, tandis que dans les cafés parisiens on jasait de la *guéguerre*. Personne n'avait su quand la vraie guerre commencerait et maintenant personne ne savait quand elle finirait. Jusque-là, dans les forts de la ligne Maginot, à la frontière belge, le long des côtes, partout la guerre n'avait été qu'un jeu de soldats de plomb. Ceux qui avaient escompté acquérir une grande expérience militaire n'avaient rencontré que les vicissitudes de la vie de caserne. Des millions d'appelés et d'engagés s'étaient transformés en millions de recrues menant une vie insupportable très éloignée de la grande expérience de leurs pères. L'ancien esprit de camaraderie se serait peut-être éveillé si le combat, le feu de l'Enfer, avait commencé tout de suite. Mais nos seules activités étaient de fainéanter dans les rues des villages alsaciens, de subir les rassemblements, les rapports, les présentations d'armes, le nettoyage des bottes. Une grande atmosphère de chicanes s'était installée. Lesquels d'entre nous sauraient le mieux s'exempter des corvées ? Régnerent les jalousies et les amours-propres mesquins, la méfiance envers le camarade qui supportait l'épreuve aussi mal que nous-mêmes.

Nous étions donc en guéguerre depuis neuf mois lorsque soudain la guerre se matérialisa le 10 mai 1940. La Wehrmacht avait envahi la Hollande et la Belgique. Nous reçûmes l'ordre de rentrer à Mommenheim à mi-course du cours qui devait s'achever le 12. Nous étions quatre observateurs devant rejoindre alors l'état-major de notre régiment. « Petit Garai » et moi décidâmes que nous irions à la pêche le 12 mai matin avant notre retour. Garai était un

Hongrois qui depuis de nombreuses années exerçait le métier de journaliste-photographe à Paris. Jeune homme malingre aux cheveux noirs et aux verres de lunettes épais, il n'avait rien de martial, mais il s'était porté volontaire dès la déclaration de guerre et, lorsqu'il avait subi des moments de tension, il s'était montré d'un sang-froid remarquable.

— Je suis heureux que ça ait maintenant commencé, *dit-il alors que nous lancions nos lignes*. Ça sera fini dans huit semaines.

Garai parlait avec un calme assuré n'admettant aucun doute quant à l'issue de la guerre.

J'acquiesçai par gentillesse :

— J'en suis sûr.

Devenus silencieux, nous nous assîmes. Le 12 mai était le premier dimanche chaud de l'été. Le soleil triomphait dans le ciel. Tous les champs avaient viré au vert foncé. Une douce brise taquinait les longues herbes. L'eau sentait comme elle sent seulement en été : le moisi et un peu le pourri. Derrière nous, le village reposait paisible, tranquille.

Soudain, levant les yeux vers le ciel, Garai lança un cri d'alarme :

— Avions !

Au lieu de se coucher à terre, il sauta sur ses deux pieds. Trois appareils ennemis en formation survolaient Pfaffenhoffen, effleurant presque le clocher de l'église. Fier de montrer ce qu'il avait appris à l'école, il s'écria :

— Messerschmitt !

J'avais aussi reconnu les avions de chasse allemands à la coupe dentelée de leurs ailes, mais maintenant c'était différent : ils volaient au-dessus de nos têtes.

D'abord, ils s'éloignèrent, puis ils firent soudain demi-tour, tournèrent sous nos yeux autour de la prairie en même temps que retentissait le bruit de leurs mitrailleuses.

— Ils nous tirent dessus, *dit Garai calmement comme à un spectacle pacifique*.

Il restait debout le nez en l'air. De l'autre côté du ruisseau, quelqu'un dit « merde », mais c'était seulement parce qu'il venait de rater un poisson. Même sous le feu, nous ne réalisions pas encore pleinement ce qui arrivait ; nous étions trop accoutumés à prendre toute chose comme une plaisanterie.

Soudain, une femme poussa un hurlement douloureux. Au milieu de la prairie, une voiture d'enfant, que nous apercevions comme une tache blanche au milieu du vert, avait été touchée. La femme, en blanc elle aussi, était penchée sur le berceau et hurlait. Les avions dessinaient des cercles autour de la Ville. Cinq minutes trop tard, la sirène commença à meugler dans la tour de l'église,

étouffant les cris de la maman. Le soleil brillait toujours, c'était encore dimanche dans les champs.

Garai et moi partîmes à courir à travers la prairie. La femme couvrait le bébé de son corps. Une balle avait traversé la capote du landau et frappé l'enfant en pleine tête. Le premier mort de la guerre apparu sous mes yeux était un bébé.

Nous retournâmes au village. Les habitants sortaient de leurs maisons. Levisage terrifié, ils scrutaient le ciel bleu sans nuages. À la gare, trois cheminots avaient été touchés alors qu'ils se penchaient pour se réfugier sous un wagon. Ils étaient tous trois morts. La sirène se tut. Sur la cheminée de la brasserie Moritz, une cigogne jouait avec ses petits.

À notre retour à Mommenheim, nous apprîmes que le colonel avait décrété l'état d'urgence. Nous ne pouvions plus circuler dans les rues sans notre casque. Nous ne pouvions plus sortir de la Ville. Nous ne pouvions plus ôter nos chaussures ni nos vêtements la nuit. Si nous sortions de nos logis, nous devions longer les murs. Si nous étions plusieurs, la file indienne était de rigueur. La messe du dimanche était interdite. Ainsi, la guerre nous paraissait être uniquement une mesure disciplinaire dirigée contre nous personnellement.

En général, le commandement français n'imaginait la discipline que sous la forme de l'imposition d'un désagrément. Il croyait qu'elle était forcément une chose désagréable et il s'ensuivait forcément que le soldat l'apprendrait automatiquement si la vie lui était rendue suffisamment détestable. Cette conception n'est pas la dernière des raisons pour laquelle la guerre devait être perdue. Aussitôt qu'elle démarra, nous fûmes condamnés à la maison d'arrêt à la moindre peccadille.

Notre capitaine de compagnie nous affirma que les mesures prises amèneraient les aviateurs ennemis à penser que Mommenheim était désert. Pourtant, étrangement, cela ne l'empêchait pas de nous rassembler deux fois par jour dans la cour de l'état-major. Entassés dans l'étroit espace entre la maison du capitaine et l'auberge, deux cents hommes se tenaient au garde-à-vous. Nous étions alors une cible idéale pour les avions allemands. Nous ne pouvions pas croire qu'aucun des employés de l'auberge, qui se penchaient à la fenêtre pour écouter confortablement chaque mot prononcé par l'officier, n'était un espion allemand.

À Mommenheim, j'étais logé confortablement avec les huit observateurs sous mes ordres dans une ferme de la rue principale. Nos hôtes étaient de braves gens dont la langue était allemande, mais le cœur français. Je profitai de l'opportunité qui s'était présentée de me familiariser avec les Alsaciens. Alors que nous demeurions dans sa maison, seul le paysan vieux de plus de soixante-

dix ans y habitait avec sa bru et les nombreux enfants de sa bru. Son fils était soldat sur la ligne Maginot depuis quatre mois. Je me liai bientôt d'amitié avec le vieil homme. Il m'avait d'abord étonné par son habileté au tir. Nous étions des soldats venant des quatre coins du monde, mais je dus reconnaître que le vieux Grüter était plus guerrier qu'aucun d'entre nous. À longueur de journée, il chassait les pigeons. Le Haut Commandement avait émis la directive d'exterminer les pigeons d'Alsace-Lorraine, car ils perturbaient les pigeons militaires dans l'accomplissement de leurs devoirs. Cette mesure ne m'apparaissait ni logique ni humaine, pas même zoologique. Pourquoi alors n'avions-nous pas eu à tuer les femmes qui pendant notre montée au front nous applaudissaient et à l'occasion roucoulaient depuis les trottoirs ? À part cela, durant toute la guerre, je n'entendis jamais parler de l'utilisation même d'un seul pigeon militaire. Peu importe : les pigeons devaient être tués et cela faisait du vieux Grüter un homme qui tirait son plaisir de la guerre, sa troisième. Je le vois encore debout au milieu de la cour, statue de l'humanité stupide, épiant une paire de colombes roucoulantes. Son fusil datait de 1870 et ne partait qu'à chacune des dix fois qu'il pesait sur la détente, mais lorsque le coup partait, le vieil homme l'accompagnait d'un « Pouf ! » alors que le volatile sanguinolent dégringolait du toit en battant des ailes.

Le jour même où nous revînmes de Pfaffenhoffen, son fils arriva en permission de vingt-quatre heures. Géant dans la quarantaine, il était nanti d'une barbe rousse et d'yeux bleus et il servait comme caporal dans un régiment de forteresse. Il alla d'abord voir ses vaches avant même d'embrasser sa femme.

Finalement, il s'installa à la table pour une discussion politique avec son père. Nous étions dans la cour à fendre du bois. La fenêtre était ouverte et nous pûmes entendre des propos qui nous offrirent un tableau de l'Alsace. Le père qui avait grandi sous le régime allemand et avait fait la Grande Guerre dans les rangs allemands était un ardent patriote français, et pas seulement à cause des pigeons. Le fils, élevé en France avec la citoyenneté française et fier de porter l'uniforme de la République, souhaitait une victoire allemande. Dans sa tête, il préparait déjà l'installation de l'armée allemande d'occupation. Chaque cause avait donc le mauvais serviteur :

— « Un Allemand parmi les Français, un Français parmi les Allemands », comme disait Adelbert von Chamisso, le poète allemand d'origine française en parlant de lui-même. Tel était l'homme alsacien typique comme je le connus, un frontalier à la frontière de la loyauté et cette fois un des fossoyeurs de la République.

Dès le premier jour de l'invasion de la Belgique, nous sûmes qu'il ne nous

restait plus que quelques jours, voire quelques heures à demeurer en Alsace et que nous serions bientôt envoyés sur le front belge. Cela nous donna une raison de plus pour échapper à la discipline. Dès la première occasion, nous nous glissâmes la nuit *du 20 mai* hors de la ferme un par un pour rejoindre une auberge qui nous semblait hors du contrôle des patrouilles. Nous n'avions pas imaginé la scène qui allait s'offrir à nos yeux. Le matin même, l'artillerie allemande avait bombardé Haguenau. Alors qu'ils avaient joui depuis huit mois de la tranquillité derrière la ligne Maginot, les Haguenoviens avaient dû fuir tous d'un coup. Jusqu'alors, l'idée de quitter plus tôt leurs maisons ne les avait pas effleurés. Les autorités avaient apparemment oublié un petit détail : l'artillerie allemande pouvait tirer par-dessus la ligne Maginot jusqu'à trente-cinq à quarante kilomètres. Elles avaient donc omis de donner l'ordre d'évacuation jusqu'à ce matin-là. L'auberge était pleine à craquer. Des familles entières désespérément tristes étaient assises autour des tables, les hommes dans leurs habits du dimanche, les femmes dans leurs chapeaux noirs ornés de fleurs, les filles de la campagne dans leurs chemisiers de soie rose. La plupart des familles avaient amené leurs chiens. Les petits chiens étaient assis sur le giron des femmes, les gros tiraient sur leurs longes en dépit des efforts pour les calmer. Les serveuses enjambaient les laisses et toute l'auberge ressemblait à une fourrière.

À la longue, nous trouvâmes une table occupée seulement par un couple et leur fille. La mère serrait contre elle un panier à provisions dans lequel elle avait soigneusement rangé des œufs durs, un poulet rôti et du vin rouge, le tout langé de serviettes de table. La pauvre femme ne savait pas encore que son zèle pacifique serait bientôt totalement dépassé. La fillette, une petite boulotte portant un chapeau de paille, essaya de nous sourire, mais son sourire vira à la grimace et elle se mit à pleurer. Les larmes tombèrent sur les paquets qu'elle serrait dans ses bras comme une poupée. La plupart des réfugiés avaient emporté toutes sortes d'affaires visiblement inutiles et avaient laissé à la maison les choses importantes. Le père se levait de temps en temps de la table pour sortir dans la cour. J'appris bientôt qu'il allait voir son cochon, le bien le plus précieux de la famille. Le porc était parqué dans la cour de l'auberge avec sept ou huit congénères appartenant à d'autres paysans. Le boucher devait venir pour faire son choix parmi eux. J'ai rarement vu quoi que ce soit de plus agité que les femmes d'Haguenau tendant leurs bottes d'asperges aux marchands de légumes du coin. Je les imaginai jetant un dernier regard à leur jardin et saisissant rapidement une petite poignée d'asperges avant de prendre la fuite. Maintenant, elles cédaient leur maigre récolte pour quelques petits

sous et elles perdaient ainsi leur dernier contact avec leur petit lopin de terre adoré.

Assis à leurs côtés, nous ne savions que dire. Les autres soldats aux autres tables étaient pareillement silencieux. Comme nous, ils n'avaient pas subi le baptême du feu ; comme nous, ils n'avaient pas encore appris la signification de la guerre. Le paysan de notre table revint consulter sa femme sur le prix offert par le boucher, ils se querellèrent. La fillette pleura. Les chiens aboyèrent, la belle bière alsacienne chauffa. Soudain, les chiens pointèrent leurs oreilles et écoutèrent. Nous écoutâmes aussi. Le bruit de plus en plus fort d'avions en approche était typique des moteurs allemands. Celui qui l'avait déjà entendu ne pouvait plus se tromper. Tandis que les moteurs des avions alliés émettaient un son prolongé de timbre métallique, les moteurs allemands grondaient presque comme une toux. Les avions français sifflaient comme des locomotives, les avions allemands aboyaient comme des chiens, *notamment, les bombardiers Dornier à deux moteurs diesel.*

L'aubergiste se précipita pour éteindre les lumières. Au même moment, les mitrailleuses aériennes se mirent à cracher. Une agitation subite se produisit autour des tables. Personne ne criait, personne ne parlait, même les chiens restaient muets. Dans la pénombre, des silhouettes s'abaissaient et se levaient.

Un homme dit à sa femme :

— Ne reste pas devant la fenêtre.

Il chuchotait comme s'il avait peur que les aviateurs l'entendent. L'homme à notre table se leva et voulut sortir dans la cour. Sa fille le retint. Les mitrailleuses crépitaient toujours et les avions semblaient tourner en rond aux dessus de nos têtes. Puis le ciel redevint silencieux. Les Messerschmitt s'étaient éloignés. L'aubergiste ralluma les lumières et ce que je vis alors me fit rougir de honte pour la première fois de la guerre, quoique pas pour la dernière. Tandis que des casques émergeaient de dessous une demi-douzaine de tables, les paysans jetaient des regards étonnés. Même avant cela, les casques métalliques avaient paru étranges dans l'auberge à côté des chapeaux des femmes couverts de fleurs. Les civils surpris, intrigués, avaient dû penser alors :

— Comment se peut-il que vous soyez protégés alors que personne ne se soucie de nous ?

Mais maintenant ressortait dans les regards quelque chose d'hostile et de désabusé, comme si les derniers espoirs venaient de s'effondrer. Tandis qu'un soldat se dégageait en rampant de dessous une table, son casque glissa sur une de ses oreilles. Il essaya de sourire comme pour plaider que le plongeon sous la table n'avait été qu'une plaisanterie, mais le sourire tomba à plat et il lui fallut

l'abandonner comme une marchandise périmée. À son côté était assise une paysanne avec un enfant dans les bras ; elle n'avait pas bougé de sa chaise.

L'aubergiste apparut à la porte d'entrée et fit signe à l'homme assis à ma table. Ils chuchotèrent debout dans un coin pendant deux minutes. Le paysan sembla abattu, misérable. Revenu à sa place, il ne reprit pas la discussion antérieure avec sa femme. Tout ce qu'il dit, c'est ceci :

— J'ai vendu le cochon.

Et en réponse au regard questionneur de sa femme, il ajouta :

— Les Allemands l'avaient tué.

Le matin suivant 21 mai, nous quittâmes (*l'état-major du 21^e R.M.V.E. avec sa compagnie de commandement*) Mommenheim en direction du front belge, vers Sedan pour contenir l'ennemi.

Précédé à partir du 18 mai 1940 par le 2^e (Alteckendorf) et le 3^e bataillon (Mommenheim), le 21 mai, le 1^{er} bataillon quittait à pied le dernier son cantonnement du village Minversheim pour s'embarquer en train à Hochfelden. Le 22 mai matin, il débarquait en gare de Saint-Mihiel

La marche vers le front allait ressembler à une fuite en avant. De Mommenheim nous nous rendîmes à pied jusqu'à la gare de Hochfelden située à onze kilomètres de distance et là nous devons être embarqués dans des wagons à bestiaux. Une journée entière nous fut nécessaire pour accomplir les onze kilomètres, car on ne voulait pas exposer de grosses masses d'hommes sur les routes. Nous marchions en files indiennes de chaque côté de la route. Les villages que nous traversâmes n'avaient pas encore été évacués et le train de vie y était encore normal ; j'éprouvai encore une fois la brûlure de la honte vis-à-vis de la population civile. Les paysans et les paysannes nous regardaient sans comprendre alors que nous longions les murs dans notre équipement de vagabonds, avec des casques d'acier trop grands ou trop petits sur nos têtes et à nos pieds des chaussures usagées, « l'armée du Négus », comme nous nous dénommions nous-mêmes par autodérision amère.

À Hochfelden, nous embarquâmes donc dans des wagons à bestiaux en direction de Saint-Mihiel.

Aucun parmi nous n'imaginait que nous serions du premier coup jetés sur la ligne de front. Tous, y compris les officiers et les sous-officiers, nous étions certains que nous passerions d'abord un certain temps dans un secteur calme avant d'être soumis au plein feu de l'ennemi.

Cette opinion n'était pas basée sur un sentiment lâche de « gagner » quelques jours. Elle était basée sur l'état de préparation ou plutôt d'impréparation de notre régiment, sur l'histoire de la formation du 21^e régiment de marche de

volontaires étrangers.

Dès septembre 1939, les Français recrutèrent des Volontaires étrangers.

Volontaires, plus ou moins.

Des milliers d'étrangers vivaient en France, principalement à Paris, illégalement sans avoir acquis la citoyenneté ; des Russes blancs de grandes familles ; des Juifs galiciens, des réfugiés sans papiers ; des bohémiens ; des Suisses, aventureux fils de famille ; des Hongrois ayant fui la dictature de l'amiral Horthy. Beaucoup étaient entrés en France illégalement. D'autres y étaient nés, mais de parents immigrés illégaux. Beaucoup étaient appelés « indéterminés », parce que l'on ne voulait pas croire leur histoire.

Seuls quelques-uns possédaient un passeport. Les autres, la plupart, s'étaient engagé en nombre afin d'en obtenir un et par ricochet la nationalité française : après la guerre, ils seraient Français, leur promettait-on.

Un autre groupe comprenait des milliers d'autres étrangers : les réfugiés espagnols, maintenus dans des conditions indignes dans des camps de concentration. Les recruteurs offraient à ceux qui acceptaient de porter l'uniforme, la liberté et plus tard, les papiers désirés. En premier, ils reçurent les armes.

J'appartenais à une autre catégorie, elle était peu nombreuse. On était traité avec respect et méfiance. Avec respect, parce que venu de l'étranger lors de la guerre pour lutter contre Hitler. Avec méfiance par peur des espions. Je venais de Suisse avec un passeport valide. On nous avait d'abord promis à tous la Légion étrangère, mais, sans compter que la plupart d'entre nous ne voulaient pas d'un contrat de cinq ans et être encore des Légionnaires dans l'après-guerre. La formation des régiments de marche de volontaires étrangers où l'on ne s'engageait que pour la durée de la guerre remédia au problème pour beaucoup d'entre nous. *Vu l'afflux de Juifs volontaires pour la Légion étrangère, on en renvoyait aussi vers les régiments de marche de volontaires étrangers.*

Il en allait autrement pour les émigrés allemands. Ils n'avaient le choix qu'entre le camp d'internement ou de travail et le service en Afrique dans une colonne de travail de la Légion étrangère. On ne leur donnait pas d'armes, mais seulement des pelles et des bûches.

Les Volontaires étrangers étaient Autrichiens, Polonais, Espagnols, Hongrois, Russes, Portugais, Grecs, vingt-trois nationalités au total selon certains, quarante-sept selon d'autres *dont Robert Dufourg qui mentionne « un Chinois »*. Nous avons reçu des armes ; plus encore, nous pouvions nous appeler Légionnaires : nous avions droit en effet aux épaulettes vert grenade à sept branches, aux képis blancs et au chant de marche le Boudin. Mais surtout,

nous avons un privilège : nous avons accès à tous les grades de la Légion étrangère, depuis officier jusqu'à deuxième classe. Dans le régiment de marche régnait l'esprit de la Légion étrangère, mais après la victoire on pourrait retourner à la vie civile. On avait donc toutes les raisons d'être satisfaits.

Le 21^e régiment de marche de volontaires étrangers avait été créé au deuxième mois de la guerre et notre entraînement n'avait commencé qu'à la mi-novembre 1939. Beaucoup des derniers Volontaires incorporés n'avaient que six à sept semaines de formation et certains même aucune. Au départ, l'entraînement s'était passé de toute façon sur un terrain impropre à tout exercice militaire.

Près du village de Barcarès, une cité balnéaire sur la Méditerranée à trente-sept kilomètres de Perpignan, une langue de plage avait été transformée en camp de séjour pour les réfugiés républicains espagnols défaits qui y avaient construit des baraques directement sur le sable, baraques sans planchers, ni tables, ni armoires ni poêles, mais avec sur des planches latérales des paillasses infectées de puces et de poux. *Les Réfugiés espagnols avaient couché à même le sol sur la paille. C'est plutôt avec l'arrivée des premiers volontaires qu'apparurent, bourrées de paille, les paillasses, d'abord posées à terre, puis installées sur des planches latérales à terre et finalement sur des couchettes en deux étages. La lumière électrique remplaça les bougies grâce à l'ingéniosité des volontaires espagnols.* La nourriture était du même acabit ; *elle ne s'améliora qu'après protestations.* Le seul bâtiment en dur était le sympathique hôtel Lido qui servait aux excursionnistes perpignanais. Il avait été transformé en casino pour officiers. La plage n'était pas un bon terrain d'exercice, car à chaque pas on risquait de s'enfoncer dans le sable jusqu'aux épaules. Il était impossible d'y mettre une mitrailleuse en batterie ou d'y creuser une tranchée. La seule grande manœuvre du régiment *avant de partir le 28 avril 1940 pour l'Alsace* fut un séjour de deux semaines au camp du Larzac *au sud de Millau dans l'Aveyron* du 2 au 18 avril. Elle ne consista qu'en quelques longues marches et deux soi-disant « offensives » qui furent plutôt des échecs d'autant que le Haut Commandement avait oublié de fournir les avions et les chars et que mitrailleuses et cartouches étaient en quantités insuffisantes. Au moins quatre mille Volontaires étrangers eurent à peine le temps d'apprendre leur spécialité et plus de quinze cents ne touchèrent pas à une mitrailleuse. Mais ce n'était pas la seule raison pour laquelle nous ne nous imaginions pas d'emblée en première ligne. Notre équipement faisait peine à pleurer. Juste avant les manœuvres du Larzac, des mousquetons avaient été distribués en nombre infime, car les fusils Mas 36 étaient inexistantes pour nous. Pas plus de cinq pour cent du régiment :

dans ma compagnie de deux cents hommes, en fait seulement sept ou huit motocyclistes disposaient de ces mousquetons, armes modernes susceptibles de se comparer à celles des Allemands. En leur absence, nos armes étaient disparates, remontant jusqu'en 1891. J'obtins moi-même un Remington long et mince et pesant au moins neuf kilogrammes. Le loquet de ce fusil n° 1751 était tellement tordu que les cartouches s'échappaient. Pourtant, c'était une arme efficace à comparer à celles d'autres soldats du régiment : leurs armes étaient si désespérément rouillées qu'y introduire une cartouche semblait impossible. Ces fusils avec leur poids de neuf kilogrammes me faisaient penser aux montres offertes aux petites filles pour Noël avec des aiguilles et des heures peintes joliment sur le cadran et qui n'avaient aucun mécanisme interne. Les courroies de cuir étaient totalement absentes de nos fusils, mais d'autres raisons expliquent aussi que les régiments de marche de volontaires étrangers furent appelés les Régiments ficelles. Le régiment en substituts aux courroies utilisait les bandes de toile destinées aux masques à gaz. Leur tissu rugueux irritait nos épaules, rendant les fusils intolérablement lourds. Dans le même temps, les masques, privés de leurs lanières qui ne furent jamais remplacées, étaient devenus inutilisables. En plus, ils étaient de mauvaise qualité. Ils s'adaptaient mal autour des yeux. Au dernier moment, pour combler cette déficience, nous reçûmes un nouveau sac pesant plus de deux kilogrammes et ostensiblement désigné pour nous protéger des « nouveaux » gaz allemands. Durant toute la campagne, j'ai traîné cette monstruosité avec moi pour découvrir seulement une fois prisonnier que les Allemands n'avaient jamais entendu parler de nouveaux gaz et qu'ils s'en étaient tenus à leurs masques, petits, maniables et s'ajustant bien. Cela prendrait trop d'espace pour entrer dans tous les détails de notre équipement. À la place de motocyclettes militaires, nous reçûmes celles qui avaient été mises au rebut par les vendeurs en raison de leurs défauts. Nous n'eûmes jamais le nombre prescrit de mitrailleuses. Autos et camions étaient neufs certes, mais livrés sans leurs outils de réparation.

Comme manteaux, nous avions des capotes interminablement insupportablement chaudes l'été et rendant la marche difficile. À la place des havresacs, nous avions des toiles cirées dans lesquelles nous enveloppions nos biens aussi bien que possible. Gémissants sous des fardeaux inutiles, nous ressemblions à des clochards ou à des mendiants. Le jour où nous quittâmes Mommenheim, le 21 mai, des « provisions de réserve » nous furent distribuées. Chaque soldat reçut onze biscuits, une boîte de sardines et une boîte de « singe ». Nous remarquâmes que les boîtes de conserve étaient couvertes d'une

épaisse couche de peinture blanche ou marron foncé. Le soldat est curieux. Aussitôt que nous fûmes en sûreté dans le train, nous sortîmes nos couteaux et commençâmes à gratter la peinture de nos boîtes de singe et tous nous découvrîmes simultanément qu'elles avaient été manufacturées entre 1916 et 1920. Il s'était passé suffisamment de temps pour que le plus petit des babouins ait grandi en gorille le plus gros. Voilà comment la France entrait en guerre. Le train atteignit Saint-Mihiel à une ou deux heures du matin. Le clair de lune baignait la Ville de sa couleur métallique.

Nous sortîmes silencieusement de nos wagons à bestiaux. Chaque mouvement devait être fait tranquillement, soigneusement, discrètement sans être remarqué comme si l'ennemi était sur nos talons.

— Habe, votre casque luit, *dit mon commandant de compagnie, le capitaine Billerot.*

Automatiquement, je touchai à mon casque.

— Barbouillez-le de saleté, *murmura-t-il.*

Cela prit plus d'une heure pour rassembler le régiment sur le quai de la gare.

Jamais je n'avais vu une foule plus fantomatique. Sous le clair de lune, à l'aube d'une fraîche matinée de mai, nous ressemblions à des cadavres, des morts faisant une revue fantomatique. Je pensai à la ballade de la « parade nocturne » de Joseph Christian Freiherr von Zedlitz (1790-1862), musique de Johann Karl Gottfried Loewe (1796-1860) où Napoléon passe en revue ses troupes mortes :

Die nächtliche Heerschau

La parade nocturne

Nachts um die zwölfte Stunde
Verläßt der Tambour sein Grab,
Macht mit der Trommel die Runde,
Geht emsig auf und ab.

*À minuit, de sa tombe
Le tambour se lève et sort,
Fais sa tournée et marche
Battant bien fort la caisse.*

Mit seinen entfleischten Armen
Rührt er die Schlegel zugleich,
Schlägt manchen guten Wirbel,
Reveill' und Zapfenstreich.

*De ses bras décharnés
Il remue conjointement
Les baguettes : il bat la retraite,
Réveil et roulement.*

Die Trommel klinget seltsam,
Hat gar keinen starken Ton ;
Die alten, todten Soldaten

*La caisse sonne étrange,
Fortement elle retentit,
Dans leur fosse ressuscitent*

La montée au front

Erwachen im Grab davon.

Les vieux soldats morts ;

Und die im tiefen Norden
Erstarrt in Schnee und Eis,
Und die in Welschland liegen,
Wo ihnen die Erde zu heiß

*Ceux qui au fond du nord
Gisent refroidis sous la glace,
Ceux qui trop chaudement gisent
Sous la terre d'Italie ;*

Und die der Nilschlamm decket
Und der arabische Sand,
Sie steigen aus ihren Gräbern,
Sie nehmen 's Gewehr zur Hand.

*Ceux sous la bourbe du Nil
Et le sable de l'Arabie
Ils quittent leur sépulture,
Leurs fusils, ils ont saisi.*

Und um die zwölfte Stunde
Verläßt der Trompeter sein Grab
Und schmettert in die Trompete
Und reitet auf uns ab

*Et à la douzième heure
Le trompette quitte sa tombe
Et souffle dans sa trompette
Et va et vient.*

Da kommen auf luftigen Pferden
Die todten Reiter herbey
Die blutigen alten Schwadronen
In waffen mancherley

*Alors sur leurs chevaux aériens
Arrivent les cavaliers morts,
Vieux escadrons célèbres
Sanglants et balafrés*

Es grinsen die weissen Schädel
Wohl unter dem Helm hervor,
Es halten die Knochenhände
Die langen Schwerter empor.

*Les têtes blafardes ricanent
Sous les casques serrées,
Les mains décharnées
Brandissent les longues épées.*

Und um die zwölfte Stunde
Verlässt der Feldherr sein Grab,
Kommt langsam hergeritten,
Umgeben von seinem Stab.

*Et à minuit, de sa tombe
Le chef se lève et sort ;
À pas lents, il s'avance,
Suivi de l'état-major.*

Er trägt ein kleines Hüèen,
Er trägt ein einfach Kleid,
Und einen kleinen Degen
Trägt er an seiner Seit

*Il porte petit chapeau,
Habit sans ornement,
Petite épée pour arme
Au côté gauche lui pend.*

Der Mond mit gelbem Lichte
Erhell den weiten Plan:
Der Mann im kleinen Hütchen

*La lune à pâle lueur
La vaste plaine éclaire ;
L'homme au petit chapeau,*

Sieht sich die Truppen an.

Va faire revue des troupes.

Die Reihen präsentiren
Und schultern das Gewehr,
Dann zieht mit klingendem Spiele
Vorüber das ganze Heer.

*Les rangs présentent les armes,
Lors sur l'épaule les mettant,
Toute l'armée devant le chef
Ttambour battant.*

Die Marschäll' und Generale
Schliessen um ihn einen Kreis :
Der Feldherr sagt dem Nächsten
In's Ohr ein Wörtlein leis'.

*On voit former un cercle
Des capitaines et généraux ;
Au plus voisin à l'oreille
Le chef souffle un mot.*

Das Wort geht in die Runde,
Klingt wieder fern und nah' :
« Frankreich » ist die Parole,
Die Losung « Sankt Helena ! »

*Ce mot va à la ronde,
Résonne le long de la Seine,
Le mot donné est : la France,
La parole : Sainte-Hélène.*

Diess ist die grosse Parade
Im elyseischen Feld,
Die um die zwölfte Stunde
Der todte Cäsar hält.

*C'est là la grande revue
Aux Champs Élysées,
À l'heure de minuit
Tient César décédé.*

Mais, à Saint-Mihiel, où était Napoléon ?

Lentement, notre procession démarra. En files indiennes, nous traversâmes Saint-Mihiel, Ville si glorieuse de la Grande Guerre. Les volets clos faisaient penser aux orbites creuses d'un homme aveugle. Le clair de lune habillait les maisons de robes blanches flottantes. À part l'aboïement occasionnel d'un chien, la Ville était morte et silencieuse.

À peine quittions-nous Saint-Mihiel que nous entendîmes des bruits de moteurs. Les Allemands savaient-ils que nous avancions ou surveillaient-ils la gare ? L'air se trouva subitement plein des rugissements des bombardiers allemands. En même temps, des bruits résonnèrent venant de la route : nos véhicules à chenilles venaient juste d'être débarqués et se dépêchaient avec vacarme afin de rejoindre notre colonne. Le clair de lune glacé peignait nos visages de blanc tandis que des airs nous arrivaient les grondements menaçants des bombardiers allemands invisibles et du sol les grattements des chaînes des semi-chenillés se hâtant.

Alors, un commandement surgit :

— Planquez-vous ! Planquez-vous !

Accompagné de l'adjudant français Lesfauries, de deux de mes observateurs, le Suisse Kellenberger et le Russe Imoudsky, ainsi que d'un rouquin hongrois nommé Dési, je m'écartai sur un sentier étroit.

Après quelques pas incertains au milieu des roches et dans la boue, nous arrivâmes à une caverne dans la falaise rocheuse qui nous parut être le refuge approprié ; mais quand nous nous approchâmes, une voix courroucée claqua :

— Qui va là ?

Nous stoppâmes comme cloués sur place.

La voix, sonnait à moitié comme celle d'un concierge et à moitié comme celle d'un cerbère, répéta :

— Qui va là ? Qui va là ?

Mais, avant que nous répondions, une forme humaine appartenant apparemment à la voix émergea de dessous la falaise. Elle portait un bonnet de nuit loqueteux analogue à une casquette d'employé des chemins de fer.

En dehors de sa coiffe, l'homme de la caverne n'était habillé que de pantalons avec les bretelles traînant derrière lui tel un concierge.

— Pourquoi venez-vous me déranger ?

Je lui offris une cigarette et ça sembla l'adoucir un peu. Je me hasardai à une question :

— Que faites-vous ici, Monsieur ?

— Je vis ici, *dit l'apparition d'une voix neutre*. Ceci est un abri antiaérien de la guerre 14 ; c'est du bon et du solide. C'est bien mieux que la sorte de camelote montée par vos amis. Ma femme et moi vivions avant en bas dans la maison du garde-barrière. J'étais le garde-barrière.

Il allongea le bras et nous regardâmes dans la direction indiquée. Devant nous s'étalait une grande prairie éclairée par le bizarre clair de lune. Le ciel grisonnait à l'Est. Dans le champ blanc, on ne voyait rien.

— La maison est toute détruite, *dit le vieil homme*. Elle a été soufflée. Aussi nous avons gagné cet abri.

Sa chevelure était hirsute, sans trace de coup de peigne. Une barbe grisonnante en friche couvrait son visage. Il recula d'un pas et tira de côté un rideau déchiré. Dans l'antre, une chandelle brûlait. Sur un plateau-lit improvisé dormaient une femme et deux enfants.

Les vrombissements des moteurs d'avion n'avaient pas cessé un instant, mais dans les cieux on ne distinguait toujours rien.

Le vieil homme tira sur sa cigarette et demanda brusquement :

— Voulez-vous entrer ? Les bombardiers, ça ne signifie rien. Ils n'ont pas lâché de bombes depuis des jours. Ils n'en ont pas besoin. Pourtant, des soldats me

réveillent chaque nuit. Il ne reste plus personne. Dans Saint-Mihiel, je suis tout seul. *Il cracha.*

L'adjudant Lesfauries était éditorialiste à Paris, un petit éditorialiste. Il avait l'habitude de rechercher six fois par jour dans *Paris Soir* toutes les nouveautés, y compris, comme on dit « les histoires de chiens crevés ». Il continuait de s'informer auprès de tous ceux qu'il rencontrait. Aussi, il espéra entendre le troglodyte donner des nouvelles :

— Avez-vous des nouvelles ?

À notre grande surprise, le troglodyte en avait :

— Les Allemands sont à Reims. Nous sommes encerclés de tous côtés.

(Ce n'est que plus tard que nous sûmes que Reims ne fut occupé que le 12 juin...)

Tous nos visages semblaient s'être couverts de givre. Des grenouilles coassaient dans les marécages. L'homme du monde souterrain s'appuya sur la falaise. Il arrima machinalement ses bretelles :

— Où allez-vous ? Avez-vous une autre cigarette ?

— Nous sommes en chemin vers le front, *répondit l'adjudant.*

Le vieil homme se tut un moment, puis dit :

— Où ?

Je sentais de la dérision dans son timbre de voix. Il avait l'air d'un méchant vieux singe.

— Vers le front, *reprit l'adjudant.*

Le garde-barrière se mit à rire, à gorge déployée. Le son était si fort qu'il en était terrifiant. Il imita la voix de l'adjudant pour répéter :

— Vers le front !

De plaisir, son rire redoubla tellement que dans la grotte sa femme devait l'entendre, mais cela n'eut pas l'air de le déranger :

— Vers le front ? Il n'y a plus de front !

Les grenouilles en coassant nous parurent rire avec lui.

Nous fîmes demi-tour. Alors s'établit un silence absolu. Les avions ne bourdonnaient plus ; les semi-chenillés ne grondaient plus. Nous nous retournâmes pour voir une dernière fois le vieil homme, il avait disparu comme si réellement il n'avait été qu'un spectre. Mais la lumière de la chandelle filtrait toujours à travers l'orifice de la falaise et il restait encore une note de rire dans l'air matinal.

Ce matin-là, nous dormîmes cachés derrière les tombes des soldats américains qui avaient pris Saint-Mihiel. *Le cimetière américain où reposent 4153 soldats de la Première Guerre mondiale a une superficie de 16 hectares et il est situé quasiment au centre du Saillant de Saint-Mihiel.*

Quand nous arrê tâmes en forêt de Saint-Mihiel, le général Decharme commandant notre Division vint nous inspecter pour la première fois.

J'entendis le colonel Debuissy dire :

— Mon Général... 800 de mes 2000 hommes n'ont pas de fusil. Allons-nous aller à la guerre sans armes ? ...

Il parlait sans doute des 2000 hommes des 3 bataillons, car le régiment comptait alors 2800 hommes.

Mais après Saint-Mihiel, pour un temps nous n'eûmes plus de trains ni de camions. Nous marchions de long en large à travers la France des trente-cinq, quarante, quarante-cinq kilomètres en une nuit et à la fin nous n'avions pas progressé de plus de quinze kilomètres. *Débarqué à 8 heures du matin le 22 mai en gare de Saint-Mihiel, le premier bataillon est mis sous bivouac provisoire dans un premier bois, bois couverts de Chauvencourt, il en part vers 13 heures pour se mettre en bivouac dans un autre bois à 5 km environ de Chauvencourt au nord de la route de Pierrefitte à Chauvencourt. Le premier soir, le premier bataillon, parti à la nuit tombée, arrive dans un premier bois, à l'ouest d'Erize-la-Grande, vers 4 heures du matin, puis, alors qu'il pleut, ordre est donné de rassembler tout le bataillon en cantonnement dans le village d'Erize-la-Grande situé à environ vingt-neuf kilomètres de Saint-Mihiel (!) Le journal de marche du premier bataillon donne comme itinéraire Saint-Mihiel – Fresnes-au-Mont – Rupt-devant-Saint-Mihiel – Pierrefitte-sur-Aire – Longchamps – Erize-la-Grande. Cependant, à Longchamps, la première compagnie avait été détachée pour défendre le P. C. de la Division (Nicey-sur-Aire) et ce sont les 2^e et 3^e compagnies qui ont atteint Erize-la-Grande. L'état-major du régiment et la C.A. 1 (compagnie d'appui) se sont aussi séparés du premier bataillon à Longchamps pour en passant par Chaumont rejoindre vers 20 heures le P. C. du régiment à Erize-la-Petite.*

Le 23 mai, le premier bataillon embarquait en camion vers 17 heures, itinéraire Lisle – Lahey-court – Givry-en-Ar-gonne – Noirlieu – Somme-Yèvre ; arrivée vers 17 heures.

Le 24 mai à 8 heures du matin, le premier bataillon quitta Somme-Yèvre et gagna en camions Morthomme pour y bivouaquer dans le bois ; itinéraire Dampierre – Sainte – Menehould – Ville – sur Tourbe – Cernay – Grandpré – Le Morthomme. Rencontre avec le général Decharme. À 21 heures départ à pied pour Boul-t-aux-Bois par Briquenay. Le 25 mai matin, installation vers 4 heures en bivouac en forêt à deux kilomètres au sud-ouest de Boul-t-aux-Bois en lisière de la route Boul-t-Vouziers. Vers 8 heures départ pour installation défensive au sud de la ferme Saint-Denis (P.C. du régiment.) Le premier bataillon y est en réserve. Trajet d'approche Boul-t-aux-Bois – Belleville – Préventorium. Les trois compagnies

du bataillon gagnent la position par bois, mais la C.A.I par route. Premiers obus, 1 mort, deux blessés.

Il nous fallut donc cinq jours de marches et de transports pour atteindre le front. Chaque fois qu'apparaissait un avion, nous faisons le mort pendant une demi-heure. Nous traversons les localités la nuit comme des voleurs. Chaque jour, nous étions trompés de nouveau : jusqu'à ce que la confiance de chacun faiblisse. Chaque soir, on nous disait que pour *la nuit il ne nous restait tout au plus que quinze kilomètres à accomplir*. Après quinze kilomètres, nous étions encouragés à en endurer encore sept ou huit, puis encore cinq ou six ; puis, l'endroit était nommé dans lequel nous allions nous arrêter, mais nous le dépassions sans nous y reposer, et, enfin, mortellement fatigués et baignés par la sueur, nous échouions cachés dans une forêt au bord du chemin.

Nous avions des kilos d'équipements en trop. De plus en plus, les soldats se débarrassaient de leurs effets en les bazardant par-dessus bord ; ces impedimenta pesaient décidément trop lourd dans les toiles cirées ficelées sur nos dos.

Les couvertures militaires étaient particulièrement pesantes ; elles remplirent les fossés. Rares étaient ceux qui les conservaient encore au quatrième ou au cinquième jour. Après quatre ou cinq marches de quarante kilomètres avec toujours une charge de trente à trente-cinq kilos, tout un excédent avait été finalement jeté peu à peu.

Nous étions des bateaux en naufrage. La troupe fraîche qui venait d'Alsace pour apporter son aide aux Divisions fatiguées en Belgique et au Luxembourg était excoriée, éreintée et quasi morte.

Je suis convaincu que si l'on avait fait un plus grand usage des trains et des camions au lieu de jouer aux Indiens sur des chemins étroits, au lieu d'errer à l'improviste pendant cinq jours pour « tromper l'ennemi », nous aurions atteint le front en vingt-quatre heures. Nous aurions perdu une vingtaine d'hommes, mais nous serions restés un régiment à notre arrivée et non une bande de vagabonds fatigués et démoralisés. Encore et encore, un slogan se répandait parmi nous : l'ennemi est le plus fort. Jour et nuit, il ne nous était pas permis de l'oublier. Cette pensée dévorait nos âmes et rongait nos cœurs et elle transformait une armée en une colonne défaitiste.

Nous zigzaguâmes à travers l'est de la France dans les chemins de la contre-offensive à ce qu'ils disaient. Il m'est impossible de me souvenir de toutes les cités par où nous passâmes. Nous étions des hommes de tous les âges, certains dépassant quarante ans : un médecin grec qui n'avait pas le droit de pratiquer en France ; un Roumain, père de nombreux enfants, qui espérait devenir

Français par le biais de la guerre ; un vieux coiffeur qui espérait obtenir son droit d'exercice en France. Après une trentaine de kilomètres ou encore une autre trentaine, ils ne pouvaient plus suivre et ils s'affalaient dans les fossés. Ils rejoindraient les autres plus tard, disait-on. Où étaient passés nos camions et que transportaient-ils demeurerait inconnu. Ils avaient disparu et le plus probable est qu'ils avaient pris un autre chemin. *La lecture du livre de Robert Dufourg, « La 35^e Division dans la bataille de 1939-1940 » nous donne idée de l'embrouille dans lequel la 35^e DI monta au front... Seul de la 35^e DI, le 21^e R.M.V.E. avait reçu un parc d'automobiles et camions neufs. Il y avait bien un Régulateur routier, le chef d'escadron Maury du Train, mais des instructions changeantes firent que la plupart des fantassins se retrouvèrent sans camions.*

Aujourd'hui, je crois que nous étions les victimes d'un plan satanique. Nous marchâmes sur la route appelée depuis la Première Guerre mondiale « La Voie sacrée ». Nous avons rencontré encore des villages avec des civils. Ils nous ont traités avec méfiance. Nous n'avions pas de pain depuis trois jours, mais les boulangers dans leurs voitures ou leurs magasins ne voulurent pas nous en vendre. Quelque part sur « La Voie sacrée », je m'étais arrêté à une camionnette chargée d'au moins deux cents pains, mais la boulangère m'avait claqué la porte au nez :

— Où en serait-on, *dit-elle*, si l'on vendait du pain à tous les soldats ?

Nous marchâmes sur les champs de bataille de Verdun. Les trous d'obus de la Première Guerre mondiale étaient encore visibles. L'herbe poussait encore difficilement sur les bords des cratères : bientôt, de nouvelles bombes feraient de nouvelles plaies inguérissables. Près de Génicourt-sur-Meuse (*entre Saint-Mihiel et Verdun*), nous entendîmes dire que quelques mois auparavant des étrangers de tous les pays avaient visité en autobus les champs de bataille français. Quelques mois auparavant, racontait un cuisinier l'entonnoir dans la main, les touristes curieux évaluaient encore avec une exactitude admirable combien de morts s'étaient produites ici au mètre carré et déjà imaginaient le nombre de nouveaux morts à chaque mètre carré.

Un après-midi pluvieux, nous stationnâmes dans le cimetière militaire de Verdun. Il pleuvait depuis deux jours, le ciel était d'un gris de plomb comme l'âme d'un canon. Le temps était froid et venteux et tous les signes du printemps avaient disparu. Beaucoup s'étaient assis sur les tombes roses des Français et les autres de l'autre côté du chemin parmi les croix de bois noires des Allemands. Des boîtes de singe furent ouvertes et, jetées avec des coquilles d'œufs, souillèrent les tombes de nos pères. Notre colonel, le colonel Debuissy, dépassant sûrement les cinquante-cinq ans avait les cheveux grisonnants, le

visage coléreux, mais les yeux amicaux ; une carrure robuste, mais corpulente. Le replet colonel Debuissy qui avait servi dans la Légion étrangère outre-mer pendant trente ans et s'était toujours battu contre des Indigènes quittait sans cesse son poste de combat pour regarder le ciel afin d'apercevoir à temps les avions ennemis. Dans une grange près d'Erize, nous trouvâmes un journal récent. Il contenait un discours du Président du Conseil Paul Reynaud au Sénat le 21 mai laissant entendre que seul un miracle pouvait encore sauver la France. *Nous étions le 23 mai et l'histoire rapporte que ce jour-là Reynaud passait à l'acte. Avec le Maréchal Pétain, plusieurs ministres et nombre de personnalités, il assistait dans le grand vaisseau de la cathédrale Notre Dame de Paris à une prière pour la victoire : « Notre Dame de Paris, sauvez la France ».*

Le commandant de ma compagnie, le capitaine Billerot, un soldat de métier, avait été lieutenant durant la Grande Guerre, mais à plus de cinquante ans il n'était encore que capitaine. C'était un homme austère et froid et la mauvaise humeur gravée sur le visage. Il n'avait reçu le commandement de notre compagnie que depuis peu de semaines et il ne connaissait guère par leurs noms que quelques-uns d'entre nous.

Avant lui, nous avions été dirigés par un officier de réserve, le lieutenant Pierre Truffy, *un des rares officiers de notre régiment ne venant pas de la Légion étrangère*. Notaire à Angers, il se révéla être un officier remarquable dont plus tard je parlerai plus abondamment. En attendant, il avait été l'idole de notre compagnie. Il inspirait un respect naturel et nous l'aurions suivi jusque dans les flammes de l'enfer.

Je ne sais pas pourquoi il avait été relevé de son commandement au dernier moment et remplacé par le capitaine Billerot qui pendant de nombreuses années de sa carrière n'avait été qu'une sorte de magasinier dans une usine lyonnaise d'armement et qui n'avait jamais manifesté de désir pour un commandement actif.

Sans doute, nous l'avait-on désigné à cause de son « expérience » comme officier d'active. De manière générale, le Haut Commandement français semblait convaincu que l'état de soldat n'était qu'une routine qu'il fallait apprendre. On allait répéter la Grande Guerre avec les mêmes méthodes, les mêmes armes, le même personnel et même les mêmes miracles.

De fait, le capitaine Billerot parut reverdir dès que nous entrâmes dans le territoire de Verdun. Muni de son casque 1913, il marchait en tête. Il avait un certain penchant à mon égard. Quand il en avait l'opportunité, il me racontait avec le sourire éternel des raseurs ses expériences de la Grande Guerre.

— Mettez cela sur le papier. Vraiment, vous savez, si je m'en occupais je

pourrais écrire le plus formidable des romans au sujet de ma vie.

Le capitaine Billerot n'avait que des expériences désagréables à raconter.

Encore et encore, il me dit comment à deux reprises il avait perdu soixante-cinq hommes de sa compagnie, comment une fois il était ressorti du no man's land avec deux mitrailleuses sur son dos, comment une cave s'était éboulée sur lui alors qu'il était à déféquer. Je le voyais de bonne humeur seulement dans les moments où il parlait de l'effroyable boucherie de la bataille de Verdun. Malgré tout, avec son nez décharné et mince, il n'était pas un mauvais homme. Son visage avec le temps était devenu un masque d'acier et son âme était devenue aussi dure que la crosse du fusil. C'était un homme trop simple pour réaliser que le souvenir des morts successives lui donnait du plaisir à cause de sa survie miraculeuse. Dans le cimetière de Verdun, il se sentit appelé à prononcer un discours. Il était six heures du soir et la pluie continuait de tomber.

— Volontaires ! Nous montons au feu. Nous sommes dans une région que je connais comme le creux de ma main. C'est ici que j'ai participé à la Grande Guerre. Non loin d'ici, j'ai perdu soixante-cinq pour cent de ma compagnie. Les obus sifflaient de toute part. *Il fit une imitation du souffle et des sifflements et s'attarda quelque temps sur l'évocation tandis que la pluie nous inondait.* Aussitôt que nous atteindrons les avant-lignes, chacun d'entre nous devra se dire : maintenant, ma vie ne vaut pas un sou. Celui qui en réchappera devra dire comme à l'autre guerre qu'il a été chanceux. *Suivaient d'autres exemples où il avait perdu soixante-cinq pour cent de sa compagnie.* Aussi, ai-je un mot important à vous dire. *Nous écoutâmes fébrilement. Nous attendions tous une révélation de la bouche du vieux guerrier :* Volontaires ! Quoi qu'il arrive, vous devez ramener le matériel qui vous a été confié. Quiconque reviendra sans son fusil entendra parler de moi. Si un camarade tombe à côté de vous, vous ne devez pas vous en occuper. C'est votre devoir de sauver d'abord les armes. Moi-même... *Suivait l'histoire des mitrailleuses qu'il avait ramenées.* Dites-vous qu'à partir de maintenant votre vie ne vaut plus rien. En avant ! Allons mes enfants ! Je compte sur vous comme vous pouvez compter sur moi !

Le discours était terminé. Le capitaine Billerot resserra son imperméable et s'en fut comme un homme qui avait bien accompli son travail. Parmi les tombes de Verdun se tenaient deux cents hommes (*la Compagnie de Commandement*) dont la vie ne valait pas un sou.

2) *Le baptême du feu*

Le dernier endroit ardennais avant la ligne de front s'appelait « Morthomme », l'homme mort. Il ne faut pas confondre avec « Le Mort-Homme », un lieu célèbre du front de la Grande Guerre dans le département de la Meuse et la région lorraine. Il rappelle par la violence des combats qui s'y produisirent le souvenir du million et demi de soldats français et des 4547 Saint-Cyriens tombés à la Grande Guerre.

Le Morthomme dans les Ardennes est un petit hameau à quelques kilomètres au nord de Grandpré. Au Morthomme, en 1916, les cadets de St Cyr montèrent à l'assaut avec leur uniforme de gala, gants blancs, shako bleu orné du casoar blanc et rouge. Au Morthomme, nous avons sali nos casques avec de la boue.

Nous arrivâmes là le matin du 24 mai 1940. Le soleil venait juste de paraître et dans les champs le printemps s'éveillait soudain, mais ce printemps au front nous parut irréel ; c'était comme si nous regardions un film. Je ne sentais pas l'odeur des arbres fruitiers.

J'étais séparé de la nature par un voile que j'avais peur de déchirer. Goûter aux saveurs du printemps était une sensation que j'avais perdue ; je fermais les yeux et revoyais les printemps passés : le printemps du Prater de Vienne, le jardin derrière les maisons de Dörbach, le Danube à Budapest, le dernier soir au Bois de Boulogne, le parc vert de Presinge, la première soirée de chaleur à Nice.

Mais c'était bien maintenant tout ce que je pouvais faire, fermer les yeux et oublier le printemps présent. Ma tête ne valait plus un sou. Traversant Morthomme, s'avançaient les hommes morts de demain.

Le petit Mayer marchait devant moi, je ne sais pas ce qu'il est devenu, mais je ne l'oublierai jamais. Son nom entier était Samuel Mayer, mais comme il était Roumain, nous l'avions surnommé Mayerescu. Qu'un bizarre médecin militaire ait pu reconnaître Mayerescu apte au service m'avait d'abord mystifié. J'appris plus tard que deux ou trois centres de recrutement l'avaient déclaré inapte, mais qu'il avait obstinément continué de s'essayer jusqu'à ce qu'il trouve un docteur assez aveugle ou sénile sans aucun doute pour accepter de le déclarer apte à porter les armes.

Un jour, Mayerescu se présenta à Barcarès ; ses lunettes sales lui tombaient sur le nez ; un trop grand chapeau couronnait sa tête étroite aux cheveux blond pâle ; son épaule droite était plus haute que la gauche, et à la main il tenait une valise miteuse et trop lourde. Il avait vingt ans et avait réussi le baccalauréat, ses parents ne vivaient plus, et un oncle parisien s'était occupé de lui de

manière aussi bonne qu'il l'avait pu. Ses yeux myopes étaient cerclés de rouge à cause de beaucoup de lectures, et son uniforme flottait autour de ses jambes malingres. Il était si maladroit que ce qu'il voulait prendre tombait de ses mains et, aux exercices de tir, il manquait non seulement le cercle noir, mais aussi toute la cible. Le casque d'acier qu'il portait avec une certaine fierté reposait sur sa tête comme un melon et son fusil semblait l'entraîner irrésistiblement vers le sol. Sans la moindre arrière-pensée, nous nous étions tous plus ou moins moqués cruellement du petit Mayer.

Et voilà qu'à Morthomme il marchait devant moi avec son sac d'équipement mal attaché sur le dos et en plus par-dessus un énorme chaudron qu'un caporal sadique lui avait attaché.

Il pataugeait dans des souliers trop grands qui lui faisaient terriblement mal et qui lui écorchaient les pieds. Pourtant, un véritable enthousiasme le transportait. Il chutait et se relevait. Il tomba une fois évanoui et se releva seul. Tremblant comme une feuille, il endurait encore.

Tel était Samuel Mayer Mayerescu de Bucarest, Volontaire numéro un. Il se retourna soudain vers moi :

— Qu'est-ce que c'est ?

D'un seul coup, j'aperçus quatre ou cinq Noirs dévalant la rue silencieuse. Jamais je n'avais vu visages aussi terrorisés. Sans fusils, ni autres pièces d'équipement, les Noirs criaient et répétaient sans cesse :

— N'avancez plus ! N'y allez pas, c'est terrible !

Les Allemands vous couperont le cou ! Oh ! Non, n'y allez pas !

Ils accompagnaient leurs paroles de gestes de terreur, des gestes dont seuls les Noirs sont capables. Les bras élevés au ciel, ils avaient l'air de se couper eux-mêmes le cou en bougeant leurs doigts comme des lames de ciseau. Ils couraient comme pour atteindre le bout du monde et personne ne songea à les arrêter.

Nous prîmes notre repas pour la dernière fois « comme il faut » à la Morthomme. Nous avions de l'ail cueilli dans un jardin : avec de l'ail, le singe 1917 était mangeable. J'avais sorti une double portion de sardines. Imoudsky, le dessinateur russe, avait un rôti de lapin. Ouchakoff, un architecte russe blanc, nous avait promis de nous procurer du lait, mais il avait couru en vain une vache si longtemps, que c'en était devenu une corrida espagnole. Dépité, il donna à son retour une très longue et très scientifique explication de son insuccès. Tel était Ouchakoff : il avait une explication pour tout. Il avait entre autres l'habitude de justifier scientifiquement son aversion contre les Juifs, aversion qu'il partageait avec la plupart des Russes blancs du régiment,

par le fait que cela ne l'empêchait pas de lutter contre Hitler. Nous mangeâmes sans lait d'autant plus facilement que le secrétaire du colonel, le sergent-chef Gärtner, contribua au festin avec du fromage et du pain. Nous dégustâmes avec bon appétit, car nous préférions plutôt manger que dormir. Nous ne voulions pas songer à la nuit précédente sans sommeil et quant à la suivante ce serait le temps d'en aviser quand elle viendrait. Durant notre dîner, le premier avion ennemi apparut à l'horizon. On s'était peu à peu habitué à cette vision et nous ne bougeâmes pas. Seul, Kellenberger, un Suisse, régisseur à la boîte de nuit *Le Tabarin*, bondit sur ses pieds et saisit ses binoculaires. Maître de chœur, il était connu pour sa curiosité et cette fois celle-ci l'emportait sur l'appétit.

On entendait dans le lointain le tonnerre étouffé des canons.

J'avais laissé mon baluchon de côté et j'écrivais une lettre, pourquoi, je ne le sais même plus, lorsque le colonel entra dans la cabane en bois où je me trouvais. Son large visage traversé de veines rouges était gris et fatigué. Cet homme corpulent approchait la soixantaine ; il appartenait à la Légion étrangère, avait combattu durant la Grande Guerre avec distinction et avait eu une longue carrière en Afrique. Taillé à la hache avec de larges épaules et de fortes hanches, il était l'image typique de l'officier colonial français, moins sensible et moins subtil que l'officier anglais, souvent peut-être plus brutal, mais surtout plus sincère et plus direct. Il se sentait quelque peu surpris par une guerre si différente de ses campagnes africaines et de sa Grande Guerre.

— Les observateurs sont-ils prêts ? *demanda-t-il.*

— Oui, mon colonel

Je souris mécaniquement et par routine : on nous avait enseigné qu'il fallait sourire quand le colonel nous adressait la parole. *Servir avec le sourire* était le leitmotiv du colonel Debuissy et de la Légion étrangère.

Mais le sourire, cette fois, ne sembla pas impressionner Debuissy.

— Fini la rigolade, *dit-il.* Nous serons bientôt sur la ligne de feu.

Je m'aventurai à poser une question :

— Où sont les lignes ?

Il secoua les épaules :

— Je ne sais pas. Partout où se trouve l'ennemi !

Il fit demi-tour et nous quitta. Ce ne fut que plus tard que je compris la signification de sa réponse.

Notre compagnie devait se mettre en route à neuf heures du soir, mais nous ne partîmes qu'à onze heures. Pendant deux heures, je dus rester debout sur le côté de la route, appuyé sur mon fusil, tandis que les autres passaient devant moi : notre compagnie avait été désignée pour former l'arrière-garde. Je fis

mon examen de conscience. Avais-je peur ?

Je ne sais pas si j'avais peur ou si l'un de nous avait peur. Je ne crois pas qu'on en parle au front tant que personne ne s'est enfui, mais je n'en suis pas sûr. Certains se sauvent alors que rien ne justifie leur panique. Dans la vie civile, quand quelqu'un a peur, fait-il ou non quelque chose ? Il évite les rues sombres ou grimpe sur un arbre.

À la guerre, le soldat suit des routines obligatoires, il ne monte dans aucun arbre et il ne va pas sans directives. Pour lui, la guerre est une passivité active. Dési, le rouquin hongrois, ingénieur électricien, avec qui j'aimais avoir des discussions philosophiques, suivait mes pensées. Dési le faisait presque toujours, car ce petit corps trapu renfermait un cœur sensible et, en plus, un cerveau éveillé travaillait derrière les taches de rousseur criblant son front.

— On doit toujours savoir ce qu'est la peur, *disait-il doucement*. Aussi, on doit compter sur son fusil. Je n'ai éprouvé que la peur physique. Mais tu ne peux pas me convaincre qu'on peut triompher de la peur simplement en grimpant aux arbres...

— Pourquoi pas ?

— Prétendre que seuls les gens sans fantaisie sont courageux, c'est un nonsens. Celui qui a vraiment de la fantaisie le sait quand il a peur.

Il regarda alentour et dit ces mots :

— As-tu remarqué Birkis ?

Birkis était un gars d'à peine vingt ans, de « nationalité indéterminée ». Il avait grandi à Paris, parlait la langue des apaches de Montmartre, était orgueilleux, commandait avec l'assurance et les manières d'un souteneur. Il s'était approprié l'un de nos véhicules et l'avait équipé pour un mois sur le front. Rien ne lui ferait plus plaisir avait-il l'habitude de plastronner que la riflette, l'attaque à la baïonnette. Et voilà qu'il était là, pâle, penché sur son camion.

— Oui, *dis-je*. Je le vois.

— Comment reconnaît-on que l'on a peur ? *s'enquit Dési*.

— Peux-tu voir ma peur ? Je n'ai avalé aucune gorgée d'alcool.

En face de la maison que le colonel occupait, cela commença à bouger. L'astre de la nuit s'était caché. Le firmament s'était couvert. Il faisait une noirceur de loup. Le colonel nous revint, une lampe de poche à la main. Des officiers l'entouraient. Il leur fournissait des informations. Le lieutenant Pold courait ici et là. C'était un ancien Légionnaire d'origine étrangère qui avait combattu partout et avait décroché les plus hautes médailles. Néanmoins, il était toujours considéré comme étranger. Après trente années à servir la France, il

n'était encore que sous-lieutenant. Il transmettait les ordres.

Notre capitaine reçut les instructions à onze heures cinq :

— « Départ de la compagnie. Soyez à la ferme Saint-Denis à quatre heures trente au plus tard. »

Nous avions à peine quitté Morthomme, quand nous fûmes pris dans le mouvement général des troupes qui marchaient en direction nord pour la dernière fois. La nuit était sombre. La route vers Briquenay était étroite et encombrée d'hommes, de poids lourds, de chevaux, de canons, d'automobiles. Des hommes épuisés ou blessés étaient retirés du front. Des hommes et des matériels neufs montaient pour les relever. Sur une route pas plus large que deux à trois mètres, quelque part entre Morthomme et Châtillon-sur-Bar, le mouvement d'hommes, d'animaux et d'équipements était continu. Nous marchions en file indienne, essayant désespérément de garder le contact entre nous. De l'artillerie tractée par des chevaux bloquait le chemin. Les conducteurs fouettaient et juraient ; les chevaux couverts de sueur ne voulaient plus avancer.

Un tank tchécoslovaque que je reconnus à son profil était tombé dans le fossé. Il était en feu, mais personne ne s'en occupait. *Qu'est-ce qui avait pu amener là ce char, probablement un LT 35 de la 10^e Panzer, utilisé par l'armée allemande jusqu'en novembre 1941 ?* À la lueur de l'incendie, nous entrevîmes deux médecins militaires sortant d'une ambulance sur une civière un blessé pour le transporter à pied : des chevaux récalcitrants avaient rué dans le radiateur de l'ambulance et le moteur avait rendu l'âme. Le blessé hurlait de douleur et les deux médecins essayaient de soulever la civière jusqu'au-dessus de leurs épaules. Les flammes du tank léchèrent le visage du blessé.

Les ordres étaient de marcher pour notre protection à intervalles de trois à cinq mètres, mais dès les premiers pas cela se révéla absurde. Comment pouvions-nous passer ainsi inaperçus de l'ennemi alors que la route était encombrée à ne pouvoir y planter une aiguille ? Nous gardâmes le contact entre nous autant que nous le pûmes. Nous nous glissions entre les véhicules, sous les ventres des chevaux. Les charretiers ne portaient pas la moindre attention aux fantassins. Ils poussaient leurs bêtes vers l'avant. Ici et là, nous étions rejetés dans le fossé et nous tombions et encore et encore nous nous relevions avec une hâte fébrile de crainte de perdre le contact avec nos camarades. Un cheval s'effondra, qui ne sut se relever. Un tank lui passa sur le corps. Les lourdes chenilles lui lacérèrent les chairs. Les vaches d'un troupeau égaré couraient au milieu des tanks, des camions, des canons et beuglaient de douleur et de frayeur. Le corps éventré par des obus, des chevaux morts gisaient en travers de la route. Pour la

première fois, je sentis l'odeur douçâtre, un mélange de sucre et de pourri révélant la présence des animaux morts.

Chacun était à la recherche de chacun ; les officiers cherchaient leurs hommes ; les soldats leurs supérieurs, les conducteurs leurs véhicules. Et personne ne savait où il allait. À la question :

— Où allez-vous ?

La réponse était toujours la même :

— « Nous ne savons pas. En avant ! »

Un sabbat de bruits venait des tanks brinquebalants, des grincements des affûts d'artillerie, des cris des conducteurs et des hennissements des chevaux. Mais tous ces bruits sourds étaient plus supportables que le frêle tintement des cloches des ambulances. Les ambulances françaises n'avaient ni cornes, ni sirènes, mais une mince cloche d'argent qui était sonnée comme la cloche d'une vieille maison. Ici, au milieu des bruits les plus furieux, les « ting, ting » faisaient figure de glas. Les ambulanciers faisaient sonner leurs cloches mortelles avec une violence désespérée alors qu'ils essayaient de se frayer un chemin.

Des douzaines d'ambulances remplies de blessés retournaient à Morthomme. D'autres allaient dans l'autre direction ; elles semblaient se presser pour être prêtes quand les hommes montant au front seraient à leur tour blessés ou morts. L'air était rempli de bruits argentins aigus. Nous marchions et nous marchions, le dos plié. Le glas des cloches était notre chant de marche.

Nous étions censés parvenir à la ferme Saint-Denis à quatre heures trente. Nous avons quitté Morthomme peu avant minuit. À deux heures du matin, nous avons accompli à peine le tiers du trajet. Petit Mayer marchait devant moi.

Notre sergent avait appliqué la justice au pied de la lettre : chaque soldat, quel que soit son poids, devait transporter trente-cinq kilos. Il avait chargé Mayer de marmites de cuisson et de bouteillons à soupe. Ces armes gastronomiques, les seules armes modernes de l'armée française de 1940 étaient en aluminium brillant. Elles auraient fait honneur aux cuisines des grands restaurateurs tels Prunier, Lapérouse ou Charles Drouant.

Là, sous le clair de lune blême, elles étaient une balise scintillante pour l'aviation ennemie.

Le rouquin Dési, l'ingénieur électricien hongrois, trottait derrière moi. On lui avait confié une bicyclette qu'il poussait devant lui en jurant : le pneu avant était crevé et la trousse de réparation était vide.

Peu à peu, les routes devenaient moins encombrées. Nous rencontrions,

couchés dans les fossés de chaque côté, des soldats en uniformes sombres dans la noirceur. Ici et là, un d'entre nous élevait la voix :

— Quel régiment ?

La plupart du temps, les hommes dans les fossés ne répondaient pas, ils dormaient.

Beaucoup avaient marché trente ou quarante kilomètres. Ils s'étaient endormis en marchant et s'étaient écroulés quand le coup de sifflet avait donné le signal du repos.

Nous traversâmes la grande route Reims Stenay près de Boult-aux-Bois *le 25 mai matin*. C'est alors que le capitaine Billerot qui marchait en avant avec le lieutenant Imbach, un Alsacien, perdit son chemin pour la première fois. Après cinq kilomètres, il retrouva finalement la bonne route. Devant nous s'étendait la large plaine entre Aisne et Meuse, coupée parfois par une étendue de forêt.

Un grand silence régnait maintenant. Vous vous rappelez, mes camarades, ce silence indécent qui n'avait rien de commun avec le silence usuel paisible des villages, des champs l'après-midi ni avec la paix ultime de vos cimetières familiaux. Le silence que nous connaissions auparavant était l'absence de son, mais le nouveau silence était un silence étouffé. Nous sentions que le bruit nous attendait, nous encerclait. Le silence bondissait tantôt à un endroit, tantôt à l'autre. Nous secouions nos têtes comme au départ d'un bruit, mais seul le silence avait parlé. Loin devant nous, à l'horizon, aussi bien à droite qu'à gauche, là où le ciel et la plaine se rejoignaient, nous pouvions voir les lueurs des coups de canon. Elles venaient à intervalles réguliers, non du ciel, mais de la terre, d'en dessous de l'horizon : c'était un barrage d'artillerie de l'Enfer contre les Cieux. Nous étions trop loin pour entendre le bruit du canon et quelque chose de fantomatique hantait le silence, un silence dans lequel le bruit pouvait être vu, mais pas entendu.

— C'est comme dans les films, *dît à côté de moi Bruno, le caméraman russe*.

— Hum.

— Sûr. Quand la bande de son est brisée. Les bouches remuent, mais on n'entend pas ce qu'elles disent.

— Es-tu fatigué ?

— Plus une miette.

— Que veux-tu dire par là ?

— Que je suis trop fatigué pour être fatigué !

Nous marchions côte à côte. Le silence nous entourait. Maintenant que la compagnie s'était regroupée sur la route déserte, nous nous sentions seuls et abandonnés.

Des lueurs apparaissaient de tous les côtés. Nous sentions distinctement que nous n'allions pas vers l'ennemi, mais plutôt vers un piège satanique soigneusement préparé. Pourtant, personne ne s'arrêta.

Quand notre capitaine donna l'ordre de repos, nous ne nous assîmes pas ; nous avions peur de ne pas pouvoir nous relever. Nous restâmes debout et endormis appuyés sur nos fusils.

— Est-ce toi, Garai ?

Le photographe binoclard hongrois qui était à mon côté me le confirma :

— Oui.

— Tu tiens le coup ?

— J'ai trois ampoules aux pieds.

— Combien ?

— Trois.

— Moi, j'en ai quatre.

Nous parlâmes des ampoules, des kilomètres, des fardeaux, mais pas de nos foyers. Nous nous comportâmes comme si nous effectuions une vieille corvée routinière. Nous étions heureux d'avoir à parler de nos difficultés techniques, de nos ampoules aux pieds.

Un chien aboya au milieu du silence.

— Qu'est-ce que c'est ?

— C'est Noëmi, *dit Garai*. Vous savez, le planton polonais du lieutenant Jirou-Najou. À Barcarès, tout le monde l'enviait : il était planqué, à lui tout le rabiote. Il a eu du bon temps.

— Et maintenant ?

— Maintenant, il s'occupe du chien-loup du lieutenant. Ses mains sont en sang. Le chien n'arrête pas de tirer sur sa laisse ; ça doit être à cause de l'odeur des cadavres. Un animal comme ça, c'est pire qu'un fusil ; un fusil ne sent pas les odeurs.

— Où est le lieutenant ?

— Il nous suit en voiture.

La route s'égara dans un bois. Nous soufflâmes d'aise, pensant que nous étions à l'abri. Mais bientôt, les arbres s'espacèrent et quand nous sortîmes du couvert, nous vîmes que nous étions sur une grande route située sur un plateau. Au premier carrefour, des soldats nous apparurent. Ils agissaient comme des sentinelles surveillant la plaine étalée à nos pieds. Notre capitaine s'approcha de l'un d'eux.

— Quel régiment ?

— Pas le droit de le dire, mon capitaine.

Notre capitaine eut un rire bref :

— Peur des parachutistes ? Bien ! Que faites-vous ici ?

— Mission de surveillance.

— Où est l'ennemi ?

La sentinelle hésita un instant. Elle regarda en bas vers la plaine, puis annonça en bref :

— Partout, mon capitaine.

J'approchai du soldat. C'était un homme au moins dans la quarantaine, portant une moustache et ayant sûrement fait la Grande Guerre : il ressemblait à un héros de la Marne sorti d'une image d'un livre d'école. L'horizon s'était coloré d'une lumière rose.

— L'aube ? m'enquis-je.

— Non, *dit l'homme de la Marne sans même regarder*. C'est un village qui brûle.

— Notre capitaine aventura une autre question :

— Cette route mène-t-elle à Belleville ?

— Je n'ai pas le droit de le dire, mon capitaine.

— Nous sommes censés prendre la relève du seizième bataillon de chasseurs à pied. Troupes fraîches.

Pour la première fois, le moustachu montra un peu d'émotion. Il regarda autour de lui. Derrière lui, accotées à leurs fusils, les troupes fraîches s'étaient endormies.

— Le seizième bataillon de chasseurs à pied n'est plus là, mon capitaine.

— Que voulez-vous dire ?

L'homme redevint froid comme marbre.

— Parce qu'ils ont fui.

— Impossible !

L'homme de la Marne désigna d'un geste les havresacs, toiles de tente, sacs de couchage, couvertures, boîtes de conserve, qui gisaient éparpillés dans le fossé.

L'ordre de repli du général Jean Flavigny (1880-1948) commandant le 21^e Corps d'Armée arriva le 24 à 22 heures au poste central de commandement commun aux 3^{es} DIM et DCR ; repli s'effectua dans la nuit du 24 au 25.

— Qu'est-ce que c'est ? *dit notre capitaine*.

L'homme toussa pour s'éclaircir la voix :

— Souvenirs !

Dans le mot « souvenirs », on sentait le mépris pour ceux qui n'avaient laissé derrière eux rien de remarquable sinon les sacs de couchage et les boîtes de conserve intactes.

S'exprimait aussi de l'amertume à la pensée d'une France qui n'était plus.

Notre capitaine changea de sujet.

— Savez-vous à combien nous sommes de la ferme Saint-Denis ?

— Aucune idée !

La compagnie endormie repartit. Le village brûlait. Le chien du lieutenant hurlait. L'homme de la Marne avait disparu dans la pénombre. Dési poussait sa bicyclette défectueuse. Tout ce que nous savions était que la ferme Saint-Denis ne se trouvait nulle part et l'ennemi partout.

À Belleville, nous fîmes une courte halte à un croisement. Les habitants du village étaient partis. Le village était allongé et gris avec une grande rue principale. Le cimetière se trouvait au milieu du village, au carrefour de la route, le cœur de Belleville. L'église était à quelques pas.

Seul le cimetière nous rappelait que Belleville avait eu des vivants : Belleville, « la belle ville » était plutôt un mélange désolant de petite ville et de village. Pour la plupart, les maisons n'avaient que des rez-de-chaussée et quelques-unes seulement un étage. Ce fut la première des villes détruites que nous vîmes. Sa dévastation nous impressionna, même si nous étions tellement écrasés de fatigue que nous ne savions plus si nous étions encore capables de sentiments humains. Ce qui était remarquable, c'était le demi-anéantissement et les choses restées intactes au milieu des ruines. Les humains sont ainsi faits qu'ils ressentent la mort seulement dans ce qui vit, qu'en voyant ce qui est perdu, ils pleurent seulement pour ce qui reste.

La façade complète d'une des rares maisons à étage s'était écroulée. Cela serait passé inaperçu, n'était qu'un berceau pendait de l'étage vers la rue, un berceau blanc sur de hautes roues et avec des oreillers roses. Cela me faisait penser aux maisons de poupée qu'enfant j'avais eues, avec trois murs fixes et une façade amovible pour voir dedans. Une autre maison étagée avait été touchée par un obus de sorte que la cuisine était totalement détruite. La cuisinière pendait sur la balustrade de l'étage comme un intestin malade. La chambre adjacente était parfaitement intacte avec son lit, son lavabo et sa madone. Nous avons tous vu des images de villes bombardées dans les journaux, les magazines illustrés et les nouvelles filmées, mais ces images ne nous révèlent pas la vérité nue, mais seulement un fragment de la réalité. Elles ne nous montrent que les ruines et pas leur contraste avec ce qui reste intact, vivant.

Apparemment, tout avait été dirigé sur la même cible : un seul côté de la rue avait été rasé par l'artillerie, l'autre côté avait été totalement épargné.

Nous devons rencontrer par la suite à peu près partout la même image. L'enseigne paisible de la boulangerie d'un côté de la rue voyait de l'autre côté la boutique démolie du coiffeur, la chaise soufflée les quatre pattes en l'air.

L'épicerie appartenant à une certaine madame Tissier regardait à son opposé la meunerie dont la poudre blanche s'était épandue sur l'asphalte de la rue.

Je venais juste de m'endormir sur les marches de l'église, quand je fus réveillé par un sifflement aigu. Le premier obus tomba à vingt mètres de moi dans une entrée de maison. J'eus l'impression que j'aurais pu le saisir alors qu'il bourdonnait, mais rien n'avait été visible sauf ses effets. À ce moment-là, nous n'avions pas encore appris à entendre le son du canon : c'était notre baptême du feu. Ce n'est qu'en entendant les bourdonnements métalliques au-dessus de nos têtes que nous nous jetâmes au sol. En quelques instants, nous nous retrouvâmes en pleine tourmente. Une maison se mit à brûler, un caporal hurla un ordre. Seuls les Volontaires espagnols, qui avaient vécu ce genre d'évènement, recherchèrent des yeux un abri. Nous autres, nous nous regardions défaits et pâles.

Je ne pense pas cependant que la peur expliquait notre inertie à bouger. Nous étions simplement trop fatigués pour percevoir le péril. Grobla, un Juif polonais avait perdu ses lunettes à la première explosion. Elles étaient tombées sur la route et les verres s'étaient brisés en morceaux. Il se mit à ramper sur le ventre recherchant désespérément et avec zèle les éclats comme s'il pouvait les recoller ensemble. Je me rappelai soudain que je l'avais rencontré dans un magasin de Perpignan quelques jours avant Noël. Il achetait une poupée pour sa fille et un train miniature pour son fils.

L'adjudant Lesfauries, l'éditorialiste parisien, était allongé dans le cimetière, le visage enfoui dans la terre d'une tombe fraîchement creusée. Son casque avait glissé sur son cou et il se tenait les deux mains sur les oreilles. Kellenberger, le régisseur suisse de boîte de nuit, se mettait avec une hâte fébrile du foin sur la tête. Comme l'enfant jouant à cache-cache, s'imaginait-il que, puisqu'il n'y voyait plus, on ne devait plus le voir ?

Les Espagnols étaient les seuls à garder leur calme et à agir logiquement. De leurs caves, ils criaient quelque chose à petit Mayer qui se tenait indécis sur la chaussée, les gamelles et marmites scintillantes sur le dos. Il était le seul parmi nous qui avait oublié de se jeter à terre. Il regardait désespérément autour de lui à la recherche d'une aide. Il se mit à marcher de long en large dans le croisement qui était visiblement la cible des Allemands. À part les cris des Espagnols, personne ne pensait à l'aider. Aussi loin que je pus regarder, je ne vis pas un officier. Le baptême du feu de la compagnie de commandement du 21^e régiment de marche de volontaires étrangers s'accomplissait sans la présence ni de parents ni de parrains, ni de marraines. Dès la première heure de ce baptême du feu, et durant tout le temps de la bataille de France, mon

anxiété en guerre s'accompagna du sentiment perçu par celui qui se sent abandonné et sacrifié. Je n'étais pas le seul à avoir ainsi perdu confiance dans nos chefs, alors que la confiance est la base fondamentale pour toute armée qui veut vaincre.

Le capitaine Billerot avait disparu. Nous le cherchâmes comme des enfants désespérés.

À ce moment-là, ses galons dorés, signes d'une « grande expérience », ses médailles, marques d'héroïsme dans une guerre précédente auraient pu faire des miracles. À ce moment-là, le commandant de la compagnie avait encore tout ce dont il avait besoin : notre foi et notre loyauté, mais il s'était évanoui dans la nature.

Un autre officier de notre régiment apparut, venant comme de nulle part. Le capitaine Berlet avait perdu dans Belleville la moitié des effectifs de sa compagnie, la CRE ou compagnie régimentaire d'engins, la compagnie de mortiers et d'antichars, et il essayait de les retrouver. Le capitaine Berlet était un charmant gentilhomme originaire des Deux-Sèvres. Il avait toujours les poches remplies d'excellents bonbons liqueur provenant de Bressuire, sa ville natale. Il était percepteur des impôts dans la vie civile, et c'est peut-être pourquoi il se tenait toujours à côté du lieutenant Pecqueraud, notaire de son état comme disent les Français mettant une séparation franche entre la guerre et la vie. Maintenant, le percepteur et le notaire sur la grande rue de Belleville étaient à la recherche de leur compagnie. Ils auraient bien aimé trouver eux aussi le capitaine Billerot pour en tirer quelques renseignements.

Le 25 mai, à quatre heures du matin, le barrage d'artillerie s'arrêta. Une belle journée de printemps s'annonçait. Les abeilles bourdonnaient sur les tombes du cimetière. Un volontaire espagnol blessé d'un éclat d'obus gisait à l'entrée de la cave où il avait trouvé refuge. Il venait juste d'en ressortir. L'adjudant Darroussat, un vieux Légionnaire « cheval de guerre » et chef des sapeurs, partit pour une courte marche et revint avec le sourire.

Il rapporta que la route que nous devions prendre pour rejoindre nos postes était totalement dévastée. Elle était en plein feu de l'ennemi. À la lumière du jour, personne ne pourrait passer là. Mais pour la demi-heure immédiate, cela serait relativement sécuritaire. Chaque minute serait précieuse, dit-il. Mais le capitaine Billerot était toujours invisible.

J'essayai de panser un Polonais qui avait été touché à côté de moi par un obus. Il gémissait et vomissait.

Je demandai au capitaine Berlet s'il savait comment joindre une ambulance. Non, il ne savait pas et il ne savait pas comment il aurait pu savoir. Je pourrais

bien selon lui en arrêter une si par hasard elle passait ; à part cela, je ferais mieux de m'occuper de mes affaires : étais-je dans le corps médical ou celui des observateurs ? Je saluai et retournai à mon Polonais.

Le capitaine, sentant qu'il avait été trop rude à mon égard, m'offrit un bonbon à la liqueur.

— Il ne faut pas chercher à comprendre, *dit-il*.

C'était sa phrase favorite.

Le soleil matinal frappait avec vigueur quand le capitaine Billerot apparut enfin. Où s'était-il caché pendant le bombardement demeura un mystère. Il donna l'ordre à la compagnie de se rassembler. L'adjudant Darroussat l'avisa du danger qu'il avait constaté.

— Nous descendrons la rue un par un, *rétorqua le capitaine*.

Il s'approcha ensuite du capitaine Berlet. Ce dernier lui adressa la parole :

— Je suis heureux de vous avoir rencontré, capitaine Billerot. Je me suis perdu en chemin. Je ne sais pas où se trouve la ferme Saint-Denis et je n'ai pas de carte.

Les deux commandants responsables de la vie de quatre cents hommes, *C.C. et C.R.E.*, découvraient à deux kilomètres du front que ni l'un ni l'autre n'avaient de cartes. Les deux compagnies avancèrent sur la route de Belleville à Châtillon-sur-Bar, *deux kilomètres sept séparent les deux localités*, en plein jour, en violation avec la directive de n'y circuler que de nuit. Pendant des mois, on avait enfoncé dans nos crânes le principe de ne jamais critiquer les décisions de nos supérieurs. Nous suivîmes nos officiers et je dois confesser que je fus heureux de la décision courageuse du capitaine Billerot de rejoindre la ferme Saint-Denis à n'importe quel prix, plutôt que d'aggraver notre retard en attendant la nuit. Je savais que notre colonel et son état-major avaient pris une route différente, mais je savais aussi que tant que sa compagnie de commandement et sa compagnie antichar ne seraient pas à leurs postes de combat, le régiment entier demeurerait paralysé.

Hélas, notre marche vers la ferme Saint-Denis fut handicapée non seulement parce que nous ne savions pas où elle se trouvait, mais surtout du fait que nos vieux guerriers n'avaient pas tenu compte d'un élément qui n'avait pas joué lors de la Grande Guerre : la Luftwaffe. Dès l'instant où nous nous engageâmes sur la route, nous entendîmes bourdonner de manière particulièrement forte et gémissante des moteurs d'avion. Les deux appareils apparus au-dessus de nos têtes volaient bas, à environ quatre cents mètres, ce que l'on appelait alors « à basse altitude ». Leurs carlingues brillaient dans le soleil. Leur silhouette était particulière, courtaude, avec des nez en demi-ovale. Le capitaine me demanda

si je pouvais les identifier. Avec les autres observateurs, le Hongrois Garai, le diplômé roumain Barati, les Russes Imoudsky et Ouchakoff et le Suisse Kellenberger, j'établis qu'il s'agissait sans aucun doute d'avions allemands, mais d'un modèle qui nous était totalement inconnu. À cet endroit, je dois parler de cet avion qui nous poursuivit durant des semaines et fut la cause de la mort de milliers de soldats français. Il fut le redoutable fantôme qui hanta chaque soldat de première ligne et il joua un rôle essentiel dans la victoire allemande. Plus tard, quand notre DCA (Défense contre aéronefs) abattit un de ces avions, nous découvrîmes qu'il s'agissait de la forme modifiée de l'avion monoplan d'entraînement Arado Ar 96. L'avion avait été lourdement blindé, un véritable tank volant qui n'était pas bâti dans le but de combattre. Il ne transportait qu'une mitrailleuse et aucune bombe. Sa vitesse maximale de cent quarante kilomètres à l'heure le rendait totalement inapte au combat aérien. Mais tous ces désavantages étaient compensés par sa solidité. Les mitrailleuses des avions de chasse endommageaient rarement le petit Arado, quant aux tirs de la DCA, autant ne pas en parler. L'Arado n'était abattu que dans les rares cas où le pilote était lui-même touché, ou quand un obus perforait le réservoir. L'Arado était le meilleur jamais inventé des avions d'observation. Son aplomb presque absolu lui permettait de voler très bas, plus bas que les autres avions. Il pouvait nous accompagner kilomètre après kilomètre à moins de trois cents mètres d'altitude. Aucun mouvement de troupes le jour ne lui échappait. Sa collaboration avec l'artillerie était particulièrement dévastatrice. Durant les duels d'artillerie, il signalait la position de nos batteries. La plupart du temps, son apparition était suffisante pour que les canons français se taisent, car s'ils persistaient à tirer leurs positions étaient identifiées plus vite qu'ils ne pouvaient les changer à l'aide de leurs chevaux : les semi-chenillés, les tracteurs d'artillerie étaient rares dans l'armée française.

L'Arado causait aussi d'immenses dommages à l'arrière du front en signalant l'approche des renforts ou des unités blindées annonçant une attaque. Il est impossible de décrire l'effet psychologique déclenché par cet avion sur les soldats français. Ils l'appelaient même dans les rapports des Divisions le mouchard, le coucou, la pétrolette, *noms qu'il partageait avec le Fieseler Storch Fi 156 et surtout le Henschel HS 126 qui avait les mêmes qualités de blindage, vitesse et radiocommunications que l'Arado*. Même dans les pires moments, les Français ne sont pas à court d'appellations humoristiques. C'était l'équivalent de ce qu'on appelle dans la vie civile l'indicateur de police, ou l'informateur ou le « stool pigeon ». L'armée allemande avait fait une vertu d'un dicton allemand disant que le mouchard constitue la pire des canailles. Partout, le

cafard volant (flying cockroach) semait les graines de la terreur et de l'insécurité. Il pénétrait jusque profondément dans le pays en toute impunité. En le voyant, les troupes qui montaient au front se sentaient trahies avant même de quitter leurs camps. Partout, il donnait l'impression d'une écrasante supériorité de l'armée allemande et créait une angoisse et un sentiment de trahison qu'on ne pouvait cacher. Ce sentiment de trahison était renforcé par l'attitude des officiers supérieurs de l'armée française : ils alimentaient cette impression plutôt que de la combattre. C'était comme si nous ne pouvions faire un mouvement sans être détectés par l'œil d'Hitler. Le monstre invulnérable planait sur nos têtes comme une fatalité.

Pistés étroitement par deux mouchards, nous descendions la route vers Châtillon en file indienne et en pleine lumière solaire. Les avions allemands volaient de plus en plus bas. Nous distinguons clairement la tête des pilotes. Nous sentions leurs yeux posés sur nous. Chacun ressentait que lui, et lui seul, était traqué par l'avion scintillant.

Aucun avion de chasse français ne se montra dans le ciel. La DCA était silencieuse. La guerre montrait son vrai visage ; ce n'était pas une guerre, mais une chasse à l'homme.

Nous courions tête basse, le fusil à la main. Les pilotes semblaient se pencher hors de leurs carlingues et se moquer, mais cela, bien sûr, n'était que le fruit de notre imagination.

À très peu de distance de Châtillon, un petit bois bordait la route. Toujours en tête de la colonne, le capitaine Billerot courut s'y cacher et nous signala de le suivre. En quelques minutes, les deux compagnies étaient rassemblées sous les arbres. Personne ne comprit ce qui arriva. Sur la route, en file indienne, nous jouissions d'une sécurité relative, car on pouvait supputer que les batteries allemandes ne s'abaisseraient pas à tirer sur deux misérables compagnies pour n'y abattre que quelques soldats. Il n'était même pas certain que les mouchards aient jusque-là avisé leur Division de notre présence. Mais à la Grande Guerre, le capitaine Billerot n'avait jamais eu affaire aux « pigeons à merde ». Il s'était imaginé que continuer notre progression sous leur surveillance était impensable, c'était trop de responsabilités et il avait décidé que nous devions nous faire oublier. Qu'elle allait être la conséquence de cette décision ne tarda pas à se faire connaître. Quelques minutes plus tard, les quatre cents hommes et leurs officiers entassés dans le bois virent l'enfer leur tomber sur la tête. Les Allemands ne regardaient plus à la dépense. Le bois avait sans doute été créé juste pour un couple amoureux, car nous étions serrés les uns contre les autres comme sardines en boîtes. Nous enfouîmes nos têtes

dans le sol humide. La terre avait un goût familier de bois, de printemps. Pour la première fois, j'eus la sensation, qui se répéta par la suite quotidiennement, de beaucoup de choses. Je m'étais soudain senti en contact étroit avec les créatures les plus petites et les plus basses, les insectes et les vers, tout ce qui rampait et se tortillait humblement et platement au sol. Se déplaçant pendant que les obus explosaient, ces bestioles, vers et autres semblaient ignorer les bruits humains. Le bourdonnement des abeilles concurrençait ridiculement celui des obus et parfois un oiseau chantait entre deux explosions.

Tandis que nous creusions le sol avec nos doigts, il nous semblait que nous étions déjà à demi vivants et à demi morts dans nos tombes et paradoxalement le sifflement des obus nous semblait être la vie et les abeilles bourdonnantes et les oiseaux chanteurs, la mort. Nous avions envie de bondir sur nos pieds et courir hors du bois pour nous délivrer des arbres hostiles qui nous cachaient le ciel et le paradis.

Le grand Nadai, un radio ingénieur hongrois, allongé à mon côté, la tête collée au sol, calculait à haute voix qu'il nous restait dix minutes à vivre tout au plus. Il émettait pour ainsi dire un point de vue technique quant à la mort. Il me démontra que la pluie d'obus se rapprochait de nous et de fait les obus explosaient de plus en plus près. Ils étaient tombés d'abord sur la route, ensuite à l'orée du bois, et maintenant les premiers arbres commençaient à tomber projetant des morceaux autour de nous.

Le radio ingénieur, blanc comme neige, murmura :

— Ils raccourcissent le tir. Ils vont nous atteindre dans cinq minutes tout au plus.

Ouchakoff, l'architecte étendu à mes pieds précisa :

— Ce sont des soixante-dix-sept.

Comment pouvait-il savoir cela ? Sur le front se trouvaient des hommes qui savaient prétendument tout, le calibre des armes, la marque des fusils, la cadence de tir des mitrailleuses.

En réalité, ils ne savaient peut-être rien. Quand Ouchakoff était stressé, il se rassurait avec des explications scientifiques.

Bercovitz, le petit mécanicien auto de Paris, me cria quelque chose. Je ne pouvais l'entendre au milieu du bruit infernal. Son crâne nu brillait au milieu des arbres. Il avait posé son casque sur le bas de son ventre.

À la fin, je saisis ses paroles :

— C'est plus important pour moi que ma tête.

Le capitaine lui cria quelque chose, mais Bercovitz l'ignora comme s'il n'entendait pas : il pressa son casque encore plus fort sur son ventre.

Les obus s'étaient rapprochés à quelques mètres de nous. Quelques arbres brûlaient. Les éclats d'obus volaient de tous côtés. L'un tomba si près de moi que j'aurais pu l'atteindre en étirant la main.

— Ne pourrions-nous pas sortir d'ici avant que nous soyons tous morts ?
demanda Nadai au capitaine.

Les deux commandants de compagnie, le capitaine d'active et le percepteur poitevin refusèrent de bouger. Seul le jeune notaire nous réconforta :

— Faisons comme si nous étions déjà morts. Ils finiront peut-être par arrêter.

Les mouchards se promenaient toujours au-dessus de nous.

Entre les explosions, nous pouvions entendre le bruit lourd glougloutant de leurs moteurs.

De temps à autre, ils descendaient pour vérifier si nous étions morts ou prétendus morts. Nous restâmes vingt et une heures dans ce petit bois. Après coup, nous eûmes à enterrer sept prétendus morts qui étaient vraiment morts.

Depuis vingt et une heures, le capitaine Billerot était coupé de l'état-major du colonel.

Il décida alors d'envoyer trois hommes à la recherche de la ferme Saint-Denis.

L'adjudant Lesfauries, le sergent Kervran et moi nous portâmes volontaires.

Nous avions tous les trois les tripes écœurées du petit bois.

Le sergent-chef Gärtner se joignit à nous à la dernière minute. Au bout de quatre heures, nous trouvâmes la ferme et notre colonel, mais nous avons perdu en chemin le sergent-chef Gärtner. Le colonel nous dit avoir installé ses trois bataillons sans trouver le seizième régiment de chasseurs à pied qui semblait s'être volatilisé.

Heureusement, dans les parages se trouvait un bataillon antichar qui l'avait secouru en tenant en respect les Allemands pour l'instant.

Le 21^e R.M.V.E. était arrivé le dernier et la plus épuisé des régiments de la 35^e Division sur la ligne de front. Le premier bataillon arrive le 24 vers 4 heures dans la forêt de Boulton-aux-Bois et s'y installe en bivouac en lisière de la route allant de Boulton-aux-Bois à Vouziers. Il recevra à 8 heures son ordre de départ pour son installation défensive sur la lisière bois sud de la ferme Saint-Denis (chemin des mulets). Lors de sa marche d'approche par Boulton-aux-Bois-Belleville-Préventorium. Il reçoit les premiers obus, 1 mort, 2 blessés. Le premier bataillon gagne position en partie par bois (cités 1, 2, 3) en partie par route de Châtillon (C.A. 1) Hans Habe raconte ce trajet par la route pour sa compagnie, la Compagnie de Commandement et y ajoute d'autres morts dans un petit bois sur la route de Châtillon... Arrivé au chemin des mulets le 24 vers 19 heures, le premier bataillon est en réserve et donc à l'abri, les bataillons 2 et 3 du 21^e R.M.V.E.

arrivèrent dans leurs secteurs en retard le 25 mai en après-midi alors que le jour était levé depuis longtemps. Ils ne pouvaient dans ces conditions être installés sur leurs emplacements de combat et ils n'effectuèrent leur relève que dans la nuit du 25 au 26. Le 26 mai au jour, les trois régiments de la division subirent un tir violent de l'artillerie ennemie alors qu'ils n'avaient encore pu suffisamment s'enterrer et ils subirent de lourdes pertes.

Initialement, le premier bataillon était en réserve au chemin des Mulets, bois de Wileux, le 2^e bataillon du 21^e tenait le secteur entre Le Chesne et le coude du le canal des Ardennes ; le 3^e bataillon tenait le secteur coude du canal des Ardennes-Les Petites-Armoises (le village Les-Petites-Armoises était occupé au début par le 11^e R.I., la ferme de Bazancourt. Les rotations entre les bataillons se faisaient au départ aux trois jours.

Voici comment le Lieutenant-Colonel Gallini raconte dans son historique du 14^e GRCA cette journée du 25 mai :

— *« Le 21^e R.M.V.E. devant relever mon sous-secteur de gauche arrive en retard quand le jour est levé depuis longtemps. Impossible dans ces conditions de pousser les unités de relève sur leurs emplacements de combat, elles doivent rester à l'arrière dans les bois. Mais les états-majors de régiment et de bataillon poussent en pleine vue jusqu'aux P.C. sans la moindre précaution. Arrivés sur place, les hommes qui les accompagnent semblent ignorer les principes élémentaires de défilement. Les Allemands bombardent violemment le sous-secteur, notamment la ferme Bazancourt et ses abords et toute la région boisée du bois du Chesne. Les nouveaux arrivants éprouvent leurs premières pertes au feu en officiers et en hommes. Le colonel du 21^e R.M.V.E. établit son P.C. à la ferme Saint-Denis. Au cours de la journée, l'infanterie allemande ne renouvelle pas ses attaques. Au début de la nuit, les unités sous mes ordres, groupement à cheval du 14^e GRCA et 1^{er} demi-régiment du 8^e régiment de chasseurs à cheval, sont relevées dans d'assez bonnes conditions par le 21^e R.M.V.E.. »*

De son côté, Robert Dufourg a écrit :

— *« Particulièrement dures furent les premières journées, notamment aux Petites-Armoises pour le 21^e, dans le bois de Sy pour le 11^e RI à la côte 253 pour le 123^e. Les trois régiments subirent des pertes cruelles en hommes de troupes et officiers, près de 400 tués et blessés. »*

Le capitaine Duvivier était parti à la recherche du général commandant la Division dont il ignorait la position. (Habe commet sans doute ici une erreur de nom, car il n'y avait pas d'officier de ce nom à l'E.M. du 21^e ; l'officier de liaison était le capitaine Jean Lagarrigue.) Rendu furieux par le retard des deux compagnies, le colonel Debuissy me demanda si je pouvais lui donner la

position exacte du bois où les capitaines Billerot et Berlet s'étaient retranchés. Je ne pus lui montrer le lieu exact, car le colonel ne disposait que d'une carte Michelin, le capitaine Duvivier étant parti avec l'unique carte d'état-major type militaire du régiment.

Le colonel s'inquiéta aussi de la disparition du sergent-chef Gärtner. Il était peu probable qu'il ait été tué ou blessé, car les Allemands ne tiraient plus depuis plusieurs heures. Gärtner était un Alsacien qui parlait mieux en allemand qu'en français. Il se disait étudiant en théologie, mais ses joues alsaciennes d'un rose rougeâtre, ses petits yeux bleus et matois et ses larges hanches indiquaient qu'il n'était pas ennemi de la bonne chère. En Alsace, nous expliquions ses fréquentes disparitions par sa prédilection pour le beau sexe et Gärtner lui-même laissait sous-entendre que nous étions proches de la vérité. Mais depuis le départ d'Alsace, malgré l'absence des civils en général et des femmes en particulier, il disparaissait aussi souvent qu'auparavant. Chaque soir, nous le perdions de vue et chaque soir nous devions le rechercher et maintenant la terre l'avait encore englouti subitement.

Le colonel me demanda de retourner au petit bois chercher les deux compagnies et de les guider jusqu'à la ferme. Je partis. Voyant que les Allemands semblaient endormis et que les avions mouchards avaient disparu, je décidai d'éviter les bois et je pris directement la route de Châtillon. Cette route offrait un spectacle étonnant.

Partout dans les fossés se trouvaient des fusils, des havresacs, des cartouchières, des boîtes de conserve, des musettes, de l'équipement valant des centaines de francs et personne n'était là pour les ramasser.

Tous ces impedimenta étaient devenus trop encombrants pour les fantassins français.

J'appris plus tard que les fantassins allemands étaient déposés par des camions et des autobus à deux kilomètres de la ligne de front, tandis que l'infanterie française avait à marcher des centaines de kilomètres avant d'atteindre les lignes.

Et tandis que le soldat allemand entrait dans la tranchée sans capote et avec seulement son fusil à la main et son bidon et son sac de nourriture attachés à la ceinture, le combattant français ressemblait plus à Santa Claus, Saint Nicolas, qu'à un guerrier. Qu'il l'aimât ou pas, il devait traîner avec lui ses trente kilos d'équipements.

Là encore, le commandement français confondait discipline et punition. Il essayait de compléter par la sévérité au front l'entraînement défectueux des dix-huit mois de service militaire. La méthode allemande avait été exactement

à l'opposé : rigueur pendant la période d'entraînement et tout le confort possible au moment historique décisif.

Peu avant Châtillon, je rencontrai un soldat assis sur son havresac et mangeant une boîte de singe.

— Quel régiment ? *lui demandai-je.*

— Seizième régiment de chasseurs à pied.

— Où se trouve votre régiment ?

— Je ne sais pas.

Il continua tranquillement de manger.

— Où allez-vous, maintenant ?

Il regarda devant lui avec morosité. Il était solidement bâti, les cheveux sombres, les yeux noirs. Il était si mélancolique que je pensai qu'il ne prendrait même pas note si une balle le frappait. À la longue, il finit par répondre :

— Je ne sais pas. Je suis à la recherche de mon régiment.

Je lui demandai s'ils avaient reçu l'ordre de se replier.

— Comment le saurais-je ? *dit-il.*

Il se frotta les genoux et ajouta :

— Soudain, quelqu'un a crié *sauve qui peut* et nous avons couru pour nos vies.

— Y avait-il des Allemands ?

Il réfléchit un moment :

— Non, je ne les ai pas vus.

Il se leva, me regardant avec méfiance. Il prit son bidon et se prépara à me suivre.

— Et votre fusil ? *lui demandai-je.*

Il jeta un regard d'adieu à son fusil qui gisait dans le fossé :

— Beaucoup trop lourd et rouillé. Je n'arrive pas l'ouvrir. Et comme un bon nombre de fusils traînent partout...

Il mit les mains au fond de ses poches et se mit à clopiner à mon côté. Sa boiterie n'avait rien d'inusité : nous étions tous boiteux. Pendant un bon moment, nous ne dûmes plus rien. Enfin, il soupira :

— Que va-t-il advenir de nous ?

Il se parlait plus à lui-même qu'à moi. Je secouai les épaules. Il continua on soliloque :

— Je voudrais bien savoir pourquoi nous avons commencé cette maudite guerre. Peut-être pour sauver les Polonais. Pourquoi diable devrions-nous nous soucier d'eux ?

Je le contredis :

— Ce n'est pas vrai que nous avons commencé cette guerre.

— Sauf que nous l'avons déclarée. Ce n'était pas nécessaire.

— Hitler veut réduire toute l'Humanité à l'esclavage.

— L'Humanité... Je l'emmerde.

Il cracha et poursuivit :

— Depuis deux semaines, je n'ai pas eu un morceau de viande chaude.

Il fourragea dans ses poches et sortit un bout de cigarette.

— Hitler ne nous attaquait pas. Nous aurions dû faire la paix avec lui depuis longtemps.

Comme je restais silencieux, sa méfiance sembla augmenter :

— De quel régiment êtes-vous ?

Je lui montrai les parements de mon col : « 21^e régiment de volontaires étrangers ».

— Volontaires ?

— Oui.

— Pourquoi vous êtes-vous engagés ? Voulez-vous devenir un citoyen français ?

— Non. Je veux combattre les nazis.

— Les nazis ? Pourquoi ? Que vous ont-ils fait ? *Il secoua la tête.* Bel idiot. Tu n'as même pas la citoyenneté.

Cet homme appartenait au 16^e régiment de chasseurs portés du commandant Waringhem qui avait perdu 40 % de ses effectifs dont 150 tués dans les combats devant Tannay et qui le 25 mai, réduit à 300 combattants, avait reçu l'ordre de rompre le contact et gagnait les Petites-Armoises et rejoignait ses véhicules dans le bois des Aviaux et il restera à Boult-aux-Bois du 26 au 30 mai.

Nous arrivâmes à une maison devant laquelle deux Noirs étaient assis et fumaient. Ils appartenaient au Cinquième Colonial (5^e régiment d'infanterie coloniale mixte sénégalais) et eux aussi cherchaient leur régiment. Ils se joignirent à nous. L'un des deux était caporal et comprenait la langue française. *Appartenant à la 6^e DIC, les 5^e et 6^e régiments d'infanterie coloniale mixte sénégalais occupaient le Mont-Damion et le bois de la Berlière lorsqu'ils furent dès le 23 mai l'objet d'un terrible pilonnage d'artillerie suivi d'un assaut général.*

Il nous demanda si ça finirait bientôt. Lui aussi pensait que les Allemands ne lui avaient rien fait de mal.

J'essayai de lui expliquer que la France était en danger. Il ne parut pas me comprendre.

— Hitler n'est pas venu au Sénégal, *répétait-il en souriant et montrant ses dents et en parlant par moment à son camarade.* Hitler pas venu Sénégal. Moi pas aller

Allemagne. Moi et Hitler pas ennemis.

Un obus allemand égaré explosa à quelques mètres devant nous. Nous nous jetâmes au sol. Le Noir, qui ne parlait pas français, cria :

— Shof ki po. (*Sauf qui peut.*)

Il ne comprenait probablement pas la signification de son cri. Il avait dû l'entendre à un moment de grand péril et depuis ce temps, il le répétait quand il se sentait en danger.

Nos batteries répliquèrent. Il était clair que nous étions proches de nos positions d'artillerie cachées dans les bois autour de Châtillon. Le bruit intense des soixante-quinze frappait nos oreilles avec une force terrible.

— Nous allons y goûter bientôt, *dit mon compagnon français.*

Il s'allongea par terre et de toute évidence son expérience parlait, car à peine avait-il fini sa phrase que le sifflement métallique familier fendit l'air. Les observateurs allemands de l'autre côté du canal des Ardennes nous avaient repérés de toute évidence. Je regrettai d'avoir choisi la route. Le soldat français était couché à côté de moi dans le fossé.

Les deux Noirs étaient à cinq pas de nous. Le son des éclatements d'obus devint de plus en plus net. Je m'allongeai sur un havresac abandonné. À chaque explosion, le soldat sénégalais répétait :

— Shof ki po.

Bientôt, cela ressembla à une prière orientale. Les Allemands raccourcissaient le tir. Maintenant, les obus éclataient dans le champ à notre droite. Soudain, j'entendis un cri inhumain ; c'était le Noir qui ne parlait pas français. Le caporal partit à soupirer et se lamenter pour son camarade.

Je rampai aussi proche d'eux que je pus. Le dos du Noir avait été ouvert par un éclat d'obus. Ce fut le premier homme que je vis mourir au front. Les yeux grands ouverts, l'écume sortant de sa bouche, la langue épaisse et noire remuante entre les lèvres, il marmottait, répétant comme un dernier souhait ou comme le nom d'un être aimé, les mots : « Shof ki po. Shof ki po ».

Sauve qui peut ! Tel était le slogan de l'armée française de l'année quarante.

3) *Le Christ de Noirval*

Le 21^e régiment de marche de volontaires étrangers allait tenir le front qui lui était imparti entre le Chesne et les Petites-Armoises jusqu'au 10 juin 1940. Alors que partout les Allemands avançaient de cent kilomètres par jour, la 6^e DI et la 35^e DI (à laquelle appartenait le 21^e R.M.V.E.) tinrent le secteur du Chesne à Sommauthe jusqu'au 10 juin, date du collapsus de l'armée française. *La 35^e DI était alors aux ordres du 21^e Corps d'armée (14^e GRCA, 109^e RALH, général Flavigny). Elle avait à sa gauche la 36^e DI : 14^e, 18^e, 57^e RI, GRDI 39, 24^e et 224^e RAD, général Marie Aublet, 1881-1946) ; à sa droite, la 6^e DI du général Auguste Lucien, 1887-1967. À partir du 28 mai, la 35^e DI passa aux ordres du CAC, le Corps d'armée colonial du général Henry Freydenberg (1876-1975), jusqu'au 13 juin. Elle repassa le 13 juin aux ordres du 21^e Corps d'armée, puis le 19 juin aux ordres du groupement Dubuisson (général Pierre Dubuisson 1879-1964).*

Après avoir rassemblé ses troupes à la hâte, le colonel Debuissy ordonna au troisième bataillon du commandant Poulain de repousser les Allemands de la ville du Chesne Populeux. Dès ce premier affrontement, le capitaine et comte Ravel réussit à la tête de sa onzième compagnie à forcer les Allemands cinq fois supérieurs en nombre à se retirer de deux kilomètres. Il s'empara de la moitié sud du Chesne et fit sauter le pont sur le canal. *Le commandant Poulain, malade, sera remplacé le 17 juin par le capitaine Ravel.*

Le 2/21^e occupa un quartier entre Le Chesne, les Petites-Armoises et la côte 163, le 3/21^e occupa un secteur autour de la côte 163, le 1/21^e placé entre les Petites-Armoises et Sy resta partiellement en réserve au Chemin des Mulets, sur la côte 102 à l'ouest de Châtillon-sur-Bar. Le colonel Debuissy avait son QG à la ferme Saint-Denis, la compagnie de commandement étant cachée dans la forêt de Noirval.

Dès le premier jour, notre ennemi le plus âpre fut la faim. De crainte que la fumée des roulantes fût remarquée par les Allemands, l'officier responsable de l'ordinaire envoya les cuisines dans le village de Boulton-aux-Bois à plus de douze kilomètres derrière nos lignes. *Les havresacs furent enfin fournis. Dans son livre le capitaine Robert Dufourg rapporte que le 21^e R.M.V.E. était arrivé en Alsace « sans cuisines roulantes, sans canons antichars, sans voitures ni mitrailleuses, sans bretelles de fusils, sans havresacs, les hommes emportant leur paquetage dans des couvertures roulées »... « Vers le 15 ou le 18 mai, quand le 49^e eut reçu des cuisines de type alpin, c'est-à-dire des cuisines montées sur bât et portées par des mulets, on attribua les cuisines roulantes attelées, rendues ainsi disponibles au 21^e*

R.M.V.E. ; il en fut de même pour les voiturettes-mitrailleuses et porte-engins. La question des canons de 25 fut plus difficile à résoudre, je n'y parvins que le 19 mai, à la veille même de notre départ pour la bagarre, où je réussis à dépouiller, c'est la véritable expression, le secteur d'Haguenau d'un certain nombre de ses pièces antichars... »

Deux fois par jour, les véhicules légers que nous avions finalement perçus allaient à Boult-aux-Bois. La nourriture qu'ils rapportaient était froide parce que, la route des cuisines à nos positions étant fréquemment bombardée, les voitures devaient souvent stopper. Au bout d'une semaine, le trajet fut impraticable et la nourriture nous arriva seulement une fois par vingt-quatre heures et même parfois il fut impossible pour les chauffeurs de quitter Boult-aux-Bois. Comme nos réserves de sardines, de biscuits et de singe étaient vite épuisées, il nous arrivait de rester quarante-huit heures sans manger.

D'ailleurs, les premiers jours la désorganisation fut si totale que nous dûmes vivre sur nos propres ressources. J'avais installé un poste d'observation à un kilomètre à l'est de la ferme Saint-Denis et nous vivions de la « chasse ». Notre grand maître chasseur, un républicain espagnol, le premier volontaire de l'armée française, s'appelait Gomez. Ce bonhomme brun blême, minuscule et maigre avait fui l'Espagne par le col du Perthuis pour se trouver interné d'un camp à l'autre. Il s'était finalement porté volontaire pour l'armée française dès la déclaration de guerre. Son camp de concentration était alors proche de Barcarès, la ville de formation de notre régiment, et Gomez avait été le premier engagé.

Jusqu'à l'offensive allemande, ce petit basané passa presque inaperçu. Il était considéré comme timide, faible, efféminé et il était la cible de risées parce qu'il se balançait comme une danseuse quand il saluait. Il nous démontra soudain avoir les talents les plus inattendus. Dans la vie civile, il exerçait la profession de boucher. Poussé par la faim, il dénuda ses bras et révéla des muscles athlétiques. Les propriétaires de la ferme Saint-Denis avaient abandonné quelques porcs. Après deux jours de tergiversations, Gomez, le couteau de tranchée à la main, s'élançant à leur poursuite, affronta les cochons. Les pauvres bêtes grognaient et lâchaient des cris aigus. Le sang coulait de leurs blessures, mais elles s'échappaient et couraient dans la cour en tous sens. Notre colonel assistait à la scène. Il détourna les yeux et n'intervint pas ; la faim était plus forte que la question de conscience. *Le P.C. du régiment migrera le 29 mai matin de la ferme Saint-Denis, trop exposée, au bois de Noirval.*

Évacuée dans la plus grande hâte, la population avait laissé derrière elle presque tout le bétail. Dans les champs, les vaches couraient en meuglant de

tous côtés et par centaines à travers les prés. En l'absence de traites, leurs trayons devenus énormes et douloureux pendaient jusqu'au sol. Elles devenaient agressives et incontrôlables. Souvent sautait dans la tranchée où j'avais installé mon poste d'observation, une vache ou un veau, ou un taurillon, brisant les installations, renversant les instruments, mouillant les documents. À plusieurs reprises, une vache se coucha directement en face de mon télescope et me dévisagea avec de grands yeux tristes de réprobation. Beaucoup furent tuées par balles ou éclats d'obus, ou moururent d'autres façons.

Aucun abattage ne fut plus absurde. Nous n'avions pas le droit de tirer sur ces vaches et pour celles qui avaient été tuées accidentellement, il était inimaginable de voir un boucher les découper et les cuire devant les tranchées. Durant toute la guerre, nous dûmes endurer la faim, tandis que le bétail abandonné mourait sous nos yeux. Notre zone entière était empuantie par des carcasses en décomposition. Aucun service d'intendance ne fut institué pour conduire les bêtes à l'arrière des lignes et remplacer le carnage par un abattage afin de nourrir troupes et civils. L'armée était affamée et, à Paris, la viande était rationnée.

L'ennemi fit un usage astucieux des bêtes mortes laissées sur le terrain. Mon observatoire était caché en bordure d'un bois et au début au moins, il répondit aux besoins, soit tout voir sans être vu. Du coin élevé de la forêt de Maison Rouge, je pouvais surveiller la plaine occupée par nos bataillons et en plus la colline opposée qui était considérée comme faisant partie du no man's land. Nous estimions que les positions allemandes se situaient sur l'autre versant de la colline. Les pentes douces du no man's land étaient couvertes de carcasses bovines éparpillées. Un matin, j'aperçus une nouvelle grosse vache morte sur le versant en face.

En examinant plus complètement au télescope la colline, je constatai que quatre ou cinq nouvelles vaches super dimensionnées avaient été placées à divers endroits. Elles étaient évidemment mortes, gonflées et les pattes en l'air. Nous marquâmes les emplacements de ces animaux dans nos dessins. Quelques heures plus tard, nous redirigeâmes nos lentilles sur les carcasses suspectes. Nous reconnûmes avec stupeur qu'elles s'étaient rapprochées, quoique toujours mortes et les pattes allongées vers le ciel. Elles avaient descendu la colline de plusieurs mètres vers la position de notre premier bataillon dans la vallée. Je téléphonai à mon supérieur immédiat, le lieutenant Truffy. Il ne comprenait pas pourquoi nous faisons tant d'histoire à propos de vaches. Néanmoins, avec hésitation, il transmet mon rapport au quartier général de la Division. Les

batteries situées derrière nous ouvrirent le feu. L'expérience réussit au-delà de toute attente.

Les premiers obus étaient à peine tombés, que des soldats allemands affolés sortirent des carcasses et coururent. Beaucoup furent touchés avant qu'ils pussent se mettre à l'abri.

Des instruments d'optique et des fusils s'échappèrent des ventres des bovidés. Le régiment allemand qui nous faisait face à ce moment-là venait de Düsseldorf. Pour infiltrer à proximité immédiate de nos positions quelques observateurs, il avait utilisé la méthode troyenne avec ces vaches. Cela et d'autres incidents indiquaient que les Allemands préparaient une offensive.

De mon poste d'observation, j'entendis plusieurs nuits durant des bruits de chars. Nous passions la plupart de nos nuits à écouter, essayant convulsivement d'arracher les secrets du néant. Plus difficile que la bataille avec le silence était notre lutte contre les sons et les bruits trompeurs. Seul dans la nuit, je me sentais souvent poussé à agripper le mur de noirceur avec mes dix doigts.

Ça me prit beaucoup de temps avant que je susse distinguer un son d'un autre, un bruit d'un écho, le roulement prolongé d'une explosion d'obus et le grincement des chenilles des chars en approche. Au cours de ces nuits, je me remémorais souvent combien le capitaine Mirambeau avait insisté et insisté sur l'importance de concentrer notre attention sur le bruit produit par les chars d'assaut.

— Aucune attaque de l'ennemi, *expliquait-il*, tant qu'il n'a pas avancé ses chars sur ses lignes de front.

Et j'en étais maintenant à avoir entendu deux fois le bruit sinistre des chenilles de l'autre côté de la colline. Le colonel décida qu'il fallait poser des mines entre nous et l'ennemi. Imbach, le lieutenant alsacien, reçut la mission de rassembler un groupe d'hommes pour cette dangereuse mission. Le groupe devait être dirigé par un vieux Légionnaire, le lieutenant Castaner qui en vingt ans de métier en Afrique avait appris et adopté les mœurs de la Légion. C'était un homme basané tricoté serré avec une courte moustache noire, des étincelles dans ses yeux noirs, de courtes jambes, un ventre proéminent, un cou épais et des mains rougeâtres. (— *Liste des prisonniers N° 48 : Castaner Barthélémy, 23-3-91, Soller, lieut., 21' R.I.E. Of. VIA. — Monuments commémoratifs de Calais — Mémoires de pierre : CASTANER Barthélémy, né le 21/03/1893 à Soller, province des Baléares, Espagne, domicilié à Calais, décédé le 24/09/1944 à Calais, au 27 boulevard Gambetta, au cours d'un bombardement aérien — mention MPF accordée le 25/11/1959.*)

Il n'entreprenait jamais une marche sans sa cravache et, sous prétexte de camaraderie, il en frappait ses soldats si fortement qu'ils portaient sur le dos pour des jours les traces de son amitié. Il voyageait toujours avec une valise pleine de livres pornographiques et il recevait dans les tranchées « la Vie parisienne ». Il avait choisi comme ordonnance Fodor, un peintre hongrois qui ne savait pas cirer les bottes, mais compensait cette inaptitude par son art à dessiner des accouplements d'hommes et femmes. Comme sous-officier, Castaner se vit affecter l'adjudant Ferdinand Darroussat, un magnifique vieux soldat qui avait combattu dans la Grande Guerre et qui dans sa tranquille petite maison ardennaise n'avait jamais imaginé qu'il serait rappelé {*Liste des prisonniers n° 18 : Darroussat (Fernand), 22-10-99, Valence, adj., 21' R.M. St XI A.*} Sa petite propriété était située à moins de quarante kilomètres de nos positions, mais l'endroit était tombé aux mains des Allemands depuis assez longtemps. Très probablement, sa maison avait brûlé et sa femme et sa fille avaient fui sur la route. Son fils, l'aîné de ses enfants, était soldat dans un autre secteur du front et depuis six semaines le père et le fils se trouvaient sans nouvelles l'un de l'autre.

Je venais juste d'être relevé de mon quart et j'étais allongé près de mon abri avec près de moi Torczynszky. C'était un tailleur juif polonais de petite taille venant de Galicie. Durant la période d'entraînement, il n'avait pas gagné de lauriers. Quand il présentait les armes ou marchait dans la parade, il semblait plutôt empoté. Il oubliait toujours de saluer le drapeau et tirait toujours à côté de la cible. Mais une fois sur le front, il fut transformé. Il n'était jamais fatigué de marcher et il transportait le havresac de bien des camarades grands et forts. On le voyait souvent chargé comme une mule, car beaucoup abusaient de sa bonne nature. À la tombée de la nuit, revenant de creuser des tranchées et des abris sur la ligne de front, il pouvait aussi bien s'asseoir pour recoudre mes pantalons déchirés, mettre à l'aide de vieux morceaux des pièces sur les trous aux genoux ou aux fesses. Quand il allait au ruisseau, nettoyer sa gamelle, un énorme récipient en tôle avec un couvert accroché, il prenait cinq gamelles de plus appartenant à des camarades et les lavait aussi. Voilà qu'il reposait à mon côté, me racontant l'histoire de sa vie. Il me parla de son village natal en Pologne, de son voyage à Paris, de ses onze frères et sœurs. Pas un membre de la fratrie ne savait ce qu'il en était devenu des autres. En Pologne, la maison familiale avait été confisquée par les autorités. On lui avait refusé un passeport, bien que son père se fût distingué dans les luttes de la Pologne pour son indépendance. Le petit Torczynszky avait l'âge de dix-sept ans lorsqu'il se mit à rêver de la France, terre de la liberté. Il se sauva de Pologne, mais entre

la Pologne et la France, il fut arrêté en Allemagne en traversant la frontière. Finalement relâché, il marcha la nuit et se cacha le jour.

Il travailla et gagna de l'argent, ce qui lui valut d'être déporté à Bruxelles. Là, il vendit sa montre et envoya la moitié de ce qu'il possédait à son père. Il fit de la contrebande. À dix-huit ans, sans avoir commis de véritables crimes, il avait déjà goûté aux geôles allemandes, hollandaises et belges. Il avait aidé une femme à accoucher dans une grange. Il avait appris à combattre pour son droit à la vie et à se passer des biens superflus. Huit mois avant la déclaration de guerre franco-britannique, il était arrivé âgé de dix-neuf ans à Paris. Il commença à gagner sa vie et, tombant amoureux de la Ville Lumière, il demanda à sa mère de le rejoindre. Comme seule pièce d'identité, la France lui remit un ordre d'expulsion ; il s'engagea donc dès le premier jour de la guerre.

Les volontaires pour poser des mines se rassemblèrent sur un petit sentier dans le bois à quelques mètres de mon abri. Ils étaient trente-cinq, parmi lesquels Hegedüs, un tailleur hongrois, Spitzer, un Juif roumain, Ramos, un réfugié espagnol, Da Souza, un mineur portugais. La plupart des volontaires pour la pause des mines étaient des Galiciens des ghettos polonais. Aucun d'entre eux ne savait présenter les armes ou porter un drapeau, mais tous ces Isaac Purlich et Moses Kleinmann se portaient volontaires quand existait une tâche ardue à accomplir. J'entendais Castaner crier et frapper les buissons de sa cravache. Darroussat faisait des plaisanteries et donnait des renseignements pratiques. Le lieutenant Imbach approcha de mon abri, s'arrêta et cria à travers les buissons :

— Castaner ! Avez-vous de la place pour un autre homme ?

— Oui.

Torczynszky se leva. Il savait ce que cela signifiait pour lui. Imbach portait le casque que son père avait porté à la Grande Guerre, c'était un casque allemand.

— Donc, Torczynszky, vous vous joignez au groupe. En avant, Torczynszky, ça vous fera une belle promenade !

J'accompagnai le petit tailleur polonais jusqu'à la route. Les trente-six hommes passèrent devant moi. À ceux que je connaissais, je dis « merde » et secouai la tête avec eux. Ils avaient tous le regard tendu et lointain. Aucun d'eux ne laissait voir de signes de peur. Ils avaient l'air d'hommes contemplant un autre monde. Seul le vieux Darroussat avec son visage buriné et travaillé comme du vieux cuir sifflota en passant : la mort et lui, tous deux étaient de vieilles connaissances. Torczynszky fut le dernier à passer. Il n'était pas pâle et il transportait sur ses épaules étroites les pelles de deux de ses camarades. Je lui

dis « merde » et nous nous serrâmes les mains.

Cette nuit-là, partant de Tannay, les Allemands firent une première poussée sur nos lignes. Ils surprirent nos poseurs de mines dans leur travail et les soumirent au feu de leurs mitrailleuses. Cinq Volontaires ne revinrent pas. Parmi eux était Samuel Torczynszky.

Le P.C. du régiment avait quitté la ferme Saint-Denis, trop exposée, le 29 mai matin et ma compagnie, la compagnie de commandement, était donc installée dans le bois de Noirval. C'était une forêt typique des Ardennes, épaisse, froide, morne avec de grands pins formant un toit au-dessus de nos têtes. De cet endroit, nous pouvions voir les vertes prairies descendant jusqu'au village bombardé de Noirval, mais il était strictement interdit de s'y aventurer, car alors on s'exposait à la vue des Allemands. Ces prairies avec leurs hautes herbes non fauchées et inondées de soleil dans la lumière dorée de l'après-midi finissant me paraissaient comme un paradis inaccessible de mon enfance. Un doux vent de mai jouant avec les herbes comme une princesse avec ses lévriers ravivait mes souvenirs : l'herbe était la femme bondissante, cheveux au vent, dans les dunes quelque part en Bretagne. Que le soleil et les prairies nous fussent interdits était préférable.

Pas un rayon de soleil ne pénétrait dans notre forêt. Parfois, un papillon voletait par erreur dans la semi-obscurité moite, mais pas pour longtemps. Le coucou, un oiseau froid et militaire nous infligeait encore et encore son cri aboyeur. Lorsque nous fûmes informés que nous allions rester encore quelque temps dans cette sombre forêt de Noirval, il n'avait pas encore été question de retraite. Nous discutons sérieusement de l'endroit où nous serions envoyés en repos après quarante jours sur les lignes de front. Dans l'immédiat, le principal souci de chacun était de se creuser un abri à l'épreuve des bombes. Cela se révéla plus facile que nous l'avions imaginé au premier coup d'oeil, car nous trouvâmes de vieux abris datant de la Grande Guerre. Aussi incroyable que cela puisse paraître, en vingt années la forêt n'avait pas été nettoyée. Elle attendait sans doute la Deuxième Guerre. Pour dire vrai, les abris de la Grande Guerre n'étaient plus suffisants ; ils n'étaient pas assez profonds. Ce n'était que de simples trous quadrangulaires dans lesquels on pouvait s'étendre relativement à l'abri des éclats d'obus. Pour nous protéger des mitrailleuses d'avions et des bombes d'avion et d'artillerie, nous avions besoin de petites caves couvertes de troncs d'arbres et de grosses poutres avec de la terre pilée par-dessus.

Les trous existants nous furent utiles, car nous n'eûmes qu'à les approfondir et qui sait si nos abris ne seront pas utiles à leur tour à nos fils : l'humanité

progressive en rampant de plus en plus bas dans le sol. Nos activités minières ramenèrent à la lumière du jour de véritables trésors. Alors qu'il creusait un trou proche du mien, Kellenberger frappa sur quelque chose de dur : un casque allemand de la Grande Guerre. Il portait une pointe dorée et un aigle royal à tête double. Chacun de nous essaya le casque de l'homme qui avait manifestement été tué en ce lieu même. Son crâne devait être spécialement petit, car le casque couvrait difficilement le haut de nos têtes. Alors que je le tenais entre mes mains, je pensai soudain à mon père qui avait fait la Grande Guerre dans les rangs allemands. Je crois qu'il avait séjourné dans les Ardennes avec le quatrième régiment impérial d'artillerie. *Ainsi, le père de Hans Habe aurait connu trois fronts : l'Italie, puis la Russie et finalement, en 1918, la France.*

À mon tour, je sortis du sol une relique de l'autre guerre : une épée recourbée. L'adjudant Darroussat soutint que c'était un sabre de cavalerie français. Le dessinateur russe Imoudsky trouva un pistolet rouillé. Ainsi équipés d'instruments de mort démodés, nous ressemblions à un groupe d'acteurs de petites villes satisfaits pour leurs spectacles de n'importe quel accessoire leur tombant sous la main. Plus tard en cherchant des troncs d'arbre, nous trouvâmes jonchés sur le sol des selles, des sacoches de cuir, des étriers et des rênes datant de notre propre époque. Il s'avéra qu'avant nous un escadron avait séjourné là et y avait abandonné des chevaux et de l'équipement.

Quel était-il ? *À signaler d'abord les escadrons hippomobiles du 12^e GRCA. Le capitaine Simonin a écrit dans son historique du 12^e GRCA pour la date du 16 mai 1940 :*

— « ... *Le bois de Sy devenant intenable, le lieutenant-colonel Moslard décide de regrouper le Groupe de Reconnaissance dans les bois au sud-ouest de Briulles-sur-Bar. De sa personne, il se rend à Machaut au QG du 10^e Corps d'armée rendre compte de l'état d'épuisement total de ses cavaliers... »*

Une plaque a été érigée pour le 6^e RSA au village de Sy alors que le 4^e RSM a la sienne à Oches. À considérer ensuite le 14^e GRCA. Le 76^e GRDI et le 93^e GRDI lors de l'attaque du XXI^e CA sur le canal des Ardennes (Le Chesne, Tannay, les Grandes-Armoises du 11 au 26 mai 1940. À considérer encore la Brigade du général Gailliard (Gailliard Émile-Henri, 1882-1961) composée du 1^{er} Hussard dont les chevaux étaient parqués autour du village de Sy et du 8^e Chasseur ; de la Brigade de Spahis Jouffrault : sixième régiment de Spahis algériens du lieutenant-colonel de Goutel et 4^e régiment de Spahis marocains du chef d'escadron Brunot. Notamment le sixième régiment de Spahis algériens du lieutenant-colonel Goutel de la première Brigade de Spahis qui relevé au petit jour avait descendu le 25 mai vers

Harricourt par la route de Verrières à Brioules. Une plaque a été érigée pour le 6^e RSA au village de Sy alors que le 4^e RSM a la sienne à Oches. Ces éléments avaient assuré la défense du bois de Sy et après des combats incessants du 23 au 25 mai, ils s'étaient repliés. Citons encore : Monument 14^e GRCA, 6^e, 60^e et 76^e GRDI à Tannay. Monument 12^e, 14^e et 22^e GRCA, 13^e, 64^e, 76^e et 93^e GRDI à Stonne.

Enfin, chacun de nous disposa d'un abri individuel dans lequel il pouvait s'étendre. Le petit Garai et le rouquin Dési n'avaient besoin que de trous d'enfant, aussi étaient-ils à lire des journaux vieux de deux ou trois semaines alors que j'étais encore à creuser mon trou dépassant mon mètre quatre-vingts. Je les enviais. J'eus un trou dépassant cette mesure même en profondeur et possédant des escaliers de sortie. La nuit, il n'était pas permis de dormir hors de nos abris et c'était imprudent de le faire, car à trois heures trente du matin les avions allemands nous survolaient et nous lâchaient leurs bombes. De jour, nous pouvions y veiller ; en vérité, les trous étaient trop exigus pour que nous y restions longtemps. L'artillerie allemande et la Luftwaffe nous importunaient bien moins que les vers et les punaises. À longueur de nuit, ces bestioles voyageaient sur nos visages. Certains de ces rampants nocturnes aimaient à se tortiller dans nos équipements et dans nos pantalons comme sur notre front. Pire que les bombes, nous était aussi l'odeur d'argile, de terre humide et de pourriture qui s'agrippait à notre linge et à nos uniformes.

De temps à autre, la faim m'attirait à Noirval ou à Châtillon. L'artillerie était présente dans ces deux endroits derrière nous et les artilleurs avaient encore la possibilité de se procurer de la nourriture. En plus, ils vivaient dans des maisons et avaient des facilités de cuisson. Ils pouvaient aussi faire chauffer de l'eau pour se laver et raser et presque ressembler à des êtres humains. À mes visites à ces havres qui nous étaient interdits, j'étais accompagné par un observateur du premier bataillon, Désiré Weiss. Nous risquions sans hésiter nos vies pour un bol de soupe chaude. Après des jours de jeûne, nous ingurgitions tout le luxe qui nous était offert et nos estomacs tombaient invariablement malades.

À Châtillon, nos amis les artilleurs de la cinquième batterie du quatorzième RAD (régiment d'artillerie divisionnaire) avaient leurs quartiers dans une maison endommagée par les bombes où ils disposaient quand même de lits. Cette maison appartenait apparemment au propriétaire du magasin général de la ville ; le magasin situé à côté de la résidence n'avait gardé d'intact que sa grille de fer. La salle à manger de la résidence avait perdu un de ses quatre murs et elle avait pris l'apparence d'un plateau de théâtre. Elle était pleine de

portraits de famille. Deux photographies encadrées étaient placées sur le bureau. Si vous ne regardiez pas minutieusement, le jeune soldat représenté sur chacune paraissait être le même jeune homme. Mais, en dépit de la ressemblance familiale, un examen plus attentif révélait la différence ; il s'agissait du père et du fils dans deux guerres différentes. Maintenant, le père était sans doute un fugitif sur quelque route, tandis que le fils adressait encore des lettres à cette maison abandonnée depuis longtemps par ses parents. Le père avait dû participer à l'autre guerre avec les zouaves, car nos hôtes avaient trouvé une paire de culottes bouffantes propres à ce corps.

Je les aurais volontiers emportées, car mon pantalon était troué aux deux genoux. En me rasant, je me promenai dans la chambre à coucher. Sur la table se trouvait le livre familial. La dernière entrée datait d'à peine deux semaines. Le 11 mai, la famille avait mangé du veau et des haricots. Photographiée à Tannay, la grand-mère montrait un visage surpris encadré d'une bordure argentée sur un carton gris.

Depuis le dernier raid aérien, nous avons passé deux jours sans provisions de bouche. Nahmias, notre chauffeur, était un bon diable, mais il avait échoué à trois reprises à atteindre Boult-aux-Bois. La route était bombardée à intervalles réguliers et elle était pleine de trous selon lui. J'étais tellement affamé que je me portai volontaire pour faire le trajet ainsi que Weiss. Notre principal objectif à tous deux était de nous gaver personnellement de soupe aux roulantes ; les autres n'auraient qu'à prendre soin d'eux-mêmes. Nous rencontrâmes le capitaine et il nous autorisa à utiliser la petite Peugeot, notre seul petit véhicule utilisable. Cette nuit-là, je n'étais pas de corvée d'observation, c'était le tour d'Imoudsky et de Kellenberger. Je partis avec Weiss à onze heures du soir. Nous étions ravis de la forêt hostile qui nous cachait du ciel. Je regardai la voûte céleste en pensant à tous ceux qui, loin d'ici, la regardaient aussi. Je posai mon casque à côté de moi sur le siège. Subitement, un coup partit. Une mitrailleuse se mit à rugir, mais ça venait de loin, très loin.

— As-tu idée à quelle distance ça se passe ? *demanda Weiss.*

— Deux kilomètres, *dis-je.*

Ça nous faisait du bien, ce chiffre exact. Deux kilomètres au loin, c'était rassurant. Je m'aperçus que je conduisais tout de même plus vite ; peut-être, je désirais mettre une plus grande distance entre moi et le feu.

— J'ai entendu dire que la neuvième compagnie avait subi de lourdes pertes ce matin, *dit Weiss soudainement.*

— Connais-tu quelqu'un de la Neuvième ?

— Oui, plusieurs.

— Sais-tu ce qui leur est arrivé ?

— Non.

Nous fûmes à nouveau silencieux. Pensions-nous à la mort ? À peine. Au danger ? Très peu. À quoi d'autre ? Probablement rien.

— C'est comme si, ici au front, l'esprit de camaraderie devient plus fort, *dit Weiss*.

— Le penses-tu vraiment ?

— Oui, car nous dépendons les uns des autres.

Je ne sus que répondre sur l'instant. Finalement, je commentai :

— Qu'appelles-tu camaraderie ? Je n'ai pas trouvé trace de camaraderie dans les livres que j'ai lus. Je ne sais pas si les livres mentaient ou si ça a changé depuis. Les dangers sont devenus plus grands depuis la dernière guerre et les moments tranquilles plus rares. Je crois que nos liens peuvent se développer dans nos moments de détente, mais qu'au moment du danger chacun ne songe qu'à sauver sa peau.

— Oui, *dit Weiss*, les gens aident les autres parce qu'ils ont besoin d'être aidés. La guerre, c'est comme l'école. Ça n'a rien à voir avec la vie. Aussi de ces deux camaraderies, rien ne subsistera.

Ainsi philosophions-nous cette nuit-là. La route commença à monter aux approches de Belleville. Conduire devenait difficile. Je m'y appliquai aussi consciencieusement que possible. C'était comme si nous épiions le silence et que le silence nous épiât.

Il sortait des champs comme un soupir qui n'avait rien d'humain. On aurait dit que la Terre gémissait, mais avec précaution comme si elle avait peur que des bombes viennent déchirer son corps. Je conduisais dans un vacuum. Le silence n'était pas silencieux, mais privé d'air. J'eus l'impression que je devais briser la cloche de verre sous laquelle nous respirions ou plutôt essayions de respirer :

— Y aura-t-il de la soupe chaude ? *demandai-je*.

Weiss affamé ajouta en soupirant :

— Et y aura-t-il de la viande rôtie à point ?

— En notre absence, ces derniers jours les « gentlemen » ont dû manger tout, *dis-je malicieusement*. Et pourquoi pas ?

Mon estomac gargouillait. Nous traversâmes Belleville, la ville maintenant morte où nous avions reçu notre baptême du feu. Je conduisais phares éteints et la traversée paraissait sans fin. Depuis le jour où je m'étais reposé sur le parvis de l'église, tout avait été détruit ; seule la maison du Seigneur demeurait debout.

Je stoppai à l'entrée de Boulton-aux-Bois pour m'enquérir de nos cuisines. Quelques artilleurs dormaient sur le bord de la route. Ils n'étaient là que depuis la veille et ne savaient rien. Il faisait noir comme poix. Je retournai à l'auto et dit à Weiss de m'attendre. Je repartis chercher dans le noir, butant sur des hommes endormis au coin du bois. Je marchai sur la main d'un soldat qui cria. Je m'arrêtai. Je trouvai enfin une sentinelle qui gardait une cave contenant de la nourriture. Une roulante ? Il n'avait entendu parler d'aucunes. Il tomba endormi dès l'instant où je le quittai. Je repris à l'aveuglette mon chemin de retour à l'auto. Je demandai à Weiss de patienter, mais j'avais moi-même perdu toute patience. Nahmias avait bien dit « derrière la quatrième maison à droite ». Je replongeai dans la noirceur du village. Je sentais ma colère monter. Des silhouettes dansèrent devant mes yeux dans le noir. Je n'avais plus faim, mais j'étais envahi par une sensation plus forte, plus primitive si c'est possible que la faim.

C'était comme la rage animale de l'homme qui ne réussit pas, absolument pas, à obtenir la femme qu'il aime et désire éperdument. Seul un désappointement sexuel pouvait être aussi sauvage, aussi hors de contrôle que l'était ma frustration de soupe. Je perdis tout intérêt pour les soldats que je piétinais, peut-être même je les aurais écrasés sans remords. Un homme endormi poussa un cri, je n'en perdis pas ma rage. Obscurément, j'avais conscience que j'aurais honte de moi-même une fois ma faim apaisée et je sentais que je ne serais plus content de moi.

Mon humeur enragée s'arrêta quand je tombai dans les bras d'un jeune officier encore éveillé auprès de son canon.

Je ne pouvais le voir, mais il avait la voix douce d'une jeune fille :

— La roulante du 21^e d'Infanterie, mais elle est partie hier, mon pauvre ami.

— Pour où ?

— Je ne sais pas.

— Et pourquoi, ce départ ?

— Je ne sais pas. Le coin était sans doute trop chaud pour ces messieurs ! *Il lâcha un rire sec.* Il a fait mauvais ici, hier.

J'essayai d'avoir une explication. Après tout, une cuisine ne pouvait partir sans raison, sans instructions, sans ordres, abandonnant des centaines d'hommes à la souffrance de la faim. Qui était l'officier responsable ?

Le lieutenant n'avait pas d'explications.

— J'ai entendu, *dit-il*, que les roulantes avaient retraité jusqu'à Morthomme, si vous voulez essayer là...

Non, je n'avais plus envie de poursuivre. Je retrouvai mon auto. Weiss s'était

endormi malgré la faim. Sans un mot, nous reprîmes la route de retour. Après Belleville, nous fûmes gratifiés d'une pluie d'obus. Les Allemands avaient probablement entendu le bruit de notre moteur ; peut-être croyaient-ils que nous transportions des munitions. La réalité était que nous ne transportions pas même une gamelle de soupe.

Autour de nous, la catastrophe approchait. Après la résorption de la poche de Dunkerque, le 4 juin à l'aube, la « bataille de France » était lancée. Nous étions le 8 au matin. La ligne Weygand avait été brisée sur la Somme. L'offensive sur l'Aisne et sur Paris allait commencer le 9 juin matin, l'offensive allemande était sur tous les fronts. La marche sur Paris était commencée. Le 10, le général Weygand admettrait officiellement que le front s'était effondré. Reims serait occupée le 12 et Paris, Ville ouverte le 14. Le cabinet Paul Reynaud était au bout du rouleau.

Sur la ligne de front, le 8 juin 1940, nous n'avions qu'une très vague idée de tout cela. Nos postes radio dataient de 1920. Ils ne valaient pas grand-chose en matière de réception et quant à l'émission nous ne pouvions guère en faire, car les Allemands étaient à l'écoute. Nos radios captaient seulement des fragments de communiqués et dès le moment où les phrases disjointes atteignaient les lignes, elles étaient totalement déformées. Chaque jour ressemblait à l'autre. À trois heures trente, presque tous les matins, les avions allemands venaient nous bombarder. À six heures commençait le duel d'artillerie. L'artillerie, c'était la partie où nous étions pour tout dire les meilleurs.

Jusqu'au début juin, nous tirâmes trois à quatre fois plus d'obus que les Allemands. De plus, nos obus faisaient rarement long feu, tandis que beaucoup de projectiles allemands n'éclataient pas. Un jour, mon poste d'observation releva qu'un obus allemand sur huit n'explosait pas. Notre optimisme naturel de soldat né de notre instinct de conservation nous portait à croire que les longs feux étaient dus au sabotage, les obus étant fabriqués dans les usines tchécoslovaques Skoda. Les faits sont réels, quant à l'explication je ne sais pas. Pendant des semaines, nous n'avons pas vu d'avions français, et nous ne fûmes donc pas protégés contre la visite quotidienne du mouchard et les attaques des avions allemands. D'autre part notre défense antiaérienne était si médiocre que nous ne pouvions la prendre au sérieux.

Malgré tout, nous maintînmes notre supériorité en artillerie et la 35^e Division réussit jusque-là à repousser les attaques allemandes survenant à la pointe du jour ou à la nuit tombée. Ce que les Grandes Unités allemandes allaient nous faire alors que nous étions trahis était encore du domaine de l'avenir. Pour le moment présent, nous étions encore dans l'élément vital du soldat :

l'ignorance.

J'étais en devoir à mon poste d'observation en première ligne la nuit du 7 au 8 juin de six heures du soir à six heures du matin. Entre trois heures trente et cinq heures du matin, il tomba tant d'obus dans notre secteur que je ne pus passer la tête en dehors de mon abri. Des artilleurs qui avaient pris une position voisine avec leurs canons antichars comptèrent les impacts. En l'espace de deux heures, six cent cinquante obus touchèrent un espace d'un kilomètre carré. Il est clair que le Ciel nous avait accordé sa protection.

Mon poste d'observation était installé à un coin de la forêt de Maison Rouge.

Pour observer les Allemands sans être vu, j'avais choisi un endroit enfoncé d'environ cinquante mètres dans le bois, mais au bord immédiat de la route du Chesne à Châtillon. De cette façon, je pouvais surveiller mon secteur en regardant par delà la route tout en restant invisible de l'ennemi. Quand je sortis de mon abri à cinq heures trente du matin, les cinquante mètres de bois qui me cachaient avaient été rasés.

Dans l'heure qui suivit, je reconnus bientôt les signes de la présence de tanks allemands. Les bruits de chenilles durèrent trois heures sans répit. Des douzaines de bombardiers allemands se posaient tranquillement de l'autre côté du canal des Ardennes. L'indiscrétion totale avec laquelle les Allemands préparaient leur offensive donnait à chaque chose un caractère d'irréalité. Aucun avion français n'apparut à l'horizon. Notre artillerie elle-même semblait moins active. Un des gars de la compagnie antichar, un artilleur breton haut de deux mètres, magnifique spécimen de cette région où les marins sont paysans et les paysans marins, vint à mon abri. Le sien venait d'être détruit par une bombe. Il me dit que plusieurs batteries qui nous couvraient à l'arrière s'étaient repliées. Nous étions couchés sur nos ventres côte à côte. Il me parla de sa ferme, d'une querelle avec ses frères à cause de l'héritage. Il me dit que dès son retour chez lui il reconstruirait une grange incendiée. Ses paroles me réconfortèrent.

À six heures du matin environ, mon téléphone, resté silencieux pendant quatre à cinq heures, sonna. Comme nos fils n'étaient pas enterrés, ils étaient brisés à chaque tir d'artillerie. Nos télégraphistes avaient à les réparer sous les bombardements les plus furieux. L'Espagnol Vincent Wallace, l'apatride Isaac Purlich, le Saint-Marinais Jacques Tini, le Hongrois de Budapest Eugen Gleichmann, le Suisse Bernard, tous se portaient toujours volontaires pour les réparations et ils avaient rétabli ce matin-là ma liaison avec le poste de commandement du colonel. J'entendis la voix grave et chaude de Truffy, mon précédent commandant de compagnie et maintenant officier de liaison :

— Trois A ?

— Oui.

— Ici, dix B

— J'écoute.

La voix du lieutenant semblait brisée comme une harpe à qui il manquerait une corde.

— Trois A, les ordres sont que vous devez détruire tous vos documents et carnets.

— Oui, mon lieutenant... Rien d'autre ?

— Non, rien d'autre.

Le ton sérieux était effacé, quand j'entendis la suite, prononcée avec la bonne voix mélodieuse et fiable du lieutenant :

— Vous reste-t-il de quoi manger ?

— J'ai trouvé deux boîtes de conserve.

— Quand vous serez relevé de votre poste, apportez-moi de quoi. Je n'ai rien mangé depuis deux jours.

— D'accord.

Je regardai mon artilleur. Puis, je me tournai vers le deuxième observateur.

C'était un jeune médecin roumain de Montpellier qui était un cardiologue très apprécié. Mais aucun étranger n'était autorisé à servir dans le corps médical de l'armée et il avait donc décidé qu'il servirait comme simple soldat et il m'avait été confié.

— Nos instructions sont de détruire nos documents.

Je devais être très pâle, quand je prononçai ces paroles. Le petit visage jaunâtre et grêlé de taches de rousseur du docteur Barati vira vert. Les taches de rousseur saillirent comme de petits confettis sur son visage prématurément ravagé.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

Je citai les mots de routine que j'avais appris :

— En cas d'abordage ennemi, les observateurs anéantissent leurs documents et détruisent leur matériel. Les observateurs ne se retirent en aucun cas sans ordre.

Barati demanda :

— Avons-nous reçu l'ordre de nous replier ?

— Non.

Je regardai dans le télescope. Sur la crête en face, je pouvais clairement voir les silhouettes des tanks allemands. Ils étaient immobiles, ressemblant à des bêtes préhistoriques. Venant du lointain à leur arrière-plan s'entendaient les

grondements de chenilles d'autres chars se rapprochant.

— Donc, nous faisons feu.

Mon ami breton protesta. Il dit que si nous tirions nous serions localisés d'emblée. Nous nous emparâmes de nos pelles et pioches et commençâmes à creuser un trou ; l'artilleur nous aida. Quand le trou fut assez profond, nous y jetâmes le livre de rapports et le livre de code après avoir déchiré chaque page.

Barati demanda si nous devions détruire aussi nos instruments. Je lui dis que je n'avais pas reçu d'ordre en ce sens. Cela eut l'heur de le calmer. Il finissait de boucher le trou quand je lui parlai :

— Sais-tu, Barati, ce qui nous arrivera si nous tombons entre les mains des Allemands ?

— Oui. Nous serons fusillés tous les deux. Toi à cause des livres que tu as écrits, moi en tant que médecin qui a porté les armes et tous deux en plus en tant qu'étrangers

— Mieux vaut mourir que d'être capturés.

— Oui. Mieux vaut mourir que d'être capturés.

Barati montra sa plaque d'identité attachée à son poignet par une chaînette.

— Devrions-nous enterrer ça aussi ?

— Oui.

Nous décrochâmes pour nous en débarrasser dans le trou nos bracelets d'identité.

Le grand artilleur breton nous regardait sans comprendre, comme si nous étions des créatures d'une autre planète. Il déposa sa lourde main de paysan sur mon épaule :

— Croyez-vous vraiment ce que vous dites ?

Je le regardai. Le visage étroit de l'artilleur breton avec ses mauvaises dents noires et son long nez osseux n'exprimait aucun sentiment.

Dans la plaine partirent des rafales de mitrailleuses. La bataille rapprochée commençait.

L'artilleur s'informa :

— As-tu de la parenté ?

— Oui. Ma femme et mes parents.

Je me tournai vers Barati :

— Et toi ?

— Mes parents et ma fiancée.

L'artilleur breton hocha la tête ; puis après un long silence pénible, il demanda :

— Ne désirez-vous vraiment pas que, si vous êtes tués, vos familles sachent ce

qui vous est arrivé ?

Le cardiologue réputé, le fermier breton et moi-même nous tenions tous trois dans le petit abri un mètre sous terre. Nous nous regardâmes, le docteur Barati et moi. Nous raccrochâmes nos plaques d'identité. Nous reprîmes précipitamment nos pelles et précipitamment nous recouvrîmes nos documents de terre glaise.

— Je vais vous apporter quelque chose, mes gars, *dit l'artilleur*.

Il souriait et ses rides mobiles autour de ses yeux montraient qu'il était content.

Nous voulûmes le retenir, mais il rampa avec précaution hors de l'abri. Les obus éclataient de tous côtés. Nous attendîmes inquiets. Cinq minutes plus tard, il nous revenait sans une égratignure. Il portait plusieurs grenades à main accrochées à sa ceinture. Il nous remit ces petites et gracieuses choses jaunes comme s'il nous avait rapporté un plein tablier de poires fraîchement cueillies.

Il était six heures vingt. Un silence lourd de menaces s'installa sur la campagne. C'était comme si un chef d'orchestre divin avait d'un geste de sa baguette commandé à tout un orchestre de se taire.

Plus rien ne bougeait. Pas un souffle de vent. Chaque chose semblait pétrifiée. La matinée était fraîche, humide de rosée printanière. La nature sortait de son bain. À moins de se forcer, on ne sentait plus la poudre et on n'entendait plus le feu.

De tels silences grandioses et subits de la nature surviennent seulement sur les champs de bataille.

Le robuste artilleur breton marcha debout jusqu'à son abri démolé. Ainsi commença le 8 juin de l'année 1940.

Depuis sept heures du matin, les Allemands se laissaient oublier. Seulement un coup de feu de-ci de-là. Personne n'en savait la signification. En début de soirée, vu la situation de la bataille, le colonel interdit les allées et venues.

Le Chef d'état-major, le commandant Le Guillard caressait sa moustache soyeuse. Avec ses bottes fraîchement cirées, il ressemblait à un gros chat. Le capitaine Guy (*Guy Cohn*), un des héros des plus décorés de la Grande Guerre, courait de haut en bas.

Le lieutenant artilleur, qui nous tenait en liaison avec la Division, distribuait des grenades à main. Mirabail, le commandant du premier bataillon était venu faire rapport. C'était un dignitaire ecclésiastique aspirant à devenir évêque. Il était émacié et vieux. Le comte Ravel était aussi arrivé. Sa compagnie, la Onzième, défendait le passage sur le canal ; elle avait subi de lourdes pertes dans la nuit. Le capitaine Ravel avait lui-même été légèrement blessé, mais il

avait refusé de laisser sa compagnie. Avec l'aide du Juif Gattegno, un Légionnaire venant de Tarnopol en Ukraine, il avait rejeté de nouveau l'avant-garde allemande derrière Le Chesne. Il voulait qu'on propose Gattegno pour une décoration. Il était rasé de près. Ses bottes jaune clair brillaient. Âgé de trente ans, il était aimé des soldats. Il s'entretenait avec le commandant du troisième bataillon. Le commandant Poulain, un homme dépassant la soixantaine, s'était porté volontaire au début de la guerre.

La nervosité vibrant dans l'air semblait faire bouger les feuilles. Seul le lieutenant Truffly demeurait calme. Sa grosse tête arrondie et juvénile avec ses sourcils blonds et ses lunettes tombantes demeurait rose comme toujours.

Quoique ce fût expressément défendu, j'étais incapable de résister à la tentation. Le 8 juin, en fin de soirée, je descendis à Noirval. Je courus à travers la forêt et traversai avec prudence le champ découvert. J'atteignis sans incident le village en ruines. J'en retrouvai facilement le chemin, car j'y étais déjà venu secrètement à deux ou trois reprises auparavant.

L'église au milieu du pays était presque totalement intacte. Les explosions avaient brisé quelques vitraux ; quelques gargouilles s'étaient effritées et un morceau en traînait sous le porche. Je l'écartai d'un coup de pied et entrai sur la pointe des pieds. Je posai mon casque sur le premier banc et je m'agenouillai. Sur l'autel, je vis un tableau du Christ en vêtement bleu et les bras étendus. À gauche se dressait une statue de la Pucelle d'Orléans avec un drapeau tricolore noué autour du piédestal. Un grand silence enveloppait le lieu saint.

La guerre était loin. Je levai les yeux sur le Christ crucifié. Je ressentais pour la première fois le profond symbole de la croix : Le Seigneur, les bras étendus en signe de compassion et cloués sur la croix, est lui-même dans la plus grande souffrance pour accueillir les peines de l'humanité. Ils ne pouvaient le tuer dans une autre posture, les pharisiens plébéiens et la masse déchaînée qui aimaient Barabbas, les médiocres et les myopes qui raillaient le miracle, les étroits d'esprit et de cœur. Ils ne pouvaient le tuer que les bras ouverts étreignant le monde avec ses bras torturés et en sang. Il ne pouvait mourir en s'écrasant sur la route, portant son fardeau et roué de coups d'épée comme un guerrier vaincu. Il mourut debout, les yeux tournés vers le ciel, les bras étendus :

Laissez venir à moi les petits enfants. Même dans la mort, il restait le pouvoir élu.

Je dis le treizième psaume de David :

13.1

Du chef des chantres. Psaume de David.

13.2

Jusques à quand, Yahvé, m'oublieras-tu ? Jusqu'à la fin ? Jusques à quand me cacheras-tu ta face ?

13.3

Jusques à quand mettrai-je en mon âme la révolte, en mon cœur le chagrin. Jusques à quand mon adversaire aura-t-il le dessus ?

13.4

Regarde, réponds-moi, SEIGNEUR mon Dieu ! Donne à mes yeux la clarté, afin que je ne m'endorme pas du sommeil de la mort,

13.5

Afin que mon ennemi ne puisse dire, je l'ai vaincu ! Et que mes oppresseurs ne se réjouissent pas, à me voir chanceler !

13.6

En ton amour, je me confie ; que mon cœur exulte d'allégresse grâce à ton salut ; que je chante à l'Éternel, pour le bien qu'il m'a fait !

En haut de l'autel, le visage du Seigneur semblait sourire, délivrant une incroyable radiance. C'était comme s'il était descendu de son piédestal dans ses vêtements bleus et avait étendu les bras pour m'aider, pour me recevoir. Involontairement, je me levai comme si les deux bras du Seigneur m'avaient soulevé et d'un coup je ressentis l'arrogance de l'homme, la superficialité des choses terrestres. Qu'ont-elles comme pouvoir ces choses terrestres sur la vie et sur la mort ? La vie et la mort sont entre les mains du Christ. Et le Christ de Noirval revêtu de bleu se déplaçait à travers les champs.

La lumière du jour finissant entrait à travers les vitraux brisés. La chapelle était claire, sans la noirceur mystique rencontrée dans les Églises romanes. La lumière dorée baignait l'image de notre Seigneur. L'homme a-t-il vraiment besoin de la guerre pour rencontrer notre Seigneur, me demandai-je, et je vis qu'un seul autre moyen restait possible : la souffrance. Les mots du psaume « M'oublieras-tu toujours, SEIGNEUR ? » me parurent être presque un sacrilège :

Jamais, il ne m'avait oublié.

Dans la souffrance, moins que dans le plaisir. Je m'approchai de l'autel. Comme l'homme possédé d'un esprit impur, au-delà de la mer dans la région des Géraséniens, je demandai :

— Seigneur, fais un miracle !

Et comme l'homme possédé par un esprit impur, dont il est question dans le cinquième chapitre de Marc (« Il habitait dans les tombeaux et personne ne

pouvait plus le lier, même avec une chaîne »), quand le Seigneur me demanda :

— Qui est ton nom ?

Je répondis comme dans l'Évangile :

— Mon nom est Légion, car nous sommes nombreux.

Soudain, je sentis que je n'étais pas seul. Je ramassai mon casque sur la banquette et regardai autour de moi. Le colonel Debuissy était agenouillé dans le dernier banc. Je passai devant lui sur la pointe des pieds, mais il me rattrapa alors que nous grimpons l'étroit chemin vers notre bois. Tous deux, nous marchions penchés pour être aussi inaperçus que possible. Le colonel était un géant avec un cou rouge et de puissantes épaules. Le voir penché donnait une impression étrange.

— Avez-vous demandé la permission, *me dit-il dans un essai de plaisanterie* ?

— Non, mon Colonel.

Je ne dis rien. Il ne portait aucune arme, juste un énorme bâton sur lequel il s'appuyait. Parfois. Il s'arrêtait pour reprendre son souffle. La nuit s'installait tranquillement. Je le regardai. Pour la première fois, le guerrier d'acier me parut un vieil homme. Il avait passé trente années dans la Légion étrangère, avait été blessé sept fois durant la Grande Guerre. À chacun de ses pas, la terre tremblait. Deux mille hommes le redoutaient et pour ces deux mille hommes il était la France qu'ils aimaient. Maintenant, il s'appuyait sur son bâton comme si c'était une béquille.

Sa courte chevelure blanche semblait pousser plus blanche.

Il stoppa et me regarda :

— Te souviens-tu, *me demanda-t-il*, du spectacle que nous avons donné à Perpignan ?

— Oui, *dis-je*, bien sûr je me rappelle. Nous avons joué une revue que j'avais écrite.

— Quelles choses stupides nous faisons, *dit-il et il ajouta* : Ma famille est dans le Nord, à Lille. Dieu seul sait ce qui leur est arrivé.

— Ils ont dû être évacués, mon Colonel.

— Évacués ? *Il eut un rire sec*. Pour la troisième fois en trois générations, *marmonna-t-il comme pour lui-même...* Te rappelles-tu la parade à Rivesaltes ? Et te rappelles-tu quand nous avons quitté Saint-Laurent-de-la-Salanque ? Toutes les femmes étaient en larmes.

— Je me rappelle.

Il toussa :

— Ce n'est pas notre faute. Le régiment s'est comporté bravement, n'est-ce pas ?

Son besoin d'approbation était patent.

— Oui, *dis-je*. Oui, mon Colonel.

— Vous avez combattu bravement, *répéta-t-il*. Je suis fier de vous. Nous ne sommes pas à blâmer. Bien que le général...

Il se tut et frappa les buissons de son lourd bâton. Nous dépassâmes les soixante-quinze qui étaient positionnés le long de la route dans un bosquet. Ils venaient justement d'ouvrir le feu. Nous étions à peine à deux mètres d'eux et nous pouvions sentir le souffle au passage des obus. Le colonel semblait ne rien entendre. Il parla comme pour lui-même :

— Le général ; le général a dit que chaque étranger de moins est une bouche de moins à nourrir.

Le sang me monta au visage.

Le colonel parla doucement, comme s'il avait peur que l'ennemi l'entende :

— Nous ne l'avons pas voulu... *et comme s'il me confiait un secret* : nous nous sommes battus.

Avant notre entrée dans le bois, le colonel se retourna encore une fois. L'église était noyée dans la fumée et le brouillard.

— Puisse Dieu leur pardonner, *dit-il*.

Je ne savais pas ce qu'il voulait dire.

Cette nuit-là, une patrouille appartenant à notre deuxième compagnie ramena deux prisonniers. Trois membres de la patrouille s'étaient infiltrés dans les lignes allemandes et avaient surpris un avant-poste ennemi comprenant un lieutenant et cinq hommes. Le lieutenant avait été tué ; trois hommes avaient pu fuir et deux avaient été faits prisonniers. L'un était blessé et le médecin dit qu'il était trop malade pour parler. Je fus appelé pour l'interrogatoire de l'autre avant que nous le livrions à la Division. Selon les règlements, le prisonnier aurait dû être envoyé dès la première heure, mais nous ne disposions pas de moyens de transport. Cela signifiait qu'il aurait à passer plusieurs jours avec nous. L'audition se fit sous la protection dense des arbres à côté de l'abri du colonel. Quelques tables, une machine à écrire, deux ou trois chaises. Le colonel était allongé sur la table ; son rhumatisme le faisait souffrir et Nicola, le gros et grand cuisinier des officiers, lui massait le dos. Il faisait presque nuit. Quelques officiers marchaient nerveusement de long en large ; ils espéraient recevoir des nouvelles du P.C. divisionnaire.

C'est bien des nouvelles de Paris qu'ils attendaient et non des ordres. La Division avait en effet un poste radio. Le colonel gémissait sous les mains expertes de Nicola. De temps à autre, un obus explosait, illuminant la scène. Le soldat allemand se tenait entre deux arbres en face de la table. Je ne voyais

son visage sévère et inexpressif que lorsqu'un obus éclatait ou quand notre artillerie ouvrait le feu. Les sourcils devaient être blonds, mais je ne pouvais les distinguer. Le lieutenant Truffly posait les questions et je faisais l'interprète.

— Votre nom ?

— Franz Xavier Mertl.

— Votre grade ?

Aucune réponse. Je répétais la question et finalement il dit que nous pouvions voir par nous-mêmes. Lorsque je traduisis sa réponse, le capitaine Guy placé derrière nous grommela quelque chose par irritation avant de me demander d'examiner le prisonnier à la recherche de son grade.

Je m'approchai de l'homme. Dans le noir, il me fallut lui toucher les bras. J'y allais à tâtons comme un aveugle sur la route. Je pouvais littéralement ressentir son sourire narquois. Je tournai autour et finalement je trouvai le galon.

— Gefreiter, *dis-je*, ça correspond à caporal.

— Et à quel régiment appartenez-vous, caporal Mertl ? *demanda Truffly*.

Ma traduction ne reçut aucune réponse. Je répétais la question en lui touchant l'épaule.

Il ne broncha pas. Même figé comme la pierre, il paraissait très attentif à tout. Dans le noir, il était difficile de déceler quoi que ce soit, mais je finis par sentir quelque chose cousu sur ses épaules. Comme un aveugle lisant le braille, j'essayai de déchiffrer l'inscription.

— C'est un « P », mon lieutenant. Il appartient à une Panzer Division.

— Demande-lui le numéro.

— Welche Division ?

— Nichts reden.

Ne rien dire, la première réponse était courte et claire. Je la traduisis. Rien cependant ne pouvait altérer le calme du lieutenant Truffly qui demeurait excessivement amical. Soudain, il me dit de lui demander s'il lui restait de quoi manger.

— Haben Sie noch etwas zu essen ?

— Nein. (*Non.*)

— (*Voulez-vous manger quelque chose ?*) Möchten Sie zu essen ?

— Nein, ich bin satt. (*Non. Je n'ai pas faim.*)

— (*Boire quelque chose ?*) Etwas trinken ?

— Nein. (*Non.*)

— Oh ! Un fakir, *plaisanta Truffly*.

Il s'essaya dans la conversation générale. À la question de savoir ce que ses

copains pensaient de nos soixante-quinze, le prisonnier répondit :

— Erste Klasse. (*De première classe.*)

— (*Et qu'en est-il avec vos soixante-dix-sept ?*) Und was ist mit Ihren siebzigsiebener ?

— Besser. (*Meilleurs.*)

— (*Savez-vous à quel régiment vous êtes opposés ?*) Weisst du, was Regiment sind Sie dagegen ?

La réponse jaillit :

— Einundzwanzigste Volontaires Ausländer. (21^e R.M.V.E.)

— (*Combien de batteries avez-vous en position ?*) Wie viele Batterien sind Sie in der Lage ?

Aucune réponse. La conversation marqua une pause. Nous entendions les gémissements du colonel et les craquements de la table sous son poids. Les échanges reprirent. Truffy n'était pas découragé :

— (*Ainsi, vous préparez une offensive contre nous ?*) Bereiten Sie eine Grossoffensive gegen uns ?

— Heil Hitler !

Cela, je n'avais pas besoin de le traduire. Il avait peut-être fait le salut hitlérien, mais je n'en suis pas sûr.

Les feuilles des conifères remuaient au-dessus de sa tête. Truffy me souffla discrètement d'entreprendre une conversation détendue avec le prisonnier.

Peut-être,

il se radoucira.

J'obtempérai :

— Je sais que vous êtes du Sud, *commençai-je en allemand*. Vous êtes Bavarois, n'est-ce pas ? Je connais bien Munich. Munich est-il toujours aussi gai ? J'ai aussi étudié à Heidelberg.

Pas de réponse.

— La Haufbraukeller ? Aimeriez-vous retourner chez vous ? De quand date votre dernière permission ?

Il restait muet. C'était comme si je parlais à un mur. J'avais la sensation oppressante d'être seul.

— Caporal Mertl !

Rien. Je me tournai vers Truffy, je voulais ouïr un son. Truffy parla, mais je ne pus saisir un mot, car à cet instant un obus tomba à peine vingt-cinq mètres. Le dernier écho s'éteignait à peine lorsque j'entendis une vocifération derrière moi :

— Heil Hitler !

Le rugissement de l'homme à la face de bœuf bénissait l'obus. Le commandant Le Guillard, dont le fils avait été tué la veille, se torturait nerveusement la moustache. Le colonel s'était levé et brossait son uniforme.

Comme j'étais en camaraderie avec Truffy, j'aventurai une suggestion :

— Puis-je questionner le prisonnier, mon lieutenant ?

— Comme vous le voulez, mais ne le touchez pas.

— Naturellement, mon lieutenant.

Après avoir laissé passer une minute, j'interpellai sèchement le prisonnier immobile :

— Nähern du ! (*Approche !*)

Il resta raide comme une baguette.

Je hurlai :

— Komm hier ! (*Viens ici !*)

Il vint à moi. Nous nous tenions face à face, à peine séparés d'un pouce.

L'assemblée était muette d'étonnement à voir ce qui arrivait. Je vociférai et soudain le prisonnier commença à répondre. Il ne gardait plus le silence ni ne prononçait de « Heil Hitler ! » Je ne le maudis ni ne l'insultai ; en fait, je ne fis rien. Je répétais simplement les questions de Truffy, mais en vociférant. Je vociférais si fort que ma voix résonnait parmi les arbres. En vingt minutes, le caporal Franz Xavier Mertl d'Ulm nous dit à peu près tout ce que nous voulions savoir.

J'accompagnai Truffy jusqu'à son abri. Nous nous frayâmes un chemin à travers les buissons qui déchiraient nos uniformes et égratignaient les mains.

Truffy poussa un soupir et agita les mains dans les airs en me disant :

— Drôle de peuple, ces Allemands !

Le 10 juin, j'étais depuis trente-six heures au P.C. du régiment retiré à trois kilomètres en arrière de mon poste d'observation qui avoisinait la zone de combat. Maintenant, le docteur Barati et moi devons aller remplacer Kellenberger et Imoudsky. Dans les douze dernières heures, ils n'avaient pu guère communiquer avec l'arrière, car les lignes téléphoniques étaient quasi continuellement coupées. Je décidai de nous faire accompagner par un jeune Portugais du nom de Firminio Malagrada. Si nécessaire, il serait l'agent de liaison transportant nos messages.

Barati était un bon gars. Avant notre départ, il s'absenta pour quérir nos rations de vingt-quatre heures. À l'exception du fromage amené d'Alsace, il ne restait plus grand-chose, c'est pourquoi Barati nous revint avec une double ration de gniôle. Le poison avait été vidé de gigantesques dames-jeannes dans nos bidons de deux litres. C'était la première fois que la ration était double,

aussi je compris que c'était un très mauvais signe, même si j'avais toujours pris pour un mythe la distribution d'alcool avant l'attaque. Quand nous avons bu un quart de litre de gniole, un alcool de grain quasi pur, nous ne nous sentions pas plus assoiffés de sang ; je ne croyais pas qu'il était plus facile de tirer sur un homme après boire. Nous n'étions pas plus assoiffés de sang, mais nous étions plus optimistes.

Je partis en avant, les autres me suivirent à intervalles de trois pas. Nous atteignîmes le poste d'observation à six heures du soir après une marche de près de deux heures, car les sentiers étaient impraticables et nous devions cheminer à travers les buissons. Kellenberger et Imoudsky manifestèrent leur joie d'être relevés. Ils étaient noirs de terre. Signe inquiétant, notre artillerie qui habituellement tirait cinq obus contre un s'était presque totalement tue.

Kellenberger était furieux. Une heure auparavant, les Allemands s'étaient montrés sur la colline en face pour ramasser leurs blessés. Ils portaient un grand drapeau blanc avec la Croix-Rouge dessus. Ils transportaient dans leurs mains de grandes boîtes grises contenant ostensiblement des pansements. Kellenberger avait tout vu clairement au télescope. Mais aussitôt leurs blessés évacués, ils avaient ouvert les boîtes et sorti des téléphones. D'une des boîtes sur laquelle était peinte une Croix-Rouge, ils avaient sorti une mitrailleuse qu'ils avaient mise en position.

Kellenberger avait demandé par téléphone l'appui de l'artillerie, mais jusque-là celle-ci n'était pas intervenue. Les Allemands avaient disparu depuis longtemps. Leur mitrailleuse était si bien enterrée qu'elle était invisible. Imoudsky me montra au télescope l'endroit où elle devait être. Je notai l'emplacement. Les deux hommes de relève rampèrent hors de l'abri. Nous pûmes les suivre des yeux un certain temps ; ils devaient se jeter au sol à tous les deux pas, car des obus éclataient à droite et à gauche. Je m'installai au télescope pour plus de sept heures.

Dès cet instant, je voguai de surprise en surprise. Les Allemands rampaient hors des abris qu'ils avaient construits en face de nous sur la pente de la colline durant les dernières nuits. Des têtes sortaient du sol comme des champignons. Je vis des soldats qui ne portaient même pas leurs casques. Les boîtes en fer-blanc brillant de leurs masques à gaz étincelaient dans le soleil du soir. Barati téléphona à Truffy pour demander le feu de l'artillerie.

Rien n'arriva.

Sur ces entrefaites, des officiers allemands apparurent sur la crête de la colline. Ils portaient des casquettes grises plates. Aucun ne portait de casque. L'air était limpide et je pouvais distinguer leurs déplacements. Je pouvais même

voir leurs visages. Ces officiers se comportaient comme si aucun ennemi ne leur faisait face. Ils portaient des bottes. Ils pointaient de leurs doigts gantés nos positions. Certains regardaient vers nous avec des jumelles. Quelle sensation étrange quand un œil artificiel rencontre un autre œil artificiel ! Jamais deux regards ne peuvent paraître plus hostiles qu'à travers deux télescopes. La crudité du verre contre la crudité du verre. Derrière chacune, quelque chose d'accroupi s'apprête à bondir, un homme peut-être.

Je pris moi-même le téléphone. Cela prit quelques minutes avant que j'obtienne la communication avec Truffly, mais les Allemands étaient toujours là. Barati au télescope me rapporta que des ordonnances apparaissaient de temps à autre par-devant les officiers. Les ordonnances saluaient avec nonchalance comme s'ils étaient en temps de paix de retour à leurs baraquements. Je fournis la position des officiers au mètre près.

— Nous avons tout l'aréopage allemand dans un mouchoir, *criai-je désespérément au téléphone.*

— Je sais, mon gars, *répondit Truffly.*

Il raccrocha et rien ne se produisit.

Je décrivis à haute voix à Barati tout ce que je voyais en lui demandant de téléphoner aux deux minutes. De temps à autre, un obus tombait à notre droite sur la route. Avais-je réellement envie de tuer ? Je ne sais pas. La rage montait en moi et obscurcissait tout. Non, ce serait un mensonge que de dire que j'avais oublié que ces hommes étaient du côté ennemi, qu'ils appartenaient à la nation qui s'était mise en route pour assujettir le monde. Soldats du meurtre, de l'esclavage, de l'injustice. Non ! Non ! Vous n'avez pas ces pensées quand vous regardez de verre à verre, pas plus que vous ne pensez que ces gens en face fussent des êtres humains, pères, mères, amants. Vous avez oublié pourquoi vous vous êtes engagés dans la lutte pour l'humanité. Vous avez oublié l'humanité. Rien ne reste que l'ennemi qui vous tuera si vous ne le tuez pas. De notre côté, aucun coup ne partait. La rage montait en moi. Pourquoi ne tirent-ils pas ?

Le grand artilleur breton du quatorzième régiment d'artillerie vint nous dire au revoir. Depuis deux jours, ils n'avaient plus de munitions pour leurs canons antichars et ils n'avaient fait qu'écrire des lettres et détruire leurs emplacements. Il pourrait aussi bien encore écrire des lettres quand il serait ailleurs. Il nous demanda si nous demeurions sur place. Je lui répondis que nous n'avions pas reçu d'ordre de repli. Il secoua la tête et nous tendit la main. Il ne dit pas un mot, mais parut amer. Nous ne pouvions rien y faire. Sa visite était comme une présentation de condoléances. Nous étions à la fois des

survivants et des morts.

La nuit descendait lentement sur la région. Le clocher de l'église du Chesne-Populeux disparaissait lentement dans la brume. Un instant, je repensai aux belles soirées d'été que j'avais passées à Beauvallon sur Mer, sur le golfe de Saint-Tropez, à la ville hongroise de Siófok sur la côte sud du lac Balaton, à une réunion à Marseille, à une promenade à Paris au bois de Boulogne.

— Un été perdu dans une année perdue, *dis-je à Barati.*

Il ne dit rien. Il regardait fixement l'endroit où se trouvait le poste d'observation du onzième régiment d'infanterie. Ce régiment appartenant à notre Division couvrait notre flanc droit, C'était une hérésie militaire d'avoir nos postes d'observation aussi proches l'un de l'autre pour surveiller le même secteur, mais le terrain était défavorable et on ne pouvait procéder autrement. J'avais de bons rapports avec les observateurs du onzième, car nous avons suivi ensemble les conférences inspirées du capitaine Montambeau à Pfaffenhoffen. Je suivis le regard de Barati. Les observateurs du Onzième rampaient hors de leurs abris et cavalaient avec leur équipement sur le dos. Je criai :

— Allô, Pierro !

Pierro s'approcha à cinq mètres. Nous pouvions maintenant nous entendre parler.

— Pierro ! Que faites-vous ? Êtes-vous relevés ?

— Non, nous sommes rappelés au P.C. Le régiment se replie.

— Et qu'en est-il pour nous ?

— Je ne sais pas, dit Pierro. Nous avons l'ordre d'emporter tout.

Nous nous saluâmes.

— À bientôt !

— À bientôt !

Barati, Malagrida et moi échangeâmes des regards. Eux aussi partent ! Disaient nos regards. Allions-nous rester seuls ? Ça ne nous paraissait pas possible. Si un régiment d'une Division se replie, les autres ont à se replier pour maintenir une ligne de front. Or, on nous laisse. Que se passe-t-il ? Nous demandions nous, mais personne n'osait dire un mot.

La nuit tomba. Les bruits de tanks devenaient de plus en plus distincts. Les Divisions blindées devaient s'être groupées derrière le village du Chesne. J'appelai Truffy. Une voix fatiguée répondit :

— Unités blindées ?

— Oui, mon lieutenant.

— J'informe la Division.

Ce fut tout. Nous attendions toujours et il ne se passait rien. Soudain, Barati donna son opinion :

— Je crois que derrière nous toute l'artillerie a pris la clé des champs.

Seul le fantassin sait ce que cela veut dire. Cela signifie la fin, le vide total.

— Absurde, *dis-je*.

Ma voix ne devait sûrement pas sonner très convaincante.

Je me mis en attente de signaux de fusée. Sur la ligne de front, trois fusées rouges annonçaient une attaque de chars, mais, malgré mes yeux fouillant le noir, je n'en voyais pas. Pourtant, j'entendais les bruits de chenilles. La nuit était chaude et les étoiles dans le ciel étaient proches. À l'horizon, d'autres étoiles montèrent des profondeurs derrière la colline. Des étoiles allant du jaune au rouge et au vert jaillissaient de la terre. C'étaient les signaux lumineux émis par les Allemands. S'il n'y avait pas eu le bruit continu des monstres d'acier en mouvement, le tableau entier aurait été celui d'un feu d'artifice en été avec la terrasse d'une maison sur la pente d'une colline et quelque peu plus bas un village en fête. Un déploiement de couleurs. Mais chaque couleur représentait la mort et j'attendais toujours les trois étoiles rouges annonçant l'attaque de chars.

Habituellement, nous dormions tour à tour. Vouloir rester éveillés toute la nuit nous rendait trop fatigués et alors nous commencions à voir des fantômes. Nous avions des tours de garde de deux heures, mais cette nuit-là le sommeil était impossible. Barati et moi scrutions la nuit. Seul Malagrida, le mince mineur portugais avec son grand menton et ses profonds yeux noirs, le souriant et obligeant camarade Malagrida, dormait.

Je me reposais en travers sur la marche conduisant à notre abri, quand une fusée éclaira le visage du Portugais. Je pus voir qu'il souriait. Peut-être rêvait-il d'un feu d'artifice dans le parc de Bussaco.

Il était neuf heures trente, lorsque j'entendis des pas et des voix sur la route qui mène du Chesne à Châtillon en passant devant notre bois. Des Français ? Je reconnus la voix du lieutenant Jean Gay de la deuxième compagnie. Je l'appelai :

— Où allez-vous, mon lieutenant ?

Le gros et gras lieutenant Jean Gay était de Perpignan. Il portait toujours des guêtres blanchies. Sa voix de jeune homme très joyeux me répondit en un faible falsetto :

— Nous partons.

— La seconde compagnie ?

— Non, le premier bataillon au complet.

Le séjour en secteur par durée de 3 jours au début passa le 3 juin à 5 jours. Le premier bataillon avait séjourné du 25 au 29 mai au Chemin des Mulets, avait remplacé le 3^e bataillon dans le secteur coude du canal des Ardennes, Petites-Armoises, ferme de Bazancourt du 29 mai au 3 juin ; le 3 juin, relevé par le 2^e bataillon qui venait du secteur du canal aux abords du Chesne-Populeux, le premier bataillon retournait au bois du Chemin des Mulets ; le 10 juin alors qu'il était sur le point de relever le 3^e bataillon dans le secteur du canal aux abords du Chesne-Populeux, le premier bataillon reçut l'ordre de décrochage immédiat, ordre qu'il exécuta vers 22 heures pour se porter à La-Croix-aux-Bois.

Alors qu'il était encore à parler, les trois étoiles rouges s'élevèrent dans le ciel. Ce n'était pas une illusion. Barati les vit en même temps que moi. Venaient-elles du camp ennemi ? Non, elles venaient sans aucun doute de la plaine où se trouvaient encore stationnés nos deuxième et troisième bataillons.

Je soulevai le récepteur et je tournai la manivelle. Mais au lieu d'une voix humaine, le silence seul frappa mon oreille.

Aucun silence de la voix humaine ne peut être aussi terrifiant que ce silence mécanique, un silence impénétrable, malin, dissonant. Je tournai la manivelle comme un engragé, mais rien ne se faisait entendre sauf ma propre sonnerie comme un écho méprisant.

Venant de la route, j'entendis encore les bruits de pas d'une troupe en marche. Des minutes s'écoulèrent. J'entendis des voix que je reconnus. Je hélai un camarade qui appartenait à la septième compagnie appartenant au deuxième Bataillon.

— Oui, *dit-il*, le deuxième bataillon qui tenait le secteur du canal avec les Petites-Armoises se replie aussi.

En fait, le 2^e bataillon, qui avait pris en charge le secteur du coude du canal des Ardennes et des Petites-Armoises depuis les 7-8 juin, était sur le point d'aller au chemin des Mulets lorsque l'ordre de repli lui parvint tard dans la nuit.

Où ? Personne ne le savait. Sur ordre ? Les Allemands n'avaient pas attaqué. Aucun combat ne se livrait à ce moment-là. Peut-être serions-nous remplacés, avança quelqu'un, mais personne ne le croyait. Les bottes résonnaient sur le sol caillouteux, on n'entendait pas le bruit des pas, mais plutôt un traînement continu. Nous étions trois observateurs sachant que nous serions seuls une fois ce bruit disparu.

J'avais à prendre une décision. Le téléphone ne fonctionnait plus. Mais d'un autre côté, nous n'étions pas autorisés à quitter notre poste sans en avoir reçu l'ordre.

Barati se rendit à la rencontre des troupes en marche et parla à un officier. À son retour, il déclara :

— C'est le troisième bataillon. Il ne reste plus personne.

Le 3e bataillon avait pris en charge dans la nuit du 3 au 4 juin le secteur entre Le Chesne et le coude du canal. Il avait reçu du P.C. le 10 juin vers 21 heures 30 un ordre préparatoire de repli. La 10e Cie avise le P.C. du décrochage du 14e R.I. en totalité à partir de 22 heures. Information transmise au P.C. du régiment À 0 heure 35, ordre était donné au troisième bataillon de décrocher immédiatement et en totalité.

Mes deux compagnons me regardèrent, le médecin roumain de Montpellier et le mineur portugais de Bussaco. Les observateurs du onzième régiment d'infanterie étaient partis, les canonniers du quatorzième régiment d'artillerie étaient partis, nos trois bataillons étaient partis. Un commandant de deux hommes n'est qu'un petit responsable, mais quelle différence est-ce de diriger deux hommes ou deux mille ? Un homme est-il justifié de décider pour d'autres ? Être responsable ? Oui, un homme peut être responsable, mais envers qui ? A-t-il des obligations à respecter sinon envers Dieu qui, lui, ne demande rien et ne donne à aucun homme des droits sur les autres hommes ?

Je les dévisageai. Deux paires d'yeux brillaient dans la nuit. Je savais que ces deux hommes désiraient partir. Ils me faisaient confiance. J'aurais aimé les satisfaire, mais nous n'étions pas censés quitter notre poste sans ordre. Je griffonnai quelques lignes sur un morceau de papier :

— « Depuis l'interruption du service téléphonique, les observateurs du onzième régiment d'infanterie et les canonniers du bataillon antichar se sont retirés. Depuis neuf heures quarante du soir, nos trois bataillons font retraite. S.V.P., envoyez instructions ».

C'est tout ce que je pouvais faire à ce moment-là. Je donnai le billet à Malagrida :

— Porte-le au colonel ou au lieutenant Truffy. Reviens aussi vite que tu peux avec la réponse. Il est maintenant dix heures, tu devrais être de retour pour minuit.

Malagrida prit son fusil qui était presque aussi haut que lui. Il avait une excursion périlleuse devant lui, mais il était heureux de bouger. Nous nous serrâmes les mains en silence. Il était notre seul espoir. Les minutes s'écoulèrent, interminablement. Les tirs de l'artillerie allemande augmentaient de violence. Nos canons se taisaient toujours. Ils avaient sans doute quitté la forêt. Nous restions dans nos abris. Nous rangeâmes nos instruments pour le cas où Malagrida reviendrait avec des ordres d'évacuation. On n'entendait plus de bruits de troupe en marche. Nous avions peur de parler. De temps à autre, nous prêtions l'oreille à la nuit. Nos nerfs étaient tendus jusqu'au point de

rupture. Pour la quatrième fois, je rangeai et sortis mes jumelles ; il me fallait m'occuper. Les Allemands avaient-ils déjà à travers bois atteint le chemin par lequel Malagrida était parti et devait revenir ? Partout, des arbres brûlaient. Nous essayâmes de nous reconforter l'un l'autre en calculant que Malagrida ne pouvait être de retour avant minuit trente. J'avais encore un fond de bouteille de gnôle ; je le bus. Il venait juste de dépasser minuit, quand j'entendis des pas. Je me glissai prudemment hors de l'abri. Barati allait me suivre ; je le saisis par le poignet. Nous retenions notre souffle.

— Das wird wohl der Weg nach Châtillon sein ! (*C'est bien la route vers Châtillon, dit un homme à l'accent prussien immanquable.*)

Ils devaient être trois ou quatre. Ils parlaient fort tout en se tenant debout. Je réfléchis. Que va-t-il arriver si Malagrida se présente maintenant ? Je cherchai à tâtons mon fusil.

C'était toujours mon bon vieux Remington n° 1751 et je savais qu'il ne fonctionnait pas, qu'il ne pouvait fonctionner. Alors, le silence se rétablit. Les Allemands étaient partis, mais nous restâmes encore silencieux.

Je sortis mon couteau de poche et essayai d'en dérouiller la lame. Barati se mit à déchirer des lettres ; l'activité combat l'anxiété. Le cadran phosphorescent de ma montre affichait une heure du matin,

— Malagrida ne reviendra pas, *dit Barati.*

J'avais la même impression. Malagrida avait dû se faire tuer en chemin. Dans les semaines précédentes, cinq observateurs avaient été tués sur ce trajet. Ou bien, Malagrida nous avait laissés tomber. Oui, tous les deux, nous avions pensé cela. Je le dois à vous, Firminio Malagrida de Bussaco d'écrire que nous ne vous faisons pas confiance. Pourquoi les hommes ne se font-ils pas confiance, quand ils sont dans une situation extrême ? Mais tu ne nous as pas trahis, mon petit Malagrida. Tu sortis du bois tout doucement à une heure quarante comme une vision. Dans l'épisode de la Bible du « *Buisson ardent* ». (Exode 3,1 -12), Moïse entend la voix de Dieu et s'approche du buisson ardent : — « Et l'ange du Seigneur lui apparut dans la flamme du feu au milieu d'un buisson. Et il regardait et voyait que le buisson brûlait en flamme et que le buisson n'était pas consommé. »

Malagrida rampa jusqu'à nous. Je lui recommandai de parler doucement. Mais comment aurait-il pu parler autrement, il était au bout de son souffle. Il n'avait pas abandonné le lourd fardeau qu'était son fusil. Il le lança dans le fossé. J'avais peur de lui demander quoi que ce soit. Alors, il nous dit :

— Ils sont partis.

Barati et moi demandâmes à l'unisson :

— Qui ?

— Tous, *dit Malagrida et il but avidement du bidon de Barati.*

Je ne comprenais pas :

— As-tu parlé avec le colonel ?

— Je n'ai pas vu de colonel.

— Es-tu allé voir dans le bois le campement de notre compagnie ?

— Le bois est vide.

Il le dit presque avec indifférence. Pantelant, il s'allongea.

Je regardai dehors. Nous étions seuls.

— Ils nous ont oubliés, *dit Barati.*

Je commençais à comprendre et en même temps je réalisais que la loi écrite que nous avions apprise par cœur avait perdu sa validité : pour la première fois, les liens de discipline étaient rompus.

Le général Decharme avait réuni vers 16 heures à Briquenay tous les responsables des différents secteurs de sa division, afin qu'ils se préparent au repli. Alors que les autres unités de la Division avaient déjà effectué des retraits dès 16 heures et avaient reçu l'ordre de repli général vers 18 heures, le P.C. du colonel Debuissy ne fut avisé qu'à 21 heures de ce repli général, ordre que son régiment entreprit immédiatement. Le lendemain 11 juin matin au point du jour, les derniers pionniers quittaient les Petites-Armoises et il ne restait plus sur le front du 21^e R.M.V.E. qu'une section sur la place des Petites-Armoises avec un canon de vingt-cinq. Elle ne quitta le village que le 11 juin matin « sans relève », un officier étant venir la quérir avec une chenillette.

— Nous partons, *dis-je.*

Les deux autres acceptèrent facilement ma décision. Sur le plancher humide de l'abri, qui nous abritait depuis plus de deux semaines, gisaient nos misérables biens, un sac de couchage, une paire de chaussures de rechange, un poêle de cuisine, des couvertures, des chandails. Il était impossible d'emporter tout cet attirail en plus de nos instruments d'optique qui pesaient plus de cent kilos. Après consultation rapide, nous décidâmes de laisser nos effets personnels et de sauver les « yeux du régiment ».

Notre décision n'était pas héroïque : nous étions simplement trois soldats incapables de perdre confiance dans l'armée en une seule nuit. Je doutais même encore de l'histoire de Malagrida. Peut-être s'était-il égaré dans une autre forêt. J'étais même sûr que nous trouverions le colonel et tout son P.C. à leurs places usuelles. J'abandonnais mon poste sans ordre et ça ne me laissait pas la conscience tranquille. Je craignais plus la confrontation avec le colonel que les obus tombant autour.

Nous arrivâmes au bois du P.C. vers trois heures du matin. À l'est, du côté de Châtillon, l'aube grisonnait le ciel noir. Au coin du bois, un gros tronc d'arbre gisait en travers du sentier. J'appelai la sentinelle qui se tenait là jour et nuit. Aucune réponse. Nous passâmes par-dessus le tronc d'arbre. La cagna où se tenait le colonel, son chef d'état-major et où plusieurs autres officiers avaient leurs abris se trouvait à notre droite. Je criai :

— Mon colonel !

Pas de réponse.

— Mon capitaine !

Pas de réponse.

J'allai à l'abri du colonel. Je sautai dedans. Je m'enfonçai dans quelque chose de mou. Je m'abaissai et palpai : c'était un édredon et le seul rappel d'une vie humaine. Je grimpai dehors. Je heurtai une chaise et je m'apeurai du bruit.

Pourtant, c'est sans inquiétude de voir l'ennemi entendre mes cris :

— Mon lieutenant ! Mon lieutenant !

Mais aucune réponse ne vint du bois. Nous n'entendions que des craquements de branches çà et là. Je courus à l'abri que je m'étais creusé pendant les heures où je n'étais pas en devoir à mon poste d'observation. Les autres observateurs avaient leurs abris à côté du mien. Je criai leurs noms. Ils ne me répondirent pas. Dans mon propre abri, je me heurtai à quelque chose de pointu : le casque allemand de la Grande Guerre.

Barati et Malagrida s'étaient allongés. Je m'assis à côté d'eux. Maintenant, qu'allions-nous faire ? Tous les trois, nous nous le demandions et cette communauté de pensée nous apporta son réconfort chaud ; nous étions trois enfants abandonnés à eux-mêmes ; nous étions trois camarades et les vrais camarades n'ont jamais été plus que trois.

La première lueur du jour colora de violet la cime des arbres. Nous étions le 11 juin. Nous avons un espace vide à la fois derrière nous et devant nous. Les cimes des arbres étaient hautes dans le ciel. Autour de nous, tout avait pris des proportions gigantesques.

Trois hommes attendaient dans le bois, seuls face à soixante mille ennemis appartenant à six Divisions.

4) La retraite

Dans l'après-midi du 10 juin 1940, vers 13 heures le général Decharme fut appelé au Corps d'armée à Senuc. Vers 15 heures, il prescrivait par téléphone une réunion à Briquenay, lieu de son P.C., des chefs d'état-major des régiments d'infanterie et d'un officier par groupe d'artillerie, ainsi que des chefs de service et des chefs de corps non utilisés au contact (14^e R.A., C.I.D., G.R.D. 29). Peu de temps après, il était de retour à Briquenay. Il apportait l'ordre de repli. Le front avait cédé entre Attigny et Rethel. La 6^e armée était en pleine retraite et la 36^e D.I suivait le mouvement. La situation était extrêmement grave, la 35^e Division menaçait d'être tournée à sa gauche. L'ordre donné était de profiter de la nuit pour partir dans le plus grand silence, afin d'aller se regrouper une trentaine de kilomètres en arrière sur l'Aire, à la hauteur de Grandpré.

Le mouvement se réalisa sans que l'ennemi s'aperçût toute la matinée du 11 qu'il n'avait plus personne devant lui.

La Division retraite en trois groupements de marche.

À gauche, c'était le 21^e R.M.V.E., groupement Debuissy, renforcé par la 601^e Batterie antichar et appuyé par le premier groupe du 14^e RAD ; il suivit la lisière à l'ouest de l'Argonne, par la Croix-aux-Bois et Sainte-Menehould.

Au centre, le groupement Pamponneau avec le 11^e RI, appuyé par le 3^e groupe du 14^e RAD, avait comme itinéraire la route qui traverse l'Argonne, nord-sud, par La Harazée, Les Islettes, Lachalade. L'itinéraire du centre était aussi suivi par un groupement de marche aux ordres du lieutenant-colonel Martyn formé du Centre d'Instruction divisionnaire ou C.I.D. et du 18^e Bataillon d'Afrique ou 18^e B.I.L.A. empruntaient aussi l'itinéraire du centre le 214^e RAD et la Compagnie de Pionniers

À droite, c'était le groupement d'Olce, avec le 123^e RI renforcé par la B.A.D.C. du 14^e RI et appuyé par le deuxième groupe du 14^e ; il devait marcher entre l'Argonne et la Meuse par Varennes et Clermont.

À partir du 12, le 29^e GRDI du chef d'escadrons de Rolland fut divisé en trois tronçons, capitaine de Carrère à gauche, capitaine Jean-Jean au centre, capitaine de Lestrangé à droite. Ils firent du combat retardateur afin de soulager les fantassins : en effet, après les combats du jour, les fantassins marchaient jusqu'à l'aube pour voir arriver en camions, quelques instants après, les premiers éléments ennemis qui n'avaient pas suivi durant la nuit, mais s'étaient reposés et restaurés et qui, ravitaillés en vivres et munitions, sans aucune fatigue puisqu'ils étaient transportés, revenaient au contact. Extrait du livre de Robert Dufourg « La 35^e Division dans la bataille de 1939-1940 ».

Nous marchâmes quarante-huit kilomètres sans repos et alors nous

retrouvâmes notre régiment. Avant de partir, nous avons tenu un conseil de guerre. Nous avons estimé que seule la route vers le sud-ouest, vers Vouziers et Séchault, demeurerait ouverte et que notre régiment faisait retraite dans cette direction. Nous avons à peine quitté la forêt de Noirval que nous vîmes que les villages brûlaient. Avant cela, nous avons vécu dans la cécité confortable de la forêt.

En avant, à droite, à gauche de nous, le ciel était rouge. Les villages en feu avaient une couleur qui leur était particulière, pas exactement rouge, mais plutôt un rose bizarre, lépreux, surplombé par l'horizon. *Le brouillard qui les cachait à l'ennemi se leva à la mi-journée.* À l'Est, le soleil se leva et ses rayons se mélangèrent avec l'ardente couronne. On ne pouvait situer exactement l'Est, car des soleils émergeaient de tous côtés.

Nous traversions les villages en feu. Ici et là, une maison ou un mur épargné se tenaient encore debout. Les murs des maisons étaient noircis et l'air résonnait d'étranges pétilllements. Les cloisons brûlaient avec des crépitements de papier froissé. Les murs étaient parfois intacts, seuls le toit et l'intérieur de la maison brûlaient. Je pensai aux maisons de papier de mon enfance avec des fenêtres en papier cellophane et à l'intérieur, des bougies. À Noël, les joueurs de Bethléem venaient et nous montraient la grange où le Seigneur était né. Les maisons au bord de la route ressemblaient aux maisons des histoires de Noël. Ne semblant pas réelles, elles ne nous inspiraient aucune horreur. De temps en temps, un mur s'écroulait, mais sans bruits : il se désagrégeait comme un morceau de pain s'émiettant dans une main d'homme.

L'odeur de cadavre se mélangeait à l'odeur des incendies au point où elles étaient indiscernables l'une de l'autre. Nous courions pour traverser les villages, car la chaleur y était intenable. Je ne sais pas ce qui nous fit avancer ni pourquoi nous avons cru que tout serait sauvé si seulement nous pouvions retrouver notre régiment. Le chemin de la retraite nous était indiqué par les fusils et les équipements abandonnés. En dehors de cela, nous rencontrions des cadavres qui ne pouvaient pas nous donner d'informations.

Malagrida était possédé par l'idée que les morts sur les bords de la route n'étaient pas morts. À cinq ou six reprises, il en retourna un et le secoua dans l'espoir de le réveiller. Je ne dis rien jusqu'à ce que je voie le petit Portugais essayer de faire parler un cadavre à demi carbonisé.

Je craignis alors qu'il fût devenu fou. Nous le persuadâmes finalement d'abandonner ses vains efforts. À partir de là, il ne prononça plus un mot.

À part quelques chats, la seule créature vivante que nous vîmes fut une vieille femme. Quand nous l'aperçûmes, nous crûmes à une hallucination. C'était dans

un village (*Monthois*) entre Vouziers et Séchault. Elle était assise devant sa maison en feu sur un banc que les flammes avaient miraculeusement épargné. Elle était très vieille, mais peut-être n'avait-elle vieilli que dans les derniers jours. Sa chevelure sale grisâtre tombait en mèches sur son visage ridé. Elle était assise calmement sur le banc et regardait fixement devant elle. Les flammes léchaient presque son dos.

Nous l'approchâmes et tentâmes de lui parler. Elle nous dévisagea sans nous répondre.

Quand nous lui demandâmes si elle avait faim, ses traits montrèrent enfin un peu d'animation. Elle leva les yeux ; ils étaient brûlés comme les maisons de l'autre côté de la rue.

— Avez-vous faim, *demanda-t-elle en détachant lentement les syllabes ?*

— Non, nous n'avons pas faim ; mais vous, avez-vous faim ? *répêtâmes-nous.*

— Oui, *répondit-elle* ; je vous apporte quelque chose.

Elle se leva de son banc, soutenant douloureusement son dos de ses deux mains. Avant que nous ayons pu la retenir, elle était entrée rapidement dans la maison en feu. Les flammes la dévorèrent comme sorcière au bûcher. Nous restions là immobiles, comme agrippés au vide.

Tandis que nous reprenions notre marche, nous comprîmes ce qui s'était passé. Pendant que notre Division contenait les Allemands, à peu près tous les régiments derrière nous et à côté de nous avaient retraité. Derrière nous, un vide de plusieurs kilomètres était apparu. Les bombardements allemands avaient mis le pays en feu devant nous et derrière nous. Quel que soit le chemin que nous empruntions, le ciel était embrasé ; nous ne pouvions que baisser la tête et marcher sans réfléchir, sans regarder tels des enfants jouant à l'autruche. De temps à autre, les Allemands bombardaient le coin et nous devions nous jeter dans le fossé. Pensaient-ils vraiment écraser encore des troupes là ? Ou bien, tout simplement, s'amusaient-ils à tout détruire ? Dans les deux cas, leurs raids ne semblaient pas avoir de plan. Deux fois, des sirènes de stukas en piqué hurlèrent. L'effet était terrifiant, c'était comme un coup de foudre entraînant presque la perte de connaissance. Jamais je ne vis d'avion français combattre les Stukas.

Henry de Montherlant (1895-1972) dans son essai « Mors et vita » de 1932 crie de stupéfaction, lorsque pour la première fois en deux ans de la Grande Guerre il aperçoit des avions français :

— « Il y avait donc des avions autres que boches ! »

Malheureusement, à cette Deuxième Guerre, nous n'eûmes pas l'opportunité d'attendre deux ans. Jamais nous ne sentîmes de façon plus poignante la

nature inégale de la lutte que ce matin de juin où les Stukas semèrent sous nos yeux la mort dans un pays mort. Ils bombardaient des villages qui étaient déjà en feu. Ils déchiraient de cratères de bombes une terre qui était déjà trouée et ils tuaient des morts pour une troisième ou quatrième fois. Ils descendaient du ciel comme des anges vengeurs avec leurs épées flambantes. Mais sur la route par laquelle l'armée française avait retraité vers l'est ne restait que trois Volontaires le corps épuisé, les pieds meurtris. Nous trouvions comique que tant d'efforts fussent déployés pour la mort de trois hommes.

À dix kilomètres environ au sud de Séchault, à l'approche du bois de Cernay-en-Dormois, nous trouvâmes l'arrière-garde de notre régiment formée de quelques traînants qui manquaient de force pour continuer de marcher. Pas un véhicule n'était présent pour les transporter.

Après quarante-cinq kilomètres de trajet, ils étaient affamés et malades. Ils restaient couchés au bord de la route et ne nous demandaient même pas d'où nous sortions. En réponse à nos questions, ils secouaient les épaules et disaient qu'ils « attendaient les Allemands »

L'un d'entre eux était le compositeur Hajos, un jeune, gars très doué. (*S'agirait-il de Joe Hajos ou Joseph Hajos ou József Hayos, pseudonyme Harry Bois, 1907-1982 ?*) En février, nous étions allés ensemble en permission à Paris. Hajos me conduisit aux Folies Bergères où, jusqu'au déclenchement de la guerre, il avait produit ses propres revues. Il était couché sur la route, face au sol, les mains écrasées sur les oreilles et le nez dans la poussière. Il dit qu'il était incapable de regarder.

Ça ne servait à rien de lui demander pourquoi. À la longue, je le persuadai de nous accompagner. Maintenant que le régiment était proche, nous avions plus conscience de notre fatigue. Nous avions jusqu'ici marché comme dans un rêve, comme dans un vide infini, au centre d'un monde inexistant, sans la fatigue qui appartient au monde réel et n'a pas sa place dans le monde des rêves.

Soudain, à quelques kilomètres du but, nous sentions la douleur dans nos pieds, notre dos, nos épaules. Les instruments nous paraissaient plus lourds. Sous l'écorchure des lanières, nos épaules se mettaient à brûler comme des plaies. Deux kilomètres plus loin, nous retrouvâmes la Compagnie de Commandement à laquelle nous appartenions. Nous atteignîmes le bois de Cernay à la nuit tombante. Le premier homme que nous rencontrâmes fut l'adjudant Lesfauries couché dans un trou d'obus à côté du petit Bercovitz. Lequel tenait comme à son habitude son casque sur son ventre.

Lesfauries nous parla :

— Quoi de nouveau, les gars ?

En apparence, il s'imaginait que nous étions allés au coin acheter « l'Intran ». Ensuite, nous trouvâmes le colonel qui nous couvrit d'éloges pour notre courage et voulait nous proposer pour la Croix de guerre. Nous nous jetâmes dans un trou d'obus et nous dormîmes. Nous étions si fatigués que nous ne fîmes même pas l'effort de soulager nos épaules de leurs lourds fardeaux. Quand je me réveillai, le lieutenant Truffly était couché à côté de moi. Je lui demandai ce qui s'était passé. Il regarda droit devant lui et dit avec une infinie tristesse dans la voix :

— Rien. Ils vous ont tout simplement oubliés.

Dans une heure, nous devions repartir et marcher ; trente, quarante, cinquante kilomètres ? Certains dirent qu'ils étaient incapables de continuer. D'autres, déjà debout, étaient pressés de partir. Tous étaient à la recherche de quelqu'un pour les sécuriser. Quelqu'un de fort. Si au moins on pouvait s'appuyer sur les vieux soldats. Mais ce n'est pas vrai que la guerre fait des hommes forts. Est héroïque celui qui ne doute de rien. Mais rien de tel à attendre des vieux soldats. Ils restaient muets, comme étouffés et désorientés en eux-mêmes.

Nous étions allongés dans un énorme cratère créé par une bombe de stuka dans le sol de la forêt. Dans ces bois, ce n'est jamais le printemps. La terre était humide et la mousse verte était glissante comme du varech. Jaunes ou brunes, les feuilles dataient du précédent automne et même des deux précédents automnes. L'automne persiste tout l'été dans ces bois ; il dort en attendant son heure. Les cimes des arbres sont les gardes du palais qui protègent l'automne endormi contre les rayons du soleil, mais elles n'offrent aucune protection contre les stukas. Dans le trou toujours prêt à devenir charnier où nous nous trouvions, nous discutâmes de toutes sortes de choses possibles. Qu'arriverait-il si nous perdions la guerre ?

Chacun se posait la question, mais personne n'osait s'avancer plus loin. Même Vago, qui avait toujours été plein d'optimisme, se taisait. Étienne Vago était un jeune Hongrois, étudiant des Beaux-Arts, constructeur d'un des pavillons de la dernière Exposition universelle (1937). De petite taille, il paraissait n'avoir que dix-neuf ans au plus quand nous quittâmes tous les deux Paris pour Barcarès (*il était né en fait en 1908...*) Depuis, il s'était laissé pousser la barbe et était devenu caporal pour paraître plus vieux. Ça lui faisait une noble tête ressemblant au Christ et ça me rappelait son oncle Joseph Vago, l'architecte du nouveau bâtiment de la Société des Nations.

Son oncle Joseph, père de Pierre Vago dont le frère aîné Lazlo, père d'Étienne, était aussi architecte. Livre : József Vágó 1877-1947 par Anne Lambrichs 2003. Institut français d'Architecture. Étienne Vago était le deuxième enfant de Lazlo

Vago, l'oncle de Pierre Vago. Pierre Vago, 30 août 1910 à Budapest-1^{er} février 2002 à Noisy-sur-Ecole, fils de l'architecte hongrois Joseph Vago 1877-1947 et de la cantatrice Ghita Lenart... il entrera dans la résistance en 1941. Il publia ses mémoires en 2000 : « Une Vie intense ». Il décéda en 2002 à 92 ans. Étienne Vago était arrivé à Paris à peu près en même temps que Pierre Vago qui y arriva à l'été 1928. Voici ce que Pierre dit de son cousin Étienne à la page 197 de son livre : — « Celui-ci s'était plu dans l'ambiance pour moi insupportable de l'école des beaux-arts et y resta de nombreuses années ; il obtint son diplôme, travailla comme dessinateur dans quelque agence et comme la coutume le voulait épousa la belle Liliane, première dans la maison de couture Grès. En 1939. Toujours citoyen hongrois, il s'engagea dans le régiment de marche de volontaires étrangers. En 1940, dans la débandade générale, il se rendit à Céret, ville au pied des Pyrénées orientales, retrouver Liliane réfugiée chez des amis. Mais il eut la malencontreuse idée de se présenter à la gendarmerie pour régulariser sa situation. On le pria de se présenter le lendemain à la citadelle de Perpignan... où on le mit en prison. Liliane fit de vaines démarches pour l'en sortir. Je me rendis aussitôt à la citadelle, je le trouvai complètement apathique. Il n'avait été ni inculpé ni condamné : c'était la pire des situations dans une prison. Il a fallu des mois et des dizaines d'interventions pour qu'un jour on lui demande enfin :

— «*Qu'est-ce que tu fous là ?*» *Et qu'on le laisse partir. »*

Étienne Vago participa à l'élaboration du monument les Trois Colonnes de Barcarès.

Même sous le pire bombardement, Étienne Vago au 21^e régiment de marche de volontaires étrangers passait au moins une heure à soigner sa barbe. Avec un petit peigne et un mouchoir de poche, il coiffait sa chevelure blond foncé. Jamais il n'employait son temps libre à autre chose.

*Il était maintenant étendu pathétiquement à mon côté ; il semblait ne plus être de force à supporter la fatigue. Il dévisageait de ses yeux tristes le Suisse Kellenberger. Physiquement plus fort, ce dernier, régisseur à Tabarin, dressait des plans pour le futur (*le Bal TABARIN, 34 /36, rue Victor Massé 9e ; cet établissement a disparu en juillet 1966, le bâtiment détruit in catimini*) :*

— *Quelle que soit la façon dont la guerre finira, la grande vie nocturne continuera à Paris.*

Soudain, une pluie de bombes s'abattit sur la forêt. C'étaient de petites bombes presque inoffensives ; souvent, elles n'étaient faites que de bois. Mais en tombant, elles émettaient des sifflements insupportables comme des milliers de sirènes.

Le lieutenant vint me rejoindre sur le bord de la route et nous nous assîmes

dans le fossé. Malgré son uniforme sale, sa pâleur, sa barbe blonde et rousse et non rasée, il gardait des yeux calmes et bons derrière les verres de ses lunettes.

— Pourquoi ne contre-attaquons-nous pas ? *demandai-je.*

Il répondit doucement en se tenant la tête entre les deux mains :

— Je ne comprends pas. Ils nous ont dit que la Division à notre gauche avait reculé, si bien que nous devons reculer de quelques kilomètres, juste pour consolider la ligne de front. Et...

Je le vis hésiter.

— Et ?

— Ils ont aussi dit à la Division à notre gauche que nous avions reculé sous la pression allemande et qu'ils devaient donc retraiter.

— Oui. Mais...

Je ne pus mener ma pensée à son terme.

— La même chose est arrivée à la Division à notre droite, ils devaient reculer puisque nous avions reculé, et ainsi de suite tout le long du front. Mais c'est impossible, cela voudrait dire...

Il n'acheva pas sa phrase.

— Penses-tu qu'il nous reste encore quelque espoir ? *demandai-je encore.*

Il me regarda pour voir si je parlais sérieusement.

— Espoir ? Peut-être un miracle. Quoi d'autre ? Comment pourrions-nous gagner cette guerre ? N'avons-nous jamais parlé de victoire ? Jamais. Nous ne connaissons pas le mot « victoire », nous ne connaissons que le mot « paix ». Pendant neuf mois, nos généraux ont rêvé de faire la paix avant que la guerre ne commence réellement. Pendant neuf mois, ils ont saboté toutes les préparations possibles. Nous le savions bien, mais que pouvions-nous faire ?

— Alors, tu penses qu'ils voulaient perdre la guerre ?

— Non, ils ne désiraient pas la perdre puisqu'ils ne voulaient pas la commencer. Ils voulaient signer la paix avec Hitler. Ils refusaient d'admettre que cette guerre était l'opposition entre deux conceptions du monde. Peux-tu comprendre cela ? Ils — ...

— Alors, ils sont des traîtres.

Le mot m'avait échappé et de prime abord je le regrettai, mais Truffy garda le regard droit devant lui sans sortir de son calme.

Dans le petit bois derrière nous, les petites bombes sifflaient.

— Traîtres ? Non. Ils sont honnêtes avec eux-mêmes, car ils admettent que dans cette guerre idéologique, ils sont du côté de l'ennemi. Ils sont plus honnêtes que nous qui disons que nous combattons pour la France. Mais ça n'a rien à voir avec la France ni l'Allemagne. Nous n'osons pas dire que nous

sommes prêts à mourir pour une idée. Vois-tu, nous étions fiers de partir à la guerre sans enthousiasme ni chant, mais sans entrain on ne peut gagner une guerre. Ce n'est pas une question de plus ou de moins de canons. La chose importante, c'est que le peuple sache pourquoi il meurt. L'honnêteté de nos généraux, c'est qu'ils sont fidèles à la trahison qui a commencé à Munich.

L'ordonnance du colonel arriva alors chercher Truffy. Avant qu'il parte, je n'eus le temps que de lui poser une dernière question :

— Comment va-t-on pouvoir évacuer le secteur tout entier par une seule route ?

En partant, il désigna la route du doigt sans rien dire. Je vis qu'il marchait le dos courbé.

Les troupes s'écoulaient sans interruption vers l'arrière. Les canons encombraient la route. On ne voyait ni auto ni camion ni semi-chenillés, uniquement des chevaux.

Les seuls avions étaient ennemis et lorsqu'ils apparaissaient, les charretiers criaient, fouettaient, juraient en entraînant les chevaux dans les bois. Les chevaux ne connaissaient pas le sens du mot Stuka ni du mot Junker, ils ne savaient pas que des cieux descendait le feu, aussi refusaient-ils d'entrer dans les bois.

Dans le poème « Atta Troll » d'Heinrich Heine, l'ours croit que Dieu est un ours polaire. Ces chevaux croyaient que Dieu était un cheval blanc géant et ils ne pouvaient imaginer qu'il puisse se livrer à de tels crimes. Ils ne s'écartaient du chemin que lorsque les soldats les cravachaient furieusement. Ils bondissaient alors dans les bois, coinceant entre les arbres chariots et canons au point qu'ils devaient être abandonnés.

— Planquez-vous ! Planquez-vous ! *criait-on de tous côtés.*

Cachés dans les bois, les hommes avaient peur que les chariots d'artillerie demeurés sur la route trahissent leur présence aux bombardiers. Les hommes sur la route avaient peur que les bombes lancées sur les bois s'égarent sur eux.

— Planquez-vous ! Planquez-vous !

Un millier d'échos répondaient dans les bois comme des voix de fantômes invisibles.

Je rampai jusqu'à notre grand trou de bombe. L'adjudant Lesfauries, chef de nos télégraphistes, discourait. Il voulait retourner voir sa femme à Paris avant que la Ville tombe. Il ne comprenait pas que la France n'ait pas encore demandé un Armistice depuis longtemps.

Personne ne se souciait de l'origine des nouvelles qui circulaient. Il suffisait que quelqu'un dise que cela venait du colonel ou de quelque autre officier. De

temps à autre, on citait même que telle ou telle information venait de la Division. La « Division » était quelque chose de gros, de mystérieux, d'invisible dans l'arrière-plan du régiment. (*La 35^e DI comprenait : le 11^e RI, le 123^e RI, le 21^e R.M.V.E., le 14^e RAD, le 214^e RAD, le 29^e GRDI le 18^e BIIA, le CID 40.*) La Division était en rapport avec le Corps d'armée et le Corps d'armée était en contact avec le GQG, le grand quartier général. Le GQG ne pouvait pas se tromper. Quand l'information venait prétendument d'aussi haut, elle ne pouvait être fausse.

Tandis que nous démarrâmes, nous apprîmes que la Russie avait déclaré la guerre à l'Allemagne ; que l'Allemagne avait été obligée de détourner une grande partie de ses troupes vers l'est et qu'on allait pouvoir souffler un moment sur le front occidental. Nous allions déclencher une contre-offensive dans peu de jours, voire peu d'heures. Des détails s'ajoutèrent à ces racontars : encouragée par les bonnes nouvelles, la RAF avait mis en feu les usines de munitions de la Ruhr. Les Anglais avaient débarqué des troupes fraîches à Dunkerque, Paul Reynaud avait fait au peuple de Paris une allocution disant que le miracle attendu s'était produit. Les Polonais et les Roumains combattaient au côté de la Russie.

Ainsi allions-nous retraitant, mais toute fatigue oubliée. Pendant deux heures, les avions allemands ne se montrèrent pas, nous prîmes cela aussi pour un bon signe. Apparemment, ils avaient plus à faire que de s'occuper de nous.

Le sergent Gärtner, l'étudiant alsacien en théologie qui disparaissait chaque soir, était au centre de l'intérêt commun. Il était radiotéléphoniste et propriétaire d'un poste radio ER 11, poste fabriqué en 1929 et qui pour sûr devait être en grève depuis belle lurette. Cependant, la bonne nouvelle courut que la vieille boîte avait repris vie. Gärtner raconta qu'il avait pu capter Paris. Paris rapportait que les Russes avaient franchi la frontière allemande.

Les quarante kilomètres à accomplir ne nous faisaient plus aussi peur. L'adjudant Lesfauries marchait devant en chantant. Il avait plus de quarante ans, mais il ne se laissait plus ébranler. Il pensait simplement que c'était pitié que nous devrions bientôt revenir par cette même route. Il aurait aimé mieux pouvoir voir d'autres paysages. Je marchais avec ma compagnie en plein jour en file indienne le long de la route étroite. Nous n'en étions pas moins ainsi une cible évidente pour les avions ennemis. Outre qu'elle nous exposait contrairement au gros bon sens, cette retraite était certainement en désaccord stratégique avec les dernières bonnes nouvelles. Mais nous pensions que des raisons stratégiques que nous ignorions l'expliquaient et que nous étions à l'aube d'une période de chance. Nous avions confiance en la Division. En ce

deuxième jour de retraite, tout était rose. La chance commençait. Le soir, on eut même de quoi manger.

Était-ce le miracle attendu ? Nous quittâmes la route de Séchault vers le Sud et prîmes la route de l'Ouest vers Reims. Tout ce que nous savions était que les Allemands avaient crevé le front au nord et dépassé Rethel. Que nous changions brusquement de direction nous paraissait de bon augure. Tout n'était pas perdu. La résistance s'organisait apparemment à l'Ouest.

Une belle soirée douce s'installait sur la campagne. Les bois baignaient dans une couleur violet pâle. Mon estomac grognait. Il était lourd d'être vide. La route montait plutôt fort. Nous arrivâmes à un passage à niveau près du village de Manre. Là, nous rencontrâmes pour la première fois nos compagnons des jours à venir, le dix-huitième bataillon de chasseurs à pied. Ces chasseurs étaient appelés « Joyeux », terme qui voulait dire qu'ils avaient un casier judiciaire dans la vie civile. L'histoire des Joyeux n'avait donc rien de gai. Trois bataillons de Joyeux avaient été reformés à partir de criminels remis en liberté pour la durée de la guerre, pour autant qu'on puisse appeler liberté la vie de militaire. L'idée était apparemment d'empêcher les criminels d'échapper à leur devoir patriotique de tuer et de voler tout en contrôlant qu'ils ne volent ni ne tuent civilement. C'était trop injuste que des criminels puissent demeurer dans une prison bien chauffée durant la guerre. Aussi lorsque celle-ci commença, ils eurent une remise de leurs sentences ; cependant, les cas vraiment désespérés furent incorporés en bataillons distinctifs et envoyés au front. Le bataillon était la plus grande unité de ces criminels, car un régiment complet risquait d'être plus dangereux que bon. Être assigné aux Joyeux était la pire punition à infliger à des officiers français. Ils ne restaient pas plus d'un mois ou deux chez les Joyeux. Durant cette période de temps, ils ne pouvaient avoir que des relations officielles avec leurs collègues des autres régiments et ils n'en avaient pas les privilèges. Il va sans dire que les Joyeux étaient envoyés dans les endroits les moins gais. La récompense pour bonne conduite était un pardon après la guerre pourvu que le soldat fût encore vivant. Au passage à niveau de Manre, donc, nous croisâmes les « Joyeux » pour la première fois. Nous les affectionnâmes plus que jamais. Ces voleurs de banque assassins de femmes nous donnèrent le plus précieux qu'un soldat puisse donner à un autre : nourriture et bonnes nouvelles. Joyeux, ils méritaient bien ce terme. Ils étaient campés autour de la maison abandonnée du garde-barrière et ils étaient en plein banquet à notre arrivée.

Nous avons perdu nos roulantes depuis longtemps ou bien on nous les avait détruites de peur que leurs fumées attirent les bombardiers. Plus sereins, les

Joyeux cuisinaient calmement sur le poêle du garde-barrière et une fumée idyllique sortait de la jolie cheminée rouge. Ils devaient être là depuis plusieurs jours, car ils avaient tué plusieurs vaches. Ils nous offrirent un menu complet depuis du rôti de bœuf saignant jusqu'au café chaud. Leur officier bricolait une grosse radio brune dans la salle de séjour. Il disait qu'elle venait juste de tomber en panne.

À quelle Division les chasseurs à pied appartenaient et ce qu'ils faisaient dans la région étaient impossibles à savoir. Je doute qu'eux-mêmes en eussent une claire idée. Dans ce monde en perdition, ils s'étaient bâti un foyer. Qui d'autre aurait pu mieux qu'eux s'adapter à une telle situation ? *Le 18^e B.I.L.A. était rattaché à la 35^e Division depuis fin mai. Plusieurs autres B.I.L.A. combattirent en métropole en 1940, lesquels ? S'ajoutant au 1^{er} B.I.L.A., bataillon d'active, quatre demi-brigades, soit douze bataillons disciplinaires, furent formés en octobre 1939 : B.I.L.A. (Tunisie) 11, 12, 21, 25 ; B.I.L. (Lorraine) 15, 16, 18, 19 ; B.I.L. (Dauphiné) 24, 20 ; B.I.L. (Jura) 23, 28.*

Les ordres étaient de marcher toujours en file indienne afin de garder le contact avec l'avant-garde de notre régiment, mais à la barrière ferroviaire éclata un fouillis sans nom. Totalement indifférents au reste du monde, nous nous entassâmes autour de la cuisine d'où provenaient des arômes prometteurs. Jamais hôtes ne furent plus amicaux que ces criminels relâchés. Ils partagèrent avec nous tout ce qu'ils possédaient. J'étais un des derniers à entrer.

Il ne restait plus que deux pièces de viande et au moins vingt hommes attendaient. Auprès du poêle se tenait un grand et mince gaillard avec des os de joues protubérants, une bouche édentée et un crâne rasé couvert d'un mince duvet de repousse. Il me regarda avec ses gros yeux hyperthyroïdiens et ensuite les quatre ou cinq autres criminels présents dans la cuisine. Les Joyeux se consultèrent brièvement des yeux et finalement le plus grand décréta :

— Je vous offre votre souper. Nous, nous trouverons quelque chose, pauvre vieux...

Ayant sans doute encore à tirer au moins quinze années de prison, il n'avait aucune raison de se sentir désolé à mon égard.

Le lieutenant distribuait le café. Je lui demandai :

— Avez-vous des nouvelles, mon lieutenant ?

— J'en ai, mon gars. Les Russes ont franchi la frontière polonaise !

— Alors, c'est vrai ?

— Je le dis. C'est vrai.

Je sortis sur la route. La chemise me collait au dos. Dans l'air flottait l'odeur du printemps, saturée de rosbif juteux et de souvenirs.

Le ciel était violet noir, couleur de la prune mûre. Mon estomac était plus douloureux que jamais. Vers dix heures du soir, nous arrivâmes dans une forêt et alors nous fûmes enfin autorisés à prendre du repos. *Le 11 juin en soirée le P.C. du 21^e R.M.V.E. était situé dans les bois de Bouconville, 7 à 8 km à l'est de Manre.*

Le colonel était assis par terre avec une carte devant lui et entouré de quelques officiers. Il m'envoya chercher et me désigna l'endroit où je devrais installer mon poste d'observation le jour suivant.

— Alors, nous n'allons pas plus loin, mon colonel.

— Non, nous prenons position. Nous devons attendre l'arrivée des Allemands. Il paraissait de bonne humeur. Il s'était accordé une pipe, mais tenait sa main sur le fourneau pour cacher la lueur à d'éventuels avions.

— Nous en saurons plus bientôt, *dit-il*. J'attends le général.

Je me frayai un chemin à travers les bosquets et je rejoignis mes camarades. Ils s'étaient installés pour la nuit au mieux possible avec leurs fusils à côté d'eux. Nous avions tous les pieds en sang et nous n'avions pas ôté nos souliers depuis plusieurs jours, mais ça n'avait pas d'importance : nous parlions d'un grand miracle.

— Qu'a dit le colonel ? *me demandèrent-ils*.

— Nous prenons position demain.

— Et à propos des nouvelles ?

— Vraies, naturellement. Toutes vraies.

À peine avais-je parlé qu'à travers les feuilles nous entendîmes les officiers accueillir le général. Il était arrivé avec son ordonnance et un autre officier. Il parla à haute voix. Il parlait distinctement et nous pouvions entendre chaque mot ;

— Oui, *répondit-il à la question du colonel*, la Russie a déclaré la guerre. La Roumanie et la Turquie non, mais elles mobilisent. La progression allemande a été stoppée. Presque tout le Rhin allemand est en feu. Les Anglais ont bombardé la Ruhr avec huit cents avions. Nous leur avons servi leur propre médecine.

Il se pencha alors vers le colonel. Très probablement, il lui parlait de notre prochaine journée d'action.

Quand le général fut parti, le colonel vint à nous :

— Eh bien, les jeunes ! Prenons un verre ensemble. Vous l'avez bien mérité.

Nicola, le cuisinier du colonel, apporta une dame-jeanne remplie de gniole et en versa un demi-quart à chacun.

Le colonel quant à lui ne but pas. Il ne buvait jamais. Mais il s'assit parmi

nous avec son chef d'état-major et le lieutenant Truffy. Je trinquai avec le lieutenant :

— À votre santé, mon lieutenant.

— À la vôtre, mon vieux.

L'alcool me brûla la gorge en dévalant.

— Alors, les Russes, après tout... *commençai-je.*

— Oui, les Russes, *dit Ouchakoff à côté de moi.* Les Russes ont toujours sauvé le monde.

C'était un Russe blanc, un réfugié tsariste et un antisémite, mais il avait oublié tout cela. Il n'était plus qu'un Russe. Je ne sais pas sur quelle donnée historique il basait cette croyance d'une Russie sauvant le monde, mais tous nous agréâmes. Il n'existait rien que nous eussions contesté. Une sensation de complet bien-être nous avait envahis telle la béatitude qui précède la mort. Nous étions épuisés, souffrants, nos nerfs étaient atones comme les intestins d'un animal mort. La vie au front, cette vie dangereuse que les menteurs professionnels appellent « virile » ; cette vie sauvage, cette confrontation permanente avec la mort, elle ne nous avait rendus ni plus résistants ni plus forts. Elle nous avait affaiblis. Nous étions habitués à la peine, mais pas à la joie.

Je sentis des larmes chaudes descendre sur mes joues. Quoi, si ce n'est pas vrai ? Un profond cafard se cachait au fond de mon âme, mais il ne voulait pas sortir de l'ombre. Je buvais et je parlais. Nous buvions et nous parlions. Un sursaut de révolte gonflait nos cœurs, nos yeux pleuraient. Nous nous endormîmes avec un sourire serein. Au même moment, les premières unités motorisées allemandes entraient dans Paris.

Je suis incapable d'expliquer comment de telles nouvelles pouvaient naître ni ce qui nous les faisait accepter pour vraies ou fausses. La guerre est une grande tragédie collective engendrée et rendue supportable à la fois par l'esprit collectif. Au moment où une armée cesse d'être une collectivité et où chaque soldat se met à ressentir sa propre tragédie, la guerre est perdue. Quand la foi du soldat commence à dépendre de sa propre humeur, comment une armée peut-elle survivre ? Et nous commençons chacun à dépendre de notre propre humeur.

Les pas de notre retraite avaient été si rapides que nous n'avions pas eu le temps de disposer de radios à écouter. Notre instinct était notre radio et il nous trompa rarement. Nos ondes psychiques ne sont pas aussi compréhensibles que les ondes physiques, mais notre radio mentale fonctionnait sans faiblesse. Comment sinon expliquer que les rumeurs que nous avions acceptées comme

vraies le soir du 11 juin, nous savions le lendemain matin qu'elles étaient fausses.

Il est vrai qu'il y a eu des projets de contre-attaque vers l'ouest le 11 juin, mais dès le 12 la tenaille allemande était déjà déployée dès le 12, car si avec la percée au Sud les Allemands fonçaient déjà au Sud-est vers la Suisse, et que du côté nord, ils ne s'étaient rendu compte qu'assez tard la veille du décrochage du 21^e CA, cependant ils avaient vite rattrapé l'avance que les fantassins français avaient prise et ils fonçaient déjà énergiquement droit au Sud, refoulant devant eux les éléments retardateurs. Un vide s'était installé à gauche du 21^e R.M.V.E. et ce régiment placé au plus creux de la tenaille allemande était le plus immédiatement exposé à l'encercllement et à l'anéantissement.

Le soir du 11, nous avons crié et ri et nous nous étions endormis heureux ; pas un d'entre nous n'avait douté. Le matin suivant, nous nous réveillâmes avec la connaissance que nous avons été dupés. Pourtant, rien n'était survenu durant la nuit. Personne n'osait dire à son voisin que des ondes incompréhensibles lui avaient révélé la vérité. L'un d'entre nous essaya de résumer nos conversations de la veille, mais ses mots tombèrent à plat et personne ne se soucia d'en ramasser des fragments pour en discuter. Comme envahis d'une honte insupportable, nous évitions de nous regarder. Nous acceptions mal de nous être laissés bernier, nous avions honte d'avoir été aussi crédules et nous restions silencieux.

Notre désappointement, venu des airs comme notre enthousiasme l'avait été, atteignit son comble vers huit heures du matin le 12 juin quand l'ordre fut donné de nous rendre à marche forcée à Vienne-la-Ville. Cette localité était située à environ trente kilomètres au sud-est des bois où nous avons passé la nuit, mais j'appris que les ordres du capitaine Billerot étaient de nous faire suivre la voie ferrée zigzagante qui se rendait au même endroit, mais avec dix kilomètres en plus. Nous allions donc encore battre en retraite et dans les plus dangereuses conditions en pleine lumière du jour. *Le premier bataillon de son côté quitta le bois d'Autry le 12 juin à 20 heures et atteignit Vienne-la-Ville le 13 à 3 heures du matin. Autry est à environ 6 km à l'est de Bouconville. (Par route, Autry à Vienne-la-Ville = 20 km par Ville-sur-Tourbe et 15,6 km par Vienne-le-Château.)*

Notre marche forcée jusqu'à Vienne-la-Ville fut une de ces tortures médiévales à laquelle aucune armée moderne ne saurait résister. Je me rappelais les mots du capitaine Mirambeau :

— « À cause des progrès mécaniques, la guerre moderne entraîne un maximum de dangers avec un minimum d'épreuves. »

Dans notre expérience, un maximum d'épreuves s'était toujours accompagné d'un maximum de danger. La principale torture fut de marcher sur de durs cailloux. Pour nos supérieurs, les routes et les champs paraissaient trop dangereux, les bois impraticables. Le plus sûr serait de suivre la voie ferrée, car les Allemands devaient savoir que les trains ne circulaient plus.

D'abord, nous allâmes en file indienne sur plus de quarante kilomètres de la voie ferrée reliant Sommepy, Manre, Autry, Vienne-la-Ville. Naturellement, les avions allemands nous localisèrent bien avant même que nous ayons atteint Autry. Ils ne se donnèrent pas la peine de nous bombarder. Ils se contentèrent de descendre entre trois et quatre cents mètres d'altitude et de nous arroser du feu de leurs mitrailleuses. « On était canardé » comme on dit dans le jargon français. Comme d'habitude, nous ne constatâmes aucune réaction de la part de notre aviation ni de celle de notre DCA. Nous-mêmes étions interdits de faire feu, « de peur de révéler notre position » ! Nous nous cachâmes dans les bois et attendîmes que les Messerschmitt se fatiguent de la chasse. Une chose que nous apprîmes de cette guerre est comment on se sent quand on est chevreuil, daim, lapin ou faisan.

Par bonheur, il s'était mis à pleuvoir peu après que nous eûmes atteint la voie ferrée (*1 la ligne Sommepy Manre, Autry. 2 la ligne Challerange-Autry, Vienne-la-Ville, Sainte-Menehould ouverte le 10 décembre 1882, fermée aux voyageurs le 28 septembre 1969 et aux marchandises le 1^{er} février 1971*). Les heureux chasseurs boches semblèrent s'être retirés dans leurs pavillons de chasse. Alors commença notre cheminement entre les rails. L'espace entre les traverses était trop grand et nous étions trop fatigués pour l'enjamber. Nous marchâmes sur les pierres écrasées que nous ressentîmes à chaque pas à travers nos semelles minces, humides et déchirées. Nous étions trempés. Personne parmi nous ne comprenait pourquoi les trains ne circulaient plus et pourquoi nous étions les seuls êtres vivants pour ainsi dire utilisant la voie ferrée. À aucun endroit, le rail n'était endommagé ou arraché, aucun cratère de bombe n'était visible alentour.

Une sonnerie intense heurta soudain nos oreilles. Nous approchions de la gare d'Autry. L'impression était étrange d'arriver à la gare où personne ne nous attendait par voie ferrée non en train, mais à pied. Pas de porteurs, pas de chef de gare, pas de journaux, pas de bière, pas de voyageurs. La seule chose vivante de la gare était sa cloche. Sa sonnerie stridente se soutenait sans interruption. En plus de la cloche, vivait aussi tout de même l'horloge au-dessus de l'entrée. Elle marquait l'heure avec une précision embarrassante. La population venait sans doute d'être juste évacuée. La pluie se mit à tomber

avec une fureur croissante. Le ciel était noir. Un bon nombre d'entre nous étaient trop fatigués pour se mettre à l'abri dans la gare. Les hommes s'affalaient dans les fossés toutes les cinquante minutes où notre capitaine indiquait avec son sifflet la pause avec une régularité sans faille. Les hommes s'écrasaient à terre là où ils se trouvaient. Leurs visages étaient couverts de pluie, leurs havresacs étaient trempés et ils étaient couchés dans les flaques d'eau. Maintenant à vingt, dix, cinq pas d'eux se trouvait un bâtiment où ils pourraient s'abriter, mais même les plus proches, couchés sous l'horloge, ne pouvaient plus avancer. Et la cloche continuait de sonner.

Quelques-uns, nous nous traînâmes jusqu'au bâtiment. Les portes étaient ouvertes. Une de ces portes claquait au vent et grinçait sur ses charnières. Sur la table du chef de gare étaient empilés de nombreux documents et lettres. Une bouffée de vent souleva quelques papiers dans la pièce. Les murs de la salle d'attente étaient placardés d'horaires pour l'été 1940. Le long du mur étaient rangées de vieilles chaises brunes avec leurs sièges troués. Le coin déchiré d'une affiche s'agitait au vent. Symbolisant la Côte d'Azur, la femme représentée dessus, une belle baigneuse au dos nu, me regardait de ses yeux langoureusement publicitaires. Quand j'étais entré dans la salle d'attente, un soldat y était déjà, assis sur un banc. Il était penché sur le petit poêle d'acier au milieu de la pièce.

— Qui est cet homme ? Il me semble l'avoir déjà vu, mais je ne le reconnais pas, *pensai-je*.

Un doux sourire illumina son visage gris et mince littéralement masqué par ses paupières inférieures tombant de ses yeux comme de lourds sacs sur le dos d'un homme faible. Je le reconnus. Il s'appelait David Laifer et il appartenait à ma compagnie. Gaillard robuste, imprimeur de profession, il travaillait au bureau de la compagnie. Son père avait gagné plusieurs décorations dans la Légion étrangère durant la Grande Guerre. Je lui avais parlé tous les jours durant notre entraînement à Barcarès. Empâté et rose, Laifer se joignait à tout et se rendait toujours utile. Chaque samedi, il partait voir des membres de sa famille à Narbonne et revenait chargé de pâtisseries. Pendant un certain temps, il avait occupé une couchette voisine de la mienne ; et maintenant, je ne l'avais pas même reconnu.

Je lui demandai s'il avait quelque chose à manger. Il me montra son havresac posé à côté de lui. Je l'ouvris et trouvai une boîte de sardines. Je lui demandai si je pouvais l'ouvrir. Il opina. Nous partageâmes le contenu. Laifer avala quatre ou cinq sardines sur un morceau de pain rassis que j'avais de mon côté. Il était à moitié mort d'inanition et n'avait pas eu la force d'ouvrir son sac. La

porte du bureau du chef de gare continuait de claquer au vent. J'allais pour la fermer quand j'aperçus le petit rouquin Dési dans le bureau. Il ne me remarqua pas.

Je le regardai en me demandant s'il n'avait pas perdu la raison. Ce rouquin Dési, ce gentil petit technicien en électricité qui ne perdait jamais courage et qui ne connaissait pas la fatigue et qui dans les moments les plus sombres s'arrêtait à discuter les questions de fond, courait frénétiquement d'un bout à l'autre du bureau comme à la recherche de quelque chose. Il fourrageait dans les papiers du chef de gare, tripotait le télégraphe, essayait d'ouvrir une horloge. Son casque était de travers sur sa tête rousse et de l'eau dégoulinait sur son cou. Je lui parlai :

— Que fais-tu ?

Il se retourna d'un bond.

— Je cherche quelque chose.

Ses petits yeux tremblaient curieusement. Son visage verruqueux était tout à fait jaune.

— Que cherches-tu ?

— La cloche !

Il continua sa recherche, bousculant les papiers et ouvrant les tiroirs. Je le dévisageais en silence. Il s'approcha de moi, m'examina en retour et dit :

— Comment peux-tu l'endurer, cette cloche ? Moi, je ne peux pas. Je veux l'arrêter, mais comment faire ?

Il s'assit, posa les mains sur ses genoux et regarda fixement devant lui. Son visage d'enfant paraissait fatigué et vieilli.

C'est alors qu'entra Henri Laifer, le frère de David Laifer, imprimeur comme lui. Il était le fier possesseur de la dernière motocyclette disponible de notre compagnie. Ayant tout accompli par la route, il venait de nous retrouver. Il nous dit qu'il ne s'était rien passé sur son trajet et que nous aurions pu l'utiliser en toute sécurité.

(La liste n° 17 des prisonniers de guerre mentionne : Laifer Henri, 9-7-09. Varsovie. 21^e R.I. Il nous demanda si nous savions où était son frère David : il ne l'avait pas vu depuis quatre jours.

— Tu viens juste de le dépasser, *dis-je*. Il est dans la salle d'attente.

Il me regarda, devint blanc. Il voulut dire quelque chose, mais referma la bouche sans même avoir prononcé un mot. Il fit demi-tour et sortit. Je compris qu'il était passé devant son frère sans le reconnaître.

Une dizaine de minutes s'étaient écoulées. Le signal du sifflet se fit entendre. Nous sortîmes sur le quai. Ceux qui étaient couchés sur les rails se levèrent

mécaniquement.

Le train qui n'avait que des jambes quitta la station. Derrière le bâtiment, le clocher d'une Église sortait du brouillard gris. Un nom était inscrit dessus : Monplaisir.

Le son strident de la cloche qu'on ne pouvait pas arrêter nous poursuivit pour un autre kilomètre. Des rails, des rails, et encore des rails. Des lignes parallèles se rencontrant à l'infini, me disais-je, le symbole de l'éternité. La voix du professeur Stepan, mon enseignant en géométrie au Frantz-Joseph Gymnasium resurgissait, moqueuse en moi, répétant :

— « Les lignes parallèles se rencontrent à l'infini, les rails se rencontrent à l'infini. »

Rails et lignes parallèles sont la même chose. Nous marchions entre des barres parallèles. À droite et à gauche se trouvaient des bois. Quelque chose s'agitait dans les bois. Il semblait y avoir combat quelque part. J'entendais le bruit des tanks. Le bruit était tantôt à droite, tantôt à gauche ; le bruit d'une bataille. L'adjutant Darroussat me dépassant en sautant d'une traverse à l'autre, je lui demandai :

— Qu'est-ce que c'est ?

Le vieil adjudant secoua les épaules. Ses joues avaient leur bonne couleur comme d'habitude. Il circulait le long de la colonne et aidait chaque fois qu'il le pouvait. Dans son bidon, il avait apporté un litre de gniolle et en donnait une gorgée à qui en avait besoin. En tant qu'adjutant, un grade entre sous-officier et officier, il ne transportait pas usuellement de fusil, mais seulement un revolver. Maintenant, il transportait deux fusils appartenant à deux soldats incapables de les porter eux-mêmes. Équipé ainsi, il gardait encore une belle allure. Il faut dire qu'il n'était pas encombré par un casque. Ce vieux guerrier qui avait servi dans la marine, puis dans la Légion étrangère et finalement comme fantassin pendant la Grande Guerre refusait de porter un casque. Il refusait de quitter son képi blanc de la Légion étrangère. Comment réussissait-il à garder blanc le couvre képi demeurait un mystère. Il portait son képi jour et nuit en dépit des protestations des officiers et des menaces de sanctions du colonel. Il le portait lors de la pose des mines, lors des patrouilles et encore maintenant. Il savait que sa maison dans les Ardennes avait brûlé et que sa femme et son fils cadet avaient fui sur les routes, tandis que son aîné combattait quelque part sur un autre front. Il connaissait le sens du devoir. Il méprisait les fanfarons et aimait les courageux. Il aidait le faible et chargeait le mort sur ses épaules. Tel était l'adjutant Darroussat. La France à de tels hommes à côté du reste. Maintenant, il me dépassait à la course.

— Je ne sais pas ce qui arrive, *dit-il*, mais tire-toi vite derrière moi. J’obéis et je le suivis en courant. Haletant, je le rejoignis.

— Nous avons pris les premières places, *dit-il*, *en riant*.

Il enjamba la clôture, j’en fis autant sur ses talons. Il ne s’était pas trompé. Dans un coin, nous trouvâmes une cabane pleine de lapins. Ils mâchonnaient en toute innocence. Darroussat en saisit trois par les oreilles et m’en passa deux dans la main.

— Prends-les, *dit-il*. Un homme doit manger.

Les lapins se débattaient dans mes mains. Je jetai un regard à la maison du garde. Des Pélargoniums rouges, les fleurs favorites de mon enfance étaient encore à la fenêtre. Je pensai à ma grand-mère, paysanne de Balatonboglár au cœur de la Hongrie, qui cultivait ces fleurs.

Nous tirâmes rapidement de l’eau du puits près de la maison. Dans le même temps, la colonne nous avait rattrapés. Plus de cent hommes entourèrent le puits. Ils se poussaient et se bouscullaient. Ils étaient assoiffés, mais ne voulaient pas être décrochés de la colonne en marche. Dans un tel cas, la camaraderie ne compte pas.

Darroussat détourna les yeux. La pause suivante se fit au coin des bois. Un petit fossé profond, mais d’à peine un mètre de large nous séparait de la forêt. Le long du bois, des fraises sauvages étaient mûrissantes, rouges, fraîches, invitantes, désirables. Pourtant, personne ne franchit le fossé.

Les bruits de la bataille se rapprochaient.

Je continuai mon chemin entre les rails, tenant dans mes mains mes quadrupèdes agités. Marchant quelques pas à mon niveau, le capitaine me dit :
— Ce sont nos chars. Nous sommes protégés des deux côtés.

Un cri terrible sortit des bois. Ce cri, l’appel angoissé du blessé, nous le connaissions tous. Pourtant, les bois paraissaient pacifiques. Nous échangeâmes des regards, mais nous ne dîmes rien. L’eau de pluie dégouttait des branches. La terre suait et sentait. Quelque part, un homme mourait. Nous nous éloignâmes des bois. Les bruits de bataille s’estompèrent. Bientôt, le grondement des chenilles ne fut plus qu’un bruit de tonnerre s’éloignant dans le lointain.

— Protégé des deux côtés, *me répétais-je en moi-même*. Nos tanks...

Dans ma rêverie, la voix du capitaine Billerot se confondit avec celle du professeur Stepan du Franz-Joseph Gymnasium à Vienne. Les lignes parallèles se rencontrent à l’infini. Parallèles, rails, tanks. Les tanks aussi se rencontrent à l’infini. Nos tanks...

La pluie avait cessé. La nuit était tombée et nous ne l’avions pas remarqué.

Imperceptiblement, le ciel assombri par les nuages s'était changé en ciel de nuit. À l'horizon, seulement brillait une bande dorée.

Une plaine s'étendait à droite et à gauche, si grande à notre vue qu'on l'aurait crue illuminée. Pas loin de nous, des hommes étaient couchés dans l'herbe. Leurs chevaux pâturaient dans les champs. C'était deux escadrons de cavalerie. Les hommes étendus dormaient du puissant sommeil de l'épuisement. Les chevaux hennirent.

— Nos tanks..., *dit Darroussat*

Nous étions debout *côte* à *côte* et regardions la plaine. Le brouillard s'élevait du sol comme de petits feux de camp. Une main divine étendait un voile sur le paysage. De temps à autre, une lumière argentée tremblotait sur le dos des chevaux. Les soldats dormaient comme sous l'effet d'une main de fée. C'était comme si nous étions sur notre chemin vers l'au-delà. Dans cet autre monde, c'était le printemps. Toute cette scène enchantée avait la grâce d'un tableau de Goya.

— Quel beau pays était-ce, la France ! *dit Darroussat*.

Aucune amertume n'altérait sa voix, seulement un sentiment de gratitude pour quelque chose qui avait été et qui n'existait plus. Vienne-la-Ville fut la première ville où nous rencontrâmes des civils. Ils quittaient la Ville par l'extrémité sud, tandis que nous entrions par l'extrémité nord. Jusque-là, la ressemblance avec une retraite ordonnée avait été maintenue, mais là tout devint chaotique. L'armée défaite sans s'être battue arrivait par trois routes et fuyait au sud par une seule. Les artilleurs dormaient sur leurs chariots. Les chevaux laissés à leur initiative s'arrêtaient ou partaient au trot. Chaque semi-chenillé avait son affût transportant un canon neuf. Seuls quelques-uns avaient des affûts vides. Personne ne se tenait aux croisements pour diriger la circulation. Les attelages se heurtaient les uns aux autres, s'entremêlaient ou étaient poussés contre les murs des maisons. La procession s'étirait des trois côtés aussi loin qu'on pouvait y voir. Des centaines de camions, des milliers de chevaux, d'innombrables canons et mitrailleuses.

Par miracle, la circulation se désengorgeait de temps à autre et les colonnes pouvaient reprendre leur marche. Des fantassins étaient accrochés comme des grappes de raisin à presque chaque chariot. Ils n'avaient aucune idée de qui les transportait et vers où. Quand la charge était excessive, les chevaux arrêtaient. Alors, le conducteur se réveillait, les cravachait et, si ça ne fonctionnait pas, cravachait les hommes, mais le plus souvent cela aussi ne donnait rien : les fantassins épuisés par leurs marches continues s'accrochaient avec la force du désespoir, les mains crispées jusqu'à la « rigor mortis ». De temps à autre,

l'un d'eux s'endormait, ses doigts lâchaient prise et l'homme roulait sur le pavé. Les chevaux tirant les chariots suivants le piétinaient, les roues l'écrasaient.

Nous arrê tâmes à Vieille-la-Ville. Avec mes observateurs, j'occupai une petite maison jaune abandonnée depuis peu sur le côté gauche de la route. Nous avons vu nous-mêmes un homme, une femme et deux enfants en sortir en courant dans la nuit. Je ne sais pas où ils allaient ni même qui ils fuyaient, nous ou les Allemands. Le savaient-ils eux-mêmes ? De toute façon, ils laissaient leur maison ouverte.

La moitié des bâtiments de la Ville était en feu. La plupart des habitants avaient laissé leurs portes ouvertes, mais si par hasard une porte était fermée, les soldats l'enfonçaient. Le feu tombait du ciel et les maisons étaient dévalisées. Le désastre venait de tous les côtés.

Nous avons trouvé une maison amicale, confortable pour ses occupants de la classe moyenne. La première pièce où nous entrâmes fut la cuisine. Imoudsky, qui n'était pas seulement un peintre reconnu, mais aussi un cuisinier expérimenté, découvrit qu'un rôti de veau était dans le four du poêle. Apparemment, la famille était à préparer le souper quand elle avait été effrayée par quelque rumeur et avait quitté précipitamment la maison. Le rôti était brûlé, naturellement, mais j'avais mes deux lapins ; Kellenberger coupa la gorge de deux poulets, Garai pela les pommes de terre, deux pionniers qui s'étaient joints à nous apportèrent quantité de pots de compote, Barati prépara les nouilles au fromage. Seul Ouchakoff préféra s'en tenir à une lecture et une dissertation sur l'art culinaire dans sa généralité.

Ayant dépiauté mes lapins et pelé ma part de pommes de terre, je visitai la maison. C'était une maison plutôt grande et extrêmement confortable. Je trouvai deux ou trois vases remplis de fleurs fraîches, de grandes pivoines fleuries. J'essayai d'imaginer la vie de la famille qui occupait encore la maison quelques heures auparavant. Ce devait être un jeune couple heureux. La jeune femme avait déposé sur le lit un tablier bleu clair avec de petites fleurs. Je le palpai doucement. Dans la poche, je trouvai soixante-quinze centimes. Je les y remis. Je me déplaçais comme dans un rêve. Je perçus que je ne sentirais jamais plus dans mes mains quoi que ce soit d'aussi touchant que ce tablier bleu clair avec ses soixante-quinze centimes. Je le pendis dans le placard à vêtements.

Un grand lavabo trônait dans la chambre à coucher. J'y mis de l'eau, me déshabillai. Je ne me souvenais pas du nombre de jours passés sans se laver. Je fis ma toilette dans le noir, mais alors que je rodais à la recherche d'une

serviette, je trouvai des chandelles. Je les allumai et me vis dans un miroir vieux et usagé au-dessus du lavabo : une face fatiguée, étrange me regardait. Le suif des bougies semblait avoir fondu sur mon visage couvert de lignes et de rides formées par la lumière clignotante. Un visage vieux et usé dans un miroir vieux et usé. Je regardai par la fenêtre passer dans la rue le flot toujours continu des hommes et des chevaux, des chariots et des canons. Les colonnes avançaient lentement, très lentement. Elles s'arrêtaient un temps et repartaient, on n'en voyait toujours pas la fin. Derrière moi, les chandelles clignotaient. Avant de retourner à la cuisine, je voulus savoir ce que serait le jour suivant.

J'allai trouver notre capitaine qui était cantonné dans une maison voisine.

Visiblement éreinté, il était allongé sur un vieux sofa. J'éprouvai de la peine pour lui. Sa responsabilité le dépassait. Quel autre homme aurait désiré accomplir une telle tâche ! Il me parla doucement sans ouvrir les yeux.

— Nous devons faire une pause ici. Mais je viens de recevoir l'ordre de quitter la Ville. Nous partons à minuit.

— C'est impossible, mon capitaine !

Il ne répondit pas. Mais quand je me remis à parler, il m'interrompit :

— Je sais, je sais. Nos hommes sont au bord de l'effondrement. Les quarante kilomètres accomplis aujourd'hui étaient de trop. Mais qu'y puis-je ? Ce sont les ordres...

Il songea un instant, puis il s'assit :

— Nous devons aller à Sainte-Menehould. Nous avons été désignés pour défendre la ville. C'est à dix kilomètres d'ici.

— Dix kilomètres de trop, mon capitaine.

Il songea de nouveau et me dit :

— Nous devons être sur nos positions à Sainte-Menehould Sud à quatre heures du matin. Je ne vois qu'une possibilité. Chacun viendra comme il peut. Je ne puis forcer personne à marcher.

— Compris, mon capitaine.

Je me levai, prêt à partir. Il leva la main.

— Merci, Habe, d'être encore là. *Et comme j'ouvris la porte, il me rappela : j'espère que vous trouverez un véhicule pour vous transporter.*

À ce moment précis, je compris hors de tout doute que nous avions perdu la guerre.

À l'extérieur, près de la porte d'une grange, je fus accosté par le sergent-chef Gärtner, aussi frais et rose que d'habitude. Il était seul comme toujours à ce moment-là de la nuit : c'était l'instant où il disparaissait. Il m'arrêta :

— As-tu entendu la nouvelle ?

— Non !

— La nuit dernière, les Allemands sont entrés dans Paris.

Mon cœur s'arrêta de battre. Aujourd'hui, je pourrais soutenir qu'à ce moment-là je pensai à tout ce que Paris avait été pour moi : les quais, la Place Saint-Michel, les rues tranquilles autour du Dôme des Invalides, le printemps quand je me penchais du balcon d'une maison de la place Mac Mahon ; Paris, la plus enchanteresse, la plus mystérieuse de toutes les Villes, le parc des Tuileries, l'Arc de triomphe, le Bois de Boulogne avec son ciel rose métallique, le goût de son air au bout de ma langue.

Mais ce serait faux de dire cela, car je ne sentis rien de cela et ne dis rien. Je vis seulement le cou du sergent-chef Gärtner et je ressentis l'envie de l'étrangler. Je me contrôlai au prix d'un grand effort. Mon grade était inférieur au sien et je ne pouvais lui donner des ordres. Je lui saisis seulement le bras, le serrai dur et dis :

— Écoute, Gärtner, si tu mentionnes cela à quiconque, je te tue comme un chien.

Je parlai doucement, mais il me comprit. Il s'écria :

— Laisse-moi aller.

Je pressai son bras encore plus fort. Je ne sais pas ce qui m'en donna l'idée, mais cette fois je lui criai dans l'oreille et cette fois en allemand :

— Ich schiess dich nieder wie einen Hund ! (*Je te tuerai comme un chien !*)

Je le laissai aller. Il courut dans la rue jusqu'à une maison en feu. Je le crus saisi par les flammes. En réalité, rien de tel ne se produisit. J'appris plus tard qu'au moment de partir de Vienne-la-Ville, il présenta comme « une crise épileptique ». Il s'effondra au sol et se tordit de convulsions pendant quelques minutes. Il fut laissé à l'arrière. Il aurait quelques heures plus tard été découvert envoyant des signaux aux Allemands sous prétexte d'allumer sa pipe.

Selon certains, il aurait été abattu sur place par un lieutenant d'artillerie. D'autres sources prétendent qu'il présenta des crises épileptiques à répétition à des moments appropriés, jusqu'à ce que les Allemands entrent dans Vienne-la-Ville et qu'il pût faire rapport à ses maîtres. Je ne l'ai jamais revu.

Je retournai auprès de mes observateurs avec l'intention de leur annoncer aussi doucement que possible l'annulation de la pause et l'ordre de nous mettre en route dès minuit. La maison était remplie d'odeurs agréables. Imoudsky revêtu d'un tablier blanc jouait la maîtresse de maison. Kellenberger, une fleur dans les cheveux, jouait le rôle de la servante. La salle à manger n'ayant pas de

fenêtres était tout indiquée pour les chandelles. Un rouge plein de bouquet avait été monté de la cave et Ouchakoff expliqua en expert qu'il était chambré en accord avec son âge. Il nous fit un cours sur la relation existante entre l'âge du vin et le degré nécessaire de chaleur. Petit Garai, le boucher, s'excusa de n'avoir pu rafraîchir le vin blanc. Le docteur Barati mit solennellement la table avec de la vaisselle de porcelaine, des verres et une nappe damassée. Il fut le seul parmi nous à avoir des scrupules : il fit attention de ne rien casser.

Nous étions terriblement affamés. La préparation culinaire, les odeurs, l'abondance nous avaient comblés de bonheur. Mais nous avions oublié de tenir compte de nos estomacs. Chacun avait donné grande manifestation de son appétit. Maintenant, aucun n'osait admettre qu'il était incapable de manger. Nous chipotâmes la nourriture comme les enfants quand ils n'ont pas faim ou n'aiment pas pour tenter de tromper leurs parents. Imoudsky déclara qu'il avait mangé à satiété dans la cuisine. Il s'essuya les mains sur son tablier blanc. Je pensai au tablier que j'avais rangé dans un endroit sécuritaire. À part Imoudsky, personne ne se trouvait la moindre excuse. Nous déplaçons la nourriture d'un coin de l'assiette à l'autre. Je sentis des douleurs aiguës tourmenter mon estomac.

De temps à autre, l'un d'entre nous se levait pour voir ce qui se passait dehors. Le défilé continuait. Le petit Garai sorti à son tour revint au bout de quelques minutes. Même à la lueur des chandelles, il était livide. Ses genoux tremblaient. Il s'assit. Nous le questionnâmes. Il répondit à répétition :

— Les Allemands sont dans Paris.

J'éclatai :

— Qui t'a dit ça ?

— Le lieutenant Truffy.

Nous savions tous que ça ne pouvait être que vrai. Nous nous levâmes. Aucun d'entre nous n'essaya de manger la moindre bouchée. Nous étions tous suffoqués. Selon son habitude, Kellenberger voulut blasphémer, mais son essai tomba à plat. Je racontai la discussion que j'avais eue avec le capitaine et nous décidâmes de dormir en premier lieu afin d'avoir au moins deux ou trois heures de repos. Un par un, nous quittâmes la pièce. Chacun se chercha un endroit pour dormir. Personne ne pouvait aider personne.

C'était comme si tous souffraient de la mort d'une femme que chacun avait aimée à sa façon. Notre chagrin ne nous rapprochait pas. Dehors se traînait une armée endormie et vaincue. Dans la chambre à coucher, Kellenberger s'étendit sur le lit conjugal avec ses souliers sales. Les autres avaient encore une certaine répugnance à commettre un tel sacrilège. Imoudsky et moi retirâmes

le matelas d'un lit et l'installâmes sur le plancher. Une des chandelles crachotait encore. Je trouvai une couverture chaude et la tirai sur mes oreilles. Il faisait soudain froid. Aucun d'entre nous n'arriva à dormir. Je ne sais pas à quoi je pensai cette nuit-là. J'étais fiévreux. J'eus si chaud que je repoussai la couverture et alors j'eus si froid que je dus mettre mon uniforme sur moi. Je frissonnais. J'avais la vision des bottes allemandes marchant sur la Place de la Concorde. Je pensai à la femme qui m'attendait. Imaginai-je aussi les Allemands qui étaient sur nos talons ? Je ne sais pas. Tout était déformé, mais terriblement présent. J'essayais de dormir et en même temps de me tenir éveillé pour être prêt à partir. Je songeais à mon capitaine à qui j'avais promis d'être à Sainte-Menehould à quatre heures du matin. J'imaginai que, malade, je mourais au bord de la route, que, tombant endormi, je me réveillais en panique d'être seul. Tout cela se mélangeait à des visions de Paris, des visions tremblotantes dans une clarté vive, des visions de vie et d'agonie. Tandis que je me promenais Rue de Rivoli et Place de la Madeleine, le Führer hurlait. Je me forçai à me réveiller pour sortir de ce cauchemar. J'étais sûr qu'un autre cauchemar, celui sur le présent, allait suivre. Mais rien n'arriva. Seule la flamme de la chandelle ondulait. J'essayai de prier en français, en hongrois, en allemand. Je ne savais pas en quelle langue Dieu voudrait bien me répondre. Sans aucun doute, il les connaissait toutes, car je tombai endormi et j'eus quelques minutes de détente totale. J'étais presque reposé quand je me réveillai. Il était minuit. Je pris congé des gars, ramassai mon fusil, ma gourde et mon havresac. J'avais perdu ma couverture militaire depuis longtemps. Je pris la couverture que j'avais trouvée dans la chambre à coucher, mais, au lieu de l'enrouler, je la jetai sur mes épaules et mis mon havresac par-dessus. Dans cette tenue peu réglementaire, je sortis sur la rue. Une bouffée de vent glacé m'accueillit. Le flot des troupes en fuite n'était pas encore terminé. Je me plaçai sur le bord de la route et attendis.

5) *Le crime de Sainte-Menehould*

La nuit était noire. Je n'y voyais rien. Le seul bruit était celui monotone des sabots des chevaux en marche. Soudain, des sons familiers heurtèrent mes oreilles. La colonne venait juste de bloquer.

Quelqu'un jurait en hongrois. Je hélai l'homme. Il conduisait en bord de rue un chariot d'artillerie ou quelque chose qui y ressemblait vaguement.

— Me prends-tu à ton bord ?

— Grimpe vite derrière ! Une fois parti, je ne peux plus arrêter mon canasson.

J'embarquai sur son chariot qui était plutôt un avant-train d'artillerie, car il n'avait que deux roues entre lesquelles reposait sur un petit plancher une mitrailleuse. L'homme était assis sur le timon. Je m'accrochai au plancher, le dos pressé contre son dos.

— Tu ne vas pas tomber ?

— J'espère que non.

— Assure-toi.

Il se pencha un peu en avant. La colonne reprit son mouvement. Le cheval se mit à galoper. Derrière nous, un autre bidet cavalait non attelé.

— Surveille que le cheval derrière nous ne se perde pas. Il appartient à notre régiment, à la CA 3, la compagnie d'accompagnement de notre troisième bataillon.

Je me tenais cramponné convulsivement au plancher. Je tenais mon fusil serré entre mes deux genoux. Pourquoi traînai-je encore avec moi ce fusil hors d'âge, me demandai-je, alors que son acier se butait contre mon estomac ?

La courroie de ma gourde s'enroula dans une roue et faillit m'étrangler. Mes jambes pendantes de chaque côté risquaient à tout moment d'être attrapées et brisées. Mon havresac s'appuyait lourdement sur le dos de mon samaritain.

— Qu'as-tu dans le havresac ? *me dit-il.*

— Rien !

— Alors, jette-le.

Je lâchai mon sac. Le cheval derrière passa dessus. J'eusse tout fait de ce que mon bon Hongrois m'eût demandé. N'importe quoi plutôt que de marcher avec mes pieds douloureux et blessés au sang.

Mon compagnon devant moi avait un large dos, un cou charnu du casque jusqu'aux épaules ; c'est tout ce que je voyais de lui. Sa voix était grasse. Il devait avoir un certain âge.

— Où vas-tu ? *l'interrogeai-je.*

Vu l'absence de réponse, je répétai :

— Où vas-tu ?

Encore aucune réponse. Il s'était endormi. J'étais moi-même somnolent. Notre attelage passa sur une pierre et je vis mon sauveur commencer à glisser entre les roues. Je me libérai une main et le remontai.

— Es-tu blessé ? *lui dis-je.*

Il me répondit :

— Je ne sais pas. Je suis trop engourdi, ça fait quatre ou cinq fois que je tombe. J'ai du sang partout.

Il avait parlé sans avoir l'air de se plaindre et simplement comme une constatation de fait. Alors, il me déclara :

— Parle-moi de n'importe quoi, sinon je vais encore m'endormir.

Pour la troisième fois, je lui demandai :

— Où vas-tu ?

— Je ne sais pas. Je suis la colonne,

— Depuis combien de temps vas-tu comme ça ?

— Quatre jours.

— Sans dormir ?

— Sans dormir.

J'étais moi-même envahi par le sommeil. Je réussis quand même à ajouter une question :

— Avez-vous subi de grosses pertes ?

À nouveau pas de réponse. Je le secouai pour le réveiller. La tête roulante sur les épaules, il grommela. Il agit comme s'il sortait d'un long et profond sommeil et ne savait plus où il était.

Il causa enfin :

— Combien de temps pourra-t-on encore continuer comme cela ? *déclara-t-il.*

Nous sommes totalement encerclés.

— Comment le sais-tu ?

— Je sais.

Mon fusil m'enfonçait les côtes et je glissais dangereusement vers le bas. Mes mains étaient brûlantes alors que mes doigts s'agrippaient à l'acier froid de la mitrailleuse.

— D'où viens-tu ? *lui demandai-je.*

— Balaton-Aliga.

Je revoyais Balaton, le pays de mon enfance.

— Ah ! Ça, par exemple. Ma mère est née à seulement vingt kilomètres de chez toi.

Il marmonna quelque chose, puis :

— De la famille ?

— Oui. Et toi ?

— Moi aussi. Les miens étaient à Paris, ma femme et mes deux fillettes ; mais je ne sais pas ce qui leur est arrivé ; les Allemands sont dans Paris. Et toi, que fais-tu dans le civil ?

— Je suis écrivain.

Depuis des semaines, tout le monde riait quand je disais que j'étais écrivain. Aussi rit-il :

— Eh, bien ! Te voilà avec du beau à écrire.

Nous arrê tâmes encore de parler. Le cheval bondissait. Les derniers jours l'avaient rendu sauvage et il fonçait sans arrêt sur un canon en avant de nous. Mon ami eut du mal à le contrôler. Je pus reprendre la conversation :

— Et toi. Quel est ton métier ?

— J'avais une drôle de profession !

— Une drôle de profession ?

— Oui.

Je ne pouvais pas le voir et je me demandais de quoi il avait l'air, l'homme à la drôle de profession. Son rire rauque avait encore plus d'énergie qu'avant :

— J'avais une roue de fortune. J'étais forain. Rien n'est plus beau qu'une roue de fortune.

— Et tu gagnais ta vie avec ?

— Sûr. J'allais de foire en foire. Ma boutique offrait toutes sortes de belles choses à gagner : des vins pétillants, des poulets, des couvertures, des réveille-matin. *Il ajouta brusquement* : ma femme travaillait dans une usine.

Nous étions bloqués à un croisement. Un torrent de voitures, de chevaux et de soldats arrivait de l'autre route. J'entendis les jurons monocordes des Spahis marocains essayant de s'ouvrir un chemin, à eux et à leurs montures. Ils juraient en arabe. Cela sonnait monotone comme la mélopée des musulmans. De temps à autre, on percevait le grondement sourd et saccadé des moteurs des avions allemands qui nous accompagnaient tout en feignant de nous ignorer. Il était tout aussi monotone.

J'eus peur de m'endormir. Je secouai mon compagnon :

— Dis quelque chose ! Dis quelque chose !

— Entrez ! Entrez ! Mesdames ! Messieurs ! *lança-t-il comme à la foire*. Voici le moment ou jamais. Vous allez voir ce que vous n'avez jamais vu. Ici, tout le monde gagne. Aucun numéro perdant. Tous les numéros sont gagnants. Deux chiffres, deux gains. Allons, Messieurs, c'est pour la femme de votre vie. Et vous, Mesdames, c'est pour vos petits amis. Vous n'avez pas de petits amis ? Venez ! Venez ! Ne vous inquiétez pas, c'est la roue de fortune.

Sa voix faiblit et sa tête pencha.

Moi aussi, je m'endormis. Je ne sais pas combien de temps je restai inconscient. Peut-être une minute. Peut-être plus. Mais j'avais rêvé d'un soldat qui tournait la roue de fortune, de soldats allemands remontant à pied les Champs-Élysées en riant et en tenant des lapins dans leurs mains, d'une femme en tablier bleu qui sautait dans le feu en criant « Pas de numéros perdants, Mesdames, Messieurs, pas de numéros perdants ! ».

Un choc violent me réveilla. Les chariots reprirent leur mouvement. Je parlai à mon compagnon inconnu juste pour parler :

— Dans quel genre d'usine travaillait votre femme ?

— Munitions

— Est-elle Hongroise aussi ?

— Non, Parisienne. As-tu une cigarette ?

— Oui, mais nous ne pouvons pas l'allumer.

— Pourquoi ?

— Tu n'entends pas les avions ?

Il rit du même rire rauque qu'auparavant. Il étendit son bras vers l'horizon à l'Est. La Ville de Sainte-Menehould était en feu :

— Ça fait plus de lueurs qu'une cigarette !

Je sortis difficilement mes cigarettes écrasées et lui en tendis une et lui allumai :

— Ça te fait du bien ?

— Oui, ça me fait du bien

Alors, il se mit brusquement à me parler avec hâte comme s'il était pressé de me raconter son histoire avant je ne sais quoi.

— J'ai rencontré ma femme dans une foire. Nous avons planté nos tentes à Sainte-Maxime droit sur la Méditerranée. C'était à l'été 1932. Un été heureux, il faisait chaud. Quand je parlais, les vagues murmuraient derrière moi, elles jouaient de la musique. Une jeune fille gagna une bouteille de vin. Nous l'avons bue ensemble. J'avais trouvé ma femme. J'ai eu pas mal de chance, cet été-là. Même qu'une riche Américaine m'a offert une nouvelle roue de fortune. En argent brillant avec des ampoules de quatre couleurs différentes. Sur la Riviera, personne ne faisait d'aussi bonnes affaires que moi. Même la diseuse de bonne aventure m'enviait et pourtant elle faisait plus d'argent que n'importe qui d'autre. Dors-tu ?

— Non, j'écoute.

— Notre fille aînée a maintenant six ans. Elle danse comme une reine des fées.

Un jour, tu dois aller la voir danser.

Je sentis que son dos bougeait, son large dos avec ses larges hanches. Peut-être voulait-il me montrer comment sa fille dansait.

— Et la petite ?

— Je ne l'ai pas encore vue. Elle est née après mon départ. Elle s'appelle Marie.

Et encore, encore plus brusquement, il demanda :

— Crois-tu que nous soyons totalement encerclés ?

— Je ne sais pas, *dis-je*.

— C'est probable, *constata-t-il d'une voix calme*. Les avions ne nous bombardent plus depuis deux jours. Ça ne vaut plus la dépense. *Il aspira profondément la fumée de sa cigarette*. Ils nous veulent vivants.

Je me tenais difficilement sur l'attelage quand je constatai une disparition :

— Le cheval derrière nous a disparu.

— Merde.

Ce fut tout.

Je me réveillai alors que je tombais de l'avant-train. Le chariot qui suivait put s'arrêter juste avant de me heurter. Les sabots du cheval me touchèrent presque.

Je sentis quelque chose d'humide et chaud me couler sur le visage. J'étais plein de boue et de sang. Je connaissais presque tout de celui qui m'avait amené là sauf son nom. Je lui criai fort :

— Toi ! Toi !

— Saute, *dit-il*. Remonte vite. Je ne peux pas arrêter le cheval.

Je courus le long de l'attelage. Je tendis mon fusil. Mon ami forain l'attrapa. De l'autre main, il m'agrippa. Je réussis à remonter. Je me rappelai le numéro de variétés ou le clown tombe et se relève à répétition.

— Ne me tourne plus le dos. Mets-toi à califourchon derrière moi et dans le même sens que moi et tiens-toi à ma ceinture.

Nous nous retînmes ainsi l'un l'autre de tomber.

— Combien de temps penses-tu que nous puissions tenir comme cela ? *demandai-je*.

— À jamais !

Cela résonnait comme une voix d'outre-tombe. Je l'imaginai dans le rôle du joueur et moi dans celui du mort. Une étrange timidité m'empêcha de lui demander son nom. Peut-être n'en avait-il pas. Nous passâmes alors dans une Ville s'appelant La-Neuville-au-Pont et située à environ six kilomètres de Sainte-Menehould. De la Ville, il ne restait plus que les murs. L'horizon était en feu.

L'aube se levait lentement. La route était tellement encombrée que des bombardements d'épingles n'y auraient pas touché le sol. Des cyclistes se faufilaient dans la cohue. Apparurent bientôt des civils, femmes et enfants. Ils se glissaient entre les chariots et sous les ventres des chevaux. Des cavaliers essayaient de se frayer un chemin. À côté de moi, un Spahi marocain éperonnait sa bête, mais que pouvait faire un cheval fatigué ?

La route était un mur en mouvement. Les chevaux avaient un comportement remarquable. Étaient-ils insensibles à la fatigue ou le déluge de feu, d'eau et de tonnerre les avait-il rendus fous ou sentaient-ils le terrible et ultime danger ? Toujours est-il qu'ils allaient toujours de l'avant. Mais ils étaient devenus incontrôlables.

Les bombardiers allemands dessinaient des boucles et des cercles, mais ils gardaient leurs bombes et ils ne lâchaient plus rien sur la route surpeuplée. Le bruit des moteurs d'avion ressemblait à un rire ironique.

C'est ainsi que nous arrivâmes à Sainte-Menehould. Là aussi, un seul côté de la route se trouvait détruit. Le côté droit, intact avait l'allure de la rue principale d'une paisible petite ville un dimanche. La boulangerie, le débit de tabac, la boucherie étaient fermés. Les grilles devant les portes des magasins étaient tirées. Les vitrines étaient recouvertes de leurs volets de bois. Le côté gauche, par contre, était un complet carnage. Il ne restait que des piliers noircis. À la place des pièces ne subsistaient que des murs carbonisés. Une porte vibrait sur ses charnières, mais elle ne conduisait plus nulle part si ce n'est d'un grand vide à un autre.

Mon conducteur se réveilla soudain et reprit son histoire :

— Marceline va à l'école de danse, sais-tu ? Elle a les meilleurs professeurs. L'une d'entre elles avait été ballerine à l'Opéra de Paris.

— Oh ! *appréciai-je*, comment vois-tu cela ?

Il ne répondit pas. Sa tête retomba à nouveau sur sa poitrine.

Au bout de la Ville, un peu avant le pont du Sud, je remarquai le colonel Debuissy accompagné de son état-major. Debout sur une place ouverte, il regardait la colonne passer et récupérait les éléments de son régiment. Les yeux mornes, il me vit chevauchant la mitrailleuse. Automatiquement, je portai la main à mon casque et alors je l'entendis rugir :

— Habe ! Dieu vous damne ! Qu'est-ce que c'est que cet accoutrement ?

Puis, il hurla :

— Descends du chariot et enlève cette horreur !

C'est alors seulement que je réalisai ce qu'il voulait dire. À Vienne-la-Ville, j'avais jeté une couverture sur mes épaules. Je ne l'avais pas regardée. La nuit

était froide et la couverture était chaude. Maintenant, je la voyais. Un soldat avec un visage ensanglanté et sale avec casque et fusil et sur le dos une pièce de laine rouge avec des fleurs bleues.

— Laisse-moi descendre, *dis-je au forain*.

— Je ne peux pas, *répondit-il*, pas avant que la colonne stoppe.

Je jetai mon fusil sur la chaussée, suivi de moi-même. Je tombai sur mes deux mains qui saignèrent sous l'impact. Le conducteur du chariot suivant poussa son cheval de côté en jurant avec colère. Mon ami à la roue de fortune avait disparu dans un nuage de poussière. J'essayai en vain de le revoir. Je savais tout à son sujet, mais je n'avais jamais vu son visage et je ne connaissais pas son nom.

Notre compagnie se rassembla sur la Grande Place d'Austerlitz. Singulièrement, la place était en bonne partie en bon état. Encore une fois, la cible réelle avait été ratée ; les grands bâtiments de la place demeuraient intacts, tandis que les maisons des rues adjacentes étaient en feu. La banque, le bureau de poste, l'église avaient un air des jours fériés. La scène me faisait imaginer un dimanche après-midi dans une petite ville avec les jeunes filles en robes roses et les jeunes garçons en bleu sombre se promenant sur la place principale avec les jeux de billard au café et les vieilles femmes commérant derrière les rideaux. Il ne restait de tout cela que les murs comme une scène de théâtre vide de ses décors et de ses acteurs.

Je me couchai sur le sol et je m'endormis. Nous avions conquis l'art de dormir comme jamais auparavant. Nous étions capables de dormir debout, en marchant sur le roc et sur le sable, dans le silence et dans le bruit des bombes. Quand je me réveillai, Gabriel Kohn avait la tête posée sur mon ventre et il ronflait si fortement que les Allemands auraient été effrayés de l'entendre.

Gabriel Kohn, matricule 1553, était le plus drôle de mes compagnons et j'avais toujours eu un faible pour lui. La tête ronde et lourde commune aux enfants de concierges, le visage enflé par l'abus d'eau et de haricots, les cheveux devenus gris à l'air des sous-sols, il n'avait jamais possédé maison ou profession. Pour beaucoup d'entre nous qui avons perdu leurs foyers, les documents militaires portaient la mention : « Nationalité indéterminée ». Le pays indéterminé était l'État le plus vaste d'Europe, l'Empire interdit et indéfinissable. C'est peut-être cela qui rendait les « Indéterminés » si braves : eux savaient pourquoi ils se battaient. Leur identité était que pour son bon plaisir le Führer leur avait ôté la citoyenneté de leur pays natal. Pourtant, Gabriel Kohn n'avait jamais eu de pays. Il était pour ainsi dire un indéterminé unique, un indéterminé du temps de paix, un « Indéterminé » de sa propre initiative. Personne ne savait

où il était né, qui étaient son père et sa mère, qui l'avait endormi dans son berceau en chantant, si même l'on pouvait seulement imaginer qu'une jolie pièce d'ameublement avait eu quelque chose à voir avec lui. Il n'avait aucun métier, du moins aucun métier officiellement reconnu. Je me souviens que cet énorme camarade dépenaillé, chez qui tout dégringolait, les épaules, les longs bras, les lèvres épaisses, m'avait précédé à notre dernière inspection avant départ à Barcarès. Questionné par le sous-officier sur son métier, il avait calmement répondu :

— Contrebandier.

Visiblement, il regardait cela comme une occupation sinon honorable du moins légale et les risques encourus comme normaux. Pendant les mois passés à Barcarès au bord de la mer bleue, nous l'avions considéré comme un « déclassé ». Nous n'avions pas réalisé qu'il nous avait informés en fait de sa vraie situation de fugitif à travers les frontières. Nous ignorions que tous à notre tour nous allions nous-mêmes dans l'avenir nous comporter comme des paquets de contrebande à travers les frontières. Kohn nous avait simplement précédés et sa profession devait devenir la nôtre.

Tout ce que Kohn se rappelait, c'est d'avoir vécu à Paris. Il parlait avec l'accent des faubourgs de banlieue, connaissait le langage des voyous des grandes Villes et il avait par des moyens honnêtes et malhonnêtes fait vivre une femme et deux enfants. Il était à tu et à toi avec tous les flics de Paris et nommait tendrement « monocles » les menottes. Chaque fois qu'il sortait de prison, il reprenait son commerce, comme si simplement il avait pris des vacances.

Ses marchandises de contrebande venaient principalement de Belgique, du tabac pour la plus grosse part, mais aussi tout ce qu'il pouvait trouver en chemin. La première fois qu'il revint de permission, il rapporta toute une collection d'objets : boutons, cigarettes, ceintures, briquets, bretelles, ouvre-boîtes et n'importe quoi tenable dans une main.

Personnellement, j'avais remarqué à nouveau ce camarade lourdaud aux cheveux blond filasse un jour qu'il apparut au bureau de notre compagnie et demanda trois jours de « permission spéciale » au lieutenant Pierre Truffly qui commandait alors notre compagnie. À Truffly lui réclamant la raison de sa requête, il déclara :

— Ma petite fille est malade et ma femme est sans argent.

Le lieutenant secoua la tête :

— Vous mentez encore, Kohn. Comment pourriez-vous obtenir de l'argent en trois jours pour votre femme ?

— Je le volerai, mon lieutenant.

Il claqua des talons. Ou bien Truffy ne crut pas cette intention diabolique ou bien il aima la franchise du soldat ; sous un prétexte ou un autre, il obtint du colonel la permission spéciale sollicitée.

Exactement une heure avant l'extinction de sa permission, Kohn était de retour, radieux. Durant les trois jours à Paris, il avait « trouvé » les ressources dont sa famille avait besoin. En plus, il rapportait une valise pleine de marchandises. Il nous vendit à des prix défiant toute concurrence sa « camelote » comme il disait : papier à lettres, lames de rasoir, batteries pour lampes de poche, haricots en boîtes et autres babioles de luxe. Ainsi, avec plaisir pour le salut de la petite fille de Gabriel Kohn, nous devînmes tous receleurs d'objets dérobés.

Maintenant, la tête enflée du voleur était posée sur mon ventre. Il frotta ses yeux rouges aux paupières jaunâtres et me dit :

— Je suis mort.

— Qu'as-tu fait de ta motocyclette ?

— Je l'ai abandonnée dans un fossé.

— Pourquoi ?

— Un pneu crevé.

— Et alors ?

— Je n'avais rien pour réparer. Rien. Rien du tout.

Il se redressa lentement, rampant d'abord à quatre pattes avant de se mettre debout. Je me levai et le laissant, je me traînai clopin-clopat à travers la place d'Austerlitz jusqu'à l'église *Saint-Charles, rue Gaillot-Aubert*. Mes mains étaient encore en sang à la suite de mes chutes. Je ne fis rien pour qu'on me les panse, car je savais que notre ambulance avait des occupations bien plus sérieuses. À part cela, il était impossible de trouver de l'eau dans toute la Ville. Le réseau avait été détruit par un bombardement trois ou quatre jours auparavant. Les caillots de sang noir sur mes mains étaient mélangés à la poussière et à la boue de manière indiscernable. Je transportais mes menottes comme deux objets étrangers. Un silence froid régnait dans l'église. Mes pieds résonnaient sur les dalles. L'odeur de l'encens se mêlait à celle des feux. Un sentiment enfantin me poussa à chercher le Christ en habit bleu, le Christ de l'église de Noirval. Ma foi était-elle assez profonde et ferme ? Probablement non, car je marchai dans l'église sans trouver la paix. Mes oreilles entraînées entendaient que des tanks approchaient. Je les écoutais dans le silence des quatre murs saints. Même les Saints sur les murs semblaient attendre. Saint François d'Assise me regardait avec étonnement. Je ne sais pas s'il s'étonnait de moi ou de la permission de

Dieu à tout cela. Je m'assis dans un banc vide et attendis. Je ne sais pas pourquoi, dans le silence entre deux batailles, je m'abusai au point de croire que la foi en toutes choses pouvait être atteinte sans lutter.

Comment ai-je pu espérer que la plus grande des bénédictions pût être atteinte sans effort comme un cadeau alors qu'il n'en était rien pour la plus petite ? Ça me prit un moment avant que je comprenne que le mal n'avait pas approché le Seigneur dans le désert par simple accident. Oui, le désert lui-même était une tentation. La solitude m'enveloppa. L'absence de tout signe divin. Je joignis les mains.

Je priai le Seigneur pour qu'il me permette de croire en lui, lui dont l'existence m'était apparue problématique. Je baissai les yeux sur mes mains. Elles ne me faisaient plus mal.

Quand je quittai l'église, Gabriel Kohn était allongé sur les marches du parvis. Je m'assis à son côté et il partagea un morceau de pain avec moi. Lorsque je pris le pain, il remarqua mes mains :

— Qu'est-ce que cela ?

Je ne répondis pas. Il me prit par les épaules :

— Regarde, tu es sur le point de t'empoisonner le sang. Pourquoi ne les laves-tu pas ?

— Il n'y a pas une goutte d'eau dans toute la Ville !

(Sainte-Menehould avait été bombardé les 10, 12, 14 mai et 11 juin...)

— As-tu essayé une ambulance ?

— Elles sont trop occupées pour prendre soin de moi. À part cela, je ne sais pas où elles sont.

Il arrêta de manger. Il tira sur sa dent, signe chez lui de réflexion profonde. Soudain, il bondit. Il semblait ne plus être fatigué. Avec ses grands bras dégingandés, il me hissa debout et avant que je susse ce qu'il faisait, il m'avait entraîné dans l'église, pris les mains et les avait plongées dans l'eau sainte du bénitier en marbre. Horrifié, je tentai de me libérer. Alors, il dit :

— Ne sois pas effrayé. Je ne sais pas si Dieu est catholique ou juif, mais je sais que, quel que soit le choix, il est bon ; et puisqu'il est bon, il ne peut être mesquin.

Je n'essayai plus de m'écarter. La voix de Gabriel Kohn résonnait comme si c'était un autre homme qui parlait par sa bouche. Ce n'était plus la voix du voleur qui m'avait vendu des boutons de pantalon, c'était une voix purifiée par l'eau bénite. Il lava mes plaies. Ses mains poilues et maladroitement étaient aussi douces que celles d'une femme. La fraîcheur de l'eau adoucit tout mon corps. Lorsque nous fûmes de retour à la lumière du jour, le bon samaritain

murmura :

— Cette affaire de l'eau bénite, tu n'as qu'à l'arranger toi-même avec ton Dieu. Moi, j'aurai assez de trouble à m'expliquer avec mon propre Dieu pour être entré dans une Église catholique ; d'autant que j'y ai enlevé mon chapeau.

Par son chapeau, il signifiait son casque. Une fois de plus, il se mit à parler le jargon des apaches des barrières de Paris, mais j'arrêtai de l'écouter. Pendant que nous étions dans l'église, le bombardement de Sainte-Menehould avait débuté.

Je ne peux pas être l'historien de Sainte-Menehould. J'y étais. Mais ceux qui sont au milieu d'une bataille n'en voient que des bribes. Je ne sais même pas combien de Divisions tenaient la Ville ou si c'était seulement notre 35^e Division. Mais aujourd'hui, je vois clairement le plan sous-jacent à la bataille de Sainte-Menehould et comment elle se déroula pour autant qu'on puisse appeler bataille la tuerie sauvage qui se produisit alors. Ce qui distingue une bataille d'une tuerie, c'est l'élément humain. Dans une bataille, les deux côtés sont des humains. Dans une tuerie, un côté est humain, l'autre animal. C'est le chasseur et le gibier. Les humains déchaînent leur sauvagerie contre des animaux sans défense. Sainte-Menehould vécut plus un massacre qu'une bataille le 13 juin 1940.

Le plan stratégique sous-jacent était visible même pour le plus simple soldat. Les unités françaises défaits sans avoir combattu avaient convergé vers Sainte-Menehould à partir de cinq grandes routes venant du nord, du nord-est et du nord-ouest. De Vouziers par Ville-sur-Tourbe, de la frontière luxembourgeoise à Vienne-la-Ville, de la forêt d'Argonne à Lachalade, de Verdun et de nombreux chemins secondaires les troupes retraits dans Sainte-Menehould pour en sortir par l'unique route vers le sud et la seule direction encore ouverte. Je ne sais pas si l'idée de nous envoyer vers le sud était de se procurer un plus grand espace pour combattre adossé à la ligne Maginot ou si tout simplement on voulait nous faire traverser la frontière suisse s'étendant entre Bâle et le département du Jura. Je crois que plus probablement plus aucun plan n'existait à ce moment-là, sauf peut-être le plan perfide qui consistait à nous promener dans la campagne jusqu'à l'inévitabilité d'un Armistice ou le désir des soldats de rendre les armes sans condition. Quelle que soit l'explication, plusieurs armées avaient convergé vers une petite ville de trois mille habitants dont elles ne pouvaient sortir que par une petite route conduisant à Verrières, Passavant et Commercy. Il fallait stopper les Allemands aux carrefours pour un temps d'arrêt jusqu'à ce que la retraite vers le sud puisse être organisée.

La jolie petite ville servant de base aux touristes pour visiter les champs de bataille de l'Argonne était excellemment constituée pour permettre ce temps d'arrêt par une bataille désespérée. Complètement entourée par l'Aisne et le canal de l'Aisne, c'est une forteresse naturelle dont l'approche est particulièrement malaisée pour les tanks, pour autant qu'on y mette un peu du sien.

Comme la 35^e Division d'infanterie avait été la dernière à atteindre Sainte-Menehould, il était naturel qu'elle fût choisie pour défendre la Ville et retenir les Allemands aussi longtemps que possible afin de couvrir la « retraite méthodique ». Aucune raison n'interdisait de choisir notre Division plutôt qu'une autre pour cette mission de sacrifice. Jusque-là, tout est bien compréhensible, aussi c'est ailleurs que se situe le crime de Sainte-Menehould.

N'importe qui, même inexpérimenté, visualisant la situation de Sainte-Menehould aurait compris que son pont nord, *le pont des Maures, route de Moiremont*, aurait dû être coupé après le passage du dernier homme en retraite, qu'enfin le pont sud aurait dû être défendu et gardé intact tant qu'il serait resté des troupes combattantes dans la Ville. Que se passa-t-il ? Le pont nord demeura intact assurant aux tanks allemands une voie d'entrée inespérée. Le pont sud au contraire fut détruit par les hommes du génie alors que la plus grande part de la Division se trouvait encore dans la Ville. Avait-on planifié d'empêcher toute retraite prématurée ?

Depuis cette bataille de Sainte-Menehould où notre bataillon perdit la moitié de ses effectifs, *400 hommes*, je me suis toujours demandé qui était responsable de cet horrible massacre et s'il l'était par négligence ou par crime. Le souvenir de mes camarades morts m'a imposé cette question. J'ai cherché pendant des nuits d'insomnie des excuses à ce massacre et je dois m'en excuser auprès d'eux. Pour le pont nord, je pensai qu'il pouvait y avoir des explications plausibles. Peut-être, la désorganisation et le manque d'informations étaient tels que le Haut Commandement ne savait pas si nous étions la dernière unité en retraite ou peut-être il ignorait que les Allemands étaient sur nos talons.

Pour le pont sud, par contre, je ne trouvai aucune explication possible sinon qu'en occupant les Allemands à nous massacrer on désirait les retarder et c'est ce qui arriva.

Quatre cents hommes de mon régiment furent massacrés comme gibiers par les Allemands. Ils tombèrent dans les combats entre la place d'Austerlitz, la rue Camille Margrain et la rue Chanteraine. Ils défendirent chaque maison. Les deux tiers au moins ne moururent pas sur le coup : les blessés furent laissés en arrière, parce que la seule façon de fuir était de traverser l'Aisne ou son canal à

la nage. Ils moururent sur place de leurs hémorragies sinon écrasés par les tanks et autres blindés allemands. Quand je sortis de l'église avec Gabriel Kohn, j'entendis les premiers chars allemands entrer dans la Ville. Dans le temps où nous étions dans l'église, la panique avait pris sur la place d'Austerlitz. Des soldats couraient en tous sens à la recherche d'un abri. Aucun officier n'était visible. Je crois que certains des soldats perdirent l'esprit à ce moment-là. Le sergent Rupin fonçait sur sa bicyclette autour de la place comme dans une course des six jours. Encore et encore, il me passait sous le nez sans que je réussisse à l'arrêter. L'adjudant Lesfauries se buta contre moi et me demanda avec un air totalement stupide s'il se passait quelque chose de nouveau. Il n'attendit pas que je réponde. Certains étaient allongés sur le sol, le fusil pressé à l'épaule. Le geste est bien naturel sur un champ de bataille, mais était absurde ici. Ces soldats couchés à plat ventre et le sac sur le dos avaient l'air de soldats de plomb disposés sur le tapis d'une chambre d'enfants. Les premiers avions apparurent. J'entendais nettement le grondement de leurs moteurs ainsi que les bruits des chenilles de chars. Une bombe tomba au milieu de la place. Des pierres volèrent en l'air. On pouvait difficilement dire s'il faisait jour ou nuit. Chaque bombe qui tombait créait une lumière suivie d'une noirceur.

J'étais couché devant l'église, quand soudain j'entendis une voix :

— Mettez-vous à l'abri dans les maisons ! Arrêtez les chars.

Personne ne sut qui avait crié. Nous obéîmes machinalement. Je me glissai sous une porte cochère au coin de la place et de la rue Margraine. Au même instant, les tanks allemands entrèrent dans la rue étroite. Ils me donnèrent l'image qu'ils ne descendaient pas la rue, mais que c'est la rue qui semblait se déplacer sous eux comme un escalier roulant. Ils remplirent la rue, s'en emparant. Leurs langues de feu traversaient les murs. Il semblait que rien ne subsisterait après leur passage. Le tableau n'avait plus rien d'humain. Des Martiens et des créatures, sortis d'éprouvettes de laboratoire. C'était comme un film. C'était comme si chaque tank enlevait une épaisseur de la couche terrestre. Cet aspect surnaturel me paraissait tellement irréel que j'en avais perdu toute peur. Je sentais que ça ne pouvait durer longtemps.

Soudain, au milieu du grondement assourdissant des bombardiers rôdant en rond et de la progression lente des tanks, j'entendis, pas loin de moi, un crépitement familier, celui d'une mitrailleuse dont le son me parut amical et presque musical. Je levai les yeux. Du deuxième ou troisième étage de la maison voisine, une mitrailleuse tirait sur les tanks. Des tirs partirent alors de tous les côtés. La même chose arrive quand un homme s'évanouit : subitement,

de l'aide arrive de tous les côtés. Notre expérience était que même les canons antichars étaient inefficaces contre les tanks allemands. Seuls les soixante-quinze pouvaient avoir quelque succès.

Pourtant, maintenant nous tirions avec des mitrailleuses et des fusils. Mais peu importe, de chaque maison sortait un crépitement. Les balles sifflaient de tous côtés. Je traversai rapidement la rue. Des soldats essayaient d'y construire un barrage. Je grimpai les escaliers. La petite maison était jolie avec ses marches de bois. À mi-chemin du premier étage, une porte était ouverte : la porte des toilettes. Rien n'est plus drôle que des W.C. quand le monde entier est à s'écrouler. Je ne savais pas qui étaient les servants de la mitrailleuse, même s'ils étaient de notre régiment, mais à la fenêtre de la pièce voisine se trouvait un homme que je reconnus immédiatement, même de dos. Je ressentis un immense plaisir. Je dis « plaisir », car l'humain normal dans sa routine coutumière n'ascensionne aux plaisirs de l'existence qu'à partir d'un niveau établi de médiocrité. On doit plonger dans les profondeurs de notre être pour saisir ce que cela signifie de trouver un ami : à la fenêtre, se trouvait le lieutenant Truffy.

Je l'appelai. De sa main gauche, il me fit un signe, mais il ne se retourna pas. Je m'approchai de la fenêtre à son côté. Son visage poupin bon enfant maintenant encadré d'une barbe rousse inculte était calme et concentré. Ses lunettes rondes se tenaient exactement à leur place. Après avoir élevé un instant sa main gauche vers moi, il ferma le poing pour soutenir le barillet de son revolver. Je chargeai rapidement mon vieux fusil Remington malgré mes doutes sur sa capacité à tirer même un seul coup. Pour une raison inconnue, le char de tête s'arrêta. La rue était si étroite que les blindés ne pouvaient circuler qu'en file indienne. Au même moment, le grondement des moteurs d'avion redoubla. Le premier tank n'en était encore qu'à l'extrémité nord de la rue Camille Margraine. Les mitrailleuses cessèrent de crépiter, y compris celle dans la pièce à côté de nous. À demi cachés derrière la fenêtre, nous regardâmes en bas dans la rue. Des soldats abattus gisaient sur l'asphalte. Du sang coulait dans le caniveau. Il est plus facile d'écrire ces mots si l'on oublie ce qu'ils veulent dire : du sang coulant dans le caniveau. Le tableau se réduit alors à deux dimensions comme dans un film et ça le rend plus supportable.

À quelques pas de notre maison, un soldat blessé élevait le haut de son corps, criait, retombait et cessait de crier. On le croyait mort, mais il se rasseyait et criait à intervalles réguliers. Des motocyclistes allemands apparurent derrière le premier tank.

Chaque motocyclette avait son side-car. Les passagers des side-cars, un et

parfois deux, avaient à leur disposition une mitrailleuse ou un pistolet mitrailleur. Les pilotes étaient armés d'un pistolet mitrailleur porté en bandoulière.

Les motocyclistes n'avaient pas encore entamé leur progression. Comme la rue était trop étroite, ils s'étaient rangés sur le trottoir. Combien étaient-ils ? Mes tempes battaient sous tension me donnant l'impression qu'un flot en sortait. Derrière les coins de rue et les fenêtres, des hommes désespérés attendaient. Combien étions-nous ? Étions-nous seuls parmi les morts et les presque morts dont les cris remplissaient l'air ? Nous ne savions pas. N'importe quoi aurait été plus supportable que ce silence où nous ne pouvions dire où se trouvaient nos camarades.

Finalement, les tanks démarrèrent. Les motocyclistes les accompagnèrent de chaque côté, les pistolets mitrailleurs tirant sans discontinuer sur la rue et sur les étages des maisons. En moins d'une fraction de minute, ils étaient arrivés au moins une quinzaine au pied de notre maison. J'étais à demi accroupi sous la fenêtre où Truffly se tenait penché. Comme il se préparait à tirer, j'armai mon fusil. Il pesa sur la détente et je fis pareil sur-le-champ. Miracle ! Mon Remington numéro 1751 avait fonctionné. *En 1896, Remington avait sorti une version modernisée de son Rolling Block, le fusil militaire modèle Numéro Cinq « Sans Fumée », soit le Modèle 1897.*) Je le rechargeai avec une hâte fébrile. Malgré le bruit alors présent, motocyclettes, tanks, avions, bombes, mitrailleuses, pistolets mitrailleurs et fusils, j'entendis distinctement des ordres donnés en allemand : quelqu'un criait :

— Rein ins Haus ! (*Entrez dans la maison !*)

Ils tirèrent sur notre fenêtre. Les vitres volèrent en éclats. Je rampai chercher des munitions dans la pièce voisine. Une balle siffla à mes oreilles. Je calculai inconsciemment qu'elle ne pouvait avoir monté de la rue. J'entendis alors quelqu'un s'écrier près de moi les mots :

— Oh, les salauds !

Je rampai jusqu'aux trois hommes à la mitrailleuse. Ce que je vis me frappa d'horreur. À la fenêtre d'une des rares maisons non endommagées de l'autre côté de la rue, la maison sous le porche de laquelle je m'étais précédemment caché, une mitrailleuse avait été installée. Derrière la mitrailleuse, un casque allemand apparut et disparut rapidement, mais pas assez vite pour que je ne visse pas le visage. Les yeux m'avaient fixé, à moins que ce ne fût que l'œuvre de mon imagination, mais il me semble que je n'avais jamais vu auparavant d'yeux aussi diaboliques. Bien que je n'eusse jamais craint toutes les inventions terrifiantes de l'homme, je fus effrayé de cet homme. Canons, obus

et bombes ne sont pas terrifiants, seul l'homme est terrifiant.

— Rein ins Haus ! *cria une voix, cette fois du bas de l'escalier.*

Je traduisis rapidement à un des nôtres à la mitrailleuse, un gars avec de profonds yeux noirs venant sans doute du sud de la France. Il fit un signe à ses deux compagnons. Tout se passa à une vitesse incroyable. À demi courbés, ils traînèrent leur mitrailleuse jusqu'à l'escalier. L'instant suivant, elle crépitait dans les marches que les Allemands voulaient monter.

Truffy était toujours derrière la fenêtre, mais il me montra par signe qu'il n'avait plus de munitions. Une grenade à main tomba sur le plancher dans la pièce voisine, mais elle n'explosa pas. On entendait toujours les avions tourner en rond. J'avais encore deux cartouches, je les sentis devenir chaudes.

On entendait rugir des voix gutturales germaniques. Soudain, je réalisai que Truffy m'avait pris par le bras :

— C'est le temps de sortir d'ici, *me souffla-t-il dans l'oreille.*

Je le suivis. Il me poussa devant et nous couvrit de son revolver déchargé. Il devait avoir exploré les lieux d'avance. Nous prîmes un couloir étroit, nous franchîmes une pièce à demi démolie, descendîmes un escalier de bois et alors nous nous trouvâmes dehors au milieu d'une matinée d'été. Nous avions quitté la maison par la porte arrière et nous étions dans un petit jardin potager bordé par un vieux mur de pierres. Je me tins immobile à respirer profondément. Le fracas de la bataille était étouffé.

— Viens, *me dit Truffy.*

Nous traversâmes un champ. Nous ne portions aucune attention aux avions qui nous survolaient. Nous respirions. Nous étions vivants. Ce n'était pourtant pas le moment de musarder. Pour rejoindre le pont, il nous fallait retourner en Ville alors que les Allemands s'infiltraient partout et que ce qui restait de notre régiment se défendait désespérément. À genoux, le fusil posé sur les corps de leurs camarades morts, des soldats tiraient. D'autres, pour ne rien entendre, enfonçaient leurs têtes dans les entrailles de chevaux morts éventrés. La Ville sentait le cadavre, la fumée et le sucre.

J'aperçus le colonel Debuissy essayant d'ériger avec quelques hommes un barrage contre les tanks. La scène était un contraste étonnant comique et tragique à la fois : d'un côté quelques soldats et leurs fusils, un lieutenant et son revolver, un paquet rachitique de fils barbelés, une seule mitrailleuse. De l'autre, des tanks, des motocyclistes, des semi-chenillés. Et pourtant, Dieu organise les choses de sorte que les pires horreurs soient supportables en raison même de leur absurdité.

J'avais l'impression que l'ennemi ne pouvait être sérieux : ce ne pouvait être,

malgré l'odeur pestilentielle ambiante qu'un cauchemar comme celui d'une guerre réelle entrant dans une chambre d'enfants jouant avec des soldats de plomb.

Une apparition fantomatique émergea du brouillard et de la fumée : Mayer, Mayer Mayerescu de Bucarest. Je lui jetai un regard bref alors que je passais en courant. Il se tenait immobile, penché sur le garde-corps du pont. Il avait oublié de se coucher au sol. Il avait toujours sa batterie de cuisine reluisante sur le dos. Son casque ressemblait toujours à un triste chapeau melon noir un jour de funérailles. Son visage était couvert de suie. Ses cheveux blond fade pendaient sur son nez étroit et rouge. Je l'appelai, mais il ne réagit pas. Son regard était fixé sur je ne sais quoi.

Une seule mitrailleuse défendait le pont sud. Elle était servie par deux hommes, un Français dans la fleur de l'âge et un Noir, du onzième régiment d'infanterie, régiment qui était notre voisin de droite dans les Ardennes.

Soudain, le Noir s'agrippa la poitrine et s'effondra. J'étais arrivé sur le pont, quand je vis Mayer Mayerescu de Bucarest se coucher sur le corps du Noir mort pour faire avancer la bande de la mitrailleuse.

Des pionniers traversèrent en même temps que moi le pont à la course. Plus rapidement que je pouvais l'imaginer, ils exécutaient les ordres qu'ils avaient reçus : le pont sauta. Il était la seule possibilité de retraite et beaucoup de nos hommes étaient encore dans la Ville. Je regardai en arrière de l'autre côté du pont maintenant détruit, je vis dans le nuage de fumée et de poussière scintiller au soleil la batterie de cuisine de Mayer Mayerescu.

La France a de vrais hommes. Pierre Truffy en était un. Nous nous étions séparés quand nous avons vu le colonel. Nous nous étions entendus pour que je l'attende une fois le pont franchi.

Sans nous voir l'un l'autre, nous l'avions emprunté presque en même temps.

Nous nous retrouvâmes soudainement côte à côte. Je lui parlai de l'exploit de Petit Mayer. Il réfléchit un moment avant de me dire :

— Viens ! Vite !

Nous courûmes le long de la rivière.

À un endroit, elle était particulièrement étroite.

Truffy s'assit sur l'herbe et entreprit d'ôter ses bottes silencieusement.

— Que fais-tu ? *lui dis-je.*

— Je vais chercher Petit Mayer.

Je ne dis rien. Je m'assis à côté de lui et commençai à délasser mes guêtres. Il parut contrarié :

— Que fais-tu ?

— Je vais avec toi.

— Pourquoi ?

— Pour que tu ne sois pas seul.

Souriant, il me regarda derrière ses verres de lunettes.

— D'accord. Prenons un bain.

Nous jurâmes tous les deux en enlevant nos chaussures. C'était toute une opération de les retirer de nos pieds enflés et excoriés. Il me dit :

— Je ne me sens plus fatigué.

— Et moi non plus. J'ai tout oublié à ce sujet.

— Je vais chercher Petit Mayer. Toi, j'ai une mission pour toi. Tu vois la maison là-bas ? *Il me désigna une vieille ruine.*

— Oui.

— Dans la cave, tu trouveras les observateurs du deuxième bataillon. Je leur ai dit d'attendre là. Ils n'ont pas d'armes.

— Bien.

— Nous sommes à l'endroit le plus étroit du canal. Les Allemands semblent encore l'ignorer

— Entendu.

— Bonne baignade ! À tout à l'heure

Nous avons caché nos uniformes, ses lunettes, et mes souliers dans les buissons. Il avait oublié les lunettes sur son nez, il les déposa alors dans le buisson et il sauta le premier. Je laissai ma montre, un cadeau de mon père auquel j'étais particulièrement attaché, dans mes chaussures. Il était deux heures de l'après-midi.

Quand je revins avec les soldats que j'étais allé chercher, il était trois heures. Petit Mayer était assis sur l'herbe. Truffy était déjà reparti pour un autre bain. De deux à sept heures du soir, il fit trois excursions dans la Ville. À chaque reprise, il sauva sept ou huit soldats d'une mort certaine. Vers sept heures du soir, il décida finalement de « se sécher ». Il s'assit à proximité du canal, nettoya ses lunettes et chaussa ses bottes. Il se comportait comme s'il réintégrait simplement son bureau après un bref passage au tribunal. Il me regarda avec des yeux ronds et étonnés, quand je lui offris de lui frotter le dos. Finalement, il me laissa faire. Une fois sa chemise demi-sèche, il put enfiler sa tunique d'officier, défraîchie en lambeaux.

Je n'ai jamais vu un homme méritant plus ses galons que le notaire d'Angers.

Comme officier de renseignement et chef des observateurs, Truffy avait reçu ordre de s'arrêter à l'école de Verrières pour attendre des instructions venant de la Division. Quand nous arrivâmes à Verrières, nous trouvâmes le village

vide. Il évalua que la destruction du pont donnait un délai d'au moins six heures avant que les unités motorisées allemandes apparaissent. Pourtant, les unités françaises s'étaient déjà repliées. Était-ce par crainte d'encerclement ?

Un fait est bien établi pour la date du 13 juin : le 13 juin 1940, le 3^e bataillon du 21^e régiment de marche de volontaires étrangers avait établi son P.C. dans la salle de classe de l'école de Verrières. Un peloton motocycliste fut envoyé en reconnaissance. Sa mission était de préparer la mise en place du 21^e RIC, régiment d'infanterie coloniale, à l'orée de la forêt d'Argonne. Après avoir camouflé leurs motos dans le bois du carrefour de la Présidence, ils prirent position sur la crête des « Accrués » à 150 mètres environ de la route 382. Deux fusils mitrailleurs furent mis en place. Le lieutenant Henri Causse (1909-1940), originaire d'Auch, secondé du lieutenant Saint-Martin, commandait l'expédition. Alors qu'il observait à la jumelle, il fut tué d'une balle au front par une rafale d'arme automatique. Le 13 juin en fin de matinée, le lieutenant-colonel Debuissy avait réquisitionné le dernier char de la 3^e compagnie du 67^e BCC pour l'installer comme bouchon antichar à l'entrée de Verrières. Un peu plus tard, le char à court d'essence avait été saboté, tandis que le 3^e bataillon du 21^e régiment de marche de volontaires étrangers dépourvu de vivres et surtout pauvre en munitions se repliait précipitamment de peur d'être encerclé et anéanti. Le 13 au soir, il n'y avait plus d'éléments amis devant le 21^e Régiment d'Infanterie coloniale à Villers-en-Argonne.

Le 1^{er} bataillon du 21^e régiment de marche de volontaires étrangers ainsi que le 2^e et la 10^e Cie du 3^e s'accrochaient encore en soirée du 14 juin aux côtés du 11^e R.I. sans succès durable aux lisières sud-ouest de La-Grange-Aux-Bois, localité située à six kilomètres à l'est de Sainte-Menehould. De son côté, le 2^e bataillon n'avait pu prendre ses positions au nord de Sainte-Menehould du fait que le lieutenant-colonel Delaissey l'avait mis au repos dans la ville alors même que l'attaque était imminente, ce bataillon avait encombré l'action du 1^{er} bataillon dans Sainte-Menehould et il s'était replié avec ce bataillon sur la route de Verdun entre La-Grange-aux-Bois et les Islettes.

Ayant pris quartier dans l'école abandonnée de Verrières, nous accrochâmes une notice sur la porte : « De retour bientôt » et nous sortîmes à la recherche de nourriture et autres délices terrestres. Le premier plaisir sur lequel je tombai fut une paire de pantalons qui couvraient réellement mes fesses. Les miens avaient perdu depuis longtemps leur fond et je n'avais plus eu l'occasion de bénéficier des talents du pauvre Torczynszky mort dans les Ardennes. Sur la place principale du village, près de l'église, nous trouvâmes un jardin où les pantalons poussaient comme des fleurs.

Un camion, l'armée française en avait quelques-uns, avait livré un lot

d'équipements neufs à un bataillon de Pionniers cantonnés à Verrières. Cet équipement, contrairement au nôtre, avait été manufacturé durant la présente guerre. La livraison comprenait des culottes courtes, des gamelles à soupe avec des couvercles qui fonctionnaient, des couvertures chaudes, des havresacs, des cartouchières, des bretelles et des quantités de chocolats, de boîtes de lait condensé et de sardines.

Un très beau parc urbain se trouvait près de l'église avec un ruisseau artificiel, des tonnelles feuillues, des buissons romantiques de roses et une grande pelouse verte et charnue. Au milieu de ce jardin des merveilles dormait une créature qu'on aurait pu prendre pour la Belle au Bois dormant, n'était l'épaisse barbe qui ornait son menton.

Nous réveillâmes l'homme. Il nous dit qu'il était arrivé là avec son camion la veille, mais que le bataillon de pionniers était parti sans l'attendre. Il ne savait pas ce qui leur était advenu. Après avoir déchargé ses marchandises, il était sur le point de quitter quand des officiers ont réquisitionné son camion. Ils avaient emmené le bonhomme, mais après quelques kilomètres l'avaient renvoyé à pied « pour garder les biens ». Truffy lui demanda :

— Que fais-tu ici, maintenant ?

La Belle au Bois dormant répondit sans se lever :

— J'attends les Allemands. Je me suis blessé les pieds et je ne peux plus marcher. Après tout, les Allemands ne me mangeront pas.

Après ces paroles, il s'allongea plus confortablement, agrippa un paquet de cigarettes parmi des centaines traînant à terre autour de lui et se prépara à prendre son bain de soleil. D'un geste, il nous signifia de prendre soin de nous-mêmes. Le lieutenant et moi évitâmes de nous regarder. Nous quittâmes les lieux sans prononcer un mot. Nous ramassâmes tout ce qui pouvait être utile tout en évitant de nous surcharger. Nous remplaçâmes nos pantalons déchirés par des neufs, changeâmes nos chemises et emportâmes autant qu'il était possible de cigarettes et de tablettes de chocolat. Nous reprîmes alors nos explorations.

Le village était étendu et poussiéreux. Il me rappelait les villages de l'Europe de l'Est, mes villages de l'empire austro-hongrois. Là, les portes de bois des petites fermes étaient toujours ouvertes. Le soir, quand les vaches revenaient des champs, elles traversaient lentement le village, chacune rejoignant sa propre étable chaude ; une par une, tout le troupeau rentrait. Les paysans assis devant leurs maisons fumaient leur pipe. Parfois, une jeune fille chantait. L'air était chaud et quelque peu poussiéreux.

Maintenant, au cœur de la France et du feu de la bataille et à quelques

heures d'être occupé par l'ennemi, ce village était jumeau de ces villages hongrois. Je me dis que l'autre guerre, celle qu'on appelle la Grande Guerre, avait dû être identiquement vécue. Mon père avec son régiment de cavalerie avait dû traverser des bourgades comme celle-ci. D'ailleurs, je voyais de-ci de-là un cavalier égaré. Il galopait à travers les rues en soulevant un nuage de poussière comme un fantôme de l'autre guerre.

De temps à autre passait un chariot solitaire. Le conducteur arrêtait son attelage pour nous demander son chemin, bien qu'il ignorât où il devait aller. Comme on n'entendait et ne voyait plus les avions et les tanks, tout cela avait des allures de carte postale de la Grande Guerre. Occupée par un conducteur endormi sur son siège et tirée par deux chevaux fatigués, une roulante délabrée passa comme si elle était un décor de théâtre tiré par une ficelle.

Au cours de notre visite du village, nous constatâmes qu'il n'était pas totalement inhabité. Ce devait être le même cas dans les autres villages que nous traversâmes durant notre retraite et où nous rencontrâmes des vieillards et des simples d'esprit abandonnés. L'idiot du village était assis dans une grange en face de l'école. De temps à autre, il se levait pour disperser les poulets ou les chiens. Il tombait, il riait. Finalement, il rampa se recoucher dans la paille.

Il nous demanda si nous étions des « Boches » avec une peur folle dans les yeux.

Quand nous l'eûmes convaincu que non, il nous mena à sa mère, une vieille femme édentée qui vivait dans une cabane délabrée au bout du pays. Âgée dans les quatre-vingts ans, elle ne s'était visiblement pas lavée depuis des années, autrement elle paraissait normale. Elle se lamenta « qu'à cause de ce misérable infirme », signifiant son fils, elle avait été incapable de quitter avec les autres. Dans un coin se trouvait une vieille Renault. Nous demandâmes si la voiture lui appartenait. Elle dit que non, on lui avait simplement demandé de garder un œil sur elle. Elle s'informa pour savoir si nous la voulions. Nous dûmes « Oui ». Pendant une demi-heure, elle marchandait le prix ; finalement, elle accepta de nous la céder pour deux miches de pain.

Nous retournâmes sur la place où sommeillait toujours la Belle au Bois dormant, prîmes deux miches de pain sur la pelouse et les apportâmes à la vieille femme. L'idiot, qui avait conçu une grande confiance en nous, ne nous quittait plus d'une semelle. Curieusement, à notre retour la vieille sembla ne pas nous reconnaître. Elle accepta le pain et nous nous assurâmes de mettre l'antiquité en état de marche. Au moment où nous allions partir, la vieille femme se rangea de côté. Avec un regard mystérieux, elle posa ses doigts sur

ses lèvres

— Dîtes moi. Est-il vrai que les Boches violent les jeunes filles ?

— Quoi, *dis-je*, y a-t-il encore des jeunes filles ici ?

Elle baissa les yeux, saisit son tablier bleu entre le pouce et l'index et, se secouant la tête de droite à gauche, elle murmura :

— Je suis moi-même une jeune fille, *et elle s'enfuit*.

Frissonnant d'effroi, je retournai à la voiture. Truffy était occupé à se libérer de l'idiot. Le réservoir de l'auto contenait quelques litres d'essence. Nous bichonnâmes comme une Rolls-Royce la guimbarde qui grognait et puait. Lorsque nous quittâmes la cour, la vieille femme sortit de sa cuisine et modestement salua notre départ en agitant son tablier. L'idiot bêlait. La nuit tombait sur le village de Verrières *dont les habitants s'appellent les Padadas*.

Revenus à l'école, nous constatâmes que personne ne nous avait recherchés. Nous tîmes conseil. La discipline nous était devenue si commune que là encore nous ne pûmes nous résoudre à désobéir à l'ordre reçu. J'essayai vainement de convaincre Truffy qu'étant à nous deux incapables de tenir le village, nous devons partir. Lui avait confiance en la Renault en ruines ; à tout moment, elle nous permettrait de fuir.

Il ajouta :

— La possibilité pour les Allemands de quitter Sainte-Menehould avant la fin du jour n'est guère envisageable. Ils n'ont aucune raison pour marcher la nuit. Nous avons donc l'opportunité de prendre une bonne nuit de sommeil. Si après cela nous n'avons pas encore reçu d'ordres, je serai prêt à partir. Avec l'aide de la Renault, nous aurons vite rejoint notre régiment.

La décision fut donc d'attendre.

Truffy toussa. Il avait apparemment pris un refroidissement lors de ses baignades. Toutes les granges regorgeaient d'œufs. Dans la cuisine du maître d'école, nous fîmes une omelette de vingt-huit œufs. Nous tirâmes une bonne bouteille de Bourgogne de la cave. Pour coucher, nous nous servîmes des bancs de l'école. Nous étions silencieux depuis quelques minutes quand Truffy demanda :

— Pourquoi soupirez-tu ?

— Est-ce que j'ai soupiré ?

— Oui.

— Non, ce n'est pas un bon signe, *dit-il après avoir soupiré à son tour*

— À quoi penses-tu ? À combien de temps allons-nous continuer de fuir comme des lapins ?

— Au vrai, je n'ai aucune idée du combien. Peut-être jusqu'à ce que les

Allemands aient occupé toute la France.

— Et la ligne Maginot ? Et la ligne Daladier qui est censée attendre quelque part ? Et la résistance qui s'organise sur la Loire ? Pourquoi cette guerre n'aurait-elle pas son miracle de la Marne, elle aussi ? Ne le crois-tu pas ?

Je sentis dans le noir qu'il s'était tourné de mon côté, la tête entre les mains.

— Non, *dit-il*, je n'y crois pas.

Je n'avais aucun désir de l'importuner d'autres questions, mais il se mit à parler comme pour lui-même :

— J'ai arrêté d'y croire. Nous n'étions pas prêts pour cette guerre. Nous, je ne parle pas de l'armement. Nous pouvions l'équilibrer en neuf mois. Mais les Français ne savaient pas pour quoi ils se battraient. Les Allemands, de leur côté, ont enveloppé avec des propos idéologiques leurs plans les plus odieux. Et nous ? Nous avons fait l'opposé. Nous sommes devenus honteux de devoir combattre pour ces deux mots, la Liberté et l'Humanité. Nous avons plutôt agi comme si seul le territoire était en jeu. Haïssons-nous les Allemands ? Notre jeunesse ne sait même pas ce que signifie le nazisme. Même en ce moment, nos grosses têtes pensent toujours qu'ils survivront à une victoire d'Hitler. Oui, ils survivront. Mais comme le but allemand de cette guerre est de ramener l'esclavage, le monde nous prendra pour des volontaires pour l'esclavage.

L'homme fait partie du règne animal. Il est comparable au chien. Les gros chiens, sûrs de leur force, au naturel sont portés à être calmes et amicaux, voire « pots de colle ». Les petits chiens au contraire se protègent par l'agitation et l'agressivité. Mais on peut « éduquer » les gros chiens à la méchanceté et les petits chiens à se montrer confiants, gentils, soumis. En 1940, alors que les Allemands étaient les chiens loups méchants, le pacifisme bêlant de Munich avait désarmé les Français et ils étaient devenus comme des lapins. Au temps des chiens loups méchants, ce n'était manifestement pas la bonne façon d'être pacifique. La devise latine « Si vis pacem, para bellum » allait donc se vérifier une fois de plus. « La bête est morte ! » est un album de bande dessinée publié en 1944, écrit par Victor Dancette et Jacques Zimmermann et illustré par Edmond François Calvo, 1892-1956. Hitler y est représenté comme le grand loup et les Français comme les lapins. À vrai dire, les soldats français en 1940 ne s'enfuirent pas comme des lapins : ce sont leurs généraux qui les firent courir.

Je m'étirai sur l'étroit banc d'école. Devant nous se trouvait un bureau avec un encrier et un tiroir. La voix de Truffly continua tout aussi rauque :

— Nous les Français, nous avons oublié depuis longtemps la signification du mot Liberté. Les Allemands nous ont attaqués alors que nous étions au milieu d'une guerre civile.

— En temps de guerre, *l'interrompis-je*, les Français ont toujours su arrêter leurs querelles internes.

— Oui. C'était vrai dans le passé, car le patriotisme était alors plus fort que la politique, mais est arrivée la philosophie qui est plus forte que le patriotisme. Les Allemands se sont armés d'une philosophie selon laquelle ils sont le peuple supérieur de ce monde. Leur philosophie est un rossignol de cambrioleur qui leur permet d'entrer librement dans n'importe quel pays sans y trouver d'opposition solide. Que Dieu veuille bien secourir notre patrie quand les Allemands l'auront occupée !

Personne auparavant ne m'avait parlé ainsi. Malgré notre intimité, nous avions gardé les distances séparant le supérieur de son subordonné, le citoyen français de l'étranger.

Le lieutenant continua cette fois comme pour lui seul :

— Un capitaine m'a dit qu'il aimait la France plus qu'Hitler, mais qu'il aimait Hitler plus que Léon Blum. Quoi ajouter de plus ?

Une quinte de toux l'interrompit... Et il reprit pour moi :

— Je connais la vieille histoire de notre déficit en armes. Je n'y vois pas le facteur déterminant. À la Grande Guerre aussi, nous partions avec un handicap d'armement. Ils disent que la plus grande partie de notre aviation a été démolie au sol. Sais-tu ce que cela signifie ? Des officiers ont empêché, arme au poing, nos pilotes de décoller. Peux-tu concevoir ça ?

— Non, je ne peux pas.

— Je commence à comprendre. Nous n'avons pas été vendus, nous avons été trahis et c'est ça l'essentiel. Un quarteron de généraux félons peut toujours être maîtrisé par un peloton d'exécution. Mais nous ne tenons aucun général. Nous n'avons aucune preuve contre aucun de nos généraux corrompus, pas de bordereau comme dans l'affaire Dreyfus, car ils ont trahi sans même avoir échangé un mot avec les Allemands. Ils n'ont pas un seul instant voulu combattre l'Allemagne. Ils l'aiment. Achetés par les Allemands ? Si seulement ils l'avaient été. Mais non ! Un jour, on m'a raconté que les habitants d'un certain État des Balkans étaient toujours prêts à vendre leur pays, mais que jamais ils ne le livraient. Nous, à l'inverse, nous livrons notre pays sans être payés pour ça.

— Ne noircis-tu pas trop le tableau ?

Je dis cela sans conviction, mais il me tourmentait comme il se tourmentait lui-même. Nous aimions la France plus que n'importe quoi au monde, chacun à notre façon.

— Non, *dit-il*, le tableau ne peut être peint trop noir.

Nous essayâmes de dormir, mais la journée et la conversation nous avaient trop ébranlés. Et le bruit des canons se rapprochait.

— Préparation d'artillerie, *conclut Truffly*. Ils s'attendent à encore trouver de la résistance.

Je continuai le fil de sa pensée :

— Sur cette route encombrée et mauvaise, la résistance est impensable.

— Exact. C'est ça que veulent nos généraux. Ce sont les mêmes hommes qui ont saboté notre armement. Toujours les mêmes. Ils ont commencé par l'affaire Dreyfus et ils l'ont perdue. Ensuite, la France les a détrônés. Maintenant, ils prennent leur revanche. Ils mettent en scène un retour triomphal des baïonnettes allemandes. Le peuple a ignoré cela et pour un bon bout de temps. Il n'a pas compris, car ils n'ont pas eux-mêmes proclamé la déclaration de guerre de la France à l'Allemagne, parce qu'ils ne se sont pas montrés aussi francs que le général Francisco Franco. Franco, lui, a invité franchement les étrangers dans son pays. Hier, dans les rues de Sainte-Menehould, n'as-tu pas ressenti combien il ne s'agissait pas d'une guerre entre deux pays, mais bien d'une guerre civile. Tu l'as ressenti, pas vrai ? Et est-ce que ça n'explique pas tout ? D'un côté la France libre ; comme l'Espagne libre. Et contre ces deux pays, un gang de bandits s'appuyant sur l'aide étrangère ! La guerre civile espagnole, elle, était officiellement proclamée. Les motifs étaient clairement établis. Pas de faux slogans, pas de fausses bannières. Vous pouviez choisir un côté ou l'autre. Ici, en France, le complot est beaucoup plus diabolique. Il a été bâti de façon beaucoup plus subtile, avec beaucoup plus de trahison. Ils l'ont fait paraître comme un conflit entre deux pays, la France et l'Allemagne. Si c'était vrai, la France ne perdrait pas. Nous aurions battu les Teutons même avec nos fusils médiévaux. En réalité, c'est une guerre civile, Français contre Français...

Il s'arrêta de parler. Il n'était plus capable de continuer. Je me rendis compte que tout son corps tremblait. Le rhume l'avait-il rendu fiévreux ? Ou bien sanglotait-il ?

Je me levai avec ma couverture sur les épaules et m'assis à côté de lui. Le froid du crépuscule remplissait la salle. Les murs étaient gris cendre.

Dressée sur une étagère, une chouette empaillée nous observait avec des yeux diaboliques. Le tonnerre des canons était de plus en plus proche.

— C'était — C'était, *dis-je*. Peut-être n'est-il pas encore trop tard.

— Nous n'avons pas encore reçu les ordres, *dit Truffly*.

Nous étions tous les deux assis silencieux sur un banc d'école. Nous tombâmes endormis. Nous nous réveillâmes quand un obus frappa la grange de l'autre

côté de la rue. Il faisait jour.

— Quatre heures, *dit Truffy*. Nous n'avons plus aucune raison d'attendre ici. Nous allumâmes silencieusement nos cigarettes.

— Es-tu prêt ?

— Oui, mon lieutenant.

Notre voiture nous attendait dehors. Elle bondit en avant comme si elle ne savait pas qu'elle ne nous avait coûté que deux miches de pain.

Voici ce que l'on trouve dans « La 35e Division dans la bataille 1939-1940. Robert Dufourg » : dès le 13 juin au soir, le général Decharme a déjà décidé (page 47 du livre) « Après les combats de Sainte-Menehould et de Verrières de retirer de la ligne de feu le 21e régiment de marche de volontaires étrangers et de l'envoyer en deuxième échelon afin de s'y reformer en 48 heures... » L'essentiel du 21e régiment de marche de volontaires étrangers à qui l'on avait ordonné un crochet vers l'ouest où il a rencontré le 18e bataillon de Chasseurs (18e B.I.L.A. dans le document Dufourg et listes des prisonniers de guerre français), les Joyeux, n'est arrivé à Vienne-la-Ville qu'à la nuit le soir du 12 et le matin du 13 à 30 kilomètres de Sainte-Menehould et il n'atteindra Sainte-Menehould dans la nuit du 12 au 13 pour beaucoup que bien après minuit. Comment se fait-il que, le 13 au soir, Ducharme ait déjà décidé de remplacer le 21e R.M.V.E. à la gauche de la 35e DI par le groupement Martyn, 18e B.I.L.A., c'est-à-dire les Joyeux, et C.I.D. 35 en passant dès ce même soir ce groupement Martyn au commandant Carette, le renommant groupement Carette ! et en désignant encore dès ce même 13 au soir le lieutenant-colonel Martyn à la tête du 21e R.M.V.E., tout en ayant laissé le colonel Debuissy et son régiment se sacrifier le 13 à Sainte-Menehould pour le premier bataillon et à la Grange-aux-Bois pour les éléments des trois bataillons qui étaient encore en plein combat le 14 vers 19 heures du soir à la Grange-aux-Bois ? Ce ne sera pas le seul régiment sacrifié : nous connaissons l'histoire du colonel Cazeilles tué le 15 juin 1940 à la tête de son régiment, le 21e RIC.

La réponse se trouve sans doute à la page 275 de « Brassard rouge poudre d'or. Souvenirs d'un Officier d'État-Major » ; Dufourg y révèle le rôle crucial qu'il a joué dans la mise au rencart du colonel Debuissy ; ayant quitté Senuc, il rejoint le 12 juin matin le nouveau P.C. de la 35e Division. Installé à l'Hôtellerie de l'Argonne à Vienne-le-Château, le P.C. était en état de fonctionner dès 8 heures du matin. Le colonel Martyn se présente, désireux de prendre le commandement du 123e R.I. ; mais Dufourg lui fait comprendre qu'on a préféré d'Olce, quoiqu'encore commandant pour ce poste ; pour lui faire manger la pilule, il lui fait comprendre qu'il serait bientôt nommé colonel du 21e R.M.V.E. Se faisant, Dufourg complaisait à son général dont il partageait les opinions et dont il savait

l'antipathie envers Debuissy, et sans doute il servait en d'Olce un ami... Aux pages 280, 281 de son livre, Robert Dufourg a eu le culot de prétendre que la décision de limogeage de Dubuissy était due au fait qu'on lui imputait la perte de la batterie antichar de réserve à Moiremont. Dufourg omet bien de dire que cette perte ne pouvait guère être la faute de Debuissy qui poussait son régiment, mais était plutôt celle de la division elle-même qui avait prescrit par deux fois un repos 21e R.M.V.E. alors même que l'ennemi était sur ses talons. Il omet surtout de parler du repos de deux heures ordonné par le général Delaissey au deuxième bataillon dans Sainte-Menehould alors même que l'attaque allemande sur Sainte-Menehould était imminente. Cet ordre et le fait qu'à Sainte-Menehould Delaissey déclara que Debuissy n'avait plus la confiance du général ont bien plus de chance d'être à l'origine de la perte de la batterie. Cela aboutit au fait que les ordres de la D.I. ne passèrent plus par Debuissy. Ainsi l'ordre de retraite fut communiqué directement au chef de corps Mirabail du premier bataillon par l'officier de liaison Jean Lagarrigue sans passer par le régiment, c'est-à-dire Debuissy ; il en fut de même pour l'ordre de retraite donné au 3e bataillon, ordre qui ne parviendra d'ailleurs pas à Verrières au commandant Poulain, qui dût décider seul. Manifestement, sauter les étapes hiérarchiques en raison de l'urgence n'a pas été ici la justification. À remarquer que le capitaine Jean Lagarrigue, officier de liaison et officier Z du 21e R.M.V.E se déclarera comme prisonnier « Officier de la 35e division ». Robert Dufourg qui visita le P.C. du 11e R.I à Brioules-sur-Bar en plein bombardement ne fréquenta pas le P.C. du 21e R.M.V.E. dans la forêt de Noirval (9 minutes en voiture de Brioules à Noirval).

Hans Habe a écrit (cf., plus haut) : « Pour le pont sud, par contre, je ne trouvai aucune explication possible sinon qu'en occupant les Allemands à nous massacrer on désirait les retarder et c'est ce qui arriva. » Qu'aurait-il écrit s'il avait été au courant du repos de 2 heures prescrit au 2e bataillon, fatigué certes, mais alors que les Allemands arrivaient aux portes de Sainte-Menehould ?

L'histoire de la batterie ne peut être qu'un prétexte, puisque la décision était prête d'avance. Ces mises au point ne font que confirmer les renseignements fournis par le récit de Hans Habe. Au vu du récit de Hans Habe et des journaux de marche, il n'y eut pas de réorganisation du 21e R.M.V.E., il n'y eut que des retraites harassantes à pied. En fait, la seule réorganisation évidente est que les trains des trois bataillons du 21e R.M.V.E. partirent le 14 juin directement pour quelque part droit au sud entre Perpignan et Montpellier. Le comportement ultérieur de Martyn durant la retraite, nous le verrons plus loin, n'a pas attiré les éloges de Hans Habe, contrairement à celui du capitaine Billotte.

On assiste ici au résultat d'une culture politique commune à bien des officiers

français de 1940 : Dufourg dès le départ de son livre « Brassard rouge poudre d'or » déclare ne pas voire de raison à la déclaration de guerre. Ces officiers voulaient-ils plus soigner leur carrière plutôt que se soucier de l'issue de la guerre ? Cela fait songer à l'attitude de Weygand qui prolongea les souffrances du fantassin « pour l'honneur de l'armée ». Comme Weygand, souvent des amis, Huntziger, Decharme, Aublet, Delattre de Tassigny étaient des adversaires, de la 3e République et au départ ils ne voyaient en Hitler qu'une protection contre le communisme. On n'est pas loin là des soupçons de trahison et des raisons des mensonges qui furent prononcés sur Dreyfus, Corap, Jean Moulin... et Debuissy, ni loin de la vraie cinquième colonne.

Après le limogeage de Debuissy, ce fut la débâcle. Le 21^e R.M.V.E. était tenu en dehors de la ligne de feu, comme s'il fallait se dédouaner de l'avoir offert en holocauste. Avant cela, l'historique des prémisses de cette débâcle mérite l'intérêt d'être revu :

L'attaque sur le 57^e R.I. de la 36e division les 9 et 10 juin 1940 avait permis aux Allemands de créer une poche de part et d'autre de l'Aisne en direction de Vouziers, poche dont le fond approchait le 10 à 14 heures la route Vrizy — Vrandy, localités à environ 4 km de Vouziers. Mais cette poche semblait contenue. C'est plutôt à 48 km plus à l'ouest que le front fut crevé : Guderian profitant de la nuit du 9 au 10 avait fait traverser l'Aisne par sa 39e PZK sur un pont du génie : à Château-Porcien (zone de la 12e D.I.) situé à 48 hm à l'ouest de Vouziers (zone de la 12e D.I) et 10 km à l'ouest de Reims. Ayant rompu le front de Champagne, les Allemands franchissaient déjà le 10 juin au soir La Suippe à Bétheniville à 20 km à l'est, nord-est de Reims. Placé à la gauche de la 35e D.I. dans les Ardennes, le 21e R.M.V.E, le front de Champagne étant crevé entre Reims et Reims, se replia dans la nuit du 10 au 11 juin 1940. Une contre-attaque prévue par le 18e corps d'armée pour le 12 juin vers l'ouest n'a pu avoir lieu. C'est que la situation était changée le 12 juin matin : la tenaille allemande s'était déployée, car, si avec la percée au Sud les Allemands fonçaient déjà au sud-est vers la Suisse, du côté Nord, bien qu'ils ne s'étaient aperçu qu'assez tard du décrochage du 21e C.A., le brouillard ne cessant qu'à mi-journée le 11 juin, ils avaient vite rattrapé l'avance que les fantassins français avaient prise et là aussi ils fonçaient maintenant droit au Sud, refoulant énergiquement devant eux les éléments retardateurs. L'Aire à peine atteinte, il fallut tout de suite un deuxième décrochage. La 36e D.I. du général Aublet et la 6e D.I.C. sa remplaçante à la gauche du 21e R.M.V.E. avaient déjà migré plus au sud et un vide s'était installé à gauche du 21e R.M.V.E. L'ultime raccord entre les états-majors des 35^e et le 36^e D.I. s'était fait à Senuc le 11 juin après le repli sur l'Aire, premier bond de recul et le contact avec

la 6e D.I.C. ne put se faire. Placé ainsi dénudé au plus creux de la tenaille allemande, le 21e R.M.V.E. était le plus immédiatement exposé à l'encercllement et à l'anéantissement. Les bataillons du 21e R.M.V.E. avaient dû encore reculer et ils se trouvaient le 13 vers 3 heures du matin à Vienne-la-Ville (1er), région de Moncheutin (2e) et Malmy (3e bataillon). Un ordre de 4 heures de repos prescrit par la division était alors annulé malgré les fatigues par le colonel Debuissy ; les fantassins, même épuisés, devaient gagner Sainte-Menehould sans tarder pour ne pas être encerclés (le 3e bataillon quitta Malmy à 4 h 35 du matin). Malgré ce repli accéléré, le 3e bataillon, menacé d'encercllement dans la région de Verrières, dut se replier précipitamment sur Passavant-en-Argonne, au sud de Sainte-Menehould abandonnant même à son sort sa 10e Cie (capitaine Félicien Duvernay) ; la 10e Cie réussira à rejoindre la route La-Grange-aux-Bois — Les Islettes où elle s'illustrera (voir plus loin). Le premier bataillon arrivé à temps dans Sainte-Menehould y mena un combat valeureux, mais coûteux contre les Allemands descendant le côté ouest à l'intérieur de la Ville du nord au sud, le pont de La-Neuville-le-Pont et les 2 ponts de Sainte-Menehould ayant été détruits. Le 1er bataillon dut se replier entre La-Grange-aux-Bois et les Islettes à l'est de Sainte-Menehould et combattre à la gauche du 11e R.I. Le 2e bataillon, qui à Sainte-Menehould n'avait pu prendre position, le général Delaissey commandant l'infanterie de la division l'ayant mis au repos, a partagé le sort du 1er bataillon. Finalement, les éléments du 21e R.M.V.E. présents auprès du 11e R.I. rejoindront Passavant-en-Argonne en passant par Futeau et Brizeaux. Le 3e bataillon, privé de vivres et surtout pauvre en munitions, était menacé d'encercllement dans la région de Verrières ; n'obtenant pas d'avis du P.C. régimentaire, le commandant du 3e bataillon prit seul la décision du retrait. Il faut dire qu'à Sainte-Menehould l'officier de liaison entre la division et le régiment avait transmis directement au 1er bataillon l'ordre de repli selon le journal de marche du 1er bataillon. La division avait aussi envoyé l'ordre de repli au 3e bataillon, mais cet ordre ne lui était pas parvenu selon le journal de marche du 3e bataillon. Le colonel du régiment, le colonel Paul Debuissy, qui en annulant à Vienne-la-Ville les ordres de repos venant de la division avait très probablement sauvé son régiment de l'anéantissement, apprit à son arrivée à Passavant-en-Argonne le 15 juin à 5 heures du matin, précédé à 1 heure 15 par son P.C. et à 1 heure 30 par les premiers éléments de son régiment, qu'il était remercié, c'est-à-dire limogé et remplacé par le lt-colonel Albert Martyn. Le lt-colonel Debuissy avait été convoqué par ordre du général Decharme pour se présenter à Passavant-en-Argonne le 14 juin à 9 heures du soir. Le capitaine Dufourg nous éclaire sur cet événement majeur dans l'histoire du 21e R.M.V.E. à la page 273 de son livre Brassard rouge

Foudre d'or, paru en 1952 : commandant le 2e bataillon du 123e R.I., Martyn avait été nommé lieutenant-colonel début mai 1940. Quand le colonel Bélascaïn commandant le 123e R.I. tomba malade, le lieutenant-colonel Martyn se présenta au P.C. de la 35e D.I. à l'hôtellerie de l'Argonne le 12 juin matin devant le capitaine Robert Dufourg qui était officier d'E.M. de la 35e D.I. Il croyait bien être l'élu de droit pour commander le 123e R.I., mais le capitaine Dufourg lui fit comprendre qu'il devrait se contenter de commander le 21e R.M.V.E., le commandant D'Olce ayant été choisi pour commander le 123e R.I.

Le 14 juin à 6 heures du matin environ, le colonel Gallini était arrivé au P.C. de la 35e division et le lieutenant-colonel Jobin, chef d'état-major de la division, lui avait demandé de boucher le trou qui s'élargissait sans cesse entre la 6e D.I.C. et le 21e R.M.V.E., mais ses unités n'étaient pas encore là et la mesure ne put s'accomplir comme pour la contre-attaque vers l'ouest, contre-attaque qui avait été prévue avec l'aide de chars pour le 12 juin.

Finalement, tous les indices recueillis nous imposent de conclure que le colonel Debuissy et son régiment ont-ils été victimes de ce que certains appelleraient un hocus pocus, d'autres une arnaque et d'autres enfin, puisqu'il est question de Sainte-Menehould, d'un coup de pied de cochon. Ils étaient victimes de leur engagement pour la France et la démocratie face à des officiers réactionnaires, ennemis de la 3e république. D'ailleurs, le lieutenant Truffly l'a bien exprimé à chaud dans ses propos à Habe, notamment dans l'école de Verrières, comme nous le verrons plus loin. Rappelons aussi ici les paroles de Debuissy à Habe au sortir de l'église de Noirval :

— Le général ; le général a dit que chaque étranger de moins est une bouche de moins à nourrir...

Marc Bloch, officier d'état-major, ne s'est pas trompé.

Dictatures, les fascismes staliniens, nazis, franquistes, mussoliniens et autres, suivaient leur destinée inexorable qui est, outre de s'entredévorer, de mettre en péril la paix du monde entier.

Notons, pour finir sur ce chapitre, que le 22 juin en soirée, le général Decharme en disant adieu à sa 35e division a donné l'accolade au lieutenant-colonel Martyn cité à l'ordre de l'armée...

Dans la nuit du 14 au 15 juin l'infanterie régiment 77 allemand traversera en silence la ville de Sainte-Menehould.

6) *La débâcle.*

Puis-je énumérer dans l'ordre les étapes qui commencèrent ce matin-là à Verrières et se terminèrent dans un camp allemand de prisonniers ? À partir de cette froide matinée de juin où j'évacuai Verrières avec le lieutenant Truffy, je ne vis plus jamais l'ennemi qu'une fois fait prisonnier avec mon régiment. Une nation fuyait devant un ennemi invisible, telle fut ma sensation durant cette période et une autre nation triomphait sur un adversaire qui acceptait sa défaite sans combattre véritablement.

Nous retrouvâmes le colonel avec les restes de son régiment à onze kilomètres au sud-est de Verrières dans le village étiré et étroit de Passavant. Les survivants de ma compagnie avaient pris quartier dans une grange au centre du village. Depuis trente-six heures, la grange abritait déjà des restants du Dix-Huitième Régiment de Chasseurs à pied, les Joyeux *du 18^e B.I.L.A.*

En marchant dans le village, j'eus une heureuse surprise. Je me cognai à l'artilleur breton dont la batterie de canons antichars était placée à côté de mon poste d'observation durant les jours passés dans les Ardennes.

Nous nous saluâmes comme de vieux amis. Il était en train de fabriquer un « piège à tanks » avec l'aide d'autres artilleurs de son régiment sur la base d'ordres allégués d'arrêter l'ennemi à Passavant. Le piège à tanks incluait du fil de fer barbelé et quelques charrues prises dans les fermes abandonnées. À moins de se conduire comme un coureur de rallye d'obstacle, le conducteur du char devrait en descendre pour écarter le barrage ou envoyer un de ses coéquipiers. Le quatorzième régiment d'artillerie avait perdu ses canons antichars au nord de Sainte-Menehould.

(Selon Robert Dufourg, la 4^e R.A.D. avait encore tous ses canons, sauf un canon du premier groupe, le groupe qui appuyait le 21^e R.M.V.E. : il avait éclaté à Briquenay.)

Une compagnie d'Arabes sortait juste d'une ferme voisine de notre grange. Ils portaient le casque au-dessus de la longue pièce d'étoffe artistiquement enroulée de leurs turbans. Ils s'assirent dans la cour et se mirent à manger des fruits avec grand appétit. Chacun disposait d'une bouteille dont il avait cassé le col et qui contenait des cerises ou des prunes ou des framboises. Cette région entre Meuse et Marne abonde en fruits. Les paysannes les mettent en conserve dans des bouteilles à vin. Je ne sais pas comment elles insèrent les fruits par l'étroit goulot. De toute façon, il faut décapiter la bouteille pour s'emparer de son délicieux contenu.

Dans les caves dormaient des centaines de bouteilles remplies de délicieux

fruits.

Les Marocains récupéraient leurs forces en absorbant un mélange en compote. La maison dont ils étaient sortis était dans un état difficile à imaginer. Les matelas avaient été arrachés des lits. Les lits étaient pleins de bouteilles brisées. La grande horloge grand-père de la salle à manger gisait renversée à terre et brisée en morceaux.

Sur la table traînaient des lettres, des photos, des calendriers, des feuilles volantes, des bobines de fil à coudre. Il flottait partout une odeur de tabac et de sucre.

Tout était collant du sirop échappé des fruits cuits. Aucun des Arabes ne parlait français, sauf le caporal que je trouvai finalement dans la ferme. Je lui demandai où était son officier. Gracieux vieillard, le caporal portait une grande barbe encore noire ou noircie, un beau nez étroit et un turban jaune vif. Comme les fruits cuits étaient essentiellement conservés dans l'alcool, il sentait la compote et l'alcool. Lorsque je le questionnai, il secoua la tête et sourit :

— L'officier est parti en voiture avant-hier en disant qu'il reviendrait au bout d'une heure. Il n'en est pas revenu. Il est parti comme l'oiseau. *Il imita le battement d'aile des oiseaux.* Nous sommes seuls. Nous ne comptons plus les heures. Nous avons arrêté l'horloge. Maintenant, nous aussi sommes des oiseaux. Maintenant, nous aussi nous prenons la fuite.

— Pourquoi êtes-vous prêts à partir maintenant ?

— Il me montra la table :

— Nous n'avons plus rien à manger et plus rien à boire.

— Et où allez-vous ?

Il prétendit ne pas comprendre ma question. Il devint subitement sourd et muet, mais je voyais bien l'intensité de ses grands yeux étroits. J'eus l'impression qu'il avait entendu quelque chose qui n'avait pas encore frappé mes oreilles. Il sortit dans la cour et examina le firmament. L'instant d'après, il dit quelque chose en arabe à ses camarades. Je ne le compris pas, mais je les vis se jeter au sol. Ils étaient à genoux et soudain ils commencèrent à se balancer le corps à la façon d'une prière orientale. Alternativement, ils croisaient les bras sur leurs poitrines et les étiraient devant eux.

— Rentez dans la maison, *criai-je en me précipitant dans la salle à manger dévastée !*

Aucun ne me suivit. Neuf avions allemands en trois formations habituelles en V nous survolaient. Les Arabes trahissaient non seulement leur présence, mais aussi celle des autres troupes stationnées à Passavant. Ils restèrent pourtant agenouillés et disant leurs prières. De temps à autre, ils interrompaient leurs

gestes rituels pour se mettre leurs longues et minces mains sur leurs oreilles. Puis, à nouveau ils imploraient Allah le tout puissant. Dans leur hâte, ils avaient brisé quelques bouteilles de fruits. Leurs genoux écrasaient les morceaux de verre. Leurs visages étaient barbouillés de liquides gras et sucrés. Ils priaient et se lamentaient toujours.

Les avions nous survolèrent et le grognement de leurs moteurs se mélangea à la mélodie des Arabes.

Les avions en passant avaient dû peu prendre note de notre présence. Les Arabes se levèrent et firent leurs paquets avec une hâte redoublée. Subitement apparurent trois ou quatre voitures d'enfant ; les unes étaient blanches, les autres variaient entre le rose et le bleu vif. L'une d'entre elles était si frêle et si jolie qu'elle ressemblait plus à une voiture de poupée. Dans ces landaus, les Arabes avaient entassé leurs provisions : bouteilles de fruits, bouteilles de vin, plusieurs boîtes de fromage, une ou deux couvertures et toutes sortes d'autres objets sans valeur, mais scintillants. Le caporal barbu, apparemment le seul gradé restant du groupe, donna l'ordre de marche. Et alors, je remarquai à ce moment-là que plusieurs ombrelles s'ouvraient. Les Marocains avaient dû collecter les parapluies du village et maintenant ils s'en servaient comme ombrelles. Assez bizarrement, j'ai constaté souvent que les Espagnols, les Africains et autres habitants méridionaux étaient particulièrement sensibles aux rayons solaires. Voilà comment abandonnèrent Passavant les soldats arabes de l'empire colonial français ayant perdu tous leurs officiers et sous-officiers et conduits par un caporal barbu porteur d'un turban jaune vif sous son casque. Ces soldats basanés à l'allure féline particulière aux Maures longèrent les murs, la carabine dans la main droite et l'ombrelle dans la main gauche, en poussant leurs voyantes voitures. À côté de chaque soldat, j'imaginai voir une tendre fathma poitrine haute et habillée de façon colorée et festive. La présence des fusils devenait un anachronisme dans ce tableau idyllique, alors que les ombrelles auraient dû abriter des fathma.

Les bouteilles de fruits sautèrent dans les berceaux... Désenchanté, je retournai à la grange. Le petit rouquin Dési qui avait miraculeusement survécu à la bataille de Sainte-Menehould me reçut avec la nouvelle que nous allions probablement passer la nuit dans le village. Depuis une heure, la rumeur courait que notre colonel avait été soudainement déposé et qu'un nouveau colonel allait nous arriver. Je m'allongeai dans la paille à côté de Dési. Autour de nous, les Joyeux étaient au repos, dormant ou jouant. Juste derrière moi, leur lieutenant était assis dans la paille en train d'écrire. C'était un homme mince avec une belle tête et des yeux bleus transparents en apparence et il était

impossible de déterminer s'il regardait quelque chose ni dans quelle direction. Le blanc de ses yeux se dissolvait dans le bleu comme chez les aveugles. Il portait un uniforme difficilement maintenu propre et avec des galons argentés particuliers aux régiments de Chasseurs par opposition aux galons dorés des autres. Ses lèvres dessinaient une ligne mince et il ne prononçait pas un mot. De temps à autre, il levait la tête au-dessus de ses écrits et observait ses hommes avec des yeux mi-vigilants mi-craintifs. Si quelqu'un lui parlait, il faisait seulement un signe de la tête comme quelqu'un inquiet de livrer un secret par un mot imprudent. Je n'ai jamais vu une aussi grande distance entre soldats et officiers qu'entre ces hommes et ce lieutenant qui, puni comme eux, avait à vivre et à manger avec eux.

Une compagnie, commandée par le Capitaine Marchenoir du 18e Bataillon d'Infanterie légère d'Afrique était mise à la disposition du commandant Varrier du 21e R.I.C., dans la nuit du 13 au 14 juin, pour renforcer la face ouest de Villers-en-Argonne.

Les heures passaient et le lieutenant continuait d'écrire sans arrêter une lettre après l'autre on ne sait pour qui. Il les pliait et les fermait soigneusement et il traçait les adresses sur les enveloppes d'une écriture nette et élégante. Il inscrivait distinctement FM, c'est-à-dire Franchise militaire, sur les enveloppes à l'emplacement réservé aux timbres. Depuis des semaines, nous ne recevions plus de courrier et personne n'expédiait les lettres. Qui allait prendre son courrier ? Et pour où... ? Il devait savoir tout cela aussi bien que moi.

Ce qu'il écrivait, je ne l'ai jamais su. Quand un soldat de son bataillon sortit de la grange, il le regarda de ses yeux perçants et pourtant comme aveugles. Je sentis ce qu'il pensait : « Je ne le reverrai pas. », mais immédiatement son stylo reprit sa course sur le papier à lettres. Derrière moi, un Joyeux reposait dans la paille. Nous entrâmes en conversation. Il avait précédemment discuté avec Dési. Il parlait doucement pour ne pas déranger le lieutenant. Grand et pâle, il avait une moustache spéciale, mince et coquette qui jurait avec le reste de son visage. Il était difficile de voir un criminel en cet homme. Il ressemblait plus à un escroc au mariage pour ne pas dire un maquereau qui aurait perdu son charme. Son uniforme était usé et plein de trous. Un foulard sale qui avait déjà été blanc autour du cou, il toussait presque continuellement. De temps à autre, il déclarait avec un soupir :

— Je suis heureux que ma pauvre femme n'ait pas à voir cela.

Je lui offris une cigarette. Il fuma en silence un certain temps, puis il me dit :

— Ma femme n'aurait jamais pu survivre à la chute de Paris. Moi, je viens de province, du nord, de Douai. Elle, elle était une vraie Parigote. Elle n'aurait

pas pu supporter la vue d'un soldat boche dans Paris... Le dimanche, quand nous nous promenions aux Tuileries, elle devenait à moitié folle. Elle s'accrochait à mon bras comme si elle était ivre. Je n'ai jamais vu quelqu'un d'autre que l'air pouvait autant saouler.

Alors qu'il parlait, je ne le voyais pas. Il était couché dans la paille derrière moi. J'étais moi-même allongé. Nous reposions tous les deux sur le dos. Nos têtes se touchaient presque. Il tira quelques bouffées de sa cigarette et reprit :

— Oui, elle était comme Paris. C'était une vraie femme. Elle était capable de s'habiller d'un rien. Elle pouvait se fabriquer quelque chose avec moins que rien. *Il eut un rire doux adressé à lui-même.* Je me rappelle son chapeau, un peu de paille, une rose en papier, un ruban. Mais elle le portait si bien !

Et soudain, il ajouta :

— Non, c'est maintenant mieux comme cela pour elle.

Le lieutenant nous dévisagea avec des yeux durs, absents. Je demandai au Joyeux d'une voix étouffée :

— Que lui est-il arrivé ?

La réponse vint rauque, mais sans hésitation :

— Je l'ai tuée.

Après cela, il ne parla plus. La plume du lieutenant continuait son grattement. Je me levai et, quoique ce fût interdit, je sortis devant la grange en quête de nouvelles. Un motocycliste arrivait justement de la direction de Sainte-Menehould.

— Sais-tu où se trouve le dix-huitième bataillon de Chasseurs à pied ?

— Oui. Il est juste ici dans cette grange.

— Y a-t-il un officier avec eux ?

— Oui. Un lieutenant.

— S'il te plaît, demande-lui de sortir. Je suis mort de fatigue et je suis pressé.

— D'accord.

Je retournai dans la grange. Le lieutenant finit la phrase qu'il était en train d'écrire, revissa son stylo et soigneusement rangea ses lettres dans son manteau étendu sur la paille. Alors, il me suivit.

Il ouvrit l'enveloppe scellée que le motocycliste lui avait remise.

Il lut rapidement les ordres et retourna à la grange d'un pas ferme. Il s'arrêta dans l'entrée, s'appuya sur le chambranle de bois de la porte et regarda alentour. Ses yeux étaient pleins de méfiance, comme s'il cherchait quelqu'un pour protéger ses arrières.

Alors, d'un geste rapide, il claqua des mains :

— Allons-y ! Messieurs ! En route !

La rouspétance fit écho à ses paroles. Elle se propagea au long de la paille. L'homme dans son uniforme péniblement maintenu immaculé ressemblait à un dompteur de lions dans la cage avec ses bêtes.

Quelqu'un demanda :

— Pour où ?

Le lieutenant hésita, se faisant une idée avant de répondre :

— On monte au front. Nous allons défendre le village.

Quelques soldats se levèrent. Plusieurs prirent leurs fusils en silence. Un énorme gros aux épaules larges et avec un sparadrap sur le nez ne bougea pas. S'approchant tout près de l'homme et lui chevauchant les deux jambes, le lieutenant ne dit rien. Il retourna à sa place dans la paille, ramassa son manteau, boucla sa ceinture et vérifia son revolver. Puis, il rassembla ses lettres en une pile qu'il plaça soigneusement sur une roue de chariot comme si elle était une boîte aux lettres. Il demeurait aussi silencieux qu'un cadavre.

Maintenant, tous regardaient l'officier. Il alla à la porte. Je m'y tenais avec Dési. Il gardait son revolver à la main, comme s'il avait oublié de le remettre dans son étui. L'énorme gros aux longues jambes se leva. Alors, le lieutenant parla :

— Suivez-moi en file indienne.

Sa voix était métallique, aussi claire et irréelle que ses yeux. Il tourna le dos et sortit de la grange. Les Joyeux commencèrent à bouger lentement. Ils passèrent devant moi, une centaine ou plus du bataillon de Chasseurs à pied condamnés à mourir. Ces hommes n'avaient rien à perdre. Ils avaient tué leurs femmes, braqué des banques, attaqué des gens. La justice terrestre avait agi sans pitié envers eux. Pendant des années, ils avaient mangé dans des boîtes en aluminium, porté des uniformes rayés, observé des règlements tyranniques. Longtemps, ils n'avaient vu de la voûte céleste qu'un carré. S'ils refusaient d'aller au feu maintenant, ils retourneraient à leurs boîtes d'alu, à leurs uniformes de détenus, à leurs dures corvées et à leurs barreaux. Ils n'avaient rien à perdre et tout à conquérir ; c'est-à-dire ce que tout homme désire ultimement : la liberté. Et pourtant, je ne vis jamais aussi clairement la terreur inscrite sur des visages que sur ceux de ces hommes perdus. Ces cent hommes ou plus du dix-huitième bataillon de chasseurs à pied qui avaient gaspillé leur vie la trouvaient tellement digne d'être vécue qu'ils voulaient encore moins la perdre que tous les autres.

Ils passaient devant moi.

Le premier : une tête boursouflée, des lèvres enflées, des yeux minuscules lointains et pourtant remplis de terreur. La brutalité effrayée est une chose

terrifiante. Le suivant : un petit bougre hagard, comique après le gros, le fort. Ses yeux me regardaient, cherchant une aide. C'était peut-être un comptable qui avait rencontré une heureuse blonde des faubourgs et lui avait détourné son argent. Les yeux tremblants, il regarda vers le ciel à la recherche d'un dieu sauveur. Le suivant : je vois encore son visage, face profil, face profil, une page directement sortie de l'album du crime. Oreilles proéminentes, yeux protubérants, deux dents jaunes. Blanc comme craie, il tremblait de tout son corps émacié. Le suivant : un jeunot, un visage innocent, doux, efféminé, un sourire n'exprimant aucun plaisir, mais tout ce qu'on peut ressentir dissimulé derrière ce sourire. Tout ce qui doit être caché. Une bouche rouge, molle, souriante, ne s'accordant pas avec le reste du visage et toujours beaucoup de terreur dans les yeux, comme si la mort était accrochée à la gorge de cet homme souriant.

Le suivant : un vieux visage ruiné, encadré d'une barbe grise. Une grosse tête avec des rides sur le front, comme des vagues de mer dessinées par une main d'enfant. Son regard croisa le mien. Il baissa les yeux pour passer devant moi. Je me rangeai de côté. Ces énormes têtes, l'une suivant l'autre, me devenaient intolérables. Malgré leur diversité, la peur et l'empreinte de la mort les rendaient semblables. Quelque chose d'autre aussi : la haine envers les vivants. Ils étaient si nombreux à passer devant moi et si nombreux à souhaiter ma mort. Pourquoi moi et pas toi ? semblait dire chacun. C'était comme une sentence de mort.

Leur longue file tourna à gauche vers le « piège à tanks » à l'entrée du village. Soudain, quelqu'un vira de bord près de la porte et se mit à courir vers la droite, vers le midi tranquille. C'était mon voisin, celui qui avait tué sa femme. Le lieutenant était trop loin devant pour le remarquer. Les Joyeux marchaient de l'avant pour défendre Passavant.

Nous perdîmes trente-six heures dans Passavant. Je dois l'histoire authentique de ces trente-six heures à un témoin oculaire. Je la rapporte brièvement, n'y ajoutant ni retranchant rien.

Le colonel Debuissy avait à la tête de son régiment défendu Sainte-Menehould avec héroïsme. Vieil officier âgé de près de soixante ans, il avait été blessé dans la Grande Guerre. Il avait passé dix-huit années en Afrique où il avait commandé le Quatrième Régiment étranger, le plus célèbre des Régiments étrangers. Il s'était distingué dans les grandes batailles du Maroc. Au départ de la présente guerre, pensionné depuis peu, il avait quitté sa maison de Lille et offert ses services à la France. En considération de ses capacités et de ses mérites particuliers, il avait été placé à la tête du Premier régiment de marche

de volontaires étrangers ultérieurement rebaptisé le 21^e. Il était Officier de la Légion d'honneur et porteur de presque toutes les hautes distinctions auxquelles un officier français peut prétendre.

Il avait reçu l'ordre de se présenter à Passavant le 14 juin à neuf heures du soir, la veille du 15 juin, la veille donc du jour où Truffly et moi-même atteignons le village. Le général commandant notre brigade (*dans l'armée française, « général de brigade » se situe entre colonel et général de Corps d'armée. Nous devons estimer ici qu'il s'agissait du général Pierre Decharme*) attendait le colonel dans la maison du notaire. Il avait été impossible au colonel bien sûr d'interrompre la bataille de Sainte-Menehould pour respecter un horaire arrangé d'avance. Si la retraite au sud des nombreux régiments devait être protégée, il fallait défendre Sainte-Menehould. *Étant donné que son P.C. était à Brizeaux, on peut se demander ce que faisait le général Decharme à venir à Passavant, sinon venir régler le cas Debuissy. Il faut dire qu'alors que des isolés de la Cie antichar de R.G.A. , le premier et le deuxième bataillon ainsi que la 10^e cie 3^e bataillon s'extirpaient par Brizeaux du piège de Sainte-Menehould, Robert Dufourg les décrit comme des groupes débandés du groupe ouest. Nous savons que les Allemands venus du nord avaient dévalé la rue Margaine et la rue Chanteraine obligeant cette retraite par le nord-est. La réalité était que l'occasion était trop belle pour limoger Debuissy et se décharger sur lui, alors même qu'il n'était pas responsable du fiasco dans lequel on l'avait plongé.*

Si la retraite au sud des nombreux régiments devait être protégée, il fallait défendre Sainte-Menehould. Debuissy atteignit Passavant à cinq heures du matin. *Son P.C. l'avait précédé à une heure quinze et les premiers éléments de son régiment à une heure trente.* Il était totalement épuisé de sa rude journée et ayant échappé à la mort par miracle. Le brave lieutenant Da Costa, un Corse qui commandait nos motocyclistes, motocyclistes ne disposant plus d'une seule motocyclette, souvenez-vous, était tombé sur le champ de bataille à quelques pas du colonel. La conversation suivante prit place entre le général et le colonel :

Decharme — Pour quelle raison êtes-vous en retard, colonel Debuissy ?

Debuissy — Nous avons tenu Sainte-Menehould aussi longtemps que possible.

Decharme — Vous auriez dû retraiter bien avant. Je vous attends ici depuis hier soir 21 heures.

Debuissy — Je suis désolé. Nous avons résisté comme nous avons pu.

Malheureusement, mon général, notre armement était plus que déficient, comme vous le savez bien.

Decharme — Combien avez-vous de tués ?

Debuissy — Au moins cinq cents. Avec un armement normal, nous en aurions eu au moins quatre cents de moins.

Decharme — Cinq cents Juifs de moins.

Debuissy — Mes volontaires juifs ont combattu aussi courageusement que les autres. En plus, dans mon régiment les chrétiens sont plus nombreux.

Les estimations sont de vingt pour cent de Juifs au 21^e régiment de marche de volontaires étrangers, quarante pour cent au 22^e, cent pour cent au 23^e.

Decharme — Vous me paraissez bien mal en point, colonel.

Debuissy — Je suis un peu fatigué.

Decharme — Excellent ! Madame Debuissy sera heureuse de votre retour.

Debuissy — Voulez-vous dire que vous me relevez de mon poste ?

Decharme — Je veux dire que d'ici une heure une ambulance vous amènera vers le sud plus paisible.

Debuissy — Merci ! Mais je ne suis ni malade ni blessé. Je suis avec ce régiment depuis la première minute de son existence et mon seul désir est de rester à sa tête jusqu'à mon dernier souffle. Mon régiment a combattu de façon héroïque. Je mérite...

Decharme — Quel âge avez-vous, colonel Debuissy ?

Debuissy — Soixante.

Decharme — Vous méritez de vous reposer, mon cher Debuissy. Vos nerfs sont à bout. Vous serez ramené à l'arrière dans une heure. Au même moment, votre successeur, le lieutenant-colonel Martyn sera ici.

Debuissy — Vous voulez dire que mon successeur a déjà été désigné ?

Decharme — Oui ! Et j'espère que vous aimerez votre repos bien mérité.

Debuissy — Est-ce un ordre ?

Decharme — Oui.

Debuissy — J'obéis en protestant.

Decharme — Je suis convaincu que madame Debuissy ne protestera pas de vous avoir de retour.

Une heure plus tard, notre colonel fut embarqué dans une ambulance envoyée par le Haut Commandement. Il fut conduit au Quartier Général de la Division à Commercy.

Il fut déposé sur sa civière dans une grande salle. Le général du Corps d'armée Champon (C) et le général de Division Decharme (D) étaient là, engagés dans une conversation. Vu la grandeur de la salle, les deux généraux crurent que le colonel Debuissy n'entendrait pas leur chuchotement. Debuissy fit semblant de dormir. Voici ce qu'il entendit :

C — Le colonel Martyn a rejoint son poste.

D — Le colonel Debuissy m'a donné assez de trouble.

C — Il voulait continuer de se battre à tout prix.

D — Ces Légionnaires sont tous de francs emmerdeurs.

C — Que dois-je écrire sur mon rapport ?

D — Je ne sais pas.

C — Il m'a dit qu'il protesterait contre sa destitution sous motif de maladie.

D — Je crois que cet homme m'a causé assez de désagrément. Il s'est complètement assimilé à la fripouille qu'il commande. Pourriez-vous trouver quelque chose, quelque chose d'incriminant à mettre dans votre rapport ?

C — Non. J'ai fait fouiller ses effets, mais ils ne contenaient rien à redire, sauf

D — Sauf ?

C — Une bouteille vide.

D — Avait-elle contenu de l'alcool ?

C — Peut-être.

D — Excellent. Rapportez que ses excès alcooliques ont nécessité son renvoi d'urgence.

Le colonel Debuissy avait entendu toute la conversation.

Il ouvrit les yeux. Le général Champon approcha de la civière. Il assura Debuissy qu'il était heureux d'avoir pu lui trouver une retraite méritée. Il demanda si madame Debuissy avait réussi à rejoindre Perpignan.

Il murmura qu'il avait l'intention de proposer le colonel pour une haute distinction en récompense de la magnifique bravoure de son régiment.

Le colonel attendit que le général ait fini son discours et il lui demanda simplement :

— N'a-t-on pas retrouvé une bouteille dans mon équipement ? Une bouteille d'iode. C'est une habitude que j'ai contractée en Afrique : je traîne toujours une bouteille d'iode avec moi.

Le général Champon dit avec embarras que le colonel n'aurait plus besoin d'iode dorénavant. Le même jour, le colonel Debuissy fut expédié vers la France du Sud.

Nous eûmes un nouveau commandant. La suite démontra que celui-ci était un homme de parole, car ses supérieurs n'eurent aucune raison de regretter sa nomination : il n'offrit aucune résistance aux Allemands.

À vrai dire, le 21e R.M.V.E. par son affectation à la 35e Division était tombé dans un véritable cloaque. Nous avons vu les propos xénophobes et antisémites du général Decharme. Le colonel Martyn au sein du 123e RI semblait devoir succéder directement et indirectement aux postes laissés libres par l'ascension rapide, puis

l'éviction de Loustaunau-Lacau. Mais lors de la retraite du 11 juin 1940, le lieutenant-colonel Martyn ne commandait que le Centre d'instruction divisionnaire et le 18e B.I.L.A., deux unités qui se tenaient dans le groupe du centre.

Loustaunau-Lacau avait été démis de ses fonctions militaires par le gouvernement Daladier en février 1938, qui le présenta comme un « officier d'aventure ». Antisémitisme dans les années trente, homme politique d'extrême droite, il fonda l'Union militaire française, il dirigea le périodique l'Ordre national qui publia les plans de bataille allemands et il anima un groupement anticommuniste, antinazi et antisémite, La Spirale, sous le pseudonyme de « Navarre ».

En résumé, démis de l'armée en février 1938, il fut réintégré en septembre 1939, il rejoint le 123e R.I. de la 35e division et est nommé colonel commandant le 123e RI en février 1940. Nommé chef d'état-major de la 35e Division le 20 mars 1940 en remplacement du lieutenant-colonel de Caumia-Baillenx, il fut arrêté au front le 22 mars 1940, emprisonné à la forteresse de Mutzig près d'Obernai. Enfin, il fut libéré le jour de la Pentecôte, dimanche 12 mai 1940, grâce à quelques appuis, dont celui du colonel Groussard commandant en second de Saint-Cyr en 1940.

Georges Groussard est un Officier de la Coloniale, qui avait été très actif avant-guerre dans les réseaux anticommunistes de l'armée, réseaux liés à ce que l'on appelle la « Cagoule militaire », sans doute Corvignolles ou proche.

Dans le livre « Mon lieutenant un blessé vous demande » d'André Dufilho, on trouve à la page 77 qu'en date du 23 février 1940 le commandant Loustaunau-Lacau, chef de bataillon breveté de l'école de guerre, « assume depuis quelque temps les fonctions de colonel du 123e RI » ; enfin, à la page 84 du même livre, on apprend sa nomination en mars (le 20, mais il est arrêté le 22 et interné) comme chef d'état-major du 123e R.I. puis autour du 10 mai, que comme commandant du 3e bataillon, il cède sa place au capitaine Duvignères et prend celle de chef d'état-major à la 35e division, le chef de bataillon Martyn commandant le 2e bataillon étant nommé à la limite d'âge lieutenant-colonel et chef d'état-major du 123e RI, le commandant Jouandet remplaçant Martyn comme chef du 2e bataillon. Finalement, on retrouve Loustaunau-Lacau avec le 12e zouave (voir plus loin).

On connaît la position du frère d'André Dufilho, l'acteur Jacques Dufilho, catholique traditionaliste et monarchiste légitimiste qui se plaisait à afficher son culte du maréchal Pétain. Il fut soldat en 1940 au 29e G.R.D.I. (35e D.I.) et publia ses mémoires en 2003 intitulées « Les Sirènes du bateau-loup ». Loustaunau-Lacau était au 12e régiment de Zouaves lorsqu'il enregistra à son curriculum la destruction de 22 chars de Guderian dans les combats du 13 et du 14 juin 1940 ; il fut fait prisonnier le 14 juin 1940, jour où il fut commotionné, puis grièvement blessé et hospitalisé à l'hôpital-prison de Châlons-sur-Marne ; il

parvint, par un coup de bluff, à se faire libérer le 16 août 1940. Il entendit poursuivre le combat sans rejeter Vichy.

Vichy offrit au début à Loustaunau-Lacau un poste intéressant : délégué général de la Légion française des combattants.

Révulsé par Montoire, il tenta de remplacer Xavier Vallat à la tête de la Légion. Il ne se lancera dans la résistance qu'après avoir offert, lui qui était foncièrement antiallemand, ses services à l'ambassade du Reich : « je suis prêt à former avec mes amis un nouveau gouvernement. »

Quel était son but ? Voulait-il alors fomenter un complot contre Vichy comme le fit à l'été 1943 Jacques de Bernonville, de la même mouvance de la Cagoule et qui ira vers la Milice et les SS avant de se réfugier au Québec ? Le plus plausible est qu'il pensait proposer à Hitler une alliance comme le fit le Maréchal Pétain jusqu'au bout. Sans doute, nanti de ses antécédents de chasseur de communistes, il se croyait plus capable d'obtenir d'Hitler cette alliance, ce qui veut dire que si personne ne voulait mourir pour Dantzig, certains étaient prêts à mourir pour Hitler au nom de leur idéologie anticommuniste et anti gueuse. Mais Loustaunau-Lacau fut révoqué de la Légion le 13 novembre 1940 à l'instigation de Xavier Vallat...

Il avait entrepris d'y recruter des agents qu'il trouva d'abord parmi les anciens de Corvignolles et de la Spirale, c'est-à-dire au sein de la droite nationaliste et de l'armée. Ignoré d'Hitler, rejeté par Vichy, Loustaunau-Lacau, avec le colonel Groussard, tenta alors de jeter des ponts entre Pétain et De Gaulle. Ce dernier dans une lettre datée du 13 janvier 1941 répondit à son condisciple de l'École de guerre : « Toutes les finasseries, tergiversations, cotes mal taillées sont, pour nous, odieuses et condamnables. Ce que Philippe a été autrefois ne change rien à la façon dont nous jugeons ce qu'est Philippe dans le présent. »

À Vichy, Georges-Loustaunau-Lacau continuera ses activités de renseignement et d'action souterraine. Son projet ayant été repoussé par le général de Gaulle, son réseau travailla alors pour les services britanniques à partir d'avril 1941. Appelé d'abord Navarre (son nom de plume), ce réseau, devenu le réseau Alliance, sera plus tard dirigé par Marie-Madeleine Fourcade. Devenu dissident de Vichy, mais sans doute toujours Maréchaliste, c'est-à-dire s'illusionnant sur Pétain bouclier de la France, il agira alors dans un sens tout à la fois antiallemand, anticommuniste et antigauilliste.

Après son expulsion de la Légion française des combattants, il passa en Afrique du Nord et y fut arrêté pour dissidence par le général Weygand en mai 1941.

Évadé, il reprit le maquis en France. Arrêté en 1943, livré par Vichy à la Gestapo, il demeura six mois dans les caves du capitaine de la Waffen-SS Hugo

Geissler, et y subit cinquante-quatre interrogatoires.

Condamné à mort, il fut déporté en juillet 1943 au camp de Mauthausen. Il parvint à survivre à l'internement, puis à la marche forcée imposée par les gardiens du camp lors de l'effondrement de l'Allemagne nazie.

Il fut libéré le 5 mars 1945. En 1947, incorrigible, il sera arrêté ainsi que le comte de Vulpian et le général Guillaudet : ils étaient impliqués dans une rocambolesque histoire de complot de droite, complot dit du plan bleu... En 1948, il publie ses mémoires, « Mémoires d'un Français rebelle » chez Robert Laffont.

Decharme, ami de Weygand et d'Aublet faisait partie de ces nombreux officiers réactionnaires, antisémites et anticommunistes, mais surtout admirateurs d'Hitleret contempteurs de la 3^e République.

Mais il ne faut pas oublier qu'à la fin des années trente, l'Europe était très fascisante depuis la Roumanie et la Pologne jusqu'au Portugal pour l'espace, et de la droite à la gauche pour les hommes qui avaient perdu le sens de la démocratie et ne raisonnaient plus qu'en terme de deux friandises empoisonnées, le bonbon rose communiste et le chocolat noir nazi. Rares furent les vrais démocrates qui échappèrent à l'attrait des dictatures fascistes représentées par le nazisme hitlérien et par le communisme stalinien ; beaucoup des « bien-pensants » de tous bords agirent mal et se retrouvèrent dans le mouvement fasciste. Il n'y eut que quatre-vingts députés pour refuser les pleins pouvoirs à Pétain, et encore tous ne le firent pas pour le bon motif. Ils n'avaient pas prévu la folie hitlérienne... Choisir le bonbon rose communiste n'eut d'ailleurs pas été meilleur pour la démocratie. Pétain tendit la main à a Hitler jusqu'au bout. Même certains qui avaient suivi Pétain et le nazisme jusqu'au bout réussirent à se faire octroyer des médailles de résistants ! Les militaires qui, par conviction ou par opportunisme se ravisèrent entrèrent à l'ORA, certains tout en montrant beaucoup de réticence à accepter l'union des mouvements de résistance parrainée par Jean Moulin, émissaire de De Gaulle, sans doute à cause de la présence des communistes. Le lieutenant-colonel Léon Sinais, lui, n'hésita pas un instant : commandant du 57^e R.I. appartenant à la 36^e D.I., il reçut fin 1941 la Croix de commandeur de la Légion d'honneur pour la conduite de son régiment, le 57^e R.I. appartenant à la 36^e division, lors des combats de Voncq. Incorporé sous Vichy au 1^{er} régiment de France, il s'engagea très tôt dans la résistance. Limogé par Vichy, il poursuivit ses activités clandestines et sera arrêté par la Gestapo en mars 1943. Déporté, il mourra d'épuisement en mars 1945. À la gauche du 21^e R.M.V.E., la 36^e division du général Aublet, qui occupait notamment le Chêne-Populeux, avait la même origine et la même mentalité à savoir qu'avec Hitler, bouclier contre le communisme, tout allait finir par s'arranger. Seul le lieutenant-colonel Maurice Barthe avait des attaches avec la

légitimité républicaine, il avait réprimé en 1934 les émeutes autour du Palais Bourbon. Aussi, lorsqu'il se trouva nommé chef de l'infanterie de la 36e division, fut-il détesté et boycotté par ses pairs sympathisants de l'Action française et de la Cagoule. Pendant ses cinq années de prisonnier, il refusera de collaborer avec les représentants de Vichy et prendra parti pour De Gaulle et Giraud.

Le premier geste officiel du colonel Martyn fut de confisquer notre Renault à Truffy et à moi pour en faire sa cuisine de campagne. Nicola, le cuisinier Hongrois reçut instruction de confectionner deux repas chauds par jour : le nouveau colonel était un fin gourmet. Je me retrouvai à pied. Nous marchâmes deux jours presque sans repos. Quittant Passavant en Argonne le 16 juin, *le régiment passa par Grigny, Guimont, Aubercy, Triaucourt (Seuil-d'Argonne), Pretz-en-Argonne, Sommaisne, Rembercourt-aux-Pots (renommé Rembercourt-Sommainsne.) À peine arrivé à Rembercourt-aux-Pots, il reçut l'ordre de retraiter encore comme toute sa Division, ce qu'il fit par Chaumont-sur-Aire, Longchamps-sur-Aire, Pierrefitte-sur-Aire, Rupt-devant-Saint-Mihiel, Koeur-la-Grande, Koeur-la-Petite, Sampigny.* Nous arrivâmes à un village (*Mécrin*) situé à dix kilomètres de Commercy. Ce parcours du 16 juin avait dépassé les cinquante kilomètres.

Tout le long de notre cheminement, nous rencontrâmes des flots de civils. Les villages étaient en feu. Les cavaliers essayaient de les traverser, mais leurs chevaux effrayés des flammes remplissaient l'air de leurs hennissements. Ils s'empalaient dans les charrettes et les fourgons. Des femmes criaient, des enfants se perdaient, des soldats s'affaissaient sur la route incapable d'avancer plus. Partout, nous entendions les mêmes mots : les Allemands étaient à deux kilomètres devant nous, ou derrière nous ou à notre droite ou à notre gauche.

Personne ne les voyait, personne ne les avait vus.

Des dizaines de véhicules tombés à court d'essence restaient à l'abandon sur le bord de la route. Beaucoup étaient bourrés jusqu'au toit de matelas, de literies et de toutes sortes de biens. Dans un village, un camion de transport de troupes avait percuté le mur d'une maison. Les soldats morts demeuraient pendus à la caisse en bois comme des marionnettes au bout de leurs ficelles ou comme des pendus dont personne n'aurait songé à couper la corde. Le klaxon était resté coincé et hurlait en continu comme si le conducteur mort et les passagers morts étaient impatients de trouver un passage à travers le mur ou pour l'éternité. Des cendres brûlantes étaient emportées par le vent.

Comment fîmes-nous pour rester ensemble ou plutôt pour nous retrouver l'un l'autre demeure un mystère. Nous ne formions plus des groupes organisés, nous étions simplement des soldats isolés se traînant le long de routes interminables.

En dehors des villages incendiés, les bombardements allemands avaient oublié de mettre la campagne en feu. Lorsque nous sortions de l'enfer des localités incendiées, le printemps nous frappait soudainement le visage. Les deux minutes d'horreur à traverser une agglomération semblaient alors n'avoir été qu'un cauchemar. Le ciel était bleu et de petits nuages blancs folâtraient dans le ciel. Quand la route était libre de chevaux morts, je respirais un air doux qui sentait la vie. Je pouvais m'imaginer voir un paysan labourant son champ en s'arrêtant de temps à autre pour regarder au loin le clocher de l'église et pour remercier Dieu de ses bontés. Je pouvais sentir l'odeur de la terre, l'odeur de la bonne pluie de juin, l'odeur des chevaux en sueur, l'odeur des blouses blanches amidonnées des jeunes paysannes. Mais mes yeux revenaient sur le flot des soldats épuisés essayant en vain de ressembler à des hommes en présence des femmes en fuite. Des enfants hurlaient de désespoir ou au contraire étaient muets comme morts. Les klaxons stridents des voitures d'officiers résonnaient en vain pour ouvrir le chemin. Les uniformes chamarrés des cavaliers oscillaient sur leurs chevaux effrayés et fatigués. Les conducteurs des chariots dormaient sur leurs sièges. Les canons sans munitions complétaient la procession funéraire désordonnée de l'armée en déroute. J'imaginai que loin en avant devait se trouver un corbillard et que nous étions la famille endeuillée, pleurant et priant aussi pour nos âmes. Aucune procession n'aurait pu être plus funèbre. Une fois même, un réel corbillard passa. Il transportait au lieu d'un cercueil des femmes, des enfants, des soldats et sur le toit des matelas et une voiture d'enfant. Le véhicule de la mort servait à emmener loin de chez eux des gens, si loin que personne ne savait où.

Arrivé à ce point-là, je perdis tout mon sens de l'imagination. Il était comme mort. Même le désir m'était devenu impossible. Le plus que je pouvais en avoir était de ne pas être tué ni blessé gravement, me retrouver dans une de ces voitures ambulances à corne de mort, voitures qui nous dépassaient en vain et sans raison valable : elles déposaient à l'hôpital des hommes qui en avaient déjà perdu tout besoin. Plutôt qu'à quelque chose de réconfortant je pensai à l'histoire courte de cette Américaine ramenant dans une diligence son mari à la maison sans admettre qu'il était déjà mort.

Les bombardiers allemands avaient cessé de gaspiller leurs bombes sur nous ; les Messerschmitt eux-mêmes ne soumettaient plus guère nos colonnes au feu de leurs mitrailleuses. Rien n'était plus bizarre que leur « laisser-aller ». Aucune mort n'aurait été pire à éprouver que cette traque ironique. Nous étions le gibier, mais à chaque instant nous sentions que les chasseurs voulaient nous prendre vivants. Nous laisser vivants. Ils ne pouvaient nous montrer plus

leur mépris. Très rarement, les Messerschmitt daignaient descendre à deux ou trois cents mètres d'altitude et balayer notre colonne de leurs mitrailleuses comme jardinier arrosant son jardin de son tuyau, sauf que là où les balles tombaient ne naissait pas la vie. Cette distribution aérienne de la mort ne comptait rien de tragique, seulement un mépris insupportable. Nous représentions une masse humaine fuyant en plein jour, accompagnée du survol des bombardiers. Ils auraient pu nous réduire en bouillie comme gruau d'avoine épais et mou. De temps en temps, nous regardions en l'air furtivement, comme craintifs d'attirer les foudres du ciel par nos prunelles. Nous savions que les aviateurs jouaient au chat et à la souris avec nous. Ils nous montraient clairement qu'à tout moment ils pouvaient nous mettre en pièces à volonté, mais que nous les intéressions plus vivants que morts : ils s'amusaient le long des routes de France.

Nous fûmes enfin autorisés à prendre du repos dans le village de *Mécrin* à dix kilomètres de Commercy, mais quelque peu en dehors de la route principale. Certains des habitants n'avaient pas encore évacué le village. Nous étions la première troupe à y entrer. Deux vieilles femmes se tenaient devant leur maison attendant que quelqu'un veuille bien les emporter. Un artilleur dont le chariot traînait un affût à canon vide les appela :

— Eh ! Les petites mères ! Venez ! Montez vite.

Les deux vieilles femmes trottinèrent jusqu'au chariot. Elles avaient des chapeaux de paille noirs gentiment festifs avec des fleurs roses semblables aux fleurs artificielles fanées déposées sur les tombes dans le midi de la France. Elles tenaient entre leurs mains des sacs à provisions en cuir verni noir craquelé remplis de provisions bien emballées de quelques serviettes. Ce qui semblait être une madone, vieille, mais aimée, complétait même un des sacs. Les soldats les aidèrent à monter sur l'affût où elles s'assirent, se tenant convulsivement et serrant dans leurs bras leurs sacs à provisions. Les yeux grands ouverts dans leurs vieux visages ridés, elles ne se plaignaient pas. Cette attitude était la chose qui m'étonnait le plus : la patience des Français et encore plus des Françaises. Ce manque de révolte était si grand qu'il en était presque écœurant. Il devait y avoir un certain héroïsme dans cette résignation, mais aussi beaucoup de lassitude et, par-dessus tout, une croyance presque orientale dans les miracles. Je pensai fréquemment qu'une des raisons supplémentaires pour laquelle les Français perdaient la guerre était peut-être que leur profonde foi les avait conduits à une sorte d'incompréhension : ils avaient perdu la réalité militante du catholicisme et avaient transformé l'humilité chrétienne qui n'est jamais passive en une sorte de fatalisme à l'orientale :

« On verra bien... » Que de fois ces mots je les ai entendus dire ! Jusqu'au bout, jusqu'à la fin, ils pensèrent voir arriver quelque chose qui les sauverait. Les femmes en particulier supportaient tout sans la moindre plainte et ce renoncement comportait beaucoup de grandeur. Jamais je n'oublierai cette vieille paysanne que nous avions montée dans notre Renault Truffly et moi, entre Sainte-Menehould et Passavant. Elle savait que son fils combattait quelque part sur la ligne de front. Sa maison avait été détruite par une bombe. Elle avait perdu sur la route sa fille et son petit-fils de deux ans qui s'étaient enfuis avec elle, mais elle était sûre de retrouver vivants sa fille, son fils, son petit-fils, tous les trois. La grandeur classique de cette paysanne ne résidait pas dans son petit lopin de terre, il résidait dans toute la terre de France. Pour pouvoir les dominer, elle et les siens, les Allemands devraient les chasser de la France entière.

L'affût bringuebalant avait disparu avec ses deux petites vieilles. Nous cherchâmes un abri. Nous trouvâmes partout des provisions en grande abondance. Nous prélevâmes des centaines de boîtes de fromage dans une fromagerie, du vin dans les caves d'un receveur des Postes, des œufs dans une ferme exploitant les volailles. Je m'installai moi-même dans la maison du postier. Il avait laissé son bureau dans un ordre soigné, bien qu'il n'eût pas livré le dernier courrier. Je déliai la ficelle qui en tenait le paquet. Quelques journaux s'échappèrent. Ils dataient des premiers jours de mai et annonçaient qu'une patrouille allemande était tombée entre nos mains, mais qu'à part cela la devise était « tout est calme sur l'ensemble du front », J'essayai le téléphone avec l'impression superstitieuse que quelqu'un me répondrait au bout du fil. Je voulais appeler ma femme et lui dire que tout n'était qu'une plaisanterie et que je serais à la maison le lendemain. Je voulais lui dire de préparer mon meilleur costume, le gris clair avec des bandes. Le téléphone me regarda avec hostilité. Les tampons de caoutchouc étaient alignés sur le bureau comme une armée à la parade. Le bureau de poste tout entier était plongé dans un silence fantomatique.

Alors, j'allai avec Dési jusqu'à la boutique du coiffeur de l'autre côté de la rue. Dési était le seul de mes amis qui était encore avec moi. Les observateurs avaient disparus entre Sainte-Menehould et Passavant. Je ne revis jamais Kellenberger, Imoudsky, le docteur Barati, Ouchakoff, mais dans les circonstances la disparition de ces hommes n'avait rien d'étonnant. Qu'importe, Dési et moi, nous entrâmes dans la boutique du barbier. Depuis les derniers jours, nous étions devenus si irresponsables que nous ne nous soucions plus de ce que signifiaient les maisons abandonnées. Un de nos jeux

favoris était de deviner à quoi ressemblaient leurs derniers habitants. Caricaturant la graphologie, Dési appelait cette activité cyniquement la « murologie » ou science des murs. Dési entra dans une maison et lorsqu'il en sortait, il pouvait vous dire que les derniers habitants avaient été une femme blonde et ses trois enfants ainsi qu'une malade cardiaque. De telles plaisanteries étaient notre dernier refuge contre le désespoir.

Nous tîmes pour acquis que le coiffeur était un homme de petite taille et aussi, et ça n'a rien à voir avec la numérogie, qu'il était un pingre dénué de nobles sentiments. Nous avions espéré trouver chez lui une quelconque lotion adoucissante pour nous masser l'un l'autre, mais ce ladre avait vidé tous les flacons jusqu'à la dernière goutte. Aucun morceau de savon n'était visible et même le papier à raser avait été enlevé de derrière les chaises. Tout ce que cet avaricieux avait laissé n'était que des publicités pour des crèmes à raser et des lames de rasoir ainsi qu'un atomiseur brisé et une annonce disant que le prix de la coupe de cheveux était plus élevé le samedi.

Comme nous revenions dans la rue en chemin vers les caves de notre généreux postier, nous aperçûmes soudain les deux vieilles femmes descendre péniblement de l'affût. La direction de Commercy était soi-disant coupée et des cavaliers et des chariots en revenaient. Commercy était la place où nous devions aller. Mon cœur battit dans ma gorge comme si quelqu'un m'étranglait avec une corde. Un des cavaliers nous héla :

— La route est coupée. Les ponts ont été détruits. Ils nous ont fait faire demi-tour.

— Qui ?

— Les Gardes mobiles.

— Pourquoi les routes ont-elles été coupées ?

— Nous sommes encerclés Les Allemands arrivent.

Les cavaliers disparurent. La même histoire me fut racontée par des artilleurs, des officiers isolés et des soldats qui eux aussi avaient fait demi-tour. À partir de cet instant, chaque chose me rappela le piège à souris avec la souris courant en tous sens et se heurtant le nez contre les barreaux alors que son destin était déjà scellé depuis un bon bout de temps.

Je continuai d'écouter les passants. À partir de cette heure, il fallut compter les kilomètres en double. Ils allaient dans une direction jusqu'à ce qu'ils rencontrent des gens qui affirmaient que c'était justement de là que venaient les Allemands. Les officiers se fiaient aux dires des femmes, des gendarmes et même des enfants. Toutes les liaisons avec les QG avaient été perdues depuis longtemps. Ils couraient en rond comme des touristes égarés à la recherche

d'informations.

Partout le même tableau. Des soldats les dépassaient en file indienne, puis revenaient au bout d'une heure. Personne ne savait pourquoi ils revenaient. Ils ne le savaient pas eux-mêmes. Ils avaient fui et maintenant ils fuyaient dans l'autre sens. Chaque fois, quelqu'un disait « Les Allemands arrivent ». Ils arrivaient du nord, ils arrivaient du sud. Personne ne les avait vus. Les canons étaient silencieux. Les avions se faisaient plus rares. Ici et là, une rafale de mitrailleuse, mais l'ennemi était ailleurs. Vous ne l'aviez pas vu, mais finalement il s'en trouvait un prétendant l'avoir vu. Ils continuaient de tourner en rond. Ils prenaient une direction que, « terrorisés », ils venaient juste d'abandonner. Maintenant, partout où ils allaient, quelqu'un disait tout savoir.

Usuellement, c'était un Garde mobile solitaire, mais ça pouvait aussi bien être un civil, voire un enfant. Ils savaient que les Allemands étaient à deux kilomètres plus loin. Toujours deux kilomètres plus loin. Toujours dans le village suivant. Et toujours insurmontables.

Imbach, le lieutenant alsacien était assis dans le bureau du postier et écrivait une lettre quand je lui rapportai ce que j'avais entendu dans la rue.

— Si c'est le cas, *dit-il*, je vais juste adresser ma lettre à la Croix-Rouge à Genève, *et il continua d'écrire*.

Une heure plus tard, nous partions vers Commercy malgré tous les bobards qui circulaient.

À peine remis de ses plus de 50 kilomètres à pied de Passavant à Sampigny. Le 21^e quitta Sampigny dans la soirée du 16. À côté de moi marchait d'un pas chancelant Vago, le petit architecte hongrois à la barbe soignée. Il sentait le parfum de la tête aux pieds. Je lui demandai :

— Où as-tu trouvé ton parfum ?

Il me regarda avec les yeux troubles, puis il me souffla dans le visage. Son haleine sentait la fragrance.

— Ouah ! *dis-je*. Où as-tu picolé ça ?

Il me montra la boutique du coiffeur et balbutia :

— Dans la cave.

Je compris. Le coiffeur radin avait stocké ses flacons dans la cave. Vago avait confondu parfums et vins.

Soudain, le capitaine Billerot se trouva à mon côté et me dit :

— Nous ne marcherons que trois kilomètres vers l'ouest, jusqu'à un village sur la colline. Les Allemands doivent passer par là et nous avons ordre de les stopper à tout prix.

J'opinai de la tête. Dési et moi avec Vago placé entre nous deux, nous marchâmes dans un nuage de parfum Coty à la rencontre des Allemands. C'était le commencement de la fin.

Le village, j'ai oublié son nom et ne le trouve pas sur aucune carte était situé à environ quatre ou cinq kilomètres à l'ouest de Commercy sur une colline haute d'environ trois cents mètres. *Cette description ne peut correspondre qu'au village de Chonville-Malaumont.* Les quarante ou cinquante maisons étaient situées dans un creux entre deux collines et toutes elles étaient habitées. L'endroit paraissait avoir ignoré le bruit de la guerre. Nous ne savions rien de l'endroit, sinon qu'il possédait le principal croisement pour les Allemands avançant de l'ouest vers Commercy et Ligny-en-Barrois. Cette dernière ville constituait un des plus importants carrefours de voie ferrée de la région à défendre à tout prix.

Nous arrivâmes au village en piteux état. Notre réception y fut à la hauteur. La pluie tombait à flots. Après avoir quitté la grande route, nous avions marché dans la boue jusqu'aux chevilles. La boue collait à nos bottes délabrées.

Nos manteaux détrempés, nos masques à gaz dégoulinant, nos sacs à dos humides nous tiraient vers le bas. Dans ma fatigue, je me sentais comme si ma tête était à une énorme distance de mes pieds. J'essayai une nouvelle technique de marche : je glissai dans la boue sans lever les pieds ; mais c'était une pauvre technique pour traverser les mares.

En entrant dans le village, nous nous attendions au tableau usuel des maisons abandonnées, des fermes mises à sac, des fuyards, des enfants perdus pleurant pour de l'aide. Au lieu de cela, nous trouvâmes la place dans une humeur de fête pour deux raisons : la première et principale était que les habitants n'avaient entendu parler de la rapide avance des Allemands que quelques jours auparavant et ils s'attendaient à ce que des troupes françaises viennent les défendre. Ils nous regardaient comme des sauveurs. Le seul danger, pensaient-ils, était que nous arrivions trop tard. Une fois que nous étions là, ils étaient sûrs que nous pourrions tenir le village. Ils nous accueillirent comme si nous avions déjà gagné la bataille. La seconde raison pour l'atmosphère de fête était que le maire célébrait le mariage de sa fille.

Parmi mes souvenirs les plus pénibles de cette retraite, celui de ce petit village au-dessus de Commercy demeure le pire. Je marchais en tête de la colonne avec Dési, Vago et un Polonais du nom de Dvonicky, ce dernier m'ayant été confié pour remplacer mes observateurs disparus. Soudain, le village apparut derrière une petite forêt de pins. À son entrée se tenaient nus têtes sous la pluie dix ou

douze hommes et autant de femmes. Nous pensâmes qu'ils étaient hostiles. Puis, nous vîmes qu'ils tenaient leurs chapeaux à la main et comme nous les approchions, les chapeaux volèrent en l'air. Le maire était à la tête du comité de réception. Vieillard aux cheveux gris, à la tête effilée apurée par l'âge, il était revêtu d'une chemise blanche, d'une cravate et d'un costume des dimanches avec des décorations de la Grande Guerre de toutes sortes de couleur sur sa poitrine.

Involontairement, nous nous arrê tâmes. Derrière nous, la colonne nous imita et ses mille hommes environ présentèrent les armes spontanément.

Le vieil homme parla. Ses mots furent brefs, mais ils m'émurent tellement que j'en ressentis une douleur qui était presque physique. Nous pouvions compter sur la population de ce village, *nous affirma-t-il*, chaque homme fera son devoir et il conclut ainsi :

— Les vieux soldats saluent les jeunes.

Les chapeaux volèrent encore en l'air. La pluie tombait sans arrêt. J'étais heureux de la pluie, car elle cachait les larmes qui coulaient sur mes joues. Le maire nous fit alors partager sa grande surprise. Les habitants, dit-il, savaient que, à notre arrivée pour défendre le village, nous serions épuisés. Beaucoup étaient des vétérans de la Grande Guerre. Ils avaient creusé des tranchées au flanc ouest du pays ; tout ce qui nous restait à faire était de sauter dedans.

La population entière nous escorta jusqu'à la tranchée. Elle avait été creusée par des mains expertes à plus d'un mètre et demi de profondeur au coin d'un bois tout en respectant les règles de l'art militaire. Le vieux maire fut le premier qui s'élança dedans. Avec une bienveillance paternelle, il nous souligna l'avantage des tranchées creusées en angle. Il était fier de son œuvre comme s'il s'était agi d'une nouvelle église. Les femmes étaient là mouchant bruyamment leurs nez dans leurs tabliers. Personne d'entre nous n'aurait refusé de donner sa vie pour ce patelin oublié.

Ma compagnie devait occuper la tranchée pour deux heures et ensuite une autre compagnie nous relèverait. Ma compagnie, dite CC, c'est-à-dire Compagnie de Commandement, comprenait les observateurs, les télégraphistes, les signaleurs, et les pionniers, mais ce n'était pas le moment d'entrer dans les subtilités.

Nous entrâmes dans la tranchée, nous mîmes nos fusils en position et restâmes debout les pieds enfoncés dans la boue tandis que la pluie continuait de tomber. Le premier uniforme feldgrau pouvait apparaître à tout instant. Aussi nos yeux essayaient de percer la brume qui s'élevait dans les champs. La colline en face de nous était dénudée et nous nous demandions si les Allemands

seraient accompagnés de leurs tanks. Le capitaine Billerot descendit dans la tranchée. Avec un compas, il nous désigna l'endroit présumé où l'ennemi devrait déboucher. Il tenait aussi un sifflet dans une main :

— Nous résisterons aussi longtemps que possible. Personne ne doit abandonner son poste avant que je siffle. Quand je sifflerai, nous devons battre en retraite de manière ordonnée dans cette direction.

Il désigna la direction du village.

Quelques hommes résolus et un vieux soldat avaient suffi pour transformer une horde démoralisée en héros de la bataille de la Marne. Pas un n'envisageait de reculer et tous étaient certains qu'ils combattraient jusqu'au dernier souffle de leurs vies sans entendre le sifflet ordonnant la retraite.

Mayer Mayerescu de Bucarest était à mon côté. Sa tête semblait être devenue encore plus petite. Son casque lui descendait sur les oreilles. Il avait enfin perdu sa batterie de cuisine. Il s'accrochait à son fusil comme s'il avait besoin d'un support. La couleur de ses cheveux était encore plus gris paille qu'à son usuel.

Il me rappelait un acteur russe que j'avais vu dans un film intitulé « *La racine de tout mal* » (Die Wurzel allen Übels). Mayer Mayerescu, le héros tolstoïen, était devenu encore plus mince et émacié. Au cours de tous nos pillages, il avait refusé de manger quoi que ce soit. Les yeux lui sortaient de la tête quand il nous regardait plonger dans le fromage.

Il ne consommait que les misérables biscuits fournis fournis par la « cuisine ». Maintenant, il se tenait près de moi et il me dit :

— Entends-tu ?

Je me tournai. Oui, je l'entendais. Quelqu'un jouait de l'accordéon dans le village.

Pendant deux heures, nous restâmes immobiles à nos postes. Deux fois, des femmes sortirent du village et nous apportèrent du thé chaud. Nous les reçûmes avec des cris de joie. « Ce sont les hommes qui ne sont pas capables de réfléchir sur la vie qui réfléchissent sur la mort », a écrit Montherlant. Nous ne pensions pas à la mort, mais seulement qu'une fois nos deux heures terminées nous pourrions aller voir l'accordéoniste jouer.

Finalement, nos deux heures passées, nous fûmes relevés. Dési, Vago, Dvonicky et moi allâmes droit à l'auberge, le café local où le mariage était à son apogée. Le maire était le propriétaire de l'établissement et rien ne manquait. La mariée n'était plus de première jeunesse, elle paraissait avoir autour de quarante ans avec un visage fatigué et l'on devinait que ça lui prenait un effort pour réussir à sourire. Elle serrait la main de son époux qui

était assis silencieux à côté d'elle.

L'homme dans la cinquantaine, un veuf disait-on, venait d'Amiens dans le Nord où il possédait une bonne ferme. Il avait dû fuir les Allemands. Subitement, sa vie me devint importante et je le questionnai avec insistance sur les détails. Il était le seul de la fête qui ne se réjouissait pas. Assis à côté de sa conjointe, il avait pris une attitude raide comme celle sur une photographie et il ne parlait pas spontanément. Des nuages traversaient son front proéminent comme dans un ciel lourd de juin.

L'heureux couple n'était plus le centre de la célébration, car maintenant on fêtait les soldats. Ils avaient rempli la salle. Comme nous arrivions de la tranchée, le maire s'occupa de nous. Nos manteaux furent pendus à sécher et une jeune fille m'apporta un grand verre de rhum. Jamais une femme ne m'avait fait plus profonde impression que cette demoiselle. Elle s'appelait Jeanne, comme Jeanne d'Arc qui était aussi une paysanne née à proximité de ce village. Si grande était la douleur en moi qu'un regard de femme me sembla le plus tendre du tendre.

Dans mon besoin immense d'un réconfort, je saisis sa main et mendiai :

— S'il vous plaît, restez un moment près de moi.

— Pourquoi ? *demanda-t-elle en souriant.*

Elle n'était pas belle, mais elle avait des dents blanches et des formes agréables appartenant à un autre monde, un monde chaud, doux, oublié. Je ne trouvais pas d'explication à lui donner, mais elle s'arrêta un moment et me tint la main. Alors, toujours souriante, elle me dit :

— Me défendrez-vous quand les Boches arriveront ?

— Certainement !

Comment aurais-je pu la défendre ? Je rejoignis Vago qui se tenait au bar les joues en feu et démêlant sa barbe. Il était engagé dans une conversation sérieuse avec un paysan barbu. Ils échangeaient des points de vue d'experts sur l'entretien des barbes. Le maire, hôte et père, était maintenant assis à la grande table entre deux peintures à l'huile. La plus petite montrait la Mère de Dieu apparaissant à la Pucelle d'Orléans. La plus large représentait le Président Carnot délivrant un discours devant l'Assemblée nationale. Le maire parlait de ses expériences de guerre avec le ton légèrement ironique, mais éloquent que les Anciens Combattants effectuaient en parlant aux jeunes générations de soldats. De temps à autre, la sœur du maire, une matrone à poitrine opulente et coiffure gigantesque qui s'occupait de la maison de son frère depuis qu'il était veuf, confiait quelques-uns de ses propres souvenirs. À tout moment, la conversation revenait sur la tranchée qu'ils avaient creusée

pour nous.

— Je vous l'avais prédit, *dit un petit vieil homme avec une fine voix impossible*, les gars sont arrivés au bon moment.

Il toussa et frappa le rouquin barbu Dési dans le dos. Tout le monde applaudit. Je sortis de la maison. Soudain, je me sentais étouffé. J'étais à bout de force sans savoir pourquoi. De l'autre côté de la rue se trouvait la pierre d'une vieille borne-fontaine. Je m'assis sur la margelle. La pluie fouettait l'eau de la fontaine. Mon visage cuisait. Mes oreilles brûlaient. Mes mains étaient glacées. Je regardai du côté de la tranchée. Je vis le dos des soldats. Le capitaine Billerot, la pipe à la bouche, se tenait accroupi derrière la tranchée. Les collines alentour étaient noyées dans le brouillard. La paysanne au tablier bleu sortit du café avec un autre seau rempli de thé. Elle revint à l'intérieur juste comme l'accordéoniste recommençait à jouer. Tout le monde écoutait. Les mariés étaient assis comme s'ils étaient dans un cadre accroché au mur de la salle à manger depuis plus de quarante ans. L'accordéoniste était un jeune bossu dispensé du service militaire à cause de sa difformité. Même le maire s'était tu. Seules les guirlandes bleu blanc rouge autour du tableau de Jeanne d'Arc papillonnaient mollement. C'est alors qu'on entendit le sifflet. L'accordéoniste s'arrêta de jouer sur une longue note douloureuse. Quelques personnes sautèrent sur leurs pieds. Une femme ouvrit la porte. Nous décrochâmes nos manteaux. Nous bouclâmes nos ceinturons et agrippâmes dans la précipitation nos fusils mélangés. Tout se passa convulsivement de façon incohérente, dans une hâte folle. Le maire me cria quelque chose que je ne compris pas. Seuls les nouveaux mariés étaient restés immobiles, la main dans la main.

Alors, un soldat hurla le mot de « retraite ». Nous savions tous que cela voulait dire que nous désertions le village sans le défendre. Je ne sais pas qui fut assez inconscient pour hurler la vérité. Je ne sais pas non plus comment les gens comprirent en un éclair que nous les abandonnions. Tout ce que je sais, c'est que deux femmes s'accrochèrent à mon bras. L'une était Jeanne. Je pus à peine la reconnaître. L'horreur folle dans ses yeux avait changé son visage. Ses lèvres étaient aussi blanches que ses dents. Le vieil homme barbu tenait une des extrémités du fusil de Vago et tous deux tiraient dessus comme deux chiens le même os. L'accordéoniste avec son instrument se tenait dans le passage comme pour nous empêcher de sortir. Nous nous frayâmes un chemin. Les soldats des tranchées étaient revenus et se tenaient là en ligne, prêts au départ. L'adjudant Darroussat, la pluie dégoulinant de son képi blanc, m'approcha et me dit :

— Merde ! Nous nous débinons encore. J'en vomirais de dégoût.

D'une secousse, je détachai mon bras de Jeanne. J'essayai de parler, mais je

n'y arrivai pas. L'autre femme, plus âgée, m'avait laissé aller et elle courait vers la maison. Nous partîmes sans avoir vu l'ennemi, fuyant un fantôme. À la sortie du village, nous n'osions lever les yeux. Les gens que nous abandonnions se tenaient sur le bord de la route. Des vieillards, des femmes, des enfants. Ils étaient sans voix, paralysés comme nous-mêmes. C'est seulement quand un officier passa devant elle qu'une femme commença à crier :

— Ainsi, vous nous livrez aux Boches ?

Et tous sortirent de leur léthargie. Un flot d'injures se répandit sur nous. Aucun casque ne pouvait nous en protéger. Les femmes, la douce petite Jeanne n'étant pas la moins active, hurlaient :

— Lâches ! Allez-vous-en sauver vos sales peaux.

La mariée était là, elle aussi. Elle courait derrière les soldats dans sa robe de soie noire luisante, la traîne baignant derrière dans les excréments. Elle crachait et lançait des obscénités et ses mains rouges étaient devenues des points agités. Le marié suivait derrière elle, essayant de la calmer, mais elle ne lui portait aucune attention. La paysanne au tablier bleu versa à titre d'ordures un plein seau de thé à nos pieds. Le bossu riait si fort que les rides de son front dansaient comme avec le rythme de son accordéon. Le maire, seul et sans voix, se tenait immobile appuyé à la borne-fontaine, le chapeau à la main. Son visage exprimait une tristesse comme je n'en ai jamais vu de pareille.

Je crois que plus jamais je ne me sentirai aussi honteux que ce jour-là.

Nous venions de survivre à des jours d'agonie, mais le pire ne nous était pas encore arrivé. Le pire fut l'euphorie qui commença à nous envahir. Non loin du village que nous venions de quitter, nous fûmes cinq d'entre nous, Vago, Dési, Dvonicky, un Turc nommé Raphaël Adatto et moi-même, à trouver un camion abandonné. Adatto, mécanicien automobile de métier, réussit à le mettre en marche. En dépit des protestations du colonel Martyn qui insistait pour que tout le monde, malade ou pas, se déplace à pied, nous gardâmes le vieux camion de livraison et le cajolâmes comme un trésor. Nous eûmes toujours quinze ou vingt malades à bord, bien que malheureusement nous en rencontrions beaucoup plus. Le camion était petit et pas de première jeunesse. Il avait été conçu pour six ou sept passagers tout au plus. Il gémissait sous la charge, ses vieux pneus avaient la gomme si usée qu'ils glissaient sur les routes goudronnées comme sur de la glace. Quand il pleuvait, nous ne pouvions avancer qu'à vitesse d'escargot. Adatto en conduisant cet antique coursier tenait entre ses mains le pouvoir sur notre vie et notre mort. Nous n'aurions rien pu faire sans lui, car le vieux rossignol tombait et retombait en panne. Heureusement, l'ingéniosité persuasive de l'infatigable petit Turc redonnait vie

à l'épave. Ce camion était le seul véhicule de notre compagnie disponible fonctionnant pour nous, car, la Renault découverte par Truffy et moi étant morte de mort naturelle, le colonel Martyn avait réquisitionné le seul camion militaire encore fonctionnel pour en faire sa cuisine. À chaque arrêt se jouait donc une lutte pénible pour se trouver une place à bord de notre vieil engin.

Les pieds des hommes étaient si excoriés que du sang coulait à travers les chaussettes et les souliers. Beaucoup, malades, pâles comme des morts, se couchaient le long de la route. Aucun pourtant ne perdait tout espoir. Et tout ce qui est compris par l'espoir humain, tout le doute et toute la foi, toute la confiance en soi et la confiance en Dieu, toute l'illusion du rêve et la conscience de la réalité reposaient sur cet abject, frêle et jadis bleu camion voyageant à travers la campagne ravagée. Quand nous dépassions un groupe de marcheurs désespérés, un éclair soudain d'espoir allumait leurs regards.

Ceux qui s'étaient effondrés douloureusement se levaient et se traînaient derrière nous, levant leurs bras suppliants vers nous ou par un dernier effort s'accrochant au camion et se laissant traîner jusqu'à ce qu'ils tombent d'épuisement. Ils savaient qu'ils étaient perdus s'ils devaient continuer à pied, mais quand ils essayaient de monter, les passagers les repoussaient. Le visage tordu de douleurs, les soldats sur la route étaient difficilement identifiables. Les bras levés, courant derrière le misérable camion, ils s'écroulaient épuisés et disparaissaient à la longue comme les lépreux de la Bible demandant en vain des secours. Nous dépassâmes des haies de regards haineux. Chaque cinq ou dix kilomètres, nous essayâmes bien de décharger quelques-uns de nos passagers pour en prendre d'autres. Mais chaque homme défendait sa place avec une énergie extrême. Camarades de combat ? Loyauté ? Esprit de sacrifice ? Je n'ai rien vu de cela : « Keiner kann keines Gefährte hier sein. » (*Aucun compagnon dans ces conditions.*)

Adatto conduisait et réparait le vieux camion Renault. Mon travail était de trouver de l'essence et ce n'était pas une mince affaire. Souvent, nous avions à chercher des heures durant pour dix litres d'essence pour notre Hollandais volant. Sur la route de Commercy à Ligny-en-Barrois, car soudainement nous nous étions redirigés sans aucun bon sens vers l'ouest pour finalement contourner Ligny et reprendre notre direction sud-est, nous trouvâmes d'énormes réservoirs d'essence en flamme. Les pionniers avaient reçu l'ordre de détruire toutes les réserves d'essence afin qu'elles ne tombent pas entre les mains des Allemands.

Des dizaines de milliers de litres d'essence brûlaient. Le ciel était rouge. Peu avant Ligny, je trouvai une station d'essence au bord de la route et un homme

dans la maison en arrière. Nous stoppâmes. Je demandai à l'homme s'il avait de l'essence. Le pompiste dans la cinquantaine avec une petite moustache noire et un grand collet noir me dit :

— Oui, la pompe dispose encore de quatre-vingts litres.

Je sautais de joie, lorsqu'il ajouta :

— Mais l'essence ne doit pas sortir d'ici.

— Que voulez-vous dire ?

— Je veux dire que l'essence ne peut vous être livrée si vous ne me présentez pas un ordre timbré signé du capitaine.

— De mon capitaine ?

— Oh, non ! Du commandant de la place.

— Où se trouve-t-il ?

Visage souriant, l'homme me montra une maison en feu au bout du village :

— Là !

Je lui demandai s'il voulait rire de moi. Il dit non ; et je crois qu'il ne mentait pas. Il n'appartenait pas à la cinquième colonne au sens littéral du mot. Il lui appartenait inconsciemment comme tous ces Français dont l'âme avait été détruite par leurs habitudes bureaucratiques. Il savait que des tonnes d'essence avaient été mises en feu dans la région. Il savait que les Allemands étaient sur nos talons. Mais au fond de son cœur, il ne croyait ni au feu ni aux Allemands ni à la guerre. Cela me fit de la peine de bouleverser son monde bien rangé, mais je levai sans hésiter mon fusil sur sa poitrine :

— La clé !

Comme tout bureaucrate l'aurait fait, il obéit immédiatement à cette démonstration de force. Il me donna la clé. Nous remplîmes à ras bord notre réservoir et les bidons que nous trouvâmes dans le bureau de l'homme que nous laissâmes à son réservoir vide.

Nous continuâmes notre route. Nous étions souvent les premiers à entrer dans un village, mais aussi les derniers à le quitter. Nous attendions toujours que toutes les troupes nous aient dépassées.

Notre colonel envoyait en avant son petit camion « popote », c'est-à-dire le mess des officiers. Il le suivait avec une petite Renault qu'il avait amenée avec lui quand il avait quitté le commandement du 2^e bataillon du 123^e régiment d'infanterie, puis le 13 juin celui du « groupement Martyn » (*Le 18^e B.I.L.A. et le C.I.D. 35*) pour prendre celui de notre régiment. Son chauffeur, un jeune Français, avait la même provenance.

Manifestement, Martyn répugnait à être conduit par un Volontaire étranger. Quand nous arrivions dans un village, il était déjà assis à table et sa popote

n'était remise que longtemps après le passage des derniers soldats. Elle ne manquait jamais de vivres, car dans tous les villages, il s'arrogeait les premiers droits. Deux ou trois officiers étaient désignés pour la maintenir à niveau et la faire ainsi triompher de toutes les affres de la guerre.

Dans son livre « Une captivité singulière à Metz sous l'occupation allemande », Léon de Rosen raconte que le 24 juin au camp de Bainville-sur-Madon, un Oberlieutenant allemand avait convoqué au rapport deux colonels français par trop égoïstes. Ces deux colonels, le lendemain, se battaient encore pour un quart de café...

Souvent, nous nous allongions au bord de la rue et nous regardions comment les troupes s'en tiraient. Dans le soleil couchant, elles paraissaient être des fantômes, des ombres avec des chevaux fatigués, étiques et transparents. La lumière solaire colorait de rose la poussière qui tourbillonnait autour. De-ci de-là s'abattait un coup de fouet. Ainsi allait notre agonie : comme un acte furioso accompli avec l'accord des sorcières du sabbat, de l'euphorie. En effet, Dieu, quand il nous quitte, ne nous laisse pas mourir dans la dignité.

Ligny-en-Barrois avait 4612 habitants (5035 en 1999) et une gare ferroviaire. Nous trouvâmes la Ville vide et la gare remplie par une foule.

Alors que notre brave guimbarde bringuebalait le long de la route, nous fûmes arrêtés par quatre ou cinq officiers à une centaine de mètres de Ligny. Ils criaient en cœur et je ne pus les comprendre d'emblée. Je penchai ma tête à l'extérieur. Un capitaine que je ne connaissais pas et qui n'appartenait pas à notre régiment me saisit le bras.

— Hep, sergent ! N'oubliez pas de vous arrêter à la gare. Elle est pleine de marchandises. Prenez tout ce que vous pourrez emporter. Le reste, brûlez-le. Vous trouverez là aussi beaucoup d'alcool !

Il hoquetait. Il empestait l'alcool. Ses yeux étaient troubles et ça lui demandait un effort pour formuler ses mots.

Il me pinça le bras :

— Quoi que vous fassiez, ne laissez rien. Mettez le feu à ce que vous ne pourrez pas emporter. Compris ? Les Allemands seront bientôt ici. Quoi que vous fassiez, ne laissez rien.

Il agita la manche de son bras jusqu'à ce que nous tournions dans la rue conduisant à la gare. Beaucoup de véhicules étaient déjà arrêtés devant la station ferroviaire, dont des voitures d'officiers, une ou deux camions militaires trois ou quatre camionnettes de livraison « requises » comme notre vieux camion bleu. Chaque véhicule était gardé par un seul homme. Les autres passagers étaient apparemment dans la gare. Je passai mon revolver à Adatto,

car je savais qu'il ne manquait pas d'hommes désespérés prêts à s'emparer de notre camion par la force. C'était la plus grande gare de marchandises du coin. Les derniers wagons arrivés n'avaient pas été déchargés. Les soldats avaient déjà forcé les portes et ouvert des caisses par centaines. Le train entier de quinze ou vingt wagons était rempli de cognacs, de champagnes.

Le champagne est à travers le monde le symbole du luxe, de l'amour et des événements uniques. Les officiers postés à l'extérieur de la Ville avaient apparemment dirigé vers la gare tous les régiments de passage afin qu'ils répandent le précieux liquide d'innombrables bouteilles de cognac et de champagne. Pour atteindre le quai de la deuxième voie ferrée où se trouvait le train de champagnes, je dus passer sur un tapis de verre brisé : des centaines de bouteilles avaient été bues et jetées sur place. Une mixture collante brunâtre de cognac et de champagne suintait des wagons. Des civils en fuite prenaient aussi part à l'orgie.

Je me butai sur une vieille femme saoule. Elle avait glissé sur une caisse de champagne et était tombée la tête la première dans les tessons. Son corps misérable gisait dans le champagne, le cognac et le sang. Assis le regard hébété sur une caisse, un soldat, fredonnait une ritournelle, une bouteille de champagne brandie dans chaque main. À chaque moment, je croyais le voir s'effondrer dans le verre pilé. Un officier se trouvait à côté de lui, mais ne disait rien : il était trop occupé à charger son dos d'une caisse étiquetée « Grand Marnier ».

Un groupe de soldats avec au moins un officier et deux sous-officiers avait inventé un jeu de vandales : ils alignaient neuf bouteilles de champagne comme des quilles le long du quai et les bombardaient avec d'autres bouteilles. Chaque fois que les bouteilles se brisaient en se heurtant, ils poussaient des hurlements à vous figer le sang, tapaient des mains, dansaient en rond et se congratulaient en s'embrassant les uns les autres et en buvant quelques bouteilles de plus.

Cependant, il en était d'autres que l'alcool avait affectés autrement.

À côté d'un des wagons, un capitaine se tenait assis sur une caisse, la tête enterrée entre ses deux mains. Il répétait continuellement « Le front Daladier. La ligne Daladier ! » Il avait dépassé l'âge moyen et portait de nombreuses décorations. C'était visiblement un réserviste qui avait servi dans la Grande Guerre. Il soupirait si fort qu'on aurait dit un gémissement. Il répétait ses mots sans lever les yeux. Je doute fort qu'il sût ce qu'il disait.

Un vieil homme en habit civil d'employé municipal m'aborda, me tira la manche et me demanda :

— Le prochain train pour la maison, quand part-il ?

Juste pour dire quelque chose, je m'informai de son domicile. Il me regarda sans comprendre et répéta sa question.

Je me cognai à de nombreux soldats endormis entre les rails. Beaucoup ronflaient ou déparlaient en dormant. Un Bédouin portant un turban de couleurs vives était penché à la fenêtre du bureau du chef de gare et vomissait sur le quai. La gare entière puait l'alcool comme la mauvaise haleine d'un buveur après une nuit d'orgie.

Je pus avec peine dissuader mes camarades de prendre part à ce carnaval tragique. Je n'eus pas le courage de les empêcher chacun de prendre deux bouteilles de champagne et de charger sur notre camion une caisse contenant une cinquantaine de petites bouteilles de Grand Marnier. Un sentiment d'indifférence m'envahit. Mais au moins, ils étaient prêts quoiqu'à contrecœur à partir.

Au sud de Ligny, tous les régiments que nous dépassâmes avaient obéi à l'ordre de ne rien laisser aux Allemands. Des colonnes entières de fantassins marchaient avec des bouteilles de champagne dans les poches. Certains officiers, dont le capitaine Billerot de ma compagnie, marchaient à la tête de leurs colonnes, les yeux baissés et l'âme envahie par un profond dégoût et une tristesse indescriptible. Mais ces officiers étaient une minorité. L'homme a besoin d'une bonne dose de forces pour accepter l'infortune et refuser de se réfugier dans l'alcool et dans l'oubli.

De plus en plus d'automobiles d'officiers en fuite nous dépassaient et toutes étaient remplies de bouteilles, de caisses et de nourriture. Nous dépassâmes d'innombrables troupes n'ayant plus d'officiers. Depuis des jours, les routes étaient pleines de soldats errants qui disaient avoir perdu leurs régiments. Personne ne pensait à les arrêter, à les questionner, à les affecter à un régiment. La désertion était considérée comme allant de soi. Des officiers abandonnaient leurs compagnies, des compagnies abandonnaient leurs régiments, des régiments fondaient jusqu'à disparaître.

Le drame de Ligny se répéta à presque toutes les villes que nous traversâmes ensuite (*quel fut le trajet de Ligny à Void ? Naix-aus-Forges, Boviolles, Meligny-le-Petit, Méligny-le-Grand, Void-Vacon, Vaucouleurs, Domrémy-la-Pucelle, peut-être*). Des officiers, des sous-officiers, de simples soldats se tenaient à l'entrée des agglomérations et invitaient au pillage ceux qui arrivaient :

— Ne laissez rien tomber aux mains des Allemands.

Le tentateur se tenait devant chaque ville et dans chaque ville le même drame se reproduisait. Les magasins, abandonnés en hâte par leurs propriétaires quelques heures auparavant, étaient maintenant pillés. Jamais pillages ne

furent plus insensés. Des soldats volaient n'importe quoi leur tombant sous la main juste pour le plaisir de voler. Ils trottaient par milliers le long des routes les poches pleines de bouteilles, de souliers de femmes, de cravates, de rubans, de jouets. Un Sénégalais transportait sur son dos trois ou quatre corsets de femmes, les rubans flottant autour de ses jambes. Des voitures d'enfant avançaient transportant champagnes, cognacs, chemises, horloges, parapluies, cafetières. Rares étaient les soldats qui avaient conservé leurs casques ou leurs calots kaki. La plupart avaient trouvé dans les magasins ou des bérets de toutes les couleurs allant du bleu au vert et au blanc. Quelques Arabes avaient planté des chapeaux de femme fleuris sur leurs turbans.

Le sabbat des sorcières augmentait en horreur et en absurdité. Du fait que chaque ville ou village offrait de nouvelles occasions, les officiers fuyant en voiture jetaient par-dessus bord les provisions de la dernière ville afin de faire place à de nouvelles marchandises. Le produit du saccage d'une nouvelle ville se trouvait sur la route dix kilomètres plus loin. Plusieurs grands magasins de fromage avaient été dévastés. Nous trouvâmes bientôt du Port Salut, du reblochon et des roqueforts répandus sur la route par centaines. Pendant plusieurs minutes, notre camion roula sur des fromages. Les roues s'enfonçaient dans une pâte jaune et molle. Adatto poussa un juron quand la soupe de fromage nous fit déraper. Les meilleures choses, que les meilleurs hommes de France, les paysans de ce pays rural avaient fabriquées de leur sueur et de leur savoir-faire, étaient jetées sur la route et piétinées. Le champagne, produit de centaines d'efforts et d'arts, coulait dans les fossés.

Et ainsi, nous avançons à travers les départements, la Marne, la Meuse, les Vosges, les villes de Void et de Vaucouleurs et le village de Domrémy où naquit Jeanne d'Arc, la sainte nationale des Français. Je me rappelle de Domrémy-la-Pucelle : devant la maison natale de Jeanne, deux soldats se disputaient une bicyclette.

Passage à Domrémy en venant de Vaucouleurs probablement. Si le chemin avait été direct de Sampigny à Vaucouleurs, cela n'aurait fait que 30 kilomètres environ. On doit calculer plus du double avec un détour par Ligny-en-Barois. Le 17, le régiment était au sud de Montigny-lès-Vaucouleurs, le troisième bataillon étant installé sur les hauteurs à l'ouest de Vaucouleurs, puis à Rigny-Saint-Martin.

Quand nous arrivâmes à Vaucouleurs au cœur de la Lorraine, les habitants de la petite ville étaient encore dans leurs maisons. Il n'existait plus aucun moyen pour les évacuer. J'entrai dans une auberge et demandai au tenancier de nous donner à chacun d'entre nous un verre de Pernod. Nous restâmes une dizaine de minutes assis à de petites tables rondes revêtues de faux marbre comme si

nous étions les réels habitués du café.

Le tenancier avait de l'embonpoint et sa veste ouverte laissait voir une montre au bout de sa chaîne, le type de « patron de bistro » français comme je les ai toujours aimés. Il déclara qu'il n'avait pas peur des Allemands, le pire qu'ils pouvaient lui faire était de le tuer. Il dit que les soldats n'étaient pas à blâmer. La France avait été trahie. Il s'était préparé à tenir la ville avec quelques vieux vétérans et une poignée de femmes. Mais à quoi bon ? On nous a vendus et trahis.

— Qui ? *demandai-je.*

Il haussa les épaules. Un soldat fit objection :

— On n'était pas prêt.

Le patron intervint tout en essuyant ses tables

— Et pourquoi ? Mais la prochaine fois...

— Alors, une prochaine guerre ?

— La guerre n'est pas finie. Il existe une autre France, mais vous ne comprenez pas cela.

Véritablement, nous ne comprenions pas ce qu'il voulait dire. Malgré leur amertume, ses paroles me firent du bien. Sa bouche parlait d'une France pour laquelle il aurait été bon de mourir. Dans les deux minutes où je dis adieu à tous les bistros, je caressai le zinc, m'assis un moment sur un tabouret du bar, posai ma main sur la caisse enregistreuse, j'allai même aux W.C., tout cela pour me provoquer l'illusion de la vie civile. Je jetai un bref regard au miroir et ne me reconnus pas. Je me livrai au plaisir enfantin de payer l'addition. Le patron resta surpris et ne prit l'argent qu'avec réticence. Il n'avait pas compris que j'essayais de me souvenir du temps où tout était en ordre. Il dit seulement que les francs n'avaient plus aucune valeur de toute façon.

Dans les rues, les soldats zigzaguaient entre deux rangs de femmes et de jeunes filles hostiles. Dans la boulangerie, on distribuait du pain chaud ; j'en pris un morceau et je fus bientôt pris de crampes d'estomac. Dans la pâtisserie, une jeune fille aux cheveux noirs me donna une tablette de chocolat. Elle me dit que je n'étais pas à blâmer pour la complète débâcle. Je lui serrai la main et lui donnai ma photo... Je me demande pourquoi. L'idée me vint alors d'entrer dans la « Pharmacie de la Croix Lorraine » près de la « Confiserie Jeanne d'Arc » pour acheter une petite bouteille d'eau de Cologne. Pouvoir la payer me remplit de bonheur. Dans la pharmacie, un homme en sarrau blanc se tenait derrière le comptoir. Au mur étaient accrochées des publicités pour des gouttes contre la toux. L'endroit était tel qu'imaginable avec ses bouteilles de couleur et ses étiquettes propres.

L'idée me traversa que je pourrais me réveiller le lendemain dans mon lit et que j'aurais à absorber un médicament amer, mais que je le prendrais, car j'étais un bon garçon et maman posait ses petites mains adorées sur mon front. Je ne sais pas s'il est biologiquement possible que la nourriture saoule un homme, mais je sais que c'est le pain chaud nouveau qui m'avait obscurci le cerveau.

J'avais tous les symptômes d'une intoxication : la joie au début, la dépression ensuite. Notre camion nous sortit du village. Soldats, filles, hommes, femmes étaient assis dans les rues, criant, buvant, tombant, se querellant, riant, pleurant. Ma tête commença à tourner et tout devint confus : la fille de la pâtisserie portait le sarrau du pharmacien et dans le miroir du café la femme saoule de la gare de Ligny me regardait. La seule chose qui m'apparaissait clairement était la brûlure douloureuse de mon estomac. Je me rappelle que nous avons pris la direction de Toul et que le pont de Vaucouleurs sauta juste après notre passage.

Avant Rigny-Saint-Martin, la direction de Toul était quittée, sauf un bataillon chargé de défendre le 18 le fort de Blénod-les-Toul où du reste on ne le laissa pas. Le 21^e se dirigea vers Colombay-les-Belles. Le 17 au soir, il avait gagné le bois d'Ansiate à l'est d'Allain à 25 kilomètres de Vaucouleurs. Le discours de Pétain de ce 17 juin contenait ces deux phrases fatidiques : « ... J'assume à partir d'aujourd'hui la direction du gouvernement de la France... C'est le cœur serré que je vous dis aujourd'hui qu'il faut cesser le combat... » La deuxième phrase était de trop, car en tant que chef, il aurait dû donner des ordres clairs. Le 19, toute la 35^e Division sera dans les bois au nord-est d'Allain, entre Allain et Ochey. Nous roulâmes de jour jusqu'à nous arrêter près du petit village d'Allain sur la route entre Nancy et Neufchâteau.

Truffy était sur le bord de la route. Il me donna le signal d'arrêt.

— Descends, *me dit-il*, et laisse le camion continuer.

Ensuite, il s'adressa à Adatto :

— À environ cent mètres d'ici, tu trouveras le colonel dans la forêt. Arrête-toi là. Le sergent et moi suivrons plus tard.

Je descendis et le camion continua. Truffy me dit :

— Je dois te parler. Assois-toi dans l'herbe. *Il joua avec un brin d'herbe et continua* : nous pouvons être fiers du 21^e. Aucun des rescapés ne manque à l'appel. Tout le régiment s'est débrouillé pour arriver ici, Dieu sait comment.

Ils sont endormis ici dans le bois.

Je l'écoutai, mais je savais qu'il avait parlé pour parler, car ce n'était pas cela qu'il avait à me dire. Je lui demandai :

— Allons-nous marcher encore ?

Il se tourna alors vers moi et me regarda dans les yeux en me serrant les mains :

— Nous ne bougeons plus. Nous avons reçu l'ordre de désarmer. Nous sommes complètement encerclés. La France a signé l'Armistice.

Cette scène se passe pourtant sans doute le 19 juin.

Pourtant, l'ordre définitif de la division de cesser le feu ne sera donné que le 22 juin à 4 heures du matin avec ordre de détruire les armes automatiques et de rendre inutilisables les armes individuelles. Truffy parlait sans doute plutôt d'un ordre de cessez-le-feu et d'un armistice en discussion, car, ce n'est que le matin du 22 juin à neuf heures, que le général Dubuisson avisera ses commandants de l'Armistice franco-allemand d'un accord d'Armistice, n'étant d'ailleurs signé dans le wagon de Rethondes que plus tard le même jour, 22 juin 1940. Le Führer arriva en Mercedes dans la fameuse clairière le 22 juin à 15 h 15 et Huntziger signa l'accord à 18 heures.

Il se leva et s'écarta. Je me levai et regardai autour de moi. Nous étions dans une grande prairie grimant jusqu'au bois. Le soleil de midi brillait dans le ciel. Les grillons chantaient et une douce brise agitait les brins d'herbe. Autour de nous, tout était immense et calme. Devant nous, au bord de la route se trouvait l'image de la Mère de Dieu. Nous descendîmes jusqu'à la petite chapelle avec une grille devant l'autel. Quelques fleurs fanées étaient déposées sur un linge blanc à côté de la statue de la Vierge.

Nous nous agenouillâmes e nous priâmes.

DEUXIÈME PARTIE
PRISONNIER ET
ÉVADÉ

1) *La route de Charmes*

Le 19 juin, le deuxième bataillon était au bois d'Ansiate, le troisième à Allain et le premier à Colombey-les-Belles. Le 20 juin, la Division fut rattachée au groupement Dubuisson. Le 21, le premier et le troisième bataillon étaient en lisière sud-ouest du village d'Allain, Le Deuxième était au bois de Thuilley-aux-Groseilles.

Plus tard, le général Weygand, qui en annulant le 19 mai 1940 les directives de Maurice Gamelin (1872-1958) avait supprimé la dernière chance d'une bataille de la Marne, laquelle n'était plus possible le 21 quand il voulut les reprendre et qui était de la frange antidreyfusarde, antisémite et pétainiste, expliquera que de ces Divisions qui avaient formé des « îlots de résistance », neuf avaient été complètement balayées, deux avaient perdu la moitié de leurs effectifs et deux étaient tombées aux mains des Allemands avec le quart de leurs effectifs. Il est difficile de comprendre Weygand. Convaincu de la défaite, il chercha soi-disant dans la formidable bataille de la Somme un argument pour un Armistice honorable. En détruisant par ses îlots en « hérisson » les forces restantes au lieu de les regrouper, il mettait au contraire la France à genoux.

La 35^e Division était l'une de ces douze Divisions ayant perdu soixante-quinze pour cent de ses effectifs. Le 21 juin, de son poste de commandement situé à Viternes, le général Dubuisson fit connaître à l'ennemi qu'il était prêt à déposer les armes et il en informa ses Chefs de Corps le soir à 22 heures. Le matin du 22 juin vers une heure, le colonel Cusin de la 3^e DIC et le capitaine Fouquet se rendirent au QG du général allemand Hans Hube (1890-1944) commandant la 16^e ID, ils rapportèrent des conditions honorables. Le cessez-le-feu fut sonné à cinq heures et dès six heures l'ordre était donné. Le matin du 22 juin à neuf heures, le général Dubuisson avisa ses commandants de l'Armistice. Cependant, durant la journée, le général Hube fut désavoué par ses chefs qui imposèrent une reddition pure et simple, sans condition. Dans la soirée du 22 et le matin du 23, le général Dubuisson fit ses adieux aux troupes. Il fit sortir alors son ordre général numéro 5 ainsi conçu :

— « I — Après s'être battues magnifiquement pendant plusieurs semaines, les troupes placées sous mon commandement, décimées, ont été rejetées sur les parcs et convois accumulés et mises dans l'impossibilité de résister sur place et de manœuvrer. Après avoir fait tout leur devoir jusqu'au sacrifice complet, elles ont été dans l'obligation de cesser toute résistance.

II- Ces troupes comprennent :

— 42^e CA (51^e et 58^e DI)

— Le commandement supérieur de Verdun

— L'état-major et le groupe à cheval du 14^e GRCA

— *La 6^e D.I.N.A.*

— *La DLB*

— *La 6^e DI*

— *La 35^e DI*

— *La 3^e DIC*

— *La 6^e DIC*

Les effectifs en combattants de chacune d'elles réduits à l'extrême sont un témoignage évident de la violence des combats qu'elles ont eu à subir. Leurs régiments ont droit au respect et à la considération du pays. Je salue leurs morts dont le sacrifice a mérité la haute estime de l'ennemi qui a accordé aux officiers le droit de porter leurs armes.

III- Ces troupes doivent aujourd'hui donner l'exemple de la tenue et de la discipline. Officiers et sous-officiers doivent suivre le sort de leurs hommes. Les troupes doivent faire confiance à leurs chefs dans le revers comme dans le succès. Elles doivent en restant unies et disciplinées rester dignes de la France et penser au devoir qui les attend dans le relèvement de la Patrie. »

Au 11^e REI faisant partie de la 6^e D.I.N.A., il n'était pas question pour certains officiers de la Légion d'être captifs. Ils ne confondaient pas comme tant d'autres les mots honneur et obéissance. Le commandant GAULTIER, commandant le troisième bataillon réunit ses compagnies et déclara :

« — J'avertis les hommes que je laisse chacun d'entre eux libre de filer individuellement pour traverser les lignes allemandes. Quelques-uns veulent partir et certains d'entre eux veulent emporter leur arme, ce qui leur est accordé. »

Le commandant CLÉMENT convoqua ses chefs de bataillon et son chef d'état-major le commandant ROBITAILLE :

« — Vous fermez les yeux si des Légionnaires s'échappent. Chaque officier est libre devant sa conscience de sa propre décision. Mais il doit en rester un par compagnie pour ne pas abandonner les hommes. »

Les armes, munitions, matériels, véhicules furent sabotés. Sur les 3000 légionnaires à monter en ligne et le renfort de 98 hommes fournis par le Dépôt de Sathonay, il ne resta que 578 Légionnaires formant la queue de la colonne de prisonniers qui se dirigeait sur Toul. Sur les 79 officiers, il n'en restait que 23. 11 avaient été tués et 17 blessés. Au total, moins de 200 Légionnaires resteront prisonniers en Allemagne ! (Source : « Histoire de la Légion étrangère de 1831 à nos jours » de Pierre Montagnon.)

L'autorisation pour les officiers de porter leurs armes sera vite annulée lorsqu'ils seront captifs sous prétexte qu'un attentat avait été commis par un des leurs contre

un officier allemand.

220 000 soldats français avaient été encerclés dans le très petit triangle Sion, Toul, Colombey-les-Belles. Ils allaient rejoindre les 150 000 prisonniers de Dunkerque.

Le 23 juin matin, le général Ducharme passait une dernière revue des troupes.

Il ne restait plus que 252 officiers sur 600, 5 900 hommes sur 16 000, 1 900 chevaux sur 4 000, effectifs qui avaient quitté l'Alsace le 20 mai précédent. Après cette dernière revue, les généraux Decharme, Delaissey, le colonel de Langlade gagnaient Nancy pour être acheminés sur la citadelle de Mayence, puis celle de Koenigsberg-sur-Elbe. Decharme sera libéré dès 1941 pour raison de santé, tandis que Delaissey restera prisonnier jusqu'en 1945.

Le 21^e régiment était arrivé le 17 au soir au bois d'Ansiate.

Le matin du 21 juin 1940, après avoir passé les derniers jours dans la forêt d'Allain, le lieutenant Truffly me sauva la vie.

Dans la forêt à l'est d'Allain, j'avais retrouvé le quart survivant de mon régiment. Environ six cents hommes (en réalité le double) totalement éreintés par leurs marches et leurs privations. Ils avaient épuisé ou perdu toutes leurs munitions et en envoyer chercher était hors de question. Le vieux camion d'Adatto était tombé en grève une fois pour toutes. Le seul camion encore roulant traînait maintenant la popote du colonel abondamment fournie en champagnes, cognacs et volailles. (La liste officielle n° 17 des prisonniers français contient ceci : Adatto Raphaël, 15-1-07, Constantinople. Turquie. Caporal-chef 21^e R M.)

Broyés de stupeur, nous demeurâmes dans la forêt ce qui me parut quarante heures.

Je ne sais pas même à quoi je pensai pendant tout ce temps. Je crois que Dieu avait si engourdi mes sens que je n'arrivais plus à penser à quoi que ce soit. J'avais toujours su qu'être fait prisonnier signifiait pour moi la mort immédiate ou après une interminable agonie faite de tortures et de famine dans un camp de concentration. Je m'étais résolu dès le premier jour de la guerre à mettre fin à mes jours plutôt que de tomber dans les griffes allemandes.

J'étais doublement ennemi d'Hitler, car j'avais des ancêtres juifs et je m'étais porté Volontaire étranger dans la guerre contre lui. Ça suffisait. En plus, j'avais publié en Suisse, en Grande-Bretagne et aux États-Unis et dans d'autres pays ensuite trois romans qui avaient été brûlés lors de l'Anschluss, la marche des troupes allemandes sur Vienne (11-13 mars 1938).

Mon premier roman « Drei über der Grenze », « Trois sur la frontière », était une œuvre de foi pour un jour reconstruire une Allemagne libre. Le héros de « Zu spät ? » (Trop tard ?), un ingénieur allemand, n'arrivait pas à confondre le

sentiment patriotique avec la foi au service du national-socialisme.

Les armées au service d'Hitler ayant peu de compréhension envers ces subtilités, je m'étonnai que la pensée de mourir plutôt que d'être fait prisonnier me tranquillisât. N'aurait-il pas été plus avisé de ma part de rester dans la sécurité de ma maison suisse ?

Cette pensée ne me tourmenta pas, car vivre dans un monde sous hégémonie allemande me semblait insensé. La faim et la fatigue avaient accompli leur œuvre. Vous êtes le seul responsable de l'héroïsme lorsque les livres n'en disent rien.

De-ci de-là, les artilleurs et aviateurs allemands gratifiaient notre forêt de quelques obus ou bombes juste pour nous rappeler gentiment qu'aucune signature n'avait encore garanti l'Armistice aux Français.

Le 21 juin, le ciel était au beau, les rayons du soleil pénétraient le feuillage dense et semaient de petites taches dorées sur le sol moussieux du bois, lorsque le lieutenant Truffly vint me parler dès sept heures du matin. Penché sur une carte, il me dit :

— Tes ordres sont de reconnaître la route menant à Charmes. Prends un autre observateur avec toi. J'ai entendu parler qu'on pouvait encore s'échapper par Charmes.

Je le regardai avec étonnement. Le capitaine Guy (*Cohn*), qui se trouvait à ses côtés s'éloigna. Alors, Truffly, une fois à l'abri d'oreilles indiscretes, ajouta :

— Bien sûr, c'est absurde. Personne ne peut fuir. Nous sommes totalement encerclés, mais, *et il hésita, il ne me regardait pas*. Mais je ne désire pas que tu sois tué. Si tu es pris avec nous, tu ne pourras pas cacher ta véritable identité. Même si tu jettes tes documents et ta plaque, quelqu'un te vendra, volontairement ou pas.

— Et toi ?

— Je suis Français. Rien ne m'arrivera de pire qu'être un esclave des Allemands pour un temps. Nous n'allons plus être que des esclaves en uniformes.

Il se tourna vers moi et ajouta calmement :

— Essaie de mettre le plus de kilomètres que tu peux entre toi et nous. Débarrasse-toi de ton livret militaire et arrache ta plaque d'identité de ton poignet. Ôte le numéro vingt et un de ton col. Tu as environ douze heures devant toi. Tire s'en le mieux que tu peux.

— Je ne peux pas le faire, *soulignai-je*. Je ne peux désertier le régiment, j'ai donné ma parole.

— Non-sens. Je te donne ma parole d'honneur que la guerre est finie pour

nous. Nous avons reçu des ordres stricts de ne plus tirer. Qu'est-ce que tu attends ? Quand les Allemands arriveront, l'armée sera dissoute et après cela basta, ça sera la fin.

Je n'avais jamais vu Truffy aussi amer. Le capitaine Guy revint :

— Vous êtes encore là ?

— Oui, mon capitaine, et je désire rester.

— Qu'est-ce que ça signifie ? *Et comme je ne répondais pas, il m'ordonna* : vous allez filer tout de suite. Il vous reste peut-être encore une chance.

Je saluai et retournai auprès de mes camarades.

Je dis à Dvonicky de se tenir prêt, j'emballai mes quelques affaires, je remis mon fusil à l'adjudant Darroussat, posai mon revolver dans son étui, attachai trois grenades à main à mon ceinturon.

Je n'ai pas pleuré en disant adieu à mon fusil 1891. Pourtant, je lui étais resté fidèle jusqu'à ce jour. Je ne sais pas encore si ce fut l'apathie résultant de la démoralisation qui tout au long de la retraite m'avait empêché de jeter mon vieux Remington pour le remplacer par un des modèles plus récents traînant en de nombreux endroits. Je crois plutôt que je le gardai par sentimentalité.

Je revins auprès de Truffy demeuré à la place où je l'avais laissé.

— Tu vois, *dit-il*, Guy pense réellement qu'il existe encore une chance de passer.

Il a peut-être raison. Peut-être reviendras-tu dans une couple d'heures pour nous sortir tous d'ici.

— J'espère, mon lieutenant !

Nous marchâmes quelques pas ensemble vers le coin du bois.

— Courage alors ! Pas de longs adieux, *conclut-il en me serrant la main*. Nous nous reverrons bientôt.

Nous nous regardâmes, nous nous embrassâmes, puis comme mus par la même pensée, nous nous tournâmes le dos pour marcher dans des directions opposées. Ni l'un ni l'autre ne voulait montrer les larmes dans ses yeux.

Je dis au revoir à quelques camarades. Nicola, le bon gros cuisinier du colonel, me donna un morceau de saucisse de la popote. Je parlai un peu avec Darroussat, Dési, Hegedüs le tailleur, Pap le chauffeur du camion. Il ne me restait aucun des anciens observateurs. Je cherchai Malagrida, le petit Portugais, mais apparemment il était tombé lors de la dernière bataille. Je recherchai Désiré Weiss qui m'avait accompagné dans les Ardennes à la recherche de notre roulante. On me dit qu'il avait été blessé sérieusement quelque part, mais personne n'en savait plus. Je désirai revoir le capitaine Ravel dont les bottes étaient toujours aussi bien cirées, mais on m'informa

qu'il avait trouvé une mort héroïque à la tête de sa onzième compagnie. (*Ravel avait remplacé le commandant Poulain à la tête de 3^e bataillon ; Hans Habe a été trompé, Ravel était vivant comme on peut le constater dans le livre de Léon de Rosen ; par ailleurs, le nom de Georges Ravel de Biesville né le 15-10-98 est inscrit sur le monument de Manthausen. Déporté à Manthausen le 25-2-44 provenant de Compiègne-Buchenwald, affecté au Camp central le 16 mai 1944...*)

Finalement, je trouvai Mayer Mayerescu, mais il me parut si épuisé alors qu'il dormait profondément le dos appuyé contre un tronc d'arbre, que je n'eus pas le cœur de le réveiller.

Le vieux Darroussat fit quelques pas avec moi. Le visage étiré, la chevelure devenue totalement grise, il me donna encore des conseils pour mon expédition. Il essaya de plaisanter. J'eus l'impression qu'il pensait réellement qu'il était encore possible que je m'échappe de la souricière. Dési nous accompagna aussi loin que le village et là Dvonicky et moi le quittâmes.

La tête rousse de Dési chevaucha encore longtemps au-dessus des champs verts, tandis que nous suivions la route menant à Charmes. Je commençais à croire que notre mission pouvait réussir. Pourquoi l'éternel optimiste sûr de lui, le rassurant Truffly avait-il bien pu perdre tout espoir ?

Ce jour-là (21 juin), nous marchâmes et roulâmes soixante kilomètres. J'étais trop fatigué pour ressentir la fatigue. Alfred Dvonicky, de son côté, était inusable. Juif polonais, il était d'une ténacité remarquable. Âgé de trente-trois ou trente-quatre ans, de taille svelte, il gardait même dans son uniforme de camelote l'allure d'un aristocrate polonais. Ses grands yeux ovales brun noisette affichaient toute la mélancolie raciale des Polonais. Personne ne l'aurait pris pour un youpin.

Nous résolûmes de pousser notre reconnaissance jusqu'à Charmes, *la Ville de Maurice Barrès (1862-1923) dans le département des Vosges (88) à mi-distance de Nancy et Épinal*, sans tenir compte des dires que nous rencontrions en chemin. Une fois notre arrivée à Charmes, Ville où se croisaient plusieurs routes, nous chercherions si l'une offrait une possibilité de retraite pour notre régiment. J'avais dans ma poche un ordre de mission, un ordre régimentaire et je n'avais aucune crainte d'être arrêté par un officier. Cette crainte, si elle avait existé, se serait d'ailleurs vite montrée non fondée, car le document se révéla inutile. Des centaines de déserteurs remplissaient les routes et nous les aurions sans doute amusés si nous leur avions montré notre ordre de mission. Notre optimisme initial se mua en apathie totale. De nombreux soldats dormaient dans les fossés. Ils donnaient la même réponse stéréotypée à nos questions :

— On attend les Allemands.

Beaucoup se demandaient naïvement si, une fois faits prisonniers, ils pourraient garder leurs bicyclettes. Il n'existait plus aucun semblant d'unité. Tous se promenaient aussi paisiblement qu'en temps de paix. Pendant des heures, nous n'entendîmes aucun tir. Un lourd camion d'armée plein de munitions et se rendant à Charmes nous prit en charge pour environ une quinzaine de kilomètres. Soudain, les deux chauffeurs arrêtrèrent leur véhicule : c'était l'heure du casse-croûte, le repas du midi, dirent-ils, et ils ne voyaient pas de risque à se mettre en retard.

Hommes dans la quarantaine comme on en trouve souvent employés dans le train d'équipage, ils s'assirent sous un arbre, sortirent une nappe soigneusement pliée et l'étendirent dans l'herbe. Ils placèrent leur dîner dessus et leur bouteille de vin rouge à chambrer au soleil. Ils étaient prêts pour un somptueux pique-nique familial. J'essayai de leur expliquer que la Ville de Charmes était la seule voie vers la liberté et qu'ils aideraient à nous échapper non seulement nous, mais aussi nos six cents camarades.

Ils répliquèrent qu'ils arriveraient grandement à temps et que de toute façon les Allemands ne mangeraient personne. Rien ne pouvait les empêcher d'attendre que leur vin soit à la bonne température. Quand nous partîmes, ils furent assez insensés pour nous souhaiter « Bon Voyage ».

Ceux qui avaient eu peur de combattre les Allemands ne craignaient pas de vivre avec eux. Quelle terrible erreur ! Les Français allaient bientôt la réaliser. Ils n'étaient pourtant pas personnellement entièrement à blâmer pour cette attitude imprudente. Dans la pièce « L'Aiglon » d'Edmond Rostand, le sergent Jean-Pierre Séraphin Flambeau déclare : « Enfin... On était fatigué ».

Les chefs de l'armée française de 1940 l'avaient fait trop courir. L'armée était à bout de fatigue. Elle n'avait plus qu'une idée : cesser de courir. *À chaque fois que le soldat français a été bien encadré, il a pris l'ascendant sur l'ennemi. Il n'a pas démerité en 1940, 90 000 morts et 240 000 blessés sont là pour nous le rappeler.*

Nous sautâmes dans des camions de transport de troupes, nous embarquâmes dans des chariots d'artillerie tirés par des chevaux fatigués. Nous volâmes des bicyclettes et les abandonnâmes. Nous marchâmes, nous courûmes et nous fûmes témoins des dernières convulsions de l'armée française. Ayant un poste radio, des artilleurs nous dirent que Paris avait radiodiffusé que nous étions entièrement encerclés. Arrêtés autour de leur roulante, ils nous couvrirent de sottises, quand nous décidâmes de partir sans attendre que la soupe soit chaude. Ils nous prenaient pour des fous refusant d'admettre la réalité. Il est vrai que le mot « encerclement » n'avait jamais été aussi physiquement tangible. Ce qui rendit l'encerclement plus concret encore fut l'embouteillage

dans les rues de voitures circulant dans des directions opposées. L'artillerie, le train d'équipage, les unités de pionniers avaient encore leurs véhicules. Des régiments ou ce qui en restait fuyaient venant à la fois du sud et du nord. Tous avaient l'ennemi sur leurs talons. Maintenant, ils entraient en collision. Ici et là, les mêmes événements se reproduisaient. Une voiture montait la rue et l'autre la descendait. Quand ils se rencontraient, ils s'arrêtaient :

3— Où sont les Allemands ?

— Derrière nous.

— Derrière nous aussi.

Au début, aucun ne croyait l'autre. Chacun s'arrangeait pour continuer dans sa direction et, à la fin, tous deux renonçaient. Les soldats abandonnaient leurs véhicules, allumaient des feux, jouaient aux cartes. Roi de cœur, Dame de pique, sur les marches fraîches des pas de porte des maisons, une armée attendait le conquérant en jouant à la belote. Les voitures des officiers essayant de se frayer un chemin en klaxonnant devaient stopper et leurs occupants en descendre. Leurs vieilles explications, nous cherchons le QG de la Division ou nous allons chercher des renforts ou nous suivons notre régiment, étaient accueillies par des huées et des quolibets. Certains officiers, principalement les jeunes, faisaient bonne figure devant leur infortune. Ils abandonnaient leurs voitures réquisitionnées, Peugeot, Renault, Citroën ou Hotchkiss et se mettaient à casser les moteurs à coups de marteaux, de crosses de fusils et de haches. Alors, ils étaient admis à jouer à la belote.

Nous restions deux seulement à continuer de courir, comme poursuivis par des démons. Nous percevions que dans notre dos des hommes nous conspuaient, nous jetaient leurs railleries comme des pierres. Nous parlions peu, nous étions trop fatigués pour parler. Je suis convaincu que durant ces heures nous fûmes soutenus par notre fatigue. Nous étions devenus incapables de nous arrêter. À mesure de notre marche, nous nous débarrassâmes de tout ce qui nous encombrait, cartouchières, sacs à pain, masques à gaz, provisions de bouche : des piles d'aliments traînaient en abondance sur le bord de la route, n'attendant qu'à être ramassées. Pourquoi nous embarrasser de saucisses quand d'autres étaient disponibles quelques pas plus loin ? Nous bazardâmes aussi nos armes. Le fusil de Dvonicky échoua sur une pile de ses semblables et mes grenades à main en plein champ. Nous marchions et nous marchions. Nous trébuchâmes sur des pierres, des armes, des sacs et des centaines de tuyaux de masques à gaz éparpillés. Les indications les plus nébuleuses nous redonnaient espoir. Encore et encore, quelque chose nous incitait à croire qu'après Charmes la route menait à la liberté. Les découragements eux-mêmes de Dvonicky

m'inspiraient à trouver vite des contre arguments que finalement il acceptait toujours. Nous lâchâmes l'idée de nous reposer étant donné que nous avions dépassé les limites de l'épuisement humain. La chaleur était écrasante, non que le soleil fût plus chaud que d'habitude, mais parce que le temps était orageux. Le visage de Dvonicky était rouge comme le reflet des braises dans un foyer. J'imaginai que quelque part des milliers de feux brûlaient, des milliers de poêles allumés se rapprochaient de nous pour nous lécher d'invisibles langues de feu.

Étions-nous morts ou au Purgatoire ? Je recherchai en vain un arc-en-ciel à l'horizon, le pont menant au Paradis.

Venant de l'ouest, nous marchions sur la grande route de Mirecourt à Charmes, lorsque le silence nous enveloppa à nouveau à quatre ou cinq kilomètres de Charmes. Nous arrivions à l'entrée de la Ville que Truffy nous avait indiquée. Nous avions ordre de nous présenter aux Quartiers généraux de l'endroit et de voir si la route d'Épinal à Saint-Dié était encore ouverte. L'idée derrière ce plan qui naturellement ne nous avait pas été confiée était devinable : par la route de Saint-Dié à Colmar, le régiment pourrait passer en Suisse par les hauteurs de Ferrette dans le Sud alsacien sous la protection de la ligne Maginot. Notre foi en la ligne Maginot était encore très forte. En réalité les Allemands avaient franchi le Rhin le 16 juin, soit cinq jours avant.

Soudain, nous nous retrouvâmes seuls sur la grande route. Apparemment, les troupes fuyant Charmes vers l'ouest avaient laissé derrière elles un vide de cinq kilomètres après s'être heurtées aux Allemands progressant d'ouest en est vers Charmes. Effectivement, il n'y avait plus de troupes entre nous et les Allemands. C'était comme si les forces allemandes étaient comme deux locomotives s'arrêtant face à face sur la même voie avant de se heurter. Un doux vent se leva qui sauta d'une cime à l'autre des arbres. Le bruissement des feuilles rappelait le fredonnement d'une voix de femme mettant son lavage à sécher sur les fils.

De-ci de-là, une feuille frappait une branche comme la tête ovale d'une note de musique. Parfois, une feuille tombait au sol et je m'étonnais qu'il n'en résultât aucun son. À peu de distance de Charmes, quelques cyclistes vinrent vers nous. Quand ils furent assez proches, nous reconnûmes qu'il s'agissait de deux hommes et de deux femmes.

— Les Allemands sont là. Les Allemands sont dans Charmes, *nous dirent les deux hommes portant l'uniforme des employés des postes.*

Comme pour confirmer leurs paroles, le bourdonnement de moteurs d'avion que nous n'avions pas entendu depuis longtemps ressuscita. Les bombardiers

allemands survolaient la Ville. Je ne sais pas pourquoi nous continuâmes notre route sinon qu'une idée nous obsédait et agissait comme un aimant : notre mission ne serait accomplie que si nous pouvions atteindre Charmes. De fait, nous ne trouvâmes aucun Allemand à notre arrivée dans la ville coupée en deux par le canal de l'Est et par la Moselle. (*Le canal de l'Est avec ses 394 kilomètres était le plus long de France et était scindé en deux parties sud et nord. Dans un but de promotion touristique, celles-ci ont été renommées respectivement « canal des Vosges » et « canal de la Meuse » en 2003.*)

La Ville située à mi-distance de Nancy et Épinal était morte. Quelques rares civils se tenant sur le seuil de leurs maisons examinaient le ciel. Nous visitâmes quelques auberges et le verre de bière que nous mendiâmes nous fut refusé. La ville poussiéreuse et laide avec ses maisons de style mille neuf cent vingt méritait peu son nom (*Ville martyre en septembre 1944, la ville de Charmes sera reconstruite en cinq ans. Elle sera à nouveau détruite en 1944*).

Des Sénégalais occupaient les postes situés aux entrées du massif et long Grand Pont enjambant à la fois le canal et la Moselle. Le pont entier était couvert de ces familières petites marques indiquant qu'il était miné. Je demandai au caporal noir où se trouvait le poste de commandement. Il me montra un bâtiment situé à l'extrémité opposée. Juste façon de parler, je m'enquis :

— Allez-vous faire sauter le pont ?

Il rit, découvrant ses dents blanches.

— Oui ! Si ce n'est pas nous, ce sera mes camarades d'en face. Tout dépendra du côté par où les Allemands viendront.

Nous traversâmes le pont. Dessous, la Moselle coulait dans une paix estivale. Entre le Canal et la Moselle, nous vîmes d'innombrables buissons verts et jaunes. Les bombardiers brillaient comme argent dans le ciel.

Toutes les salles du poste de commandement étaient désertes. Finalement, nous rencontrâmes un lieutenant qui nous informa que l'état-major s'était réfugié dans un abri antiaérien appartenant à un vigneron local. Il nous conduisit jusqu'à la ferme. La porte de la cave était ouverte et un commandant était assis sur une caisse qui nous demanda :

— Que voulez-vous ?

— Recevoir des ordres, mon commandant.

Je lui expliquai ma mission. Il m'écouta. Tous deux, nous allongions le cou. Il me regardait de haut, je le regardai en baissant les yeux.

D'âge très avancé, avec un long cou velu de dindon et une énorme pomme d'Adam sur sa gorge décharnée, il me rappelait l'image du serpent ayant avalé un lapin.

Comme je finissais de parler, il héla en se tordant de rire un capitaine qui selon toute apparence occupait le fond du cellier, car sa tête apparut comme champignon sortant de terre. Le rire du commandant était si convulsif que sa tête de dindon en devint rouge. Je craignis sérieusement que sa gorge éclate et que sa pomme d'Adam saute sur mes souliers.

Enfin, il se calma. Encore pris de toux et les larmes aux yeux, il déclara :

— Regarde-moi ce spécimen ! Le sergent désire recevoir des instructions !

Soudain silencieux, il m'examina avec méfiance, comme s'il me soupçonnait de vouloir faire une mauvaise plaisanterie à ses dépens. Finalement, sa tête de chat perché montra des signes de colère probablement juste pour compléter la gamme des émotions humaines.

— Allez jusqu'à la grande maison sur la place et prenez-vous une bière, c'est la seule instruction que je suis en mesure de vous donner, espèce d'idiot.

Je fis demi-tour et je rejoignis Alfred qui m'attendait sur la place. Dirigé par son instinct infailible, il avait découvert la brasserie (*la brasserie de Charmes maintenant fermée est le site de naissance de la Kanterbrau*) et engouffré deux verres de bière. Je suivis son exemple. La bière était froide et délicieuse et ne coûtait rien. Plusieurs barriques de bière avaient été installées dans une immense grange. Une blonde corpulente faisait le service.

Devant la grange, quatre grandes routes convergeaient sur la place principale : la route menant au pont et à la gare, la route de Saint-Dié, la route de Lunéville.

Dans chaque direction était pointée une mitrailleuse et la route de Saint-Dié était même défendue par un canon antichar. À côté de chaque arme était déposé un verre de bière. Autour de la grange, des soldats dormaient étendus sur le sol. Des femmes et des enfants étaient assis sur des bancs ou au bord des trottoirs. Nous passâmes soigneusement par-dessus les gens endormis afin de ne pas les réveiller.

Une main se posa sur mon épaule, une main de femme. La femme se tenait dans l'entrée d'une petite maison grise. Elle me demanda :

— Veux-tu me rendre visite, mon petit ?

Elle était d'aspect vulgaire, les seins hauts, les mains courtes et grasses, les cuisses massives.

— Es-tu d'ici, *dis-je* ?

— En ai-je l'air ?

— Non, *convins-je poliment*.

— Je viens d'Épinal, *confirma-t-elle*. Je suis une évacuée. Je reçois maintenant ici.

Elle prononçait le mot « évacuée » comme si c'était particulièrement élégant. Elle ouvrit la porte de la maison. Dans l'étroit corridor en pierre se trouvaient un landau et un divan.

Nous continuâmes plus loin, toujours plus loin. Nous étions Dvonicky et moi derrière la gare en train de cueillir des groseilles dans un petit jardin quand je saisis Alfred par le bras.

Trois magnifiques automobiles surgissaient de l'étroite rue de la gare. Deux étaient noires et la troisième rouge. Elles hésitèrent un instant au passage à niveau.

Elles prirent la « route à grande circulation numéro 9 » qui menait (*par Bayon*) à Baccarat. Dans chaque voiture un général était assis accompagné de quatre ou cinq colonels. Elles disparurent dans un nuage de poussière.

— Viens, *indiquai-je à Alfred*. Suivons-les. Je n'ai jamais entendu parler d'un général fait prisonnier. Ils doivent connaître le chemin. Nous sommes à pied et nous n'irons pas aussi vite qu'eux, mais au moins nous serons dans la bonne direction.

Nous étions complètement ragaillardis, comme rajeunis. Nous marchâmes activement. La route virait fortement vers le nord-est. Aucun être vivant n'était visible sur cette artère dite de grande circulation. L'air était rempli de l'odeur de cadavres. Des hommes et des chevaux morts lors d'un bombardement survenu quelques jours auparavant reposaient par douzaines sur les bords. Les chevaux éventrés gisaient là, les tripes sortant du corps.

Des chariots à demi retournés répandaient leurs pleins contenus sur la chaussée. Un énorme camion de munitions était tombé dans le fossé. L'ange de la mort était passé par là.

Sur le côté gauche de la route, nous aperçûmes enfin une ferme blanche avec un toit rouge. De la fumée sortait de sa cheminée en briques rouges. C'était une maison comme les enfants en dessinent.

Une jeune fille était dans la cour occupée à mettre du fumier en tas. Nous n'apercevions que son dos. Nous la hélâmes. Elle se retourna, vint à la barrière et nous sourit. La bouche rouge, elle sentait le fumier frais.

— La porte est-elle ouverte ? *demanda Alfred*.

— Pourquoi pas ?

— Les Allemands sont-ils passés ici ?

— Bien sûr que non. *Elle rit*. Voulez-vous entrer et boire un verre de lait ?

Nous refusâmes en la remerciant. Alfred continua de questionner :

— Avez-vous vu trois autos passer ?

Oui. Elles étaient passées quelques minutes auparavant. Nous la merciâmes

et reprîmes notre marche. La route traversait une épaisse forêt. Ici et là, un artilleur sortait du bois et regardait en direction du Nord. Nous conclûmes que des batteries étaient cachées dans la forêt. Alfred voulait s'arrêter. C'était maintenant idiot de vouloir continuer dans la même direction. Soudain, nous vîmes les trois autos. Nous savions ce que cela voulait dire : les généraux n'avaient pas pu passer. Ils s'étaient écartés de la Ville de seulement quelques kilomètres.

Un cimetière se trouvait dans les bois, un cimetière militaire de la Grande Guerre avec ses tombes en pierres roses. Seule la France peut avoir de tels cimetières. Celui-ci était comme un boudoir parfumé. Les pierres tombales étaient aussi délicates et gracieuses que les boîtes de poudre sur la coiffeuse d'une jolie femme. De la fumée s'envolait par-dessus les tombes. Généraux et colonels jetaient des papiers dans un feu qu'ils avaient allumé. Faisant des allers et retours, un jeune commandant sortait des autos avec l'aide des chauffeurs des imprimés en vrac et en chemises. Le plus étrange était ceci : près du feu à ciel ouvert se tenait un soldat allemand se réchauffant apparemment les mains. Un colonel le gardait un fusil à la main. Nous nous arrê tâmes derrière une des autos et demandâmes au chauffeur ce qui arrivait.

— Nous brûlons tous les documents avant l'arrivée des Allemands.

Je désignai le soldat allemand qui maintenant nous regardait. Le visage carré et ricaneur, les yeux injectés de sang, il ne dépassait guère les vingt ans.

— Et alors lui ?

Le chauffeur rit :

— Notre prisonnier ! Un éclaireur qui s'est égaré. Notre général en personne l'a capturé. Maintenant, il ne sait plus quoi en faire. Pour l'Allemand, c'est le plus beau jour de sa vie : dans une heure, le général sera son prisonnier.

Comme je l'avais longtemps fixé du regard, le prisonnier sortit sa langue et poussa un long « Ba-aA-ah ! » Cette scène avait quelque chose d'irrésistiblement comique.

Nous reprîmes notre marche d'un pas pressé. Durant un kilomètre enveloppé de silence, nous reprîmes espoir. Une voiture à cheval se mit alors à bruire derrière nous. Elle se rapprocha et nous constatâmes qu'elle était tirée par un vénérable canasson aussi fatigué que nous, si fatigué qu'il ne savait plus s'arrêter. On ne voyait pas de cocher. Un petit homme à binocles était assis sur une planche à l'arrière. Il portait l'uniforme avec les écussons rouges du corps de santé militaire. On ne pouvait voir l'homme qui était étendu sur le plancher, mais on l'entendait. Il pleurait et parfois poussait des râles de moribond comme s'il faisait d'ultimes efforts pour respirer. L'optimisme d'Alfred trouva

encore un motif d'espoir dans cet équipage et ce moribond :

— S'ils évacuent encore les blessés dans cette direction, c'est qu'il est encore possible de passer.

Je questionnai le médecin :

— Où allez-vous, mon lieutenant ?

Il secoua les épaules sans répondre. Le visage d'un Noir apparut au-dessus des montants de la carriole. De grosses larmes aussi noires que l'homme roulaient sur ses joues. Je lui demandai :

— Es-tu blessé ?

— Non. Mon frère vient de mourir.

Il ne râlait plus. À ce moment-là, deux cyclistes apparurent devant nous : des soldats allemands ! Alfred et moi, nous nous regardâmes. Mon cerveau était engourdi comme si mon sang avait cessé de circuler. Les deux Allemands ignorèrent la présence de notre groupe hétéroclite, cheval et voiture y compris. Rasés de frais et chevelures blondes méticuleusement peignées, ils gardaient leurs pistolets automatiques en bandoulières comme s'il ne pouvait arriver qu'ils aient à s'en servir. Les poignées de leurs vélos brillaient comme argent.

Je délibérai un moment avec Alfred.

Continuer en avant était devenu absurde. Je suggérai que nous revenions à la ferme et tentions de nous procurer des vêtements civils. Si nous tombions en habits civils dans les mains ennemies, nous serions fusillés, mais nous n'avions rien à perdre d'essayer. Nous fîmes demi-tour, tandis que la carriole continuait son chemin avec son médecin silencieux, son Noir larmoyant et son cheval qui ne crevait pas. De façon prudente, nous passâmes à travers bois. Près de la ferme rose, nous vîmes à travers les buissons l'ex-prisonnier allemand conférer avec les deux cyclistes. Il montra la direction de Charmes. Les voitures des généraux avaient disparu, mais il persistait un nuage de poussière (*probablement le général Lucien Loizeau commandant la 6e armée était parmi eux, le soir du 21 : prisonnier dans quelques heures le 22.*)

Nous atteignîmes l'entrée de la cour et franchîmes la barrière sans incident, mais la demoiselle n'était plus seule. Deux soldats français étaient assis dans la cuisine, un sergent à forte stature qui buvait du lait et un simple soldat. Le sergent avait la chevelure blonde et les joues rouges d'un Alsacien. Ses yeux bleus reluquaient la fille. Il était une copie du sergent-chef Gärtner et je me sentis mal à l'aise. Le soldat était ivre mort ; sa tête cognait la table. Il jurait, marmonnait et avec l'incomparable logique de l'homme saoul, il demandait qu'Hitler lui-même vienne lui raccommoier son fond de culotte. Le Führer n'était-il pas un colleur d'affiches ou quelque chose du genre ? La jeune femme

essayait de l'arrêter de boire, mais aussitôt qu'elle l'approchait, il posait sa lourde main sur la cruche ventrue qu'il était à vider.

Je m'arrangeai pour voir la femme en a parte. Elle me dit qu'elle serait heureuse de nous fournir des habits civils, mais elle n'était que la servante. Elle attendait d'une minute à l'autre ses maîtres, le fermier, la fermière et leur fils qui étaient dehors. Les Allemands aussi seraient là d'une minute à l'autre. N'avait-elle pas aperçu deux cyclistes allemands ? Elle les avait entrevus par la fenêtre et le sergent alsacien avait alors sauté sur ses deux jambes, tendu le bras par la fenêtre et crié « Heil Hitler ! » Aussi longtemps qu'il serait dans la maison, on ne pouvait rien faire. Nous lui dîmes :

— Dans ce cas, nous allons partir.

— Non ! *se récria-t-elle*. Je peux vous cacher dans le grenier jusqu'à ce que la place soit sans risques ou que le fermier et la fermière soient de retour.

Elle dirait simplement au sergent alsacien qu'elle nous avait mis dehors. Tout cela sonnait simple, intelligent, maternel et courageux. Nous suivîmes sa suggestion sans réfléchir. Nous grimpâmes jusqu'au grenier et elle referma la porte grinçante sur nous. Le comble sentait le maroquin, le tabac et la viande fumée. Une paire de jambons pendaient dans la cheminée, une vieille machine à coudre et une faux dormaient dans un coin et dans un autre veillaient une grande photographie encadrée et quelques cartes à jouer éparpillées. Par une lucarne de toit, je pouvais voir les bois et la route.

De temps à autre, un cycliste passait. Les bois demeuraient silencieux et paisibles et il m'était impossible de penser que nos deux vies s'achevaient. Après avoir doucement posé nos casques sur le sol, nous nous couchâmes sur un vieux châlit placé au côté opposé à la porte. Les ressorts du matelas usagé s'enfonçaient dans nos dos et nos hanches, mais nous n'en avions cure, car nos dos étaient déjà endoloris et nos pieds étaient morts.

Alfred remarqua :

— Dans une heure ou deux au plus tard, les Allemands vont occuper la maison. Je regardai ma montre. Il était neuf heures trente du soir. Le jour déclinait. Alfred continuait à scruter la situation :

— Si les Allemands montent, ils tireront à travers la porte. Ne vaudrait-il pas mieux attendre en bas ?

— Non, je ne bouge pas d'ici.

Nous étions étendus sur le dos l'un à côté de l'autre, les mains croisées derrière la tête. Nous regardions fixement la porte. Alfred se tourmentait toujours :

— S'ils me tirent, tu préviendras ma sœur.

Il me dit l'adresse et voulut s'assurer :

— Dois-je te l'écrire ?

— Non. Je m'en souviendrai.

— Sûr ?

— Sûr. Et si c'est toi qui demeures en vie...

Je lui fournis les adresses de ma femme et de mes parents. Nous restâmes silencieux un certain temps. Je joignis les mains pour prier. Je pensai si fort à ma femme et à mes parents que la sensation me vint qu'ils étaient présents dans la pièce. J'en fus si oppressé que je débouclai mon ceinturon avec mon étui à revolver et l'accrochai à une chaise qui n'avait plus que trois pattes.

— Allons-nous dormir ? *dit Alfred.*

— Oui.

— Bonne nuit.

— Bonne nuit.

Nous nous serrâmes la main. Le jour précédent, nous étions encore étrangers et voilà que notre poignée de main nous liait à la vie à la mort.

Nous ne nous regardions pas. Nos yeux étaient rivés sur l'entrée. Nous pensions :

— « À n'importe quel moment... »

Mais en même temps, superstitieusement :

— « Temps que nous veillerons, la porte ne pourra être ouverte ».

Lentement, la pénombre s'installa dans le grenier. Nos yeux demeurèrent anxieusement fixés sur les fentes de la porte. Parfois, la lueur d'une lampe de poche scintillait. Bientôt, serions-nous aveuglés par la lumière d'une de ces lampes ? La nuit teintait d'un voile de gris chaque chose. Mon cerveau aussi plongea de plus en plus profondément dans une grisaille fantastique dont seuls les ressorts du lit émergeaient. Je m'endormis.

Une voix aiguë de femme me réveilla :

— Descendez avec moi. Les Allemands sont là.

La porte s'ouvrit brusquement. Une femme inconnue se tenait dans l'escalier, une chandelle à la main.

— Vite, vite. Ils nous attendent.

Nous nous levâmes machinalement. Nous descendîmes les marches derrière elle et traversâmes la cour qui sentait fortement le jasmin et le fumier. La lune était haute dans le ciel. Il était deux heures du matin. À peine étions-nous hors de la cour que deux lampes torches éclairèrent nos visages, deux mains palpèrent nos corps.

— Keine Waffen ? (*Pas d'armes ?*)

— Non.

— Stellt euch dazu ! (*Rejoignez le reste !*)

Nous réalisâmes à ce moment-là que plusieurs centaines de soldats français étaient rassemblés sur la route. Trois ou quatre officiers se trouvaient parmi eux. En dehors des deux Allemands qui nous avaient fouillés, un seul autre gardait avec son fusil automatique le troupeau des prisonniers. Un vent frais s'infiltrait dans mes cheveux. Quelque chose de décisif, radical, final avait changé en moi. Était-ce dès l'instant de ma capture ou bien durant mon sommeil ? Était-ce que je venais de réaliser que depuis un an je n'étais qu'un rouage dans une horloge détraquée et que maintenant je reprenais le gouvernail de ma destinée ? En tout cas, la peur m'avait quitté. J'avais perdu toute envie de suicide. Je repoussai en arrière les cheveux qui m'étaient tombés sur le visage.

Quand le sergent allemand demanda si parmi nous quelqu'un savait parler allemand, je fis un pas en avant, à l'épouvante de Dvonicky, et déclarai en imitant la prononciation française :

— Ich spreche deutsch (*je parle allemand.*)

— Ausgezeichnet, erklärte der Unteroffizier. Komm mal mit ! (*Excellent ! Viens avec moi, émit le sous-officier.*)

Nous allions dans les bois. Il m'ordonna de détacher quelques chevaux et de préparer un chariot et il ajouta :

— Na, für dich ist der Krieg aus. (*Bien, pour toi la guerre est finie.*)

Je dis quelque chose. Il m'exprima que j'étais un bon diable, mais il gardait par mesure de précaution son revolver braqué sur moi. Je pensai : « Oui, bon diable ! C'est mon rôle maintenant. D'accord ! Je joue la partie ; aucune enchère n'est trop élevée. À la fin... »

Le sergent prit simplement conseil auprès du caporal. Puis, il donna des instructions à l'homme au fusil automatique :

— Du führst die Bande ab. Wir haben noch zu tun. Du schaffst das doch allein, was ? (*Tu amènes cette bande au Quartier Général. Nous avons encore à faire. Tu ne seras pas inquiet, seul ?*)

— Und ob... (*Et si...*)

— Sie haben keine Waffen, Ausserdem sind Sie froh, dass der Krieg für sie aus ist. Es sind höchstens fünfhundert (*ils sont désarmés. Par-dessus tout, ils sont heureux de constater que la guerre est finie pour eux. Ils sont tout au plus cinq cents.*)

Il revint à moi :

— Du bleibst bei uns. Vielleicht können wir dich noch brauchen. (*Tu restes avec nous. Nous aurons peut-être besoin de toi.*)

— Jawohl. Kann mein Freund mit mir bleiben ? (*Bien. Mon copain peut-il rester avec moi ?*)

— Meinethalben. (*Ça m'est égal.*)

Je fis signe à Dvonicky de se joindre à nous. Je lui avais précédemment recommandé de ne manifester aucune compréhension de la langue de Goethe.

Nous retournâmes tous les quatre, le sergent et le caporal allemands, Alfred et moi, à la ferme.

La fermière était à la barrière et elle demanda si « ces Messieurs » lui feraient l'honneur d'accepter un verre de lait. Nous entrâmes dans la maison. Elle nous fit pénétrer dans la pièce principale. Le vieux paysan était assis sous la lampe, les mains étendues sur la table. Il se leva et nous fit de la place. La petite servante s'avança apportant du lait chaud. Quand elle passa auprès de moi, elle me dit :

— Courage ! Tout n'est pas perdu.

Le sous-officier s'enquit :

— Was sagte sie ? (*Qu'a-t-elle dit ?*)

Je répondis promptement :

— Ob ich auch Milch will. (*Elle m'a demandé si je voulais du lait.*)

Alors que les autres s'étaient assis à la table, j'étais resté debout. La guerre était peut-être finie, mais la mienne ne faisait que commencer. Je me disais :

— « Attention à tes paroles. Maintenant, il te faut être prudent et avisé. »

— Setzen sie sich, sagte der Unteroffizier. (*Asseyez-vous, dit le sous-officier.*)

Je m'assis. Il était soudainement devenu poli. Jeune homme à lunettes ronds et bouche mince, caricature de l'étudiant allemand, il semblait toujours renifler quelque chose de fétide.

Le caporal était par contraste un gaillard robuste avec de bizarres yeux froids et sadiques tels que j'en rencontrai par la suite dans les visages des jeunes blancs-becs allemands : des yeux d'ivrogne privé de boisson ou de morphinomane en état de manque, ou de jouisseur frustré.

— Wir müssen heute noch ein paar hundert Gefangene zusammentreiben, sagte der Unteroffizier, während er eine Karte auf dem Velourstischtuch ausbreitete. (*Nous devons recueillir aujourd'hui deux cents ou plus prisonniers, dit le sergent en déployant une carte sur une nappe de table en velours brodée de fleurs en laine.*)

C'était la plus récente carte d'état-major française. Pendant des semaines, j'en avais réclamé une en vain pour mon poste d'observation.

Le caporal me questionna :

— Ist Charmes schon besetzt ? (*Charmes est-il déjà occupé ?*)

— Ich weiss nicht, répondis-je. (*Je ne sais pas.*)

— Wollen Wir die Stadt besetzen, Herr Unteroffizier ? *fragte er seinen Vorgesetzten. (Devons-nous occuper la Ville, Monsieur le sous-officier ? demanda-t-il à son supérieur.)*

Il avait dans la voix une insolence étudiée qui me donna le frisson.

— Warum nicht ? Aber zuerst wollen wir noch ein paar hundert Franzosen aus den Wäldern holen. *(Pourquoi pas ? Mais avant cela, nous avons une paire de cent Français à sortir du bois.)*

Il but son lait et se tourna vers le fermier :

— Na, *meinte er wohlwollend*, Bald ist der Krieg vorbei. *(Eh bien, manifesta-t-il bienveillant, bientôt la guerre sera terminée.)*

Le vieil homme le regarda sans comprendre.

— Übersetzen Sie ! *befahl der Unteroffizier. (Traduisez ! me commanda le sous-officier.)*

Je traduisis l'information. La femme du paysan pressa son mari :

— Vas-y. Dis quelque chose.

Mais l'homme resta muet. Il joignit seulement ses mains. Le sous-officier poursuivit son exposé :

— Jetzt fliegen wir mal nach England rüber. In vierzehn Tagen ist der ganze Schwindel aus. *Und zu mir : übersetzen Sie ! (Maintenant, nous volons au-dessus de l'Angleterre. Dans deux semaines, tout sera terminé. Et s'adressant à moi : traduisez !)*

Je traduisis la phrase mot à mot.

— Dis quelque chose ! *répéta la paysanne à son homme.*

Il serra ses mains et continua de se taire.

L'attention subitement se déplaça ailleurs : un grognement bestial vint de l'entrée. Une tête plus animale qu'humaine se montra dans l'entrebâillement de la porte. Une voix vociféra :

— Hitler doit recoudre mon fond de culotte !

Pour illustrer ce qu'il voulait exprimer, l'homme se tourna et nous indiqua du doigt les fesses nues sortant de son pantalon déchiré.

Le caporal bondit. Il n'avait pas compris les paroles, mais il avait entendu le nom du Führer accompagné d'un geste obscène explicite. Avec la crosse de son revolver, il frappa de toutes ses forces le crâne de l'insolent.

L'ivrogne s'écroula sans un son. Les deux Allemands sortirent en enjambant le corps. À leur signal, Dvonicky et moi les suivîmes.

Sur la route, le binoclard m'informa :

— Sie werden in die Wälder gehen und schreien: Der Krieg ist aus ! Kommt heraus ! Verstanden ? *(Nous devons encore ramasser deux cents prisonniers. Vous*

entrez dans le bois et vous criez : la guerre est finie ! Sortez ? Compris ?

Je l'avais très bien compris, mais je fis celui qui n'avait rien saisi du tout et je lui demandai :

— Ist der Krieg wirklich aus ? (*La guerre est-elle vraiment finie ?*)

Je cherchais à gagner du temps pour réfléchir.

— Für die, die aus den Wäldern kommen, ist er vorbei. Die dürfen bei uns bleiben ! Also, los ! (*La guerre est finie pour toi et ceux qui sortent du bois. Ils resteront avec nous ! Allez, va dans le bois !*)

J'entrai dans le bois. Devais-je crier : « La guerre n'est pas finie ! Ne bougez pas ! » ? Ça ne fonctionnait pas, car mon gardien allemand saisirait la négation. Aussi je formulai autrement :

— La guerre continue ! Vous restez ! Vous restez !

Rien ne bougea. Un silence de mort régnait dans les bois. Nous allâmes un peu plus loin. La lune commençait à pâlir. Ma voix résonnait seule dans la grande solitude. Soudain, le caporal s'immobilisa et m'interrogea :

— Was schreist du da ? (*Que cries-tu là ?*)

— Der Krieg ist aus ! Kommt Éros ! (*La guerre est finie ! Sortez !*)

Il goba mon explication. Il ne pouvait croire que j'oserais lui mentir. Il grommela simplement :

— So ? (*Hum ?*)

La forêt était pleine de soldats, d'armes et de munitions. Je croyais entendre respirer des milliers d'hommes. Le sergent marchait à côté de moi. Soudain, il tomba en arrêt. Dix ou douze bicyclettes étaient déposées à l'orée du bois. Il me regarda avec méfiance à travers ses lunettes et dit :

— Was ist das ? Da müssen doch Soldaten im Wald liegen. Schreien Sie mal ! (*Qu'est-ce que cela ? Il doit y avoir des soldats dans le bois. Crie encore !*)

Je criai encore. Rien ne bougea. Il m'interrogea :

— Was heisst « guerre » ? (*Que signifie « guerre » ?*)

— Krieg. (*Guerre.*)

— Und : « continue » ? (*Et « continue » ?*)

— Ist aus. (*Est finie*)

— Gut. (*Bien*)

Mais il resta sur place.

— Und diese Fahrräder ? (*Et ces bicyclettes ?*)

— Ach, *meinte ich*, die haben Fliehende liegengelassen In der Unordnung...! (*Oh ! Expliquai-je, les soldats ont dû les abandonner quand ils ont fui ; dans une telle pagaille... !*)

Le terme pagaille appliqué aux Français lui plut. L'absurdité évidente

d'hommes fuyant en laissant derrière eux leurs bicyclettes sembla lui échapper. Nous continuâmes notre ronde. Nous atteignîmes le remblai de chemin de fer près de Charmes. Un tank brûlait sur les rails et la lueur en était visible même à distance. Le caporal monta sur le char. Il recula d'horreur : un officier s'était suicidé sur le siège du conducteur. Le sergent estima que l'officier avait dû lui-même mettre le feu et il ordonna au caporal de descendre. Mais le caporal regardait comme hypnotisé à l'intérieur du blindé bien que les flammes lui léchassent le visage. Je le vis se pencher à l'intérieur, tirer sur quelque chose avec effort et en crissant des dents avec rage. Ce quelque chose sur le siège du conducteur semblait lui résister. Finalement, ses traits se détendirent et il cria « Endlich ! » (*Enfin !*) Il tenait le revolver qu'il avait arraché des mains de l'officier mort.

Nous traversâmes la voie de chemin de fer pour entrer dans Charmes. Et dire que quelques heures auparavant nous avions dépassé cette ville, remplis d'espoir. Les deux Allemands gardaient dans leurs mains comme des bébés leurs fusils automatiques prêts.

Soudain, un soldat français sortit de la nuit. Nos deux gardiens sursautèrent. Ils levèrent leurs armes et crièrent « Hände hoch ! » (*Haut les mains !*) Le soldat français obéit. Il était désarmé. Je reconnus l'uniforme d'un adjudant de la coloniale.

— Je veux vous demander une faveur, *déclara-t-il*.

Comme il parlait français, je fis les traductions aux Allemands.

— Je voudrais, *continua l'adjudant*, rencontrer mon général. Mon général est placé sous garde dans le cellier.

— Donc, Charmes est occupée ?

— Bien sûr.

Le sergent déçu que la ville de Charmes fût déjà occupée s'exclama « Scheisse ! » (Merde !) Il s'enquit de savoir pourquoi l'adjudant français voulait voir son général. Le général lui avait promis la Croix de guerre et il voulait lui faire tenir sa promesse.

Je ne pus saisir la réponse qui lui fut faite, car à cet instant précis, dans la nuit, un « Heil Hitler ! » sortit du verger où nous nous étions arrêtés quelques heures auparavant Dvonicky et moi.

Les deux Allemands braquèrent leurs torches. Un soldat en uniforme français s'avança, la main levée pour répéter le salut :

— Heil Hitler !

— Heil Hitler ! *répercutèrent nos géôliers*.

Ils restèrent face à face un instant le bras levé dans le salut allemand.

Alors, l'homme en uniforme français dit dans une prononciation allemande sans accent et sans se soucier de nous :

— *Ihr seid wahrscheinlich hungrig. Ich habe euch ein Essen vorbereitet. (Vous êtes probablement affamés. Je vous ai préparé un repas.)*

Derrière lui se tenait l'adjudant de la coloniale, éberlué. Toute la scène était éclairée par le tank en feu. Mes deux Allemands le remercièrent. Je m'éclaircis la voix pour attirer leur attention.

Le sergent se retourna vers moi :

— *Ihr geht jetzt zum Bauerhaus zurück. Meinethalben dürft ihr dort schlafen. Morgen früh lasst ihr euch vom ersten deutschen Wagen mitnehmen. Er wandte sich an den Franzosen : Es sollen noch ein paar Generale hier versteckt sein. (Retournez maintenant à la ferme. Je n'ai pas d'objection à ce que vous y dormiez. Demain matin, vous sortirez et faites-vous emmener par le premier camion allemand de passage. Il revint vers leur ami en uniforme français : nous resterons ici, quelques généraux sont censés y être encore cachés.)*

Le 21 juin 1940 en effet, la 8^e PzD lançait ses groupes de combat jusqu'à Nomexy et surtout Charmes, où s'était installé le P.C. du 6^e corps de l'armée française : ce dernier était assailli par trois Divisions d'infanterie venant du Nord et par la 8^e PzD venant du Sud. En fin de journée, le général Lucien Loizeau (1879-1978) fut fait prisonnier et il accepta de signer la reddition du 6^e CA.

Je demandai si nous pouvions avoir un laissez-passer afin de ne pas être importunés sur notre chemin de retour. Le sergent déchira une page de son carnet. Il me demanda mon nom. À ce moment-là, je réalisai que je n'avais pas encore retiré la plaque d'identité de mon poignet ni jeté mon livret militaire. J'hésitai une fraction de seconde. Le sergent répéta :

— *Wie heisst du ?*

— *Ich heiss...*

Le soldat germanophone en uniforme français me dévisagea avec les sourcils triangulaires du diable.

— *Diable, dis-je, Jean Diable.*

Le sergent nota sans sourciller, puis se tourna vers Dvonicky.

— *Und du ? (Et toi ?)*

Je répondis pour Alfred :

— *Mein Kamerad heisst Alfred, Alfred Polonais. (Mon camarade s'appelle Alfred, Alfred Polonais.)*

Le sous-officier me remit finalement un papier avec ces mots :

— *« Sergeant Jean Diable und Soldat Alfred Polonais haben für mich als Dolmetscher gearbeitet. Es ist ihnen gestattet, hier zu schlafen. Sie haben sich*

morgen bei der nächsten deutschen Stelle zu melden ». Ort, Datum, Unterschrift (« *Le sergent Jean Diable et le soldat Alfred Polonais m'ont servi d'interprètes. Il leur est permis de dormir là. Demain, ils devront se rapporter au poste allemand le plus proche.* » *Lieu, Date, Signature.*)

Je le remerciai et nous partîmes, les quatre autres allant dans la direction opposée. Quand nous arrivâmes au tank sur la voie ferrée, nous nous arrê tâmes. Nous n'en avions pas discuté, mais nous savions que nous pensions la même chose. Nous entendîmes le roulement d'une voiture. Une fois le silence revenu, Dvonicky monta sur le tank. L'intérieur brûlait encore tranquillement, comme le foyer d'un poêle de cuisine. Alfred se pencha profondément dans la partie qui n'avait pas encore pris feu. Il demeura dans cette position environ une minute. Alors, il tira fortement vers le haut à force de bras et en grommelant « il est lourd », il sortit le mort. Le suicidé avait un visage calme et doux avec un semblant de vie causé par le reflet des flammes. Une ligne de sang coulait sur son menton et sur son uniforme. Ses cheveux léchés par le feu étaient roussis. Le corps était lourd sur nos épaules. Nous le transportâmes à tour de rôle.

Ses bras traînaient derrière lui et comme j'accélérais ils me frappèrent le dos. Je ralentis. Nous enterrâmes le sous-lieutenant René Pierre Duval, né à Saint-Raphaël, Alpes-Maritimes, le dix mai 1913 et résidant à Chambéry (Savoie), au coin de la forêt de Charmes à vingt pas de la Rue de la gare dans la direction de Baccarat. Son livret militaire disait d'informer sa mère en cas d'accident. Nous donnâmes à la fermière, notre hôtesse, ses documents et sa plaque d'identité. Elle nous promit qu'elle les enverrait. J'espère qu'elle a tenu parole.

Il dépassait quatre heures du matin du 22 juin quand nous atteignîmes la ferme. La maison était encore dans le noir. Nous entrâmes dans la cour et fîmes du bruit. Une fenêtre s'ouvrit et peu après la fermière apparut dans une longue chemise de nuit blanche et avec un bonnet de nuit et une chandelle allumée à la main. Je lui expliquai que les Allemands nous avaient donné permission de coucher dans sa maison. Elle conduisit Alfred au premier étage et ordonna à la servante de me faire un lit dans la salle à manger.

Je lui demandai de ne pas nous réveiller le matin venu. Je restai seul dans la salle à manger. La servante arriva. Elle posa une chandelle sur la table et sortit. Quand elle revint, elle disparaissait derrière une pile splendide : des draps blancs et frais, des oreillers et des couvertures. Je l'aidai. Nous étendîmes un immense drap crépitant en lin sur un vieux sofa en peluche. Elle tapa les oreillers. Par-dessus sa chemise blanche un peu tachée, elle portait un petit manteau gris. Quand elle se pencha, il s'entrouvrit et le dessin de ses petits

seins frais m'apparut. Derrière la chemise blanche, ils semblaient serrés dans une cotte de mailles. Ça me fit penser à la Pucelle d'Orléans. Elle ne leva les yeux qu'après avoir battu le troisième oreiller. Elle étira une dernière fois la couverture et releva la tête. Elle rejeta ses cheveux en arrière et sourit. Elle prit la bougie et la souffla. Dans ses chaussons rouges usagés paraient deux mignons petits pieds. Elle sentait le foin et la jeunesse. Je caressai l'ample et moelleuse couverture. Elle se pencha sur moi. Je sentis son souffle sur mon visage. Ce souffle portait tout mon été perdu, la chaleur du jour et la fraîcheur de la nuit au bord de la mer. Au lever du matin, souriante, elle m'apporta un grand pot de lait chaud et crémeux. Je lui demandai son nom. Elle s'appelait Yvette.

Nous dûmes nous réfugier dans notre grenier. Les Allemands occupaient presque toute la région. Yvette venait nous voir aussi souvent qu'elle pouvait. Les Allemands avaient fait de la ferme leur popote. Ils avaient installé dans la cour une énorme roulante appelée « canon goulache » et de la fenêtre de toit je pouvais les voir entrer et sortir de la maison.

Les vainqueurs passaient les bois au peigne fin, en extrayant soldats, chevaux, armes, munitions. Ils s'efforçaient de remettre en marche les véhicules trouvés. Nous utilisâmes presque toute la journée du 22 juin à essayer désespérément d'obtenir des habits civils. Yvette avait demandé plusieurs fois au fermier de nous en fournir, mais il refusait toujours. Elle avait aussi tenté de nous rapiécer des costumes à partir de vieilles guenilles, mais ils ne nous allaient pas. Ensuite, elle nous rappela la rumeur selon laquelle les Allemands capturaient les civils d'âge militaire et les traitaient plus mal que les soldats. Malgré cela, nous étions résolus : nous voulions fuir en habits civils. Mais il fallait les trouver.

Nous étions étendus sur le châlit, parlant peu et bougeant peu. Yvette nous avait dit que nos pas s'entendaient de la cuisine et qu'une fois le chef cuisinier des Allemands avait demandé ce qui faisait du bruit au-dessus de sa tête. Ce chef-là était très en colère contre les Anglais et il avait de la difficulté pour se retenir d'aller leur botter les fesses. Il avait informé le fermier que vingt soldats allaient prendre quartier dans la maison et que le grenier devait être débarrassé pour donner de l'espace. Un incident grave est survenu, dit Yvette : le chef anglophobe avait fouillé le foin avec une fourche et y avait trouvé le soldat français saoul en train de se remettre de sa cuite et de son coup sur la tête. Les paysans avaient assuré le cuisinier allemand qu'ils ne savaient rien de ce soldat caché. Le chef allemand de la roulante avait accepté de laisser passer « pour une fois ». Finalement, la fermière vint nous voir. Pâle et tremblante, elle nous

informa que nous devions partir au plus vite, car ni elle ni son mari n'avaient l'intention de se retrouver devant un poteau d'exécution.

À deux heures de l'après-midi, Yvette nous apporta du pain et du lait chaud et nous dit que les parages étaient dégagés. Les Allemands partaient. Les bruits de bottes et les voix gutturales étaient faciles à différencier. La tranquillité retrouvée, Alfred et moi descendîmes avec précautions les escaliers du grenier. La fermière travaillait dans sa cuisine. Vieille femme à l'air sévère et aux cheveux gris relevés, ses traits de visage étaient fatigués, usés par les soucis. Elle nous commanda d'attendre son mari et son fils qui étaient très occupés à sortir un cheval tombé dans la fosse à purin. Pendant dix minutes, dix fois soixante précieuses secondes, elle nous parla avec une grande animation du cheval et de la fosse à purin, comme si cet épisode était plus important que la défaite et l'occupation de son pays. Je pensai que la liberté avait bien peu d'importance en regard du problème d'un cheval tombé dans une fosse à purin. Mon cœur ne s'était-il pas trompé en choisissant cet article de luxe qu'est la liberté ? Pourtant, les paroles de la fermière me firent du bien. Dans ce moment où je me sentais proche de la mort et où la vie signifiait une prison allemande, je goûtais à tout ce qui me raccrochait à une vie normale, une vie sans guerre, une vie sans haine, une vie déchargée des menaces. Cet adieu à la vie n'avait rien d'horrible, sauf que mes nerfs étaient à vif et que je ressentais avec une double intensité toutes ces choses que je voyais pour la dernière fois. L'acuité de mon cerveau à percevoir m'était presque douloureuse. Le moindre geste, le moindre objet y était vécu comme un gros plan dans un film. Sur l'étagère, au-dessus du poêle, les pots de porcelaine marqués « clous de girofle », « Poivre » et « Sel » étaient la vie. Les dessins sur les pots, des fleurs, des nains, des lapins, étaient aussi la vie. Le rideau de dentelle devant la porte, les rayons de soleil le traversant et dessinant sur le sol comme un échiquier, la brise balançant le rideau, tout cela était la vie.

Finalement, le fermier entra, la tête couverte d'un chapeau de paille géant, les mains pleines de fumier et les yeux pleins de terre. Sa façon de marcher affirmait que la terre ne cesserait pas de tourner et la vie d'exister. Plus je considérais notre départ, plus je m'enfonçais dans le désespoir de notre situation, plus je constatais que le monde ne s'en arrêterait pas pour autant. Aussi étrange que cela puisse paraître, j'accumulai de la force à partir de la vie qui me fuyait. Que des hommes vivaient encore normalement ailleurs alors même que je serais retenu prisonnier, cette pensée me donnait la certitude qu'un jour je retrouverais une place sur la terre. Mon cœur s'accrocha aux pots d'épices, aux jeux du soleil sur le plancher, au chapeau de paille, à un sourire, à

la brise, à l'odeur du fumier, car la vie se tenait dans toutes ces choses. La mort ne se tenait que dans le fait de mourir. Pendant plusieurs minutes, le paysan ne tint compte ni de nous ni de la guerre perdue. Il parla de son cheval dans la fosse. « Votre fils », dit-il à sa femme, essaie encore de le sortir. Des soldats allemands sont venus à son aide. Enfin, il se tourna vers nous. Je lui décrivis notre plan et lui demandai de nous fournir des vêtements civils et de nous faire passer pour ses garçons de ferme pour quelques jours, sinon de nous laisser partir. Je lui dis que je préférais rester quelques jours, car une fois l'Armistice signé, il serait plus facile de se déplacer.

Il écouta en silence, assis à table à mon opposé, fumant sa pipe et ne disant rien.

La fermière, appuyée sur la chaise de son mari, regardait par-dessus l'épaule de son homme. Il finit par nous dire :

— Hum ! Je pourrais peut-être arranger quelque chose pour vous. Après tout, les Français doivent s'entraider.

— Veux-tu te faire coller au mur ? *se récria la femme.*

— Non. Ils ne feront pas ça si vite.

J'essayai de l'aider :

— Si vous ne désirez pas nous garder comme commis de culture pour quelques jours, et bien, nous pouvons partir tout de suite. Une fois que nous serons dehors, personne ne saura que vous nous avez donné des vêtements.

— Oui, *répéta le paysan*, personne ne saura...

Sa femme s'assit à côté de lui. Ils tenaient tous les deux les mains sur le giron, des mains usées. Les deux paires se ressemblaient étrangement, comme les traits des personnes qui vieillissent ensemble.

Leurs doigts pliés mollement ne s'agrippaient pas l'un l'autre, mais simplement se touchaient, reposaient les uns dans les autres. Soudain, la femme m'interrogea :

— De quel coin du pays venez-vous ?

J'hésitai avant de prononcer :

— Des Pyrénées.

Les mains ne bougèrent pas, mais une étincelle de surprise parut dans les yeux incolores de la fermière :

— Des Pyrénées. Je ne l'aurais pas cru.

Par la fenêtre, je voyais un constant va-et-vient de soldats allemands. Je me penchai pour éviter d'être vu.

Dvonicky exerça alors ses talents de persuasion.

Le paysan essuya la sueur de son front avec son gros mouchoir rouge.

Après un temps d'hésitation, il se pencha vers sa femme :

Le Seigneur nous enseigne d'aider notre prochain.

— Monsieur parle un drôle de français, *souligna la femme*.

Le paysan se leva :

— Drôle ou pas, je vais vous aider. Yvette ! Yvette !

Au lieu d'Yvette, c'est son fils qui entra. Il était couvert de saletés, mais ses deux yeux brillaient dans son visage clair :

— Père ! Père ! *cria-t-il*.

— As-tu pu dégager le cheval ?

— Oui, *affirma le garçon*. Les soldats m'ont aidé. Mais, ce n'est pas tout. Ils m'ont donné deux chevaux qu'ils ont trouvés. Viens vite voir.

La paysanne courut à la porte. Plus mesuré, le paysan mit son chapeau de paille avec une lenteur solennelle. Il siffla entre ses dents, tandis qu'il rejoignait les deux autres.

Nous restions seuls. Nous échangeâmes des regards. Jamais humain n'avait plus ressenti aussi clairement que deux chevaux valent plus que deux hommes. Nous ne disions pas un mot. Dvonicky se mit à marcher de long en large. Je le rudoyai.

— Assois-toi. Tu me rends fou.

Nous retombâmes silencieux. Après je ne sais combien de temps, la fermière revint seule :

— Bien, bien, *répéta-t-elle*, vous devez partir. Ça n'est pas si pire que ça d'être prisonniers. Les Allemands sont très gentils. Ils disent que la guerre n'en a plus que pour deux semaines. Je vais vous donner des cigarettes.

Elle nous tourna le dos et s'approcha de la cuisinière. Nous savions que nous étions perdus. Nous arrachâmes de nos poignets nos bracelets d'identité. Et les jetâmes dans le poêle. La fermière nous regardait, médusée. Nous ne lui donnâmes aucune explication. Nous jetâmes ensuite tous nos papiers au feu. Nos livrets militaires crépitèrent dans les flammes. Je déchirai quelques enveloppes, mais je gardai les quelques lettres auxquelles j'étais attaché. Je sacrifiai mes notes personnelles d'observateur et mes modèles d'avions allemands. Finalement, me rappelant les recommandations du lieutenant Truffy, nous arrachâmes les numéros régimentaires de nos uniformes et de nos manteaux. Le fil vert avec lequel les numéros étaient cousus pouvait nous dénoncer, car il appartient seulement à la Légion étrangère, mais il partit avec les écussons. Je pliai ma tunique et la jetai dans un coin. Je gardai seulement un chandail brun, cadeau de ma femme et mon manteau dont j'avais pu heureusement déchirer les écussons sans laisser de traces vertes. Nous étions

prêts à partir. Nous refusâmes les cigarettes, le fromage, le beurre et le chocolat de la fermière. Ce fut pour plus de deux mois notre seul geste de réminiscence de la dignité humaine.

GRANDE BRASSERIE DE CHARME (1865-1971) 88 CHARMES

Elle est créée en 1865 par Achille HANUS, la famille restera propriétaire jusqu'en 1965, date à laquelle elle fusionne avec la BRASSERIE DE CHAMPIGNEULLES. La SEB rachètera ensuite la marque KANTERBRAU pour lancer sa célèbre bière brassée à Champigneulle (1971) puis Obernai(2006)



2) *Je m'appelais Maurice Pionnier*

Lorsque nous fîmes signe au premier camion allemand qui passait, il s'arrêta et nous ramassa. Les soldats à bord avaient collecté les masques à gaz français jetés partout. Nous nous assîmes sur une montagne de ces dépouilles. Nous atteignîmes vers les cinq heures du soir le village de Bayon. Devant l'hôtel des « Deux frères » se tenait déjà une suite interminable de prisonniers. Alfred et moi, tous deux nous prîmes place dans la dernière rangée. Tous ces « Gefangenen » avaient un air honteux. L'homme n'est pas fait pour être le captif d'un autre homme, mais ceux-là venant de toutes les régions de France avaient abandonné leur dignité plus vite qu'usuellement.

Un détail purement extérieur était désolant. Presque tous avaient jeté leurs casques. Rares étaient ceux qui portaient leurs coiffures militaires, calots, bérêts ou képis. Pour se protéger du soleil, beaucoup avaient gardé posés sur leurs têtes les cuirs et les feutres de leurs casques. Les bandes noires tenant l'armature ensemble pendaient sur leurs cous. Les visages ressortaient terriblement pâles à côté des lambeaux de cuir noir.

Nous fîmes à même de nous rendre compte de l'étendue du drame. Le drapeau à croix gammée flottait à chaque fenêtre. Le symbole était si terriblement clair que mon cerveau le refusait, se croyant dupe d'un mauvais rêve.

Un groupe d'une centaine de soldats allemands nous dépassa. Ils marchaient par rang de quatre et montaient et descendaient sans arrêt la rue. Ils passèrent au moins vingt fois près de nous en tournant la tête pour nous regarder en riant. Ils ne portaient pas de fusils et ils étaient nus têtes. Suivant un commandement strident, ils commençaient à chanter « Jetzt geht's ins Heimatland, ins schöne Schwabenland. » (« *Maintenant, nous allons dans notre pays natal, notre belle Souabe.* ») Je me rappellerai toujours ces visages de soldats hitlériens devenus très semblables par l'expression du triomphe et du mépris.

Des camions passaient transportant de plus en plus de prisonniers vers une destination inconnue. Dans l'un d'eux, nous vîmes un officier français saluant le drapeau à croix gammée pendu au pignon de l'hôtel. Je me suis demandé pourquoi je ne m'étais pas tué. Je trouvai une réponse puérile : J'avais oublié. On oublie ce que l'on ne veut pas faire. Une paille nous suffit pour nous retenir jusqu'à ce qu'elle se brise. Lâcheté ? L'homme demeure lâche, tant qu'il lui reste de l'espoir. Les vers de Heine du *Matratzengruft* (Tombe de matelas) évoquant Achille se sont glissés en moi :

Der Pelade sprach mit Recht

Le Pélide eut raison de dire :

« Leben wie der ärmste Knecht! « Vivre la vie d'un misérable esclave
Als am stygischen Gewässer ! Vaut mieux qu'au bord du Styx l'existence
Schattenführer sein, ein Heros D'un grand héros, prince des ombres
Den besungen selbst Homeros. » Fût-il chanté par Homère. »

Derrière moi, un sous-officier allemand me parla. Je répondis en allemand. Le groupe dont il faisait partie se rapprocha. Mes pieds endoloris me faisaient souffrir et je demandai quand nous allions enfin démarrer.

— Da müssen wir erst die Heckenschützen zusammentreiben, *sagte einer der Unteroffiziere, ein Mann von intelligentem Aussehen. (Nous devons d'abord attraper tous les tireurs embusqués, dit un sous-officier au visage intelligent d'étudiant allemand.)*

— Was sind Heckenschützen ? *(Que veut dire « Heckenschützen » ?)*

— Das wisst ihr ganz genau, *antwortete ein anderer. (Vous le savez assez, répondit un autre.)*

— « Heckenschützen » *erklärte der Intelligente*, sind Schweinehunde, die aus Fenstern oder von Dächern feuern, wenn wir friedlich in einen Ort einziehen. Das ist ja eure Spezialität. Besonders von diesen da ! Er wies auf Neger und Araber. « Eure Kulturträger...! ». Hier in Bayon sind heute zwei von unseren Leuten erschossen worden. Ihr könnt mal schnell beten, dass man die Schuldigen findet... *(Les Heckenschützen, dit l'intellectuel, ce sont les salauds qui vous tirent des fenêtres ou des toits quand vous faites une entrée paisible dans un village. Ces tireurs embusqués sont votre spécialité chez vous les Français, spécialement les Noirs et les Arabes, « Votre culture ! ». Ici, à Bayon, deux hommes de notre régiment ont été tués par des tireurs embusqués. Vous êtes mieux d'espérer que nous trouvions rapidement les coupables, sinon...)*

La troupe des chanteurs passa une fois de plus. Je regardai une fois de plus les têtes bien lavées et bien peignées.

Le chant m'assaillit encore comme le chien de village agresse le mendiant en guenilles.

— Sonst..., *sagte der Intelligente*, werdet ihr all erschossen. *(Sinon..., dit l'intelligent, vous serez tous fusillés.)*

Des officiers sortirent du restaurant de l'autre côté de la rue.

Des ordonnances s'avancèrent, réclamèrent de l'attention, distribuèrent du courrier. Je risquai une question :

— Haben Sie Nachricht vom Krieg ? *(Avez-vous des nouvelles de la guerre ?)*

— Vom Krieg ? *antwortete einer der Unteroffiziere*. Es gibt keinen Krieg mehr. Frankreich bittet um Waffenstillstand, und England haben wir in vierzehn Tagen erledigt. Der Führer ist in Compiègne. *(Un des sous-officiers répondit :*

« *De la guerre ? Il n'y a plus de guerre. La France mendie un Armistice et dans deux semaines nous aurons vaincu l'Angleterre. Le Führer est à Compiègne.* »)

Un des Allemands était en train d'écrire une carte postale de l'armée sur le dos d'un camarade :

— Diesmal kann ich meiner Frau wirklich schreiben: Auf baldiges Wiedersehen ! (*Cette fois, je peux vraiment écrire à ma femme : de retour bientôt !*)

Quelques-uns dirent des obscénités. Tous rirent. L'homme au visage intelligent d'étudiant se tourna vers moi :

— Haben Sie Nachrichten von Ihren Angehörigen ? (*Avez-vous des nouvelles de vos proches ?*)

— Nein, seit sechs wochen nicht mehr. (*Non, plus rien depuis six semaines.*)

Il ajusta ses lunettes et se tourna vers ses camarades :

— Sehen Sie, meine Herren – seit sechs Wochen keine Post. Hatten wir nicht auch in vordersten Einsatz täglich Post ? (*Voyez-vous ça, Messieurs ? Ils n'ont pas eu de courrier depuis six semaines. N'en recevons-nous pas tous les jours ?*)

Tous approuvèrent. Un petit sous-officier joufflu portant le ruban noir, blanc et rouge de la croix de fer de deuxième classe se joignit au groupe. Il parla d'une voix étouffée, mais insuffisamment pour que je ne puisse l'entendre :

— Nicht zu finden, der Heckenschütze, Wir stellen wohl doch die ganze Bande an die Wand. (*Pas possible de trouver le tireur embusqué. Je pense que nous devons coller toute cette bande au mur.*)

Je ne bronchai pas. L'homme à l'allure intelligente d'intellectuel ou d'étudiant opina :

— Ein Heckenschütze ! Welcher Mangel an Sittlichkeitgefühl. Ein Deutscher würde nie das machen. (*Un tireur embusqué ! Quel manque de moralité ! Un Allemand ne ferait jamais ça.*)

Le petit grassouillet décoré reprit son souffle et dit :

— Man weiss jetzt wenigstens, dass es Schwarze waren. Aber die Kerle kann man ja nicht unterscheiden. Sind alle schwarz. (*Nous avons au moins découvert que ce sont des Noirs. Mais quelle différence ça peut faire pour cette sale bande, ils sont tous Noirs.*)

Devant moi et à côté de moi se trouvaient des Sénégalais. Avec leurs résidus de casques sur la tête, ils faisaient encore plus miséreux que les autres. Prés de moi un beau et jeune géant de race noire comprit qu'ils parlaient de lui. Il regarda les Allemands avec un large sourire.

— Lächle nur, *sagte der Intelligente*. Gleich machen wir dich um einen Mohrenkopf kürzer. (*Profites-en, dit l'intelligent. Bientôt, nous raccourcirons ta tête de carotte.*)

La plaisanterie fut un succès. Tous riaient, le Noir avec.

Notre colonne grossissait. De tous côtés arrivaient des camions remplis de prisonniers. Des Noirs étaient présents dans tous les groupes. Les régiments coloniaux avaient couvert l'ultime retraite.

— Neger und Juden sollten eure Kultur nach Deutschland bringen, *erklärte der Dozent.* (*Ces bâtards de Nègres et de Juifs étaient censés nous apporter la Culture, précisa le professeur.*)

Son nouveau mot d'esprit fut bien accueilli.

— Der Hauptmann Kral hat den Kerlen noch fünfzehn Minuten gegeben, um den Heckenschütze zu verraten, *berichtete der Dicke.* (*Le capitaine Kral donne à ces types encore quinze minutes pour dénoncer le tueur embusqué, confirma le grassouillet.*)

Nous nous regardâmes, Alfred et moi, sans dire un mot. Mais chacun de nous sentait qu'il n'avait plus peur.

— Fünfzehn Minuten, *wiederholte ein Unteroffizier.* (*Quinze minutes, répéta un sous-officier.*)

Les cent hommes qui chantaient passèrent encore en tournant la tête. Soudain, notre colonne se déplaça. Le joufflu, le professeur et les autres nous regardaient.

Baïonnette au canon, des soldats, nous faisaient avancer trois de front. Au bout d'une heure de marche, nous aperçûmes un camp sur une colline derrière le village de Villacourt (*Meurthe-et-Moselle*). En fait de camp, il s'agissait d'un enclos que la Wehrmacht avait entouré d'une ligne triple de barbelés et avec des mitrailleuses aux quatre coins. Deux soldats allemands étaient couchés dans l'herbe derrière chaque mitrailleuse. Nous entrâmes un par un dans l'enceinte par un étroit passage. Malgré sa grande étendue, le camp contenait difficilement les quarante-cinq mille prisonniers qui s'y trouvaient. Il fallait se tenir assis côte à côte.

Alors que mon groupe était dans le passage des barbelés, une voix résonna à mes oreilles :

— Habe !

La voix m'était inconnue. Je ne levai pas la tête. Mon cœur faisait des bonds dans ma poitrine. Je pensai : mon régiment ! Capturé pas loin d'ici. Mon nom. Quelqu'un m'a trahi. C'est foutu. Mais je n'aperçus personne de ma connaissance. Je n'ai jamais su jusqu'à ce jour qui m'a appelé par mon nom.

Les soldats allemands couraient dans tous les sens. Ils ordonnèrent de nous rassembler par régiments. Certains étaient tombés intacts aux mains des Allemands. Alfred et moi nous retrouvâmes doublement isolés et perdus au

milieu de la foule. À la longue, nous décidâmes de nous agglutiner à un des régiments. Nous choisîmes de nous asseoir avec le quatre-vingt-dix-huitième d'infanterie,

Pour souper, il nous restait quelque chose que nous nous partageâmes. Nos gourdes étaient vides. Aussi faible que fût notre alimentation, elle ne nous causait pas moins une soif inextinguible. Les Allemands avaient amené pour le camp un seul camion-citerne d'eau. Des milliers d'hommes étaient alignés autour. Nous joignîmes la file. Les gardes restaient sans intervenir, tandis que les prisonniers se poussaient, s'injuriaient, se griffaient et luttaient pour se frayer un chemin jusqu'au camion. De temps en temps, écrasé entre la citerne et la foule, un homme criait. Immobiles, les vainqueurs regardaient en riant le spectacle de notre « auto gouvernance ». Je fis la queue avec Alfred pendant ce qui nous sembla avoir été des heures et au bout du compte nous ne reçûmes que quelques tasses d'eau. Mais même ces quelques gorgées nous firent un grand bien. Une journée orageuse s'achevait. Il faisait une chaleur étouffante. Je m'entretins avec Alfred des menaces d'exécutions. Nous estimâmes que c'était un bluff habile auquel nous avions mordu. Une rumeur arriva alors : les Noirs allaient être séparés du reste, car le tireur embusqué de Bayon recherché provenait de la même unité qu'eux. Avant même que nous ayons fait la moindre enquête au sujet de cette rumeur, des soldats allemands s'introduisirent dans le camp et rassemblèrent les « Blacks », c'est-à-dire les Noirs et les Arabes à grands coups de pieds et de bourrades.

Tout l'après-midi, de grands nuages orageux avaient traversé le ciel grisâtre et plombé. Maintenant, les cieux étaient redevenus temporairement clairs. Le village et le clocher de l'autre côté des barbelés paraissaient étrangement proches. Quelque part dans le lointain, un orage grondait. Les Noirs étaient rassemblés à la pointe de la baïonnette au milieu de la prairie. Beaucoup avaient les pieds endoloris. Alors qu'habituellement ils ont le pied agile, là ils sautillaient, du moins en apparence, car en réalité ils traînaient les jambes de façon grotesque. Si l'un tombait, il subissait l'aiguillon de la baïonnette. Une fois tous les Blacks assemblés, un officier vint s'adresser à eux. Il était trop loin de moi et la foule autour de lui était trop dense pour que je puisse le comprendre. Il hurla à la manière germanique pendant plusieurs minutes et je pus voir qu'il était devenu aussi rouge qu'une tomate.

Naturellement, les Noirs ne comprenaient pas même une syllabe de ce qu'il disait. À moitié apeurés et à moitié rigolards, ils prenaient l'homme blanc à l'uniforme gris et noir pour un malade. Certains même riaient ouvertement : ils ne pouvaient imaginer que cette débauche oratoire puisse avoir une

signification sérieuse. Le hurleur aurait dû savoir que ces enfants du Sénégal ne le comprenaient pas. En fait, comme la majorité des Allemands que j'allais rencontrer les mois suivants, il attachait plus d'importance à l'intensité de ses cris qu'à leur signification.

Je me tenais avec Dvonicky près des barbelés. À l'extérieur, des Allemands patrouillaient. L'un d'eux s'immobilisa et s'informa de ce que je faisais là, bouche bée :

— Na, was gafft du denn ?

Je lui répondis en allemand et il devint plus amical. Parler allemand attirait toujours de la sympathie. Je lui demandai s'il avait des nouvelles. Il me dit que l'Armistice avait été signé :

— Der Waffenstillstand ist unterzeichnet.

— Und mit Italien ? (*Et avec l'Italie ?*)

— Nein, mit Italien noch nicht, Dass müsst ihr erst klein begeben. (*Non, pas encore avec les Italiens. Vous devez attendre un peu.*)

— Bleiben wir lange hier ? (*Allons-nous rester longtemps ici ?*)

— Ihr bleibt, bis Frieden ist. (*Vous restez jusqu'à ce que la paix arrive.*)

— Wann ist Frieden ? (*La paix, quand l'aurons-nous ?*)

Il haussa les épaules et reprit sa patrouille. Je savais bien sûr que la sentinelle savait aussi peu que moi ce qui serait fait de nous, mais j'espérais une réponse encourageante. C'était un petit homme spectateur ignorant.

L'officier avait cessé de hurler. Il marchait les mains dans le dos de long en large devant les Noirs. Le drame perdait de l'intérêt et les spectateurs s'éloignaient l'un après l'autre à la recherche d'une place pour dormir. Ceux qui avaient encore leurs toiles de tente les utilisèrent. Nous nous attroupions entre les tentes, nous attendant à voir l'orage éclater à tout moment. Le ciel redevenait sombre et orageux.

Le village et l'église disparaissaient derrière les nuages noirs. Derrière eux aussi, le soleil s'était éclipsé en douce.

Le décompte des Noirs était terminé. Ils étaient environ quatre mille hommes provenant de différents régiments. Ils reçurent l'ordre de former des groupes de cent. N'arrivant pas à se faire comprendre, les Allemands criaient de plus en plus. Alfred avait encore sa toile de tente ; nous nous serrions dessous afin de ne pas entendre, mais c'était impossible. J'avais peur de parler. Alfred me questionna :

— Penses-tu réellement ?

— Quoi ?

— Crois-tu qu'ils vont les coller contre le mur ?

— Ça n'a aucun sens !

Je ne pus conduire mon idée à sa conclusion. En regardant furtivement où les Noirs se trouvaient, je constatai que dans chaque groupe de cent les Allemands en choisissaient un. Quand les quarante furent extraits, les autres purent partir. Les malheureux élus n'avaient aucune idée du sort qui leur était réservé. Ils mendiaient de la nourriture, une gorgée d'eau, une place pour dormir, une toile de tente. Je les apercevais mal, mais leurs dents blanches brillaient : ils étaient heureux de l'attention qui leur était portée.

Nous essayâmes de dormir. La chaleur oppressante nous en empêchait. Nous ne bougions pas de peur de perdre notre place sous la toile. Des éclairs surgissaient à l'horizon, suivis de roulements de tonnerre. Les quarante avaient été menés en haut de la colline près des barbelés. Dirigé vers eux, un faisceau lumineux passa par-dessus nos têtes. Dvonicky m'agrippa le bras. Les quarante Noirs étaient conduits hors du camp. Les cloches du clocher de l'église commencèrent alors à sonner joyeuses et solennelles. Toutes les cloches des villages avoisinants se mirent en branle. Une motocyclette cria à nos gardiens :

— Frieden ! Frieden ! Es ist Frieden. (*La Paix ! La Paix ! C'est la Paix.*)

La signature de l'armistice par Huntziger venait de survenir le 22 juin à 18 heures à la clairière de Rethondes.

En un instant, tout le monde dans le camp se retrouva debout et s'agita dans la nuit. Un camion grimpa la côte raide et s'arrêta derrière le camp. Tout ce que je pus entendre fut :

— Wo ist der Herr Hauptmann ? (*Où est le capitaine ?*)

— Im Hause vom Bürgermeister, neben der Kirche, Was hast du gebracht ? (*Dans la maison du maire, à côté de l'église. Qu'apportes-tu ?*)

— Es ist Sekt für die Siegesfeier gekommen. (*Du champagne pour célébrer la victoire.*)

Le camion repartit en haletant. Le son des cloches redoubla. Il augmentait comme celui des pompiers appelés à un feu. Les cloches insatiables de la paix sonnaient comme un tocsin *en ce 22 juin 1940.*

— La Paix ! La Paix ! *cria à côté de moi un vieux soldat français barbu.*

Sur la route, des motocyclettes allaient et venaient. Les gardiens chantaient. Quelque part au bout de la prairie, un Français chantait aussi.

Je restai couché, le visage proche du sol. J'entendis les premiers coups de feu du peloton d'exécution. La salve retentit quatre fois, puis plus rien. Le camp de prisonniers se figea comme la pierre. Le faisceau d'une lampe torche voyagea sur le camp avant de s'éteindre et, solitaires, les cloches continuèrent

de sonner et de sonner. Je ne sais pas combien de temps avait pu durer l'immobilité générale quand la pluie s'abattit. L'orage était resté toute la journée suspendu au-dessus de nos têtes. Le déversement d'eau fut brutal : les cieux ne pouvaient plus retenir leur agonie. Sous des lambeaux jaunes de toile de tente, quarante mille hommes cherchaient refuge. *L'auteur Raffael Scheck a écrit le livre « UNE SAISON NOIRE. Les massacres des tirailleurs sénégalais, mai juin 1940. » Au moins 1500, sans doute 3000 ont été fusillés en groupe ou abattus isolément. Et cela, sans compter le traitement discriminatoire et souvent brutal qui leur fut infligé dès leur capture.*

L'afflux de prisonniers continua les jours suivants. Certains se trouvaient dans leur propre région. L'un avait même combattu près du camp avec son bataillon à une centaine de mètres de chez lui. Sa femme l'avait vu tomber entre les mains ennemies. Il nous montra sa maison près de la petite église. Il la regardait tristement par-dessus la barrière barbelée et les soldats étendus dans l'herbe derrière leur mitrailleuse. Nous n'apercevions que les casques grisâtres des mitrailleurs présents là à longueur de journée, l'arme braquée sur nous. Même si nous avions vu leurs visages, nous n'aurions pu rien y déchiffrer. Cette remarquable similarité des faces sous les casques gris me frappa dès le premier jour.

Je connaissais l'Allemagne et les Allemands de longue date. Les dernières années, ils avaient subi un changement incompréhensible. Il était difficile de parler seul à seul à un soldat allemand. Un troupeau de robots avait été créé. Prêts à obéir à un ordre, ils étaient tous semblables, le visage lisse, dur, sévère. Dvonicky et moi étions occupés à longueur de journée à la recherche d'une identité. Nous ne pouvions plus nous appeler Jean Diable et Alfred Polonais. J'espérais que de nombreux soldats avaient perdu leur plaque d'identité, si bien que nous aurions pu nous tenir cachés parmi eux dans une masse sans ses documents. Il n'en était rien. J'avais sous-estimé l'esprit bureaucratique des Français : ils avaient tout perdu, sauf leurs papiers et plaques d'identification. La chasse pour confirmation de mon existence devint une obsession malade. Je traversai le camp des heures durant, je cherchai des poignets sans la plaque fatidique. Je n'en trouvai pas. Les poignets étaient de toutes sortes, des blancs, noirs, épais, délicats, émaciés et les veines saillantes, mais tous avaient la petite plaque ovale avec le nom, le numéro, la date de naissance et celle de mobilisation. Ce petit morceau de métal gravé signifiait pour moi la différence entre la vie et la mort. Je parcourus cent fois la prairie les yeux à terre et parmi les havresacs dans l'espoir vain de trouver cette petite merveille. Quand j'apercevais quelque chose de brillant, c'était seulement un morceau de verre

ou quelque chose de la sorte.

Pour la première fois, je m'apercevais qu'un homme n'est rien tant qu'il n'est pas enregistré et estampillé. Pour l'instant, nous étions simplement requis de nous grouper par régiment. La rumeur courait que nos noms seraient relevés par unité avant que nous fussions envoyés quelque part. Alfred et moi ne pûmes nous maintenir au quatre-vingt-dix-huitième. Les Allemands nous classèrent comme « Isolés ». Ils avaient réservé ce terme à ceux qui étaient en petits groupes, voire même en unités d'un, deux ou trois et ils leurs réservaient les pires places.

Les feuillées avaient été creusées par les prisonniers à une des extrémités du camp. Elles étaient fréquentées à longueur de journée par un défilé d'utilisateurs. Les Isolés reçurent l'ordre de former un groupe à côté des latrines. Le ceinturon bouclé, je flânai alentour. À quelques mètres seulement les prés étaient verts et leur odeur douce. Le champ de pommes de terre répandait le parfum de la terre après la pluie. Les casques gris derrière leurs mitrailleuses émergeaient parmi les feuilles de patates. Par contre, autour des feuillées, cela sentait comme si nous étions à décomposer dans nos tombes.

Étranges sont les voies divines. Les plans de Dieu ne sont pas toujours des ciels bleus ou des nuages noirs. Dieu peut aussi bien se tenir près des latrines réservées à quarante mille prisonniers. Le Seigneur m'envoya son Ange en pleine odeur puante des feuillées du camp de Villacourt. Il s'appelait Maurice Pionnier.

J'étais assis fatigué et désespéré. Soudain, je remarquai une paire de bottes rouges. Elles étaient de bonne confection et teintes plus rouge brique que rouge. C'était si étrange que je n'arrivais pas à en détourner les yeux.

Leur propriétaire apparemment très jeune, vingt à vingt et un ans, était étendu à côté de moi et bayait aux corneilles.

Ses cheveux blond clair lui pendaient en désordre sur le front. Ses bons yeux gris attirèrent mon attention encore plus que ses bottes.

Depuis des semaines, je ne voyais que des yeux fatigués et désespérés. Ce jeune homme regardait le monde avec un air d'amusement pour la moindre chose.

— Où as-tu bien pu dégoter ces bottes rutilantes ? *hasardai-je.*

— Dans une maison.

Il se mit à chanter. Il chantait comme un homme s'étant mis en tête de s'amuser pour le reste de ses jours. Je voulus en savoir plus :

— Es-tu un isolé ?

— Oui. Nous sommes en fait deux de notre régiment, Bedaut et moi. Ça doit être à peu près tout ce qu'il en reste.

J'étais hypnotisé par la plaque d'identité fixée par sa chaînette à son poignet mince et souple. J'étais comme un ivrogne retournant à son vice :

— Quel régiment ?

— Le 331^e d'infanterie. Nous avons subi le choc à Sedan. Ou plutôt non. Le régiment était trop faible pour résister. Rien n'a tenu. Quelle cochonnerie !

(Le régiment de série B du lieutenant-colonel Lafont comprenait soixante-seize officiers et deux mille sept cent dix-huit hommes, et il n'avait pas de canons antichars... Il appartenait à la 55^e DI.)

Il se croisa les mains derrière la tête, s'apprêtant à prendre un bain de soleil. Il s'était artistiquement enfoncé deux feuilles dans les narines pour ombrager son nez. Je lui annonçai :

— J'ai perdu mon régiment, moi aussi.

— Lequel ?

Je le nommai. Il siffla entre ses dents.

— Vaudrait mieux ne pas le mentionner, *dit-il*. À Laon, les Allemands ont fusillé les Volontaires.

— Je sais. J'ai jeté mes papiers.

— Que vas-tu faire quand ils vont nous libérer ? Ils vont te garder.

Je ne répondis pas. Il se tenait appuyé sur un coude. Nous parlâmes de choses sans importance. Il était camionneur. À son dernier emploi, il conduisait un camion pour un cirque. Sa mère était veuve. Elle habitait Millau, la ville de la ganterie. Il avait un frère plus âgé ; Dieu seul savait où il était.

— À vrai dire, vous pourriez être mon frère, *avança-t-il*

— Oui... Je suppose que je pourrais...

Il sortit son canif et commença d'ouvrir la chaînette de sa plaque d'identité.

— Qu'est-ce que tu es en train de faire ? *lui demandai-je à voix basse*.

— Je te donne ma plaque. Pourquoi serait-il impossible d'avoir deux Pionnier ? J'ai encore mon livret militaire.

— Merci Maurice, mais il ne peut y avoir deux Pionnier avec le même prénom et le même numéro matricule dans le même camp.

Cela l'arrêta :

— Non bien sûr, c'est impossible.

De colère, il enfonça son couteau dans le sol. De petites perles de sueur apparurent au-dessus de ses beaux sourcils. Il se leva et me quitta :

— J'ai à voir ailleurs.

Dix minutes plus tard, il était de retour. Il tenait sa plaque d'identité.

Il me dit en riant :

— Tout va bien. Tout ce que nous avons à faire, c'est de marcher dans deux

groupes différents pour ne pas être envoyés dans le même camp.

Il s'assit à côté de moi et me donna la « licence de chien » comme il l'appela.

Je saisis sa main et la serrai. Il était un peu embarrassé :

— Pas de quoi me remercier. Et comme de fait...

Il sortit son portefeuille en cuir usagé brun. Il regarda parmi ses lettres et en choisit trois ou quatre qu'il me tendit.

— Voici quelques lettres de ma mère ; de notre mère plutôt. Heureusement, j'ai gardé les enveloppes. Si quelqu'un doute de ton identité, montre-lui ces lettres que tu as reçues au front.

Je ne voulus pas prendre les lettres. Il insista. Il ne voulait en garder que la dernière reçue juste avant la chute de Sedan.

— J'ai eu une chance de cochon, *expliqua-t-il*. Ça donne des obligations à un gars.

J'examinai les lettres devenues miennes. L'écriture était celle d'une main tremblante. Sa mère devait être une femme âgée avec bien des rides sur le front et un foulard. Toutes les mères écrivent les mêmes prières :

— « Prends soin de toi, mon fils, n'attrape pas froid. Enroule bien ton cache-nez et Dieu te garde. »

Nous partageâmes nos derniers morceaux de pain. Alfred nous apporta une casserole de soupe chaude qu'une femme de Villacourt lui avait passée par-dessus les barbelés en lui disant de garder le récipient. Nous fêtâmes la fraternité des deux Pionnier. Alfred n'avait trouvé aucun document, mais ça ne l'inquiétait pas. Il s'était fourni l'information sur un régiment tombé en miette et avait planifié qu'il lui appartenait.

— Ça me rappelle Bedaut, *s'avisait Maurice*, l'autre survivant de mon régiment. Il est parti chercher de l'eau. C'est un employé des postes. Ne lui parle pas de notre arrangement : il est un peu lourdaud.

Je compris. De retour quelques minutes plus tard, Bedaut était un petit homme, dur d'oreille, la peau pleine de petites verrues rouges. Sa surdité était due à un traumatisme sonore. L'explosion d'une bombe de stuka lui avait crevé les tympanes. Il ne rapportait aucune eau.

Je me joignis avec Alfred à la file des postulants à l'eau du camion-citerne. Saint Mathieu a écrit (Mathieu 10) :

— « Quiconque donnera à boire, ne serait-ce qu'un verre d'eau fraîche à l'un de ces pauvres gens en sa qualité de disciple, en vérité, je vous le déclare. Il ne perdra pas sa récompense. »

Quand nous arrivâmes à la citerne, elle était vide et les Allemands ne nous donnèrent pas de verres d'eau fraîche ni en tant que disciples ni au nom du

diable. Des centaines d'hommes assoiffés durent faire demi-tour. Ma gorge brûlait, ma langue collait à mon palais. Ma bouche semblait avoir mâché du papier. Peu importe, je n'étais plus obnubilé par les poignets. Le monde ne consistait plus en de petites plaques de métal. Je n'étais plus attaché par un millier de chaînes autour de mes poignets. J'avais ma chaînette et ma plaque. J'avais un nom. Je m'appelais Maurice Pionnier. J'étais sauvé.

Depuis Villacourt, nous marchâmes par groupes de mille hommes en direction de Lunéville. Maurice Pionnier 1 partit avec le premier groupe et Maurice Pionnier 2 avec le dernier. De cette façon, nous considérions que nous serions certainement envoyés dans des camps différents. L'été était particulièrement chaud. Le soleil nous écrasait de ses rayons. Nous marchions trempés de sueurs sous nos longues et lourdes capotes. Le paysage entier était jaune comme jaune d'œuf au soleil. Un bourdonnement estival sortait des champs, semblable au bourdonnement des abeilles. La poussière soulevée dessinait des millions de points scintillants. Les villes et les villages que nous traversâmes étaient tous occupés par des Allemands. À demi nus au soleil, ils buvaient de la bière. Je vécus tout cela comme un mauvais rêve. Dans les cauchemars, on se voit parfois nu dans une foule habillée. Ici, c'était l'opposé et ce n'en était pas moins effrayant. Nous avions honte de nos pauvres vêtements et du poids que nous transportions alors que les Allemands assis devant les maisons étaient d'une nudité provocante.

Par cette nudité, ils se comportaient comme chez eux. Ils montraient leur absence de respect pour les femmes des vaincus. Ils jouissaient de l'été en plein front de ceux pour qui l'existence des saisons appartenait au passé. Ils exhibaient d'une façon peu chevaleresque et indigne leur supériorité physique avec une assurance vantarde et plus, un désir sadique d'intensifier la souffrance des prisonniers sous la chaleur. Y a-t-il manière plus brutale d'étaler sa puissance que la nudité ? Dans Paris, Oslo, Prague et les autres villes, les vainqueurs avaient-ils pu montrer encore plus ouvertement leur mépris pour les vaincus ?

La plupart des Allemands ne portaient que des bonnets de bain sur leurs cheveux coupés courts ainsi que de minces caleçons. Ils jouaient aux quilles au milieu de la route ou aux cartes devant les maisons, ou buvaient de la bière sur les terrasses des cafés.

Cependant, nous photographier était la principale occupation de cette armée de nudistes. À chaque village, nous l'étions dix, vingt, cinquante fois. Si des Noirs et des Arabes marchaient à part, ils les remplaçaient parmi nous pour donner à leurs photos un effet noir et blanc. Ils aimaient particulièrement les

prisonniers ressemblant à des participants à une marche de la faim avec les courroies et les cuirs de leurs casques pendant de tous les côtés leurs têtes.

Ouvrtement pour le moins, les villages français avaient été transformés en villages allemands à une vitesse foudroyante. Des signes germaniques étaient peints sur les murs. Une flèche avec l'inscription « Zum Pferdetränke » indiquait la direction de l'abreuvoir pour les chevaux. Des notices précises étaient affichées aux portes des écuries. Chaque petite ville avait son poste antiaérien. Tout était clair, visuel, pratique. Je ne pus m'empêcher de penser à l'armée française rasant les murs et se cachant avec sa prudence timide, son camouflage enfantin, son manque d'assurance fantomatique. Plus tard cependant, je pus constater que la belle organisation allemande avait de gros trous.

Des centaines d'autos, de camions de transports de troupes nous dépassaient ou nous croisaient. Au lieu d'uniformes chauds, les conducteurs portaient des habits de travail blancs, nets et propres et bien sûr leurs manteaux suivaient dans la caisse des camions. Les soldats allemands de 1940 faisaient la guerre en tenue légère. Le travail était dangereux, mais la bonne humeur régnait, car il était facilité du fait que la discipline en était une de combat : l'Allemagne ne voulait pas faire de ses soldats des pacifistes.

Notre soif devenait de plus en plus intense. Les villageois avaient disposé devant leurs maisons des chaises et des tables avec de grands seaux d'eau froide. Avec notre quart à portée de la main, nous aurions pu nous y approvisionner. Mais les soldats escorteurs s'opposaient baïonnette au fusil à ce contact avec la population civile. Par milliers, nous passions, la gorge sèche, tendant nos quarts comme des mendiants aveugles. Les gardes n'étaient pas assez nombreux et quelques-uns d'entre nous réussissaient à obtenir de l'eau.

De temps à autre, des femmes et des filles couraient derrière nous, le seau à la main. Elles nous donnaient des verres, aspergeaient nos fronts brûlants. Ces femmes courageuses adoucissaient nos misères au péril de leurs vies. Elles étaient la France à son meilleur, affrontant les baïonnettes de l'occupant et sa présence dans leurs villages regardant la scène en prenant l'air et en buvant de la bière.

Alors que nous passions, un énorme soldat allemand, sergent instructeur à en juger pas son calot posé à l'écart, était debout, son ventre pendant par-dessus son petit caleçon de bain, une chope de bière à la main, devant une des maisons paysannes. Une jeune femme avait placé plusieurs seaux d'eau sur une table sur le bord de la route. Le sergent fut pris de rage quand il la vit courir après nous. Il renversa la table ; les seaux roulèrent dans toutes les directions

répandant le liquide bénit sur la poussière de la route. Les Allemands alentour applaudirent l'exploit.

Nous étions le 25 juin, prisonniers depuis trois jours et nous n'avions rien reçu à manger. Il ne traînait plus de « provisions » le long des routes, rien excepté les chevaux morts qui empuantissaient l'air de leur odeur sucrée. Avec une célérité magique, les conquérants avaient tout ramassé et l'avaient emporté ailleurs. Les villageois eux-mêmes n'avaient plus de quoi manger, pas même du pain.

Des milliers et des milliers de captifs avaient déjà emprunté avant nous la route conduisant en Allemagne en passant par Lunéville, Dieuze, Sarrebourg, Sarre Union et Sarreguemines. Les femmes avaient dû donner aux premiers contingents tout ce qu'elles avaient.

Nos gardiens n'étaient pas fatigués : ils ne transportaient que leurs fusils et beaucoup même avaient une bicyclette. Notre tourment était aggravé par la vue d'innombrables camions allemands se déplaçant dans toutes les directions. Parfois, des soldats allemands habillés de blanc jetaient une miche de pain au milieu des marcheurs. Ils s'amusaient de la bousculade qui en résultait.

Toutes les deux heures de marche, nous avions droit à une pause. Ainsi, lors d'une de ces haltes, un Allemand jeta une miche dans notre groupe, provoquant une effroyable mêlée. La bataille pour un morceau de pain amusa nos gardiens. Ils n'intervinrent que lorsqu'un « Noir », ici un Arabe, prit part à la bousculade. Un « professeur de gymnastique », car c'était le mieux qu'il avait dû être dans la vie civile, conduisait ma colonne. Il arracha le pain des mains de l'Arabe et le donna à un blanc. Jamais bassesse humaine ne déclencha une surprise aussi grande que celle qui apparut dans les yeux du « Black », les Allemands incluant sous ce terme les Noirs et les Bruns.

Clopinant à mon côté, les pieds ensanglantés et gonflés, Alfred était affolé de mon imprudence à parler allemand. Je ne résistais pas à la tentation de sonder nos gardiens. Je n'avais pas encore imaginé quelle sorte de bobards je devrais leur servir plus tard.

Le gymnaste me dit :

— Tu dois être Alsacien. Je le sais bien, les Alsaciens ont l'air plus intelligent. Mes bonnes manières me retinrent de protester contre cette flatterie. En plus, elles me valurent du vin blanc et un pain. Dans un des villages, un groupe de sous-officiers buvait du vin, assis à une terrasse de café. Peut-être y avait-il des Alsaciens parmi eux ou peut-être il s'agissait de récompenser la conduite de beaucoup d'Alsaciens dans l'armée française ; de toute manière, ils demandèrent s'ils s'en trouvaient parmi nous. Mon professeur de gymnastique

gentiment me poussa dans le dos avec la pointe de sa baïonnette et me décrivit comme étant un Alsacien. Je fus récompensé d'un mot d'encouragement amical, d'une bouteille de vin et d'un pain. Profitant de ce que le professeur de gymnastique regardait ailleurs, je les partageai avec Alfred et l'Arabe.

Cette bienveillance pour les « Franzosenküpfe », c'est-à-dire les demi-Français, ne devait d'ailleurs pas durer. Incorporés dans l'armée allemande, ils furent bientôt l'objet de toutes les méfiances et de toutes les discriminations.

Dans tous les villages, les femmes nous suivaient en courant. Elles nous questionnaient sur tel ou tel régiment, telle ou telle compagnie, tel ou tel nom. Leurs yeux étaient remplis de peine pour nous et pour leurs proches disparus dans la tourmente. Nous aurions dû connaître toute la France pour pouvoir répondre à leurs milliers de questions. Est-il parmi vous ? Où peut-il être ? Des yeux d'espoir cherchaient désespérément en suivant l'armée défaite. Non, nous ne savions rien. Tout ce que nous pouvions dire était « qu'il » devait être aussi épuisé que nous.

De plus en plus, nombre d'entre nous tombaient sur le bord de la route. Ils étaient incapables de se relever. Y avait-il réellement tant de vieillards dans l'armée française ou l'étaient-ils devenus ? Mon idée était que seuls des vieillards tombaient dans les fossés. Avec leurs barbes rousses, grises, noires, ces hommes se tenaient inertes jusqu'à ce que les Allemands les menacent de leurs fusils.

— Auf ! Auf ! (*Debout !*)

Cela sonnait comme un aboiement de chien.

Si l'homme n'arrivait pas à se lever, quelques coups venaient à son aide. Tout le long de la route menant à Lunéville (*Meurthe-et-Moselle*) où autrefois avait été signé le fameux Traité de Lunéville, nous entendîmes crier « Auf ! Auf ! » (*À la suite des victoires de Marengo le 14 juin 1800 et de Hohenlinden le 3 décembre 1800, le Traité de Lunéville fut signé entre l'Autriche et la France le 9 février 1801.*)

La nuit était assez avancée quand nous atteignîmes le camp de Lunéville, le stade de la Ville où rien ne se trouvait à manger et à boire. Nous nous jetâmes, Alfred et moi, sur la cendrée de la piste de course et nous nous endormîmes. Quand je me réveillai, le vrai Maurice Pionnier était à côté de moi.

Durant deux jours, nous fûmes traînés d'un camp à l'autre. Nous fîmes deux essais sans succès pour séparer les deux Maurice Pionnier. Le troisième jour, je me retrouvai avec Dvonicky dirigé sur une ville appelée Dieuze. Le vrai Maurice Pionnier avait disparu.

À notre arrivée à Dieuze, la pluie tombait en torrents. En chemin, nous avions

fait connaissance de trois autres isolés tous les trois de Paris : Jean, manutentionnaire dans un petit entrepôt de marchandises exotiques ; Paul, camionneur chez Renault ; Denis, agent d'assurances. Nous traversâmes Dieuze sans bien la voir. La Ville était plongée dans la nuit. Cependant qu'on entendait les Allemands chanter dans les nombreux cafés. Parfois, une porte s'ouvrait, laissant sortir les chanteurs et buveurs allemands.

Durant notre marche, j'étais sûr que nous allions vers la frontière allemande. Dieuze est située à quarante kilomètres au nord-est de Nancy et à pas plus de cinquante kilomètres de la frontière allemande selon mes calculs. J'avais donc toutes les raisons de penser que l'étape suivante nous conduirait à la frontière allemande. Ma résolution était prise de m'évader tôt ou tard. Cela me semblait concevable seulement si j'étais encore à proximité d'une ville française.

La route montait sur environ un demi-kilomètre avant d'atteindre le camp qui en lui-même n'était pas trop alléchant. Alors que le ciel charriait ses nuages, nous traversâmes une grande barrière et nous nous trouvâmes encerclés de hauts murs rouges. Il était impossible apparemment de s'échapper de cette énorme geôle allemande qui contenait à peu près vingt mille prisonniers. Avant 1914, Dieuze était allemand. Les Prussiens avaient construit là leurs casernes. L'énorme cour carrée, bordée de trois côtés par un mur et sur le quatrième par une école de cavalerie était typiquement allemande : déprimante et poussiéreuse. L'école de cavalerie et les casernes construites de brique rouge avec un toit d'ardoises noir légèrement incliné rappelaient les « temps merveilleux » des deux Guillaume (1 = 1797-1868 ; 2 = 1859-1914). De la même époque dataient aussi les maisons des officiers, grises, mais pas inhospitalières, dont nous étions séparés par la rue. Après la Grande Guerre, à une époque pacifique sous la Troisième République, les casernes avaient été transformées en ateliers de réparation automobile. Sous la Troisième République encore, de 1918 à 1939, Dieuze devint une grande centrale de police : les Gardes mobiles français (*GMR : Gardes mobiles républicains*) habitèrent avec leurs familles les maisons des officiers. Avec la guerre, nouvelle transformation : les ateliers de réparations devinrent des garages militaires et le bâtiment administratif devint l'hôpital Buttini. Seuls les Gardes mobiles, symbole de la pérennité, avaient conservé leurs logements. Beaucoup de ces agents de police furent d'ailleurs faits prisonniers sur place. Ils durent sortir de leurs maisons, mais ils restèrent dans la maison !

La première nuit, nous séjournâmes dans la cour de neuf heures du soir à quatre heures du matin. La pluie perdit de sa violence, s'arrêta même pour reprendre, abondante, mais tranquille. L'eau dégoulinant de nos visages

méconnaissables et de nos cous s'accumulait dans nos chaussures. Je pensai aux paroles de Truffy en ressentant qu'aucun de ces vingt mille prisonniers n'avait su pourquoi on l'avait envoyé au combat. Comment expliquer autrement leur froide indifférence ?

Une douce lumière jaune filtrait à travers les fenêtres du bâtiment administratif qui venait de devenir l'hôpital Buttini.

Un soldat allemand couvert d'un manteau de pluie à motifs jaunes, verts et noirs, sortait de temps à autre de l'école de cavalerie. Ici et là retentissait un « Auf ! » : un soldat s'était écroulé et gisait dans une flaque d'eau. Nous étions nombreux à avoir regardé la mort dans les yeux à plusieurs reprises dans le dernier mois, mais je ne l'avais jamais autant perçu qu'à la vue de ces hommes sans blessures qui s'écroulaient et restaient le visage noyé dans les mares grossissantes. Vivre est un combat. Mourir, c'est cesser de se défendre contre l'eau sale des mares.

Alfred, Jean, Paul, Denis et moi nous nous tenions serrés l'un contre l'autre de peur de nous perdre. Nous nous accrochions l'un à l'autre par nos manches, nos ceinturons, nos manteaux. Nous trouvions terriblement important de former un îlot dans un océan sans vie où les têtes flottaient comme de petites vagues noires. De-ci de-là, un numéro de régiment était crié. Un groupe sombre s'extirpait de la masse et se dirigeait vers une des maisons. Seuls les Isolés n'étaient jamais appelés.

Vers quatre heures du matin, alors que notre fatigue était devenue insupportable, alors que nous sentions que la pluie ne tombait pas seulement du ciel, mais qu'elle nous frappait de tous côtés, je suggérai que nous cherchions un endroit pour dormir. Jean, le blondinet au candide visage juvénile de bonne de faubourg, approuva. Nous nous déplaçâmes en bloc dans le noir. Jean allait devant les mains tendues comme un aveugle, les aveugles suivant les aveugles. Nous trébuchaient sur des hommes endormis, tombions en heurtant nos orteils sur des roches. Dans les garages, toutes les places étaient déjà prises.

Des prisonniers s'étaient agglutinés sur les innombrables carcasses en ruines, des autos sans roues, des camions civils et militaires sans moteurs ou sinistrés. Tous les véhicules même ceux n'ayant plus de toits, avaient leur charge complète de dormeurs, certains encore le visage à la pluie, mais heureux de ne plus être debout. Nous finîmes par trouver quelque chose. Autant que je sache, c'était une ambulance française avec quatre « lits », des civières, à l'intérieur. Elle était sûrement hors service depuis longtemps. Elle n'avait plus de pneus ni de jantes. Elle reposait sur ses essieux. Elle était l'amputée de guerre marchant

sur ses moignons que terrifié j'avais vu dans mon enfance.

Nous accueillîmes notre dortoir autonome avec des cris de joie. Nous avions chacun notre lit séparé. Seul Paul, le conducteur blond roux aux yeux rusés de renard des films de Walt Disney, dormait sur le siège protégé du conducteur. Nous refermâmes la porte arrière, déterminés à dormir à tout prix.

Le matin, je me réveillai au bruit d'une voix prussienne hurlante :

— Raus ! Raus ! (*Dehors ! Dehors !*)

Avant de sortir, je constatai que j'avais dormi sur une civière imprégnée de sang. Qui avait bien pu dormir là ?

Puisque nous avons trouvé quatre couchettes dans l'atelier numéro 3, je décidai que cela valait la peine d'inspecter le camp. Je voulais surtout évaluer les possibilités d'évasion et comprendre comment nos gardiens fonctionnaient. Cependant, comme nous sortions de notre refuge, le rassemblement général venait juste de commencer. Je dus grossir les rangs et remettre à plus tard mes projets.

Devant chaque colonne se trouvaient quatre ou cinq Allemands. La rumeur courut que nous allions être fouillés. De fait, par l'intermédiaire d'interprètes, ils nous informèrent que nous devons remettre nos appareils photo, nos canifs, nos stylos, nos lampes électriques, nos rasoirs. Un petit sous-officier à l'allure de têtard aryen dirigeait les opérations. Il allait d'un homme à l'autre soupesant les objets comme un prêteur sur gages dans son magasin. Ils échouaient dans un grand sac. Le tout se passait rapidement et efficacement et par-dessus tout avec une remarquable impudence. Dans l'armée française, un sergent qui se serait approprié pour son usage personnel l'appareil photo d'un prisonnier aurait été jeté en prison. Je pense que la France avait tort : la guerre est immorale et il est absurde de placer des principes moraux à l'intérieur d'une activité immorale. Une des principales raisons des qualités militaires des Allemands est qu'ils la voient comme une occasion de pillage sans contraintes. La victoire n'appartient pas seulement à l'armée dans son ensemble, mais aussi à chacun de ses soldats. Victoire veut dire butin, pillage.

Le têtard en uniforme mit de côté pour lui un appareil photo, une lampe de poche, un stylo et un couteau de chasse. Mais à chaque fois que ce Jean la Chance aperçut « mieux » dans le sac, il l'échangea avec sa première acquisition. Chaque minute, la valeur des objets saisis augmentait. Il finit par obtenir tout ce qui lui plaisait le plus et par ressembler à un cow-boy ayant dans sa ceinture une complète pharmacie plutôt qu'un arsenal guerrier.

Quand l'inspection fut terminée et que les soldats allemands s'éloignèrent pliés sous le poids des sacs de collecte, je commençai mon exploration du camp. Je

constatai qu'il était divisé en deux parties, la partie avant et la partie arrière. La partie frontale comportait l'école de cavalerie, trois ou quatre garages et le bâtiment administratif où le commandant du camp avait son bureau. Le tout était entouré de hauts murs et au milieu se trouvait l'immense terrain d'exercice prussien dans lequel nous avions été parqués le jour précédent. Cette partie antérieure du camp était bordée par une route.

À ce moment-là, je ne savais pas que cette route menait au village de Dieuze. Elle était barrée et des sentinelles étaient placées à l'extérieur des hauts murs rouges.

La partie arrière était moins rébarbative. Un de ses côtés correspondait au grand terrain d'exercice dont elle était séparée par une grande barrière. Elle comprenait un cimetière de véhicules, vingt ou trente garages et une construction à quatre étages de l'époque allemande utilisée comme infirmerie pour les prisonniers. Ce bâtiment, me dit-on, avait servi d'infirmerie durant la Grande Guerre, et de caserne pour les Gardes mobiles sous la Troisième République. Pour le temps présent, les malades et les blessés demeuraient encore exactement comme nous tous sur le sol nu en ciment d'un des garages abandonnés. Un nuage de poussières noires y planait. Partout. Cette poussière de décharge n'était pas de nature commune. C'était une mer de poussières métalliques noir argenté. Mais à la toute extrémité arrière de l'endroit, survivaient trois ou quatre arbres et un petit carré d'herbes et, mieux que tout, la vue sur l'extérieur était dégagée. Là, la rue était libre de toute barrière et nous n'en étions séparés que par une clôture en bois pas plus haute qu'un homme et suivie d'une barrière de barbelés.

Là aussi bien sûr des sentinelles étaient postées. En montant sur un tas de terre rejetée pour creuser les latrines ou sur une vieille auto, on pouvait voir le paysage extérieur : les rails de la ligne de chemin de fer passant proche, la route se tortillant vers Dieuze, quelques beaux toits rouges, le clocher de l'église, une forêt, un autre clocher d'église, un champ, un cheval. De temps à autre, une jeune fille habillée de blanc passait sur sa bicyclette, tenant d'une main sa robe baissée sur ses genoux. Le seul désavantage de cet endroit bénit était que les Allemands l'avaient choisi pour les latrines. Tout le long de la clôture, des soldats déféquaient accroupis *en se retenant à des cordes au-dessus de longues tranchées étroites creusées par les prisonniers*. Ils ressemblaient à des grenouilles prêtes à sauter.

Cela détruisait l'enchantement des prairies estivales vertes.

Je conclus que la nuit il ne serait pas difficile de sauter par-dessus la clôture et les barbelés : ou bien on évitait les gardiens, ou bien on leur tombait dans les

bras. Je me sentis observé. L'enthousiasme refroidi, je vis que des sentinelles, en uniforme « feldgrau » et le téléphone portable à portée de main, étaient postées sur les toits de deux garages. Des échelles étaient disposées pour leur permettre de monter et descendre. D'en haut, ils pouvaient facilement surveiller tout le terrain. Les yeux de ces espions étaient collés sur nos dos et on ne pouvait faire le moindre mouvement sans être vu. Je devais reformuler autrement.

Quand je revins au garage, la nouvelle courait que nous allions recevoir de la nourriture chaude ainsi que de la paille pour notre alitement. De fait, une heure plus tard deux gros camions remplis de paille entrèrent dans la cour. Présument que le chaume serait distribué, les prisonniers se tenaient respectueusement par groupes à distance.

Rien ne se produisait. Après un certain temps, les soldats des camions nous firent signe que nous devions venir chercher la paille.

Une mêlée sauvage s'ensuivit. Des centaines d'hommes foncèrent sur les camions et s'agglutinèrent autour des bras ouverts. Chacun voulut saisir le plus possible de chaume. Ils disparurent dans la poussière volant de toute part, tirant les tiges et saisissant avec la même vigueur une tête ou deux. Quand l'un s'extrayait de la meute, dix, douze, vingt autres lui couraient après pour lui voler sa brassée en halant dessus dans toutes les directions. Le « lit » durement gagné s'échappait des mains du pauvre gars. Après cette formidable lutte, ce fut à peine si chacun en sortit avec une maigre récolte. Seuls quelques plus forts purent en conquérir une pleine botte et la garder pendant leur course à travers la cour. Paul, notre mécanicien au visage de renard avait une belle brassée quand il fut rattrapé par plusieurs poursuivants. L'un le saisit par les jambes pour le faire trébucher et le butin jaune si désiré s'épandit dans la poussière noire. Un petit avocat marseillais que j'avais rencontré la nuit précédente essayait ses lunettes. Il avait des larmes dans les yeux et retenait anxieusement quelques poignées d'éteule sous son bras à la façon d'un porte-documents. La poussière de paille avait rempli mes yeux. Quelques minutes passèrent avant que je retrouve la vue. C'est alors que je remarquai les deux Allemands dans un des camions. Au départ, ils ne se ressemblaient pas. Le premier avait des lunettes sans cadre et la seule chose remarquable de son visage était sa bouche si petite que je doutai qu'elle pût absorber de la nourriture. Je me dis qu'il avait dû boire de la limonade au lieu de lait dans son enfance et que dans la vie civile il devait être une sorte d'employé de tribunal de province. Le second m'apparaissait être un paysan, un homme carré, les cheveux pincés, les sourcils pincés, les yeux pincés. Ils se tenaient tous deux

debout dans le camion, les jambes écartées et les bras pliés et cette posture identique leur donnait une ressemblance, même dans leurs traits. La bouche ouverte, ils riaient fort, secoués de rire, mais immobiles. La cour résonnait de leur hilarité, tandis qu'une armée de prisonniers était vautrée dans la poussière noire.

La nourriture chaude escomptée fut remise au lendemain. La cuisine commençait à fonctionner. Je rôdai autour. J'étais terriblement affamé et j'avais entendu qu'il était possible d'y obtenir un morceau de pain. La cuisine occupait un bâtiment n'ayant que le rez-de-chaussée et situé dans la seconde cour en face de l'infirmerie. Une barrière de fil barbelé à hauteur d'homme l'entourait. Derrière elle se trouvait un certain nombre de roulantes. Des vapeurs chaudes séduisantes s'échappaient de deux ou trois marmites. Des gardiens circulaient devant la barrière, mais leur pouvoir était limité. Ils étaient incapables de chasser les prisonniers agglutinés le long du fil barbelé comme grappes à la vigne. Serrés les uns contre les autres, ils se bousculaient à la conquête d'un arôme. Des yeux affamés, gloutons sautaient par-dessus les têtes et les clôtures. De temps à autre, un des prisonniers s'écartait et tombait, se relevait fatigué et partait dégoûté de lui-même comme à la sortie d'un bordel. Un autre prenait immédiatement sa place, d'autres doigts s'accrochaient au fil.

Sortant de la cuisine, un soldat allemand apparut sur les marches du bâtiment. Il resta là immobile un moment, puis retourna à l'intérieur. D'âge moyen, le visage gonflé plutôt amical de buveur de bière, des lobes d'oreilles épais et rouges, un tablier blanc sur son costume militaire, il avait l'air presque humain. Il revint et avant de repartir cria quelque chose qui pouvait être interprété comme une promesse de fournir vite de la nourriture. Avec une détermination renouvelée, chaque homme batailla et poussa pour défendre sa place à la barrière.

Voilà qu'effectivement le gros homme revint à nouveau, cette fois avec une boule de pain d'armée sous chaque bras. Comme les quêtés étaient au moins cinq cents, il réfléchit un moment avant d'appeler deux compagnons supplémentaires de la cuisine et de prendre une nouvelle pause.

La tension était insupportable. Chacun avait le goût du pain dans la bouche. Moi-même qui avais comme du sable dans la bouche et l'estomac criant famine, je ressentis comme si j'avais du pain entre mes dents. Le gros homme attendait toujours, gardant le suspense. Alors. Il lança une boule de pain à la manière des discoboles de l'Antiquité, suivie d'une seconde après quelques secondes. Des centaines de mains s'étaient tendues en l'air. Avant même de

participer à la lutte sauvage pour deux boules de pain, je vis les trois cuisiniers se plier, s'étouffer, se tordre et mugir de rire. Je regardai le gros sympathique et je constatai qu'il ressemblait avec sa bouche en citron à l'assistant du juge d'un tribunal de province et aussi bien à l'homme carré du camion de paille.

J'avais la vision d'un zoo avec sa barrière entre les hommes et les bêtes, mais cette fois c'étaient les bêtes qui nourrissaient les hommes.

Le pain avait disparu. Il ne restait que des miettes. Dès cette première journée au camp de Dieuze, je venais de réaliser que vingt-deux mille hommes allaient tomber en miettes comme les boules de pain et les brins de paille. Je décidai alors que je ne serais pas l'un d'eux.

Pour le moment, je n'avais aucune chance de pouvoir réaliser n'importe lequel des plans qui me trottaient dans la tête.

À cinq heures du matin (quatre à l'heure française), nous fûmes éveillés par la trompette. Le caporal Josef Berger de Führt près de Nuremberg était déjà à la porte.

Une seconde plus tard, il criait :

— Raus ! (*Sortez !*)

Deux minutes après, les mille hommes dormant dans l'atelier numéro 3 devaient se trouver devant leurs couchettes au garde-à-vous. Ce n'était pas difficile, car nous dormions habillés. Nous y étions obligés, même si c'était le plein été : le plancher de ciment du garage était glacé. Quelques-uns seulement d'entre nous disposaient d'une couverture. Nous avons le choix de dormir avec nos vêtements ou de nous en couvrir. Géant nanti d'une grosse tête, le caporal Berger procédait alors à l'inspection. De temps à autre, l'idée lui prenait de procéder à un examen des pieds. Nous devions alors rester couchés sur le dos, enlever nos chaussettes et lever nos extrémités. Ceux dont les pieds n'étaient pas nets échouaient à cette parade et ils étaient privés de nourriture pour vingt-quatre heures. Lorsqu'il en avait terminé, Berger criait à nouveau « Raus » et en une minute le casernement était vide.

C'était encore un des moments les plus ultimes : nous avions tous la dysenterie à des degrés plus ou moins sévères et elle se manifestait le plus le matin. À peine étions-nous sortis du garage que nous courions aux latrines. Naturellement, elles étaient déjà occupées. Nous devions attendre debout en ligne et il était inutile d'offrir la lune au camarade qui nous précédait : rares étaient les âmes charitables qui nous laissaient passer. La règle générale était de se tenir là, désespéré, les pantalons serrés, les crampes au ventre et avec la certitude que le monde allait s'écrouler.

Alfred et moi courions aux latrines les plus éloignées. Là, au moins, nous

pouvions admirer des chevaux, des vaches, des moutons et d'autres animaux qui n'avaient pas la dysenterie. L'inévitable question du papier pour s'essuyer était tout un problème en soi. Chaque nuit donnait lieu à une bourse du papier. En bourse, aucune action n'a bondi autant que ces lambeaux de journaux au camp de Dieuze. Nous nous étions accoutumés à mendier et nous mendiions pour avoir du papier. Un seul morceau pouvait valoir un quart de soupe et une part dans l'usage d'une lame de rasoir.

Ensuite, nous étions pressés de revenir à notre baraquement : le petit déjeuner attendait. Il consistait en du thé sans sucre et sans rien. Ce que nous appelions du thé était une mixture verdâtre ressemblant à une maigre soupe aux épinards. Mais elle était verte et chaude et ça nous faisait du bien de sentir le glouglou liquide chaud descendre dans notre gorge. À six heures du matin, ce cérémonial était fini. Nous étions alors autorisés, une fois nos pantalons méticuleusement nettoyés, à nous reposer couchés une heure. C'était un processus souvent douloureux. Nous tentions de disposer les quelques pincées de paille dont nous étions propriétaires comme l'homme chauve essaie de couvrir sa tête avec ses quelques cheveux résiduels. Ces pauvres poignées de paille, nous les lissions, les arrangions, les mettions en rangs comme des soldats de plomb, essayant de créer une illusion pour nos dos endoloris.

À sept heures, après une autre inspection du commandant du baraquement au cours de laquelle il ne prononçait rien sinon des ordres et encore des ordres, nous étions dirigés sur le grand terrain d'exercice. Nous y attendions debout jusqu'à neuf heures, et cela nous fatiguait tant que nous croyions que nos jambes s'étaient vissées dans notre corps et qu'elles allaient ressortir par nos épaules à n'importe quel moment.

Le commandant du camp, le capitaine Brühl, ou son substitut le lieutenant Schmidt, apparaissait. Parfois venait le capitaine Kohlrusch responsable de la Gestapo ou bien le jeune lieutenant Brandt.

Le capitaine Brühl, qui commandait le « Wachbataillon Hauptmann Brühl » du quatrième d'infanterie de forteresse était un homme dans la cinquantaine avec un énorme nez, deux lignes fines courant des côtés de son nez jusqu'aux commissures de ses lèvres, une bouche sans lèvre supérieure et avec une lèvre inférieure bien dessinée, un vrai officier allemand de l'ère prussienne. La rumeur était qu'il se sentait mésestimé et qu'il aurait dû être nommé commandant depuis longtemps, mais que sa promotion avait été retardée parce qu'il appartenait trop à la « vieille école » et qu'il était bien trop familier avec ses subordonnés. Ça devait changer.

On disait dans le camp que nous y resterions tant qu'il ne serait pas nommé au

grade de commandant. Ça pouvait prendre du temps.

Le lieutenant Dr Schmidt était dans la vie civile le directeur d'un lycée de filles. Deux lignes, souvenirs de ses années d'étude, traversaient son visage de part en part. Ses cheveux étaient coupés court au-dessus des oreilles, tandis qu'au-dessus de son front se dressait une mince poignée de cheveux raides comme des épines. Il portait un pince-nez chevauchant son petit nez comme un cavalier instable sur sa selle. Il fumait toujours un énorme cigare. Il ne semblait pas fondamentalement être un homme diabolique, mais il me donnait le sentiment qu'il était toujours occupé à se protéger contre quelque chose. À l'école, les filles lui avaient sans doute fait peur et maintenant qu'il leur avait échappé, il avait peur des soldats. C'est peut-être pour cela qu'il était si sévère avec eux comme il avait dû l'être avec les filles ou inversement.

Le pire moment survenait quand le commandant de la quatrième compagnie du « Wachbataillon », le capitaine Kohlrusch, lisait l'ordre du jour. Homme « du parti », personne ne savait exactement quelles y avaient été ses fonctions, mais elles avaient dû être importantes. Il était chargé de la Gestapo pour tout le district. Homme rugueux aux traits creusés et une haleine d'aigreur gastrique, il avait un regard suffisant pour nous donner des gastralgies. Bien qu'aucun cheval n'existât dans le camp, il se promenait toujours une cravache à la main. Il en fouettait ses bottes comme pour les inciter à une course. Ses jambes étaient si maigres qu'elles auraient sans doute refusé de courir sans le stimulus du fouet.

Finalement, le quatuor était complété par le lieutenant Brandt qui était si foncièrement allemand que rien n'était à dire à son sujet. Ces gentlemen se faisaient assister de leur interprète, un lieutenant français, un Alsacien notaire de profession, le Dr Schneider. Il parlait l'allemand sans accent et le français avec l'accent allemand. Il essayait particulièrement de traduire les grossièretés allemandes en un style littéraire fleuri. Il écoutait au garde-à-vous les officiers allemands et il imitait leurs hurlements quand il nous parlait, mais avec un timbre si efféminé que je crois que cette dévotion déplaisait aux Allemands. Ils se sentaient imités par un perroquet. Parfois, leur répugnance était telle qu'ils ordonnaient sèchement au Dr Schneider de se taire.

Nous devions nous tenir au garde-à-vous pendant que l'ordre du jour était lu. Deux à trois fois par semaine, ils nous expliquaient pourquoi nous ne recevions pas de courrier et pourquoi nous-mêmes nous n'avions pas le droit d'écrire des lettres. Ils donnaient le prétexte que les soldats allemands eux-mêmes n'avaient pas reçu de savon. Ils nous promettaient de la paille quoique nous n'en recevions jamais. Finalement, ils nous informaient que les fugitifs étaient

fusillés, que pour toute désobéissance, nous serions incarcérés et qu'on n'en sortait pas toujours.

Ces sujets sur la vie quotidienne étaient suivis de discours sur les événements du monde. Les Allemands gagnaient toujours et partout. Le peuple anglais n'était pas responsable de ses chefs ploutocrates. La France avait été conduite au désastre par les démocrates. Le Führer (Le Dr Schneider traduisait « Notre Führer ») reconstruirait bientôt l'Europe et retournerait les prisonniers à leurs familles.

À environ dix heures, les officiers allemands partaient. Nous subissions alors une heure d'émissions radiophoniques qui n'étaient pas exactement de tendance antiallemande. Peu avant onze heures, ce n'était plus que de la musique. Par la suite, le journal français des prisonniers de guerre « L'Écho » était distribué. À onze heures, nous avions l'autorisation de retourner à nos baraquements et de nous mettre en ligne pour une petite collation. Le soleil tapait fort sur le camp. Les latrines empestaient l'air et même la brise d'allure printanière venant de l'extérieur sentait l'urine.

De onze à quatorze heures, nous avions quartier libre. La collation ne prenait guère de temps. Elle consistait en un quart de soupe et parfois un quart en plus. Liquide gras et chaud, fait principalement de pois ou de haricots, elle n'était pas détestable sans que je sache quelle pouvait être sa valeur nutritive. Elle était distribuée par un doyen français de chambrée sous la surveillance d'un soldat allemand qui, dit en d'autres termes, supervisait la bousculade qui se répétait quotidiennement avec une régularité de métronome. Nous aurions aimé pouvoir dormir entre onze et quatorze heures, mais pour des raisons « hygiéniques et morales », il était interdit d'entrer dans les garages et le camp n'offrait guère d'autres endroits frais. Le « parc » près des latrines était usuellement si surpeuplé qu'il fallait ramper les uns par-dessus les autres et ce n'était pas drôle. Par conséquent, nous allions au « Casino ». Le Casino consistait en une série de tables de roulette dans la cour à débris. De nombreux prisonniers les avaient construites avec des roues provenant des véhicules au rebut. Les paris allaient de vingt-cinq centimes à deux francs. Ils étaient déposés sur des cartes à jouer elles-mêmes placées sur des tables fabriquées aussi par les prisonniers. Les Allemands autorisaient expressément ces jeux de hasard. Ils interdisaient seulement aux Juifs de tenir la banque et de jouer. Ils considéraient la roulette comme une occupation éminemment morale et donc ils estimaient que les Juifs étaient indignes d'y participer. Les banquiers s'enrichissaient en peu de temps. Une récolte de mille francs par jour n'avait rien d'exceptionnel pour ces Zaharoff. Le premier suicide dans le camp ne fut

pas dû au chagrin causé par la défaite de la France, il fut dû à des pertes au jeu. À quatorze heures, nous subissions un nouvel appel : c'était le moment d'étudier « L'Écho », journal publié en deux et plus souvent quatre pages. L'éditeur était un certain monsieur Schwerdtfeger. Bien sûr, ce n'était pas lui qui rédigeait les articles toujours composés dans une écriture française soignée. Le journal était réservé exclusivement aux prisonniers. Son tirage était de deux millions d'exemplaires. La première page était consacrée aux communiqués allemands et italiens et à des reportages sur la France. La deuxième page célébrait la grandeur du Reich allemand et du système national-socialiste. Nous apprîmes que les travailleurs allemands étaient si bien payés que leurs épouses ne pouvaient être aussi heureuses nulle part ailleurs, que nulle part ailleurs les enfants n'étaient aussi gâtés qu'en Allemagne, que l'énergie par le plaisir, « Kraft durch Freude » permettait tous les plaisirs artistiques, que nulle part ailleurs les hommes ne mouraient pour leur pays avec autant de joie qu'en Allemagne. *À partir du 15 juillet 1940, Otto Fleck a fait paraître un journal appelé Échos, sous-titré journal d'information pour les camps de prisonniers de guerre et à partir du 2 août 1940 est apparu l'Écho de Nancy sous la direction de Philipps. L'Écho de Nancy fut pendant la Seconde Guerre mondiale le seul journal français diffusé en Allemagne et dans les pays occupés par l'armée allemande. Il était donc très lu par les prisonniers de guerre et par les travailleurs français en Allemagne.*

Les deux pages suivantes étaient réservées à des histoires concernant la France. Elles décrivaient comment elle était avant qu'elle eût la bonne fortune de perdre la guerre ; une série intitulée « Ils étaient tous impliqués dans l'affaire Stavisky » montrait que tous les parlementaires français étaient corrompus. L'article intitulé « Les invités de la famille Rothschild » révélait les noms de ceux qui avaient pris le thé chez les Rothschilds et de ce fait étaient des valets des Juifs. Une autre série énumérait tous les changements de ministère durant les dix dernières années ; une série sous le titre « La France a été ruinée par le système des maîtresses » donnait des détails scabreux sur les vies des hommes d'État français.

Un mot fléché se voulait nettement humoristique : en six lettres horizontales, cochon juif qui a pillé la France (Mandel, un précédent ministre de l'Intérieur) ; en neuf lettres, marchand de guerres américain (Roosevelt) ; en sept lettres verticales, le pays qui a commencé la guerre (Pologne.) ; en cinq lettres, une devinette : de quoi manquent les prisonniers ? (Savon.) Ceux qui avaient écrit et signé les meilleures réponses et les avaient apportées à leurs commandants de baraquements étaient autorisés à prendre part à une loterie quotidienne

dont le prix était une boule de pain. Il est heureux que la majorité des prisonniers résistât à la séduction pendant des semaines.

Sans avoir l'obligation de participer aux jeux de « L'Écho », nous devions néanmoins le lire et « l'étudier » de onze à quatorze heures. En effet, quotidiennement dix à vingt prisonniers étaient interrogés sur le contenu du journal. Ils devaient savoir tout depuis le nombre exagéré de ministères jusqu'aux noms des politiciens pédéastes, les « cocottes ». Le Dr Schmidt particulièrement se complaisait à questionner les prisonniers sur « L'Écho » et ce goût lui venait en toute probabilité du lycée de filles.

Dans l'après-midi, nous restions debout de deux à cinq heures. Attendant ! Surtout attendant ! Partiellement, à écouter des discours, des énoncés, des émissions radiophoniques et des ordres.

À cinq heures arrivait la distribution du souper. Elle consistait en un quignon de pain, une petite portion de produits synthétiques, miel ou margarine. Le pain n'était pas distribué pour le seul repas du soir. Il constituait la ration pour les vingt-quatre heures. En fait, personne n'avait la force morale pour en mettre un peu en réserve. Nous le dévorions en quelques minutes, sauf peut-être une croûte gardée pour la nuit.

Après le souper, d'interminables discussions commençaient, toutes rattachées à quelques simples questions revenant à une seule, notre libération :

— « Quand pourrons-nous rejoindre nos foyers ? Que disent les Allemands à notre sujet ? Quand la guerre avec l'Angleterre se terminera-t-elle ? »

Nous examinions tous les événements du monde susceptibles d'affecter la possibilité de notre libération.

Si un gouvernement Laval est le meilleur pour nous sortir de là, alors laissons Laval diriger la France. Des déductions alambiquées étaient tirées du moindre indice et, étrangement, l'humeur était à l'optimisme. Je ne trouvai pas un seul pessimiste parmi les vingt-deux mille prisonniers du camp de Dieuze. Pas un seul n'admettait la situation réelle. Le moins confiant avait quand même au fond de son cœur un quelconque espoir. Toutes les explications étaient jugées bonnes. Si nous n'avions pas de savon, et tel était le cas, c'était un simple oubli. L'interdiction d'écrire était due au fait que nous arriverions à la maison avant le courrier. Su le capitaine Brühl était dans un jour velléitaire et disait que son bataillon n'était pas pour nous garder éternellement, mais devait partir affronter l'Angleterre, c'est que nous allions être renvoyés chez nous le lendemain.

Si la radio disait que la France devait payer ses réparations jusqu'au dernier sou, même cela était considéré comme une bonne nouvelle : pour rembourser,

la France devrait produire et pour produire elle devrait travailler et pour travailler elle avait besoin de nos bras. Les optimistes les plus extrémistes refusaient de mettre leurs montres à l'heure allemande. À cinq heures du matin, il n'en était que quatre pour eux.

Qu'importe, demain nous serions libérés et à l'heure française.

Une journée, les Allemands alimentaient ces propos. Le lendemain, leurs propos étaient plus noirs. Tout caporal disant qu'il tenait ses informations directement du Führer était un dieu ou un demi-dieu, mais on ne le croyait que si son information était agréable.

Si, juste pour rire, un d'entre nous disait « Nous serons renvoyés demain à la maison », la nouvelle courait à travers le camp comme un incendie de forêt. Dès qu'elle en avait fait le tour, elle s'était transformée en une promesse concrète

pour le jour suivant. La date était toujours précisée.

Un jour, la rumeur courut que Radio Stuttgart avait déclaré, le 14 juillet précédent :

— « Freut euch, französische Mütter, Eure Söhne kehren heim ! » (« *Mères de France, réjouissez-vous, vos fils seront bientôt à la maison !* »)

Une autre fois, le Dr Schmidt laissa tomber la date du premier août et personne ne douta de notre libération avant le premier septembre :

— « Pourquoi gaspilleraient-ils de la nourriture et de l'essence pour nous ? »

Dans mon baraquement se trouvait alors le roi des optimistes : un vieux soldat du Train d'équipage 2, qui couchait les pieds proches de ma tête. Cheminot âgé, il avait une tête ronde, un nez rond et une bouche en forme d'O. Il babillait la nuit comme un petit enfant.

Chaque soir, nous nous endormions avec de nouveaux espoirs et chaque matin, nous étions désillusionnés. Une fois, il avait entendu lui-même à la radio que nous serions libérés le dimanche suivant, il savait que vingt mille bulletins de rapatriements étaient déjà arrivés au bureau. Le message affirmait que les ponts et voies étaient restaurés et que dans une heure, le premier train passerait devant le camp. À partir de là, la libération serait une histoire de rien. Cependant, le vieux cheminot que nous appelions Bouboule avait dit « ce soir » de façon si convaincante que Alfred et moi-même sommes allés dans la cour arrière pour voir passer le train. Quand nous sommes arrivés à l'arrière de la grille, le tumulte était déjà à son plus haut point. Une foule était rassemblée sur le tas de sable creusé pour les latrines. En liesse, elle s'auto félicitait. Impatient, Bouboule sautillait, la face rouge, d'une jambe sur l'autre. Il était fier, comme l'inventeur des chemins de fer aurait aimé l'être dans le premier

train et comme les premiers passagers fêtant en attendant le convoi avaient dû l'être. Il me tirait constamment par la manche :

— On va rentrer, mon vieux, on va rentrer !

Il semblait fiévreux. Volubile, il parlait des siens. Sa femme allait venir avec sa fille. Le cheminot qui conduisait la locomotive avait séduit sa fille, mais elle ne voulait pas l'épouser. Bouboule à son retour y mettrait de l'ordre. La foule devenait impatiente, fatiguée de l'effort du jour, fatiguée d'attendre, fatiguée de déception. Elle voulait se diluer. Bouboule était tendu et il voulait pour le moins me retenir : ses doigts m'entraient dans le bras. La foule soudainement se tut. Des mains se cramponnèrent à la personne devant moi. Bouboule se racla la gorge comme s'il voulait faire un discours. On entendit de plus en plus nettement l'approche d'une locomotive. Nous regardâmes la ligne de chemin de fer. On ne voyait que les soldats allemands patrouillant en va-et-vient, la mine impassible. La tension devenait toujours plus insupportable.

Un plaisantin qui était aux latrines dit le « train fantôme ».

Et vraiment, c'était un train fantôme. Le bruit de la locomotive devint de plus en plus net, de plus en plus proche. On entendait le halètement de la machine, le sifflement de la vapeur, mais on ne voyait rien : sans fin et vide demeurait la ligne argentée.

Alors, nous avons tous tourné la tête pour voir si la locomotive fumante n'était pas dans la cour. La foule demeurait figée. Son engourdissement ne s'arrêta que beaucoup plus tard, lorsque nous constatâmes que la petite locomotive était en fait un réservoir d'eau chaude des douches.

Bouboule ne dit rien, seules ses veines sous sa vieille peau ressortirent, son sac à son côté parut plus lourd. Je saisis le pauvre vieux par le bras pour le ramener à la baraque. Il frissonnait. Il marcha devant moi, droit comme un général décrépit qui s'efforce de garder l'allure militaire. Cette nuit-là, Bouboule mourut. Ses pieds jaillirent de son lit et me frappèrent le crâne. Je me renfonçai la tête dans le cou. Bouboule gémit. Dans mon demi-sommeil, ce gémissement était comme la vapeur sortant de la locomotive. L'âme de Bouboule s'éloignait sur la voie de l'infini...

Le soir, l'homme est plus prêt à se confier. Le dernier combat est terminé. On s'assied sur une pierre, sur un véhicule démonté, dans la poussière. On parle. Jean parle d'une de ses vendeuses qui avait l'habitude de se peigner sans gêne dans son magasin. Denis parle de sa femme, la plus fidèle de toutes les Françaises.

Paul parle de motos, de records automobiles, d'erreurs de conception. Alfred parle d'une plus très jeune femme de Lyon qui voulait quitter son mari. Il l'a

accostée l'après-midi dans l'escalier. Elle avait une chemise de nuit bleu clair dans son armoire...

J'avais de plus en plus d'optimisme venant d'une agréable forme de stupidité, agréable, mais irritante. Ainsi, la plupart du temps je m'asseyais sur un bloc de pierre et regardais les coiffeurs œuvrant dans la cour. Chaque millier d'hommes avait son coiffeur. Les rasoirs étaient comme des râpes. Assis sur ma pierre, je finissais par oublier le bain de sang et m'imaginai au cinéma. En d'autres termes, je me choisissais chaque soir un nouveau film dans le grand art : Greta Garbo, Clark Gable (1901-1960), Catherine Hepburn (1907-2003), Charlie Chaplin (1889-1977). Parfois, je les racontais à mes camarades, mais je n'avais guère de succès. Ils voulaient plutôt les voir.

Tout le monde devait être couché dès neuf heures du soir et il était interdit de sortir du baraquement durant la nuit. Si vous deviez sortir, c'était au risque de votre vie. Les gardiens sur les toits vous tiraient comme s'ils participaient à une compétition. Des tirs partaient chaque nuit. Nous n'y prêtions plus attention, nous voulions dormir et nous rêvions. Et quels beaux rêves ! Le sommeil compensait toutes les misères du jour. Le fait que la nuit restaure ce qui a été perdu le jour est un phénomène étrange et merveilleux. Chaque nuit, je me voyais avec ma mère ou ma femme dans notre jolie et lumineuse maison de Genève. Je n'étais jamais dérangé par des cauchemars. Les bons anges descendaient et me survolaient.

Même les rêves de faim qui se répétaient régulièrement chaque nuit n'avaient rien de terrible. Dans mes rêves, je ne mangeais pas, je dégustais des mets délicats : gâteaux, pâtisseries et chocolats à la célèbre pâtisserie Gerstner de Vienne, jambons, pâtés, œufs à la mayonnaise, homards frais. Après une telle bombance nocturne, je retrouvais le matin la grisaille de mon estomac vide... Mais j'avais eu mes rêves. Une main divine s'était posée avec pitié sur moi la nuit pour atténuer les crimes humains du jour.

Le matin, je sentais la faim comme un goût de bois fade dans la bouche. J'aimerais comprendre ce qu'est la faim : alors qu'un écrivain éprouve quelque chose en présence de quelque chose, à l'opposé la faim est un vide qui sort de l'estomac, mais est présent sur tout le corps, sur le cœur, les genoux, les côtes. La faim est comme un amour malheureux, une frénésie de force ou un mauvais désir. La faim est parente de la mort comme le sommeil. Alfred et moi passions notre temps à des efforts surhumains pour apaiser notre faim.

En bordure du camp, juste devant le bâtiment administratif, quelques cerisiers campaient. D'une variété particulière à la Lorraine, vieux et hauts, ces vénérables praticiens cachaient leurs cerises dans leurs plus hautes branches.

Les prisonniers lançant des pierres obtenaient à l'occasion une cerise mûre tombée dans la poussière de la cour. Même sorties de l'hiver lorrain, ces cerises nous annonçaient les beaux jours.

À l'infirmerie, la ration de soupe était doublée. À cette date-là, l'infirmerie n'était encore qu'un garage comme les autres, sauf que le plancher était recouvert d'un peu plus de paille. Les blessés l'avaient été lors de leur capture. Ils reposaient avec les malades côte à côte sur le sol. Avec quelques médicaments et encore moins de pansements, une longue table siégeait au centre de la pièce. Pendant des jours, le dispensaire manqua de bismuth, seul remède à demi efficace contre la diarrhée. Naturellement, les malades ne s'habillaient ni ne se déshabillaient. Ils étaient déchaussés et couchés dans leurs uniformes. Au lieu de traitements médicaux, ils recevaient des volumes de *L'Illustration* des années 1902 à 1912.

Ici et là, l'un d'entre eux mourait, mais ça n'arrivait pas que là. Les vingt-huit médecins français ne disposaient d'aucun moyen face à la mort.

Dans « l'hôpital », je rencontrai une vraie connaissance, un vrai ami, le comte russe René Dimitrij Korzakoff. René était Volontaire étranger dans mon régiment. Agent de liaison, il était tombé prisonnier des Germains alors qu'il se rendait au QG de la Division. À notre première rencontre, nous simulâmes ne pas nous connaître. Quand nous fûmes à l'abri des regards, nous nous serrâmes la main. Je n'avais rien à craindre du comte Korzakoff. Il avait lu tous mes livres et même en avait apprécié un ou deux. Il se cachait lui aussi sous un faux nom, René Mage. Les malades de l'infirmerie n'étaient pas questionnés aussi étroitement que les autres prisonniers.

L'occupation professionnelle principale de René Korzakoff était la photographie. Né à Paris de Russes blancs immigrés, cet homme raffiné avait des mains de femme et il affichait la sévérité retenue de bien des Russes. Sa mélancolie plaisamment tempérée était l'agréable oasis dans un univers d'optimistes butés dont le monde s'écroulait chaque matin. Son appétit contrastait avec son aspect. Maigre, distingué, ténébreux, il avait les lèvres dessinées pour faire croire qu'elles ne se nourrissaient que d'amour et d'eau fraîche ; il était au contraire toujours affamé comme un psychopathe insatiable.

Son appétit féroce lui avait d'ailleurs donné l'ingéniosité des psychopathes. Depuis son arrivée à Dieuze, il avait simulé toutes les maladies possibles et impossibles, partiellement pour éviter une identification plus stricte en dehors de l'infirmerie, mais aussi pour obtenir une double ration de soupe.

Il me dit que la soupe de l'infirmerie arrivait à onze heures et qu'il pourrait

m'en faire profiter. J'eus des scrupules :

— Je ne veux pas voler la nourriture des malades.

Il me secoua par les épaules :

— Tu as le droit d'avoir des scrupules en amour, en littérature et aux cartes, mais sûrement pas en soupe.

Avec Alfred, j'allais voir René chaque jour à l'heure de la soupe. Quand le récipient de soupe entraît, une vapeur chaude plaisante en sortait. Elle sentait si agréablement le savon et le lavage qu'on se serait cru dans une blanchisserie. Les malades impotents se dressaient sur leurs couches et tendaient leurs quarts vers la marmite. Après les avoirs vidés, ils se rallongeaient.

Chaque mois, chaque malade recevait une carte qui était poinçonnée de la date à chaque soupe reçue. Chaque jour, nous allions voir René avec l'espoir inexprimé d'obtenir une carte vierge. L'optimisme insensible de l'estomac vide est de croire qu'il ne le restera pas toujours. À côté de René était couché un nommé Bolomey, un commerçant lorrain du village de Jeanne d'Arc, Domrémy où mon régiment était passé. Dès le premier jour, nous échangeâmes des souvenirs, mais ensuite sa santé se dégrada rapidement. Sa grande barbe rousse empêchait de voir son visage. Il était le plus souvent inconscient. Dans un moment de lucidité, il demanda du papier pour écrire à sa famille. René n'en avait pas, mais il découpa les bords de vieux numéros de *L'Illustration* et Bolomey écrivit ses adieux sur ces bandes blanches. Il nous promit de mourir sans déranger et donc de décéder en plein jour pour ne réveiller personne. Il nous encouragea de quelques mots. Nous savions qu'il tiendrait promesse, car derrière la barbe rousse le visage épuisé révélait que le pauvre n'avait plus l'énergie d'expirer bruyamment. Il n'était pas toujours facile vu sa barbe de dire s'il était vivant ou mort.

Un matin, un médecin dit à René que Bolomey n'en avait plus que pour quelques heures. À notre premier regard, nous sûmes qu'il était moribond. Le matin, il avait repris connaissance, mais lorsque René lui avait coupé quelques bandes de papier, il avait barbouillé dessus toutes sortes de mots incohérents pour sa femme et insisté pour qu'elle commande des chandelles, du savon et des nouilles de son fournisseur. Il avait passé les trois heures suivantes à râler. Nous nous assîmes à son côté et nous attendîmes : s'il mourait avant onze heures trente, nous pourrions avoir sa soupe. Le ticket jaune orangé sortait de sa poche de manteau militaire. Nous étions assis là, jambes croisées, et nous jetions de temps à autre un regard furtif vers la porte. Les yeux de Bolomey commençaient à regarder vers l'au-delà. J'avais déjà vu mourir souvent ; quand un homme est dans cette condition, il doit voir dans l'autre monde et ne

peut plus revenir parmi les humains. Bolomey avait dû recevoir un message secret du ciel, car sa bouche s'était fermée définitivement. Il voulait mourir. Comme je n'avais pas remarqué précédemment qu'il avait de beaux yeux bleus, je pensai qu'ils avaient pris à cet instant la couleur céleste. La soupe allait arriver à tout moment. La respiration et le râle de Bolomey faiblissaient, s'accéléraient. Et la porte s'ouvrit. L'infirmerie commença à sentir comme le grenier d'une maison de campagne le jour de la lessive. Les malades se soulevèrent et ceux qui pouvaient bouger entreprirent leur pèlerinage jusqu'à la marmite comme il arrive à Lourdes à la fête du printemps. Bolomey respira plus profondément. Le comte russe, le Juif polonais et moi échangeâmes tous les trois muettement des regards.

En silence, Korzakoff prit son quart. La queue pour la soupe prenait toute la longueur du garage. La carte jaune orange de Bolomey brillait dans son manteau. Alfred avait les yeux rouges de faim. Les malades invalides criaient et beuglaient durant la distribution. Je ne regardais plus Bolomey quand un fort râle sortit de sa gorge. Il resta inerte un moment et alors il ouvrit grand les yeux, non pas d'horreur, mais comme dans une heureuse surprise. Finalement, un dernier soupir s'échappa de ses lèvres. Pour la première fois, je sentis ce que cela signifie pour un homme de rendre l'âme. L'âme du commerçant de Domrémy sortait de sa bouche pour flotter dans la pièce et partir vers les cieux. Il avait une belle âme qui s'était hâtée de partir avant la fin de la distribution de soupe.

Nous eûmes droit, Alfred et moi, à un plein bol de soupe sur la carte de Bolomey.

Après quoi, il n'était plus possible de s'en servir, car les Allemands n'ignoraient pas que les hommes morts n'ont plus besoin de nourriture.

Il ne mourait pas un Bolomey tous les jours, mais la nécessité est mère de toutes les inventions. Le soir, quand le pain était distribué, chaque baraquement recevait un pain supplémentaire. Le répartiteur chargé de la distribution gardait usuellement ce rabiote, selon le terme français, pour lui et ses amis. Nous décidâmes de nous imposer. Nous nous portâmes quatre d'entre nous volontaires pour la « corvée », la tâche d'apporter la nourriture depuis la cuisine. Alfred, Jean, Paul et moi charriions le pain dans une couverture. Il pesait effroyablement lourd, mais nous n'en avions cure, car en chemin nous nous arrangions pour laisser tomber le pain excédentaire et Denis traînant derrière le ramassait et disparaissait avec. Il n'était guère possible de s'étouffer avec un pain supplémentaire pour cinq hommes, surtout s'il fallait le faire durer quatre ou cinq jours.

Une autre façon d'augmenter la nourriture était de cuisiner nous-mêmes. On pouvait se porter volontaire pour peler les pommes de terre et en distraire quelques-unes dans ses poches. Malheureusement, les volontaires étaient si nombreux qu'il fallait attendre longtemps avant que le chef vous admette au paradis de la cuisine. De plus, les stocks de pommes de terre diminuaient vite. Pendant un certain temps, il fut possible de se cuisiner un peu de salade. Le terme salade n'était bien sûr qu'un grand mot, une exagération poétique, mais n'est-il pas plus raisonnable d'appeler l'herbe salade que d'appeler le bœuf « Chateaubriand » ?

Malheureusement, l'herbe se raréfiait. Les premiers jours. Il nous suffit d'aller à notre jardin potager, c'est-à-dire la petite pelouse sous les cerisiers sombres derrière le cimetière de voitures, pour cueillir une poignée d'herbe. Pour le foyer, on ramassait deux ou trois briques ou des ardoises tombées des toits et on s'installait contre le mur arrière des garages de réparation à l'abri du vent. Le feu allumé, on cuisait l'herbe dans nos gamelles d'aluminium.

La déception gastronomique était grande, car on ne peut remplir un estomac avec du vide. L'herbe cuite était devenue du rien. Le désavantage du site pour nos foyers de cuisine à l'abri du vent était qu'il n'était pas idyllique, se situant à côté des latrines. Nos poêles étaient dans les latrines pour ainsi dire. De temps à autre, des soldats allemands passaient qui les renversaient d'un coup de botte, ceci bien sûr dans notre intérêt pour des raisons d'hygiène.

Werner Pape, un petit sergent grassouillet étudiant en philosophie de Dortmund savait que je parlais allemand et parfois il m'adressait la parole.

Alors que nous marchions entre les deux rangées d'hommes accroupis, les uns à gauche devant leurs foyers et leurs gamelles d'herbe, les autres à droite aux latrines, je vis que tous avaient la même tête apeurée au passage de Pape. Pourtant, jamais l'étudiant en philosophie ne bousculait un homme défroqué ou un cuisinier. Il détournait simplement les yeux et son nez et avec un mépris indescriptible dans la voix énonçait :

— La Grande Nation... So habt ihr euch doch genannt, nicht wahr ? (*La Grande Nation... comme disent les Français en parlant d'eux-mêmes, n'est-ce pas ?*)

Je ne répondais pas. Ma seule idée était qu'une nation ne peut être grande quand elle a faim.

Voici ce que l'on trouve dans « Vie au camp de Dieuze » par Frantz Delanis sur Internet :

— « *pour déféquer, quel problème, on s'installait sur des sortes de passerelles branlantes au-dessus d'une mare puante, dont le parfum soulevait le cœur ; on y*

restait le moins possible, car ça bousculait derrière. Heureusement que la faible quantité de nourriture que nous ingurgitions limitait la quantité de déchets. Au début, il y avait un peu de verdure : quelques arbres, même un jardin : tout ce qui avait l'air vaguement comestible y passa : feuilles des arbres comme feuilles des haricots, certains mâchaient même l'écorce des arbres pour atténuer la faim qui les tenaillait. D'autres souffraient presque autant du manque de cigarettes. Et j'ai vu ce spectacle lamentable de Frizous lançant une cigarette sur laquelle se jetaient des dizaines de prisonniers ! Qui étaient les plus minables ? Ceux qui jetaient dédaigneusement, pour rire sans doute, une cigarette, ou ces malheureux qui avaient perdu dans cette triste aventure, la moindre dignité ? Il faut dire, pour l'honneur des Français, que ceux-là étaient une bien petite minorité, et que l'ensemble des prisonniers, dans des conditions si particulières, se comportait plus dignement. »



Lieux où furent massacrés des tirailleurs sénégalais. À partir d'août 1940, Hitler, ambitionnant d'avoir des colonies, ordonna de ménager les Noirs. Ces deux faits sont déjà constatables dans le livre d'Hans Habe pourtant écrit dès début 1941. Mêmes constatations dans les notes prises à la même période par Léon de Rosen...

3) *Le grand jeu à Dieuze*

Chaque jour, nous complotions, Alfred, René et moi, des plans d'évasion que nous devions écartier à mesure. Nous n'en étions pas moins décidés à ne pas passer une journée sans projet. Je crois que cette activité intellectuelle nous garda vivants. Mais aussi vagues que pussent être les résultats de nos cogitations, elles comportaient un élément de base inévitable : nous devions trouver un moyen d'aller à Dieuze et d'y prendre contact avec la population civile. Nous refusions de croire que l'obstacle était insurmontable. La seule personne autorisée à sortir du camp était le Dr Schneider, l'interprète alsacien. Autant que les règlements le permissent, nous passions des heures devant le grand mur rouge et la barrière en fils barbelés nous séparant de la liberté, dont nous percevions presque physiquement la proximité. Nous envisagions de nombreuses voies d'évasion, mais au bout du compte, il n'en subsistait aucune de sensée.

J'étais obsédé par la crainte de la découverte de mon identité réelle et cette crainte grossissait de jour en jour. Mon enregistrement s'était fait sans incident. Nous avions été répertoriés sur des listes de *noms, adresses, matricules, grades et armes* par casernements et sans relevé de détails. Malheureusement, si le vrai Pionnier était dans un autre camp, son compagnon Bedaut était à Dieuze. Je ne sais pas si le postier dur d'oreille était stupide ou simplement malicieux, ou s'il avait eu connaissance de l'assistance que Maurice m'avait fournie et la réprouvait, ou s'il était suffisamment intelligent pour penser que je savais quelque chose dont il n'avait pas été informé, il n'en demeure pas moins que chaque fois qu'il me voyait dans la cour, il me criait :

— Allô ! As-tu des nouvelles de Pionnier ?

Et je m'appelais Pionnier !

Un jour que je traversais la cour avec le commandant de mon baraquement, le caporal Josef Berger, j'entendis le sourd Bedaut crier de sa voix aigre familière :

— Allô ! As-tu des nouvelles de Pionnier ?

Je détournai la tête. Berger était sidéré :

— Sie heissen doch selbst Pionnier... ? (*Vous vous appelez Pionnier... ?*)

— Ja.

— Was schreit der Mann ? (*Qu'est-ce que cet homme criait ?*)

— Ach, lassen Sie ihn ! Das ist ein schwerhöriger Idiot. (*Ah ! Laissez-le tranquille, il est sourd et idiot.*)

Le caporal goba l'explication.

Bedaut était comme le perroquet indiscret qui dans le boudoir d'une jolie femme répète sans cesse le nom d'une ancienne flamme en présence de la nouvelle. Comme tous les sourds, le dernier survivant du 331^e d'infanterie hurlait de peur de ne pas être compris. C'était un perroquet dangereux et je l'aurais volontiers étranglé de mes propres mains, mais ce n'était pas possible. Il naissait de nombreux indices de transfert de prisonniers de Dieuze vers des camps enfoncés profondément en Allemagne. Il était question de mines de charbon en Silésie. D'autres prétendaient que nous serions envoyés dans les régions industrielles de l'Allemagne afin d'y constater les effets civils de nos « chers alliés anglais ». Des transferts de camps de prisonniers en France occupée s'étaient déjà produits vers des zones bombardées de l'Allemagne. À l'appel, Dieuze était décrit comme un camp de transit, « Durchgangslager » ou « Dulag ». Nous devions plus tard rejoindre un Stalag (camp pour la troupe) ou (pour officiers) un Oflag. Il existait une quatrième variété de camps, le « Gelag » où étaient retenus quelque deux cents généraux français. Chose certaine, il arrivait deux ou trois mille nouveaux prisonniers supplémentaires au camp de Dieuze chaque semaine et autant partaient pour l'Allemagne. Un lot de dix mille fut envoyé en Thuringe sur Kassel. (*Dans le Land de Hesse sur la Fulda. Après la Seconde Guerre mondiale, Kassel deviendra un quartier de la ville de Wiesbaden, dans le Land de Hesse.*) Un matin, une liste importante fut créée, nous rangeant par professions. Tous ces signes réclamaient que, pour nous évader, nous agissions rapidement.

Alfred et moi restions souvent éveillés la nuit, parlant de toutes les possibilités et tous les risques. C'était un inconvénient d'être éveillés quand les autres dormaient, car les optimistes de la journée étaient les pessimistes de la nuit. Ils soupiraient, ils criaient en rêvant, ils geignaient comme des enfants malades, ils prononçaient des noms de femmes. Éveillés, nous suivions les rêves des dormeurs et pouvions être torturés par des fantômes sombres s'élevant de centaines de cauchemars. Nous attendions le bruit suivant, le sanglot suivant, l'appel suivant.

Chaque jour, nous étions plus déterminés à tenter quelque chose. C'est alors qu'arriva l'inattendu : Un matin de juillet, le lieutenant Schmidt se présenta au rassemblement sans son interprète, le lieutenant Dr Schneider. Depuis la veille, nos ravisseurs libéraient les personnes de « sang germanique », c'est-à-dire les Alsaciens (*11 juillet 1940 : libération des Alsaciens et Lorrains sous-officiers de carrière, d'active et de réserve et troupes de toutes catégories. Les officiers sont maintenus. — 19 juillet : les officiers alsaciens et lorrains sont renvoyés dans leurs foyers.*)

Par ailleurs, les Alsaciens réfugiés dans le sud-ouest de la France y furent assimilés à des « Ya ya », des « boches » du fait de leur dialecte ou simplement de leur accent et en août 1940 les deux tiers étaient déjà de retour en Alsace.

Au mois d'août aura lieu 1941, la libération des anciens combattants de l'autre guerre. 59357 prisonniers ayant fait la guerre de 1914 en profitèrent.

Le Dr Schmidt entra sur le terrain d'exercice avec ses longs pas artificiellement militaires. Il venait juste d'éteindre son cigare et il le tint derrière son dos durant tout le rapport. Avec son nez pointu, son pince-nez et sa petite bouche pincée, son crâne chauve de proviseur de lycée, le commandant en second du camp ressemblait à une unité motorisée. Les prisonniers étaient immobiles, rangés par baraquements et le chef de baraquement en avant. Les Polonais formaient un groupe à part.

(Le 17 juin, alors que le gouvernement français dépose sa demande d'Armistice, au milieu du sauve-qui-peut général, des soldats polonais et français tombaient toujours sous les balles allemandes. Jusqu'au 21 juin, la première Division des Grenadiers polonais basée au départ à Colombey-les-Belles exécuta les ordres de l'état-major. Pourtant le matin du 21, en diffusant l'ordre codé « 4444 » le général Duch, 1896-1980, se soustrayait à l'autorité française. Cet ordre commandait de ne pas se rendre à l'ennemi et de poursuivre ailleurs et par tous les moyens le combat. Les armes furent détruites, et tous ceux qui le purent tentèrent d'échapper à l'avancée allemande. Plusieurs milliers passèrent en Suisse ou à travers la France occupée, ils rejoignirent l'Angleterre. Fidèles à l'ordre « 4444 », ils poursuivirent le combat sur d'autres champs de bataille jusqu'à l'anéantissement de l'armée nazie. Du 14 au 21 juin, entre la Ligne Maginot et les Vosges, près de neuf cents d'entre eux périrent, des milliers d'autres faits prisonniers attendirent pendant cinq ans dans les camps allemands la fin de la guerre.)

Les Arabes et les Noirs étaient exclus de la réunion. Chaque commandant de baraquement rapporta que son effectif était complet.

Le Dr Schmidt les remercia. Sur ordre, nous prîmes tous le garde-à-vous, puis le repos pied gauche en avant. Il regarda autour de lui :

— Wo ist der Dolmetscher ? (Où est l'interprète ?)

Le sergent en devoir répondit au garde-à-vous et le petit doigt sur la couture du pantalon :

— Entlassen. Elsässer. (*Libéré en tant qu'Alsacien.*)

Le Dr Schmidt regarda autour de lui. Nos yeux se croisèrent. Il ne remarqua rien.

— Kann hier jemand Deutsch ? Kann jemand den Dolmetscher ersetzen ? (*Quelqu'un parle-t-il allemand ? Quelqu'un peut-il remplacer l'interprète ?*)

Je pensai vite. Je savais que le moment était venu de jouer un jeu dangereux. Au moins quinze mille prisonniers étaient rassemblés dans la cour et aucun parmi eux ne me prendrait pour un Français si j'ouvrais la bouche en français en public. Au moins, un me dénoncerait par calcul ou par bêtise. Trente ou quarante soldats allemands étaient aussi présents et n'avait été l'uniforme pas un ne m'aurait pris pour non allemand et mon accent impeccable pouvait en intriguer au moins un.

Mais là se trouvait ma seule chance de sortir du camp. Alfred me retenait par la manche. Il savait à quoi je pensais. Je me détachai de lui, m'avançai et claquai des talons :

— Ich spreche deutsch. Herr Oberleutnant ! (*Je parle allemand, Monsieur le Lieutenant.*)

— Gut ! Stellen Sie sich neben mich ! (*Bien ! Tenez-vous à mon côté !*)

J'obéis. Quinze mille paires d'yeux étaient braquées sur moi. Me défendre de ces milieux d'yeux, c'était comme faire face à un déluge de balles de mitrailleuse. Je choisis donc de ne regarder qu'une paire d'yeux.

Je choisis les yeux ronds et lourds d'un petit adjudant français placé au premier rang. Je fixai mon regard sur ses yeux proéminents. Je m'y accrochai et refusai de voir ailleurs.

Le Dr Schmidt commença par seulement deux ou trois mots et me demanda de les traduire. Je le fis en mettant toute mon énergie à parler un bon français et un mauvais allemand. Mes yeux s'agrippaient de plus en plus désespérément sur ceux de l'adjudant.

Le *directeur* d'école vit que la traduction ne me causait aucun problème. Il prononça alors six ou sept mots et je les répétai en français. Il enchaîna :

— Heimgekehrte, kriegsgefangene deutsche Offiziere.

— Les officiers allemands revenus de captivité..., *traduisis-je*.

Un peu déconcerté, il continua après un instant :

— ...haben von der unerhörten Behandlung durch die Franzosen berichtet. Man hat diese deutschen Offiziere mit syphilitischen Negern zusammengesperrt.

— Ils ont relaté le scandaleux traitement dont ils ont été l'objet : ces officiers allemands ont été gardés au milieu de Nègres syphilitiques, *traduisis-je à la suite*.

J'avais toujours les yeux fixés sur ceux globuleux du pauvre adjudant français. Le Dr Schmidt fit un aller et retour à travers la cour. Quand il cria, ses rides d'étudiant ressortirent comme de longues raies sanguines dans son visage froid et grisâtre.

— Alle Neger sind syphilitisch.

— Tous les Nègres sont syphilitiques, *répondis-je en écho.*

— Überhaupt: alle Franzosen sind syphilitisch. (*Et en général, tous les Français sont syphilitiques.*)

Les yeux bovins de l'adjutant vinrent à mon secours, je crois : je restai muet. Le Dr Schmidt se tenait debout devant moi. Il croisa les bras sur sa poitrine et me dévisagea. Il s'approcha de moi et recula à deux reprises. Je sentais le regard anxieux d'Alfred et les quinze mille paires d'yeux qui m'observaient. Le soleil répandait une chaleur écrasante dans la cour. Alors, le Dr Schmidt exprima son point de vue :

— Selbstverständlich muss diese Behandlung von Offizieren der deutschen Wehrmacht geahndet werden.

— Il va sans dire qu'un tel traitement infligé à des officiers allemands ne peut rester impuni.

Il me regarda.

Je sus que j'avais gagné la partie.

Il tonna :

— Ich entziehe dem Lager für vierundzwanzig Stunden jegliche Nahrung. Wir Deutschen sind immer zu milde gewesen. Wahrscheinlich haben Sie das schon bemerkt. Das soll jetzt anders werden. Ein Gefangener ist kein Kuraufenthalt.

— Le camp ne recevra aucune nourriture pendant vingt-quatre heures. Nous, les Allemands, nous avons toujours eu bon cœur. Vous l'avez probablement remarqué vous-même. Cela va changer. Un camp de prisonniers n'est pas une maison de repos.

J'avais traduit « Kuraufenthalt » par « maison de repos ». Je m'inquiétais à savoir si mon français était correct.

— Wer sich noch das kleinste Vergehen zuschulden kommen lässt, der wird erfahren, dass den Wächtern dieses Lagers drei Mittel zur Verfügung stehen : der Kolben, das Bajonett und die Kugel.

— Les coupables de la moindre indiscipline apprendront que les soldats allemands de ce Lager ont à leur disposition trois moyens de les punir, la crosse de fusil, la baïonnette, la balle.

J'avais hésité entre « le » et « la » pour le mot « crosse ». Quinze mille paires d'yeux m'auraient fusillé si j'avais employé le mauvais article. Le Dr Schmidt avait répété les termes :

— der Kolben, das Bajonett und die Kugel.

J'avais traduit « la crosse ». J'avais attendu anxieux. Les yeux ne m'avaient pas fusillé.

La réunion dura encore quinze minutes avant que Schmidt donne l'ordre aux prisonniers de se disperser. Je saluai, affichant mon intention de retourner près d'Alfred. Le Dr Schmidt ralluma son cigare et de la main tenant l'allumette me fit signe de rester. Il m'approcha.

— Wie heissen Sie ? (*Quel est votre nom ?*)

— Sergeant Maurice Pionnier, Vom 331. Infanterieregiment. (*Sergent Maurice Pionnier du 331^e régiment d'infanterie.*)

J'avais répondu dans le style militaire prussien.

— Was sind Sie im Zivilberuf ? (*Quelle profession exercez-vous dans le civil ?*)

Cette question me prit par surprise. Après un instant de réflexion, je déclarai vite :

— Gesandtschaftssekretär. (*Secrétaire d'ambassade.*)

— Aha, sagte der Mittelschullehrer. Daher die Sprachenkenntnis. (*Aha, dit le professeur d'école secondaire. Ça explique votre maîtrise des langues.*)

— Jawohl, Herr Oberleutnant. (*Oui, mon lieutenant.*)

Je m'efforçais de parler allemand avec un accent étranger. Je savais que j'étais incapable de parler l'allemand avec l'accent français, mais j'avais passé six années en Suisse avant la guerre. Le mieux que je pouvais faire était d'imiter la curieuse prononciation germanique des Suisses. Le lieutenant me posa une nouvelle question :

— Wo waren Sie zuletzt ? (*Où viviez-vous dernièrement ?*)

— Ich lebe seit zwanzig Jahren in der Schweiz, Herr Oberleutnant. (*Je vis depuis vingt années en Suisse, mon lieutenant.*)

— Wieso ? (*Comment cela ?*)

— Mein Vater war Diplomat in Bern. Ich selbst bin in Bern aufgewachsen. (*Mon père était ambassadeur à Berne. J'ai grandi à Berne.*)

Un sourire mi-satisfait traversa le visage du Dr Schmidt. Son pince-nez souriait aussi.

— Aha ! Ich verstehe ! Ich habe es gleich an der Aussprache erkannte. (*Aha ! Je comprends. Je connais bien cet accent.*)

Schmidt était très content de son érudition philosophique. Il me dévisagea et me dit finalement :

— Sie gefallen mir, Sie sind von nun der offizielle Dolmetscher. Haben Sie verstanden ? (*Vous me plaisez. À partir de maintenant, vous êtes notre interprète officiel. Comprenez-vous ?*)

— Jawohl, Herr Oberleutnant.

Je saluai comme un sergent de Potsdam.

Le Dr Schmidt sortit de la cour en se demandant sans doute si tous les Français

n'étaient pas syphilitiques après tout. Je rejoignis Alfred Dvonicky. Il m'attendait blanc comme plâtre devant le garage.

Mensonges, tromperies, roublardises, violences, aucun de ces moyens n'est trop diabolique quand le but est de vaincre le diable.

Mon ascension au camp fut fulgurante. Elle commença quand le patron des médecins, le docteur Frank, requit mes services. Un jour ou deux après ma nomination officielle aux fonctions d'interprète, le Dr Schmidt avait souhaité me donner certaines instructions et je dus l'accompagner à sa maison. Les demeures des officiers étaient de l'autre côté de la rue. Nous sortîmes du camp et traversâmes la route. Nous nous retrouvâmes dans une grande cour autour de laquelle se trouvaient les « villas » des officiers allemands. Jamais je n'avais aussi vivement ressenti la signification du mot liberté que dans les vingt secondes où j'effectuai en passant d'une cour dans l'autre mes premiers pas hors des murs du camp.

Le Dr Schmidt recevait ses invités, le médecin-chef Frank et quelques autres officiers. Le docteur Frank était un homme de grande taille dont le faciès ressemblait à une tête de mort. Je ne pouvais pas m'empêcher de penser que s'il ne portait pas la faux c'était parce que cet instrument était devenu trop désuet pour identifier la mort moderne. En place de faux, le docteur Frank portait toujours un revolver de petite taille, presque un jouet. L'arme provenant d'un officier belge avait été saisie quelque part en Flandre. Le pistolet miniature sur l'énorme postérieur du docteur avait l'air d'une petite verrue sur le nez d'un ivrogne. Le docteur Frank parlait aux officiers qui l'entouraient. Je l'entendais à travers la porte de l'antichambre. Il déblatérait sans discrimination contre les Juifs et je ne comprenais pas pourquoi, contre les SS, les marchands de soie, les femmes et les Lorrains. J'eus bientôt l'explication. La femme du docteur vivait dans une petite ville de Saxe ; elle lui avait demandé par lettre l'envoi de quatre mètres de soie pour confectionner une robe (d'où l'explication de femmes extravagantes.) La soie était introuvable en Allemagne. Le docteur avait fait des courses dans les magasins de Dieuze et de Nancy. Mais les commerçants lui avaient menti en disant qu'ils n'avaient plus de soie (d'où la rage contre les vendeurs de soie.) Finalement, il avait appris que « Le Paradis de la soie » à Nancy disposait de quantités illimitées de soie. Les Lorrains chargeaient double aux Allemands (d'où la rage contre les Lorrains.) Enfin, les SS, qui depuis un certain temps étaient responsables du poste frontière entre Nancy et Dieuze, lui avaient confisqué sa soie (d'où la rage contre les SS.) Quant aux Juifs, ils étaient toujours responsables de toute façon et aucune raison ne justifiait de les ménager.

Alors que j'attendais toujours dans l'antichambre, j'entendis le Dr Schmidt vanter mes qualités et suggérer qu'ils pourraient m'envoyer à Nancy dans leur intérêt personnel. Mon pouls bondit. Je sentis que mon futur tenait à un cheveu.

La porte s'ouvrit et le Dr Schmidt m'ordonna d'entrer. La salle à manger et de séjour à décor petit-bourgeois avait appartenu à un sous-officier des Gardes mobiles. Une nappe rouge-bordeaux recouvrait la table, une petite radio brune et un buste de berger en terre cuite trônaient sur une commode.

D'épais nuages de tabac flottaient dans l'air. Assis autour de la table, le capitaine Kohlrusch, officier d'instruction du national-socialisme et homme de la Gestapo, le docteur Frank et deux autres officiers inconnus de moi buvaient de la bière. Werner Pape, un sergent grassouillet qui était étudiant en philosophie à Dortmund, était occupé à quelque chose à l'arrière-plan.

— Haben Sie Lust, einmal nach Nancy zu fahren ? *fragte Dr Schmidt. (Aimeriez-vous faire une petite expédition à Nancy ? me demanda le Dr Schmidt.)*

— Jawohl, Herr Oberleutnant.

— Können Sie Einkäufe besorgen ? *(Pourriez-vous aussi vous occuper à faire des achats ?)*

— Selbstverständlich. *(Bien entendu.)*

Après une courte pause, le capitaine Kohlrusch parla :

— Sie wissen, dass es zwischen Nancy und Dieuze eine Grenze gibt ? *(Vous savez que Nancy et Dieuze sont séparés par une frontière ?)*

— Wusste ich nicht, Herr Hauptmann. *(Je ne savais pas, mon capitaine.)*

Je parlais péniblement mon allemand à la sauce suisse. Le docteur Frank expliqua quelle était la situation :

— Sehen Sie, es gibt seit einigen Tagen eine verbotene Zone. Wir befinden uns indieser Zone. Nancy wird als besetztes Gebiet betrachtet, aber es ist eine französische Stadt. Dagegen ist Dieuze deutsch. Heisst Duss. Haben Sie verstanden ? *(Oui, vous voyez, depuis quelques jours, une zone interdite a été créée. Nous y sommes. Nancy, bien qu'occupée, est considérée comme une Ville française. Dieuze, elle, est définitivement allemande. Avez-vous compris ?)*

(Le 2 août 1940, l'Alsace et la Lorraine cessaient d'être un territoire français militairement occupé et devenaient provinces d'origine allemande recouvrées par le III^e Reich en raison de leurs ethnies germaniques.)

— Ich verstehe, Herr Oberarzt. *(J'ai compris, Monsieur le médecin-chef.)*

Le Dr Frank se leva de sa chaise et marcha de long en large dans la pièce.

— Die Grenze verläuft vierundzwanzig Kilometer nördlich von Nancy und sechzehn Kilometer südlich von Dieuze. Bei Arracourt ist die Grenzkontrolle.

Es war gleich vor dem Ersten Weltkrieg. Wer diese Grenze, von Nancy kommend, passiert, befindet sich auf deutschem Boden. (*La frontière se trouve à vingt-quatre kilomètres au nord de Nancy et à seize kilomètres au sud de Dieuze. Le poste de contrôle douanier se trouve à Arracourt. Il était déjà là avant la Grande Guerre. À votre retour de Nancy, dépassé Arracourt vous êtes de nouveau en sol allemand.*)

Il conclut en disant que les contrôles étaient inexistants à l'est de Dieuze, car entre Dieuze et Arracourt on était encore en zone allemande, mais à Arracourt personne n'avait l'autorisation de passer d'une zone à l'autre, sauf les militaires, bien sûr.

Je dressai les oreilles, mais affichai un visage stupide.

— Sie scheinen nicht zu verstehen, *sagte Dr Frank nervös.* (*Vous n'avez pas l'air de comprendre, dit le Dr Frank nerveusement.*)

Il s'arrêta de marcher.

Je lui répondis :

— Ich verstehe, Herr Oberarzt.

— Gut, *sagte Dr Schmidt.* Halten Sie sich also bereit, nach Nancy zu fahren. Wir werden die Liste für Sie anfertigen. (*Splendide, dit le Dr Schmidt. Tenez-vous prêt à aller à Nancy. Nous vous remettrons la liste.*)

Je claquai des talons. Le capitaine Kohlrusch me dévisageait avec des yeux froids de poisson en cravachant ses bottes comme à son habitude.

— Hm... *sagte er schliesslich.* Sie wissen, was Ihnen passiert, wenn Sie an der Grenze ertappt werden ? (*Hum..., dit-il finalement. Si vous vous faites pincer à la frontière, savez-vous ce qui vous arrivera ?*)

— Nein.

— Sie werden fusiliert. *Er trommelte auf sein Bierglass.* Und Sie wissen, was Ihnen passiert, wenn Sie sagen, für wen Sie die Waren bringen ? (*Vous serez fusillé. Il tambourina son verre de bière avec ses longs ongles. Et si vous dénoncez pour qui vous rapportez les marchandises, savez-vous ce qui vous arrivera ?*)

— Nein, Herr Hauptmann. (*Non, mon capitaine.*)

— Dann lasse ich Sie persönlich erschiessen – falls die SS Sie vorher losgelassen haben sollte. (*Je devrai personnellement vous faire fusiller si par hasard les SS vous relâchent.*)

Il rit d'une voix rauque. Tout le monde rit. Gorge déployée, le docteur Frank enfonçait ses longs doigts dans sa bouche.

Le Dr Schmidt essuya son pince-nez et me demanda pensivement :

— Wie wollen Sie fahren ? (*Comment pensez-vous vous rendre là ?*)

— Vielleicht im Ambulanzwagen... versuchte ich. (*Peut-être en ambulance,*

aventurai-je.)

— Ausgezeichnete Idee, *erklärte Dr Frank*. Ich werde Ihnen eine Rote-Kreuz-Armbinde geben. Im Nancy ist unser Evakuations-Lazarett. Schwere Fälle müssen nach Nancy geschickt werden. Suchen Sie sich einen verlässlichen Mann aus dem Lazarett und lassen Sie ihn in den Krankenwagen verladen. Sie fahren als Pfleger mit. *Dann wandte er sich an Pape* : Wollen Sie die Anstandsdame spielen, Unteroffizier Pape ? (*Excellente idée, dit le docteur Frank. Je vous fournirai un brassard de la Croix-Rouge. De fait, notre hôpital d'évacuation est à Nancy. Nous devons y envoyer tous les gros cas. Trouvez-vous un homme fiable dans l'infirmierie et mettez-le dans l'ambulance. Vous l'accompagnez en temps qu'infirmier. Il se tourna vers Pape* : *Sergent Pape, voulez-vous faire le chaperon ?*)

— Jawohl, Herr Oberarzt.

— Gut. Nehmen Sie Ihr Gewehr mit und machen Sie sich fertig. (*Bien. Prenez votre fusil avec vous et tenez-vous prêt.*)

J'allai à l'infirmierie et informai le comte Korzakoff qu'il était gravement blessé à la tête et que nous devions le transporter à Nancy. Dans l'intervalle, le docteur Frank m'avait envoyé un brassard de la Croix-Rouge. Le large bandeau avait en plus une croix gammée ajoutée comme un sceau. Je fixai le brassard à ma manche gauche à l'aide d'une épingle de sûreté. Qu'est-ce qui se révélerait le sésame le plus efficace ? Je devais attendre pour connaître la réponse.

Pape arriva avec la liste. Elle était l'œuvre de cinq officiers du camp assistés probablement de quelques autres. Comme envoyée au père Noël, elle se lisait comme suit :

Huit mètres de soie rouge.

Quatre mètres de soie bleue (si possible bleu ciel.)

Un kilo de poivre.

Du savon (autant que possible.)

Du chocolat (autant que possible.)

Quatorze flacons d'eau de Cologne.

Six flacons de parfum (uniquement de marques françaises.)

Vingt bouteilles de shampoing.

Cinq montres-bracelets pour dames, or ou argent.

Pape me donna aussi mille marks en monnaie d'occupation utilisable bien sûr en territoire occupé. Lorsque je lui demandai comment nous allions pouvoir transporter toute cette marchandise, il haussa les épaules :

— Das machen Sie, wie Sie wollen ! (*Arrangez-vous, c'est votre problème !*)

Je retournai à l'infirmierie et fit bander la tête de Korzakoff.

— Kopfschuss, balle dans la tête, *dis-je*.

René fut transporté enveloppé de couvertures jusqu'au brancard d'ambulance. Il était aussi pâle qu'un mort. Je m'assis à son côté. Le jeune chauffeur Jeannot se mit au volant. Bon copain de Lyon, il avait été fait prisonnier alors qu'il conduisait une ambulance. Pape, fusil à la main, s'assit à son côté. Le docteur Frank nous fournit un laissez-passer estampillé en allemand : Ambulance n° WH 567112, Wachbataillon Brühl, évacuation d'un blessé sur Nancy. Temps de voyage aller-retour quatre heures.

L'ambulance ex-française sortit du camp allemand. Enfermé dans le compartiment exigu, je me sentais inconcevablement libre et heureux. La fenêtre de l'ambulance était petite et bloquée. Je pressai mon nez contre le carreau. Dehors, c'était l'été, un été qui n'avait rien de commun avec celui maladif, sombre et poussiéreux de mon camp de prisonniers. Les prairies étaient d'un vert infini. La cime des arbres était fournie et devait être aussi parfumée que des chevelures de femmes. De temps en temps, j'apercevais un vieux paysan ou une vieille paysanne traversant un champ. La traversée des collines si douces et si amicales de Lorraine me suffirait, pensai-je pour être débarrassé de tous mes soucis.

J'étudiai le terrain à travers la petite fenêtre. Pour aller à Nancy, il fallait d'abord traverser Dieuze. Dans Dieuze, les maisons étaient occupées par des soldats allemands et il n'était pas convenable d'y considérer un point de départ pour une évasion. Il faudrait partir de Nancy. Si je réussissais bien mon travail de contrebande, j'aurais des chances d'être envoyé souvent à Nancy. Nancy était à deux cents kilomètres de la France non occupée. Mais les routes au sud de Nancy ne devaient pas être trop surveillées, car la route de Dieuze à Nancy, en plein milieu de la zone interdite, était assez déserte.

À une courte distance après le village d'Arracourt, l'ambulance s'arrêta. Arracourt, avec ses petites rues ventées, avait l'air d'une ville frontière. Un drapeau à croix gammée surmontait presque tous les toits, des sentinelles gardaient les barrières, des patrouilles sillonnaient les rues. D'immenses inscriptions montraient que bien des maisons abritaient une quelconque autorité militaire. Je descendis de l'ambulance et examinai la scène. Au bord de la route se trouvait une petite guérite bâtie en matériaux de camelote. À gauche courait une voie de chemin de fer. À droite se trouvait un cimetière de soldats français de la Première Guerre. Lui était opposé de l'autre côté de la voie ferrée un cimetière militaire allemand plus petit. Des deux côtés, les collines descendaient doucement jusqu'à la route. Une forêt d'arbres jeunes

s'étendait derrière le cimetière français. Il faudrait la traverser pour passer d'une zone dans l'autre sans passer par la route.

Nous ne subîmes aucune inspection au poste frontière : personne ne pouvait imaginer un transit de marchandises de l'Allemagne vers la France. Je constatai, par contre, qu'une voiture d'officiers allemands allant dans l'autre sens subissait une fouille méticuleuse. Vêtus de noir, les SS ouvrirent le capot moteur et examinèrent le moteur tandis qu'un garde-frontière en vert remontait le pneu de secours. Ma pensée que dans deux heures nous reviendrions par la même route me glaçait le dos.

Il va sans dire que nous évitâmes soigneusement l'hôpital de Nancy. Notre ambulance et son patient remontèrent tranquillement la rue Saint-Jean, la rue principale de Nancy, tandis que, flanqué de Pape, je courais les magasins. Ils étaient pour la plupart vides. Simplement, un ordre de la Kommandantur leur interdisait de fermer. C'était comme si un magicien avait tout fait disparaître des rayons : aliments, vins, chemises, chaussures, gants manquaient. Les boutiques avaient l'air d'avoir été pillées. Un ou deux articles confirmaient cette désolation. Certaines avaient mis un point d'orgueil à témoigner de leur splendeur passée. La vitrine d'un parfumeur était pleine de toutes sortes de bouteilles colorées vert, jaune, violet, bleu lavande, mais quand nous demandâmes quels parfums elles contenaient, ce n'était que de l'eau colorée. Certains articles étaient totalement introuvables : savon, lames de rasoir, chocolat, rasoirs, portefeuilles en cuir, shampoings, parfums, champagnes, lingerie et bas de soie, gants. Ces symboles du luxe allemand avaient dû être achetés les premiers. La Kommandantur avait en vain ordonné des inventaires et organisé des fouilles. On ne trouvait dans les établissements que des employés polis et des rayons vides.

Après une tournée où nous avons fait chou blanc, j'entrepris d'exécuter mon plan. Je demandai à Pape d'attendre dehors. Peut-être que seul, j'aurais plus de succès, sans compter que je désirais prendre des contacts en vue de préparer mon évasion. Pape voulait s'acheter personnellement du shampoing et une montre-bracelet. Il agréa à ma suggestion.

Une fois seul, j'obtins d'excellents résultats : des savons enveloppés dans des papiers fleuris et toutes sortes de shampoings sortirent du secret des caves. Un bijoutier me présenta des montres Oméga, Eterna et Zénith qu'il tenait cachées dans son pavillon de jardin et je dénichai même un kilo de poivre. Tout était chargé dans l'ambulance. Naturellement, tous ces braves commerçants savaient que ces achats étaient destinés aux officiers allemands du camp de Dieuze, mais ils savaient aussi qu'à travers moi un ou plusieurs prisonniers

seraient aidés. Ces gens de Nancy étaient pleins de courage et d'espoir pour le futur. Partout où avec Pape je m'étais tout fait refuser, deux minutes plus tard quand je me présentais seul ils couraient le risque de me le donner. Bientôt, notre ambulance fut pleine. Notre grand blessé était à demi étouffé derrière les litres d'eau de Cologne, les boîtes de savon et de chocolat. Nous tournâmes alors notre attention vers le Paradis de la soie.

Le magasin était situé dans une rue voisine de la rue Saint-Jean, derrière les célèbres grilles dorées de la place Stanislas. Les propriétaires n'avaient pu cacher leur important stock de soie. Je grimpai avec Pape les escaliers jusqu'au premier étage de la vieille maison. La boutique qui était là consistait en deux pièces immenses.

Elles étaient littéralement assiégées par les soldats allemands. De simples soldats s'échinaient avec de grands ciseaux sur une pièce de soie ; des officiers emballaient des pièces de soie dans des journaux ; des sous-officiers coupaient à mains nues dans un rouleau de crêpe satin. Un capitaine vigoureux était couché le visage en avant sur un des coupons et il encerclait de ses deux bras « ses » ballots. Toute trace de la fameuse camaraderie allemande avait été effacée par les soies voyantes. Un lieutenant et un capitaine se disputaient comme deux chiens un reste de matériel vert sombre avec de petites fleurs vert clair. Chacun disait avoir été le premier à le voir. Le capitaine était un type décharné portant monocle. Son faciès était si révulsé par la lutte que son monocle paraissait en danger de s'enfoncer dans sa joue pour s'y coller. Le lieutenant, un homme obèse, était d'évidence un réserviste, dont l'asthme était audible. Il haletait avec l'effort, le nez en sueur comme un rouleau trempé. Un code non écrit interdisait à un officier de se prévaloir de son grade hors du service, mais finalement le capitaine jeta son respect loyal des règles aux orties et ordonna au lieutenant de lâcher. Seule une orgie aurait pu se comparer à cette bataille pour de la soie : seul le désir sexuel pouvait de façon comparable priver les hommes de leur humanité. Au Paradis de la soie, on était loin du Paradis.

Au milieu de ce tumulte, deux ou trois prisonniers appartenaient au *Frontstalag 161*, le camp de Nancy. Fusil sur l'épaule, un garde se frayait un chemin à travers les fragiles tissus. L'extrémité de sa baïonnette pointait dans la soie plumeuse. Des mains sales agrippaient des crêpes de rêve, des bottes piétinaient des échantillons pelucheux, des fusils étaient posés sur des flots de couleur. Pas un ne se souciait de ce qu'il achetait. Les couleurs les plus criardes convenaient. Les imitations étaient acceptées comme les vrais articles. Ce qui comptait était de quitter le magasin avec un gros ballot sous le bras. Un

commandant avec une tête d'oiseau déplumé enroutait son corps dans une soie jaune pour voir combien il en avait besoin pour sa femme « de même taille ». Un beau jeune lieutenant s'empara d'un rouleau de crêpe de deuil. Je fus bousculé dans toutes les directions. Je pris une pièce de tissu, un officier l'arracha de mes mains. J'avais un paquet prêt, un sergent instructeur me le confisqua. À la longue, une vendeuse pressée elle-même de tous côtés put me prendre à part. Je pus sortir avec huit mètres de soie rouge et quatre mètres de soie aussi bleu ciel que possible.

Satisfaits de nos emplettes, nous quittâmes Nancy. À quelques kilomètres plus loin, en bordure d'une forêt, je demandai à Jeannot, le chauffeur, de stopper. Nous cachâmes nos bouteilles sous la couverture de René Korzakoff. J'ôtai mes vêtements et je m'enroulai la soie rouge et la soie bleue autour du corps. Après m'être examiné sous toutes les coutures, mon gardien me déclara que j'avais pas mal grossi à Nancy, mais qu'autrement je paraissais bien. Nous cachâmes les chocolats dans les boîtes de pansements et les montres dans les bandages autour de la tête de Korzakoff que nous refîmes en prenant soin de son confort. Nous redémarrâmes. Nous savions que les gardes du poste frontière d'Arracourt avaient changé une heure auparavant. Nous pouvions dire que nous ramenions un malade provenant de l'hôpital de Nancy. L'après-midi était avancé, lorsque nous fûmes en vue des cimetières militaires d'Arracourt. Un ciel d'été violet et vert comme une prune pas encore mûre baignait la scène entière d'une gentille lumière du soir. Plusieurs véhicules étaient arrêtés en avant de nous au poste de garde, un camion de bière, un camion de foin et une automobile d'officier. Le visage rempli d'une brutalité d'élite, deux SS sanglés dans leurs uniformes noirs et leurs hautes bottes sortaient les sièges de l'automobile de l'officier. Celui-ci, un lieutenant aux cheveux gris était penché, appuyé contre son auto. Il mordillait sa moustache grise et sa mince lèvre supérieure.

Deux douaniers en vert sondaient avec leurs baïonnettes le foin du camion. Deux autres faisaient rouler des barriques de bière pour s'assurer que rien n'était caché dedans.

Pape et moi nous tenions près de notre ambulance. Je restai en arrière. Gonflé comme j'étais par les douze mètres de soie, je me sentais mal à l'aise. J'ajustai mon bandeau avec ses deux symboles : le symbole de l'assassin et le symbole du samaritain.

Les SS replacèrent les coussins sur les sièges de l'auto de l'officier et saluèrent. Une fois assis sur son siège, le lieutenant murmura malicieusement :

— Hoffentlich schenken die Herren den anderen Wagen ebensoviel Beachtung.

(*J'espère que les gentlemen seront aussi attentifs en fouillant les autres véhicules.*)

Je sentis comme si l'on m'avait frappé le plexus solaire. Mon cœur me sautait dans la gorge et me coupait le souffle.

Les deux SS vinrent à nous. L'un était petit et d'allure particulièrement vulgaire. Toute sa personne respirait le plébéien : tête carrée, dents proéminentes, front plat, grosses lèvres. Il portait une réplique exacte de la moustache du Führer. Le second, plus gros et grand et avec une moustache blond roux, portait une paire de lunettes qui avait dû être choisie pour atténuer la brutalité naturelle de ses traits, mais qui en réalité la rehaussait.

Pape présenta notre laissez-passer. Le petit SS ouvrit la porte de l'ambulance.

— Was ist das ? *fragte Er. (Qu'est-ce ? demanda-t-il.)*

Il pointait notre blessé du doigt. Pape répondit :

— Gefangener. Wir haben ihn aus dem Lazarett geholt. (*Un prisonnier. Nous le ramenons de l'hôpital.*)

— Kann der Kerl nicht laufen ? (*Peut-il marcher ?*)

Durant ce temps, le plus gros était occupé avec le capot de l'ambulance.

— Nein, *sagte der Wärter, Kopfschuss. (Non, dit notre gardien. Blessé à la tête)*

Le petit homme à moustache de prophète me pointa du doigt :

— Und der da ? (*Et celui-là ?*)

— Der Krankenwärter. (*Notre infirmier.*)

S'avançant vers moi, le petit homme m'examina de la tête au pied.

Après quoi, il me cria :

— Heb den Kranken heraus ! (*Sors ton malade !*)

Je ne bougeai pas. Je savais que nous serions perdus si nous sortions Korzakoff de l'ambulance. Pape, pâle comme un fantôme, se tenait derrière le SS. Les douaniers en vert en avaient fini avec le camion de foin. Ils se rapprochèrent de nous.

— Wollen Sie mir bitte helfen ? *sagte ich. Allein schaffe ich es nicht. (S'il vous plaît, voulez-vous m'aider ? dis-je. Je ne peux soulever la civière tout seul.)*

J'avais parlé en parfait allemand. Le petit homme était interloqué :

— Von wo bist du ? *fragte er. (D'où es-tu ? me demanda-t-il.)*

— Ich habe zwanzig Jahre in Bern gelebt. (*J'ai vécu vingt ans à Berne.*)

Le petit SS à la moustache magique entra dans l'ambulance et se posta au bout de la civière. Tout ce que je pus faire fut un geste désespéré, je le questionnai :

— Sie sind aus München ? (*Vous êtes de Munich ?*)

Il se pencha sur la civière, mais se releva :

— Woher weisst du das ? (*Comment sais-tu cela ?*)

— Nach der Ausprache. Ich kenne München. Ich war einmal am französischen

Konsulat in München. Herrliche Stadt, München. Das Bier... und das Maximilianeum... und die Pinakothek... (*Par votre prononciation. Je connais Munich. J'ai travaillé au Consulat français de Munich. Magnifique ville, Munich. La bière... et le Maximilianeum... et la pinacothèque...*)

Je cherchais en moi tout ce que je savais de Munich.

Le petit homme sauta en bas de l'ambulance et m'offrit une cigarette. Enfin, je pus rejoindre René et l'Autrichien claqua la porte :

— Weiterfahren ! (*Partez !*)

Le moteur démarra et je retournai en captivité. J'étais aussi heureux que si j'avais recouvré ma liberté.

Ma vie changea complètement. Dans l'espace d'une semaine, je rapportai de Nancy toutes sortes d'objets possibles et impossibles. Je ne pouvais passer par le poste d'Arricourt à chaque fois. Souvent, je quittais l'ambulance à un endroit proche de la frontière et j'allais à travers bois. À deux reprises, je dus me cacher dans le cimetière à cause des patrouilles. J'étais conscient du grotesque de la situation. Mon gardien allemand m'accompagnait tandis que nous nous cachions des SS tous les deux à plat ventre derrière une tombe de soldat de la Grande Guerre. Mon gardien était au moins aussi embarrassé que moi, mais quelques mètres de soie, une bouteille de champagne ou une robe de femme, cela était plus important que la solidarité nationale.

Les boutiques de Nancy et de Sarrebourg, qu'aucune autorité militaire n'avait contraintes de livrer leurs trésors, s'ouvraient d'elles-mêmes devant moi. Chaque jour, j'étais capable de recueillir assez de nourriture pour dix ou vingt de mes camarades. En tant que chef d'un groupe grandissant de contrebandiers, l'entrée en contact avec la population civile m'était devenue possible. Le Dr Schmidt me demanda de collaborer à son nouveau manuel scolaire réfutant la culpabilité de la guerre et célébrant ses bienfaits. Le capitaine Brühl discuta de politique avec moi. Il se déclara ravi de ma franchise quand je lui dis qu'en tant que Français d'extrême droite je n'aimais pas l'Allemagne, mais que je préférais Hitler à Blum. Le capitaine Kohlrusch m'informa que j'aurais du « travail intéressant » quand je serais libéré, peut-être même avant.

La semaine suivante, il était annoncé au rassemblement que le sergent Maurice Pionnier du 331^e d'infanterie était nommé « commandant français responsable du camp » en remplacement du Dr Schneider. Je fus transféré de mon dortoir de l'atelier numéro 3. À ce moment-là, l'infirmerie avait été réorganisée dans le seul vrai bâtiment dans la section des prisonniers. Les vingt-huit docteurs français du camp de Dieuze y logeaient à trois ou quatre par chambre. J'eus

une petite chambre personnelle. J'obtins pour les docteurs la permission de cuisiner dans leur propre cuisine et pour les malades qu'ils reçoivent plus de nourriture. On m'ouvrit un bureau à côté de ma chambre. Je recevais les listes complètes des prisonniers et mon travail était de les mettre en ordre et de les copier. Un médecin français qui avait deux uniformes m'en céda un contre une bouteille de Pernod. Je le débarrassai de ses insignes. Le médecin-chef français Félix Mauvoisin, un médecin parisien d'origine basque, qui, cela dit incidemment, avait traité Maurice Chevalier, m'invita à manger à la table des officiers.

Alfred était à la fois heureux et soucieux. Sa situation s'était améliorée avec la mienne.

Je l'avais fait admettre à l'infirmerie sous un prétexte absurde. Il dormait maintenant comme moi-même dans un lit. Il n'avait certes ni matelas ni oreiller, ni draps, mais il avait une paille bien bourrée, une couverture et un toit au-dessus de sa tête. Alfred se tourmentait parce qu'il était sûr que ma véritable identité serait bientôt découverte du fait que j'étais devenu le plus visible des vingt-deux mille prisonniers. Il me dit :

— De la façon dont tu as berné les Allemands, d'autres t'accompagneront à Dachau, si tu es découvert. Le capitaine Brühl y aura droit aussi. Je haussai les épaules. Il était trop tard pour revenir en arrière.

Une épidémie inévitable survint parmi les « Noirs », c'est-à-dire les Noirs et les Arabes. Ils avaient été isolés dès le premier jour : pas de Nègres parmi les Blancs ! Ils n'occupaient qu'un seul grand garage, le pire du camp. Presque deux mille « Noirs » y étaient entassés gardés sur des rations réduites et pas de paille. Les trous de la toiture n'étaient pas réparés et quand il pleuvait les « Noirs » dormaient dans des flaques d'eau. Ils étaient traités comme des sous humains de sous humains, les Français étant traités de façon sous humaine. Le pire n'était pas le garage ni le sommeil ni la nourriture. Le pire était la clôture.

Autour de l'atelier 8-A, le baraquement des Noirs, une clôture avait été installée à hauteur d'homme avec du barbelé au sommet. L'espace de quatre mètres entre le garage et la clôture était le seul endroit leur permettant de marcher. La seule grille de cette cage à singes était cadencée et seuls les gardiens en avaient la clé. Les latrines des Noirs étaient situées dans les quatre mètres entourant le garage. La nourriture était fournie à travers la grille trois fois par jour. C'était comme nourrir des animaux. Bien sûr, les Noirs ne recevaient aucun savon : le capitaine Kohlrusch répétait lors des rassemblements qu'étant naturellement noirs, ils n'en avaient pas besoin et quand il le criait, il s'attendait à des rires et des applaudissements.

Dans le « village nègre » comme disaient spirituellement les soldats allemands, la bousculade était continuelle. Ils la photographiaient à longueur de jour avec des appareils que les prisonniers identifiaient la plupart du temps comme les leurs. Toutes les postures possibles et impossibles étaient recherchées, mais la plus populaire était celle des « Noirs aux latrines » qui était devenue le sujet favori de cet art néo-allemand. Les meilleures photos étaient envoyées aux journaux allemands. Le caporal Ciarnelly, un gars facétieux de Fürth qui ressemblait à un poisson pas lavé me montra fièrement sa collection de photos hautement réalistes de derrières noirs et il me demanda si c'était avec cela que les Français avaient désiré sauver la culture mondiale de la menace allemande. Ce n'était pas seulement les Allemands qui regardaient par-dessus la barrière. Les prisonniers français passaient une bonne partie de leur temps libre de la même façon. Ils se tenaient à la grille comme des enfants au zoo. Je ne sais pas à quoi ils pensaient. Peut-être se consolaient-ils en voyant que la misère avait des degrés.

De temps à autre, un Noir était extrait du village et conduit au bâtiment administratif. Alors, j'étais obligé d'assister comme interprète. Au réfectoire se donnèrent des cours sur la race noire et son infériorité. Dans son rôle de professeur, le capitaine Kohlrusch affirma que les deux disgrâces des derniers siècles étaient la libération des esclaves et l'émancipation des Juifs. Il assura que les Allemands étaient en droit d'avoir des esclaves et qu'ils en auraient. Les soldats applaudirent. Un Noir placé sur une estrade dans l'intérêt de la démonstration crut que les applaudissements lui étaient destinés. Le capitaine expliqua les caractéristiques raciales des Noirs. Il prit dans ses mains la tête du « sujet » et la fit tourner comme un globe terrestre de sorte qu'elle fût vue de tous côtés. Tirant le Noir par l'oreille à travers le hall, il en dit quelque chose. Après le cours, je dus ramener le « sujet » à l'atelier numéro 8-A.

À cause de la promiscuité et de la malpropreté, la gale, maladie contagieuse, se répandit parmi les Noirs. Le premier signe était que la peau pelait entre les doigts, puis le corps entier se couvrait d'une éruption cutanée prurigineuse. Les démangeaisons devenaient intolérables la nuit et on entendait alors à travers tout le camp les hurlements des Noirs.

De-ci de-là, les sentinelles sur les toits créaient un moment de silence en tirant quelques coups de feu. Peu après les gémissements et les cris recommençaient. Deux ou trois jours venaient de passer quand je m'éveillai une nuit. Responsable de notre infirmerie, le sergent Paul Daxer de Stuttgart était debout près de mon lit. Il me dit de venir, car nous avions tout un « bordel » dehors. Je m'habillai en hâte et je le suivis. Dans le minuscule jardin de fleurs

entre l'infirmerie et le mur du camp, dix ou douze personnes étaient rassemblées. Les faisceaux de trois ou quatre torches électriques voletaient à travers l'herbe. Dans le milieu du jardin se trouvait un homme la tête écrasée : un Noir.

Je restai démuni quelques minutes à regarder le « bordel ». Les torches électriques éclairaient les grands yeux ouverts du Nègre qui semblait blanc dans la lumière crue. Un buisson de roses fraîchement plantées avait été saccagé. Deux doigts flasques pendaient de la main du Nègre. Le pas monotone du garde le long du mur était audible. La tragédie ne fut pas difficile à reconstituer.

Le malheureux avait franchi la clôture de quelque façon. Il avait traversé la cour en courant en zigzags pour éviter les faisceaux des réflecteurs. Il ne voulait pas par là sauver sa vie, mais plutôt choisir sa mort. Il avait couru jusqu'à l'infirmerie, le seul bâtiment de quatre étages du camp. La porte était ouverte. Il avait grimpé doucement les marches afin de ne réveiller personne. Il avait trouvé dans le corridor une fenêtre ouverte ou bien il l'avait ouverte et, après s'être hissé sur le rebord, il avait sauté dans le vide. Il avait été chanceux : sa tête avait heurté une roche et il n'avait pas dû souffrir.

Je fis amener l'homme à la salle du docteur Mauvoisin. Je ne pouvais rien faire d'autre. Je couvris son crâne défoncé de papier journal et je retournai au lit. Il était trois heures du matin. Le camp était endormi.

Cependant, dans les branches des vieux cerisiers, les oiseaux commencèrent à pépier.

Le jour venu, le Dr Schmidt nous dit que seuls les sous humains noirs pouvaient fuir aussi ignominieusement les devoirs.

Mais alors qu'un orage menaçant couvrait le ciel, tout devint incompréhensible tout d'un coup. Des prisonniers blancs furent accusés d'avoir poussé le Noir dans la mort et par conséquent nous allions être privés pendant trois jours de la soupe du midi et cette soupe allait être offerte aux « pauvres camarades de l'infortunée victime ».

Le premier des trois jours de privation, la chose la plus surprenante survint. Le capitaine Brühl apparut dans mon bureau. Sans une explication, il m'instruisit de recourir vingt ou trente hommes pour ôter la clôture du village nègre et de dire aux Noirs que ceux non affligés par la gale pourraient assister aux rassemblements. Les malades seraient bientôt dirigés sur un hôpital et dans l'après-midi deux cents chemises seraient distribuées. Il me dit qu'il me tenait personnellement responsable qu'aucune de ces chemises n'échouât entre les mains des Blancs et qu'elles fussent réparties équitablement parmi les Noirs.

Le capitaine et ses bottes bruyantes quittèrent mon bureau.

Une heure plus tard, il me fit chercher. Assis dans son fauteuil en peluche, il me dit que le soldat noir serait enterré le soir même dans un cimetière de Dieuze. Il me demanda s'il fallait le faire accompagner par ses camarades blancs ou noirs. Je restai sans voix, ne sachant que répondre. Il décida que ce serait plus plaisant pour ses camarades noirs.

Il regarda par la fenêtre et inquiet comme à l'occasion d'une sortie en skis avec son frère, il se déclara malheureux que le temps fût si mauvais. Il ajouta que je devais désigner une vingtaine de porteurs noirs en leur parlant bien gentiment. J'assisterais en tant que représentant des Français et de son côté il enverrait une garde d'honneur.

Tout devenait de plus en plus mystérieux.

Tard le soir, quatre soldats noirs mirent le cadavre dans un cercueil grossièrement taillé à la hache et fait de bois de couleur chêne. Le mort y ressemblait à une poupée noire dans une auge. Le couvercle cloué, sans dire un mot quatre soldats noirs hissèrent le cercueil sur leurs épaules. Il avait plu tout le jour. Et soudain, il se mit à faire froid, du froid qui peut sévir au milieu de l'été au nord de la Lorraine. Le ciel était désespérément sombre. Une brume descendit, mince, mais opaque.

Quatre Noirs portaient le cercueil à la tête de la procession. Suivaient vingt de leurs camarades, marchant quatre de front et derrière, le lieutenant Brandt, l'assistant interprète Beer, Sarrois du deuxième corps de pionniers ; le sergent Werner Pape et moi fermions la marche.

À côté de nous, faisant office de gardiens et de garde d'honneur, dix soldats allemands commandés par un sergent nous accompagnaient.

Chaque fois que nous dépassions une sentinelle, elle présentait les armes et les Noirs terrifiés regardaient autour d'eux.

Le beau petit cimetière était entouré d'un mur bas. Une tombe avait été creusée pour Ali Ben Ali près du mur à côté du caveau de famille d'un bourgeois de Dieuze. Deux photographies dans des cadres dorés ovales étaient fixées au marbre blanc du caveau. L'une montrait un homme avec un collet et une moustache hérissée, l'autre une femme avec les cheveux peignés haut et des rubans de soie autour du cou. Ali Ben Ali n'aurait pas de pierre tombale en marbre. Je me rappelai que je devais écrire à sa femme.

Le cercueil une fois descendu dans la terre, tous les Noirs se jetèrent sur le sol. Le lieutenant Brandt, avec sa tête commune de blond, se tenait à la tête de la tombe, les soldats allemands répartis à chacun de ses côtés. Il parla, s'interrompant souvent, car il n'était pas un bon orateur. Son discours

allemand était simple : « Ali Ben Ali est mort, il est mort et nous sommes ici pour l'escorter dans son dernier voyage (Pause.) Ali Ben Ali était un soldat. Nous sommes tous des soldats. Un soldat ne peut manquer d'en honorer un autre. Le soldat allemand (Pause) ne privera pas ce soldat mort de l'honneur qui lui est dû. Nous sommes venus pour enterrer le soldat Ali Ben Ali dans l'honneur. Il nous a combattus, nous les soldats allemands en tant que soldat. C'est pourquoi nous lui accordons les derniers honneurs. Ali Ben Ali est mort. » Il fit une nouvelle pause, pesant s'il devait encore parler. Peut-être voulait-il nous convaincre qu'Ali Ben Ali était bien mort et que le soldat allemand ne lui lésinerait pas les honneurs. Il arrêta alors, impatient comme un mauvais orateur arrivé au bout de lui-même. Il commanda « Feuer » si brusquement que le sergent dut transmettre l'ordre. Les soldats tirèrent une salve. Les Noirs n'avaient rien compris du discours du lieutenant. Couchés sur le sol humide et tournés vers La Mecque, ils priaient. Le soleil mourant était déjà descendu depuis longtemps derrière le clocher de l'église. Il ne restait plus qu'une faible lueur jaune derrière les nuages noirs de pluie. Les chants des Noirs résonnaient comme un murmure monotone. Ici et là, l'un d'eux criait le nom d'Allah le tout puissant. À genoux ou couchés sur le sol ils semblaient diriger leur prière vers la terre plutôt que vers le paradis.

J'étais debout à côté de Werner Pape. Le petit homme aux grosses hanches de fille solide et au visage innocent de chérubin regardait les Noirs prier avec l'intérêt de l'enfant d'école écoutant des histoires d'Indiens. Je ne bougeai pas durant que la terre fut pelletée dans la tombe. Je regardais au-delà du mur du cimetière le crépuscule froid de l'été. La cloche de l'église se mit à sonner alors que les Noirs étaient assis toujours à prier.

Rentré au camp, j'appris avec un étonnement de plus en plus grand que le commandant du camp avait réservé vingt portions de fromages ersatz pour les vingt amis du mort. Je reçus l'ordre de former une corvée pour leur apporter le cadeau depuis la cuisine.

Alors que je traversais la cour vide avec Pape, je ne pus plus maîtriser ma curiosité. Je lui demandai ce qui avait bien pu se passer, comment expliquer le changement incompréhensible. Pape rit avec contentement et me déballa l'histoire avec la satisfaction d'un joueur dont les cartes sont si bonnes qu'il ne peut perdre même s'il les montre : l'Allemagne désirait avoir des esclaves satisfaits, des esclaves qui aimeraient leur maître. La veille, un ordre était parvenu du Haut Commandement. L'Allemagne voulait développer une politique coloniale.

Voilà pourquoi Ali Ben Ali avait eu droit à une salve d'honneur sur sa tombe.

Avec le médecin-chef français, le docteur Mauvoisin, j'allai rencontrer le médecin-chef allemand. Le capitaine Félix Mauvoisin voulait créer une aile isolée dans l'infirmierie pour les galeux.

— Im Lazarett der Weissen ? *fragte Dr Frank. (Dans l'infirmierie des Blancs ? demanda le docteur Frank.)*

— Selbstverständlich. (Naturellement.)

Le docteur Frank objecta :

— Ich hoffe, dass jeder weisse Franzose ablehnen würde. (*J'espère qu'aucun Blanc français n'acceptera.*)

Mauvoisin lui demanda de permettre à un médecin et deux infirmiers français de dormir avec les galeux. :

— Darf ich einen meiner Ärzten und zwei Pfleger bestimmen, bei den Kranken zu schlafen ? *fragte Mauvoisin.*

Frank hésita, puis finit par accepter :

— Wenn Sie Lust haben... Das IST mir gleichgültig. (*Si vous en avez envie... Ça m'est égal.*)

Les vingt-huit médecins français se portèrent volontaires. Le choix du docteur Mauvoisin se fixa sur les deux plus jeunes, le docteur Petit de Lyon et le docteur Vigneron de Toulouse. Je les accompagnai. Je dus installer les deux docteurs et isoler les galeux.

Un après-midi étouffant de chaleur, le Dr Schmidt m'invita à prendre le thé.

Le thé était plus exactement un ersatz limonade.

Nous discutâmes politique. J'essayais d'en savoir plus sur l'offensive allemande contre l'Angleterre. Il m'expliqua où en était la situation :

— Sie wissen dass der Nürnberger Parteitag diesmal für den September angesetzt ist. *Er holt eine Zeitung hervor und gibt sie mir. Mit Riesenlettern ist der Partetagi des Friedens für den 9. September angekündigt. Das bedeute, fährt Dr Schmidt fort, dass wir bis zum 9. September England auf die Knie gezwungen haben. Er bemerkt mein Staunen. Wenn der Führer erklärt, dass der Parteitag des Friedens am 9. September eröffnet wird, so findet er am 9. September statt. Und wenn wir die Offensive erst am 7. September beginnen sollten, so dürfen Sie sicher sein, dass der Führer England in zwei Tagen erledigt. (Vous savez que le congrès du Parti à Nuremberg doit se tenir le 9 septembre. Il extirpa un journal et le poussa devant moi. Des titres géants proclamaient que le congrès du Parti pour la paix se tiendrait le 9 septembre. Cela signifie que nous aurons défait l'Angleterre à cette date. Il remarqua mon étonnement. Et même si nous ne lançons pas notre offensive avant le 7 septembre, soyez certain que le Führer mettra l'Angleterre à genoux en deux jours.)*

Comme à chaque entretien, le Dr Schmidt passa au monologue :

— Das ist eben das Grossartige, dass der Führer niemand zu fragen hat und niemand von seinen Entschlüssen vorzeitig in Kenntnis setzt. Nicht einmal der Generalstab weiss, wann zur Offensive angetreten wird. Allein der Führer weiss es. (*La chose la plus merveilleuse de la part du Führer est qu'il se fie à son seul avis et qu'il n'avise aucun de ses généraux de sa décision avant d'avoir bien lancé l'offensive. Seul le Führer sait.*)

— Und wenn Ihren Führer ein Unglück zustossen sollte... ? *wage ich zu fragen.* (*Et que se passerait-il s'il arrivait quelque chose à votre Führer ? m'aventurai-je à demander.*)

Le Dr Schmidt me dévisagea étonné par-dessus les verres sans monture de son pince-nez. Ses yeux ronds inexpressifs s'étaient chargés de stupéfaction. Je sentis qu'il ne pouvait comprendre le sens de ma question. Que quelque chose puisse arriver au Führer ? Cet étranger ne sait-il donc pas que le Führer est immortel ?

Un caporal entra alors que nous étions à parler. Le sergent instructeur demandait au Dr Schmidt de venir au poste de police. Un Français ne cessait pas de parler et il ne comprenait pas ce qu'il disait. Le Dr Schmidt se leva, mit de l'ordre dans sa tunique, resserra son col avec le geste de l'officier prussien, glissant l'index entre le collet et le cou et en tenant le menton élevé. Il me demanda de l'accompagner.

— Jawohl, Herr Oberleutnant.

Nous traversâmes la cour. Les soldats que nous dépassions bondissaient pour saluer en prenant le garde-à-vous. Certains d'entre eux jouaient au football devant leurs logis. Nous étions un dimanche, quoique rien ne différenciât le dimanche des autres jours dans le camp. Un des joueurs s'approcha et indiqua le nombre de joueurs. La démarche du Dr Schmidt se fit de plus en plus militaire. À l'extérieur, après la célébration à l'église le matin, la petite ville devenait silencieuse. L'après-midi était réservé aux visites, aux excursions dans les villages voisins.

J'avais déjà entendu vaguement parler du poste de police, mais toujours sans détails. Le Dr Schmidt connaissait le chemin. Il entra dans le bâtiment administratif à trois étages, anciennement l'hôpital Buttini et descendit l'escalier de la cave. Le caporal courait devant nous. En bas, il frappa à une porte de fer. Une voix étouffée sortit de l'intérieur demandant le mot de passe.

— Brabant !

La porte s'ouvrit. Le soldat qui était à l'intérieur se présenta comme étant le caporal Kessler de la première compagnie et annonça qu'il avait en détention

dix-sept prisonniers. Le Dr Schmidt remercia, la main au képi. Même son merci sonnait comme un commandement.

Mes yeux prirent du temps à s'accommoder à l'éclairage fourni par une lampe à l'huile placée au mur. L'air était dense à couper au couteau. Je finis par discerner le visage du caporal Kessler. Je discernais une masse confuse sur le plancher, un homme était couché replié au sol. J'avais l'impression qu'on aurait eu une vue plus claire sans la lampe dont la lumière lamentable ressemblait à une vapeur enfumée opaque. Comme pour s'excuser, Kessler dit que l'homme venait juste de s'arrêter de crier et, après avoir enjambé deux ou trois corps de prisonniers, il donna un coup de pied à la masse qui devait être un homme. Pourquoi ce chien ne criait-il plus ? Le chien leva la tête. Son visage couvert d'ecchymoses était si défiguré que seuls ses yeux me rappelaient quelque chose d'humain. Du sang coagulé noir collait à ses cheveux.

En lui donnant d'autres coups de ses bottes cirées noires, le caporal demanda à nouveau au sale chien de parler.

— Je veux mourir, *soupira le prisonnier.*

Le Dr Schmidt me demanda :

— Was sagt er ? (*Que dit-il ?*)

— Er will sterben. (*Il veut mourir.*)

Le Dr Schmidt était dans l'embarras. Il ne savait pas bien pourquoi on était venu le chercher et peut-être il regrettait de m'avoir amené. Je me demandais s'il aurait aimé introduire les mêmes méthodes dans son lycée de jeunes filles. Il finit par demander pourquoi le prisonnier était là. Le caporal alla à une petite table de bois contre le long du mur à côté de la lampe à l'huile. Il ouvrit un tiroir grinçant et en sortit une longue chaîne métallique qui selon lui avait été trouvée sur le prisonnier.

Le Dr Schmidt prit la chaîne et se tourna vers moi, me demandant si je savais son utilisation.

— Nein.

— Dies ist ein Stück deutscher Flugzeugtriebwerk. (*C'est une pièce de moteur d'avion allemand.*)

Je regardai les yeux du Dr Schmidt. Ils étaient injectés de sang. Les veines de son front saillaient. La transformation de son visage était effrayante. Le professeur commençait à ressembler au geôlier. Il se tourna vers le prisonnier et rugit :

— Hast du ein deutscher Soldat getötet ? (*As-tu tué un soldat allemand ?*)

Le prisonnier ne faisait que répéter qu'il voulait mourir. Finalement, Schmidt me demanda de l'interroger. Je m'informai auprès du malheureux.

— Où as-tu trouvé la chaîne ?

Les yeux de l'homme me regardèrent comme si j'étais le dispensateur de vie et de mort. Il essaya de se lever, mais il s'écroula en disant encore « Je veux mourir ».

Je me penchai sur lui, presque assis sur un autre prisonnier et je lui dis :

— Dis quelque chose.

— Ils m'ont battu toute la journée.

Il parlait faiblement et s'accrochait convulsivement à mon bras. Aucun flot de sang ne pouvait paraître plus affreux que le sang coagulé poissant ses cheveux bruns. Il ajouta encore plus faiblement :

— Aujourd'hui, ils m'ont fait lécher leurs bottes.

Il était secoué de soupirs. Avez-vous honte, pauvre camarade, pensai-je ? Non, vous n'avez pas à avoir honte.

Les Allemands, le lieutenant Dr Schmidt, le caporal Kessler et le caporal qui nous avait amenés se tenaient au-dessus de moi, les bras pliés.

Schmidt demanda impatiemment ce que l'homme avait dit. Je lui contai que le coupable m'avait avoué qu'un camarade lui avait offert la chaîne en « souvenir » et qu'il ne savait pas à quoi elle pouvait servir.

En guise de souvenir, Kessler donna encore au prisonnier un coup de botte dans l'estomac. Je trouvai terrible de ne pas avoir reçu ce coup qui me revenait.

Le Dr Schmidt ne dit rien. Il sortit un cigare neuf. S'empressant pour tendre l'allumette, les deux caporaux se cognèrent la tête. Le Docteur Schmidt remercia :

— Danke.

Son sourire était aussi raffiné que celui d'un marquis. Visiblement mourant d'ennui, il regarda autour de lui et il s'enquit :

— Der Gefangene ist hier seit wie vielen Tagen ? (*Depuis combien de jours le prisonnier est-il ici ?*)

— Zehn Tage, Herr Oberleutnant. (*Depuis dix jours, mon lieutenant.*)

— Welche Nahrung ? (*Quelle nourriture ?*)

— Normale Ration einen Tag auf vier. Brot und Wasser, den Rest der Zeit. (*Ration normale un jour sur quatre. Pain et eau pour le reste du temps.*)

— Gut.

Le commandant en exercice du camp fit le tour de la pièce, écrasant presque la tête d'un prisonnier au passage.

— Und jener, was hat er gemacht ? (*Et celui-là, qu'a-t-il fait ?*)

— Er ging an die Latrine in der Nacht. (*Il était allé aux latrines la nuit.*)

Le Dr Schmidt s'étonna d'un tel manque de contrôle de soi. Il tira un petit coup sur son cigare. La pièce était si petite qu'il me semblait ne plus y avoir d'autres prisonniers. Pourtant, ils étaient là couchés au sol. Sans une couverture, ils se serraient les uns contre les autres quand nous passions parmi eux.

— Und dieser Mann, hier ? (*Et cet homme, ici ?*)

— Er versucht, einen Brief an der Aussenseite. (*Il a tenté de passer une lettre à l'extérieur*)

— Und... ?

Il avait oublié de saluer le sergent instructeur Havlack.

— Und... ?

Les traits du Dr Schmidt s'allumèrent lorsqu'il reconnut son client qui s'était présenté au rassemblement les mains dans les poches. Kessler lui livra au client un bon coup de botte pour son impertinence.

— Und... ?

Le client du capitaine Kohlrusch était un Juif allemand naturalisé français. Belle racaille que ces Juifs que les Français naturalisaient. Avec ce genre de chose, ils étaient mûrs pour perdre la guerre.

J'étais heureux que les Allemands ne s'attendent jamais à une réplique.

Avant d'atteindre la porte pour sortir, le Dr Schmidt repéra encore un client. Celui-là avait volé un pain à un camarade et il devait sortir le lendemain. Le Dr Schmidt pouvait endurer n'importe quoi, sauf un voleur de pain. Après avoir pris une grosse bouffée de son cigare, il le punit d'une semaine de cachot de plus.

Le caporal claqua les talons et le Dr Schmidt sortit avec le maximum d'effet théâtral. Dans l'escalier, il me dit que ce qui comptait, c'était la camaraderie et que les prisonniers devaient remercier les Allemands qui leur enseignaient le bon comportement humain. Nous arrivâmes dans la cour. La lumière était si vive que je dus froncer les yeux. Des prisonniers s'occupaient dans le jardin en face du bâtiment administratif. Un grand silence des dimanches enveloppait le camp. J'avais la sensation de marcher après un film d'horreur dans une ville endormie.

J'eus droit alors à un cours d'éducation morale du Dr Schmidt, principal d'école. Quand le Führer avait pris le pouvoir, tous les Allemands n'étaient pas des nationaux socialistes. Plein de démocrates, de bolcheviques et toutes sortes de ratés souillaient le pays. Après avoir été bouclés dans les camps de concentration un an ou deux, ils en étaient tous sortis bons nationaux socialistes. C'était un miracle pédagogique.

Après un an ou deux d'une telle éducation, les Français sauront ce qui est bon pour eux. Personne n'est parfait. Nous devons tous être éduqués. Le Führer a éduqué les Allemands et maintenant les Français allaient l'être. Il ne fallait pas s'inquiéter.

Je ne m'inquiétais pas, j'avais confiance dans les efforts éducatifs allemands. Le matin suivant, lors du rassemblement, le capitaine Brühl annonça qu'à midi les prisonniers se verraient offrir à titre de régal exceptionnel une radiodiffusion provenant de Londres. Il ajouta que l'Allemagne n'avait aucun intérêt à cacher certaines émissions de Londres, car tout au contraire celles-ci éclairaient sur la vraie nature du peuple anglais. J'étais curieux d'entendre radio Londres et, même si à cause de toutes mes responsabilités, j'étais excusé de tous les rassemblements qui ne requéraient pas mes services d'interprète, j'allai donc ce jour-là à douze heures précises dans la cour d'exercice pour écouter l'émission britannique dont les Allemands entendaient se servir pour leur propagande. Entendrais-je réellement la voix de la Grande-Bretagne ? Mes doutes disparurent quand les plus anglaises de toutes les voix sortirent du haut-parleur :

— « The Jews, persecuted by Germany and expelled from virtually every other European country, have turned to Britain for assistance. After long negotiations with the "Jewish World Congress" and the "Jewish Agency", King George has agreed to take world Jewry under his wing. On this eighteenth day of July 1940, King George VI of England will be crowned King of the Jews. In attendance will be leading Jewish personalities, delegates from the Churches and Churchill's cabinet, Queen Wilhelmina of Holland, King Haakon of Norway, the Grand Duchess of Luxembourg, the Secretary General of the League of Nations, and H.M. Haile Selassie, Emperor of Ethiopia. George VI will henceforth be known as King of all Britain and Jews. » (*Les Juifs, persécutés par les Allemands et chassés virtuellement de toutes les autres contrées européennes, se sont tournés vers l'Angleterre pour demander de l'aide. Après de longues négociations avec le congrès juif mondial et l'Agence Juive, le Roi George a accepté de mettre tous les Juifs sous son aile. En cette date du 18 juillet 1940, le Roi George VI d'Angleterre sera couronné roi des Juifs. Dans l'assistance seront présents : toutes les personnalités juives dominantes, les délégués des Églises et du cabinet de Churchill, la Reine Wilhelmine de Hollande, le Roi Haakon de Norvège, la Grande Duchesse du Luxembourg, le Secrétaire général de la Société des Nations, Sa Majesté Hailé Sélassié. Empereur d'Éthiopie. George VI sera de ce fait reconnu Roi de tous les Juifs et de tous les Anglais.*)

À mesure, un prisonnier traduisait les paroles en français. La date du jeudi 18

juillet 1940 et nous étions un lundi (le 2w2 ou 29 ?) laissait croire qu'il s'agissait d'un enregistrement frais et non d'un direct, mais c'est seulement par hasard que j'appris la véritable origine de l'émission. Ayant écouté durant une dizaine de minutes, j'avais décidé de faire meilleur emploi de mon temps. Le sergent Webke pour qui j'avais acheté huit mètres de soie m'avait accordé une faveur : l'accès cette après-midi-là à la salle des douches chaudes des Allemands située dans une annexe à l'arrière des cuisines. Je laissai la cour et les cérémonies juives de couronnement. Je traversai la cuisine déserte, y trouvai la clé que Webke avait laissée sur une table et entrai dans la salle de douches. J'étais seul pour jouir de la solitude et de l'avant-goût d'une averse chaude destinée à débarrasser mon corps de sa saleté.

En me déshabillant, j'entendis un air de marche français. Occupé par la préparation rituelle, je n'avais pas prêté attention au fait que la voix de la BBC m'avait suivi. Puisque la cuisine était dans la deuxième cour à bonne distance des haut-parleurs de la grande cour d'exercice, il était impossible que les mots de l'annonceur britannique aient pu porter si loin. Je n'eus conscience de la voix britannique que lors du bruissement de l'eau chaude. Je lâchai la chaîne commandant l'arrivée de l'eau et écoutai. La voix était assourdie, mais distincte. Elle ne sonnait plus comme une voix enregistrée, mais quelqu'un parlait directement dans la pièce voisine.

Je me déplaçai prudemment, me collant au mur humide des douches. Je savais qu'à côté se trouvaient deux ou trois pièces où s'entassaient usuellement toutes sortes de rebuts. Dans l'une de ces salles, d'impressionnantes mécaniques étaient utilisées pour toutes sortes de réparations. Je me souvins alors que ces mécaniques venaient justement d'être déplacées dans d'autres baraquements. À un des endroits du mur, la voix était particulièrement distincte et l'oreille collée contre le mur j'entendis quelqu'un tout près parler anglais. Je revins à ma douche et lors des jets d'eau chaude sur mon corps, je me représentai les vingt-deux mille hommes debout dans la cour d'exercice croyant naïvement écouter la voix de Londres. Le miracle pédagogique allemand était en marche.

Sur le moment, je n'eus pas d'autres détails sur cette curieuse émission radio. Plus tard, j'entendis dire que les camps de Nancy, Lunéville, Château-Salins avaient bénéficié du même programme, à des dates différentes bien sûr. On ne l'entendait pas à la radiodiffusion allemande, ce qui évitait tout désaveu de Londres, d'où la préférence d'envoyer le présentateur « anglais » de camp en camp, de salle dépotoir en salle dépotoir.

Le soir, je rendis visite à mon vieux baraquement pour constater quel avait été l'effet de l'émission « Radio Londres ». Jean, Denis, Paul et Alfred étaient en

train de souper, J'amenais un morceau de bœuf et je fus accueilli avec jubilation. Cinq ou six autres prisonniers se joignirent à nous. La conversation s'orienta vite sur l'émission radiophonique. Ce que j'entendis me déprima. À part Alfred, aucun n'avait de doute sur l'authenticité de l'émission et même les doutes d'Alfred n'étaient pas très solides. Ce soir-là, je réalisai que la propagande allemande n'était pas si lourdaude que ça et qu'au final ses effets sur deux millions de prisonniers seraient dévastateurs.

Je demandai à Alfred de venir marcher dans la cour avec moi. Je savais qu'il était trop dangereux de parler devant les autres. Je lui parlai de ma découverte.

Alfred prétendit qu'il avait d'emblée compris la supercherie.

— Faux, *disconvins-je*. Les Allemands agissent bien trop habilement. Nous devons admettre ce fait et en tirer la leçon. Nos geôliers l'ont facile, tu n'as qu'à regarder la foule qu'ils doivent manipuler.

Nous étions dans la cour à l'heure de la roulette. Des centaines d'hommes étaient attroupés autour des tables de roulettes faites de fil fer et de tôle, d'un « tapis » de cartes de jeux sales. Les croupiers criaient. Des corporations s'étaient formées. Un homme sur le toit d'une auto démantelée essayait de s'attirer une nouvelle clientèle.

Je parlai à Alfred :

— Jamais cause sacrée ne fut déposée en plus mauvaises mains. Cette Nation n'a jamais compris ni l'enjeu du combat, ni pourquoi elle devait le mener ni pourquoi elle ne devait pas le perdre. Ces hommes se posent une grande question : pourquoi sommes-nous là ? Ils ne savent pas pourquoi ils ont perdu la guerre. Ils n'ont pas compris qu'ils ont été trahis par leurs chefs, qu'ils ont été vendus par ceux en qui ils avaient confiance. Ils ont été maintenus complètement dans le noir. Et maintenant que les Allemands leur donnent une réponse, ils n'ont pas l'air de se soucier de savoir si elle est vraie ou fausse.

Je me rendis compte que je me parlais à moi-même. Alfred, fasciné par la roulette, ne m'écoutait plus :

— « Faites vos jeux, Messieurs ! » *criaient les croupiers*. « Les jeux sont faits, rien ne va plus ! »

— Oui, *précisai-je à Alfred ou plutôt à moi-même*, le jeu continue. Ce n'est pas sans arrière-pensée que les Allemands l'encouragent. Ils savent que ces jeux ont corrompu la France. Ils savent plus même : ils savent que ce n'est pas la faim, mais l'ennui qui amène les révoltes. Ils affaiblissent d'abord notre résistance physique, ensuite ils nous livrent une philosophie toute mâchée au lieu de nourriture. Qui gardera assez de force pour résister ?

Alfred, distrait, posa une question :

— Crois-tu que, parce que les Allemands les privent de nourriture, les Français vont se mettre à les aimer ?

— Non, mon ami. Mais tu ne sais pas comment sont les peuples. La brutalité sous toutes ses formes ne leur provoque pas le dégoût, mais plutôt l'admiration. Il est clair que les Allemands l'ont compris. Maintenant qu'ils ont gagné la guerre et que les Français admirent leur brutalité, ils pensent qu'ils peuvent être brutaux et manger tout leur soûl pendant que les autres crèveront de faim, qu'ils peuvent respirer à l'air libre tandis que les autres étouffent, qu'ils peuvent dormir avec les filles pendant que les autres se lamentent seuls dans les grabats des camps. En se demandant pourquoi il a perdu la guerre, le Français pense : « C'est parce que je n'avais pas de "Führer". Les Allemands ont gagné parce qu'ils avaient un Führer. Je veux être comme eux... et, quand un grand guignol passe en auto, crier "Heil Hitler !" Alors, je serai le geôlier et non le prisonnier ». Nos gardiens font leur propagande pour les chaînes avec lesquelles ils nous ont liés.

Alfred n'écoutait plus. Le chiffre neuf venait de sortir trois fois de suite sur la table proche de la Citroën démantibulée.

Ma situation dans le camp allait être sérieusement compromise. Chaque après-midi, sauf les quelques jours où je voyageais à Nancy avec un « patient » j'allais à Dieuze collecter des dons pour les prisonniers. La représentante de la Croix-Rouge à Dieuze était une vieille fille qui vivait dans la rue Clemenceau. Chaque fois, je devais la rencontrer pour la collecte. Le grand magasin « Sana » m'avait prêté un petit chariot à main avec une fermeture à clé pour transporter les précieux dons à nos prisonniers malades. Entre trois et quatre heures, les gens sortaient de leurs maisons sans étages pour donner quelque chose. Des fenêtres s'ouvraient. Des femmes et des filles apportaient des paniers fleuris pleins de fruits, de légumes, de fleurs de vin, tout ce qu'elles possédaient. À Dieuze en Lorraine, le cœur de la France demeurait vivant. De vieilles paysannes apportaient leurs œufs soigneusement cachés. Madame Klein, une gentille vieille femme avec un ruban de velours autour du cou qui possédait la papeterie-tabac sur la place principale nous fournissait en cigarettes et elle nous aurait livré avec joie tout son magasin. Madame Jäger, la propriétaire de la pâtisserie utilisait ses dernières réserves de farine pour cuire de la pâtisserie pour les prisonniers. Une petite vieille me surprit chaque jour avec un nouveau pot de confiture. Elle les avait gardées pour le retour de son petit fils, mais il avait été tué en Flandre.

Chaque jour, je poussais ma charrette à bras lourdement chargée dans la pente

douce montant au camp. Chaque nuit, le capitaine Mauvoisin, notre médecin-chef, distribuait des dons aux patients. Parmi les femmes de Dieuze m'apportant quotidiennement des dons se trouvait la femme du pharmacien. C'était un plaisir de regarder cette belle blonde. Quand j'arrivais avec ma voiturette, elle m'attendait sur les marches de la pharmacie et chaque fois elle me donnait les choses, dont les docteurs, Mauvoisin ou son assistant le docteur Laffont, avaient le besoin le plus urgent.

Mes excursions à Dieuze autorisées par le commandant du camp m'avaient rendu populaire parmi les soldats allemands. J'avais un laissez-passer disant que j'étais autorisé à faire des achats dans la ville de Dieuze, mais seulement si j'étais accompagné de soldats allemands. Pour chaque déplacement, je devais donc demander à un de mes gardiens de m'accompagner. Beaucoup me mendiaient pour être mon compagnon, car cela leur était une diversion bienvenue. Chaque jour, je prenais un nouveau gardien. Nous descendions à Dieuze en bavardant tranquillement. Au début, ces causeries me fatiguèrent beaucoup à cause de mes efforts pour prendre l'accent suisse, mais bientôt je m'accoutumai. Toutes nos expéditions suivaient le même scénario. Nous passions par l'église, nous traversions la place silencieuse de l'église, nous arrivions à la boutique du cordonnier. Le vieil homme se tenait devant son échoppe en fumant sa pipe. Il n'acceptait plus depuis longtemps de réparer des chaussures. De temps à autre, il nous donnait des clous qui étaient toujours utiles pour retaper nos misérables souliers militaires quand ils commençaient à se détériorer.

Dans la deuxième maison à droite, au-dessus de la crèmerie fermée, deux jeunes filles se tenaient à la fenêtre pleine de fleurs, l'une brune et l'autre blonde. Elles écartaient le rideau de la fenêtre et nous souriaient. Elles ne descendirent jamais de leur étage et je ne sais pas qui elles étaient. Tout ce qu'elles nous donnèrent fut leurs sourires.

La boulangère était assise devant sa boutique et elle berçait son enfant. La voiture d'enfant était bleu clair. Le pain n'était vendu que sur carte de tickets, mais quand nous arrivions, elle cessait de bercer son bébé, entraînait dans son magasin et nous apportait un pain blanc.

L'après-midi, la boucherie était fermée. Des cartes de tickets de viande avaient aussi été instaurées. Nous entrions par la porte arrière et j'avais de la viande pour la soupe des patients et mon garde recevait une saucisse.

Ensuite, nous allions chez madame Jäger. Sa pâtisserie avait été fermée par les Allemands dès l'occupation de Dieuze et les fenêtres étaient bouchées. Des hommes peuvent être obligés à transporter des pierres et vendre des pantalons,

mais personne ne peut être forcé à cuire de délicieuses tartes. Les tartes aux noix de madame Jäger étaient réputées dans toute la Lorraine. Elle avait un double menton, une poitrine généreuse et la voix masculine. À côté d'elle, les soldats allemands costauds avaient l'air de gringalets. Elle ne leur portait pas la moindre attention. Elle leur accordait seulement dans son arrière-cuisine de petites tartes avec un air de mépris.

Vers six heures, notre tournée était complétée. La chaleur était intolérable. Le clocher de l'église brillait comme de l'or dans le soleil. Nos pas résonnaient sur les dalles de pierre. Dans un portail, un chien aboyait. Si on avait pu ignorer les signes militaires prussiens présents sur une maison sur deux, on se serait cru dans une petite ville pacifique de la jolie Lorraine.

À six heures donc, nous allions au Café des Voyageurs dans la rue Bernard du Fort derrière la place principale. C'était un petit café possédé par une veuve qui le gérait avec l'aide de sa fille. La veuve était petite et gracieuse, la fille était grande et forte. Mais elles avaient un point commun : elles maintenaient admirablement à distance les soldats allemands. À longueur de journée, elles résistaient à leurs avances, à la fois sans hostilité et sans peur. À travers quoi ces héroïnes souriantes devaient passer est indescriptible. Elles souffraient silencieusement, car les Allemands regardaient Dieuze comme un territoire allemand désormais et pour toujours et jamais elles ne se plaignaient.

Sans aucune attitude théâtrale de vertu ou d'innocence insultée, elles repoussaient les menaces, les propositions, les gestes inconvenants et la flatterie. Un jour, un caporal allemand après avoir bu une bière de trop demanda à la veuve si sa fille était encore vierge. Je n'oublierai jamais la rougeur désemparée de la veuve quand elle répondit doucement en allemand : — Vous voyez, je ne suis qu'une veuve qui essaie d'éduquer honorablement ses enfants. J'ai toujours pris soin de ma fille. Mais maintenant, je n'ai plus à m'inquiéter. Je sais que ma fille préférerait mourir plutôt que de succomber à un Allemand.

Cela dit, elle se leva et alla chercher la bière du soldat.

À chaque soir à six heures et pour une demi-heure, nous nous arrêtions au Café des Voyageurs. Laisant la voiturette dehors, nous nous asseyions mon garde et moi aux tables du fond. La veuve allumait la radio et Stella venait à moi me demander comment était mon gardien du jour, s'il se comportait bien. Quand je répondais qu'il était très amical, elle lui apportait un verre de schnaps ou une bière. Un soir, plusieurs soldats allemands étaient assis au bar.

L'un d'entre eux était Walter Mechtel, étudiant en littérature de l'Université de Düsseldorf, un catholique de la vallée du Rhin. Mechtel, âgé juste de dix-

neuf ans était un jeune homme élancé, svelte avec une chevelure blonde et des yeux bleus : le type même de l'homme aryen selon Hitler. Je m'étais lié d'amitié avec lui un jour qu'il avait amené à des prisonniers des lettres de leurs femmes. Étant des Lorraines, elles avaient appris que leurs maris étaient au camp de Dieuze et elles étaient donc venues à Dieuze pour les contacter. Mechtel avait introduit en fraude dans le camp les lettres des épouses et même quelques colis, dont deux livres pour moi. Comme il vivait à l'infirmerie, il venait souvent me voir le soir et nous discussions des littératures française et allemande, des hommes et des femmes, de Dieu et de ses ennemis. Il était amoureux d'une fille de Dieuze, mais n'avait jamais déclaré sa flamme : il disait avec une naïveté touchante :

— Ich bin ihrer nicht würdig, da ich die deutsche Uniform trage. (*Je suis sans valeur pour elle, car je porte l'uniforme allemand.*)

La population de Dieuze l'appelait le « sergent gentil ».

Alors que je suivais le caporal Berger dans le café, Walter Mechtel vint à moi et ne tendit la main :

— Guten Abend, Pionnier ! (*Bonsoir, Pionnier !*)

— Guten Abend. Herr Unteroffizier ! (*Bonsoir, Sergent !*)

Sans réfléchir, je lui serrai la main. C'est seulement alors que je remarquai une paire d'yeux braquée sur moi. L'adjudant-chef Engel était assis à un des hauts tabourets du bar. Cet Engel, un personnage important du camp, sinon le plus important, était le chef des gardes. Petit homme blond de Nuremberg, ses deux dents proéminentes mordant dans sa lèvre inférieure, ses énormes oreilles avec des lobes ressemblant à d'épaisses saucisses roses, faisaient penser au zoo au premier regard. Quand les yeux d'Engel croisèrent les miens, je réalisai ce qui venait d'arriver : Mechtel m'avait serré la main. Il était interdit aux soldats allemands de serrer les mains des prisonniers français sous peine de diverses punitions. J'aurais dû ne pas répondre au geste de Mechtel. Mais qu'est-ce qui lui avait pris de me tendre la main en public ?

Engel ne dit rien. Il continua de m'observer de ses yeux d'ivrogne cerclés de rouge. Il bougea de son tabouret de bar. Ses bottes grincèrent contre le zinc. Il parut en danger de tomber. J'étais assis à table avec le caporal Berger, un gars aussi énorme qu'un ours. Stella nous apporta deux bières, une pour chacun. Nous restions silencieux. Mais ce soir-là, tout conspira contre moi. Nous étions assis depuis quelques minutes quand la femme du pharmacien apparut avec sa tête blonde, ses doux yeux bruns, son petit nez et la peau blanche délicate de ses joues. Les derniers jours, elle était venue au Café des Voyageurs presque toutes les fois que je m'y étais trouvé. La plupart du temps, m'ayant

rapidement serré la main, elle partait rejoindre la veuve avec qui elle était amie dans la cuisine. Un jour que j'y pénétrai par inadvertance, je l'avais surprise en train de repasser une petite culotte de soie rose. Elle avait posé le fer et rougi.

Cette fois en entrant dans le café, elle vint droit sur moi et me tendit un petit paquet. Je l'ouvris. Il contenait un calot. Elle avait noté que le mien tombait en ruines et elle m'en offrait un neuf. Je la remerciai avec embarras. Elle s'exprima à voix haute :

— Pas la peine de remercier. Mais que vois-je là ?

Un des boutons de ma veste pendait au bout de son fil. Avant que j'eusse le temps de réfléchir, elle apporta une aiguille et du fil et commença à recoudre mon bouton. Sa chevelure blonde se répandait sur mon cou.

Les yeux de l'adjudant-chef Engel ne m'avaient pas lâché. Je remarquai alors qu'il n'était pas seul : derrière lui était assis le caporal Kessler, l'homme aux belles bottes resplendissantes. Le visage rond et enfantin du caporal était maintenant dominé par deux énormes narines noires : un visage d'enfant avec les cavités nasales creuses d'une tête de mort. Pendant une courte éternité, nos yeux se croisèrent.

Le caporal Berger à mon côté n'était pas loquace. Dehors, il faisait un temps d'été orageux. Le ciel était bas sur Dieuze.

La veuve se rendit compte de l'atmosphère anormale. Elle plaça devant Engel un bock de bière fraîche et mousseuse. Il repoussa la bière violemment sans même la regarder. Il ne voyait que moi. C'était comme si, au lieu d'une femme cousant, ses yeux proéminents et glacés voyaient une scène obscène. Ils exprimaient un tel mélange de convoitise et de haine qu'un frisson froid parcourut mon dos.

La femme du pharmacien, je n'ai jamais su son nom, avait le dos tourné et elle n'avait rien remarqué. Elle s'affairait à sa couture. À un certain moment, elle chercha ses ciseaux. Elle les avait oubliés dans la cuisine. Elle se pencha et mordit le fil avec ses dents. Sa tête toucha ma poitrine. Soudain, une voix résonna dans le bar :

— Komm her ! (*Viens ici !*)

Je m'avancai.

— Nein, nicht du, *sagt Engel. Er weist mit dem Finger auf die Frau. Du ! (Non, pas toi, dit Engel. Il pointa le doigt sur la femme. Toi !)*

Il m'avait écarté d'un geste de dégoût. Nous étions tous pétrifiés. Ne bougeait que l'adjudant-chef, plié, tanguant sur son haut tabouret et se raccrochant au rail du bar. La pharmacienne ne comprenait pas un mot d'allemand.

Instinctivement, elle se rapprocha de moi.

Engel se tourna vers Kessler :

— Sag dem Frauenzimmer, sie soll näher kommen ! (*Dis à cette putain de venir ici !*)

Jusque-là, Mechtel n'avait pas bougé. Soudain, il s'interposa entre Engel et moi :

— Gefangener Pionnier, *sagt er mit scharfer Stimme*. Es ist höchste Zeit, dass Sie Heimkommen. (*Prisonnier Pionnier, dit-il d'une voix sèche, il est temps pour vous de regagner le camp.*)

Mon gardien bondit debout. Mechtel se pencha vers moi comme pour me réprimander :

— Keine Angst ! *flüstert er*. Ich bringe die Dame nach Hause. (*Ne sois pas effrayé, murmura-t-il. Je ramène la dame chez elle.*)

Je payai et nous sortîmes. La dernière chose que je vis fut le cou court de l'adjudant-chef penché en avant et prêt à bondir.

Plus tard, cette nuit-là, je trouvai une note sous mon oreiller :

— Achtung ! Gefahr ! Habe Frau G. heil heimgebracht. Seien Sie vorsichtig. E. bezweifelt Ihre Identität. Zerreißen Sie dieses Papier. W. M. (*Attention ! Danger ! J'ai raccompagné Mme G. en sécurité chez elle. E. doute de ton identité. Déchire cette note. W. M.*)

Je déchirai le papier en mille morceaux. Dieu avait décidé que même au milieu des nazis pouvait se trouver un être humain.

4) *La route de Nancy*

Chaque jour, Alfred m'avisait de nouveaux périls. Ma situation privilégiée dans le camp faisait naître les jalousies de nombreux autres prisonniers et ils commençaient à discerner certaines choses qui jusque-là étaient passées inaperçues.

De plus en plus de prisonniers relevaient que ma prononciation du français laissait peser des doutes quant à mes origines nationales. Alfred m'assura que plusieurs douzaines de camarades étaient à l'affût de mes étourderies quand je traduisais l'ordre du jour. Certains même suggéraient que ce n'était peut-être pas correct pour un « non-Français » d'être leur commandant de camp. Je ne pouvais savoir jusqu'à quel point tout cela pouvait revenir aux oreilles des Allemands. Mais manifestement, quelque chose bouillait.

Un soir, Mechtel vint à ma chambre :

— Ich komme nur für eine Minute, man darf mein Fahrrad nicht vor dem Lazarett sehen. Neulich ging es noch glatt, obwohl Engel auf die Frau des Apothikers scharf ist. Aber geben Sie acht, um Gottes willen ! Jemand muss Engel einen Floh ins Ohr gesetzt haben. Jemand hat ihm erzählt, Sie seien kein echter Franzose, vielleicht sogar deutscher Abstammung. (*Je viens juste en coup de vent. Ma bicyclette ne doit pas être remarquée devant l'infirmerie. Tout va bien pour autant qu'Engel soit amoureux de la femme du pharmacien. Mais pour l'amour de Dieu, sois prudent. Quelqu'un a mis une puce dans son oreille en lui disant que tu étais un naturalisé français possiblement d'origine allemande.*)

Il ajouta que jusque-là, il avait réussi à tenir Engel tranquille, mais que celui-ci avait récemment dit en sortant du Café des Voyageurs qu'il n'aurait pas de repos tant qu'il ne m'aurait pas investigué.

Il me donna un bon paquet de cigarettes allemandes. Je le vis partir dans le clair de lune sur sa bicyclette vers Dieuze.

Et d'autres développements inquiétants se produisirent.

De plus en plus de prisonniers étaient envoyés au Nord en Allemagne et particulièrement dans les régions bombardées par la RAF. Chaque semaine, environ mille partaient et seulement trois ou quatre cents nouveaux arrivaient. De vingt-deux mille prisonniers au début, nous étions tombés à douze mille rescapés seulement et chaque nouvelle arrivée mettait mes nerfs à vif. Et si le vrai Maurice Pionnier était parmi eux. Usuellement, Alfred allait voir si le vrai Maurice Pionnier n'était pas là. Heureusement, nous n'avions encore eu aucun signe de sa présence, mais une surprise était toujours possible. Je craignais toujours que le vrai Maurice Pionnier réapparaisse.

(Le nom de Maurice Pionnier se trouve dans deux listes officielles des prisonniers français 1939-1945, la liste n° 54 du 18 décembre 1940 et la liste n° 65 du 18 janvier 1941, mais les noms de lieux et de régiments ne coïncident pas... Habe a-t-il utilisé un pseudonyme ?)

Pour rendre les choses plus difficiles, je reçus l'ordre de bâtir les listes de départ pour l'Allemagne.

Je devais tenir compte de bien des éléments. D'abord, je devais m'assurer que les protégés des officiers et sous-officiers allemands ne quitteraient pas le camp. À ce sujet, je remarquai un curieux phénomène. Les Allemands avaient sûrement l'instinct raciste, mais cet instinct ne s'accordait pas avec leurs théories : les prisonniers juifs étaient choisis par les Allemands pour occuper les bonnes planques. Je tremblais en pensant au jour où les Allemands détiendraient la « liste raciale ». Ils verraient alors que tous leurs favoris étaient des Juifs. Je devais aussi veiller à ce que le camp conserve des travailleurs de toutes les corporations. Chaque jour, mon pouvoir indésirable me plongeait dans des situations déplaisantes.

Finalement, deux incidents survinrent qui me forcèrent la main. Je suis convaincu qu'une Puissance supérieure les provoqua pour me sauver la vie.

Un lundi matin de la fin du mois de juillet (*29 juillet*), le capitaine Kohlrusch vint dans mon bureau au dernier étage du bâtiment de l'infirmerie. C'était sa première visite.

Avec trois secrétaires, je préparais une liste de départ de prisonniers pour l'Allemagne.

Le capitaine me dit d'éloigner les trois prisonniers qui m'assistaient. Je restai seul avec l'officier de la Gestapo.

— Hören Sie zu. Pionnier, *sagt er, indem er sich auf meinem Tisch niederlässt*, es handelt sich um eine vertrauliche Aufgabe. Ich habe Vertrauen zu Ihnen. (*Écoutez-moi, Pionnier, dit-il en s'asseyant sur mon bureau. C'est d'ordre confidentiel. Je vous fais une confidence.*)

Je m'inclinai légèrement.

— Ich habe Befehl, *fährt er fort*, festzustellen, wie viele eingebürgerte Franzosen sich unter den Gefangenen befinden. Insbesondere interessieren uns ehemalige deutsche Staatsangehörige. Diese Leute haben gegen ihr Vaterland gekämpft. Sie verstehen mich ? (*J'ai reçu instruction de découvrir combien de nos prisonniers sont des naturalisés français. Naturellement, nous sommes particulièrement intéressés par ceux d'origine allemande. Ils ont combattu leur propre patrie. Vous me comprenez ?*)

— Jawohl, Herr Hauptmann.

— Gut. Kennen Sie vielleicht solche Leute ? (*Bien. Avez-vous connaissance de quelques-uns ?*)

La question semblait fortuite, il ne me dévisageait pas en la posant. Il frappait machinalement mon bureau de sa cravache.

— Nicht dass ich wüsste, Herr Hauptmann. Aber es müss. (*Non, pas à ma connaissance, mon capitaine. Mais il doit y en avoir.*)

Machinalement, il sortit une petite note de sa poche :

— Wolff ! Wolff ! Kennen Sie einen Mann namens Wolff ? (*Wolff ! Wolff ! Connaissez-vous un prisonnier du nom de Wolff ?*)

— Nicht hier im Lager, Herr Hauptmann. (*Non, pas de personne de ce nom dans le camp, mon capitaine.*)

— Wollen Sie einmal in ihren Listen nachsehen. Louis Wolff ? (*Regardez donc dans vos listes. Louis Wolff ?*)

J'allai à mes filières.

— Mit einem oder zwei f ? (*Avec un ou deux F ?*)

— Was ? Ach so. Mit zwei F. ! (*Quoi ? Oh, oui. Avec deux F. !*)

Je pensais rapidement. Comment allais-je pouvoir rapidement prévenir Wolff s'il était réellement ici ? Je fus soulagé quand je pus annoncer :

— Nein. Kein Wolff. Weder mit einem noch mit zwei F. (*Pas de Wolff ici ni avec un ni avec deux F.*)

— Hm ! Sonderbar. Immerhin kann er sich unter falschem Namen verbergen. Halten Sie das für möglich ? (*Hum ! Étrange. Après tout, il peut être caché sous un autre nom. Pensez-vous que c'est possible ?*)

Möglich ist alles, Herr Hauptmann. Aber schliesslich haben wir unsere « Plaques d'identité ». (*Naturellement, tout est possible, mon capitaine, mais tous nous avons notre plaque d'identité, fis-je remarquer en montrant le bracelet à mon poignet.*)

— Das ist wahr, aber das Armband enthält weder eine fotografie nor Fingerabdrücke, sagte Hauptmann Kohlrusch (*C'est vrai, mais il n'y a ni photographie ni empreintes digitales sur la plaque objecta le capitaine Kohlrusch.*)

Je restai silencieux. J'entendais les soldats chanter en bas dans la cour : « Wir fahren gegen Engelland. » Le capitaine Kohlrusch se mit à battre le tambour sur mon bureau avec ses grands ongles. Il se décida finalement à me confier son idée :

— Sie können mir einen Gefallen tun, Pionnier. Versuchen Sie, mir diesen Louis Wolff zu finden. Er muss sich im Lager aufhalten. (*Vous pouvez me faire une faveur, Pionnier. Essayez de me trouver Louis Wolff. Il doit séjourner dans le camp.*)

Je ne répondis pas. Il reprit :

— Sie haben Bedenken. Ich verstehe Sie. Aber ich versichere Ihnen, dass er sich nicht um einem Franzosen handelt. Der Louis Wolff ist in Berlin geboren. Ausserdem ist er Jude. (*Vous avez l'air hésitant. Je comprends. Mais je vous assure que cet homme n'est pas un Français. Le Louis Wolff que nous recherchons est né à Berlin et, qui plus est, c'est un Juif.*)

Soudainement, il enchaîna :

— Sie haben doch Angehörige in Paris ? (Votre parenté est à Paris, n'est-ce pas ?)

— Ja.

— Ihre Frau ? (Votre femme ?)

— Ja.

C'était un mensonge ; ma femme se trouvait en réalité à Genève.

— Wir alle möchten gern wieder einmal unsere Frauen umarmen. (*Nous aimerions tous avoir la chance de serrer notre femme dans nos bras.*)

Il s'efforçait d'être amical, mais cela sonnait froid et même vicelard.

— Natürlich, Herr Hauptmann. (*Bien sûr, mon capitaine.*)

— Was halten Sie von einem kleinen Lager-Urlaub ? Sie könnten in Paris ein paar Vorträge halten. Über das Leben der französischen Gefangenen. Keine schlechte Idee, was ? Sie haben sich doch nicht zu beklagen... (*Que diriez-vous d'un petit congé du camp ? Vous pourriez donner quelques conférences à Paris. Sur la vie des prisonniers français. Pas une mauvaise idée ? Vous n'avez pas à vous plaindre ici...*)

— Keineswegs, Herr Hauptmann. (*D'aucune façon, mon capitaine.*)

Quand allait-il bien vouloir partir ? *m'étonnai-je.*

Dans l'air flottait quelque chose d'inhabituel, un malaise. Kohlrusch tenait une règle dans sa main droite et sa cravache dans la gauche. Il les croisait comme deux épées.

— Finden Sie mir also diesen Wolff ! Die zugewanderten Juden haben Frankreich verdorben. Wenn ihr sie bloss rechtzeitig hinausgeworfen hättet... (*Trouvez-moi donc ce Wolff ! Les immigrés juifs ont corrompu la France. Si vous les aviez simplement jetés dehors à temps...*)

— Das ist allerdings auch meine Meinung, *sage ich.* Ich war immer für eine französisch-deutsche Annäherung. Die Mitglieder meiner Familien waren als « Münchenianer » verschrien. Aber wir haben ja tauben Ohren gepredigt. Die Volksfront... (*C'est bien mon opinion, dis-je. J'ai toujours été pour un rapprochement franco-allemand. Tous les Pionnier ont été des Munichois reconnus. Mais nous prêchions à des oreilles sourdes. Le Front populaire...*)

Remplaçant Léon Blum par Front populaire, j'employais la gestuelle française du « plutôt Hitler que Blum ». Le duel était commencé, il n'était plus possible de tourner le dos.

Tout en croisant ses « épées », le capitaine approuva :

— Ganz richtig (*C'est ça.*)

Et toujours avec la même indifférence artificielle et à bon marché qu'il avait dû apprendre d'un acteur de province, il ajouta :

— Ich gebe Ihnen da eine Liste von Personen, die gesucht werden. Es sind Verräter. Sie kämpften gegen Deutschland in der einen oder anderen Horden Freiwilligen. Sie bilden einen Dienst in Ihrem Land, wenn Sie vor Gericht bringen. Wie sie schon aus den Namen ersehen, befindet sich keine Franzose unter ihnen. Natürlich haben diese Leute falsche Namen angenommen. Aber Sie könnten vielleicht... unauffällig... unter Ihren Kameraden... (*Je vous remets une petite liste de personnes recherchées. Ils sont coupables de haute trahison. Ils ont combattu contre l'Allemagne dans l'une ou l'autre des hordes volontaires. Vous rendrez un fier service à votre pays si vous pouvez les amener en justice. D'après les noms, vous verrez qu'aucun parmi eux n'est français. Naturellement, ils se cachent sous de faux noms... Mais vous pourriez... mine de rien... parmi vos camarades...*)

Il reconnaissait donc qu'il ne pouvait les identifier, mais que moi..., peut-être... tranquillement... au milieu des camarades... Il me passa la liste et ajouta pour finaliser l'affaire :

— Ich besitze natürlich eine Kopie. (*Je possède bien sûr une copie.*)

Il se mit sans transition à parler d'autres choses. Toujours les mêmes refrains. Tous les hommes, des simples soldats aux officiers, nous bassinaient les mêmes refrains comme si l'on avait implanté un gramophone dans leur bouche. Le papier me brûlait dans la main. Je ne l'ouvrais pas de peur d'éveiller la suspicion. Enfin, il se leva, mais ce fut seulement pour aller à la fenêtre. En bas dans la cour, des soldats allemands défilaient en chantant : « Jetzt geht's ins Heimatland, ins schöne Schwabenland. »

Ces hommes partaient chez eux, m'informa-t-il. Avec une gentillesse qui faisait grimacer son visage revêché, il me dit que je pourrais bientôt moi aussi aller embrasser ma petite femme. Il allait examiner ce qu'il lui était possible de faire pour moi.

Le sang me montait au visage. Je prétendais être Maurice Pionnier. Quand on porte un masque, un fait étrange se produit. Grâce au masque, nous est révélé ce qui ne nous paraîtrait pas d'autre manière : qui dupe d'autres se dupe à la fin lui-même.

En moi, des signaux d'alarme s'allumèrent. Même si on trompe un autre pour une bonne cause, on finit par perdre le respect de soi-même. Je m'aperçus que je tenais le papier écrasé dans ma main et j'essayai de contrôler le tremblement de mes doigts. Heureusement, le capitaine ne remarqua rien. Il était midi quand il quitta mon bureau. On était lundi. Dans l'entrebâillement de la porte, il me précisa :

— Bis Mittwoch möchtechte ich eine Meldung über den Fall Wolff.

(*J'aimerais avoir votre rapport sur le cas Wolff pour mercredi.*)

Une fois assuré qu'il était bien parti, je dépliai la note chiffonnée. En bas, les soldas chantaient et marchaient, marchaient et chantaient toujours. Les lettres étaient brouillées devant mes yeux. Je voyais les formes de l'écriture, mais j'étais incapable de saisir leur signification. Je dus écarter mes yeux de la feuille, puis les ramener avant de pouvoir lire.

Douze noms étaient inscrits, tous de mon régiment, le vingt et unième. Mon nom était le quatrième de la liste.

Le lendemain mardi (*30 juillet*), un autre évènement décisif se présenta. Accompagné du sergent Paul Daxer de Stuttgart, j'étais sur mon chemin de retour de Nancy à Dieuze. Comme d'habitude, je rapportais du champagne, des sous-vêtements pour femme, des serviettes écrites en cuir, des portes-savon en celluloïd. Nos voyages fréquents pouvaient avoir attiré la suspicion et nous étions plus inquiets qu'usuellement à propos du poste frontière. Il pleuvait abondamment.

Peu après avoir quitté Nancy, un officier allemand et son ordonnance nous arrêterent et nous demandèrent de les voyager. Ils avaient dîné à Nancy. Je m'assis sur la civière et nos deux invités trouvèrent place dans l'ambulance. Lorsque le lieutenant, un commerçant d'Hambourg, engagea la conversation avec moi, je remarquai que son ordonnance me regardait de côté. Le lieutenant était un robuste petit gars de façon évidente bien disposé à rencontrer de plaisants compagnons de voyage après un succulent et copieux repas bien arrosé.

Son planton, un beau et énorme gars dont l'accent trahissait l'origine autrichienne afficha un sourire grimaçant soutenu dès qu'il me vit.

Je me sentis mal à l'aise.

Le lieutenant prit au sérieux mon brassard de la Croix-Rouge et il s'enquit de l'état du malade.

Je bredouillai une explication.

J'étais assis aussi doucement que possible sur la civière, c'est-à-dire sur les bouteilles de champagne cachées sous la couverture. Le planton gardait

toujours son sourire grimaçant.

Nous passâmes Arracourt sans incident. Le lieutenant dont le visage était rouge d'avoir bu de la bière somnolait et se mit à ronfler. Mais son planton gardait sa grimace ciselée dans le visage. Je m'aventurai à lui demander ce qui le rendait rieur. Il cligna des yeux et dit comme seule explication que c'était juste comme ça. Je sentais quelque chose de familier dans ce visage et j'essayais de me rappeler où j'avais déjà bien pu le voir.

L'ambulance tressauta sur un pont rapidement réparé. Les bouteilles de champagne cachées avec notre grand blessé tintèrent en s'entrechoquant. Le son du verre choqué dut réveiller un souvenir heureux du lieutenant. Il se frotta les yeux et dit :

— Was ist das ? (*Qu'est-ce que c'est ?*)

Le planton souriant lui répondit :

— Nichts, Herr Oberleutnant.

J'étais encore plus interdit.

— « Je dois avoir vu ce type-là quelque part, *pensai-je*, mais ma mémoire restait obstinément aussi obtuse que du bois. »

Le lieutenant dut aussi se rendre compte du comportement étrange de son compagnon, car il lui demanda :

— Was meinst Du, Leopold ?

— Nichts, Herr Oberleutnant.

Leopold, Leopold, me répétais-je sans succès.

À Dieuze, nous arrê tâmes pour faire descendre le commerçant de Hambourg. Paul Daxer s'occupa de payer et je me retrouvai seul avec Leopold. Il dit alors tranquillement

— Guten Abend ! Hans Habe. (*Bonsoir ! Hans Habe.*)

Je restai figé. Il se pencha à mon oreille et dit en vrai Viennois :

— Ich weiss. Ich weiss. Haben Sie keine Angst. Ich kenne Ihnen. Ich werde Ihnen nicht verraten. (*Je sais. Je sais. N'ayez aucune crainte. Je vous connais. Je ne vous trahirai pas.*)

C'était devenu inutile de le contredire. Je regardai son visage. Le sourire s'était effacé. Je ne me souvenais pas. Il dut tout me rappeler. Il était serveur au Grand Hôtel à Vienne. Moi ainsi que ma femme, nous lui avions toujours offert de généreux pourboires. Je tremblais encore quand, regardant autour pour être sûr de ne pas être vu, il me serra la main et partit pour disparaître dans le grand bâtiment du QG. Cette fois, le Dieu des pourboires m'avait pris sous sa protection. Cela n'effaçait pas le fait que dans le camp de Dieuze un Allemand connaissait mon secret.

Je décidai que je devais fuir dans la semaine. Dès cet instant, ma tête ne laissa plus de place pour quoi que ce soit d'autre. Je vécus sans presque dormir une nuit troublée par les rêves les plus affreux. Je m'occupai à planifier, rêver, planifier, rêver. Je rêvai que je me trouvais dans une immense salle à manger artificiellement illuminée et à décoration ancienne du Grand Hôtel de Vienne et qu'on m'apportait des hors-d'œuvre sur une table roulante. Mais la table se transforma en ambulance. Le serveur m'offrit des hors-d'œuvre, du champagne, des chemises de soie. Je refusai de prendre quoi que ce soit. Mais comme il insistait, je levai les yeux et je vis que ce serveur était le capitaine Kohlrusch. Il s'inclina cérémonieusement et dit : « Guten Abend ! Herr Habe ! » Je sentis que tout le monde dans la salle à manger me regardait. J'essayai de manger, mais je ne pus. Quelque chose m'étouffait. Le serveur, le capitaine Kohlrusch me prit l'oreille comme il l'avait fait avec le Noir lors de son cours sur la politique coloniale. Tout le monde dans la salle à manger se mit à rire et Kohlrusch toujours me tirant très poliment l'oreille me demanda : « Bonsoir ! Monsieur Habe. Avez-vous des nouvelles de monsieur Wolff ? » Je me réveillai en sueurs, plus déterminé que jamais à réaliser mes plans.

Les rêves étaient confus, les plans étaient clairs. Le matin, j'étais décidé à passer à l'action. J'avais trouvé une opportunité pour préparer mon évasion. Ce qu'il me fallait, c'était une place à Nancy où je pourrais me cacher l'espace de trois-quatre jours durant la période intensive des recherches.

Le jour suivant, mercredi (*31 juillet*), j'allai dans la capitale de la Lotharingie, Nancy, avec outre le chauffeur et moi, le médecin-chef, docteur Frank, le sergent Daxer et un chirurgien français de Nancy, le docteur L'Ardennois.

Nous n'avions pas de passager malade imaginaire ce jour-là. Notre voyage était presque légitime. Nous allions chercher des boîtes de pansements à l'hôpital de Nancy, c'est pourquoi le docteur L'Ardennois nous accompagnait. Pour son compte, le docteur Frank saisissait l'opportunité de cacher pour le rapporter à Dieuze du chocolat dans les boîtes de pansements.

Lui et plusieurs autres officiers allaient en permission en Allemagne la semaine suivante et apparemment ils voulaient emporter en cadeaux du chocolat. Vraisemblablement, mon rôle dans l'opération devait être important, car le docteur Frank était tout sucre et miel à mon égard et il m'offrit une cigarette.

Ça ne prit que quelques minutes pour charger les pansements. L'ambulance sortit de la cour de l'hôpital qui est située sur la rue de la Pépinière en face du pont sur le canal de la Marne au Rhin. Sur le boulevard Lobau, le docteur Frank dirigea le chauffeur vers la rue Émile Zola dans laquelle se trouvait la « Chocolaterie Lorraine ». (*Il doit s'agir du Boulevard Émile Zola à Laxou ou se*

trouvait une Chocolaterie Lorraine) Nous arrêtâmes vingt mètres avant l'établissement, un long bâtiment avec un étage.

Le docteur Frank m'expliqua que la fabrique contenait pas mal de chocolat. Cependant, la Kommandantur lui interdisait d'en sortir ; sans doute, elle le réservait pour l'envoyer directement en Allemagne, mais après tout, pourquoi n'y avait-il pas droit ? N'était-il pas lui aussi un soldat allemand ? Il se tut un instant pour me donner le temps de saisir sa logique et aussi pour préparer le plan d'attaque. Il me donna alors ses consignes :

— Sie gehen jetzt in die Fabrik zum Direktor. Sie sagen ihm, dass Sie für Ihre Kranken zweihundert Kilo Schokolade benötigen. Für französische Gefangene natürlich. Sie erklären, dass die Schokolade lebenswichtig sei wegen der Ruhr... (*Lange Pause.*) Haben Sie verstanden ? (*Vous entrez dans la chocolaterie voir le directeur. Vous lui dites que vous avez besoin de deux cents kilos de chocolat. Pour les prisonniers français, bien sûr. Vous lui dites qu'il est vital que le chocolat soit envoyé dans la Ruhr... Avez-vous compris ?*)

— Jahwohl, Herr Oberarzt.

Je sautai en bas de l'ambulance, descendis la rue et sonnai à la porte de la chocolaterie. Une vieille femme aux cheveux gris noir et sales ouvrit. À la vue d'un uniforme français, son visage s'illumina d'un sourire et elle demanda :

— Êtes-vous seul ?

— Oui. Je vous expliquerai plus tard. Laissez-moi entrer d'abord.

Elle referma rapidement la porte derrière moi. Je m'enquis du directeur et elle me conduisit à lui. Nous traversâmes une cour déserte. Les murs gris faisaient écho à nos pas. Quelques fenêtres étaient barricadées. Tout respirait l'abandon, la mort, sauf la senteur du chocolat, l'odeur du cacao accrochée aux murs.

Le directeur, un petit homme avec une barbe taillée en pointe était assis en face d'une carte de la France avec le tracé de la ligne de démarcation entre la France occupée et l'autre. Les volets métalliques étaient fermés et un rideau gris voilait la fenêtre. Le téléphone était aussi silencieux qu'un objet de pure décoration. Les vieux fauteuils de cuir étaient imprégnés d'une odeur de chocolat et de pâtisserie.

J'expliquai la situation au directeur, un bossu avec la tête enfoncée entre les deux épaules : bien sûr, les prisonniers français ne verraient pas la couleur du chocolat. Il intervint :

— Qu'est-ce que ça peut faire ? Demain, toutes nos réserves vont être pillées par les Allemands. Nous n'en avons sauvé que très peu. C'est arrivé trop vite, mon ami. Alors, que le chocolat aille aux uns ou aux autres...

Il se concentra de nouveau sur sa carte. Je me rapprochai et me penchai sur

lui :

— Monsieur...

— Oui ?

— Puis-je avoir votre carte ?

Il me regarda. Ses yeux étaient petits, intelligents, pleins de bonté. Sans un mot, il plia la carte et me la remit. Je la rangeai dans ma veste.

— Bien, *formula-t-il*. Faisons-les entrer. Bien sûr, je ne peux vous livrer deux cents kilos de chocolat. Cent, ça fera ?

Il décrocha du tableau où elle était pendue une grande clé. Rendu à la porte, il fit demi-tour et revint à son bureau. Il ouvrit un tiroir et en sortit trois barres de chocolat :

— Cachez-les vite.

Avant même que j'eusse le temps de le remercier, il était dans la cour. La vieille dame ouvrit la grille de fer donnant sur la rue. Je fis signe à l'ambulance. L'instant d'après, elle roulait dans la cour. Le docteur L'Ardennois et le chauffeur restèrent là sous la garde du docteur Frank. J'entrai dans la chocolaterie derrière le sergent Daxer. Nous traversâmes un ou deux bureaux et finalement arrivâmes dans un entrepôt. Une jeune fille assise à un bureau lisait « Marie Claire », un magazine de mode d'avant guerre. La fille était poussiéreuse et sentait le chocolat.

Nous apportâmes la première moitié de notre butin à l'ambulance et retournâmes pour le reste. Mais quand nous ressortîmes, nous vîmes qu'il était survenu quelque chose durant notre absence. Les mains sur les hanches, le docteur Frank faisait face à un officier allemand. L'auto de l'officier était garée à côté de l'ambulance. La vieille femme se tordait les mains. Elle criait quelque chose que je ne pouvais entendre. Avant que je réalise ce qui allait mal, un des trois soldats qui accompagnaient l'officier m'arracha des mains mon chargement de chocolat. Les deux officiers allemands étaient engagés dans une violente querelle et ce que j'entendais était des « Herr Oberarzt » et des « Herr Oberleutnant » avec une intonation menaçante dans les « Herr ». Ils se tenaient face à face ou plutôt œil dans ventre. Quoique grassouillet, le lieutenant était si petit qu'il semblait pousser son nez contre la panse gigantesque du docteur Frank. Deux soldats de l'escorte du lieutenant étaient sur le point de sortir de notre ambulance nos cinquante premiers kilos de chocolat, quand le docteur Frank fou de rage cria en saisissant son petit revolver belge :

— Halt !

La cicatrice sur sa joue droite qui s'étendait jusqu'au coin droit de sa lèvre

supérieure devint si rouge qu'elle ressembla à une petite rivière de sang. Les soldats s'immobilisèrent devant l'ambulance. La situation ressemblait de plus en plus à un combat entre deux groupes de gangsters. Je ne vis pas la fin de cette noble dispute, pas plus que je n'en avais vu le début. Tout ce que je sais, c'est que le petit directeur bossu en veste lustrée bleu sombre s'interposa entre les deux officiers. Ses efforts désespérés de nain barbu pour enfoncer sa tête grise entre le ventre du docteur Frank et le lieutenant rondouillard furent à la fois grotesques et touchants. Finalement, il réussit de ses deux petites mains à se frayer un chemin entre le grand ventru et le court rondouillard. Ils ne comprirent rien à ses explications en français, mais ils se calmèrent. Le directeur rajouta vingt kilos de chocolat et chaque camp put retraiter avec soixante kilos. Les deux coqs, le grand médecin-chef avec son mètre quatre-vingts et le lieutenant motte de beurre traversèrent la cour en transportant quelques barres de chocolat et en s'efforçant chacun de sourire comme si rien n'était arrivé. Le directeur de la chocolaterie quelque peu épuisé par son effort regardait avec un petit sourire narquois dans ses yeux intelligents et gentils les deux représentants de l'armée allemande regagnant leurs véhicules.

Nous cachâmes les chocolats sous les pansements. Ensuite, nous laissâmes le docteur Frank à l'entrée d'un restaurant. Il nous ordonna de venir le chercher une heure plus tard.

Le sergent Daxer remonta dans l'ambulance. Jeannot, le chauffeur attendait ses ordres. Daxer hésita. Soudain, il se tourna vers moi :

— Hören Sie zu, Pionnier... (*Écoutez, Pionnier...*)

— Ja, Herr Unteroffizier ?

Daxer étouffait de désir :

— Der Mensch lebt nicht nur vom Fressen. (*L'homme ne vit pas que de nourriture.*)

— Nein, Herr Unteroffizier.

— Auch nicht vom Trinken. (*Ni que de boisson !*)

Il marqua une pause. Le sergent-chef Daxer était le chef de notre infirmerie. Il était sans le moindre doute qualifié pour son travail, car il était imprimeur dans la vie civile. Blond avec des traits rudes et des yeux durs, il possédait une imprimerie du parti, une femme et deux enfants. Silencieux, il avait attendu de l'aide.

Il reprit :

— Der Mensch...

— Der Mensch..., wiederhole ich. (*L'homme..., répétais-je.*)

Il sauta finalement l'obstacle :

— Der Mensch hat seine Bedürfnisse. (*L'homme a ses besoins.*)

— Ja, so ist der Mensch. (*Oui, ainsi est fait l'homme.*)

Daxer hésitait. Ses yeux bleu métallique me transperçaient hostilement. Soudain, il me dit :

— Wo ist hier ein Bordell ? (*Où trouve-t-on un bordel ici ?*)

J'étais incapable de lui donner l'information. Il ne pouvait plus se contenir :

— Fragen Sie Doktor L'Ardennois ! Der ist doch aus Nancy, Darum habe ich ihn mitgenommen. Aber, hören Sie, diskret ! (*Demandez au docteur L'Ardennois. Il est de Nancy. C'est pour ça que je l'ai amené avec nous. Soyez discret !*)

Très discrètement, je demandai au docteur L'Ardennois où trouver un bordel.

La réponse fut simple :

— Il y a une rue pleine de bordels.

Je traduisis pour Daxer en allemand :

— Es gibt eine ganze Bordellstrasse.

— Also los ! *sagt Daxer. (Allons-y ! dit Daxer.)*

On pouvait voir à son air qu'il n'avait pas de temps à perdre.

Nous passâmes devant la cathédrale Notre Dame de l'Annonciation de Nancy, une cathédrale catholique romaine située place Monseigneur Ruch. Nous tournâmes dans la deuxième rue en arrière d'elle. Je vis au premier coup d'œil que le docteur L'Ardennois avait donné la bonne adresse. Dans la petite rue, des soldats allemands étaient alignés devant chaque maison. La vie sexuelle était organisée selon le rang militaire. Les officiers aux bottes brillantes et aux grands manteaux se tenaient en ligne à l'extérieur d'une maison avec étage sur le côté droit de la chaussée. Après une maison suivante, des adjudants et des sergents-chefs instructeurs reconnaissables aux bandes argentées étroites sur leurs collets se tenaient aux pieds d'un escalier menant à une vieille maison à moitié délabrée. Les caporaux et les soldats attendaient patients et têtus à l'extérieur des autres maisons avec des airs de vice ou de lubricité, ou de fausse honte.

De temps à autre, une des fenêtres fermées du rez-de-chaussée ou du premier étage s'ouvrait ; une beauté à demi habillée dans un tissu rose, rouge ou jaune canari, se penchait dehors. Une prostituée aux cheveux embroussaillés et aux gros seins à l'air lança vers la rue une obscénité. De temps à autre, à l'une de ces vieilles maisons aux vitres sales et aux murs minables, une fenêtre s'ouvrait et un pot de chambre était vidé sur les soldats qui sautaient de côté en crachant, jurant et riant.

Le sergent Daxer ne savait plus comment assumer sa garde. La chair étant

trop forte, il décida de nous faire confiance et de nous laisser sans surveillance. Le risque n'était pas grand naturellement, la rue étant pleine de militaires allemands. Il nous ordonna de rester dans l'ambulance jusqu'à son retour. Il prit alors sa place dans la file d'attente devant la maison avec un escalier et une rampe en fer.

Nous attendions devant le bordel, assis sur les pansements et les chocolats. À vingt pas derrière nous, la flèche de la cathédrale de Nancy s'élevait haut dans le ciel d'été. La chaleur était insupportable dans l'ambulance. J'en sortis et je me tins debout appuyé au radiateur, sentinelle autoproclamée des besoins humanitaires de Paul Daxer, maître imprimeur et père de famille. Soudain, je sentis quelqu'un toucher ma manche et en même temps mettre quelque chose dans la poche de ma veste. Je me retournai.

Deux demoiselles se tenaient près de moi. L'une, petite et délicate portait un corsage de dentelle avec une énorme broche. Son minuscule chapeau noir en paille sur sa minuscule tête dominait deux yeux bleus examineurs. Sa tête était si petite et ses yeux si gros que j'eus l'impression qu'ils étaient prêts à sauter sur ses joues.

L'autre fille était rondelette et robuste. Elle portait une robe de confection bleue et un chapeau garni par-dessus de tout un jardin botanique. Ses rondes joues rouges irradiaient la santé d'une paysanne qui gardait sa couleur campagnarde même après s'être égarée depuis longtemps dans les quartiers urbains. Je portai la main dedans ma poche et je réalisai qu'elles m'avaient donné un paquet de cigarettes gauloises bleues, les cigarettes favorites des Français. Je les remerciai.

Je me rendis compte que ces deux jeunes femmes lourdement fardées pouvaient m'aider : toutes les deux, elles avaient osé me donner des cigarettes au vu de centaines de mâles allemands en attente. Autour de nous trépidait la rue où l'amour s'achetait pour les officiers, les sous-officiers, les soldats, l'amour pour un, deux ou trois marks d'occupation, l'amour pour des hommes suants, pressés, puant la bière, l'amour avec sortant par une fenêtre du rez-de-chaussée des airs d'orgue de barbarie joués par un gramophone à pavillon.

Je dis soudain aux deux jeunes filles :

— Voulez-vous m'aider ?

— Oui, dirent-elles en cœur.

— Si vous connaissez une place où je pourrais me cacher deux ou trois jours, je pourrais m'évader.

Les deux filles se regardèrent un bref instant. Alors, la petite aux gros yeux me dit :

— Hôtel Saint-Sébastien, Rue Saint-Sébastien.

Ce fut tout. Je me répétais « Hôtel Saint-Sébastien, Rue Saint-Sébastien ».

Dans l'entrefaite, après avoir hâtivement fait l'amour, le sergent Daxer était revenu, les yeux fiévreux. Il tenait dans ses mains ses gants de cuir, symboles de dignité pour tous les soldats allemands jusqu'au grade de sous-officier. Il ajusta sa baïonnette et son ceinturon et il s'examina avec l'incertitude d'un homme s'attendant à trouver un défaut dans son habillement. Maussade, comme tout animal après un plaisir, il se retourna vers les deux filles.

— Was sucht ihr hier ? (*Que faites-vous ici ?*)

La petite l'examina de la tête aux pieds.

— Je m'appelle Jeannine, *me dit-elle*. Ma copine s'appelle Irène. Nous sommes serveuses au restaurant « Coq Hardi » sur la place Stanislas. Chaque fois que vous y passez, vous pouvez laisser un message.

— Weitergehen ! Weitergehen ! *befiehlt Unteroffizier Daxer. (Circulez ! Circulez ! manda le sous-officier Daxer.)*

Nous démarrâmes. Les deux jeunes filles restaient au bord de la route à nous regarder. Je vis des soldats les bousculer et les chasser. Elles s'appelaient Jeannine et Irène et elle m'avaient indiqué l'hôtel Saint-Sébastien pour me cacher deux ou trois jours.

La rue Saint-Sébastien longe l'église Saint-Sébastien et ne mesure que 50 mètres. L'hôtel Saint-Sébastien s'appelle hôtel de la tête d'or (seul hôtel de la rue).

5) *Derniers jours au camp*

De retour au camp, je commençai à voir les choses comme à travers un voile. Je sentais que c'était mon devoir de remarquer tous les événements autour de moi et de les imprimer dans mon esprit afin de les transmettre un jour, quelque part d'une façon ou autre. Une nervosité inexplicable nouvellement installée régnait de jour dans le camp. Je voyais clairement que les soldats allemands de manière inhabituelle accomplissaient leurs tâches avec des visages silencieux et mécontents.

Même le sergent Webke, le chef, était maussade, amer, bien que je lui eusse offert une côtelette de porc, les Allemands n'ayant pas reçu de viande depuis plusieurs jours. Je n'eus pas le temps de trouver auprès de Webke la cause de cette morosité, car l'inspecteur Kindt, un officier saxon, qui supervisait notre intendance et était considéré comme un emmerdeur, entra et interrompit notre conversation.

J'allais voir Alfred dans sa chambre quand j'appris qu'on était à ma recherche partout dans le camp : le lieutenant L'Ardennois me demandait en salle d'opération, laquelle était un espace étroit au rez-de-chaussée voisin de la salle de lavage et des toilettes. Misérablement équipée, la salle n'était compatible qu'avec de la chirurgie mineure. En entrant, je vis que quelque chose d'inusité se produisait. La pièce sentait l'acide phénolique et l'éther.

Le docteur L'Ardennois en sarrau blanc par-dessus son uniforme était penché sur la table opératoire. Quatre ou cinq infirmiers l'entouraient. Un infirmier cherchait désespérément du catgut. Quelqu'un essayait de raccorder un tube de caoutchouc à sa douille afin d'amener l'eau directement. À côté se trouvait un seau plein de sang et d'eau.

Au milieu de toute cette excitation un chien aboyait tenu en laisse par un Allemand, un caporal je crois. Le chien gémissait, hurlait, grognait, tirait sur sa chaîne. Son maître criait quelque chose en allemand à travers les vapeurs d'éther. L'Ardennois lui répondait en français tout en essayant de venir à bout de son travail avec ses instruments primitifs.

— Quel est le problème, mon lieutenant ? *m'enquis-je en approchant de la table.*

L'homme sur la table avait l'air plus mort que vif. La tête était affaissée, le visage étroit exsangue, les lèvres effacées. Du sang coulait du bas du corps.

Les mains de L'Ardennois baignaient dans le sang. Il me cria à travers la vapeur :

— S'il te plaît, Pionnier, fais comprendre à cet homme que je ne peux pas m'occuper de son chien tout de suite. Il doit patienter. Mon patient est en hémorragie. J'ai peur qu'il me claque dans les mains.

Le chien continuait de geindre et il levait une patte. Le caporal se poussait vers la table opératoire. Je pus alors le distinguer à travers la brume. Avec des joues affaissées et un front étroit, sa tête ressemblait à une poire. Je touchai la poire sur l'épaule et lui demandai ce qu'elle voulait. Le caporal dit grossièrement qu'il pensait que son chien avait été écrasé et il voulait que le médecin l'examine. Lorsque je lui dis qu'il fallait qu'il attende un moment, car le docteur était occupé à opérer, il dit que ça ne le concernait pas et qu'il n'avait pas le temps d'attendre.

Lorsque je lui dis d'aller à l'infirmerie allemande, il dit que lui irait, mais pas son chien. Je lui fis remarquer que le lieutenant n'était pas vétérinaire et que donc il ne saurait soigner correctement son chien. Il me dévisagea alors avec méfiance. Il se demandait si je disais la vérité ou si je me fichais de lui.

Le chien continuait de tirer sur son attache, levant la patte et la tête en aboyant. Je pensai aux chiens aboyant la nuit à la lune lorsqu'elle se lève sur les cimetières des villages isolés.

— Prenez le pouls, *dit L'Ardennois à un des infirmiers.*

Le sang tombait sur le plancher avec la régularité de gouttes de pluie décrochant d'une gouttière.

La poire insista :

— Ich möchte, dass der Doktor mein Hund prüfe ! (*Je veux que le docteur examine mon chien !*)

Je devais gagner du temps et pour cela je lui parlai :

— Also gut... Also gut, in diesem Fall... In diesem Fall, ich prüfe Ihr Hund. (*Bon... Bon, dans ce cas... Dans ce cas, j'examine votre chien.*)

Il me demanda avec mépris si j'étais médecin. Presque indigné, je montrai du doigt mon bandeau avec la Croix-Rouge et la croix gammée. Je pus ainsi gagner du temps jusqu'à ce que le docteur L'Ardennois eût fini son intervention.

Je quittai l'infirmerie et allai au bâtiment administratif où vivaient certains de nos gardiens. Là aussi, je me heurtai à des mines renfrognées. J'allai à la pièce des caporaux Josef Berger et Franz Holm. L'énorme et amical Berger était comptable à Fürth dans une usine de conserverie. Holm était décorateur industriel à Nuremberg. Tous deux collectionnaient les insignes régimentaires français. J'apportais à chacun un insigne. Je les avais achetés à un prisonnier. Mais même cela ne les dérida pas.

Je leur demandai :

— Was geht eigentlich vor ? (*Qu'est-ce qui ne va pas ?*)

Berger était en train de prendre son repas de midi, une croûte de porc salé.

Silencieusement, il me tendit le N. S. Z., un quotidien lu par les Allemands du camp et journal officiel du NSDAP (NSDAP : Nationalsozialistische Deutsch Arbeiterpartei). Il pointa du doigt une petite note en bas de la page 3. Je lus :

— « Kein Parteitag 1940. Die Kanzlei des Führers gibt bekannt: der Nürnberger Parteitag entfällt in diesem Jahr » (*Pas de Journée du parti en 1940. La Chancellerie du Führer annonce que la Journée du Parti à Nuremberg n'aura pas lieu cette année.*)

C'était tout... Berger et Holm continuaient de manger silencieusement. Je ne savais moi-même quoi dire.

— Für den 9. September, sagt Berger, war der Parteitag des Friedens angesetzt. (*Le 9 septembre, dit Berger, était censé être pour le Parti le jour de Paix.*)

— Wir kommen nie nach Hause, sagt Holm. (*Nous ne retournerons jamais à la maison, ajouta Holm.*)

Ils m'offrirent un verre de bière. Ils en burent aussi et elle délia leurs langues. Le petit Holm déclara que certains d'entre eux (il aimait parler de lui à la manière artiste) n'étaient pas retournés à la maison depuis trois ans :

— Österreich, dann die Sudeten, dann Prag, dann Polen, dann der Westwall, dann Frankreich, jetzt England... (*L'Autriche, puis les Sudètes, puis Prague, puis la Pologne, puis le mur Atlantique, puis la France, maintenant l'Angleterre...*)

Il parlait des conquêtes allemandes comme si c'étaient des stations sur un chemin de Croix.

J'essayai une approche différente : comment pouvaient-ils se plaindre ? Moi, j'aurais dû être renvoyé à la maison depuis longtemps. Ce propos réveilla l'Allemand endormi en Holm. Il s'étira sur le sofa et partit à me démontrer la supériorité allemande. J'écoutai attentivement. Rien ne pouvait être plus instructif que ce qui suivit. Leur cas était différent du mien, car leur vie était différente de la nôtre. En premier lieu, il fallait considérer la paie. Les soldats français recevaient soixante-cinq centimes par jour, les soldats allemands un mark et même sur le front deux. Puis, les casernes françaises qu'ils avaient vues durant leur offensive étaient une vraie disgrâce : les soldats français dormaient par douze sur le sol comme dans les prisons ou sur les planchers. Les soldats allemands avaient une chambre pour deux ou trois personnes et avec l'eau courante. Les casernes allemandes avaient l'air de maisons de repos avec salle de lecture, salle de jeu, gymnase dans chaque baraquement. Puis, la question des uniformes était révélatrice. Les Français portaient des guenilles. Les Allemands étaient vêtus en double et de première classe. Puis, les Français se massaient comme des animaux pour la soupe. Dans les baraquements

allemands, chaque soldat recevait son repas et mangeait confortablement. Puis, les cigarettes allemandes Eckstein étaient de première classe et elles ne coûtaient que trois pfennigs et demi pour six. Les meilleures cigarettes françaises n'étaient que de la merde.

Puis l'armement, le français était plus conçu pour se tuer avec que pour faire la guerre.

Holm était lâché. Pendant que les Français étaient envoyés au front, les femmes françaises ne recevaient aucune aide du gouvernement. Les femmes allemandes recevaient, elles, de l'argent des employeurs et du gouvernement. Les employeurs étaient tenus de payer leur plein salaire à ceux qui partaient soldat. La femme de Holm avait mis trois mille marks de côté et celle de Berger trois mille cinq cent.

Quand j'objectai que les femmes allemandes n'avaient peut-être pas d'opportunité d'acheter quoi que ce soit avec cet argent, Berger et Holm se regardèrent, visiblement un peu découragés.

Berger relaya Holm en disant que tout était devenu différent en Allemagne : quand auparavant il allait au théâtre avec sa femme, il avait toujours eu du trouble. Il obtenait des sièges au vingt et unième rang, mais le chef comptable Huber et sa femme étaient au dixième rang. L'enfer tombait alors sur la tête de Berger. Sa femme se tortillait de honte sur son siège pendant tout le spectacle. Pourquoi les Huber pouvaient-ils se payer un dixième rang et pas les époux Berger ? Après une bonne gorgée de bière, Berger expliqua qu'avec l'Allemagne nazie tout avait changé. Maintenant, tous les sièges étaient au même prix. Le premier arrivé est le premier servi. Sa femme ne le harcelait plus. Certes, les Huber étaient toujours au dixième rang et le couple Berger au vingtième, mais c'était parce que les Huber habitaient plus près du Théâtre National.

Quand j'attirai l'attention sur le manque de nourriture, Berger et Holm reconnurent qu'il fallait bien se priver pour le salut de la Grande Allemagne, mais ce qui rendait plus facile d'endurer les privations, c'est qu'elles étaient égales pour tous à la maison comme à l'armée, alors que pour les Français, ils s'étaient laissé dire que ce n'était pas le cas.

Tout aurait dû bien aller pour eux, mais voilà l'amertume était qu'ils ne retournaient pas à la maison alors que leurs femmes les bombardaient en tout temps de lettres impatientes..., comme s'ils y pouvaient quelque chose. Je leur empruntai le N.S.Z. pour le montrer au docteur Mauvoisin, à Alfred et à René. Je retrouvai les deux derniers à la porte de l'infirmerie et je leur rapportai ma conversation.

René expliqua :

— Bien sûr, c'est ça la situation. Je l'ai toujours su. Peut-être cela a-t-il été le seul coup de génie d'Hitler. Il a compris que le plus fort moteur humain s'appelle la jalousie. En enlevant le bonheur, il a supprimé la jalousie. Il a fourni un philistinisme à la bolchevique à une nation de petits bourgeois incultes. L'égalité dans la misère, la belle affaire ! Mais c'est ce que l'Allemagne voulait.

Nous n'eûmes pas la chance de continuer notre discussion, car Pape arriva, qui me dit que le capitaine Brühl me demandait. La journée passait comme si le camp tout entier devait défiler devant moi. Quelques centaines de cartes-lettres étaient posées. Un des côtés des cartes portait l'inscription : « Correspondance des prisonniers. » Sur l'autre côté étaient écrites sept phrases :

Je suis prisonnier et en bonne santé.

Je suis prisonnier et légèrement blessé.

Je suis prisonnier et sérieusement blessé. Mais ma vie n'est pas en danger.

Je suis prisonnier et malade.

Je suis prisonnier et très malade, mais ma vie n'est pas en danger.

Je suis prisonnier et hospitalisé.

Je serai capable d'écrire dans environ quatre semaines.

Le capitaine me dit :

— Also jetzt können Sie sogar nach Hause schreiben. Die Karten werden heute verteilt. Niemand darf dem gedruckten Text etwas hinzufügen. Vor- und Zuname. Und Adresse. Jeder Gefangenr bekommt nur eine Karte. Von den ersten sechs Sätzen müssen fünf durchgestrichen werden. Einer darf stehen bleiben. Verstanden ? (*Dorénavant, vous pourrez envoyer des cartes à notre famille et, après brève réflexion, il ajouta que les cartes seraient distribuées le jour même. Personne n'a le droit d'ajouter un seul mot sur le texte imprimé, ni de faire des « cœurs » et autres dessins. Il faut écrire juste le nom, le prénom, l'adresse du destinataire. Chaque prisonnier n'a droit qu'à une carte. Cinq des six premières sentences doivent être rayées. La septième doit rester intacte. Compris ?*)

— Verstanden. Herr Hauptmann. Dürfen die Gefangenen schreiben, wo sie sich befinden ?

Le capitaine répondit par la négative quand je lui demandai si les prisonniers pouvaient indiquer où ils se trouvaient et s'ils étaient autorisés à donner un code postal afin de recevoir des nouvelles de leurs familles.

Je louchai sur un document à moitié découvert posé sur la table. Il contenait des instructions du Haut Commandement au sujet du courrier des prisonniers.

Je vis que notre code postal était « 17572 A (266) ».

Brühl voyait bien l'insuffisance de ses réponses. Il savait que le capitaine

Kohlrusch me destinait à de plus hautes fonctions. Il me dit que les Allemands étaient humains, beaucoup plus humains que nos démocrates pourris, c'était pourquoi ils permettaient aux prisonniers d'envoyer ces cartes à leurs familles, même si leur capture remontait à moins de deux mois. Dans quatre ou cinq semaines, les cartes seraient arrivées à destination. Si nous n'avions aucun droit de recevoir du courrier au camp de transit, c'était juste pour notre bien. Que serait-ce si nos femmes pouvaient nous écrire, elles nous tourneraient la tête avec leur stupide caquetage trompeur. Nous n'étions pas considérés comme des criminels, mais comme de pauvres êtres humains. On devait nous donner une nouvelle peau. Bien sûr. Les Français ne pourraient devenir comme les Allemands, ce n'était d'ailleurs pas nécessaire. Les Français deviendraient des hommes par l'éducation allemande. Mais pour accomplir cela, il fallait nous isoler de notre vieil entourage pourri de la France.

— Nos familles, *dis-je*.

Je tentais de rétorquer à ses affirmations quand il parla des familles françaises, mais c'était évidemment en vain.

Le capitaine Brühl se leva et marcha de long en large dans la pièce et finit par dire que nos familles étant aussi la France, elles étaient pourries ; tout cela était pourri, on devait s'en débarrasser. Les Françaises étaient des plaies à supporter.

Il s'expliqua :

— Übrigens, wissen Sie, was in Dieuze vorgeht ? (*D'ailleurs, savez-vous ce qui se passe à Dieuze ?*)

— Nein, Herr Hauptmann.

Il s'immobilisa, me regarda, puis reprit sa marche :

— Wie mussten die SS anfordern. Wissen Sie, was das heisst ? (*Nous avons dû faire intervenir les SS. Savez-vous ce que ça signifie ?*)

— Nein, Herr Hauptmann.

— Die Frauen haben versucht, die Ernte zu verstecken. In Marainville haben sie sogar unsere Vorräte geraubt. Im Gerbvilles haben diese Furien eine Beute-Sammelstelle geplündert. Sie haben ihre Gärten dem Roten Kreuz vermacht, nur uns zu schädigen. Und in Dieuze... (*Les femmes de Lorraine ont essayé de cacher les récoltes. À Marainville, elles ont même pillé nos magasins, comme pour nous affamer. À Gerbéviller, ces furies ont dévalisé le centre de confiscation. Elles donnent les produits de leurs jardins à la Croix-Rouge plutôt qu'à nous...*)

À Dieuze, le nid de voleurs avait été nettoyé. À Dieuze, les femmes avaient caché de pleins stocks de provisions et les boulangeries se tenaient fermées pour empêcher les soldats allemands d'acheter du pain. Ces femmes avaient mal agi,

mais c'en était fini de leurs friponneries, elles avaient attiré l'attention des services allemands et quinze mille allaient être expulsées en une fois de Lorraine. Brühl avait trouvé les Allemands particulièrement patients, mais Dieu punit l'homme ou la femme qui abuse de sa patience. Les SS avaient été appelés à Dieuze pour venir au bout de ces cas. Cela signifiait, dit-il, qu'à partir du lendemain plus aucune femme de Dieuze ne pourrait rire.

(Dès août 1940. les autorités allemandes procédèrent à l'expulsion massive et sans préavis de familles entières, en raison notamment de leur attachement profond à la France.)

Soudain, Brühl fut comme si de rien n'était arrivé. Il me donna cinq cartes à distribuer, pour le cas où personnellement j'en aurais eu besoin de plus d'une.

— Danke, Herr Hauptmann. *(Merci, mon capitaine.)*

Je saluai avec raideur. Comme j'atteignais la porte, il me rappela :

— Ach, richtig, Pionnier ! Noch etwas. Glauben Sie mir ein Akkordeon verschaffen können... ? *(Oh, eh, Pionnier ! Quelque chose d'autre encore ! Pouvez-vous me trouver un accordéon ?)*

— Ein Akkordeon... ?

Mon plan de combat était déjà prêt. J'avais déjà fait passer en contrebande une lettre à Jeannine et Irène. Je serais à Nancy le lendemain au plus tard. Un accordéon ! Bien compris ! Mon capitaine. J'étais comblé. Il me renseigna sur la nature de ses intentions :

— Wir haben, nämlich einen kleinen Kameradschaftsabend. Wir brauchen absolut ein Akkordeon. Sie verstehen ? *(Nous projetons une petite soirée entre camarades et nous avons un besoin absolu d'un accordéon. Vous comprenez ?)*

— Ein Akkordeon ? Selbstverständlich, Herr Hauptmann. Ich weiss ein erstklassiges Akkordeon in Nancy. *(Bien entendu, mon capitaine, je sais où trouver un accordéon de première classe à Nancy.)*

— Gut. Bringen Sie einen Kranken ins Lazarett ! *(Bien. Évacuez un patient de l'infirmerie !)*

— Zu Befehl, Herr Hauptmann. *(À vos ordres, mon capitaine.)*

Je claquai des talons à la manière prussienne et je sortis. J'avais toute une journée en avant de moi. Nous étions le 5 août 1940, mais il était écrit que mes tourments n'auraient pas de cesse ce jour-là. Dans mon bureau, j'écrivais en surveillant la porte une lettre pour mes anges gardiens du restaurant Coq Hardi. J'utilisais un papier à lettres rose que j'avais reçu en cadeau du vieux propriétaire de la papeterie de Dieuze. J'y détaillais clairement mon plan d'évasion en insistant particulièrement sur mon besoin en habits civils et où je donnais mes mesures.

Je venais à peine de terminer que Pape entra me chercher. Un scandale de première classe était arrivé. Avais-je entendu les tirs ? Je n'avais rien entendu, je travaillais... Une des sentinelles avait abattu une femme de Dieuze. Elle s'était arrangée pour venir près des barbelés derrière les latrines et avait jeté un pain. La sentinelle lui avait demandé à deux reprises de s'avancer. Mais. À la place, elle avait fui en courant. La sentinelle avait tiré dans le dos, atteignant sûrement le cœur. La sentinelle ne pouvait pas savoir, peut-être la femme avait lancé de la dynamite... ! Pape ne saisit pas mon ironie quand je lui déclarai :

— Dynamit versteckt in Brot. (*Dynamite cachée dans du pain.*)

Il faisait chaud, ce soir-là. Nous allâmes aux latrines. Déambulaient sur la route hors des barbelés quelques soldats fusils sur l'épaule et quelques officiers dont la forme gigantesque du docteur Frank. Les deux infirmiers ambulanciers étaient difficiles à discerner dans ce groupe compact. Ils portaient une civière.

Le parfum puissant et lourd du jasmin était omniprésent. Ailleurs dans le monde, des gens étaient étendus au bord de la mer ou bien ils lançaient des cailloux dans les vagues. Ailleurs dans le monde, des gens assistaient à la chute du jour, avec la senteur des acacias, avec la musique sur la terrasse de l'hôtel, avec la lumière rouge du phare, avec un dernier regard par le balcon. Ailleurs dans le monde, un homme enveloppait les épaules d'une femme avec son châle. Quelque part dans le monde, quelqu'un était attendu. Et ailleurs dans le monde, les chiens n'étaient pas plus importants que les humains : ailleurs dans le monde ne se rencontraient ni redressement moral forcé ni accordéon pour des hommes de main, ni dynamite dans le pain.

Quelque part dans le monde, peut-être, les hommes avaient le droit d'être des hommes.

L'atroupement se dispersa. À l'intérieur des barbelés, quelques centaines de personnes apeurées, confuses, désorientées regardaient à travers les latrines et la clôture barbelée la route où deux hommes avançaient portant sur une civière une femme dont on ne pouvait voir le visage couvert d'un tissu.

Le lendemain matin, mardi 6 août 1940, je sollicitai au bureau du capitaine deux laissez-passer pour Nancy. Apparemment, deux étaient nécessaires pour obtenir un accordéon. Ils furent accordés et scellés avec les cachets et signatures d'usage. Le même matin, j'allai avec Berger comme garde à Dieuze pour recueillir des provisions pour l'infirmerie. Lorsque je passai devant le bureau de la Kommandantur locale derrière l'église, la journée était orageuse, le ciel était peuplé de nuages lourds. Je vis une auto avec les lettres WH, les lettres de l'armée. Les sentinelles présentèrent les armes à deux officiers en tenue noire des SS.

Ils disparurent dans le beau et allongé bâtiment, antérieurement l'Hôtel de Ville. Ils n'étaient plus visibles, mais quelque chose de menaçant et de lourd flottait dans l'air.

J'arrêtai ma voiturette en face de la pharmacie. La pharmacienne n'était pas sur ses marches. En regardant par la fenêtre, je ne la vis pas à la caisse non plus. Je prétendis que j'avais quelque chose à acheter et Berger me laissa entrer dans le magasin.

L'employé me montra silencieusement la porte de service au fond du magasin. Elle conduisait à l'appartement privé.

Je cognai à la porte et en l'absence de réponse, hésitant, je tournai la poignée. La pharmacienne était seule. En plein désarroi, se tenant le menton avec les mains, elle était assise sur un vieux sofa en peluche. La pièce était pleine de robes, de souliers, de papiers, de chapeaux. Une valise à demi pleine occupait le centre du plancher.

Je restai sur le pas de la porte et m'éclaircit la gorge. Elle m'aperçut, se leva lentement et vint vers moi.

— Ah ! C'est vous, *constata-t-elle d'un air distrait*. Je pensais que c'était...

Elle éclata en larmes.

— À quoi pensiez-vous ?

— Je pensais qu'ils venaient me chercher.

Je pris sa main :

— Non, ce n'est pas vrai ?

— Si, c'est vrai. Ils vont venir me chercher. Dans une heure ou deux, ils me déportent.

Elle essayait de sourire.

— Mais n'êtes-vous pas de Dieuze ? *lui demandai-je*.

Elle répondit :

— Oui, née ici, mais ça ne compte pas. .

Elle regardait autour d'elle toujours en essayant de sourire. Je ne savais pas quoi dire.

— Ne regardez pas tout ce qui traîne, *dit-elle*. Beaucoup d'affaires devenues inutiles. C'est difficile de faire des bagages quand vous ne l'avez jamais fait auparavant. Le choix est difficile quand on ne sait pas si l'on reviendra. *Elle fit une pause*. Dix kilos et quatre cents francs, c'est tout ce qu'ils nous permettent. J'étais toujours incapable de trouver un mot. Votre ennemi commet une des plus indignes bassesses quand il vous rend honteux comme si vous l'aviez commise vous-même.

— Et votre mari ? *demandai-je*.

— Quand il reviendra à la maison. Il ne me retrouvera pas. Il devra me chercher quelque part en France.

Je pressai sa main, mais elle ne sembla pas s'en apercevoir. Elle était en train de dire adieu à son sofa en peluche, à son joli chapeau rose, à une statue en plâtre, au diplôme encadré de son mari, à une bouteille de parfum.

Je voulus briser le silence insupportable :

— Vous ont-ils donné une raison ?

Pour la première fois, elle cessa de se forcer à sourire.

Elle me regarda avec de grands yeux de terreur.

— De raison ? Pas de raison ?

Je ne me sentis pas la conscience tranquille :

— Est-ce à cause de moi ?

Elle reprit son sourire :

— Non, nous sommes au moins une centaine à être chassées de Dieuze.

— Savez-vous où vous allez ?

— Bien sûr que non. Ils nous laissent passer trois jours à Nancy.

— Puis-je vous être utile ?

— Non. Au revoir !

La main sur la poignée de porte, je réfléchis un instant.

— Me faites-vous confiance ?

— Bien sûr.

— Me permettriez-vous de transporter votre argent à Nancy ?

— Vous pouvez ça ?

— Oui. Accompagné de mon gardien allemand ! Ça me fera un malin plaisir.

Vous me ferez une grande faveur en me laissant vous aider.

Elle me remit une enveloppe scellée. Je lui donnai les coordonnées pour la récupérer :

— Cet après-midi, je vais au restaurant Coq Hardi sur la place Stanislas. Si vous ne m'y voyez pas, demandez votre enveloppe à Jeannette la serveuse.

— Diable ! Vous en avez des connexions, *dit-elle en riant et en me tendant sa douce main blanche.*

Sur le dos de sa main étaient visibles de petites fossettes rondes. J'avais de la difficulté à penser que dehors, près de la voiturette, le caporal Berger m'attendait.

Ce matin-là, la ville était comme paralysée. La boulangère n'était pas là pour bercer son bébé devant son magasin. J'appris du vieux cordonnier de l'autre côté de la rue qu'elle était déportée avec son bébé de trois mois. La vieille fille de la Croix-Rouge n'était pas là non plus pour me donner du lait et des

légumes. Elle aidait quelqu'un à faire son bagage de dix kilos. La petite vieille qui avait l'habitude de me donner un pot de confiture était assise sur une valise de cuir devant sa porte. Elle portait un voile noir sur ses cheveux et tenait un cadre photo dans sa main ; peut-être la photo de son fils qu'elle espérait pouvoir garder.

Bien que l'ordre de sortir ne fût pas encore donné, elle était là depuis des heures. Elle était excitée à propos du premier voyage de sa vie. Elle ne sembla pas me reconnaître. Elle était seulement préoccupée de serrer fort son cadre photo. Le cœur battant, j'allai au Café des Voyageurs. Les deux femmes, la petite maman et la grande fille n'étaient pas visibles. Elles n'étaient pas comptées parmi les déportées. Mais Stella par ordre du commandant de la place était désignée pour le Service du Travail Obligatoire. Elle serait travailleuse agricole quelque part en Allemagne. Le caporal Kessler était venu le soir précédent leur apporter la mauvaise nouvelle. Elles n'avaient rien dit. Elles auraient préféré mourir plutôt que de se plaindre.

En après-midi, je cherchai un garde allemand pour m'accompagner à Nancy. Je choisis le plus stupide, le caporal Wagner de Magdebourg. Très impressionné par le fait que nous allions chercher un accordéon pour son commandant, il glissa dans son portefeuille un de mes deux laissez-passer et alla chercher son fusil. Comme patient, je choisis Alfred qui éprouvait un besoin de distraction. Je ne pris aucune mesure particulière pour cacher l'accordéon.

En traversant Dieuze, je regardai par ma petite fenêtre et je vis que les SS étaient installés dans la petite ville. Les uniformes noirs couvraient les rues hostiles comme des éruptions noires sur un corps malade. « Les SS, savez-vous ce que ça veut dire ? », m'avait dit le capitaine Brühl. Lorsque je franchis la petite porte de la ville, je ne pouvais plus l'ignorer. Nous étions à peine sortis de la Ville qu'une colonne infinie de femmes apparut. Elle dépassa même Arracourt. Je ne pouvais les compter. Elles étaient des milliers à être chassées de leurs familles, déportées, tandis que d'autres étaient envoyées en Allemagne. Chacune portait une petite valise. Dix kilos, c'était tout. Dans chaque village où nous passions, des SS les attendaient de chaque côté de la route. Elles étaient conduites en troupes comme des vaches. Quand notre ambulance approchait, les SS chassaient les femmes hors de la route.

Les vieilles femmes allaient clopinant à côté des jeunes filles. Deux femmes aidaient une troisième à ne pas tomber. Les jeunes femmes aux cheveux longs marchaient le regard fixe droit devant elle. Une femme portait sur son dos son bébé enveloppé dans des linges. Certaines emportaient en exil de la porcelaine en addition à leurs dix kilos comme un morceau de leur maison. Une petite fille

au nez pointu et au visage plein de larmes poussait une petite voiture bleue de poupée ne contenant pas de poupée, mais de misérables vêtements familiaux. Je ne pus m'empêcher de demander au caporal Wagner, de quoi ces femmes étaient coupables. Elles avaient fait de la résistance. Ce caporal Karl Wagner de Magdebourg n'était pas un bougre particulièrement mauvais, mais entre lui et un sentiment la distance était aussi grande que celle entre un nazi et un être humain.

À la ligne de démarcation, près des petits cimetières de la Grande Guerre, nous ne fûmes retardés que de quelques minutes. Les gardes-frontières étaient bien trop occupés. De longues files de femmes se tenaient à l'extérieur des baraques du poste frontière et des Allemands fourrageaient dans leurs maigres bagages. Valises, paquets, sacs à dos, vêtements étaient éparpillés à terre. Les SS et les gardes-frontières en vert marchaient entre et dessus les pathétiques articles vestimentaires, robes et lingeries. Ils écartaient un chapeau d'un coup de botte, ramassaient une paire de chaussures et les rejetaient.

Leurs visages affichaient dégoût et mépris comme si les femmes faisaient exprès de leur imposer un travail déplaisant. Ils criaient sur le même ton les ordres de départ : « Weg da ! », « Raus ! », « Abfahren ! ». Ils écartaient les femmes quand elles entravaient leurs chemins. Ils enfonçaient leurs doigts dans le pain. Quand une vieille femme épuisée essayait de s'asseoir, ils la saisissaient par les épaules et la forçaient à se lever. Toute la route était devenue comme l'entrepont d'un vaisseau d'émigrants ou comme un village polonais après un raid cosaque. Ici et là, un SS s'emparait d'une pièce de lingerie fine, une chemise ou une culotte et l'élevait vers le soleil entre deux doigts.

Cela déclenchait une explosion de rires épais qui roulait au long de la route comme une boule dans une allée de quilles.

Nous atteignîmes Nancy et fîmes nos emplettes. Je dis au caporal Wagner que je devais aller au restaurant le Coq Hardy à propos de l'accordéon du capitaine. Les magasins de musique, expliquai-je manquaient d'accordéons tandis que j'avais une occasion à bon prix au Coq Hardy. Le caporal goba mon explication sans la moindre hésitation.

Alfred avait été débarrassé de ses couvertures et autorisé à nous suivre. Notre grand blessé ne demandait pas mieux ! Jeannot, notre chauffeur vint aussi. Le restaurant était vide comme d'habitude en après-midi. Jeannine était debout derrière la caisse enregistreuse. Je la reconnus immédiatement. Quand elle s'approcha, elle et moi ne nous donnâmes aucun signe de reconnaissance.

Wagner posa son fusil derrière lui et regarda alentour. Je lui demandai s'il se sentait d'attaque pour un deuxième repas. Il dit oui. Jeannine apporta le menu

et se tint derrière moi. J'étudiai la carte :

— Le menu est-il bon et juteux ?

— Oui, il est très bon.

Je jetai un regard du côté de Wagner. Il se curait les dents et ne pouvait évidemment comprendre un mot de notre conversation.

— Très bien. Pouvez-vous me confirmer que tout est prêt ? Puis-je revenir demain ?

— Oui, demain ou n'importe quand.

Je repris mon supposé examen du menu. Jeannine essuya la table avec un linge et sourit

— La dame d'accueil vous attend.

— Qu'est-ce qu'il y a comme dessert ? (*Je savais le menu par cœur.*) Un bon dessert... Je vais laisser deux lettres sur la table dans les toilettes. L'une est pour vous. Etwas Schokoladentort gefällig, Herr Gefreiter ? (*Voulez-vous du gâteau au chocolat, caporal ?*) La deuxième est pour la dame qui vous la demandera aujourd'hui ou demain. Elle s'informerera de moi.

Jeannine, tout en souriant gracieusement au caporal, dit :

— Alors, trois gâteaux au chocolat ! Elle sera attendue aussi. Mais je ne connais pas votre nom.

— Il est dans ma lettre.

Comme Jeannette servait les aliments, je m'excusai auprès du caporal, lui disant que j'avais à parler au propriétaire du restaurant qui était l'homme à l'accordéon.

Wagner avait le bon sens complètement détruit par l'accordéon pour son capitaine et deux verres de vin, un de rouge, un de blanc :

— Ja, ja. Alles nur, aber seien Sie nicht zu lange. (*Oui, oui. Allez-y, mais ne soyez pas trop long.*)

Il s'occupa de son rosbif. Je n'avais pas à m'absenter longtemps. Je n'avais que mes deux lettres à déposer.

À mon retour, j'annonçai à Wagner la bonne nouvelle :

— Morgen bekommen wir ein Akkordeon. Der Hauptmann wird glücklich sein. (*Demain, nous aurons l'accordéon. Le capitaine sera content.*)

— Selbstverständlich, sagt Wagner. Sehen Sie zu, dass ich morgen wieder mitfahren kann ? (*Sûr, dit Wagner. Pensez-vous pouvoir encore me prendre demain ?*)

Il était au milieu d'un paradis de rosbif et de chocolat. Je l'assurai que le lendemain, s'il était encore disponible, je le prendrais. J'étais pressé de partir. J'avais encore beaucoup à faire à Dieuze. Je demandai à Wagner la permission

de laisser la porte de l'ambulance ouverte à l'arrière. Magnanime, il ne fit aucune objection. Assis près de l'encadrement de la porte, je respirai à pleins poumons l'air du soir. La senteur était différente, c'était celle de la liberté. Je fis des signes à un vieux paysan et il souleva et agita son grand chapeau de paille. Le coucher de soleil rose était plein du passé et plein de l'avenir. Il ne disait rien sur le présent. Toutes les batailles et tous les dangers étaient encore à venir, mais une grande sérénité m'avait envahi. De petits nuages jouaient avec les cigognes dans le ciel de Lorraine. J'essayai de lire mon futur dans les formes des nuages, mais ils se dissolvaient dans l'infini bleu. À Arracourt, je subis une dernière épreuve. Fatigués par leur journée de travail avec les femmes déportées, les SS ne nous portaient aucun intérêt. Assis devant leur baraque, ils buvaient de la bière.

Wagner connaissait l'un d'eux et ils se parlèrent. Le SS se plaignait des labeurs de la journée et je l'entendis dire :

— Und jetzt noch die Schweinerei mit dem Gefangenen. Auch Saarburg ist gestern ein Gefangener ausgerückt. Vor einer Stunde haben wir ihn gefasst. Wird glatt erschossen. Wir wenige Fälle diesen Scheisskerl. (*Et puis, par-dessus tout ça, ce cochon de déserteur. Il s'était enfui de Sarrebourg hier. Nous l'avons pris voici une heure. Il sera fusillé. Nous faisons peu de cas de ces salopards.*)

Alors qu'il parlait. J'écoutai mon cœur. Il demeurait tranquille. Tout était paisible en moi comme l'était la soirée d'été dans les champs. Je m'appuyai contre l'ambulance et je regardai au loin. De l'autre côté de la route, chaque tombe de soldat de la Grande Guerre était comme une main levée en un serment solennel.

Ce soir-là à Dieuze, je demeurai fiévreusement actif. Par-dessus tout, je devais partager ma chance d'évasion avec un autre prisonnier. Ça ne pouvait être qu'un docteur. Je n'avais plus la possibilité de demander à quelqu'un d'autre de participer à ce que j'avais planifié pour le jour suivant. Je considérai sérieusement tous les médecins. Mon choix s'arrêta finalement sur le plus jeune, le courageux docteur Petit. Les deux plus jeunes médecins, le docteur Petit de Lyon et le docteur Vigneron de Toulouse avaient été désignés par le docteur Mauvoisin pour le traitement de la gale chez les Noirs. J'admirais le rieur docteur Petit. Le jeune chirurgien de Lyon avait le visage couvert de taches de rousseur. Il n'hésita pas un instant.

Je lui parlai de la conversation entendue au poste frontière. Il me dit un peu sèchement :

— Si tu ne crains pas d'être fusillé, tu ne dois pas penser que je le sois. Demain à huit heures, je colle ma brosse à dents dans ma poche.

Nous nous serrâmes la main et ce fut tout.

Ensuite, j'allai rencontrer le capitaine Brühl pour l'informer que la question de son accordéon était comme réglée. En passant devant le bureau du capitaine Kohlrusch, je ne pus résister à la tentation d'y entrer. Je l'assurai avoir pris toutes les mesures nécessaires pour localiser les personnes inscrites sur sa liste noire. Si le lendemain, il en restait encore une dans le camp, elle ne lui échapperait pas... Kohlrusch circulait dans son bureau avec son inséparable cravache. J'avais parlé comme l'oracle de Delphes. Il ne le remarqua pas.

Finalement, j'eus à dire au revoir à mes amis. J'avais offert à Alfred de se joindre à moi, mais en dernier recours il avait refusé le risque. Je lui demandai de venir avec le comte Korzakoff dans mon bureau où j'avais stocké toutes sortes de nourritures et autres trésors. Ces réserves m'étaient une sorte de lutte intérieure, car chaque fois que je mettais quelque chose de côté, je me reprochais de ne pas prendre mes plans d'évasion au sérieux. Je donnai à Alfred et René mon chocolat, mes lames de rasoir, ma crème à raser, deux morceaux de savon, quinze paquets de cigarettes Eckstein, une saucisse, cinq bouillons cubes et une demi-bouteille de cognac. Je donnai mes pyjamas à Alfred et ma couverture à René. Nous mîmes tout cela dans une grande boîte en carton et la cachâmes dans le grenier de l'infirmerie. Je distribuai mes cigarettes Troupes entre le cuisinier Poulaine, le restaurateur du boulevard Diderot à Paris qui cuisinait pour les médecins, Jeannot, notre chauffeur d'ambulance et quelques patients sans expliquer les raisons d'une telle magnanimité. Les patients de la salle des blessés eurent droit à trois bouteilles de fruits cuits.

Je nettoyai mon bureau. J'inscrivis rapidement une douzaine de noms sur la liste des employés de chemin de fer, même s'ils appartenaient à d'autres professions. Les cheminots devaient en effet être libérés les premiers. Je déchirai la liste noire des douze noms de mon régiment, même si le capitaine Kohlrusch avait affirmé en avoir gardé un double. Finalement, je jetai dans les toilettes la liste des prisonniers faite selon le profilage racial.

Cette liste avait exigé dix jours de travail et j'imaginai qu'une fois jetée ça prendrait beaucoup plus de jours pour la rétablir. Ayant donc tout accompli selon l'amour prussien pour l'ordre, j'écrivis quelques lettres de remerciements pour quelques personnes de Dieuze. Je disais au revoir à madame Jäger, la propriétaire de la pâtisserie, à la femme du boucher, à l'épicier, à la splendide madame Klein et à la mère de Stella.

— « La Lorraine, *écrivis-je*, c'est la France à son meilleur et elle ne périra pas. »
Pendant ce temps, la nuit tombait. Mon cœur était sans peur, mais mon

estomac faiblissait. J'étais incapable de m'alimenter. Je restai à l'écart du mess des officiers, m'excusant sur la base de troubles d'estomac. Je bus un verre. Tout ce qui restait de ma bouteille de Pernod. Je bouclai mon ceinturon et je sortis dans la cour pour un dernier examen.

Je procédai méthodiquement comme dans mon travail régulier. Je commençai par les salles d'infirmerie. Les malades et les blessés sautèrent debout à mon entrée : ils avaient cru à une inspection de l'imprévisible Daxer. Il fallait être à l'article de la mort pour pouvoir rester au lit quand, ses gants de cuir à la main, Daxer fonçait dans la salle avec ses bottes bruyantes. Les malades devaient attendre au garde-à-vous au pied du lit le bon plaisir de l'Allemand. Je les assurai que le sous-officier avait assouvi ses « besoins humains » et qu'il en était encore fatigué et que rien donc n'était à craindre pour le reste de la journée. De-ci de-là, je m'assis sur des lits et essayai de leur faire comprendre qu'un jour les ennuis auraient une fin. Ils étaient presque aussi optimistes que moi et mes mots les réconfortèrent. Comme à l'accoutumée, je collectai leurs lettres secrètes pour Nancy. Je promis à Bartolomey, un résident d'âge moyen de Nancy, de parler à sa femme de sa situation.

Je promis à un garçon de quinze ans, André Géraldy, de chercher quelqu'un pour lui retrouver ses parents. André Giraldy venait de Saint-Nicolas-de-Port, en Meurthe-et-Moselle, un endroit où les Allemands avaient été particulièrement brutaux. Dans la confusion, ils avaient emmené ses parents, ses deux aînés, frère et sœur. Lui s'était retrouvé dans un bataillon polonais et il avait été capturé avec eux. Le capitaine le considérait comme particulièrement « gefährlich », *dangereux*. Quand je l'avais fait admettre à l'hôpital, il était si dénutri qu'il ne pouvait plus marcher. Le dangereux André Géraldy était assis dans son lit, maigre garçon avec une pomme d'Adam haute et saillante et des yeux affamés, un vieux millésime de *ILLUSTRATION* sur les genoux.

Le succès de mon plan était loin d'être assuré, mais je sentais le besoin de faire une faveur à chacun. Dehors, quelque part la liberté m'attendait comme le printemps attend aux portes de la ville en avril ou mai. Je traversai le grand terrain d'exercice poussiéreux. L'horloge sur le bâtiment du dépôt de vivre indiquait huit heures et quart. Je m'arrêtai pour regarder alentour.

À l'atelier numéro 3, Jean, Denis et Paul avaient été envoyés depuis un certain temps sur la ligne Maginot : huit cent mille Français sous la botte allemande étaient utilisés pour raser la fameuse ligne fortifiée. Je rejoignis les prisonniers qui étaient assis à l'extérieur de l'atelier numéro 3 et je m'assis parmi eux. Je parlai de leur libération prochaine. Rien n'avait changé depuis que j'avais

quitté l'atelier. Le temps s'y était immobilisé, les prisonniers n'avaient pas bougé de place et ils discutaient toujours à propos des mêmes choses :

— « À quand la libération ?... Quand retournerons-nous à la maison ?... À quand la classe ?... »

Les désappointements ne les avaient pas découragés. Chaque nuit, ils s'attendaient à ce que la journée suivante leur amène du nouveau. Ils regardaient le ciel et étaient heureux d'y voir des signes d'automne, car à l'automne, ils seraient libérés. Les yeux affamés, ils jouaient dans la poussière, dessinaient des cœurs dans le sable. Malgré tous les déboires, ils prétendaient qu'ils seraient libérés le jour suivant.

— Crois-tu vraiment, Pionnier, *me sonda l'un d'eux avec une dérision évidente*, que nous soyons encore prisonniers ici dans un an ou deux ?

C'était un vieil homme avec le visage d'un nain.

— Non, *lui accordai-je*, je ne le crois plus père Bayot.

— Vous voyez, *proclama-t-il*, Pionnier admet que je pense juste.

Il n'avait pas imaginé un instant que je pensais aux transferts en Allemagne. Quelques-uns avaient levé la tête brièvement et s'étaient replongés dans leurs jeux avec le sable.

J'allai dans l'autre cour, là où les propriétaires de casinos étaient rassemblés avec leurs roulettes et leurs cartes sales. Tout indiquait que les joueurs n'arrêteraient jamais le jeu, les croupiers leurs cris, les billes leurs roulements. Le monde là aussi était figé. Une permanence désolante régnait dans la cour bruyante. Des hommes se déplaçaient comme des soldats de plomb remontés avec une clé à ressort, prêts à courir lorsque se ferait entendre le clic de la libération du ressort. Je me souvins du livre de Thomas Mann, « *La montagne magique* ». Ici aussi, le temps paraissait traverser la cour comme un vieil homme traînant ses pieds pas à pas. Les prisonniers, hommes coupés de la vie, profitant de l'étroit lambeau de sol que le soleil n'avait pas réchauffé de la journée, étaient comme des mouches mortes collées aux murs de la caserne. Ces prisonniers parlaient de gains et de pertes et aussi de liberté. Ils savaient qu'ils ne pouvaient rien acheter avec leurs gains : leurs pertes ne signifiaient plus rien. Quant à la liberté, c'était comme un vacuum sans consistance et dont ils avaient perdu le sens. L'affluence était habituelle autour des latrines, bien que toute présence une demi-heure plus tard au même endroit signifiait la mort. Le changement de gardes sur les toits était à se faire. Deux prisonniers se disputaient un morceau de papier. D'autres étaient assis côte à côte près des arbres et l'un disait qu'un Français ayant sifflé durant un film de propagande avait été abattu par les Allemands. Ni l'un ni l'autre ne se souciait de

transmettre l'information. Des prisonniers grimpés sur le tas de sable regardaient les champs à l'extérieur. Le long de la barrière barbelée, les sentinelles se croisaient à mi-chemin.

Je retournai à l'infirmerie. J'étais envahi par une curieuse mélancolie. Les habitudes deviennent si tenaces qu'on finit même par regretter sa prison. Je dis adieu aux bâtiments, à la poussière, aux gens. J'étais presque triste quand je m'assis avec Alfred et René sur les marches à l'extérieur de la porte.

— Tu dois penser que je suis un couard dit Alfred soudainement, ou que je désire te laisser te mettre seul dans le pétrin, mais je me soucie de ma mère. Elle ne survivrait pas à ma mort.

Nous étions assis silencieux. Sur la route derrière l'infirmerie, les soldats allemands rejoignaient leurs chambres en chantant leur éternelle chanson : « Maintenant, je retourne dans mon pays natal, dans la belle Souabe ». Je serrai les poings. Nous aussi nous avons un pays natal. Nous aussi nous voulions rentrer à la maison. Je me tus. Je regardai droit devant moi le soleil couchant. La trompette sonna le coucher. Mes deux camarades à ma droite et à ma gauche me saisirent les mains.

— Bonne Chance ! *me souhaita Alfred.*

— Il fera beau demain, *ajouta René.*

— Oui, *dis-je*, demain est un autre jour. (*Morgen ist auch ein Tag.*)

Il était dix heures du soir et j'étais seul dans ma chambre. Une bande de lumière barrait encore l'horizon. Je m'agenouillai près de mon lit et priai :

— « Seigneur, mon Dieu, demain, Seigneur, je risquerai ma vie. Je te recommande mon âme, à toi, Seigneur. Mon Père, s'il vous est possible, laisse-moi boire ce calice, non selon ma volonté, mais selon ton désir. Mais que je vive ou meure accède à ma prière. O Seigneur, ne supporte pas que l'injustice triomphe sur la terre et que les hordes de l'Antéchrist corrompent les nations, occupent de vastes régions, déshonorent les femmes et séduisent les enfants. Ne permets pas que la violence l'emporte et que les hommes soient forcés de mettre leur confiance dans la violence au lieu de choisir l'amour. O. Seigneur, ne laisse pas le mensonge être plus fort que la vérité. Ne laisse pas continuer le carnaval sanglant dans lequel les criminels, les voleurs et les assassins se déguisent eux-mêmes en soldats et en juges pour faire les lois du monde et les faire exécuter. Ne souffre pas que les mauvais anges des Enfers s'emparent de notre monde et méprisent tes lois... Car ne nous as-tu pas envoyé ton Fils comme lumière sur le monde pour que ceux qui croient en toi ne restent pas dans la noirceur. Ne souffre pas, Mon Seigneur, la loi de celui qui divise le monde en forts et en faibles, en malades et en bien portants. Ne souffre pas la

loi de celui qui voudrait exposer les nouveaux nés au mont Taigète pour qu'ils meurent avant d'avoir vécu, n'accepte pas la loi de celui qui prêche le pouvoir des forts sur les faibles, du bien portant sur le malade. O Seigneur ne souffre pas que l'homme puisse choisir parmi ses enfants avec son ruban à mesurer et avec son poing... Car il est écrit "Bénissez les malheureux et bénissez ceux qui ont faim et soif dans le ventre". O Seigneur, ne souffre pas que les illusions de grandeur se multiplient et que l'orgueil, l'amour propre, l'autosatisfaction, l'amour païen puissent contaminer la terre que tu as créée, ne souffre pas que les illusions de grandeur trompent les esprits humains en peuplant la terre de faux dieux au lieu de bons chrétiens. Ne souffre pas que la superstition devienne plus forte que la foi, car toi le plus aimé par ceux qui travaillent et ont de lourdes charges... Avec toi, le joug paraît aisé. Avec toi, le fardeau paraît léger. Et ainsi, O Seigneur, ne supporte pas ceux qui te servent pour te détruire. La récompense du Juste est le Paradis et la punition du Méchant est l'Enfer. Les Diables et les Anges ne devraient pas traverser nos champs terrestres, mais l'Enfer a ouvert ses portes et envoyé ses Diables sur la terre. Envoie-nous, O Seigneur, tes Anges sur la terre, avec l'épée enflammée comme il nous a été promis. Même si la terre n'est pas le Paradis, ce ne peut être ta volonté, Seigneur d'en faire un Enfer. Ça ne peut être toi qui veuilles détruire ceux qui proclament ton nom, car tu ne possèdes pas seulement la royauté et la gloire, mais aussi, la puissance, pour toujours. Amen. »

6) Enfin l'évasion

Le mercredi 7 août 1940 fut une journée glorieuse d'été. Ma nuit avait été calme, non peuplée de rêves. Détendu et reposé, je m'éveillai à six heures du matin. Je restai un moment tranquille au lit. À travers ma fenêtre, le bruit du camp me parvenait comme de loin.

Devant elle, les oiseaux chantaient dans le vieux cerisier. Pour eux, le ciel n'était pas coupé en zone occupée et zone inoccupée. Dans la maison de l'autre côté de la cour, des Allemands chantaient en cirant leurs chaussures.

Sur le coup de sept heures du matin, je me rapportai au docteur Frank, le médecin-chef. Lorsqu'il me reçut, il était encore vêtu d'une longue robe de chambre à bordure rouge.

Je lui annonçai :

— Wir haben diesmal einen schweren Fall im Lazarett. Leutnant Doktor Petit hat den Mann untersucht, und bittet, ihn sofort evakuieren zu dürfen. (*Nous avons un cas grave à l'infirmerie. Le médecin-lieutenant Petit l'a examiné et il demande qu'on l'évacue.*)

— Was hat der Herr ? (*De quoi souffre-t-il ?*)

— Magenblutung. (*D'hémorragie d'estomac.*)

— Magenblutung ? Ich will mal sehen. (*D'hémorragie d'estomac ? Je vais aller le voir.*)

Les choses prenaient une sale tournure. Depuis quelques jours, le comte Korzakoff souffrait réellement de gastralgies. Il avait joué si longtemps les malades que finalement il l'était devenu. Il n'en était pas moins heureux de pouvoir passer quelques jours à l'hôpital de Nancy où la nourriture était meilleure et son souhait collait parfaitement avec mon plan. Mais voilà que le docteur Frank allait l'examiner alors qu'aucune hémorragie n'était présente et que d'autres cas plus sérieux de l'infirmerie n'avaient pas encore été transférés. Je réagis vite à la menace d'être découvert en défaut :

— Ich muss auf alle Fälle nach Nancy. (*Je dois de toute façon aller à Nancy.*)

— Wieso ? (*Pourquoi ?*)

— Wegen des Kameradschaftsabends. Ich bringe Hauptmann Brühl ein billiges Akkordeon. (*Pour le compte de la fête des officiers, je dois trouver un accordéon pas trop cher pour le capitaine Brühl.*)

— So... dann können Sie den Mann ja meinethalben gleich mitnehmen. (*Splendide..., dans ce cas vous pouvez évacuer le malade avec vous là où il faut.*)

L'examen de l'hémorragie gastrique par le docteur Frank venait soudainement de perdre toute importance. Je claquai des talons. Alors que j'arrivais à la porte, j'entendis le médecin-chef marmonner :

— Möchte bloss wissen, wer das Akkordeon spielen soll ! (*Je me demande bien qui va jouer de l'accordéon !*)

J'indiquai au sergent Daxer que nous devons transporter un patient souffrant d'hémorragies gastriques à Nancy et qu'un médecin français allait venir avec nous. Il me déclara sa satisfaction :

— Sehr gut, ich brauche obnedies neue Handschuhe. Glauben Sie, dass Sie mir ein paar Schweinslederhandschuhe besorgen können ? (*Très bien, j'ai besoin d'une nouvelle paire de gants. Croyez-vous pouvoir me la trouver, spécialement en peau de cochon ?*)

Je lui promis d'essayer.

Nous sortîmes de l'infirmerie René Korzakoff sur une civière. En passant, je serrai la main d'Alfred. Il me remit une lettre pour sa sœur. Maintenant, pensai-je, je te perds toi aussi, Alfred Dvonicky. J'avais déjà perdu Pierre Truffy et le petit rouquin Dési et Emeric Garai le brave petit Hongrois engagé volontaire numéro 2057 et Mayer Mayerescu de Bucarest. Adieu, Alfred Dvonicky, ami de prison, Alfred Polonais.

Le sergent Daxer éprouvait un plaisir enfantin à conduire. Il dit à Jeannot, le chauffeur, de ne pas venir, car il piloterait lui-même. Je m'assis à son côté, tandis qu'à l'arrière le docteur Petit assistait notre malade. L'ambulance démarra lentement. Ce matin-là, un groupe de mille prisonniers quittait le camp de Dieuze à pied pour l'Allemagne. Alors que l'ambulance était sur la route vers Dieuze, je me retournai et vis comme dans une lointaine scène de théâtre la longue colonne des marcheurs vers le nord. Courbés sous leurs maigres paquetages, ils ressemblaient, en avançant dans la brume matinale chargée de rosée aux bateliers de la Volga dans le lointain au fond d'une scène de théâtre. Mais ces mille hommes n'étaient pas des figurants, des acteurs dans une revue russe, ils transportaient de réels fardeaux et concrètement parlant ils étaient de réels bateliers de la Volga.

J'imaginai presque entendre sortir de leurs rangs le monotone « Ei ukhnem ». Quant au camp, le bâtiment rond de l'administration, l'infirmerie, les garages, l'académie de cavalerie sur la cour principale, il disparaissait dans un brouillard violet.

Je ne me souviens pas à quoi exactement je pensai sur la route de Nancy. Mon grand calme n'était pas perturbé par l'idée des dangers à venir. Mes humiliations, la comédie désespérée que j'avais dû jouer allaient enfin avoir une fin. Le plaisir de la route libre, des champs libres, m'ôtait la pensée de toutes les choses innombrables qui pouvaient mal tourner.

À un certain moment, je regardai en arrière le docteur Petit :

— Comment se porte le malade, mon lieutenant ?

Il me répondit comme nous l'avions planifié :

— Mal. Essayez d'aller plus vite.

Je me penchai vers Daxer et lui dit d'aller plus vite. Le malade allait mal et nous voulions qu'il arrive vivant à l'hôpital. Il grimaça :

— Tot oder lebendig. Manch ein Mann starb in dieser Krieg. (Mort ou vif. Beaucoup d'hommes sont morts dans cette guerre.)

Bien qu'il m'avait rétorqué que mort ou vif ce n'était pas le seul homme à avoir encouru la mort dans cette guerre, il accéléra et roula plus vite jusqu'à l'hôpital. Nous arrêtâmes dans la cour principale. Les larges fenêtres blanches du bâtiment donnaient sur le canal de la Marne au Rhin.

Descendus en bas de l'ambulance, Daxer, Petit et moi, nous étions seuls dans la cour.

Le sergent Daxer regarda dans l'ambulance :

— Also... (*Bien...*)

René Korzakoff ne bougeait pas. Il geignait juste doucement.

— Also..., *sage ich.* (*Bien, dis-je.*)

— Hebt ihn raus, Mensch ! *befahl Daxer.* (*Bien, sortez-le ! ordonna Daxer soudain pressé.*)

Il pensait sûrement à ses nouveaux gants en peau de porc.

Le lieutenant me prit par le bras et me parla en français. Je relatai à Daxer qui me le demandait ce que Petit avait déclaré :

— Wir können ihn nicht herausheben. Das müssen geschulte Pfleger tun. Er stirbt uns sonst. (*Nous ne pouvons le sortir de l'ambulance. Nous avons besoin de brancardiers entraînés. Il va nous claquer dans les mains.*)

Korzakoff râlait.

Inquiet, Daxer regardait autour de lui.

— Ihr sterbt aber leicht. (*Il meurt plutôt facilement.*)

Il était exactement neuf heures à l'horloge au pignon de l'hôpital gris. Le docteur penché dans l'ambulance prenait le pouls du patient. J'aventurai une suggestion :

— Vielleicht rufen Sie jemand, der uns hilft, Herr Unteroffizier. Damit wir es bald hinter uns haben. Ich glaube, der Herr Hauptmann braucht schon mittags das Akkordeon. (*Peut-être, pouvez-vous appeler quelqu'un pour nous aider, mon sergent. Comme cela, nous serons vite libérés. Le capitaine attend son accordéon pour ce soir.*)

La mention de l'instrument pour l'autorité supérieure réussit le coup. Le sergent Daxer alluma une cigarette, joua avec ses gants qu'il tenait le poing

fermé comme d'habitude et fit quelques pas d'hésitation à travers la cour.

— Passen Sie auf den Wagen auf ! *rief er uns zu.* Ich hole zwei Krankenträger. (*Surveillez l'ambulance, cria-t-il, je vais chercher deux brancardiers.*)

Il s'élança en avant, plié sur la pointe des pieds comme à son habitude : un robot la grenade à la main.

À peine avait-il disparu derrière la porte sous l'horloge électrique, nous grimpâmes dans l'ambulance serrer rapidement la main de Korzakoff.

— Bonne chance, René.

— Bonne chance, comte Korzakoff.

— Meilleure des Chances, mon lieutenant. Et toi, Hans, j'espère que tu ne te casseras pas le cou.

Nous sautâmes en bas de l'ambulance et lançâmes un dernier regard vers l'hôpital. Sans courir, nous marchâmes rapidement jusqu'à la barrière et arrivâmes dans la rue. De l'autre côté de la rue, quelques femmes avec des sacs d'épicerie et quelques soldats allemands traversaient le pont sur le canal de la Marne au Rhin. Deux enfants jouaient sur la rive. Nous aspirâmes à pleins poumons l'air frais qui soufflait entre Marne et Rhin. Nous n'étions plus prisonniers.

Nous ne savions pas où se situaient la Rue Saint-Sébastien et encore moins l'hôtel Saint-Sébastien. Nous estimions à cinq minutes tout au plus le temps nécessaire à Daxer pour constater notre disparition. Nous estimions qu'il perdrait bien cinq minutes de plus à nous chercher dans la cour de l'hôpital et encore cinq minutes dans une lutte intérieure avant d'admettre que sa vanité l'avait fait tomber dans une trappe. À ce moment-là seulement, il alerterait la police, les SA et les SS et la caserne la plus proche.

Au total, nous avions quinze minutes devant nous pour nous mettre en sûreté. À moins de provoquer de la suspicion par un geste impatient, nous avions bon espoir de pouvoir gagner l'hôtel Saint-Sébastien sans incident. Depuis trois semaines, de nombreux prisonniers alsaciens avaient été libérés et circulaient dans Nancy encore en uniformes français. Ces Alsaciens bien sûr avaient un certificat de libération dans leurs poches et nous n'en avions pas. L'essentiel était qu'il était normal de croiser un officier et un sous-officier français circulant dans les rues sans escorte.

Nous nous éloignâmes de l'hôpital. Directement derrière l'édifice moderne se trouvaient des petites ruelles étroites avec des maisons décrépées où de pauvres filles de joie exerçaient leur commerce. Ces ruelles, ces maisons, ces filles avaient apparemment causé une certaine désorganisation dans la vie de l'armée allemande, car de grands écriteaux étaient suspendus en travers de la

rue :

« Das Betreten dieser Strasse ist Mitgliedern der Wehrmacht nur von sechs Uhr bis zehn Uhr gestattet ». (*Les membres de la Wehrmacht ne sont autorisés à entrer dans cette rue que le soir entre six et dix heures.*)

N'étant pas de la Wehrmacht, cela ne nous concernait pas. Des femmes débraillées en robes de chambre criardes et les cheveux en broussailles regardaient par les fenêtres du rez-de-chaussée. Nous prîmes garde de ne poser aucune question. Dans une demi-heure, des motocyclistes seraient à la recherche de deux soldats français évadés. Nous devions effacer nos traces et par-dessus tout ne pas mentionner le nom de l'hôtel Saint-Sébastien.

Nous nous arrêtâmes au bout de la rue interdite. Jeannine m'avait dit que je verrais quatre clochers d'églises et que la rue Saint-Sébastien était située entre les quatre clochers. Nous examinâmes les alentours.

— C'est là, *dit le lieutenant en montrant la rue vers la droite.*

Quatre clochers proches l'un de l'autre pointaient vers le ciel. Sans mot dire, nous redoublâmes nos pas. Des soldats nous dépassaient, des SA en uniformes bruns, des SS en noir, des membres de l'organisation Todt en blouses brunes. Nous saluions les officiers en conformité avec les règles et faisons de notre mieux pour garder un air indifférent sans perdre de vue nos quatre clochers. Nous vérifiâmes l'heure à deux ou trois reprises. Le sergent Daxer devait maintenant s'être aperçu de notre absence et il devait être à nous chercher ; il devait nous rester sept minutes. Nous avons marché dans une rue achalandée, la rue Saint-Nicolas et nous étions arrivés devant la cathédrale située place Monseigneur Ruch. Les trois autres clochers étaient maintenant à notre gauche. Nous nous dépêchâmes dans cette direction. Préparés à entendre à tout moment les sirènes de la police, nous pointions les oreilles. Mais tout était calme.

Dans la rue Saint-Dizier, un garçon vendait la carte de la « Nouvelle France » pour cinq francs. Je l'achetai et la rangeai avec celle du manufacturier de chocolat. Une grande foule était attroupée devant un grand magasin pour hommes qui avait une liste de prisonniers de guerre affichée dans sa vitrine. Alors, suivant seulement notre instinct, nous traversâmes la place du marché Saint-Sébastien. Dans le hall du marché, nous nous sommes sentis curieusement rassurés : étrangement, les installations temporaires du marché en nous replongeant dans notre vie antérieure nous donnaient un sentiment de sécurité.

L'homme a plus foi dans ses réminiscences que dans ses prédictions. Le marché nous calma avec toutes ses odeurs de notre enfance, ces bruits de notre vie

antérieure inconsciente. Nous aurions aimé embrasser les cinq harengères et les deux vieilles sorcières que nous vîmes se disputer une tête de laitue. À l'horloge sur le mur de verre du marché, il était neuf heures trente. Il nous restait quatre minutes.

L'église Saint-Sébastien était au cœur d'un quartier populaire et commerçant qui en plus avait un marché couvert édifié en 1850. Toutefois par manque de rénovation et d'entretien, ce quartier populaire au sud de la Ville a fait l'objet dans les années 1970-1976 d'un vaste projet immobilier. On rasa sans discernement l'ensemble des habitations constitué en grande partie par des maisons du XVIIe siècle (la maison de Jean Lamour, 32 rue Notre-Dame, fut détruite en 1970) pour laisser place à un centre commercial. L'orientation architecturale prise en 1970 a néanmoins sauvé l'édifice dans un cadre résolument moderne.

— Dois-je demander notre chemin ? *chuchotai-je entre mes dents au docteur Petit.*

— Non

— D'accord, continuons.

Nous quittâmes la plaisante poussière et la demi-pénombre du marché couvert et nous retrouvâmes la lumière du jour. Nous étions dans une petite rue, étroite, mais propre, avec des maisons à trois ou quatre étages. De l'autre côté de la rue, nous pouvions lire l'inscription en lettres majuscules : Hôtel Saint-Sébastien. Le cœur me cogna dans la poitrine. Je retins le docteur Petit par le bras au moment où il allait changer de trottoir : deux SA tenaient une conversation devant l'hôtel. Forts gaillards aux joues rouges, ils ressemblaient à deux barriques de bière. Deux barriques de bière nous barraient le chemin du Paradis. Nous attendîmes près d'un étalage de fleurs, des dahlias violets, jaunes, rouges. J'aurais aimé apporter des fleurs à quelqu'un.

Le sergent Daxer avait sûrement vaincu tous ses doutes maintenant. Il devait nous rester deux ou trois minutes au plus pour nous mettre à l'abri. Les deux barriques se serrèrent la main et s'éloignèrent. Derrière l'étal de fleurs, une femme dormait. Autrement, la rue était déserte jusqu'à ses deux extrémités. Nous traversâmes et entrâmes dans l'hôtel. Il était étrangement silencieux. Nous montâmes prudemment quelques marches. Elles craquèrent.

Une voix féminine cria au-dessus de nous :

— Qui est là ?

— C'est nous, *répondis-je, pas trop brillant.*

Mais ma réponse avait suffi. Une femme se pencha par-dessus la rampe d'escalier du premier étage. Une voix chaude, grave de femme nous appela :

— Venez mes enfants. Je vous attendais.

Nous montâmes les escaliers au galop. La femme se tenait dans l'entrée d'un appartement du premier étage.

Jamais je n'oublierai ton visage. Sois bénie Amalie Roquebrune mariée à Louis Pfeiffer de Nancy ! Je veux te garder toujours dans mes souvenirs, aujourd'hui, demain et toujours. Jamais je ne t'oublierai dans la vie et dans la mort. Je te verrai toujours comme tu te tenais grande et forte dans l'entrée de ton salon, avec un tablier bleu et les grandes ondulations de ta chevelure légèrement grisonnante, la lumière céleste de tes grands yeux brillants telle qu'elle est donnée à ceux à qui Dieu a accordé le plus précieux des dons : un cœur pur. Alors que vous vous teniez dans l'entrée de votre logement, mère Amalie, pour accueillir des étrangers qui n'étaient rien pour vous que deux hommes qui demandaient de l'aide, mettant ainsi avec le sourire votre vie en danger, vous étiez une mère pour le docteur Petit et moi-même, enfants de nos mères et de toutes les mères du monde. Vous étiez maternité vous-même, mère Amalie. J'embrasse vos mains, vos bonnes et douces, mais solides mains pleines de force. Vous nous avez sauvés de la mort et du malin. D'au-delà des océans et des mondes, j'embrasse vos mains, chère, bonne patronne de bordel, Amalie Pfeiffer de Nancy.

Mi-rieuse, essayant d'être prudente sans nous effrayer, elle chuchota :

— Entrez, mes enfants

Nous passâmes successivement à travers une grande cuisine claire, un salon aux murs arrondis, une salle de séjour spacieuse et aboutîmes à une chambre au style moderne. Les rideaux étaient tirés, la fenêtre était ouverte. Le soleil s'infiltrait dans la pièce par une fente étroite dans le rideau. De petites particules de poussières dansaient pacifiquement dans la lumière solaire. Elles aussi étaient rassurantes. Pendant un moment, nous ne pûmes dire un mot, nous étions comme deux enfants au pays des merveilles. Madame Pfeiffer l'avait probablement remarqué, car elle ne nous posa pas de questions. Elle parla sans arrêt, nous poussant dans la chambre avec de grands gestes. Elle nous tapa sur les épaules, nous dit de nous asseoir et de faire comme chez nous. Elle ne prononçait aucun mot de crainte, de danger ou de sacrifice.

— Oh oui, *précisa-t-elle*, naturellement, j'ai reçu votre lettre.

Elle tira de son bustier lacé serré mon enveloppe rose. Elle avait parlé comme si la lettre était arrivée par des voies normales du courrier postal et que c'était la chose la plus naturelle du monde comme une carte postale imagée apportant les salutations de quelqu'un parti en voyage. :

— Tout est arrangé, *continua-t-elle rapidement, comme si elle s'inquiétait de ce que nous pouvions penser d'elle*. J'espère que vos nouveaux habits vous iront

bien.

Me laissant à peine ouvrir la bouche, elle nous conduisit jusqu'au lit à deux places. Tout ressemblait à un tableau des Mille et une Nuits.

Sur le lit se trouvaient deux costumes, un gris et un vert, deux chemises, une verte et une blanche, deux cravates foncées, deux mouchoirs, deux paires de chaussettes. Les deux paires de chaussures, une noire et une brune bâillaient au pied du lit. Nous étions revenus au milieu de la chambre.

— Vous pouvez aussi avoir deux chapeaux, *dit Amalie comme si c'était un objet important*. Louis, mon mari, en avait beaucoup. Malheureusement, il n'en a plus besoin maintenant. Il est prisonnier de guerre lui-même quelque part.

Le mot « prisonnier » nous avait frappés comme un objet dur et froid. Mère Amalie s'en aperçut.

Elle agita ses bras fermes dans l'air comme pour balayer le diable et partit à rire :

— Bien, vous n'êtes plus prisonniers maintenant. Nous allons brûler vos uniformes. Ôtez tout ce que vous ne voulez pas garder. Faites comme chez vous. Je dois retourner à la cuisine, sinon vous n'aurez pas un bon rôti comme repas.

Elle allait quitter la chambre. Je commençais à sortir de ma léthargie. Je la retins par le bras. Elle s'arrêta et me regarda comme si elle savait exactement ce que j'allais dire et que je savais quelle serait sa réponse, mais j'avais besoin de parler pour me tranquilliser moi-même.

— Nous ne savons pas comment vous remercier, madame.

Elle et moi étions maintenant assis sur deux chaises, face à face. Le docteur Petit était derrière moi. Elle prit mes deux mains :

— Pas besoin, mon petit. Avez-vous quelque chose d'important que vous désirez dire ?

— Oui. Je veux juste vous répéter ce que je vous ai écrit. Le docteur était un des vingt-huit officiers français du service de santé prisonniers au camp de Dieuze. Moi, j'étais le commandant français responsable des prisonniers devant le commandement allemand. Demain au rassemblement, les Allemands vivront une terrible disgrâce devant les quinze mille prisonniers du camp. Ils devront admettre qu'un officier s'est évadé avec le responsable et interprète officiel français du camp. Pour eux, nous ne sommes pas des évadés ordinaires. Ils vont remuer ciel et terre pour nous mettre la main au collet. Je veux que vous le sachiez, madame.

— Ne vous occupez pas des Boches.

Mère Amalie n'ajouta rien. Elle souriait et ses yeux clairs pétillaient.

J'insistai :

— Encore autre chose : avez-vous lu les affiches ?

— Je ne lis jamais quoi que ce soit des Boches.

— Les affiches disent que quiconque cachera un prisonnier sera condamné à mort.

— Oh ! C'est tout ce que vous aviez en tête ? Je sais cela. C'est mon souci à moi.

Ne vous en occupez pas. Maintenant, dépêchez-vous de changer d'habits si vous voulez être prêts pour le rôti. Nous dînons tôt, aujourd'hui.

Avec un geste de la main, elle quitta la chambre.

Nous nous regardâmes, le lieutenant et moi. Avec son visage juvénile picoté, ses grandes oreilles en chou-fleur, la fente timide de ses petits yeux, il était devenu sérieux, grave.

— Et je n'avais jamais cru en la bonté naturelle, *avoua-t-il...*

Nous nous déshabillâmes aussi vite que possible, tout en ayant conscience que nous accomplissions un acte solennel.

Je me remémorai l'année de vie en uniforme que je laissais derrière moi, le camp de Barcarès avec la tramontane, le vent froid descendant des montagnes, la ligne Maginot, le village alsacien, le premier raid aérien, l'enfant mort dans la prairie, le capitaine Mirambeau, notre baptême du feu dans Belleville désert, le Christ bleu de Noirval, la forêt des Ardennes, les vaches, mortes, la femme entrant dans la maison en feu, le forain et son chariot porte mitrailleuse, l'héroïsme de Truffy, l'assassin dans la grange, les mariés du village près de Commercy, le sabbat des sorcières à la gare de Ligny, Vaucouleurs, la bière à Charmes, Yvette, le vrai Maurice Pionnier, le poste frontière près des cimetières des soldats de la Grande Guerre, la manufacture de chocolat pillée, le serveur du Grand Hôtel de Vienne, Stella repoussant les Allemands, les femmes lorraines déportées.

Le lieutenant Petit avait vu des gens mourir de toutes sortes de façons, des milliers de visages.

En glissant hors de mon uniforme, je sentis tout ce que je laissais derrière moi. Je pliai mon brassard avec la Croix-Rouge et la croix gammée. Nous nous lavâmes à l'eau du robinet avant de revêtir nos habits civils.

Ensuite, nous discutâmes un peu sur les costumes, les chemises et les chaussettes. Finalement, c'est nos mensurations qui décidèrent. J'étais un peu plus gros que Petit ! J'héritai donc du costume vert et des souliers bruns. Nous nous regardâmes dans le miroir.

Nos vêtements avec le mouchoir blanc dans la pochette de la veste nous

conféraient à tous deux une allure désinvolte. Ils étaient un peu trop grands pour notre statut émacié.

Nous nous trouvâmes jolis pour ne pas dire plus. Nous nous souhaitâmes bonne chance en nous embrassant. Nous nous serrâmes la main. Alors que nous nous tenions là, bras dans bras, dans nos habits civils et devant le miroir, la voix de mère Amalie nous sortit de notre béatitude :

— Votre apéritif est prêt dans une minute. Venez dans la salle de séjour.

Nous regardâmes l'horloge ; il était près de onze heures. Les Allemands nous cherchaient en ce 7 août depuis au moins une heure.

Dans la salle de séjour, une nappe rose de soie naturelle couvrait une petite table. De petites serviettes roses en soie étaient posées à côté des assiettes et des couverts. Au centre, la lampe avait un abat-jour rose ; elle était allumée... Les rideaux en cretonne bleue avec des fleurs roses étaient tirés ; le soleil s'y infiltrait par de petites fissures.

L'ensemble de la pièce avec ses meubles légèrement luisants demeurait cependant dans une pénombre enchanteresse. Mère Amalie apporta deux verres de cristal sur un plateau.

— Que prendrez-vous, *s'informa-t-elle*, Pernod, Cinzano ou Porto ?

Nous nous décidâmes en faveur du Pernod. Le lieutenant Petit s'adressa à mère Amalie :

— Accepteriez-vous, madame, de vous joindre à nous ?

Elle rougit jusqu'à sa poitrine décolletée :

— Naturellement ! Naturellement !

Elle apporta un troisième verre avec la bouteille de Pernod. Nous bûmes à sa santé, à notre évasion, à la France. Amalie ne put rester avec nous malgré nos prières, car elle avait encore à faire à la cuisine. Quand elle fut partie, nous nous mîmes à jeter un coup d'œil de temps à autre à l'horloge et nous prêtâmes l'oreille aux bruits de la rue. Habités au martèlement des bottes allemandes, nous reconnaissions quand des soldats passaient dans la rue. Par la fenêtre ouverte, nous entendîmes deux hommes parler allemand. Une motocyclette pétarada ; allait-elle s'arrêter ? Une porte claqua. Nous retenions notre souffle sans savoir pourquoi. Deux commerçantes s'injurièrent. Nous soupirâmes de soulagement, va-t'en savoir pourquoi. Le lieutenant était pâle et je me demandais si je ne l'étais pas aussi.

De grands dahlias rouges étaient sur la table. Nous étions calmes seulement quand mère Amalie était dans la pièce. Enfin, elle revint. Le docteur Petit demanda :

— Tout va bien ?

— Et pourquoi serait-ce autrement ? Vous êtes en sûreté ici et nous avons un bon dîner. J'espère que vous l'aimerez.

Ce n'était pas seulement un bon dîner. C'était un miracle : du foie gras d'oie, du poisson, un rôti tendre, un pudding délicieux. Mon estomac était rempli de nœuds, mais je mangeai tout. Amalie se tenait assise près de nous, les mains posées sur les genoux. Elle nous regardait en souriant et elle n'attendit pas pour nous demander ce que nous désirions manger au souper. Ce fut difficile de l'interrompre pour la remercier.

— Moi, mes enfants, vous savez...

Elle s'interrompit et rougit de nouveau. Et c'est seulement à ce moment-là que nous nous demandâmes où nous pouvions bien nous trouver.

L'hôtel Saint-Sébastien avait un premier étage entièrement réservé à un logement privé et il n'avait pas de portier, pas de valets ni de femmes de chambre, et même aucun client. Bien sûr, j'avais vu un tableau dans la cuisine avec vingt chiffres, mais les vingt clés y étaient attachées, confirmant que l'hôtel était désert.

J'analysais ce que j'avais vu. Le salon rond, la grosse table ronde, le vieux sofa en peluche avec le dos et les bras couverts de dentelle. La coquetterie étrange rose bleu de la salle de séjour.

Tout cela s'accordait mal avec la civilité virile de madame Louis Pfeiffer née Amalie Roquebrune. Elle interrompit soudain d'un ton grave mes élucubrations intérieures :

— Je sens que j'ai des explications à vous donner. Le fait est que cet hôtel était parfaitement respectable avant que les Boches arrivent. Ah ! Si vous saviez ce qu'ils en ont fait. Comme ils n'avaient pas assez de bordels, ils ont simplement réquisitionné des hôtels honorables pour les transformer en maisons de passe et l'hôtel Saint-Sébastien en est devenu une. Bien sûr, j'aurais pu fermer, mais pas question que je leur laisse ma maison. Plutôt mourir. Chacun combat la peste comme il peut. J'ai ma méthode à moi. Elle but une gorgée de sa bouteille de vin blanc.

Elle fit une pause avant d'ajouter :

— Je dois prendre mes repas avec « mes filles ».

Une motocyclette s'arrêta en bas. Elle alla à la fenêtre, écarta légèrement le rideau et regarda et nous dit avec son sourire usuel :

— Ce n'est rien. Votre pastis est-il réussi ?

Nous nous répanâmes en louanges pour sa cuisine exceptionnelle. Nous n'avions pas accompli de telles amabilités depuis longtemps et ça nous faisait du bien.

Elle s'assit avec nous et nous expliqua la situation. Ce qu'elle disait était intelligent et simple à la fois. En plus, elle nous assurait qu'elle réussirait sans l'ombre d'un doute dans tous ses plans.

Elle nous avait préparé deux chambres au quatrième étage sous les combles où nous pourrions demeurer toute la journée. Le matin et le midi, elle s'arrangerait pour nous faire descendre dans son appartement. Nous en profiterions pour respirer un peu, car les chambres sous les combles étaient insupportablement surchauffées par le soleil. Le seul moment de danger serait le soir entre neuf et dix heures. La patrouille de police venait alors faire son tour d'inspection. Elle vérifiait les permis de travail des filles et parfois visitait les chambres. À ce moment-là, il était préférable pour nous de rester dans l'appartement privé de madame où personne n'osait entrer. L'après-midi et le soir, l'hôtel était plein d'Allemands, mais cela éloignait la suspicion et était donc plutôt utile : qui s'imaginerait que deux prisonniers évadés se cacheraient dans une maison fréquentée le jour par des centaines de soldats allemands à la recherche de la luxure et le soir par la police allemande ?

— Il n'y a pas de quoi s'inquiéter, *dit Amalie de sa voix profonde et ferme*. Et la nuit, vous pourrez vous reposer comme il faut, car tous les Allemands doivent nous avoir quittés pour dix heures précises. J'ai l'ordre de la Kommandantur de fermer alors et de ne plus laisser personne entrer. Ce sera le moment de trinquer un bon verre de vin ensemble.

Elle débarrassa la table.

— Vous allez rester mes hôtes pendant quelques jours, le temps que je vous trouve quelques faux papiers pour gagner la France libre... La France libre, si je pouvais, je vous accompagnerais !

Elle desservit la vaisselle.

— Vous n'êtes pas mes premiers, mes amis. J'avais déguisé les deux derniers en pêcheurs. Ils sont arrivés sains et saufs, un capitaine et son fils. Imaginez, ils servaient dans le même régiment !

Elle retourna dans la cuisine. Nous l'entendîmes parler à quelqu'un. Elle parlait en français et ce quelqu'un parlait en allemand. D'instinct, nous repêrâmes la garde-robe et évaluâmes nos dimensions.

— Si j'avais mon revolver, *dis-je doucement*.

Le docteur Petit murmura :

— Pourquoi pas une mitrailleuse ?

Nous nous serrâmes de peur contre le mur. Quand Amalie arriva, elle riait :

— Mes enfants ! Mes enfants ! Ne vous ai-je pas assuré de ma protection ?

Elle se tenait dans l'entrée, les bras croisés. Apparemment, personne n'aurait

pu pénétrer dans la pièce sans la tuer et passer par-dessus son corps. Elle pencha la tête vers la cuisine et dit :

— Il avait le culot de penser qu'il pouvait venir sur l'heure du midi. Je l'ai flanqué à la porte.

Pourtant, un léger tremblement modifiait sa voix. Nous grimpâmes prudemment dans nos chambres sous les combles. Les deux chambres étaient adjacentes et servaient originellement aux employés. L'air était rassis, on étouffait de chaleur. Mère Amalie ouvrit les fenêtres, mais nous empêcha de nous en approcher. Les deux chambres mansardées disposaient du dernier confort et nous débordions d'enthousiasme. Amalie nous montra encore dans le corridor une porte menant sur une lucarne donnant sur le toit. Elle nous déclara en souriant comme si c'était impossible :

— Pour le cas où le pire arriverait.

Elle nous laissa seuls. Nous nous assîmes dans la chambre du lieutenant Petit : elle était un peu plus grande que la mienne. Les heures passèrent. Infiniment lentes. Toutes les cinq minutes, nous regardions l'heure et essayions de nous représenter ce qui s'était passé dehors depuis notre disparition. Le sergent Daxer était-il retourné à Dieuze avec l'ambulance vide ? Ou bien était-il resté à Nancy pour participer aux recherches ? Que dirait le Dr Schmidt ? Et le capitaine Brühl ? Le capitaine Kohlrusch avait-il mobilisé la Gestapo ? Le plus nous pensions à cela, le moins nous estimions nos chances de succès. Deux hommes contre toute une organisation. Nous écoutions les heures sonner aux quatre clochers voisins de la Rue Saint-Sébastien. C'étaient des clochers polis, car jamais ils n'essayaient de sonner simultanément ni de s'interrompre l'un l'autre. Nous avions sur ordre de mère Amalie fermé la porte. De temps en temps, nous l'ouvrions et écoutions dans le corridor. Si une auto ou une moto passait dans la rue, nous nous regardions hagards. Nous nous concentrâmes sur l'examen de mes deux cartes. Une longue ligne rouge épaisse dessinait la frontière entre deux France, l'une occupée, l'autre inoccupée. Étant à grande échelle, les deux cartes donnaient l'illusion que les distances étaient courtes. Les lacs de Genève et du Léman n'étaient qu'à quelques centimètres de nous. Le Jura que je connaissais pierre par pierre les touchait presque. Lyon en France libre était à un rien de Nancy.

Nous entendîmes marcher à pas lourds dans notre escalier. Mère Amalie nous apportait deux bouteilles de bière froide. Elle nous assura que tout allait bien. Elle nous dit de ne pas avoir peur lorsque nous entendrions des voix allemandes. Cependant, elle nous recommanda de n'ouvrir que si nous entendions frapper trois coups à la porte.

— Nous nous occupons de vous, mes pauvres enfants. Ce soir, Irène et Jeannine vous rendront visite après les heures d'ouverture. Elles ont demandé de vos nouvelles et sont heureuses que vous soyez ici.

Par cette visite et son robuste optimisme, Amalie nous réconforta. Qu'elle nous eût avertis du tohu-bohu boche à venir nous fut très utile. À mesure que progressa l'après-midi, l'hôtel Saint-Sébastien devint de plus en plus animé. Les escaliers craquaient sans arrêt. De lourdes bottes martelaient le corridor d'une chambre voisine. Des bottes ou des chaussures tombèrent dans une chambre avec un gigantesque « boum ».

Un homme parlait en allemand, une femme en français.

— Willst du gehorchen ? (*Vas-tu faire ce que je te demande ?*)

— Merde !

Étendus sur le divan, le docteur Petit et moi, nous nous bouchions les oreilles avec nos mains. Toute la maison n'était plus que lits gémissants. De temps à autre s'installait dans l'hôtel un silence énervant et le bruit venait plutôt par la fenêtre, les voix des femmes négociant dans le marché. À deux ou trois reprises, les trois coups furent frappés à notre porte : des visiteurs. Pauline, une grosse blonde qui aurait pu paraître jolie si ses dents avaient été en meilleur état fut la première. Pauline n'était plus de première jeunesse et elle nous dit d'emblée qu'elle était l'assistante de madame Amalie. Elle ne « travaillait » plus, sauf quelquefois le samedi et le dimanche quand l'affluence était trop grande. Elle était la plus demandée par les Allemands, probablement à cause de son poste important. En fait, elle faisait tout son possible pour décourager toute intimité : portant une robe noire boutonnée haut et une coiffure sévère, elle s'efforçait de son mieux à ressembler à une directrice d'école de filles. Elle nous apporta des gâteaux qu'elle avait achetés dans une petite, mais distinguée épicerie. Après elle nous arriva Mignonnette, une fille petite et rondelette de partout : la tête, les mains, les seins. Elle venait d'Alger. Sa peau avait la couleur ivoirienne. Probablement, un colon avait aimé une indigène. Elle paraissait d'une propreté douteuse, mais peut-être était-ce une erreur de notre part. Vraie maniaque du rangement, quand elle fut dans nos chambres, elle mit de l'ordre, plaçant les chaises, battant les oreillers, nettoyant le rasoir de monsieur Louis Pfeiffer que madame avait mis à notre disposition.

Les trois coups suivants vinrent de Nanette, une svelte Bretonne dans une robe de chambre verte. Très jeune, elle n'était là que depuis la guerre. Elle était la favorite de Madame comme elle disait elle-même. Je connaissais au sud de Quimperlé le petit village de pêcheurs d'où elle venait et j'eus du bon temps à en parler avec elle, la vieille maison du maître de poste grincheux, le

mystérieux anglais qui avait acheté la plus belle villa. Les présents qu'elle nous apporta de sa bibliothèque prouvaient qu'elle était pour l'éducation : pour moi « Le chien de Baskerville » de Sir Arthur Conan Doyle (1859-1930), pour Petit « Lady Hamilton » d'Alexandre Dumas (1802-1870).

Quelquefois, mère Amalie venait aussi et elle admonestait les filles pour qu'elles descendent.

Elles se levaient en soupirant et replaçaient haut leurs coiffures avec des épingles à cheveux. Mère Amalie disait avec le sourire :

— Je comprends que vous aimez mieux vous tenir ici.

Vers huit heures du soir, le calme revint. Madame vint nous chercher pour le souper. Alors que nous descendions, les filles surveillèrent l'entrée. Une fois le salon et la cuisine passés, nous nous assîmes dans l'appartement privé à la table avec la nappe rose. Mère Amalie ne resta pas avec nous, car elle ne se sentait tranquille que lorsqu'elle supervisait elle-même les activités du salon.

Les Allemands buvaient en parlant dans leur langue de leurs exploits guerriers. Aucune des filles ne les comprenait, mais ça ne semblait pas déranger les vaillants troufions. Ils s'excitaient eux-mêmes, parlant des Stukas déversant des tonnes de bombes sur Londres, ou de chacun d'entre eux balayant à nu toute une rue avec son fusil-mitrailleur ou sa mitrailleuse, ou des sifflements, des éclatements et du tonnerre des obus.

Parlant avec passion de ces œuvres de mort, ils ne marchandèrent pas le prix avant de monter les escaliers avec une des filles : brûlants, intoxiqués, ils avaient perdu toute vigilance.

Madame Roquebrune nous apportait les plats de notre repas. Quand ils passaient directement sous leurs nez, ils reniflaient l'odeur, mais ne posaient aucune question. Chaque fois que notre hôtesse venait nous voir et que la porte se refermait derrière elle, nous soupîrions de soulagement. Elle s'asseyait un moment avec nous.

— Oh ! Les Boches, *raconta-t-elle*, si seulement je n'avais pas à les surveiller, ces Barbares. Si je les avais aimés, je n'aurais pas eu à me plaindre : nous n'avons jamais fait autant d'argent. Mais quoi, juste à les voir, ils me répugnent. Quel peuple ! Écoutez juste ceci : dès le premier jour, ils ont voulu du Champagne. Champagne ! Ils s'imaginent que ça se boit juste comme de l'eau et qu'en boire fait de vous un « Monsieur ». Je leur en apporté une bouteille de Mumm Cordon Rouge. Je ne sais pas ce qui m'avait pris d'offrir ça à ces cochons. Vous savez ce qu'ils en ont dit ? Pensez-vous qu'ils ont apprécié mon vieux Mumm Cordon Rouge ? Ils ont regardé la bouteille sur toutes ses coutures. Ils se sont parlé. Enfin, ils ont désigné l'étiquette rouge : — « Nicht gut. Rot, nicht gut.

Gold gut. Or gut. » Et quand j'ai prétendu ne pas les comprendre, ils ont arraché la bande de papier rouge et redit. — « Nix gut. Nix gut. Gold gut. Or gut. » Alors, j'ai compris ce qu'ils voulaient. J'ai fait le tour de la Ville pour acheter le pire mousseux que j'ai pu trouver : cinq francs la bouteille et je le leur charge de deux à trois cents francs. Ils ont maintenant le papier jaune qu'ils veulent, J'espère qu'ils s'étrangleront avec...

À demi furieuse à la pensée des Boches, et à demi ravie du mauvais tour qu'elle leur jouait, elle se leva en disant :

— Mon seul grand plaisir est qu'avec leur argent je peux aider des soldats français. La maison entière travaille pour les prisonniers et leur libération. Je ne veux pas garder un seul sou des Allemands.

— Il est neuf heures, *constata le docteur Petit*. Ça fait à peu près douze heures qu'ils nous cherchent.

— Laissez-les chercher, *déclara mère Amalie, mais sa voix s'étrangla quelque peu*. Un inmanquable martèlement de bottes venait soudain de la rue.

Quelqu'un donna des ordres :

— Halt ! *Und gleich darauf: Rührt euch ! (Halte ! Et immédiatement après : Repos !)*

Les crosses de fusil heurtèrent le pavé.

— Tenez-vous tranquille, *murmura Amalie*. La police nous fait sa visite du soir.

Elle sortit emportant la vaisselle sale et laissant la porte entrouverte. Les voix se rapprochèrent. À travers la fente de la porte, nous aperçûmes de dos deux uniformes feldgraus. Nous entendîmes rire et même dans ces rires nous sentions quelque chose de menaçant. Nous retenions notre souffle. La voix du sous-officier commandant la patrouille, un sergent instructeur vraisemblablement, nous parvenait maintenant nettement.

— Vieviel Zimmer besetzt ? Wann war der Arzt hier ? (*Combien de chambres occupées ? À quand remonte la dernière visite du docteur ?*)

La voix du sergent était rude et déplaisante.

Ce que comprenait Amalie et ses réponses nous étaient inaudible. Elle se tenait le dos face à sa porte, nous protégeant ainsi dans notre cachette. Je ne saisis plus que des lambeaux de la discussion. Assis dans le noir, nous nous tenions immobiles. Nous entendions pour la première fois le tic tac de l'horloge. Dans l'obscurité, tout nous était étrangement devenu clair.

— Und hier nebenan ? *fragte der Mann von der Patrouille. (Et la porte là ? questionna l'homme de la patrouille.)*

Je me levai. Le docteur Petit me suivit. Nous allâmes au placard à vêtements.

Nous nous y glissâmes et nous nous collâmes contre le mur. Nous suffoquions derrière les vêtements qui nous cachaient. Nos visages étaient noyés dans la soie et la laine. Nous nous tenions accrochés l'un à l'autre par les mains. Les ongles du docteur Petit m'entraient dans la chair. L'odeur de soie était forte et je transpirais. Dans la pièce, tout était tranquille. Je me rappelai qu'il restait encore de la vaisselle du souper sur la table qui de toute évidence avait été mise pour deux...

Soudain, la porte du placard s'ouvrit. La pièce était éclairée et mère Amalie était là. Elle riait comme ma mère quand pendant mon enfance elle voulait me guérir de ma peur du noir :

— Ah ! Les héros étaient cachés là. C'est terminé, la police est partie. Le bonhomme était très curieux aujourd'hui, mais avant qu'un Allemand puisse entrer dans ma chambre, il devra me tuer.

Cela sonnait clair et simple. Nous étions sortis et essayant de remettre la penderie en ordre.

— Nous allons fermer l'hôtel dans une minute, annonça-t-elle. Nous avons bien mérité un verre de Champagne. Et sans papier doré !

Nous étions assis, épuisés. Des lits grinçaient encore dans l'hôtel Saint-Sébastien.

Le lendemain, le 8 août, mère Amalie s'occupa de nos affaires du matin jusqu'au soir. À notre réveil, elle était sortie. Elle réapparut en soirée avec des documents et un grand sac à main noir.

Mais ses activités nous demeurèrent entourées de mystère. Tout ce qu'elle nous dit, c'est que nous pourrions partir d'ici une journée ou deux.

Quand nous lui demandâmes des détails, sa seule réponse fut :

— Me faites-vous confiance ?

Ses yeux papillotaient malicieusement. Je ne sais pas quel était son âge, mais quand elle souriait, elle était aussi jeune que seule la bonté peut rendre une femme. Je le lui dis et elle rougit.

— Ah, que j'aime vous voir rougir, madame !

J'étais content de dire quelque chose qui faisait plaisir, après une année où je n'en avais pas eu l'occasion.

Le docteur Petit répétait sans cesse :

— Comment pourrions-nous vous remercier ?

La réponse demeura :

— Pas de remerciement. Veuillez croire, mes enfants que cela me donne beaucoup de plaisir.

— Comment comptez-vous réussir ?

Elle devint l'air sérieux. Sac à la main, elle venait d'arriver d'une de ses expéditions.

— J'essaie de trouver les bonnes personnes.

Nous restions le cœur en haleine :

— Et ?

Elle sourit à nouveau :

— Naturellement, je les ai trouvées. On peut toujours trouver des personnes au bon cœur.

Et tout de suite après, elle sortit élaborer un magnifique repas en nous déclarant :

— Mes enfants ! Mes enfants ! Il faut que vous ayez de quoi manger.

Le même scénario se répéta durant les quelques jours que nous passâmes à l'hôtel Saint-Sébastien. Mère Amalie se levait chaque matin, pleine d'entrain et d'optimisme.

Les filles s'occupèrent de nous.

Mignonnette n'était jamais assez fatiguée, elle faisait notre ménage chaque matin. Pauline nous apportait des cigarettes et des pâtisseries et elle s'asseyait tristement sur nos lits avec un long fume-cigarette à la bouche. Nanette lavait et repassait nos chemises. Elle reprit « Le chien de Baskerville » et « Lady Hamilton » et en échange nous passa « Printemps » par Sigrid Undset (1882-1949) et un roman d'Agatha Christie (1890-1976).

Tourmentés par une chaleur insupportable, nous étions tous les deux allongés sur le lit du lieutenant Petit. Nous dressions nos plans. Nous contemplions la carte et nous nous rassasions du bleu de la mer et du vert des montagnes en dehors de la zone occupée. Nous nous bouchions les oreilles pour ne pas entendre le martèlement des bottes et les pétarades des motocyclettes. Nous ne pouvions éviter d'ouïr les Allemands râler de plaisir et les filles dire « sale étranger ».

Nous haïssions le bruit des robinets et le grincement des lits. Nous tremblions toute la journée à la seule pensée de la visite du soir de la police. Après dix heures du soir, une fois l'hôtel fermé, nous nous retrouvions assis avec mère Amalie et les filles dans le salon. Les lourds rideaux rouge vin étaient tirés.

Les soirs où Irène et Jeannette vinrent nous voir vers huit heures, elles durent rester toute la nuit, car il était interdit de circuler après dix heures du soir sans autorisation spéciale.

Le soir du 8 août, nous nous trouvions une dizaine dans le salon, mère Amalie, Pauline, Mignonnette, Nanette, Jeannine, Irène, deux autres filles, Petit et moi. Les filles se tenaient autour de la table et de sa grosse lampe électrique à

l'abat-jour de soie. Elles faisaient de la couture. Elles travaillaient pour les prisonniers du camp de Nancy, cousant des chemises, tricotant des chaussettes. Une fois par semaine, Pauline jetait les paquets par-dessus les murs du camp. Récemment, un soldat allemand l'avait saisie par les épaules, mais elle lui avait lancé un tel regard qu'il l'avait laissée aller.

Mère Amalie avait pour règle de s'asseoir sur le sofa en peluche contre le mur. Le soir, alors qu'elle rapiécailait une chemise kaki, je sentis qu'elle voulait me dire quelque chose, mais elle se tut à cause de la présence des filles. Elle était très gentille envers « ses filles », mais elle gardait ses distances.

Le lieutenant Petit et moi nous tenions dans la demi-pénombre, enfoncés dans deux grands fauteuils en cuir. Irène, la serveuse aux joues rouges du restaurant Coq Hardi raconta combien les Allemands la harcelaient toujours. Nanette demanda avec dégoût :

— Ne sont-ils donc pas mariés ?

Une fille informa :

— On dit que beaucoup de femmes d'officiers allemands se trouvent en zone interdite.

Jeannine qui rapportait toujours les dernières nouvelles du Coq Hardy corrigea :

— Elles sont reparties. Les Boches ont eu du trouble avec ça. Ils avaient été autorisés à amener leurs femmes afin qu'elles puissent nous débiter leur propagande. Vous pouvez imaginer ce qui est arrivé. Les Françaises des zones interdites ont accueilli ces épouvantails allemands avec beaucoup de gentillesse. Elles les ont invitées à prendre le thé et elles les ont couvertes de cadeaux : robes, soies, bas. Les Allemandes étaient submergées.

Les filles mirent de côté leurs coutures et écoutèrent avidement :

— Bien, alors quoi ?

— Les Allemandes étaient sans voix. Juste, imaginez, du thé, du café, des œufs et toutes sortes de choses dont elles ne voyaient plus la couleur depuis des années. Des robes, des chaussures, de la lingerie, de la soie. J'ai entendu dire qu'au pays des Boches, les femmes n'ont que de la laine comme sous-vêtements. Les Allemandes sont devenues à la fin si surexcitées par leurs visites chez les Françaises que les nazis ne pouvaient plus les contrôler. La semaine dernière, elles ont toutes été rappelées en une seule journée. Sur ordre de Berlin. Une, deux, trois, les voilà embarquées dans des autobus. Sûrement, elles ne me manquent pas. Bon voyage, mesdames.

Tout le monde rit.

Les filles reprirent leurs travaux d'aiguille. Mignonnette, la petite ronde à la

peau créole remit sur son nez les lunettes qu'elle utilisait pour coudre.

— A-t-on des nouvelles d'Oscar ? *s'enquit une des filles.*

— Non, *dit Nanette*, personne n'a entendu quoi que ce soit à propos des prisonniers.

— Non, *confirma Irène*, personne.

Elles refirent silence. Chacune des filles avait son prisonnier quelque part. Et chacune lui était fidèle à sa façon. Une fille, dont je ne savais pas le nom, portait plus de maquillage que toutes les autres. Elle exposa sa pensée :

— Pour la première fois, j'aimerais attraper quelque chose.

Pauline, un peu surprise, sursauta :

— Quoi ?

— Si j'attrapais une saloperie, je pourrais la refiler aux Boches.

Du fond de la pièce, mère Amalie gourmanda :

— Je vous interdis d'avoir des pensées coupables.

Tandis que les autres filles gardaient la tête baissée, la coupable retourna à son tricot. Elle ne faisait aucun effort pour retenir ses larmes qui s'écoulaient sous ses yeux en ronds bleutés par le maquillage. De temps à autre, elle gobait de ses lèvres une larme. Elle exprima le sujet de son amertume :

— Votre fiancé n'a pas été tué par les Allemands.

— Cette chemise n'est plus recommandable, *déclara la grande Nanette*. Je ferais mieux d'en acheter une nouvelle demain.

— J'en ai vu des pas chers, *renseigna Jeannine*, chez Duclos, près de la place du marché.

Le silence reprit. Tout ce qu'on pouvait entendre était le froissement des chemises et le bruit des ciseaux. La lampe électrique sembla grésiller. De la cuisine arrivait le cliquetis sporadique du compteur de gaz.

— Vous n'êtes pas drôles, aujourd'hui, *continua Nanette en bâillant*.

— Oh ! J'oubliais, *s'exclama Irène*. Êtes-vous au courant de la grande nouvelle ?

D'une seule voix, elles questionnèrent :

— Non, quelle grande nouvelle ?

— Aha !

Avant qu'elle ait eu le temps de compléter sa réponse, arriva de la rue le bruit strident d'une sirène de police.

Pauline s'approcha du rideau. Madame ordonna :

— Restez où vous êtes.

Une nervosité soudaine s'était installée. Louchant derrière ses verres sans montures comme la grand-mère dans le grand méchant loup, Mignonnette qui

ne semblait pas avoir entendu l'alerte s'enquit :

— Quelle grande nouvelle ?

— Aujourd'hui, trente officiers se sont évadés du camp. Pensez-y, trente d'un coup.

— Peut-être le mien est-il parmi eux, *soupira Nanette.*

— Qu'entends-tu par là, le tien ? *s'enquit Pauline.*

Elle faisait les gros yeux comme si elle était la chef d'équipe. Elle était la seule habillée alors que les autres étaient en robe de chambre.

La Bretonne s'expliqua comme une coupable :

— Je veux dire celui que j'essayais d'aider à s'évader.

Mère Amalie mit les choses au point :

— Quand un prisonnier veut s'évader, sachez au moins que je suis ici. Sinon, j'aurais fait sauter la place depuis longtemps.

Le silence était de nouveau revenu. Je déplaçai mon fauteuil afin d'avoir une vue sur la rue par l'entrebâillement du rideau. L'ombre de deux soldats allemands se projetait sur le mur en face. Je ne dis rien.

J'allai sur la pointe des pieds m'asseoir auprès de mère Amalie sur le sofa en peluche.

Le dossier était décoré de vieux coquillages peints ressemblant à ceux que nos pères ramenaient de leurs voyages de noces. Les retrouvant à la maison, les enfants y posaient leurs oreilles pour entendre le bruit de la mer.

Soudain, s'adressant à moi et Petit, mère Amalie rompit le silence :

— Eh bien ! Mes enfants ! Aimeriez-vous emporter une lettre en zone libre ?

Nous nous levâmes électrisés. Les filles posèrent leurs coutures.

— Vous ne voulez pas dire... ?

Madame, souriant de contentement, s'était remise à coudre :

— Pensiez-vous que votre vieille mère Amalie allait vous laisser tomber ? Je vous ai promis vos papiers, n'est-ce pas ? Je les ai.

Ses mots sonnaient comme un conte de fées et tous s'étaient rassemblés autour d'elle. Renonçant à sa discrétion envers ses filles, elle se décida finalement à livrer son histoire.

— J'ai trouvé deux hommes. Deux hommes prêts à passer leurs propres documents à nos deux prisonniers. Pour atteindre la zone libre, vous devrez passer par Dijon. La ligne de démarcation n'y est plus qu'à moins de quarante kilomètres au sud. À partir de là, ça devrait être facile de continuer. Mais Dijon est à deux cents kilomètres de Nancy où nous sommes. Sûr, ça pourrait se faire à pied en moins de dix jours, mais en dix jours peuvent survenir bien des dangers. Aussi, vous allez prendre le train. Chaque matin, un part à huit

heures, mais les passagers doivent pour l'emprunter avoir un laissez-passer de la Kommandantur. Je devais trouver deux samaritains prêts à aller à la Kommandantur et y demander des ausweis pour Dijon. Je les ai trouvés. Maintenant, chacun de vous dispose d'un vrai ausweis avec dessus un beau seau à croix gammée, mais ils ne sont valables qu'en présence des autres papiers d'identité. Si bien que...

Elle s'arrêta de parler.

J'étais assis à côté d'elle et le docteur Petit était à ses pieds. Les filles avaient rapproché leurs chaises. L'air étant étouffant, certaines fuyant la chaleur avaient abandonné leurs robes de chambre et étaient les épaules nues et le reste habillé de dessous roses ou bleus.

— Si bien que...

Mère Amalie arrêta encore : elle avait été la première à entendre les sirènes qui ne tardèrent pas à être bien audibles. Tout se déroula à une vitesse cinématographique. Des motocyclettes pétaradèrent dans la rue. Quelques-unes s'arrêtèrent. Une automobile s'arrêta devant l'hôtel. Des ordres jaillirent. Le salon figé d'effroi s'activa bizarrement. Les filles remirent leurs robes de chambre et les ajustèrent autour d'elles. Jeannine se sauva dans un coin. Mignonnette sans raison connue essaya de cacher ses lunettes. Le long fume-cigarette à la bouche, Pauline se planta dans l'entrée de la cuisine. Comme paralysé, Petit ne bougeait pas de sa chaise. Nanette entreprit de plier une chemise. Je restais immobile et certainement très pâle pensant aux ombres sur le mur de l'autre côté de la rue.

Dans la confusion générale, seul notre chef garda la tête froide :

— Vous deux, grimpez sur le toit. Restez-y jusqu'à ce que je vous appelle. Pauline, vous montez avec eux, vous rejoindrez votre chambre après. Les autres filles, restez où vous êtes. Jeannine et Irène, vous allez dans ma chambre ; couchez-vous dans mon lit vite. Si l'on vous pose des questions, dites que vous êtes mes invitées. Pauline, vous cachez les effets de nos prisonniers sous votre lit. Compris ?

Tous les ordres furent exécutés avec une magnifique précision. Droite et froide, madame Louis Pfeiffer, née Amalie Roquebrune se tenait au milieu du salon, un vrai général. Nous grimpâmes à la course les escaliers.

Alors que nous arrivions au quatrième étage, nous entendions bruire la sonnette de la porte d'entrée, insistante, perçante et impérieuse. Pauline ramassa précipitamment nos maigres biens.

— N'oubliez pas nos brosses à dents, *lui signalai-je plutôt follement.*

— Ne soyez pas inquiets, *répondit-elle en courant dans le corridor.*

Nous ouvrîmes la porte conduisant au toit.

On sentait littéralement qu'une volonté unique gouvernait la maison. La sonnerie qui s'était arrêtée un instant recommença de plus belle, soutenue. Depuis la lucarne, un étroit escalier montait en haut du toit. Celui-ci était en verre épais incassable.

Nous prîmes de grandes respirations. Pour nous découvrir, les Allemands n'avaient pas même besoin de monter sur la toiture, ils pouvaient nous voir depuis les marches de l'escalier.

Je m'immobilisai prudemment et évaluai la situation. Frisquet, l'air extérieur nous rafraîchit. Je réalisai que depuis le 7 août je n'avais pas mis le nez dehors. Un doux vent caressait mes tempes. Derrière les clochers des églises, le ciel était rose par-dessus les lumières peu abondantes de la Ville. Ce n'était pas une nuit faite pour mourir.

— Je me sens coupable envers mère Amalie, *dit le lieutenant Petit*.

Nous entendîmes notre hôtesse crier :

— Qu'y a-t-il ? Nous sommes fermés pour la nuit. Pas d'Allemands autorisés.

Nous ne pouvions la voir, mais nous savions qu'elle appelait de la fenêtre de son appartement éclairé.

Toute la rue semblait pleine de soldats. Le chef de patrouille hurla :

— Aufmachen ! Aufsperrren ! Polizei ! (*Ouvrez ! Ouvrez ! Police !*)

La stratégie de mère Amalie avait fonctionné : elle avait apparemment gagné assez de temps.

— Police ! Pourquoi ne le disiez-vous pas plus vite ? J'ai cru que vous n'étiez que des clients !

Le silence était de retour. Nous étions sur le toit plat à attendre, alors que derrière les clochers la Ville semblait en feu. Au-dessus de nous, la voûte céleste de l'été brillait de milliers d'étoiles. Je regardai en bas de l'escalier. Inexplicablement, une idée me saisit soudain :

— Viens, *murmurai-je à Petit*. Vite. Du haut de l'escalier, on peut voir tout le toit.

Nous nous déplaçâmes à tâtons.

— Accroche-toi à la cheminée. Accroche-toi vite et tiens-moi par les jambes. Ne me lâche pas, sinon je suis mort.

Petit s'accrocha de sa main gauche à la cheminée. Il avait compris instantanément mon plan. Je remerciai dans mon for intérieur le fait de pouvoir compter sur le docteur Petit.

Je me couchai sur le ventre. Petit de sa main droite me saisit une jambe. Je me laissai glisser jusqu'au rebord de la couverture.

— C'est correct maintenant. Vous pouvez me lâcher et ramper jusqu'à moi. Avez-vous le vertige ?

— Non.

Où nous étions n'existait aucun précipice. Pas plus loin que deux mètres plus bas, le toit de tuiles de la maison voisine accotait le mur arrière de l'hôtel Saint-Sébastien. Si l'on s'y tenait, on ne pouvait plus être visibles de l'échelle menant au toit de verre.

— Allons-y, *indiquai-je*.

Nous nous laissâmes glisser jusqu'au solide toit de tuiles de la maison voisine.

— Pas de blessure ?

— Non, et vous ?

— Non,

Je ne me souviens pas combien de temps nous restâmes là.

— S'ils montent sur le toit de l'hôtel *m'exprima le lieutenant Petit*, nous nous pendrons par les mains. Comme cela, ils ne pourront pas nous voir.

— D'accord.

Je confirmai d'un signe de tête. Nous ne dûmes rien de plus. Nous nous serrions contre le mur. Le sang cognait dans ma tête si fortement que j'avais peur qu'on l'entende. De temps à autre, la pétarade brusque d'une motocyclette dans la rue nous alarmait. À part cela, tout était silence.

Soudain, des voix furent clairement audibles et très proches au-dessus de nous. Notre peur était aggravée par le fait qu'en levant nos deux têtes nous ne distinguions rien.

— *Zwei Mann aufs Dach ! ertönt das Kommando. (Deux hommes sur le toit ! commanda quelqu'un.)*

Le docteur Petit ne comprenait pas l'allemand. Il me lança un regard désespéré. À tâtons, nous nous déplaçâmes sur le toit. Je m'immobilisai un instant, croyant avoir fait bouger une tuile. C'était seulement mon imagination. Nous nous mîmes à plat sur le ventre et nous rampâmes lentement jusqu'au bord avant du toit de tuiles. Nous ne pouvions lever la tête et nous n'en avions pas envie. En nous attachant désespérément aux tuiles, nous nous laissâmes descendre les jambes. Enfin, nous ne pouvions plus être vus à partir du toit de l'hôtel, sinon tout au plus nos mains misérables et nos doigts blancs. Mais la nuit les couvrait de son manteau.

Impossible de savoir combien de temps nous restâmes dans cette position inconfortable. Chaque fraction de seconde mesurait une éternité, mais que sont dix ou cent de ces éternités face aux millions d'éternités célestes ? S'ils nous découvrent, me dis-je, je me laisserai tomber. Une chute vers l'univers

invisible, ils ne m'auront pas vivant.

Pourquoi avais-je fui ? Ah ! Oui. L'anniversaire de naissance de ma mère est le 12 août. Depuis vingt-huit ans, je n'ai jamais oublié chaque année de lui apporter des fleurs le matin de son anniversaire. Même quand j'étais loin, je revenais à la maison, entrait dans sa chambre le matin ensoleillé du 12 août. Je voulais toujours être le premier à l'embrasser. Quelle date sommes-nous ? Nous sommes le 8 août 1940. Serais-je capable de voir ma mère le 12 ? Mes doigts me font mal. Le rebord de tuile me coupe au sang. Combien d'éternités ?

Une voix appela doucement d'en haut. Venait-elle du Paradis ou de l'hôtel Saint-Sébastien que les Allemands avaient transformé en maison de passe ?

Mais qu'importe ? La voix implorait :

— Où êtes-vous, mes enfants ?

C'était la voix de mère Amalie.

Le jour suivant, vendredi 9 août 1940, se passa en préparatifs fiévreux. Le raid de la police ne nous était pas destiné. Ils recherchaient les trente officiers échappés du camp de Nancy. La nécessité de nous éloigner au plus vite n'en restait pas moins évidente. Marie Amalie avait été interrompue dans son récit. Nous sûmes vite qu'elle n'était pas en train de nous servir un conte de fées. Ses exploits étaient réels. Elle avait réellement trouvé deux hommes, d'une part monsieur Charles Boissière, un commerçant suisse en vins et représentant itinérant de la Maison Bonnard Frères (*de Lausanne ?*), d'autre part monsieur André Moreau, un technicien radio. Ils avaient postulé pour des ausweis à la Kommandantur et en plus ils nous laissaient leurs cartes d'identité françaises. Tous deux avaient déclaré que nous pourrions faire selon notre plaisir avec ces cartes, car ils annonceraient simplement les avoir perdues.

Charles Boissière vint à l'hôtel pour nous aider à faire les modifications nécessaires. Petit homme chauve avec une longue barbe, il me faisait songer à ces nains décoratifs que l'on découvre parfois dans certains jardins.

Nous transformâmes la table de la salle à manger de mère Amalie en véritable planche à dessin. Nous mîmes un acharnement soutenu à cette tâche inaccoutumée. Des filles se postaient comme guetteurs dans l'escalier pendant notre travail. Elles devaient siffler si quelqu'un de suspect se présentait. Une fille me donna une bouteille de produit à effacer l'encre. Une autre nous apporta des plumes, du papier, des pinceaux, un buvard. Nanette, l'intellectuelle, nous munit d'un compas bien commode. Heureusement, Petit et moi disposions de notre photo. La photo de Petit était exactement ce qu'il lui fallait, mais la mienne n'était pas idéale, car j'y fumais une cigarette.

Originellement, elle avait été destinée à la jaquette d'un de mes livres et pas à

un document officiel.

L'entraînement chirurgical du docteur Petit le désignait compétent pour accomplir la délicate tâche des retouches qui nous attendait. Avec un soin admirable, il détacha la photo du technicien radio et la remplaça par la sienne. Seul restait à reporter un quart de sceau de la photo originelle à sa photo. Il réussit l'entreprise grâce à de l'encre de Chine. Mon cas était beaucoup plus ardu. Nous reproduisîmes artistiquement le cachet sur ma photo et évacuâmes la cigarette, mais le marchand de vin était né en 1884. Je pouvais difficilement prétendre être aussi vieux. Le docteur Petit effaça soigneusement la date originale de naissance et la remplaça par 1911. L'opération n'était pas parfaite, car, sur le papier vert spécialement conçu pour éviter les falsifications, elle laissait une tache blanche et en plus l'inscription nouvelle était en encre fraîche qui contrastait vivement avec l'encre fanée du document vieux de huit ans. Mais j'acceptai de ne pas être trop difficile. L'essentiel était que tous les deux nous disposions d'un ausweis authentique du commandement allemand de la ville de Nancy sans photographies ni empreintes digitales. Ces ausweis nous permettaient expressément de nous rendre à Dijon. L'ajout des cartes d'identité était de valeur douteuse, mais non négligeable.

Ce 9 août au soir, jour précédent notre départ, mère Amalie nous offrit, après dix heures bien sûr, un dîner au champagne dans le salon de l'hôtel Saint-Sébastien. Les vrais André Moreau et Charles Boissière étaient présents à titre d'invités d'honneur. En raison du couvre-feu, ils restèrent toute la nuit partageant les chambres des bonnes avec leurs doubles. André Moreau prit les lettres que mes camarades de Dieuze m'avaient confiées et il me promit de faire quelque chose pour notre prisonnier de quinze ans. Le banquet et la nuit se déroulèrent sans incident.

Malgré leurs vives protestations, mère Amalie défendit aux filles de nous accompagner jusqu'à la gare. Nous leurs dûmes au revoir à la fin du souper, mais le lendemain matin samedi 10 août 1940, jour de notre départ, à sept heures quand nous entrâmes pour le café, toutes ces dames étaient rassemblées autour de la table. Chacune avait préparé un cadeau. Les petites valises que madame Amalie nous avait achetées purent à peine contenir les dons qu'elles nous firent. Comme il fallait s'y attendre, Nanette nous donna deux livres de Pierre Benoit de l'Académie française. Jeannine et Irène nous remirent des Gauloises bleues comme à notre précédente rencontre. Mignonnette nous offrit une chemise neuve et Pauline de magnifiques cravates. Une des deux filles sans nom déposa dans ma main les boutons de manchette de son fiancé mort.

Madame Roquebrune avait naturellement veillé à nos besoins essentiels : elle

mit dans chacune de nos valises une boîte de sardines, un sac de pralines et un poulet rôti. Docteur Petit hérita d'un chapeau gris et moi d'un gris clair venant de la garde-robe de monsieur Pfeiffer.

À sept heures trente, madame Roquebrune m'appela dans sa chambre. Elle me serra la tête entre les deux mains et me déclara :

— Je veux vous donner une chose de plus. Maintenant, écoutez soigneusement. Je suis une femme qui a été abandonnée par deux hommes, d'abord le père, puis dix-neuf ans après le fils que j'avais élevé honorablement. Je ne sais pas ce qu'ils sont devenus. Vous ressemblez à mon garçon. Tout le temps que vous avez passé ici, j'ai été une femme heureuse. Que Notre Seigneur vous aide. Prenez ce mouchoir. Il contient quelque chose que je lui avais donné. Il lui appartenait. Promettez-moi que vous ne l'ouvrirez pas tant que vous ne serez pas libre. Son contenu vous protégera. Au revoir.

Elle avait parlé simplement et sans solennité. Elle m'embrassa sur le front. Elle se retourna vite pour cacher ses larmes. Elle demanda :

— Avez-vous un couteau pour couper votre poulet ?

J'embrassai ses mains et plaçai le mouchoir dans la petite poche de ma veste. Il avait été décidé que le docteur Petit et moi nous rendrions à la gare séparément. Je partis le premier avec mère Amalie. Le lieutenant Petit devait suivre quelques minutes plus tard avec Charles Boissière. Les filles se tenaient dans la cuisine. Chacune me donna un baiser. Jamais mauvaise fille n'avait donné baiser plus chaste que ces sept filles dans le couloir de l'hôtel Saint-Sébastien.

Mes genoux étaient en caoutchouc quand nous prîmes la rue Saint-Sébastien. Mère Amalie avait procédé à un premier passage d'inspection dans les rues. Naturellement, ma frayeur était continuelle. Je m'imaginai, dévisagé par chaque soldat allemand, suivi par les yeux des policiers et attendu par le sergent Daxer en personne à la gare.

Rien de tout cela ne survint.

Sous la pluie battante, les passants se hâtaient sans regarder. La chaleur étouffante des jours précédents avait laissé place à une agréable fraîcheur. Femmes et filles couraient vers leurs bureaux ou magasins. Les rideaux de fer des « Magasins réunis », le grand magasin à l'opposé de la gare, étaient ouverts. Je me sentis curieusement léger.

Des soldats allemands casqués et le fusil à l'épaule patrouillaient dans la gare et sur les quais, mais ils ne me portèrent aucun intérêt. Ils étaient trop préoccupés de se tenir à l'écart de la pluie.

Le docteur Petit arriva peu après moi. Nous nous assîmes dans deux

compartiments différents du même wagon. Mère Amalie avait disparu pour revenir avec des journaux.

Quand j'en ouvris un, je trouvai un dahlia rouge entre les pages.

Quelques minutes après huit heures, le train commença à rouler. Je me penchai à la fenêtre et je fis des signes d'adieu à mère Amalie. Elle était là sur le quai avec son imperméable violet clair et un léger capuchon. Mon hôtesse bien aimée disparut dans la fumée et la vapeur de la gare de Nancy. Mon cœur débordait de tendresse et je me reprochais de ne pas lui avoir dit tout ce dont j'avais voulu.

Le cœur lourd, je pensai à ma chambrette que Mignonnette devait être maintenant en train de nettoyer, à mère Amalie retournant à son hôtel en sentant qu'elle venait de perdre son fils pour la deuxième fois. Mais ma mère aussi attendait quelque part son fils.

Une femme et deux hommes s'assirent dans mon compartiment. La femme, appris-je sans que j'eusse à parler, était venue à Nancy pour voir son mari prisonnier. Malheureusement, il avait été envoyé en Allemagne la veille de son arrivée.

Les deux hommes, âgés de la cinquantaine étaient des fonctionnaires, l'un cheminot, l'autre postier. Tous les deux étaient en discussion. Ils vivaient à Dijon et étaient allés à Nancy dans le cadre de leur travail. Parmi les difficultés de leur emploi, le trajet entre Nancy et Dijon leur était particulièrement désagréable. Le contrôle à Langres était inhabituellement sévère.

Dijon était en zone occupée, contrairement à Nancy qui était en zone réservée à une future implantation allemande. Deux lignes de démarcation traversaient la Côte-d'Or. Une première qui était le canal de la Marne à la Saône, entre zone réservée et zone occupée. La deuxième du côté de la Saône, dans la région de Seurre entre zone occupée et zone libre.

La permission pour aller au nord de Dijon était seulement une faveur spéciale. Le contrôle était aussi strict dans le sens Nancy Dijon, mais les laissez-passer se délivraient beaucoup plus facilement.

Je me plongeai dans la lecture du roman de Pierre Benoit. Superstitieusement, je coupais les pages avec crainte, seulement quatre à cinq à la fois : j'imaginai être arrêté avant d'avoir fini de lire le livre. Souvent, je devais relire une page quatre ou cinq fois avant de la comprendre.

Tout était confus dans ma tête, les princesses indiennes, les filles de l'hôtel Saint-Sébastien, le contrôle de Langres, les aventuriers de l'Orient, le grondement des essieux, la conversation entre le cheminot et l'employé des postes, le halètement de la locomotive. Je regardais souvent par la fenêtre.

La pluie avait cessé. Le soleil perçait lentement entre les nuages. Des prisonniers sous garde allemande travaillaient sur les voies. Ils contemplaient longuement le train passer. Je voyais leurs visages émaciés, fatigués et je me promis de ne jamais les oublier. Ici et là, une voiture à cheval attendait à un passage à niveau. Certaines des maisons lumineuses d'été avaient leurs volets blancs ouverts et des enfants jouaient dans les jardins.

Mes exigences de vie étaient devenues si faibles que je me disais :

— « Même s'ils m'arrêtent à Langres, j'aurai au moins goûté à la liberté un instant. » Ensuite, je me replongeais dans les aventures d'une troupe européenne de théâtre au pays des Maharadjahs. Je sentis qu'on m'observait : le docteur Petit passait dans le couloir devant mon compartiment pour la deuxième ou troisième fois. Je me levai et sortit. Petit était penché à la fenêtre devant moi.

— Bien, en avez-vous entendu parler ? *me marmonna-t-il.*

— Quoi ?

— Le contrôle est très strict à Langres. Ils vous examinent le foie, les tripes, les reins.

— As-tu perdu le contrôle de tes nerfs ?

— Non, mais ce serait peut-être plus sage de continuer à pied. J'ai entendu dire qu'ils épluchaient tous les documents.

Je secouai les épaules :

— Trop tard.

Je retournai à mon siège. Nous approchions de la gare de contrôle. Pour la première fois, je parlai à mes compagnons de voyage.

— Le contrôle est à Langres, n'est-ce pas, Messieurs ?

L'employé de chemin de fer me répondit :

— Oui, monsieur.

— Et c'est très difficile de retourner à Nancy ?

— Beaucoup.

— Merci.

Le train s'arrêta avec une secousse. Quatre soldats montèrent dans chaque wagon. Des centaines de personnes, dont beaucoup de femmes et d'enfants, étaient assises sur le sol du quai de la gare.

Le cheminot expliqua :

— Ce sont des gens qu'on retourne vers Dijon.

Un sergent allemand suivi de trois soldats ouvrit la porte. Il marchait exactement comme Daxer, comme un lanceur de grenades, et il avait aussi une paire de gants de cuir à la main.

— Passierscheine ! Legitimationspapiere ! (*Laissez-passer ! Cartes d'identité !*)

Il examina en premier les papiers de l'homme des postes. Cela lui prit une pénible bonne minute. Je savais que, s'il passait ne serait-ce que moitié moins de temps avec les miens, mon compte était bon.

Ensuite vint le tour des papiers de la femme. Il fut moins long :

— Was hatten Sie in Nancy zu tun ? (*Qu'aviez-vous à faire à Nancy ?*)

Elle ne comprenait pas un mot d'allemand.

Il lui remit ses documents en disant avec désenchantement :

— Sie müssen eines Tages Deutsch lernen. (*Il va falloir qu'ils apprennent un jour l'allemand.*)

Fâché, il ne se calma pas en examinant les papiers du cheminot.

Alors, mon tour arriva. Je présentai l'ausweis de la Kommandantur de Nancy, mais gardai ma fausse carte d'identité dans ma main. Comme il tendait la main pour l'avoir, je parlai en allemand avec mon plus bel accent suisse :

— Ich bitte, Herr Offizier, wollen Sie mir vielleicht bestätigen, dass ich von Nancy komme, damit ich morgen wieder zurückfahren kann... Ich habe nähmlich gehört... (*S'il vous plaît, Monsieur l'Officier, pouvez-vous m'établir une preuve que j'arrive de Nancy, ainsi je pourrai retourner à Nancy demain... Je viens d'entendre...*)

Je mentionnai les difficultés du voyage de retour. Parle, continue de parler, dis n'importe quoi, c'est l'essentiel, pensai-je.

Il me rendit mon ausweis en m'informant :

— Sie können innerhalb von vier Tagen ohne weiteres zurück. (*Vous pouvez faire demi-tour dans les quatre jours sans difficulté.*)

Il n'avait pas vu ma carte d'identité. Je le remerciai et remis mes documents dans ma poche. Une fois de plus, la recette, pari sur la stupidité humaine, avait fonctionné.

J'avais nommé le sous-officier « officier » et je lui avais demandé une faveur qui lui prouvait son importance. Je retournai à mon siège et coupai toutes les pages du roman de Pierre Benoit.

Ma poitrine soulagée jouissait de l'agrandissement de son espace vital.

Le cheminot entreprit une conversation avec le postier :

— Oui. Ils en connaissent un bout sur le règlement.

— Et sur l'organisation.

— Après tout, ce sont des êtres humains comme nous.

— C'est vrai.

La femme soupira.

Le cheminot continua l'entretien :

— Ils sont très polis.

— Aucun doute n'est possible là-dessus. Et ils sont très corrects. Ne vous paient-ils pas nos salaires régulièrement ?

— Oui. Et rubis sur l'ongle, confirma le cheminot.

— En marks ?

— En marks.

Le postier conclut :

— Marks ou francs, ça ne fait pas de différence. Après tout, nous ne sommes pas plus mal traités qu'avant. Et vous devez retenir qu'ils nous ont sauvés de l'anarchie.

Dans son coin, la femme soupira de nouveau. Elle n'avait pas pu voir son mari : il était déjà parti pour l'Allemagne, vers une mine de charbon en Silésie ou une usine de munitions bombardée ou un camp d'esclavage. Dans sa situation, elle pouvait difficilement croire que l'Allemagne avait sauvé la France de l'anarchie, mais elle ne dit rien.

Le cheminot était intarissable :

— Que voulez-vous ! Ils ont besoin de nous.

Son écho aussi :

— Allemands ou français, nous sommes indispensables.

— Oui. Indispensables...

— Avez-vous vu combien il a été amical quand il a constaté que j'étais un agent des postes ?

— Et comme il a été poli quand il a vu ma carte de cheminot !

— Oui. On doit leur donner ça. Ils sont corrects et polis.

— Oui, corrects et polis.

Je me levai et sortis, non pas pour vomir, bien que j'en eusse envie, mais pour voir si mon compagnon avait franchi victorieusement le contrôle.

Le docteur Petit, le cœur soulagé, était penché à la fenêtre, fumant une Gauloise bleue. À Dijon, nous franchîmes facilement un second contrôle, superficiel, cette fois.

Nous sortîmes de la gare. Nous étions toujours en zone occupée, mais à quarante kilomètres de la liberté. À Langres, nous étions passés de la zone d'occupation réservée interdite à la zone occupée. Portant nos valises, nous descendîmes l'avenue Foch. Le soleil brillait. J'étais gonflé à bloc.

— Quelle est la prochaine étape ? *s'informa le docteur Petit.*

Je le surpris :

— Maintenant, je vais à la Kommandantur demander un laissez-passer pour la France libre.

7) *Les dernières embûches*

Je dois dire que ma folie n'était pas totalement stupide, car elle relevait de la méthode qui m'avait toujours bien servi jusque-là. Mon plan était basé sur le profond mépris que j'éprouvais pour le soi-disant bon sens de la police allemande. Ces deux derniers mois, j'avais assez clairement constaté que la réputation mondiale de la Gestapo était usurpée et ne tenait qu'à la terreur qu'elle répandait. Une police qui a été montée en épingle par la publicité, telle était la Gestapo. Et la publicité promettait beaucoup plus que les possibilités réelles de l'institution plutôt inefficace dans son travail.

Les Allemands avaient brûlé mes livres, ça ne m'avait pas empêché de devenir le représentant officiel des prisonniers du camp de Dieuze par leur grâce. Ils m'avaient condamné à mort et je les avais royalement bernés jusqu'à devenir leur confident. Sans le moindrement me soupçonner, ils m'avaient remis une liste des individus les plus recherchés et mon vrai nom y figurait en quatrième position. Je m'étais évadé avec un authentique ausweis nazi. Pouvais-je après tout respecter cette Gestapo qui supposément voyait tout ?

Le docteur Petit était loin de pouvoir suivre ma ligne de pensée. Nous décidâmes de prendre chambre ensemble, mais d'agir séparément. Pendant des heures, nos recherches pour trouver une chambre furent vaines. Presque tous les hôtels de la Ville de quatre-vingt-six mille habitants étaient occupés par les Allemands. Le plus grand en ville, *l'hôtel de la Cliche, très proche du jardin Darcy et du centre-ville*, était réservé aux visiteurs officiels. Un cordon policier de soldats armés et casqués ceinturait la place Darcy. À l'Hôtel Central, situé au cœur du vieux Dijon et proche du Palais Ducal, des officiers allemands se vautraient partout dans le hall de réception dans des fauteuils en cuir et un agent de la Gestapo se tenait à côté du portier. *Le drapeau à croix gammée flottait sur l'hôtel de la Cloche siège du haut commandement allemand du nord-est, sur l'hôtel de ville, siège de la Kommandantur, sur l'hôtel Brochu dit d'Esterno, siège du grand état-major, sur le palais de Justice siège de la Kommandantur, etc.*

Les Allemands étaient à Dijon en « zone occupée », c'est-à-dire en dehors de la « zone réservée interdite » (*prolongée vers la Manche par la « zone rattachée interdite » placée sous le commandement allemand de Bruxelles*) où se trouvait Nancy, mais ils ne s'y sentaient pas moins chez eux et même de façon plus outrancière : c'était une autre image que dans la zone réservée interdite. Les officiers se promenaient en autos décapotables et chacun avait à son côté sa femme ou sa maîtresse. Dans chaque magasin, des Allemandes achetaient français.

De jeunes Allemandes en uniformes pittoresques et sans fards ni rouges à lèvres

étaient assises dans les cafés. *Les Français les appelaient « les souris grises », terme désignant à la fois la couleur des uniformes et la répulsion pour la vermine. Il s'agissait de l'ensemble du personnel féminin du Reich. Les plus nombreuses étaient les auxiliaires des transmissions ou Nachrichtenhelperinnen. La tenue de sortie comportait le calot frappé de l'aigle du Reich ; la veste (de tailleur) croisée gris foncé avec l'écusson des transmissions ; la chemise gris clair ou bleu clair selon les années et avec l'éclair brisé ; la cravate noire, la jupe flottante à mi-mollet, les bas de coton, les chaussures noires lacées. La tenue de travail était constituée d'une grande blouse grise à col Claudine blanc ornée de l'aigle du Reich.*

Les infirmières allemandes de la Croix-Rouge portaient de longs manteaux gris boutonnés jusqu'au cou et de petites coiffes blanches ou des calots gris boy scout. Elles envahissaient en nombre les cafés, bars et restaurants. Les relations franco-allemandes de Dijon étaient franchement plus amicales qu'à Dieuze. Les magasins étaient ouverts et vendaient leurs marchandises à l'envahisseur. Les cinémas jouaient des films allemands. Les garçons de cafés et de restaurants servaient obséquieusement les généraux allemands et ici et là on pouvait voir une Française assise à côté d'un officier allemand à une terrasse de café. Nous étions à mille lieues de la fière Lorraine.

Nos multiples demandes de logement étaient accueillies par des regrets et des haussements d'épaules.

Finalement, nous obtînmes une place à l'hôtel Terminus. La vieille femme dans la loge du portier nous dévisagea quelque peu suspicieusement. Elle exigea finalement que nous la payions d'avance. Elle nous accorda une petite chambre placée sur une conduite de ventilation, mais tout de même nantie d'une baignoire.

J'entrepris immédiatement l'exécution de mon plan. Des centaines de personnes attendaient alignées à l'entrée de la Préfecture. La file occupait toute la Rue (300 mètres) depuis la Préfecture jusqu'à l'église Notre Dame. Des soldats allemands assistés de Gardes mobiles assuraient l'ordre. Les Gardes mobiles avaient été les premiers prisonniers libérés des camps avant même les cheminots. Parfaits serviteurs de tous les maîtres sans distinction et récemment libérés, ces Gardes mobiles avaient récemment remis leurs uniformes. Ils étaient plus zélés que les Allemands. Ils s'essayaient à maintenir une discipline de fer sur le modèle prussien. Quand un officier allemand passait, ils claquaient des talons avec une hâte ridicule.

Une carte était affichée à l'entrée de la Préfecture. Les différentes zones étaient indiquées par des lettres. La zone libre ou inoccupée de la France était indiquée comme étant une zone interdite, ce qui voulait dire qu'il était vain de

demander un laissez-passer pour s'y rendre. On pouvait voyager entre les autres zones, mais me dit quelqu'un, ça prenait au moins deux semaines pour obtenir une autorisation. Heureusement, un soldat allemand me dit qu'on pouvait obtenir des permis spéciaux à la Kommandantur de la rue Bossuet. Vu la surabondance des Kommandanturs locales, de districts, de régions, il ne fut pas facile de trouver cette dernière. Finalement, j'y parvins, c'était la Kommandantur « de Ville ».

Attendaient dans le vestibule sous la protection amicale de soldats allemands et de Gardes mobiles, quarante à cinquante personnes, principalement des femmes.

Assise dans une petite pièce adjacente, une secrétaire allemande tapait sur une machine à écrire. Blonde, jolie, portant sa chevelure à la façon des Gretchen avec des tresses enroulées autour de la tête, elle montrait par un soupçon de rouge à lèvres qu'elle n'avait pas totalement résisté aux tentations françaises. Je m'approchai en vrai séducteur et commençai comme Faust :

— *Meine schönes Fräulein, darf ich's wagen... (Ma belle demoiselle, oserais-je...)*

Elle était moins sévère que la Marguerite de Faust, car elle ne rejeta pas mes avances. Je lui dis que j'étais Suisse et que je devais me rendre à Lyon pour d'importantes affaires. Aujourd'hui, lui dis-je avec mon plus bel accent allemand suisse, nous sommes samedi 10 août 1940. Mon laissez-passer pour retourner à Nancy où je réside expire mardi. Serait-elle assez aimable pour m'introduire auprès de l'officier responsable ?

Gretchen se leva. Elle était peut-être heureuse de rencontrer un demandeur dont elle pouvait comprendre les paroles. Elle disparut dans une autre pièce. Quelques minutes plus tard, elle était de retour et elle me fit entrer chez son supérieur. Un immense capitaine était assis derrière un immense bureau dans une immense salle. Tout l'endroit était théâtral. C'était un décor d'Hollywood. Derrière l'immense bureau de l'immense capitaine se trouvait une immense photo de l'immense Führer avec au-dessus une immense croix gammée étincelante dans son immense cadre. Je ne pus m'empêcher de penser que l'Empereur Guillaume avait dit qu'en lui tout était gros. Quand il avait un rhume, c'était un gros rhume. J'éternuai, le capitaine leva la tête.

— *Sie wünschen ? (Que voulez-vous ?)*

— *Herr Offizier, sagte ich auf schwyzerdütsch, als würde ich seinen Dienstgrad nicht erkennen, ich erbitte eine Gunst. (Monsieur l'officier, dis-je avec mon accent suisse en affectant ne pas reconnaître son grade militaire, je suis venu vous demander une faveur.)*

L'introduction le flatta. Il se mit à effacer ses verres de lunettes.

— Ich bin Schweizer, *fuhr ich fort, indem ich näher trat und « meinen » Namen nannte*, Ich bin Weinreisender. Bisher bin ich sehr gut ohne Reisepass ausgekommen ; ich lebe hier seit zehn Jahren. Von fünf Jahren ist mein Pass abgelaufen. Ich hatte nur eine Carte d'identité... Aber heutzutage...selbstverständlich... man kann nicht ohne Pss sein... (*Je suis Suisse. Je donnai mon nom d'emprunt, et négociant en vin. Jusqu'ici, je n'avais jamais eu besoin de passeport, puisque je vis en France depuis dix ans. Je n'ai pas renouvelé mon passeport voici cinq ans quand il est tombé échu, car ma carte d'identité suffisait. Mais maintenant... Ça va sans dire... Vous ne pouvez plus circuler sans passeport...*)

En fournissant mon nom d'emprunt, j'avais pensé à qui il appartenait réellement, au petit homme barbu incapable de rire.

Mon introduction trouva l'agrément de l'important officier. Il hocha la tête en approbation. Au mur, le Führer sembla l'imiter.

Je continuai de pincer la même corde de harpe :

— Leider ist das schweizerische Konsulat in Nancy gesperrt. Da hat mir die deutsche Kommandantur in Nancy freundlicherweise einen Passierschein - Dijon hin und zurück - ausgestellt. *Ich trat auf den Tisch zu und legte den Passierschein auf den Tisch.* Zu meiner Enttäuschung verweigert mir unser hiesiges Konsulat den Pass. Nur Lyon ist zuständig. Aber mein Passierschein läuft ab, ich muss Dienstag wieder in Nancy sein, sonst verliere ich meine Arbeit. Seit sechs Jahren reise ich für die Firma Grandjean Frères, Wein und Champagner. (*Malheureusement, le consulat suisse de Nancy a été fermé. Heureusement, la Kommandantur a été assez aimable pour m'accorder un laissez-passer pour Dijon et retour. Je m'approchai du bureau et y déposai mon ausweis, le lui poussant sous le nez. À mon grand désappointement, mon consulat à Dijon a refusé de me remettre un passeport. Je ne peux en obtenir un qu'en France non occupée, Lyon donc. Mais mon laissez-passer expire dans trois jours. Mardi, je dois être de retour à Nancy, sinon je perdrai mon emploi. Je travaille pour la firme Grandjean Frères, Vins et Champagnes.*)

Possédant un ausweis authentique en règle, pourquoi aurais-je été timide ?

Le capitaine avait mis ses lunettes et examina mon ausweis. Par-dessus son épaule, le Führer sur le mur examinait le laissez-passer de Charles Boissière, alias Hans Habe.

J'avais présenté cela comme si mon droit à avoir un laissez-passer ne soulevait aucun doute et que la faveur que je demandais était seulement d'accélérer le processus.

— Wein und Champagner ? *fragte der Hauptmann leutselig.* (*Vins et*

Champagnes ? demanda le capitaine aimablement.)

— Ja, Wein und Champagner.

Le capitaine s'éclaira la voix et s'informa :

— Habt ihr noch was auf Lager ... Wein, Champagner...? (*En avez-vous de reste en stock ? Je veux dire Vins et Champagnes.*)

Avec un petit sourire compréhensif, je lui répondis :

— Nicht mehr viel. (*Plus beaucoup.*)

Il balada mon laissez-passer dans sa main, comme s'il essayait d'en évaluer le poids.

Le Führer baissa les yeux vers son serviteur et secoua la tête, mais comme ce m'était qu'une photo, il ne dit rien.

Le capitaine s'égosilla en parlant :

— Hm ! Können Sie noch ein paar Flaschen Sekt besorgen ? Gegen Bezahlung selbstverständlich. (*Hum ! Pouvez-vous me fournir quelques bouteilles de Champagne ? Contre paiement, bien sûr.*)

— Ich werde trachten, sagte ich gnädig. (Je peux essayer, dis-je aimablement.)

J'avais idée que le capitaine boirait mon Champagne à la même sauterie où le capitaine Brühl jouerait de mon accordéon.

— Welcher Preis ? (*Combien ça coûterait ?*)

J'affectai à fond la science du calcul du négociant en vin :

— Ich könnte noch zwölf Flaschen *Veuve Cliquot* zu fünfundzwanzig Franc die Flasche zur Verfügung stellen. (*Je suis capable de vous fournir douze bouteilles de Veuve Cliquot à vingt-cinq francs la bouteille.*)

Les gros yeux protubérants du capitaine sortirent tellement que je craignis de les voir tomber sur le bureau lisse et poli.

Je parlai doucement, sans doute pour ne pas être entendu du Führer :

— Natürlich vertraulich... Engrospreis. (*Naturellement, ce prix est confidentiel... Prix de gros.*)

— Perfekt.

Quelques minutes plus tard, mon laissez-passer pour la France libre était prêt.

Les autorités allemandes étaient requises par la Kommandantur de la ville de Dijon de permettre à Charles Boissière, négociant en Vins et Champagne la traversée la ligne de démarcation avec la France non occupée dans les deux directions.

Ma fausse carte d'identité reposait sur le bureau entre mes deux laissez-passer.

Je me penchai sur le bureau comme pour aider le capitaine à épeler mon nom.

Je pressai mon pouce sur la partie fausse du seau. La grosse tache blanche près de ma date de naissance (1911 au lieu de 1884) échappa à la vigilance du

capitaine.

Il devait penser à ses douze bouteilles de champagne à vingt-cinq francs pièce. Le laissez-passer fut complété et scellé. Le capitaine en se levant ressembla alors à une statue équestre. Il me surprit par ces mots :

— Ich muss den Passierschein noch schnell vom Major unterschreiben lassen. (*Maintenant, ça prend la signature du Commandant.*)

Je restai seul avec le Führer. Une pendule sur le manteau de la cheminée bleue répandait un tic tac lancinant.

La porte s'ouvrit.

— Es tut mir leid, *sagte der Hauptmann eintretend*. Der Herr Major ist schon fort. Er kommt erst Montag früh wieder. Aber das tut nichts. Ich verlängere einfach Ihren Rückfahrchein nach Nancy. Holen Sie sich Ihre Papiere Montag, acht Uhr früh. Um neuen haben Sie einen Zug nach Lyon. Dienstagabend können Sie wieder in Nancy sein. (*Je suis peiné, dit le capitaine en entrant, mais le commandant est absent. Il sera de retour tôt lundi matin. Mais ça ne fait rien. Je vais en attendant rallonger votre laissez-passer de Nancy. Venez chercher vos papiers lundi matin dès huit heures. À neuf heures, un train part pour Lyon. Vous serez de retour à Nancy, mardi soir.*)

Pas de chance, me dis-je, je devais attendre tout un dimanche. Mes tempes battaient l'alarme. Le Führer souriait vicieusement.

Je ne pouvais rien ajouter. Je ne pouvais que m'incliner devant ce coup du sort :

— Ja, das kann ich. (*Je peux.*)

Je ramassai mes papiers et remerciai le capitaine. Alors que j'étais arrivé à la porte, il me rappela :

— Wollen Sie sich meine Adresse notieren ? (*Voulez-vous mon adresse ?*)

— Natürlich. Sobald ich aus Lyon zurück bin... (*Bien sûr. Aussitôt que je serai de retour de Lyon...*)

Je notai son nom et son adresse. Il m'accompagna jusque dans le vestibule et recommanda à la secrétaire de me faire entrer directement lundi matin. Les Gardes mobiles s'étaient mis au garde-à-vous précipitamment. Je constatai qu'au vu de la façon cérémonieuse dont le capitaine m'avait traité, ils m'avaient gardé une part de leur zèle.

Le docteur Petit me reprocha vivement mon imprudence. Il me déconseilla de retourner à la Kommandantur. De son côté, il avait retrouvé les parents d'un ami d'études qui était prisonnier de guerre. Ils avaient promis de lui fournir pour le même soir une bicyclette et une description précise de la route à suivre.

Nous restâmes toute la journée (*du dimanche 11 août, journée cruciale de la bataille d'Angleterre et aussi journée cruciale pour Habe !*) cloîtrés dans notre chambre d'hôtel. Les jeunes hommes, des Alsaciens en particulier, qui circulaient en ville portaient encore leur uniforme avec un brassard « démobilisé » à la manche. Tous les deux, en civil, nous nous sentions épiés et suspectés à chaque fois que nous sortions. Je craignais aussi qu'un des nombreux Autrichiens de l'armée allemande me reconnaisse. Normalement, je n'utilisais mes lunettes qu'à l'intérieur. Là, je les mettais quand je sortais, mais c'était un bien faible déguisement.

Nous dévorâmes les dernières provisions d'Amalie. De temps en temps, je touchais le mouchoir qu'elle m'avait donné, mais je résistai à la tentation de l'ouvrir. En soirée, nous prîmes congé l'un de l'autre. Ces quelques jours nous avaient rapprochés. En l'absence de son doux visage juvénile, chaque chose allait m'être doublement difficile, pensai-je. Truffy, Garai, Alfred, René, Petit, je les perdais tous. Nous nous serrâmes la main silencieusement et nous nous embrassâmes. Le docteur Petit descendit l'escalier. Je n'ai plus jamais entendu parler de lui depuis.

J'étais seul. La chaleur de la chambre devenait de plus en plus oppressante. Je m'habillai et finalement me risquai dans les rues. J'achetai des cigarettes, des fruits, un journal. Ensuite, j'entrai dans un cinéma. Je ne me souviens pas du film. À la porte, une grande affiche bilingue avec le cachet de la Kommandantur se lisait comme suit :

— « Juden und Hunden ist der Eintritt verboten ! Entrée interdite aux Juifs et aux chiens ! »

Aussi, les fenêtres des restaurants et des hôtels avaient des notices infâmes :

— « Juden ist der Eintritt verboten. Im Zweifelsfall, hat der Wirt das Recht, Personen von jüdischem Aussehen aus dem Lokal zu weisen. Entrée interdite aux Juifs. Le propriétaire a le droit de renvoyer de chez lui toute personne ayant le profil juif. »

Sur l'affiche collée à la fenêtre du restaurant « Le Chapeau rouge » (*5 rue Michelet*), le propriétaire avait ajouté :

— « Und ich werde es tun. Et je le ferai. »

Dans la salle de cinéma, j'étais assis à l'étroit entre deux soldats allemands. Lorsqu'apparut à l'écran un homme menotté, je sentis les menottes autour de mes poignets et aussi bien autour de mon cou. Les Actualités montraient la glorieuse Wehrmacht victorieuse. Je vis le Führer nourrir un cheval quelque part sur le front. Il échangeait des regards doux avec le cheval. Quelques généraux contemplaient la rencontre solennelle entre le chef de guerre et le

cheval de bataille. Les soldats à côté de moi applaudirent. Je sentis qu'ils me dévisageaient dans le noir parce que je n'avais pas battu des mains. Je m'éclipsai avant que les lumières se rallument.

La nuit à l'hôtel fut agitée. À la chambre voisine de la mienne, deux Françaises donnaient du plaisir à deux officiers allemands. Je venais à peine de m'endormir quand je fus réveillé par le bruit familier des bottes allemandes. Un violent coup secoua la porte voisine. Quelqu'un hurla :

— Polizei ! Aufmachen ! (*Police ! Ouvrez !*)

Une femme cria, moitié terrorisée et moitié suffocante de rire. J'étais à plat ventre appuyé sur mes deux coudes et trempé de sueurs. Je retrouvai dans la noirceur le mouchoir de mère Amalie. Il me vint à l'esprit que le lendemain était le 12 août, le jour anniversaire de ma mère.

J'entendis quelques mots dispersés d'explication de la part des officiers. Quelqu'un conclut :

— Geben die den Revolver her. (*Rentre le revolver.*)

J'entendis qu'on trinquait des verres. Quelques minutes plus tard, tout était redevenu calme.

Sur le coup de huit heures du matin, le lundi 12 août 1940, je me présentai à la Kommandantur. Bien que déjà trente ou quarante personnes attendaient, Gretchen me reconnut d'emblée. Elle alla m'annoncer. Ça prit du temps avant qu'elle revienne. Je sentais un fluide glacial m'envelopper le cœur. Une eau glacée coulait dans mes veines. Soudain, le capitaine se trouva devant moi et me dit :

— Herr Charles Boissière ! (*Monsieur Charles Boissière !*)

Il appuyait sur chaque mot : « Herr » était l'accusation, « Charles » le jugement,

« Boissière » la condamnation. Il tenait dans ses mains mon laissez-passer pour Lyon, mais il était barré au crayon rouge.

— Kommen Sie ! (*Suivez-moi !*)

J'entrai dans son bureau. Le soleil avait beau briller à travers les rideaux de la grande fenêtre, l'atmosphère était glaciale, le marbre de la cheminée était comme un bloc de glace géant. Il me commanda :

— Geben Sie mir Ihre Papiere ! (*Remettez-moi vos papiers !*)

Plus que sur le champ de bataille, plus que sous la pluie des bombes à Noirval, je sentis que ma vie ne tenait plus qu'à un fil. Je farfouillai dans mes poches à la recherche de mes documents.

— « Nur Zeit gewinnen, Zeit gewinnen um jeden Preis ! *dachte ich.* » (*Gagne du temps ! m'exhortai-je. Gagne du temps à tout prix !*)

— Der Herr Major hat heute mit dem Schweizer Konsul gesprochen, *sagte der Hauptmann*. Der Konsul hat erklärt, jederzeit Pässe für die Schweizer Staatsangehörigen ausstellen zu können. (*Le commandant a communiqué avec le consulat suisse ce matin, dit le capitaine. Le consul dit qu'il peut délivrer un passeport suisse à tout sujet suisse en tout moment.*)

Il était debout, menaçant et immense, penché en avant sous le portrait d'Hitler. Je ne lâchais pas de fouiller dans ma poche.

— Warum wollen Sie nach Lyon ? (*Pourquoi voulez-vous aller à Lyon ?*)

La question menaçante flottait dans l'air. La croix gammée au mur se mit en rotation à une vitesse folle. Ce n'était plus une croix gammée, c'était une roulette.

Je retrouvai mes papiers dans le même instant qu'un grand calme m'envahissait. Je m'écoutai parler :

— Was ? Ist der Konsul verrückt ? Gibt er mir falsche Auskünfte ? Hält mich der Konsul zum Narren ? Er ist ja wohl nicht bei Trost ! Ich verträdle hier meine Zeit ! Ich verliere meine Stellung ! (*Quoi ? Le consul est-il fou ? Me donner de fausses informations. Veut-il me faire passer pour un cinglé ? C'est complètement insensé ! Je perds mon temps ici et je vais perdre mon emploi !*)

Je ne sais pas où je puisais mes paroles. Je criais. J'étais devenu rouge de colère. Le capitaine restait penché en avant comme un gorille prêt à bondir.

Il allongea sa main. Ses mains aussi étaient de taille exagérée, elles disaient :

— « Vos papiers ».

Je repris une attitude calme. La croix gammée s'immobilisa. Le Führer pâlit. La Croix de Fer rayonnait sur le revers gauche de sa veste. Soudain, ce ne fut plus elle, mais la Croix chrétienne :

— Unerhört ! *rief ich*. So was geschieht auch nur bei uns, in der Schweiz. Sofort gehe ich wieder hin. Darf ich mich auf Sie berufen, Herr Hauptmann ? (*Incroyable ! m'exclamai-je. C'est seulement la Suisse qui peut cafouiller comme ça. Je retourne au consulat. Puis-je mentionner votre nom, mon capitaine ?*)

L'idée de le nommer capitaine m'était arrivée d'un coup. Le gorille ramena sa main :

— Das müssen Sie sogar ! *rief er*. Was erlauben Sie sich eigentlich, die Schweitzer ? Dauernd falsche Auskünfte. Wir sollten dieses kleine Land erobern und reinigen. Die Schweiz ist das Chaos. In Deutschland ist die Behörde. Klären Sie die Sache sofort auf. Er erwartet Sie am Nachmittag. Erstaten Sie mir Bericht ! (*Non seulement vous pouvez, s'écria-t-il, mais vous devez. Pour qui se prennent-ils ces Suisses pour donner de faux renseignements ? Nous devrions envahir ce petit pays et le nettoyer. La Suisse c'est la pagaille.*)

L'Allemagne, c'est l'autorité. Je vous attends cet après-midi. Vous me faites rapport !)

En parlant de la Suisse, j'avais atteint un point faible du capitaine. Les rayons du soleil réchauffaient la pièce. Il ne fut plus question de mes papiers. Deux minutes plus tard, j'étais de retour dans la rue. En cette matinée du 12 août, ton anniversaire maman, je venais de frôler la catastrophe à cause de ma témérité, mais tout n'était pas perdu.

Les heures qui suivirent à Dijon furent les plus dures de mon évasion. Je ne pouvais pas retourner à l'hôtel Terminus et encore moins à la Kommandantur de la rue Bossuet. Le capitaine pouvait avoir eu l'idée de rappeler le consulat suisse. Cette fois, le consulat l'informerait qu'aucun Charles Boissière n'y avait été vu ou entendu. C'était un jeu pour la Gestapo de trouver l'enregistrement à l'hôtel de ce monsieur, négociant en Vins de Nancy. Il me fallait donc quitter Dijon le plus vite possible, si possible le jour même, sinon au plus tard le lendemain.

Je n'avais pas amené mes cartes de Nancy, d'ailleurs trop rudimentaires. D'autre part, je n'avais trouvé aucune carte dans Dijon, les Allemands avaient dû les acheter toutes. Je n'avais pas la moindre idée de l'emplacement de la ligne de démarcation, ni l'endroit où elle pouvait être franchie avec quelques chances de succès.

Je décidai de rendre visite au consulat suisse. Petit homme maigre, le consul suisse fumait un grand cigare. La fenêtre de son bureau donnait sur la rue la plus animée de Dijon. Le bureau lui-même avait l'air d'un refuge. Le consulat entier baignait dans une grande et agréable tranquillité. Ça me rappelait Genève entre midi et quatorze heures quand les magasins fermaient et que la Ville s'endormait.

— Sind Sie Schweizer ? *fragte der Konsul. (Êtes-vous Suisse ? demanda le consul.)*

— Nein, *erwiderte ich. Ich bin nicht Schweizer. Aber iche lebe seit mehreren Jahren in Genf. Meine Frau ist Schweizerin. (Non, reconnus-je. Je ne suis pas Suisse, mais j'ai vécu pendant des années à Genève. Ma femme est Suisse.)*

Je lui énumérai une longue liste de mes amis suisses. Je mentionnai le premier ministre Lachenal, le juge Borel du tribunal de La Haye et de nombreux autres.

— Ich bin in Begriff, mich nach der Schweiz durchzuschlagen, *fuhr ich fort. (J'ai idée de revenir en Suisse, continuai-je.)*

Je lui contai ma vie et donnai ma vraie identité. Il m'interrompit :

— Ach, Sie sind der Mann... Man hat uns von der Kommandantur angerufen.

Wir haben gesagt, dass wir Pässe ausstellen können. Aber natürlich nur für Schweizer Bürger. (*Ah ! C'est vous l'homme... On nous a appelés de la Kommandantur. Nous leur avons dit que nous pouvions délivrer des passeports. Naturellement uniquement pour les citoyens suisses.*)

— Selbstverständlich können mir Sie keinen Pass ausstellen, *sagte ich*. Aber Sie könnten mir vielleicht einen Gefallen erweisen. Wenn man wieder anruft, könnten Sie sagen, dass Sie meinen Fall untersucht und mich an das Konsulat in Lyon verwiesen haben. (*Ça se comprend, dis-je, que vous ne pouvez me délivrer de passeport, mais vous pourriez peut-être me rendre un service en disant que vous avez transmis mon cas au consulat de Lyon.*)

— Das wäre unwahr, *sagte der Konsul*. Es tut mir aussordenlich leid. Wir können Ihnen nicht helfen. (*Ce serait faux dit le consul. Je suis vraiment désolé. Nous ne pouvons pas vous aider.*)

— Und wenn die Kommandantur anruft ? *fragte ich*. Können Sie wenigstens sagen dass Charles Boissière hier gewesen ist. (*Et si la Kommandantur appelle ? demandai-je. Pourrez-vous dire au moins que Charles Boissière est venu ici ?*)

— Das kann ich, *entgegnete der Konsul*. Aber ich fürchte, es wird Ihnen nicht viel nützen. (*Ça, je peux, répliqua le consul, mais je crains qu'ils n'en aient rien à faire.*)

Je quittai le havre de paix et retournai dans le tumulte de la rue. Je marchai jusqu'à l'heure de midi. Je connus toutes les vitrines des magasins de la rue commerciale qui, par ironie peut-être, s'appelle la Rue de la Liberté qui *va de la place Darcy au Palais Ducal* et j'en lus les inscriptions au moins vingt fois. Je fis connaissance des marchands de journaux qui m'avisèrent de ne pas acheter leurs produits :

— Rien que des mensonges des Boches, monsieur.

Je restai assis longuement dans le grand parc derrière la place Darcy où les fleurs étaient en plein épanouissement. Une fillette accourut jusqu'à moi et me demanda de lui expliquer les images de son livre. Nous fîmes amitié. Je lui parlai du tapis volant et de la lampe d'Aladin. Rien ne pouvait me faire plus de bien que de parler à cet enfant : je me réfugiais dans un monde de conte de fées. En après-midi, je me dirigeai vers l'hôtel Terminus. Je marchai dans un sens sur un trottoir, puis dans l'autre sur le côté opposé. Sitôt qu'une auto de police arrêta, mon estomac se contractait. Quand un groupe de prisonniers passait, mon cœur frémissait. Finalement, j'entrai au Café Central qui est placé sur la place Grangier à l'opposé de l'Hôtel Central. Je m'assis dans un coin tranquille, demandai du papier et une plume et j'écrivis quelques lignes pour mon épouse. Je décidai de poster la lettre, bien que les chances fussent minces qu'elle put

atteindre la Suisse dans la semaine à venir. J'avais tellement transporté de lettres en contrebande à Nancy pour mes compagnons d'infortune du camp de Dieuze que j'en arrivais à spéculer comme eux. Ou bien je serai à la maison bientôt, ou bien la lettre signifiera quelque chose même après des mois. Et ainsi, j'écrivis la phrase cruciale :

— « Ich will heute abend den letzten Versuch unternehmen. Gelingt er, so bin ich bei Dir, lange, ehe Dich dieser Brief erreicht. Misslingt er, so war es das letzte Abenteuer. » (« *Ce soir, je fais l'essai décisif. Si je réussis, je serai avec toi avant la lettre. Si j'échoue, ce sera la dernière, la grande aventure.* »)

J'étais sur le point de cacheter ma lettre quand mon attention fut attirée vers un groupe de quatre ou cinq adolescents. Pendant que j'écrivais, ils s'étaient non loin de moi. Quatre ou cinq jeunes filles les rejoignirent. Ensemble, ils montraient une telle chaleur de cœur, une telle sincérité, que les regarder me calma. Ils avaient tous entre dix-sept et vingt ans et tous semblaient scolarisés et encore étudiants, mais de toute évidence, de différentes classes sociales. Seule leur grande jeunesse les unissait. Le courage était le privilège de leur âge. Tout autour d'eux des officiers allemands buvaient de la bière, des soldats allemands entraient et sortaient. Des civils avec d'énormes croix gammées sur leurs boutons étaient éparpillés partout sur les divans en cuir rouge.

Les jeunes Français discutaient calmement de la défaite et le mot « Boche » était amplement utilisé en référence aux Allemands.

Nous échangeâmes des regards et une sympathie étrange s'établit entre nous. J'en vis deux ou trois entrer en conciliabule, apparemment à mon sujet. Je cachetai ma lettre et me rapprochai d'eux. Je dis doucement en essayant de ne pas attirer l'attention des Allemands :

— Puis-je m'asseoir avec vous ?

Permission accordée, je m'assis entre un gros gars blond, au visage boutonneux, mais décidé et prometteur de courage humain, et une blonde qui avait l'air d'une Américaine. J'entrai en conversation :

— Je ne sais pas pourquoi j'ai confiance en vous, mais j'ai le sentiment que vous pouvez m'aider...

Ils se serrèrent autour de moi, la mine sérieuse et curieuse. Je leur racontai brièvement mon histoire. De temps à autre, ils m'interrompaient par une question intelligente. Autrement, ils écoutaient calmement avec intérêt. Quand j'eus fini, ils s'échangèrent des regards. Après un moment de silence, la fille à côté de moi assura :

— Bien sûr, nous allons vous aider.

Tous agréèrent. Ils étaient huit, cinq garçons et trois filles. Je n'étais plus seul.

J'avais huit amis en qui je pouvais avoir confiance. Un petit gars à lunettes ressemblant à un jeune professeur suggéra :

— Allons chez Manon et tenons un conseil de guerre.

Exhortation agréée, nous payâmes et quittâmes le café.

Manon était une jolie brunette avec des dents blanches éblouissantes. Elle était la fille d'un manufacturier qui avait sa villa sur la rue Carnot. Nous nous installâmes dans un grand salon. Je pus rarement dire un mot, car le conseil de guerre me priva de toute décision indépendante. Chacun des garçons avait sa propre stratégie et chacun la défendait avec ardeur. Des noms d'endroit et de gens dont je n'avais pas la moindre idée volèrent. À l'occasion, l'un venait à moi et me donnait une claque dans le dos :

— Nous allons arranger ça, mon vieux.

Ils fumaient des cigarettes sans compter ni sans s'inquiéter des cendres tombant sur le tapis. Finalement, ils décidèrent d'envoyer Henri, un gros garçon aux mouvements ralentis, parler à quelqu'un dont le nom évidemment ne me disait rien.

Le gars blond au visage décidé m'approcha et m'informa :

— L'option retenue est que vous passerez par le village de Seurre. Le train part à six heures du soir, n'est-ce pas Gabrielle ?

Gabrielle était une petite étudiante blonde avec des lunettes à montants roses, elle acquiesça :

— Oui, mon Colonel !

— Seurre est à six kilomètres de la ligne de démarcation et c'est la place à partir d'où vous avez les meilleures chances de pouvoir passer. Mais nous en saurons plus dans un instant. Henri est parti voir son oncle. Monsieur Rodin possède une usine. Il vend des saucisses en France libre. Probablement, il vous cachera derrière ses caisses.

Un garçon élancé avec un visage de fille s'assit à côté de moi :

— Puis-je vous accompagner ?

Une fille du même âge, mais grave et digne le rabroua :

— Nous avons besoin de toi ici, face de bébé.

Un jeune homme avec les cheveux en brosse conclut :

— Si ça ne fonctionne pas avec l'oncle d'Henri, nous allons nous procurer un camion et vous traverser nous-mêmes.

Manon agréa :

— Papa fournira l'argent.

Quelques minutes plus tard, Henri était de retour. Il avait encore ses pinces à pantalons autour de ses chevilles. Il avait fait le déplacement à bicyclette et il

était encore essoufflé. Tous s'attroupèrent autour de lui :

— Alors, Henri ?

— Malheureusement, mon oncle ne peut rien faire par lui-même.

— Merde ! Qu'est-ce qu'on peut faire ?

Henri essaya d'excuser son oncle :

— C'est juste la malchance. Depuis hier, la frontière est totalement bouclée. Tout le trafic entre les deux zones est interdit. Mon oncle a aussi dit « Merde ! », mais il m'a donné deux adresses, une petite et une grosse. La grosse, c'est monsieur Roy, le plus riche paysan de Seurre. *Il se tourna vers moi* : à Seurre, vous aurez juste à rencontrer monsieur Roy et dire que c'est monsieur Rodin qui vous envoie. Les deux sont des amis proches. Monsieur Roy est aussi un fabricant de saucisses, le plus riche à Seurre, et il a déjà aidé plusieurs prisonniers à passer la frontière. Il devrait pouvoir faire pareil avec vous. Mais gardez la petite adresse. C'est aussi un fabricant de saucisse. Il s'appelle Laveau. C'est peut-être un hurluberlu, mais sa femme est la meilleure cuisinière de toute la Côte d'Or.

Le rapport fut accepté avec enthousiasme.

Henri reprit graduellement son souffle et il compléta son compte-rendu :

— Oui, avant que j'oublie. Mon oncle dit qu'il faut être très prudent à Seurre. C'est la dernière gare en territoire occupé. Tous les trains s'arrêtent là avant de traverser la frontière. Par conséquent, les contrôles y sont actuellement très sévères. Mon oncle croit que ça devrait bientôt revenir à la normale.

Des verres furent remplis et nous bûmes à mon succès. Nous échangeâmes des adresses avec l'intention de nous écrire... un jour quand les choses seraient redevenues normales.

— Et elles seront différentes, *dit Manon, le verre à la main.*

— Le gros gars blond s'installa au piano :

— Que faut-il jouer ?

Je m'écrasai de fatigue dans un gros fauteuil. Tout le monde à part moi se réunit autour du piano. Je me sentais vieux à comparer avec cette jeunesse vibrante.

Personne n'avait répondu au jeune musicien. Il commença de jouer avec énergie.

Je me levai.

D'abord, nous restâmes tous silencieux, puis nous nous mîmes doucement à chanter la Marseillaise.

Tous les huit m'accompagnèrent jusqu'à la gare. Pour des raisons de sécurité, nous ne nous y présentâmes qu'une minute avant l'arrivée du train de six

heures. Je confiai ma lettre à Manon. Par la fenêtre du train, j'aperçus mes huit mousquetaires alignés sur le quai comme des tuyaux d'orgue et me faisant des gestes d'au revoir. Les huit mouchoirs volaient dans les airs comme huit colombes. Cette soirée du 12 août était chaude et lumineuse. Le train haletait à travers la campagne. Le jaune des champs ressortait à la lumière du soir. En l'absence de paysans, ils respiraient une tranquillité de vacances. De temps à autre, je voyais une servante solitaire portant une cruche d'eau sur la tête. Aux arrêts, un vieux chef de gare bâillait devant la porte de son bureau. Ça me rappelait le lac Balaton, « l'océan hongrois » où j'avais grandi. Les samedis, les jeunes femmes habillées de blanc se tenaient sur les quais, attendant leurs hommes revenant de la ville. Les jeunes filles tenaient des raquettes de tennis dans leurs mains. Les chevaux attelés à des voitures d'hôtel attendaient derrière la gare sans étage et les mouches bourdonnaient autour de leurs oreilles. Quelque chose de l'humeur de ces étés d'antan persistait sur le pays conquis.

Je circulai dans le corridor. Ainsi, le contrôle serait sévère à Seurre, la dernière gare avant la frontière. Peut-être ferais-je mieux de descendre avant et de continuer à pied. Je sondai prudemment mes compagnons de voyage. Ils me dirent que la route passait par un pont où le contrôle était encore plus sévère qu'à la gare. Il était préférable de continuer avec le train. Je n'avais aucun bagage et aucune autorisation pour le voyage de Dijon à Seurre. Les gardes devraient pouvoir me repérer facilement. Je marchais des allers-retours dans le corridor sans savoir exactement ce que je recherchais. Je cherchais sans doute inconsciemment quelque chose qui m'aiderait à franchir les contrôles. Une vieille femme était assise seule dans un compartiment. Je m'assis près d'elle et entrai en conversation. C'était une vieille dame distinguée, habitante de Seurre. Elle portait une robe noire et un long collier de perles. Ses cheveux blond clair commençaient à peine de grisonner. Elle me dit que son fils et son petit fils libérés d'un camp de prisonniers peu de jours auparavant l'attendaient. Elle me raconta comme tous les hommes de Seurre avaient fui la ville à l'approche des Allemands, mais les femmes n'étaient pas parties. Maintenant, beaucoup d'hommes étaient revenus. Elle me demanda ce que j'allais faire à Seurre. Je lui racontai que j'étais un marchand suisse d'une manufacture de saucisses. Je ne sais pas si elle me crut.

Tandis que nous parlions, je jetai un coup d'œil à la valise de la dame dans le filet à bagages. Elle me fascinait comme si j'étais un pilleur de train. En regardant le paysage, nous pouissions des soupirs de temps à autre, la vieille dame sans doute parce qu'elle pensait à son pays qui se mourait et moi parce

qu'en ce jour lumineux je n'avais pas le moindre désir de mourir.

De gare en gare, les Allemands étaient de plus en plus nombreux. J'étais en manches de chemise et à chaque arrêt je me penchais dehors par la fenêtre. Les petites gares sentaient les fleurs et la bière. Des groupes de deux ou trois soldats allemands, le fusil sur l'épaule, se tenaient à côté des chefs de gare. Chaque agent officiel des chemins de fer français était accompagné d'un agent allemand habillé du ridicule habit bleu noir des cheminots allemands avec des bandes jaunes ou rouge vin. Chaque gare avait donc son général allemand local des chemins de fer.

Chaque fois que je mettais le nez dehors, la vieille femme intervenait :

— Ce n'est pas encore Seurre.

— Mais sera-ce bientôt Seurre ?

— Oui. Êtes-vous nerveux ?

— Nerveux ? Peut-être.

Après cela, nous nous parlâmes à peine. Le train stoppa en gare de Seurre. Je saisis la valise de la vieille dame.

— Non. Laissez-faire,

— Si, si, *insistai-je*. Laissez-moi la porter.

La valise me portait, plutôt que l'inverse. J'aidai la vieille dame à descendre du wagon. Je marchai à son côté. Je lui parlai, parlai, parlai. Je me disais :

— « Dis n'importe quoi. N'arrête pas de parler. Ne fais aucune pause, aucun arrêt. Garde le sourire. »

La sortie était à l'autre bout de la gare et le chemin était long. Des fleurs, des pélargoniums rouges poussaient dans des espaces entourés de pierres blanches. Deux Allemands s'employaient à décharger une caisse.

Je parlais et souriais. Je souriais et je parlais. J'étais le petit-fils dévoué portant la valise de grand-maman et le trajet n'en finissait pas. Finalement, nous arrivâmes à la sortie où se tenaient deux soldats allemands. Grand-maman présenta ses papiers et passa immédiatement. Portant toujours la valise, je voulus suivre.

Le sous-officier allemand me saisit par le bras.

— Na, Sie da... ! (*Hep ! Vous, ici... !*)

C'était un jeune gars avec des lunettes, un des milliers de professeurs de gymnastique en uniforme.

Je lui tendis mon ausweis de Nancy. Il me le remit d'emblée et exigea :

— Pass oder Carte d'Identité ! (*Passeport ou Carte d'identité !*)

Je lui remis ma carte d'identité. La vieille dame attendait de l'autre côté de la barrière sa valise et moi.

Hors de la gare, c'était le village, l'été, la vie et à six kilomètres la liberté.

Il examina ma carte d'identité sous toutes les coutures.

En regardant la photo, il rapprocha le document de ses yeux. Il me regarda.

Un quart du timbre sur la photo représentait mon travail amateur. Il me dit :

— Charles Boissière...

— Ja, Charles Boissière.

J'essayais de rester ferme sous le regard du sous-officier.

Sa voix sonnait claire et définitive quand il affirma en réexaminant la photo :

— Das sind Sie ja nicht. (*Ce n'est pas vous.*)

Je me sentis soulagé. La photo était réellement ma photo. Aussi longtemps qu'il ne découvrirait pas les falsifications du document, je devais garder espoir.

J'eus une inspiration : j'ôtai mes lunettes.

L'Allemand me regarda encore avant de sourire :

— Mit der Brille, nicht zu erkennen. (*Avec ces lunettes, vous êtes méconnaissable.*)

— Ja, so eine Brille..., sagte ich. (*Oui, confirmai-je, ce type de lunettes...*)

Il ferma ma carte et me la rendit.

J'exprimai poliment ma gratitude, plus envers Dieu qu'envers le sergent myope :

— Guten Tag. (*Passez une bonne journée.*)

— Heil Hitler.

La vieille femme, son fils, son petit-fils m'attendaient devant la gare. Je transportai la valise jusqu'à leur maison qui était proche et je partis à la recherche de monsieur Roy, le fabricant de saucisses. Le lieu me rappelait plaisamment le village hongrois de mon enfance, où j'avais passé beaucoup d'étés : Balatonboglár d'où provenait ma mère et où vivaient les Marton, sa famille, depuis des centaines d'années. Une poussière épaisse couvrait la rue de la gare où quelques jeunes paysannes se promenaient ce lundi comme un dimanche dans leurs plus beaux atours. Des acacias maladifs ornaient les façades des maisons sans étage avec de petits jardins. C'étaient des acacias ordinaires qu'on doit lier et étayer, les seuls qui puissent sentir aussi bon. Leur fragrance inondait l'air du soir encore rempli de toute la chaleur de la journée. Ici et là, on entendait le bruit claquant des volets roulants qu'on ouvrait. Le contact avec le passé me remplit de nouveau d'un sentiment de sécurité et d'optimisme.

La maison de monsieur Roy, le fabricant de saucisse, était la plus grosse du village. Quand je traversai l'allée du jardin menant à la porte d'entrée, un énorme chien berger me suivit. Avec un clin d'œil de connivence à la servante,

je lui demandai si je pouvais parler à monsieur Roy seul à seul. Elle me fit entrer dans la salle de séjour.

Monsieur Roy était un homme trapu dans la cinquantaine. Une femme, sûrement son épouse, était assise près de la fenêtre ouverte. Bien qu'elle fût probablement du même âge de son mari, elle était plus jeune et délicate d'allure malgré ses cheveux grisonnants et tirés qui retombaient en vagues douces sur ses petites oreilles. Elle me salua d'un hochement de tête et reprit sa lecture.

Nous nous assîmes.

— Je suis un prisonnier de guerre évadé, *commençai-je*.

L'homme plaça un gros index en travers de sa bouche. Il m'indiqua du geste la porte de la pièce voisine. Le gros chien berger y était couché en travers.

— Le chien du commandant, *dit-il*.

Il voulait probablement m'indiquer la présence de l'officier plutôt que sa peur du gros chien.

Je racontai mon histoire. La femme aux joues pâles et délicates était toujours assise à la fenêtre. De temps à autre, elle regardait dehors comme si elle rêvassait dans le soir ensoleillé. Elle ne semblait pas m'écouter. Son mari. Au contraire, était attentif et silencieux. Je conclus :

— C'est ainsi que je suis venu pour vous demander de l'aide.

Il pencha sa lourde tête sur ses mains poilues :

— Je ne sais pas si je peux vous aider

Il se tut. Le chien remuait la queue pour chasser les mouches. Quelqu'un parla en allemand avec un accent prussien dans la pièce voisine. Dehors, deux cyclistes allemands descendaient la rue.

Roy parla finalement :

— J'essaierai de vous aider.

Il se leva et déambula silencieusement à travers la pièce, les mains dans le dos. J'entendais le tic tac de la pendule. Le mobilier était vieux et de bon goût ; comment était-il arrivé dans cette maison ? Je me levai à mon tour.

— France libre et France occupée, *dit-il en s'arrêtant devant moi*, sont séparées par la rivière le Doubs. Cette frontière est gardée par des centaines de soldats allemands...

Il se remit à marcher. L'Allemand à côté engueulait son ordonnance. Je sentis que Roy attendait quelque chose et qu'il n'aurait pas pris sa décision avant ce quelque chose. Il reprit :

— Alors, c'est monsieur Rodin qui vous envoie ?

— Oui.

Et de nouveau, il marcha. Sa femme tournait les pages bleues de son livre. Il faisait maintenant trop noir pour qu'elle pût lire. Soudain, Roy s'arrêta devant elle :

— Qu'en penses-tu ?

— Non, *dit-elle*.

L'homme changea de physionomie. Son visage était devenu dur et fatigué.

— Excusez-moi. Les risques sont trop grands. Je ne peux pas vous aider.

Il me reconduisit à la porte. Le chien se leva lentement, majestueusement, et nous suivit. La femme pencha une fois de plus la tête par la fenêtre. Je déraisonnais : le chien était la princesse ensorcelée et le marchand de saucisse, le méchant personnage. Roy se pencha soudain vers moi :

— Passez la nuit à l'hôtel de la gare. Vous entendrez de mes nouvelles.

Je me dépêchai à travers le village et je trouvai une chambre à l'hôtel. Je descendis à la salle à manger. Deux des tables étaient occupées par des Allemands. À l'une, deux officiers conversaient. À l'autre, deux cheminots donnaient à penser que les officiers faisaient partie eux aussi des chemins de fer. Je commandai ce qui était offert dans le menu limité. Les deux officiers ingurgitaient pas mal de vin et parlaient de matières militaires avec des voix fortes. Ils discutaient des deux millions de prisonniers de guerre français. J'écoutai avec intérêt tout en m'efforçant de regarder par la fenêtre d'un air indifférent.

— Ich bitte Sie, *meinte der Oberlieutenant, indem er sein Weinglas an der Mund hob*, iche bitte Sie, warum sollten wir die Gefangenen freilassen ? Frankreich zahlt uns elf Franc pro Kopf und Tag. Ein Gefangener kostet höchstens zwei Franken. Achtzehn Millionen Reingewinn pro Tag. Ausserdem müssen die Franzosen für die Besatzung zahlen zwanzig bis vierzig Franc pro Mann un Tag. Schliesslich müssen sie noch den Sold der Gefangenen weiterbezahlen. Können sie nur im Lager ausgeben. Von den Arbeitskräften, nicht zu sprechen. Die Rechnung ist ganz einfach ... (*Je vous demande, dit le lieutenant en portant le verre de vin à la bouche ; je vous demande pourquoi nous relâcherions les prisonniers. La France nous paie onze francs par homme et par jour. Un prisonnier nous coûte tout au plus deux francs par jour. Ça fait dix-huit millions de profits nets par jour. En plus, ils doivent encore payer pour les hommes emprisonnés. Les prisonniers doivent dépenser leur argent dans les camps, sans compter que nous les faisons travailler sans les payer. Même un enfant pourrait imaginer le bénéfice.*)

Ils évaluèrent un certain temps le bien-fondé de leurs calculs. Ils trinquèrent une dernière fois. La serveuse enleva les fleurs en papier de dessus les tables. Je

montai dans ma chambre. Je m'assis devant la fenêtre ouverte. Il était déjà trop tard pour bien voir. Soudain, je notai que quelqu'un était entré dans la pièce.

Monsieur Roy était là. Il s'assit sur le lit et parla rapidement en haletant et sans interruption comme un homme qui voulait se soulager le cœur.

— Bonsoir. Pardonnez-moi. Nous avons fait passer en fraude une dizaine de prisonniers, mais quelques fuites se sont produites. Ils manquaient de preuves. Le village a quand même été mis à l'amende pour cinquante mille francs. Nous ne pouvons plus sortir dans les rues après dix heures du soir. Les Allemands se sont installés dans toutes les maisons ou presque. Le commandant de la place s'est établi chez moi et il était occupé à manger dans la pièce voisine quand vous êtes entré. Il dort dans mon lit et son chien dort dans le lit de ma femme depuis que nous avons été mis à l'amende.

Il se tut. Il regardait nerveusement l'horloge, écoutait à la porte, l'ouvrait soudainement, la refermait vite. Ses yeux reflétaient l'inquiétude. Cet énorme et robuste homme tremblait.

Il reprit ses explications :

— Deux personnes de mon village ont disparu. Aucune femme n'est en sécurité. Ils se comportaient correctement avant, mais maintenant ils ont un prétexte. Maintenant, vous comprenez ma femme..., oui elle est bizarre ces derniers temps. Elle est très bizarre, mais, *il hésita une minute*, je vous aiderai pareil. On ne peut plus rien faire ici. Mais à quinze kilomètres d'ici et au-delà de Montagny-lès-Seurre, mon ami Bray a une ferme. Il vous fera franchir la frontière.

Il alla à la porte. Je voulus le remercier, mais il répétait en se tenant la tête.

— Vous m'excuserez, ma femme, si étrange, si étrange...

Rien de plus ne pouvait se dire. Il était presque dix heures. Quelque part, un ruisseau bruissait, quelque part un train sifflait, quelque part la liberté m'attendait.

Le mardi 13 août 1940, quand je m'éveillai, le jour d'été était brumeux. Je m'habillai, payai ma facture et me mit en route pour Montagny-lès-Seurre.

Après sept ou huit kilomètres de marche, un vieux couple de paysans me prirent dans leur chariot et m'amènèrent non loin de Montagny-lès-Seurre.

Il n'était pas plus de onze heures du matin quand j'atteignis la ferme de monsieur Bray. Le fermier, de toute évidence de situation aisée, plus monsieur que paysan, était habillé en vêtements de ville. Il était plongé dans ses livres de comptes. Il me reçut amicalement quand je lui dis que je venais de la part de monsieur Roy.

Nous nous assîmes dans sa villa de verre ensoleillée. Des fruits étaient disposés sur la table et sur le sol de pierre des jouets, des chevaux de bois et des poupées étaient éparpillés, de temps à autre, un enfant entra et prenait un jouet ou s'étirait pour atteindre un fruit sur la table.

Tout respirait le confort et la paix.

Une fois de plus, je formulai un bref récit de mes aventures et de mes plans. L'homme me laissa parler jusqu'à la fin.

— Avez-vous fini ?

— Oui.

Il s'exprima avec la circonlocution affectée des personnes à demi instruites :

— J'ai deux choses à vous dire. La première chose est que je n'ai jamais conduit un prisonnier à travers la frontière. Je ne sais même pas où elle se trouve. Intentionnellement ou pas, monsieur Roy vous a mal informé.

Mon cœur s'arrêta, craignant la suite :

— Et, en second lieu, vous autres Allemands, vous nous prenez pour plus fous que nous ne soyons.

Je bondis sur mes pieds :

— Nous, Allemands !

Il se leva aussi.

Il avait deux têtes de plus que moi, mais il me faisait face comme un petit dindon prêt à se défendre.

— Oui, *dit-il*. Vous, Allemands. Pour m'envoyer un agent provocateur, vous devriez vous forcer un peu plus et choisir quelqu'un qui parle comme un vrai Français.

J'étais blanc comme un linge, mais je comprenais son attitude :

— Monsieur Bray, je vous assure...

— Ne m'assurez de rien. Quittez ma maison !

Je ne bougeai pas. Un enfant un petit garçon blond, entra. Il prit un soldat de plomb et une pomme.

Je fis un essai désespéré :

— Regardez, monsieur Bray. Je vous comprends, mais comprenez-moi aussi. Je suis perdu si vous ne m'aidez pas. Je vous le jure sur tout ce que j'aime, je ne suis pas un Allemand.

— Vous pouvez jurer autant que vous voulez, vous n'êtes pas un soldat français.

Je serrai les poings :

— Écoutez-moi, monsieur Bray. Je ne vous demande pas de m'aider si vous ne le voulez pas ou si vous avez peur. Mais donnez-moi au moins une carte. J'irai

seul jusqu'à la frontière. Si je tombe aux mains des Allemands, au moins j'aurai essayé. Comprenez-vous ? Je tenterai le risque. Je traverserai le Doubs quelque part. Dieu m'aidera, mais je ne sais pas où se trouve la rivière.

Une carte routière était posée sur la table. Le fermier posa sa main dessus et rit d'une voix rauque.

— Nous connaissons toutes les astuces de la dernière guerre. Mes empreintes sont répandues par centaines sur la carte. Si je vous la remets, je serai fusillé demain.

Une petite fille du même âge à peu près que le petit garçon accourut du jardin et me demanda sa poupée.

Le fermier fit son acte de foi :

— J'ai quatre enfants et je ne désire pas mourir.

Je vis que tout espoir était perdu. J'étais plein d'amertume et en état de haine ;

je sentis le besoin de le blesser :

— Très bien, mais puis-je vous demander une faveur ? Puis-je espérer au moins que vous ne me dénoncerez pas aux Allemands après que j'aurai quitté votre maison ? Vous devez y penser, ne serait-ce que pour ne pas être compromis.

Nous nous faisons face à face. L'homme était derrière une chaise, ses mains posées sur le dossier. Pour un fermier, elles étaient curieusement petites, féminines. Il serra l'osier si fort que ses poignets blanchirent.

— Je suis Français, monsieur, *dit-il*.

Il avalait ses larmes.

— Merci, *dis-je, un peu honteux*.

Je quittai la ferme et retournai vers Seurre. Les abeilles bourdonnaient, les papillons voletaient. L'air était chaud et parfumé. Impossible de croire qu'un tel jour tout espoir fut perdu.

Je marchais tranquillement sur la route de Seurre quand j'entendis une voix dans ma tête :

— « Va voir monsieur Laveau. »

Je m'étais fait dire que c'était un vieux fou, mais que sa femme était la meilleure cuisinière de la Côte d'Or.

Les souliers de monsieur Pfeiffer de Nancy étaient un peu trop petits pour moi et mes pieds étaient douloureux. À une courte distance au-delà de Montagny-lès-Seurre, je m'assis dans l'herbe pour me reposer. Je surveillais soigneusement l'apparition éventuelle d'une patrouille allemande, mais seulement des paysannes passaient sur leurs bicyclettes.

Quand je me relevai, je remarquai quelque chose qui m'avait échappé jusque-

là : une petite chapelle en bordure des bois. À mesure que je m'en approchai, je sentis descendre du ciel comme un orage purificateur après une journée insupportablement suffocante.

C'était comme des gouttes de pluie chaude en juin, comme le premier baiser après une longue séparation. Sur le petit autel de la chapelle se tenait le Christ bleu de Noirval, les bras étendus pleins de bonté, de tolérance, de miséricorde. Je sus alors que j'étais sauvé.

Ce qui suivit arriva si rapidement qu'il faut le raconter vite. Après une courte recherche, je trouvai la maison du vieux Laveau.

La vieille maison sans étage était au milieu du village. La cuisine donnait sur une salle de séjour à l'ancienne mode.

La vieille madame Laveau était occupée à son fourneau. Le vieux Laveau assis dans un fauteuil roulait des cigarettes. Les cheveux gris, paraissant soixantedix ans, il avait fait la Grande Guerre, car sur sa poitrine il portait ses décorations : Légion d'honneur, Médaille militaire, Croix de Guerre. Il me regarda avec des yeux bienveillants et compréhensifs tandis que je parlais. Ensuite, il frappa sur le sol avec sa canne. Sa femme apparut. Elle resta respectueusement dans la porte d'entrée.

Se tenant comme cela, prête à servir, elle était le symbole du mariage paysan et du bon mariage en général, une servante droite, noble.

— Apportez-nous à boire, *dit le vieil homme*.

Sa femme apporta une bouteille d'eau-de-vie et deux verres. Lorsque le liquide brûlant descendit dans mon estomac, je réalisai que j'étais à bout de force.

Laveau passa sa main sur ses cheveux blancs soyeux et demanda sa femme :

— Vos fils sont-ils là ?

Il disait « vos » à la manière paysanne. La vieille dame sortit dans le jardin et revint avec ses deux fils. Ils se tinrent respectueusement dans un coin de la pièce. Il leur parla :

— Allez et ramenez tous les pêcheurs que vous pourrez trouver. *Et comme ses deux fils approchaient la porte, il ajouta* : Richard, Jérôme et Mathieu, spécialement Richard !

Le vieil homme but une gorgée et parla d'un air réfléchi :

— Ce n'est pas vous qui avez perdu cette guerre.

Alors, sa femme intervint, les yeux embrasés en se tournant vers lui :

— Mais vous, vous l'auriez gagnée.

Le vieux couple échangea un regard de compréhension.

— Peut-être... Peut-être... Nous n'avions pas été trahis.

La pièce se remplit bientôt de gens. Les deux fils étaient revenus ramenant

chacun un pêcheur. Un court instant plus tard, Richard arriva portant un chapeau usagé et sentant le brandy. Il s'inclina respectueusement et resta debout quoique le vieux lui ait demandé de s'asseoir.

— Bon, *dit monsieur Laveau*, lequel d'entre vous aidera ce prisonnier à franchir le Doubs ?

Son ton ne souffrait aucune contradiction. Il se pencha en avant sur sa canne et regarda les trois pêcheurs :

— Avez-vous entendu ma question ?

Pas un ne parlait.

La vieille femme jouait avec son tablier. Les veines commencèrent à gonfler sur le front du vieil homme et il frappa sa canne sur le plancher :

— Voulez-vous me faire honte ? Je le ferai moi-même si vous refusez. Nous, la vieille garde, nous n'avons pas peur.

Les pêcheurs se mirent à parler. Le jour précédent, un Noir essayant de franchir

la rivière avait été abattu par les Allemands. Depuis deux jours, la surveillance de la frontière avait été considérablement renforcée.

Des Allemands s'étaient installés dans presque toutes les maisons de pêcheurs. Ayant été accusés d'avoir aidé des hommes à traverser la frontière, Jérôme et Mathieu s'étaient vu confisquer leurs bateaux.

Le vieux tapa à nouveau sa canne sur le plancher :

— Vous n'allez pas me dire que des Allemands sont alignés partout en arme sur le bord de la rivière. Pour cela, il faudrait deux millions d'hommes. Il doit bien y avoir des trous quelque part. Vous devez faire traverser ce soldat.

Une voix dit :

— Je le ferai.

C'était la voix de Richard. Il mesurait tout au plus un mètre soixante et avait un visage tanné de marin. Ses yeux étaient bleu clair comme les eaux d'une source de montagne. Le vieil homme se renfonça en arrière dans son fauteuil et tira la couverture sur ses genoux.

— Bon, *dit-il*.

Richard exposa son projet :

— Nous devons aller à Longepierre. Mon bateau y est caché. Malheureusement, deux cents Allemands de la garde-frontière sont stationnés là.

Un silence suivit. Tous, nous attendions la décision du vieux Laveau. J'étais malade de faim et de stress. Madame Laveau s'aperçut de ma pâleur et m'apporta un grand verre d'eau-de-vie. Le vieil homme s'adressa à un de ses

deux fils :

— Alphonse ! Combien nous reste-t-il d'essence ?

— Un dernier cinq litres.

— Bien. Prends l'auto et un lot de saucisses pour la vieille madame Debèze à Longepierre. Livre les saucisses à son magasin. Richard et le soldat en profiteront pour filer. N'est-ce pas, Richard ?

— Oui, mon capitaine *dit Richard*.

Le vieux Laveau riait à bouche fermée, gentiment, silencieusement. Les rides sautillaient sur son visage comme les petites autos dans les montagnes russes des foires. Aucune des personnes présentes ne le tenait pour un fou. Dix minutes plus tard, le bruit du moteur de la vieille Citroën sonnait comme une protestation contre les derniers cinq litres d'essence. Alphonse s'installa au volant. Je m'assis à son côté. Richard se plaça à l'arrière, les bras serrant tendrement les trente saucisses. Je revins en courant jusqu'à la maison. Je voulais embrasser les mains du vieil homme, mais il me prit la tête et m'embrassa sur les deux joues. Il prononça à peine solennellement :

— Les anciens combattants ont aussi fait leur devoir dans cette guerre. Dieu vous embrasse, mon enfant.

Le baiser d'un maréchal me décorant pour bravoure n'aurait pu être plus délicieux que celui du vieux marchand de saucisses. Nous atteignîmes le village frontière de Longepierre en quelques minutes. Alphonse arrêta immédiatement l'auto devant l'épicerie de madame Debèze. L'épicerie était située juste en face du QG des gardes-frontières. Dix ou douze soldats allemands patrouillaient sur la place à l'extérieur de leur QG et un nombre égal en maillots de bain prenait un bain de soleil.

Alphonse sortit le premier et entra dans l'épicerie. Richard et moi débarquâmes les saucisses et nous les transportâmes dans la petite boutique.

Délibérément, nous procédions lentement et soigneusement. La propriétaire du magasin, une femme dans les quatre-vingts se tenait derrière son comptoir, muette d'étonnement devant un arrivage inattendu. Elle me jeta alors un regard et je vis tout de suite qu'elle avait compris.

Quelques secondes plus tard, nous n'étions plus seuls. Comme tous les grands chefs militaires, le vieux Laveau n'avait pas eu besoin de reconnaître le terrain pour dresser un plan de bataille : la psychologie suffisait. Et personne n'est plus perméable que les Allemands à la psychologie de la saucisse. En quelques minutes, ils s'étaient tous entassés dans le petit magasin avec sa boîte de bouillons cubes, ses rouleaux de papier à mouches et son odeur d'épices et de peintures. Une masse confuse de baïonnettes, de fusils, de bottes, de pieds nus

et de semi-nudistes en maillots de bain avait envahi le magasin avec une odeur de corps et de sueur humains. Autour des trente saucisses se produisit une lutte mi-sérieuse mi-plaisante, les plaisanteries n'étant qu'un prétexte.

La vieille dame renonçant bientôt à toute résistance se réfugia derrière son comptoir. J'eus un dernier aperçu de sa tête grise dans une entrée donnant sur une pièce pleine de lithographies saintes. Une masse d'hommes en uniformes feldgraus, de corps dénudés et gras, de baïonnettes, de saucisses et de têtes défila devant mes yeux. Ce fut ma dernière grande vision de la Grande Allemagne nazie.

Derrière le casernement se trouvait un champ. Richard me fit signe et nous y partîmes à la course. Nous abordâmes bientôt un terrain de dunes ressemblant aux dunes de la mer du Nord. Nous trébuchions dans le sable et les roseaux. Puis, nous traversâmes un petit bois et rampâmes dans un fourré. Soudain, nous nous trouvâmes devant une petite maison blanche. Nous reprîmes notre souffle. Richard cria :

— Allô, maman !

Une femme sortit de la maison, suivie de six ou sept marmots. Richard avec fierté et un peu moqueur m'informa :

— Ils sont tous à moi.

La femme effaça sa main sur sa blouse avant de me la tendre. Richard et elles se ressemblaient comme uniquement se ressemblent les vieux couples. Richard encore un peu essoufflé parla :

— Mets un poulet dans la casserole. Monsieur dîne avec nous. Je l'emmène de l'autre côté cette nuit.

J'étais immobile, regardant autour de moi.

J'aperçus quelque chose briller un peu plus loin :

— Qu'est-ce que c'est ?

— C'est le Doubs.

Je m'avançai en écartant les buissons. Richard me suivit. La rivière devant moi était argentée, scintillante, claire. Ses flots descendaient avec impétuosité. À quelques mètres de l'autre rive était un petit bois.

J'étendis la main :

— Qu'est-ce de l'autre côté, est-ce la France libre ?

— Oui, c'est la France libre.

Ma poitrine se gonfla. Nous retournâmes à la maison. La femme de Richard poursuivait un poulet pour notre dîner. Je la pris par le bras :

— S'il vous plaît, ne vous donnez pas cette peine, Madame Richard. Je ne peux accepter votre invitation. Je vais aller nager tout de suite.

Richard protesta avec rigueur :

— Êtes-vous tombé sur la tête ? Cette nuit, je vous ferai traverser sans l'ombre d'un danger. En plus, les gardes allemands peuvent vous tomber dessus à n'importe quel moment.

Je souris :

— Non, merci Richard. J'ai déjà perdu deux mois et je ne veux plus en perdre du tout. Avez-vous des maillots de bain ?

Nous entrâmes dans la maison. Richard continua de protester avec violence tout en m'apportant un caleçon de bain. Conduit par un élan mystérieux, je voulais accomplir ma volonté vite et gaiement. Je léguai mon costume, mon chapeau et mes chaussures à Richard. Je le priai de partager avec Alphonse ce qui me restait d'argent. Il accepta après beaucoup d'hésitation. Finalement, je fouillai les poches de mon costume une dernière fois :

— Pouvez-vous me donner un bout de tissu imperméable et de la ficelle ?

J'enlevai rapidement mon costume et ma chemise. Je sentais que chaque minute était précieuse. Richard m'apporta le bout de ficelle et un morceau de toile imperméable. Il me regardait en secouant la tête :

— La nuit, c'est facile. Pourquoi n'attendez-vous pas ? Pouvez-vous vous imaginer la force du courant ?

— Courant ou pas courant...

J'enfermai trois choses dans le tissu imperméable, le petit carnet où j'avais noté toutes mes expériences, la montre qui ne m'avait jamais quitté et qui était un cadeau de mon père et finalement le mouchoir noué de mère Amalie. Quand il vit avec quel soin je rangeais le mouchoir, Richard me demanda :

— Qu'est-ce que c'est ?

— Je ne sais pas.

J'accrochai mon petit bagage autour de mon cou :

Richard s'était résigné :

— Bon. Puisque vous insistez, je vais aller voir si la rive est libre.

Il descendit au bord du fleuve. Je l'entendis crier entre les buissons :

— Venez !

J'accourus. Nous nous serrâmes brièvement les mains.

— Merci, Richard.

— Merde, mon vieux.

Le petit homme me donna une tape sur mon épaule nue. Je sautai dans l'eau. Le courant était fort et je devais lutter contre lui. Les vagues se cassaient au-dessus de ma tête. Je prenais une grande respiration chaque fois que ma tête sortait de l'eau. J'avais conscience que mes amis me regardaient anxieusement

depuis la rive.

Liberté, pensai-je... Sur l'autre rive, c'est la liberté. Celui qui n'a jamais perdu sa liberté ne peut se représenter ce que cela représente.

Le courant violent me saisissait comme une paire de mains violentes essayant de me déchiquter. J'avalais de l'eau. Mon cerveau trottait : comment avais-je pu supporter mes tourments dans le camp de prisonniers ? Mon professeur de natation du Lido. Mon professeur de gymnastique rondelet et comique qui se promenait au bord de la piscine lourdement habillé et ne descendait jamais dans l'eau. Monsieur Bray m'avait dit que j'étais un Allemand. L'eau était comme un lutteur qui m'écrasait avec ses genoux.

Et alors, je touchai à la terre. Le rivage était brun, humide, glaiseux et broussailleux. À deux reprises, je tentai d'y grimper et j'échouai. Les branches où je m'accrochais cassaient, le sol glissait sous mes pieds. Finalement, je pus m'appuyer sur une racine pour monter. Des branches craquèrent, mais j'arrivai sur la terre ferme.

Soudain, je m'aperçus que je n'étais pas arrivé sur la rive opposée. J'étais sur un étroit morceau de terrain, une sorte de péninsule entre les deux rives. Derrière les broussailles, quelque chose brillait. J'avais devant moi un autre et plus large bras du Doubs. Étais-je du côté français ou encore du côté allemand ?

J'étais surpris, mais avant même que je pusse envisager la question, j'eus la réponse. À quelques mètres sur ma droite, j'entendis les pas d'un soldat allemand s'approchant. Je n'avais guère qu'une fraction de seconde pour prendre une décision. Me cacher jusqu'à ce qu'il passe ou sauter dans l'eau de l'autre côté du buisson ? Je pris ma décision, mieux valait être mort que prisonnier. Je fonçai dans la broussaille sans me soucier du bruit, sautai dans la rivière et essayai de nager aussi vite que je pus contre le courant en tenant ma tête sous l'eau sauf pour respirer.

J'étais à peu près à trente mètres de la rive, quand le premier coup de fusil partit immédiatement suivi d'un autre. Les balles frappaient l'eau avec un curieux petit glouglou. La première balle amerrit à au moins dix mètres en avant de moi et sur la droite, la seconde à cinq mètres, la troisième frappa l'eau à trois ou quatre mètres sur ma gauche. Maintenant, j'étais plus éloigné, l'Allemand allait-il améliorer son tir ? Non, la quatrième arriva à six ou sept mètres sur ma gauche. Chaque fois, j'entendis l'impact sur l'eau. Il me restait seulement quatre à cinq mètres à faire, beaucoup d'effort à la brasse.

Une fois de plus, je me rappelai le conseil que maître nageur du Lido, un homme gras et ventripotent avait l'habitude de crier quand j'étais petit

enfant :

— « Pliez vos deux genoux autant qu'ils le peuvent. »

J'avais aussi la vision du camp de Dieuze. Tout cela n'était-il qu'un cauchemar ? Je remontai mes genoux jusqu'à mon estomac. Une brassée de plus et mes bras touchèrent la rive et le salut.

Je montai prudemment. Regardant en arrière, je vis l'Allemand poser son fusil contre un arbre. Je compris qu'il n'avait pas eu l'intention de tuer un isolé et qu'en habile tireur il m'avait délibérément encadré de ses balles. Je courus à travers la prairie qui était en pente douce. Un jeune homme pêchait tranquillement sur la rive. Je l'appelai.

Il arrêta sa pêche et vint me rejoindre. Encore effrayé, je lui demandai :

— Suis-je en France libre ?

— Oui.

— Pas d'Allemands ?

— Pas d'Allemands.

Il rit. Il avait des dents blanches et une bouche admirable. Je le pris dans mes deux bras et l'embrassai sur les deux joues. Nous restâmes assis quelques minutes dans la prairie et j'essayai de me sécher. Finalement, il me conduisit à sa mère, une pauvre femme de pêcheur. Elle avait déjà donné des vêtements à une douzaine d'évadés. J'étais le treizième, mais pour moi aussi elle trouva une chemise, un pantalon, une veste et quelque chose qui ressemblait à des chaussures. Pour moi aussi, elle eut du fromage, du vin et un poisson cuit.

Le jeune pêcheur s'appelait Robert. Nous étions assis devant sa cabane pendant que sa mère préparait le poisson.

Je retirai le paquet de mon cou et ouvrit le mouchoir de mère Amalie. Il renfermait un rosaire en pur cristal.

— Tu vois, *dis-je à Robert*, ce chapelet m'a sauvé la vie.

Il prit le rosaire dans sa main et laissa les billes couler entre ses doigts. Je pensai au garçon à qui il avait appartenu et me promis :

— « Ne sois jamais aussi incroyant qu'il l'a été. Garde la foi et ne désespère pas. »

Je mis la montre à mon oreille. Elle marchait. Il était six heures quarante. Je pris le repas de poisson et de fromage avec Robert et sa mère. Je leur dis :

— C'est le plus beau repas de ma vie,

Elle me répondit :

— Nous devons partager ce que nous avons.

Elle me fournit un peigne et une brosse et je peignai mes cheveux face à un petit miroir accroché au mur. Je le fis solennellement. À plusieurs reprises, je

regardai le soleil couchant en clignant des yeux. Avais-je auparavant avoir réellement vu le soleil de cet été chaud durant mon séjour au camp de Dieuze ? La femme du pêcheur me montra la carte d'un sergent qu'elle avait accueilli en France libre. Il était arrivé comme moi, sans habit, sans argent, sans souliers. Lui aussi était reparti en habit. Il était plein de gratitude. Je m'enquis sur les conditions de vie en France libre, sur les possibilités de communication. Je voulais tout savoir d'emblée.

Robert me dit :

— Ça ne restera pas toujours ainsi. La France survivra. Le mal ne peut pas éternellement triompher.

— Non, *dis-je*. Le mal ne peut pas triompher.

J'appris qu'un train circulait de Saint-Bonnet-en-Bresse à Bourg et de Bourg à la frontière suisse. Je me mis dans l'idée de marcher jusqu'à Saint-Bonnet le même soir de façon à prendre le train le matin suivant. Saint-Bonnet était distant de neuf kilomètres et je décidai de partir. Je pris congé de la vieille femme du pêcheur. Avant de me mettre en route, je désirai donner mon nom et mon adresse à mon hôtesse. Elle m'apporta du papier et de l'encre.

La plume à la main, j'hésitai. Soudain, tout me revenait terriblement présent. La retraite. Sainte-Menehould en flammes. Vienne-la-Ville. Le lieutenant Truffy et le canal de la Marne au Rhin. Les observateurs disparus. Les Noirs. Maurice Pionnier l'interprète. Le négociant en vin Charles Boissière. Les fabricants de saucisse.

J'écrivis rapidement : « Hans Habe. 21^e régiment de marche de volontaires étrangers » ainsi que mon adresse à Genève. C'est seulement après que j'eus écrit mon vrai nom sur le papier que je me sentis redevenu moi-même. Robert marcha avec moi à travers des jardins fleuris jusqu'à la grande route. Il m'indiqua mon chemin. Droit devant jusqu'à Saint-Bonnet. Nous prîmes congé l'un de l'autre et je partis.

Je respirai profondément l'air frais du matin argenté de l'été. Le ciel brillait comme un lac glacé. De place en place, un bleu sombre trouait la nappe d'argent. Sur le lac céleste, la glace était brisée et là où la couleur argentée avait disparu on pouvait voir profondément dans le ciel. Je saluais toutes les choses que je rencontrais. Je leur disais que j'avais échappé à mille enfers, déjoué un millier de diables, fui un million de démons. Je saluais les maisons le long de la route, les vaches dans les champs, la bonne senteur de la terre, les cieux si proches de moi.

J'essayais d'imaginer quelqu'un que je pourrais aider. J'étais le plus riche de tous les déguenillés. Trois demoiselles en robes blanches passèrent sur leurs

bicyclettes. Une voiture de foin passa avec son conducteur endormi. La rivière laissée derrière moi était aussi large que l'océan. Et aussi, je marchais en chantant tandis que le jour était à son coucher. J'avais le meilleur qu'un homme puisse avoir sur terre. Je sentais que je n'avais pas combattu en vain. La nuit tomba. Je n'avais plus peur du lendemain. La campagne était silencieuse autour de moi. Je joignis les mains et me tut de peur de déranger le calme divin. Dans un village au loin, les cloches se mirent à sonner. Devant moi, la route était belle et libre comme la vie.

8) *Épilogues*

À Sain-Bonnet-en-Bresse, le mercredi 14 août 1940, je pus envoyer des télégrammes à mon épouse Erika et à mes parents à Presinge. J'avais pu mendier l'argent aussi pour le train. J'allai de Saint-Bonnet à Bourg-en-Bresse et de Bourg à Annecy. Erika me rencontra à Annecy. De Genève, elle m'avait apporté du linge et un habit. Elle était arrivée avec notre Talbot blanche, un étrange contraste pour un homme qui quelques jours auparavant circulait en ambulance sur la route de Nancy et qui quelques heures avant portait des haillons et avait quémandé de l'argent pour un billet de train. Je rencontraï ma femme à Annecy à la frontière suisse. Je rencontraï mes parents du côté français de la frontière.

Ma fuite à travers la France occupée n'avait duré qu'une semaine, mais ils n'avaient pas eu de nouvelles de moi depuis deux mois. Le 31 août 1940, j'étais démobilisé à la caserne des Chasseurs alpins d'Annecy sous le numéro 9324. Quelques jours plus tard, je reçus un certificat du Colonel Debuissy de mon régiment. Il avait inscrit ces mots consolateurs :

— « Sa conduite au feu a toujours été parfaite. »

J'avais le réconfort d'avoir accompli mon devoir, mais ça n'adouçissait pas le fait que la « France libre » n'était pas libre. Je le réalisai vite.

Je croyais à tort mon retour en Suisse facile. À Dieuze, j'avais été trop occupé à me garder en vie et je n'avais pas fait trop attention à ce qui se passait dans le monde. Le Dr Heinrich Rothmund du département de la police suisse pour les étrangers me refusa mon visa de rentrée, car il ne voulait pas commencer une guerre avec le Reich allemand juste pour le salut de Hans Habe.

La Suisse, conservatrice, pensait essentiellement à sa sécurité intérieure. Elle refoulait les « indésirables » ; les Juifs, les individus ayant appartenu aux Brigades internationales, les « débris du Front populaire » ; au total, elle pratiquait une attitude passablement néo-fasciste.

Maintenant, j'avais une bonne idée de la catastrophe. La moitié de l'Europe était entre les mains d'Hitler et l'autre moitié était entièrement à sa merci. La Suisse avait été sauvée par miracle, mais était menacée. La Grande-Bretagne était pilonnée par les bombardiers allemands ; l'allié italien de l'Allemagne n'était plus qu'un misérable satellite ; on ne pouvait être sûr de la neutralité bienveillante de l'Espagne. Elle risquait de se transformer avec le temps en une alliance active avec Hitler. La « France libre » dont j'avais rêvé entre les murs du camp de Dieuze faisait du lèche-bottes auprès du Führer sous la conduite d'un vieil homme sénile et d'un traître cynique.

Mes parents vivaient en tant que réfugiés au château de ma belle-mère, la

Hongrie s'étant définitivement rattachée d'elle-même à l'Allemagne. Ils me pressèrent de quitter l'Europe. La Suisse, disaient-ils, même si je finissais par pouvoir y entrer légalement n'était pas une place sûre ; pas plus la France non occupée continuellement visitée par des commissions allemandes. Ni la France, ni la Suisse ne pourraient refuser d'obtempérer à une demande d'extradition venant de Berlin. Bien qu'il fût impossible d'obtenir un visa pour les États-Unis avant vingt-neuf années selon le quota applicable à un natif de Hongrie, un certain nombre d'États sud-américains était disposé à accepter des réfugiés. Mais ces possibilités, selon mes parents, ne pouvaient être adéquatement examinées à partir de la France et de la Suisse. L'endroit pour en décider était Lisbonne, le havre des réfugiés et la porte pour quitter l'Europe. Je pris ma décision avec une hâte indécente. Mes ennemis privés et publics m'ont accusé justement ou pas de mauvais jugement et de bien des fautes, offenses, erreurs, mais ils ne m'ont jamais blâmé pour une chose que je ne me suis jamais pardonnée : j'ai trahi la femme que j'aimais par-dessus tout. Ma décision de quitter l'Europe était un acte de trahison envers Wanda *Laparra*.

La France vaincue était en pleine désorganisation. J'avais écrit une lettre à l'adresse de Wanda à Biarritz. Il n'existait aucune connexion téléphonique ni télégraphique avec Biarritz située en zone occupée. Je ne pus entrer en rapport avec elle. En outre, pour fuir l'Europe, il fallait beaucoup d'argent. Je n'avais pas de passeport. Sans parler d'outre-mer, je ne pouvais pas même aller jusqu'au Portugal. Mon père était entré en relation avec un diplomate bolivien en Suisse qui fournissait des passeports de son pays en échange de dollars. C'était des passeports en règle, quoique faits illégalement et seulement valables pour quelques jours ou quelques semaines et exclusifs pour le pays dont on serait éventuellement citoyen en quelques jours ou quelques semaines. Mais ils coûtaient un paquet de dollars. En outre, je ne savais pas combien de temps je devrais rester au Portugal et quel prix quelque autre consul de ce pays ou d'un autre de l'Amérique latine me demanderait pour un visa d'entrée dans son pays. Mes parents ayant déménagé en Suisse. Les moyens que j'avais mis à leur disposition pour qu'ils ne dépendent pas totalement de la charité de ma belle-mère et ceux que j'avais utilisés pour mes aventures guerrières avaient épuisé tout l'argent que j'avais fait avec mes trois livres. Il était impossible de transférer de Grande-Bretagne mon compte en sterling. Mais Erika était riche. Elle seule pouvait me fournir les moyens de me sauver d'Europe. Je sacrifiai Wanda.

Plus tard au cours des années de mes auto-accusations, j'ai essayé de temps en

temps de soulager ma conscience. Je me disais qu'il n'était pas possible que je quitte Erika qui sans exprimer un reproche, s'était si fidèlement et courageusement tenue à mon côté dans une Europe durement opprimée par l'Allemagne national-socialiste. Je me suis même dit que mon amour endormi depuis longtemps s'était réveillé durant ces jours de notre fuite heureuse. Mais ce n'était que des excuses, des rationalisations déculpabilisantes, des mensonges. La vérité est bien plus simple. Elle révèle quel misérable salopard peut devenir un héros de guerre. Mon père dépensa une énergie fiévreuse, comme il l'avait toujours fait quand il s'occupait de mes problèmes. Déprimé, assailli de terreurs, n'ayant plus ni pays ni maison, j'étais redevenu « petit Jancsi », le gamin qui dépendait de son papa. Pour lui, cela allait tout simplement de soi que j'abandonne Wanda et que je ne me soucie de rien : « Papa allait voir à tout. »

Face à cette situation, il se révéla vraiment un sorcier comme je l'avais toujours considéré être dans mon enfance. En moins d'une semaine, il obtint les passeports boliviens pour moi et Erika et nous héritâmes en plus d'une magnifique lettre diplomatique, un sauf-conduit relié cuir qui expliquait pourquoi Jean Békessy né à La Paz ne savait pas un mot d'Espagnol. À cette époque-là, la circulation des devises posait tout un problème et une bonne partie de la fortune d'Erika était en France libre. Mon père élaborait en peu de jours un système de contrebande. Et alors en un clin d'œil les francs français devinrent des francs suisses.

Naturellement, ce ne put être fait entièrement sans ma participation. Comme les passeports avaient été établis en Suisse, je dus y entrer en fraude. Habitué à franchir les « frontières difficiles », je passai deux fois illégalement la frontière franco-suisse. À Genève, je fus arrêté dans mon propre logement. Heureusement, le Chef de Police de Genève était un homme admirable et compréhensif : il me relâcha sur ma promesse de quitter la Suisse pour de bon, ce que je fis le jour suivant.

En dépit de tous les conseils opposés de mes amis, je fis la seule chose sensée : je voyageai en accord avec mon personnage. Au lieu de prendre le train comme d'autres émigrants et traverser la France certes non occupée, mais contrôlée par la Wehrmacht, et l'Espagne fascistes pendant de périlleux jours entiers, je décidai d'émigrer avec la belle Talbot blanche de sport. Dès l'instant où j'eus dans ma poche le petit passeport rouge de la République bolivienne avec la lettre diplomatique sauf-conduit disant que j'étais le fils d'un diplomate bolivien et que j'avais vécu en Europe depuis mon plus jeune âge, je devins réellement le fils fortuné d'un diplomate bolivien.

Mon habileté théâtrale innée, ma capacité à incarner un personnage, ma sauvèrent probablement la vie. J'étais sur la liste noire de l'Espagne franquiste et les frontières de l'Espagne avec la France et le Portugal constituaient les derniers obstacles dangereux. Il y eut un moment d'extrême tension quand un officier de la police secrète espagnole entreprit de questionner cet étrange Bolivien qui ne savait pas un mot d'Espagnol, mais durant ce temps les douaniers espagnols fondaient d'admiration devant l'énorme moteur et les prix gagnés lors de rallyes en montagne et accrochés sur une bannière de cuir sur le capot. Cette grandeur automobiliste impressionnait moins l'homme de la police secrète, mais la profusion des coffrets en peau de cochon lui parut plus impressionnante. Un cerveau de policier ne pouvait concevoir qu'un Juif ou un réfugié politique en cavale puisse réaliser son évasion avec le luxe d'un potentat oriental. Le 26 septembre 1940, sous une fausse identité bolivienne achetée à prix d'or, je franchis donc la frontière espagnole comme un séducteur avec une voiture luxueuse. Après étapes aux Hôtels Ritz de Barcelone et de Madrid, j'arrivai à Lisbonne sans incident. Nous nous installâmes à l'hôtel Métropole. Cela ne fut possible que grâce à notre Talbot blanche, car la ville était bondée d'émigrants et il était presque impossible de trouver même le plus rudimentaire logement.

Au Portugal, personne, depuis le portier de l'hôtel jusqu'au chef de police, ne crut une seconde un mot du conte de fées d'un séducteur bolivien. Cependant les gens de cette ville enchanteresse au bord de l'océan non seulement toléraient le réfugié, mais rivalisaient entre eux à celui qui lui montrerait le plus de cordialité et de chaleur. Cela ne veut pas dire que les principes doivent périr du fait des expériences personnelles : j'ai toujours su que le Portugal de Oliveira Salazar (1899-1970) était une dictature, mais rien ne me pousse à élever la voix contre le Portugal. S'il y a un pays dont les cœurs battent avec un sentiment démocratique, alors ce pays est le Portugal ; s'il existe une vie dans l'autre monde pour les États en tant qu'État, alors la dictature portugaise peut être sûre qu'elle se retrouvera au paradis des États politiques, car au jour du jugement dernier des milliers de personnes élèveront la voix en gratitude pour le petit pays qui leur a sauvé la vie.

Lisbonne était devenue le lieu de rencontre de beaucoup d'intellectuels allemands : Franz Werfel et Heinrich Mann (*Heinrich Mann, écrivain et dessinateur allemand né le 27 mars 1871 à Lübeck et décédé le 12 mars 1950 à Santa Monica, Californie. Il est le frère aîné de Thomas Mann et de Klaus Mann*) avaient franchi à pied les montagnes espagnoles. Beaucoup de grands financiers, tels que les Rothschilds français et le baron hongrois Móric Kornfeld

(1882-1967) étaient assis dans les salons de repos des hôtels élégants. Des politiciens, des poètes, des soldats et des acteurs, tous en attente étaient parqués ensemble dans des pensions miteuses de banlieue. Presque chaque immeuble hébergeait un comité de réfugié ou un autre, le plus important d'eux étant le Comité commun de distribution américain dirigé par Morris Troper. Dans un des bars, on s'assemblait autour de Varian Fry (1907-1967), le courageux Américain qui avait mis sur pied un réseau de contrebandiers permettant aux réfugiés de franchir la frontière espagnole ; les espions anglais et allemands se saluaient aimablement comme membres d'une même confrérie ; on voyait des plaques de tous les pays européens sur les nombreuses autos en circulation ; sous le soleil hivernal des parcs publics étaient assis des réfugiés qui ne possédaient plus rien que la lumière solaire ; on se faisait des amis et on les perdait de vue ; mon collègue letton Arwed Arenstam, que j'appréciais beaucoup, se suicida lors d'une journée orageuse ; je tombai sur mon cousin Michel Lucas et envisageai de franchir avec lui l'Atlantique en voilier ; je fis la connaissance de deux personnes qui sont devenues de très chers amis : le baron Viktor von Kahler et sa belle épouse Bettina, de Prague.

Assez étrangement, l'atmosphère de Lisbonne n'était pas totalement déprimante. Bien sûr, il fallait faire la queue à longueur de journée à l'extérieur des consulats des républiques d'Amérique ; dans leurs bureaux, il fallait parlementer avec des fonctionnaires sourcilleux et bornés ; il fallait aussi se rapporter toujours et toujours à la police portugaise. Et certains d'entre nous ne bénéficièrent pas de l'hospitalité portugaise ; de plus, on pouvait lire avec une inquiétude grandissante les récits de visites chaleureuses d'hommes d'État allemands, mais les fuyards avaient passé à travers trop d'obstacles et parcouru un trop long chemin pour arriver à imaginer réellement que la fatalité pourrait les rattraper ici. Des navires anglais et américains se balançaient à l'ancre sur le Rageet. La vue des marins anglais et américains, de l'Union Jack et de la bannière étoilée nous remplissait d'une confiance enfantine.

Durant mon séjour à Lisbonne, les élections présidentielles eurent lieu aux États-Unis et je suivis les résultats par le sans-fil de Joseph Schwarz, le Vice-Président de la commission mixte, le « Joint Committee ». Le fait de la réélection de Franklin Delano Roosevelt renforça ma croyance que nous ne resterions plus longtemps seuls.

Ma vie, comme celle de tous ceux fuyant l'Europe, se passait entre les consulats des pays de l'Amérique latine, les cafés où l'on échangeait informations et tuyaux et les agences de voyages où il fallait déployer beaux

discours et gros billets pour marchander une cabine.

L'apparition de classes, un des caractères de toute société, prit place plus vite et plus clairement que partout ailleurs : il y eut le groupe fortuné des possesseurs de visas et celui désespéré des demandeurs de visas.

J'appartenais à cette dernière classe. Réalisant la nature désespérée de mon cas, je n'avais pas même fait appel au consulat américain.

En outre, à part cela, mes perspectives étaient médiocres puisque j'avais promis au Consul bolivien en Suisse de lui retourner rapidement mon faux passeport. Il n'y avait guère de chance d'obtenir un vrai visa avec de tels papiers douteux.

Et alors quelque chose se produisit, qui n'était guère différent d'un miracle.

J'avais fait connaissance à l'hôtel de madame Ninon Tallon (1908-1977), la nièce de l'ancien premier ministre Édouard Herriot et alors la femme de l'acteur Oscar Karlweis (1894-1956) et en charge de l'Unitarian Church Refugee Committee.

Elle me connaissait sous le nom de Békessy et elle fut étonnée lorsqu'un jour je lui présentai une édition américaine de mon livre « Sixteen Days » avec le nom de Hans Habe sur la page titre.

— Et qu'est-ce que vous faites encore ici ? *demanda Madame Tallon*. Un visa vous attend au consulat américain.

Je n'en croyais pas mes oreilles. Après une nuit sans sommeil, ayant peur d'un dur désappointement, j'appelai le Consulat général des États-Unis.

C'était comme elle avait dit. Immédiatement après la défaite française. Le président Roosevelt avait créé une commission devant lui faire des recommandations sur des visas d'urgence destinés aux personnalités vedettes antinazies. La commission établit une liste comprenant des figures telles que Thomas Mann et Albert Einstein. Même si j'avais eu connaissance de l'existence de cette commission, je n'aurais jamais su être assez présomptueux pour que mon nom puisse être inclus dans cette liste de célébrités. Je ne peux décrire mon sentiment de gratitude quand en demande à ma timide requête, je fus informé que je figurais sur la liste allemande sous le numéro 48 et qu'il n'y avait aucun obstacle à ce qu'un visa me fût émis.

Tout alors se déroula avec l'efficacité américaine. Les noms soumis au Président par les différentes commissions et les permis autorisés par lui avaient été télégraphiés à tous les consulats américains à travers le monde. Personne ne savait où se trouvaient les élus. On n'avait pas de nouvelles d'eux et on ne savait pas s'ils étaient encore vivants. Mon nom avait été placé sur la liste alors que j'étais encore au camp de Dieuze rêvant d'un moyen pour obtenir un

morceau de pain ou une lame de rasoir lors d'un voyage occasionnel à Nancy. Tout ce qui était nécessaire maintenant était que mon éditeur suisse, Dr Émile Oprecht, confirmât que Hans Habe et le Bolivien Juan Bécessi ne faisaient qu'un. Quarante-huit heures après, je fis le serment usuel et reçus un visa pour les États-Unis pour moi-même et un pour ma femme.

Le 20 novembre 1940, le SS Siboney m'emmenait à New York par une belle journée d'hiver du genre qu'on ne rencontre que sur la côte du Portugal. Les mouettes tournaient autour du sale petit bateau à vapeur qui craquait de tous ses joints. Des amis étaient venus voir notre départ, des Portugais, des Américains et des réfugiés attendant eux-mêmes le droit de traverser. Le drapeau américain flottait à la proue. Le dernier port européen s'enfonçait dans la brume précoce du jour déclinant.

Et alors, comme un surplus de mouettes, une centaine de mouchoirs blancs s'agitèrent dans les airs. Les ancres levées, grognant lourdement, le navire commença à bouger.

L'Europe était derrière moi et derrière moi aussi, ma jeunesse...

Je regardai mes souvenirs.

Un des tableaux émergea : les duels à Heidelberg ; le couvent tranquille où vivait Monseigneur ; une hôtesse de boîte de nuit à Braunau ; la course nocturne sur la grande route d'Autriche ; un mariage discret à Vienne ; un mariage princier à Genève ; une femme qui mourait et une autre qui ressemblait à la morte ; un bal macabre à la veille de la guerre, les champs de fleurs en Bretagne ; une cour de justice à travers laquelle soufflait le vent de l'histoire ; des marches interminables à travers une France mourante ; les baraques sales du camp de Dieuze ; un camarade mort dans les Ardennes, un sous-officier allemand... une patronne de bordel à Nancy... le courant violent qui entraînait le fugitif vers la mort ; et une femme blonde aimée que j'avais dû laisser pour survivre.

Je revis cela et je savais que c'était l'Europe. Ce Continent maudit et aimé, cette permanente tour de Babel, ce mélange de langues et de peuples qui ne se comprenaient jamais et pourtant continuaient de construire ; peuples qui se haïssaient et se combattaient l'un l'autre et qui restaient cependant dépendants les uns des autres. Un Continent créé par Dieu, avec un hiver sévère, un timide printemps, un bel été et un automne doré sentant la terre, le fumier, les fraises, les lilas, le jasmin et les narcisses avec une douceur de l'existence dans l'âpreté de la lutte, des mots sympathiques dans des actions hostiles ; un Continent qui est mien dans chaque pierre et dans chaque champ, avec chaque sommet de montagne et chaque vallée. Avec chaque maison et

chaque ferme parce que je lui appartiens comme ma jeunesse lui appartient.

Je regardai mon passé. Ma jeunesse avec sa rébellion et sa confusion ; avec ses fausses valeurs hautes comme des montagnes et avec le tunnel que la providence m'a construit dans le roc ; avec les portes que j'ai fermées derrière moi et qui ont été rouvertes miraculeusement par une main divine ; avec les précipices qui m'ont attiré pas signes et desquels je me suis extirpé par une plus grande volonté ; avec les sommets qui semblaient proches, mais devenaient inaccessibles à mesure qu'on les approchait ; et avec les bas-fonds hermétiques dont on pouvait toujours sortir par un chemin caché.

Je regarde en arrière. Avec humilité et fierté et par-dessus tout avec une gratitude sans réserve. Dans la connaissance tardive, mais bien heureuse que la seule raison de la vie soit la vie elle-même, que la seule raison de la naissance est de devenir un homme et que d'être capable de respirer est un acte d'une grâce éternelle.

Le 3 décembre 1940, j'arrivai dans le port de New York. Au printemps 1941, j'écrivis la conclusion de ce livre par ces mots ; « Merci à toi, Amérique. »

Le SS Marquès de Comillas entra le 10 juin 1941 dans le port de New York. Il fut le dernier navire pour les années à venir amenant des Juifs rescapés d'Allemagne. Douze jours plus tard, avec 152 divisions et quatre forces aériennes, Hitler attaquait l'Union soviétique.



Zone annexée : Elle est dirigée par un Gauleiter.

Zone interdite : Accès difficile avec laissez-passer. Initialement prévue comme la zone de Bruxelles pour être annexée.

Zone réservée : Zone exploitée par la société Ostland (WOL).

Zone libre : Occupation allemande après novembre 1942.

CALENDRIER MAI-AOÛT 1940

MAI - 1940

Dim	Lun	Mar	Mer	Jeu	Ven	Sam
			1	2	3	4
5	6	7	8	9	10	11
12	13	14	15	16	17	18
19	20	21	22	23	24	25
26	27	28	29	30	31	

JUN - 1940

Dim	Lun	Mar	Mer	Jeu	Ven	Sam
						1
2	3	4	5	6	7	8
9	10	11	12	13	14	15
16	17	18	19	20	21	22
23	24	25	26	27	28	29
30						

JULLET - 1940

Dim	Lun	Mar	Mer	Jeu	Ven	Sam
	1	2	3	4	5	6
7	8	9	10	11	12	13
14	15	16	17	18	19	20
21	22	23	24	25	26	27
28	29	30	31			

AOÛT - 1940

Dim	Lun	Mar	Mer	Jeu	Ven	Sam
				1	2	3
4	5	6	7	8	9	10
11	12	13	14	15	16	17
18	19	20	21	22	23	24
25	26	27	28	29	30	31

1-Extrait de la liste officielle n° 11 des prisonniers de guerre français Paris, le 5 septembre 1940 :

Bercovitz (Jacques), 22-4-06, Alexandrie, 2^o cl., 21^o R.M.V.E.

2-Extrait de la liste officielle n° 17 des prisonniers de guerre français Paris, le 17 septembre 1940 :

Gomez (Joseph), 24-2-07, Carthagène (Esp) 2^o Cl., 21^o R.M.

Gattegno (Salvador), 23-3-07, Salonique, serg., 21^o R. I.

Hegedus (Stéphan), 2-9-10, Budapest (Hongrie), 1^o cl., 21^o R. I.

Lesfauries (Jean), 25-1-08, Marseille, adj., 21^o R. I.

Laifer (Henri), 9-7-09, Varsovie (Pologne), 2^o cl., 21^o R.I.

Spitzer Jean, 1-9-14, Bucarest, Roumanie, cap., 21^o R.M.)

Nahmias (Isra), 15-7-06, Contantinople (Turquie), 2^o cl., 21^o R. M.

Adatto (Raphaël), 15-1-07, Constantinople (Turq.), cap.-ch., 21^o R. M.

Kaminski (Charles) 12-3-12, Varsovie (Pologne) 2^o cl., 2q^o R.I.V.E.

Ramos (Jérôme), 3-7-15, San Pedro de Samanca, 2^o cl., 21^o R. I.

3-Extrait de la liste officielle n° 22 des prisonniers de guerre français Paris, le 25 septembre 1940 :

Berlet (Georges), 24-3-98, Bressuire, capit., 21^o R.M.V.E.

Le Guillard (Eugène), 24-2-90 Lambézéllec (Finistère), capit., 21^o R.M.V.E.

Mauvoisin (Félix), 7-12-15, St-Pandoléom (Landes). Capit., 18e R.I.

Laffont (François), 5-1900, Mondavezan, m. l., 17^o B.T.H. St. IVB.

4-Extrait de la liste officielle n° 28 des prisonniers de guerre français Paris, le 9 Octobre 1940 :

Imbach Louis, 29-9-13, Nancy, M.-et-M., lieut., 21^o R.M.V.E. 600

5-Extrait de la liste officielle des prisonniers de guerre français n° 44 Paris, le 27 novembre 1940 :

Darroussat (Fernand), 22-10-99, Valence, adj., 21' R.M.

Kervran Alfred, 4-9-15, Tours, serg., 21' R.M. St. XI A.

6-Extrait de la liste officielle n° 48 des prisonniers de guerre français Paris, le 4 décembre 1940 :

Billerot (Paul), 18-1-90, Vasles, capit., 21' R.M.V.E. St. VI A.

Castaner Barthélémy, 23-3-91, Soller, lieut., 21' R.I.E. Of. VIA.

Jirou-Najou (Jean), 30-6-09, Thiviers, lieut., 21' R.I.E. Of. VI A.

Fagard (Sudger), 5-3-84, Pare-St-Maur, comm., 21' R.I.E. Of. VI A.

7-Extrait de la liste officielle n° 49 des prisonniers de guerre français Paris, le 7 décembre 1940 :

Cohn (Guy), 16-12-96, Genève, capit., 1' R.I.E. Of. VI A.

Duvernay (Félicien), 28-01-08, capit, Genève., 1' R. Of. VI A

Martyn (Albert), 10-10-83, Calais, lieut.-col., 21' R.M.V.E. Of. VI A.

Mirabail (Léopold), 23-8-85, Toulouse, comdt, 21' R.I.E. Of. VI A.

Truffy (Pierre), 7-5-06, Thouars, lieut., 21' R.I.E. Of. VI A.

8-Extrait de la liste officielle n° 50 des prisonniers de guerre français Paris, le 9 décembre 1940 :

Ravel de Biesville (Georges), 15-19-98, Angers, capit., 21' R.I.E. Of. VI A.

9-Extrait de la liste officielle n° 52 des prisonniers de guerre français Paris, le 29 décembre 1940 :

Gay (Jean), 1-5-03, Angers, lieut., 21' R.M.V.E. Of. XVII A.

10-Extrait de la liste officielle n°69 des prisonniers de guerre français Paris, le 29 janvier 1941:

Vignerons (Charles), 15-10-17, Nancy, m. l., 21' R.M. St. XII A.

11-Extrait de la liste officielle n°100 des prisonniers de guerre français Paris, le 15 juin 1941:

Lardenois (Louis), 24-10-08, Anr.in, méd. capit., 1" R.I. Of. IV D. ?? Quel rapport avec le « lieutenant L'Ardennois » ?

12-Quelque autres noms de Légionnaires et autres noms ou pseudonymes d'autres personnes cités par Hans Habe ou nous dans ce livre.

Barati, docteur roumain.

Birkis

Boissière Charles

Da Costa lieutenant (corse) tué à Sainte Menehould le 13 juin.

De Souza Francis mort le 27/05/1940. Nécropole de Floing.

Dési Georges : il tient un commerce à Paris après guerre. Libéré en Thuringe en 1945 par les Américains. Décédé 2 février 1982.

Dvonicky Alfred : il réussit aussi à s'évader grâce à Amalie Roquebrune et tiendra après la guerre un commerce en vins à Hanovre.

*Garai Émeric (Imre) Volontaire étranger numéro 2203. Garai est un des nombreux frères Garai de l'agence photographique Keystone. Son frère Alexandre est le fondateur en 1927 de Keystone Paris. Emeric reviendra travailler à Paris après la défaite. Françoise Denoyelle dans son livre *La Photographie d'actualité et de propagande sous le régime de Vichy*, Paris, éd. du CNRS, 2003, 512 p., ill.NB, bibl., 39 E. écrit que durant la guerre : « seule l'agence Keystone, dirigée par les frères Garai, juifs hongrois venus à Paris dans les années 1920, semble avoir poursuivi un travail de qualité au service de la Résistance et des alliés. »*

Fodor X, peintre hongrois, ordonnance du lieutenant Castaner.

Gleichman Eugen, Hongrois.

Hajos (Joseph ?), compositeur.

Hegedus (Stéphan), 2-9-10, Budapest (Hongrie), 1° cl., 21' R. I. réussira à s'évader du fort de Queuleu. Décédé 9 mai 1997 (Étienne ou Stephanou Istvan). Ami de Georges Dési.

Kellenberger : après 1940 redevient régisseur suisse responsable de la boîte de nuit Tabarin

Imoudsky, dessinateur russe.

Kohn Gabriel

Korsakoff Comte René Dimitrij

Kleinmann Moses

Laifer David, imprimeur, frère d'Henri Laifer qui est listé prisonnier de guerre.

Laparra Wanda

Laveau

Levy Erika Erika Levy, divorcée Mosse, fille de Walter Levy

Malagrida, mineur portugais

Mayer Samuel

Moreau André

Nadai, radioingénieur hongrois

Nicola, cuisinier hongrois.

Ouchakoff, architecte russe.

Pap, le chauffeur du camion (Allain)

Petit Docteur

Pfeiffer Louis, le mari d'Amalie Roquebrune.

Purlich Isaac

Rodin

Ramos, réfugié espagnol (voir Jérôme ramos dans liste des prisonniers)

Roquebrune Amalie

Roy

Spitzer, juif roumain. Voir Jean Spitzer dans liste des prisonniers.

Tallon Ninon

Tini Jacques, Saint-Martinais

Torczynszky Samuel, tailleur polonais

Vago Étienne

Weiss Désiré.

*Voici comment le pays des droits de l'homme accueille les étrangers réfugiés :
Par circulaire du 18/07/1939, concernant le dénombrement des étrangers
bénéficiaires du droit d'asile, je vous informais qu'il n'y avait pas lieu, à cette
époque, de contraindre les Espagnols à décider s'ils entendaient réclamer le bénéfice
du droit d'asile.*

*M. Le ministre de l'Intérieur estime que, dans les circonstances actuelles, il n'y a
plus aucun motif pour prolonger cette indécision, et qu'il convient d'inviter ces
étrangers à faire connaître s'ils se considèrent comme réfugiés, ou si, au contraire,
ils se sont ralliés au régime franquiste.*

*En conséquence, lorsqu'un Espagnol demandera un titre de séjour ou sollicitera le
renouvellement de celui dont il est titulaire, vous voudrez bien l'inviter à vous
présenter un certificat de nationalité délivré depuis moins de six mois.*

*S'il ne peut produire ce document, il conviendra de le considérer comme ne
jouissant plus de la protection de son pays d'origine. Comme tel, l'intéressé devra,
s'il est âgé de 20 à 48 ans, être soumis aux prestations militaires.*

*Je vous pris, en conséquence, de me faire connaître avant le 10 février 1940
prochain, les noms des Espagnols âges de 20 à 48 ans, qui ne voudraient pas
produire le certificat de nationalité prescrit et qui par conséquent se considèrent
comme réfugiés.*

Le Préfet



Sous l'Occupation, antisémitisme ordinaire.

La conférence d'Évian (6-16 juillet 1938) convoquée par Roosevelt fut une pantalonnade. Le Volkischer Beobachter du 13 juillet 1938, en titrant son article de fond sur la Conférence, jubilait en parlant des Juifs : « Personne n'en veut ! » Le baron von Weizsäcker, secrétaire d'État au Ministère allemand des Affaires étrangères souligna finement l'hypocrisie de tous les 33 États présents à la Conférence : « Bien que beaucoup de pays produisent des Juifs, il semble qu'aucun ne soit disposé à en consommer. » Pour continuer dans la même veine, disons qu'il se trompait un peu : il y eut, un consommateur, Roosevelt, mais il choisit la crème et laissa le petit-lait.

Voici quelques documents que nous avons découverts pour établir une d'historique du 21e R.M.V.E. et de la Débâcle.

- *La 35e Division dans la bataille 1939-1940 par Robert Dufourg.*
- *Brassard Rouge, Foudres D'or. Souvenirs d'un Officier d'État-Major par Robert Dufourg*
- *Une captivité singulière à Metz sous l'occupation allemande (1939-1940) Léon de ROSEN.*
- *Testament... par Boris Holban. (Calmann-Lévy).*
- *A Thousand Shall Fall (Ob tausend fallen) par Hans Habe.*
- *Mon lieutenant, un blessé vous demande par André Dufilho.*
- *Alexandre Citrome. 50 ans de ma vie published by the Concordia University Chair in Canadian Jewish Studies. Copyright © Alexandre Citrome, 2002.*
- *Thiel le Rouge, une histoire communiste suisse. Le Temps. Alain Campiotti.*
- *Naissance, vie et disparition du 21e R.M.V.E. en 1939-1940. Édité en 1961. In 8 de 75 pages. Képi blanc. (Où le trouver ?)*
- *La Légion étrangère en Argonne en juin 1940, revue Horizons d'Argonne numéros 71-72, pages 11-32 par le général Bernard JEAN.*
- *The french defeat of 1940 par Joel Blatt.*
- *Armand Gliksberg. Kaddish pour les miens. Chronique d'un demi-siècle d'antisémitisme (1892 – 1942). Paris, Mille et Une Nuits, 2004.*
- *Les Cahiers du Bazadais Numéros 140-147 par société des amis du Bazadais. Journal de route mai-juin 1940 (pages 21 à 41) par le capitaine Robert Latrille dirigeant les transmissions de l'A.D. de la 35e D.I.*
- *Bulletin de LA TRAMONTANE ASSOCIATION AMICALE DES ANCIENS DU 21e RÉGIMENT DE MARCHE DES VOLONTAIRES ÉTRANGERS DESCENDANTS ET AMIS 21e R.M.V.E. (AAA DU 21e R.M.V.E.)*
- *Mémoire et Espoirs de la Résistance*

- *Livre d'or du 22e R.M.V.E. : 1939-1945 par amicale des anciens du 22e régiment de marche de volontaires étrangers.*
- *Antoine Ponce : Tony Poncet. Ténor de L'Opéra. Une Voix, un Destin par Mathilde Ponce.*
- *Les carnets de guerre de Gustave Folcher, paysan languedocien, 1939-1945 » (12e Zouave.)*
- *Historique du 14e GRCA du 1er février 1940 au 23 juin 1940 par le lieutenant-colonel Gallini. (21e C.A.)*
- *1939 -1940. Avec Le 18e Corps d'armée. (16e GRCA.) Robert Felsenhardt.*
- *Républicains espagnols en Midi-Pyrénées : exil, histoire et mémoire par José Jornet, Martin Malvy.*
- *Miroir de l'Histoire : numéro 306 page 24. Hitler lisait le courrier de Weygand. (Les coups bas de l'Armistice).*
- *Les Régiments Ficelles : Film de Robert Mugnerot.*
- *Journal de route du Brigadier Courtin Brigadier du 8e régiment de Chasseurs à cheval.*
- **LIGNE DE FRONT – DE LA DRÔLE DE GUERRE AU DÉSASTRE :**
Hors Série n° 10 Combats autour du CHESNE en mai – juin 1940. Carnets de route du commandant Raymond du II/14° Régiment d'infanterie (36e division – Avec photos et cartes).
- *Bernard Sérizier ; Mémoires de captivité (36e division). www.thenac.fr/Portraits/portraits.htm*
- Le Petit Journal de Sainte-Ménéhould et ses voisins d'Argonne NO 6 LES COMBATS DE JUIN 1940 A VILLERS EN ARGONNE**
- *Vaiqueurs quand même ; la 11e de la Légion Étrangère au feu. 1939-40. Luce Coupin.*
- *Wanda Laparra Vulliez : Vichy la fin d'une époque)*
- *Robert Gilder : Marianne in chains.*



Hans Habe (Extrait du livre de Wanda Laparra Vulliez : Vichy la fin d'une époque)



Edwige Feuillère, maraine du 21e R.M.V.E.



Sur le flanc droit de ce monument de Noirval, dû au ciseau du sculpteur Waekin sont gravés trois volontaires en calot entourant le drapeau tenu par le personnage central et les inscriptions :

***ARMÉNIEN, AUTRIVHIEN, BELGEE
BULGARE, CHINOIS, CUBAIN
DANOIS, ÉGYPTIEN, ESPAGNOL
ESTONIEN, FINLANDAIS, GREC
HAÏTIEN, HONGROIS, LITUANIEN
LUXEMBOURGEAIS, MEXICAIN
MONÉGASQUE, PALESTINIEN
POLONAIS, PORTUGAIS, ROUMAIN
RUSSE, TCHÈQUE, TURC
SUÉDOIS, SUISSE, YOUGOSLAVE***

Plan de l'ouvrage

Première partie — Bataille et retraite

1. *La montée au front*
2. *Baptême du feu*
3. *Le Christ de Noirval*
4. *La retraite*
5. *Le crime de Sainte-Menehould*
6. *La débâcle*

Deuxième partie — Prisonnier et évadé

1. *La lutte pour la vie. Charmes.*
2. *Je m'appelais Maurice Pionnier*
3. *Le grand jeu à Dieuze*
4. *La route de Nancy*
5. *Derniers jours au camp*
6. *Enfin l'évasion.*
7. *Dernières embûches*
8. *Épilogues*
9. *Annexes*

EXEMPLAIRE N° 2 du 1^{er} avril 2014

